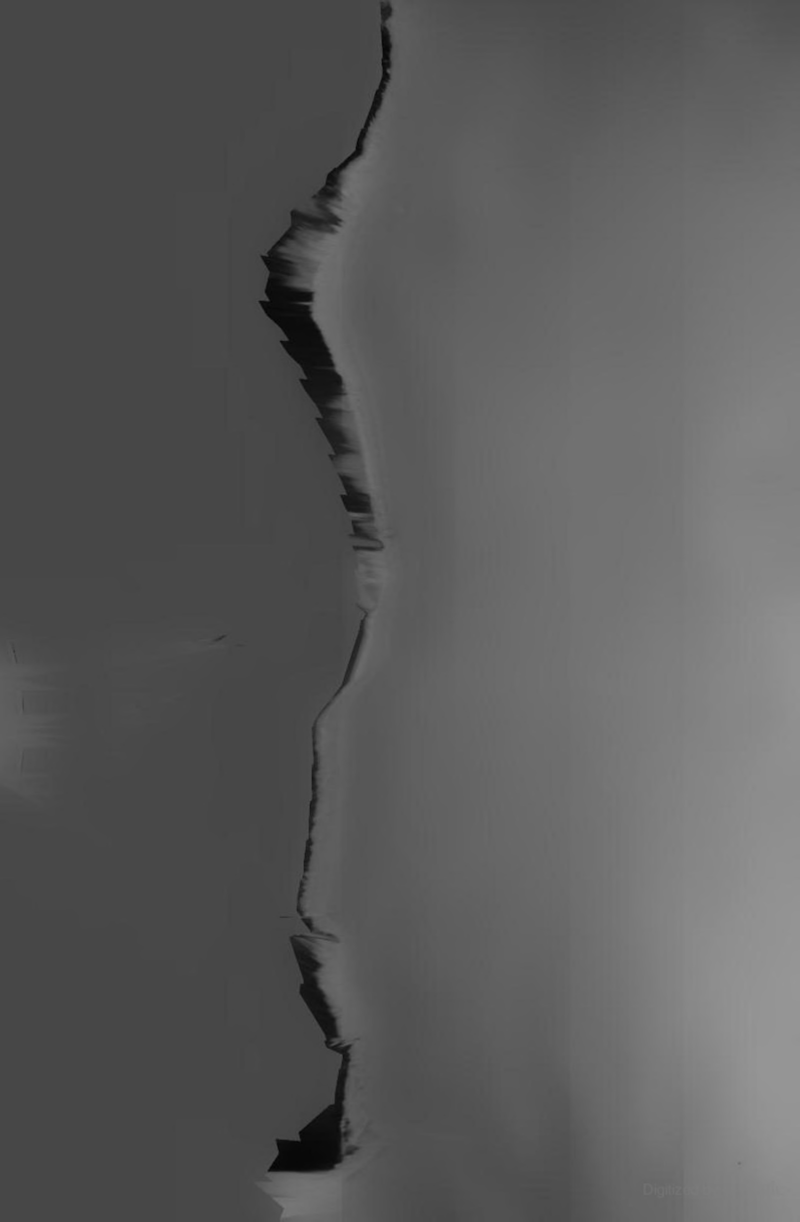
image
not
available


UNIVERSITEITSBIBLIO
90000007967



HISTOIRES

D'HÉRODOTE

TRADUCTION

DE PIERRE SALIAT

Paris. — Typographie de Henri Plon, imprimeur de l'Empereur,
8, rue Garancière.

HISTOIRES

D'HÉRODOTE

TRADUCTION

DE PIERRE SALIAT

REVUE SUR L'EDITION DE 1575

AVEC CORRECTIONS

NOTES, TABLE ANALYTIQUE ET GLOSSAIRE

PAR EUGÈNE TALBOT

DOCTEUR ÈS-LETTRES

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE ROLLIN

TRADUCTEUR DES ŒUVRES COMPLÈTES DE L'EMPEREUR JULIEN, ETC.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

1864

INTRODUCTION.

Quand on lit Plutarque dans la traduction d'Amyot, et Hérodote dans celle de Larcher, on est tout prêt à s'écrier avec Térentianus Maurus : « Les livres aussi ont leurs destinées ! » C'est Plutarque que Larcher aurait dû traduire ; Hérodote devait être traduit par Amyot. Je ne veux pas dire que la traduction de Larcher soit dépourvue de tout mérite : on y trouve de l'exactitude, un travail consciencieux, une abondance volumineuse de détails explicatifs; et, si l'on en compare le style à celui de Du Ryer et même de l'abbé Bellauger, on ne peut disconvenir que l'honorable membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ne surpasse de beaucoup ses prédécesseurs. Mais qu'est devenue entre les mains de Larcher la grâce naïve d'Hérodote? Qu'a-t-il fait de la fraîcheur exquise, ravissante, du dialecte ionien, de cette fleur poétique de langage si vive et si variée, de cette musique de style qui est comme un harmonieux écho des poëmes d'Homère, et qui fait, disait Lucien, le désespoir de quiconque se flatte d'y atteindre? Paul-Louis Courier, qui sentait finement toutes ces délicatesses, ne saurait pardonner à Larcher de les avoir méconnues et d'avoir gâté son Hérodote par le ton de cour, le jargon pompeux et la rage d'ennoblir. « Un langage si poli, dit-il [1], adopté par tous ceux qui chez nous se sont mêlés de traduire les anciens, a fait qu'aucun ancien n'est traduit à vrai dire, et qu'on n'a presque point de versions qui gardent quelques traits du texte original. »

Plutarque, avec ses allures de rhéteur, ses habitudes sophistiques, ses digressions érudites, son style « équable, uni et ordonné », comme disait Montaigne, ses formes étudiées, parfois même contournées et guindées, était donc plutôt fait pour la fidélité pesante du crayon de Larcher que pour l'aisance facile et coulante du pinceau d'Amyot. Aussi est-il résulté de cette sorte de dissonance entre l'interprète et le modèle un fait unique dans l'histoire des traductions, c'est

[1] *Préface des Fragments d'une nouvelle traduction d'Hérodote :* Œuvres de P. L. Courier; édit. Didot, Paris, 1851, p. 330.

qu'Amyot n'a pas réellement traduit son auteur grec; il l'a fait sien, il l'a fait nôtre, et l'on dit de son livre, comme d'une œuvre véritablement française, le *Plutarque* d'Amyot. Malheureusement il n'en est pas de même de l'*Hérodote* de Larcher. C'est, nous le répétons, une œuvre utile; mais qui voudrait y chercher une œuvre d'art, un monument littéraire, y perdrait sa peine. Un rapprochement rendra ce point sensible. Bien qu'Amyot n'ait pas traduit tout Hérodote, il a eu l'occasion d'en traduire quelques courts fragments dans sa version du traité que Plutarque a écrit *Sur la malignité* de cet historien. On peut donc comparer l'interprétation d'Amyot avec celle de Larcher. Prenons l'endroit où Hérodote raconte comment les Argiens refusèrent, par haine pour les Lacédémoniens, d'entrer dans la ligue de la Grèce confédérée contre les Perses, et furent, pour ce fait, accusés d'avoir pactisé avec les ennemis de la patrie. Hérodote dit, dans la traduction de Larcher[1] : « Lorsque les Grecs sollicitèrent les Argiens, ils exigèrent une part du commandement des armées, afin d'avoir un prétexte de demeurer tranquilles, sachant bien que les Lacédémoniens ne voudraient pas le partager avec eux... Au reste, je rapporte seulement ici les discours que les Argiens tiennent eux-mêmes. Tout ce que je sais, c'est que, si tous les hommes font des fautes, il y a sans doute des actions encore plus honteuses que celle des Argiens. Si je suis obligé de rapporter ce qu'on dit, je ne dois pas du moins croire tout aveuglément. Que cette protestation serve donc pour toute cette histoire, à l'occasion de l'invitation que l'on assure avoir été faite par les Argiens aux Perses de passer en Grèce, parce que, après avoir été vaincus par les Lacédémoniens, ils trouvaient tout autre état préférable à la situation déplorable où ils étaient pour lors... » Quelle lourdeur! quelle phrase pénible, longue, traînante! Voyons maintenant Amyot : « Quand les Argiens virent que les Grecs les voulaient comprendre en la ligue, sachant bien que les Lacédémoniens ne leur feraient jamais part de la prérogative

[1] Liv. VII, 150, 152. — *Histoire d'Hérodote*, traduite du grec par Larcher, édit. Musier; Paris, 1796, t. V, p. 102, 103. — *Œuvres complètes de Plutarque*, traduites du grec par Amyot, édit. Brotier, Vauvilliers et Clavier; Paris, Janet et Cotelle, 1820, t. XX, p. 33.

de commander, ils la demandèrent, afin de demeurer en repos avec quelque occasion colorée. Quant à cela (c'est-à-dire la trahison des Argiens), je ne le sais pas bien certainement, mais bien sais-je que tous hommes sont sujets à faire des fautes, et je ne crois pas que les Argiens en aient fait des plus vilaines; mais je suis tenu de conter ce que l'on dit, et non pas de le croire du tout. Et ce propos-là soit dit pour tout le cours de mon histoire, car cela même se dit que c'étaient les Argiens qui avaient appelé le roi de Perse pour faire la guerre à toute la Grèce, à cause qu'ils ne pouvaient par armes faire tête aux Lacédémoniens, et aimaient mieux avoir toute autre peine que la douleur présente et le regret qu'ils en avaient. » La phrase de l'écrivain du seizième siècle n'a-t-elle pas des ailes, comparée à celle du traducteur du dix-huitième, et le lecteur n'est-il pas en droit de se demander si Larcher avait le sentiment réel de l'original dont il a la prétention de nous donner la copie? Ce n'est pas être injuste et partial que de répondre non. De nombreux exemples le prouveraient; la première phrase de sa traduction suffira: « En publiant ces recherches, Hérodote d'Halicarnasse se propose de préserver de l'oubli les actions des hommes, de célébrer les exploits des Grecs et des Barbares, et, entre autres choses, de développer les motifs qui les portèrent à se faire la guerre. » Larcher joint deux annotations à cette phrase. Dans la première, il explique que le mot grec dont Hérodote se sert pour désigner son histoire « ne signifie point une histoire, mais des recherches faites avec soin »; dans la seconde, il indique qu'il remplace par le mot « exploits » les mots du texte « grandes et merveilleuses actions ». A quoi bon cet éclaircissement et cette suppression? N'eût-il pas mieux valu songer à donner à la phrase française le mouvement et le tour du grec que de raffiner sur le sens d'un mot et d'en faire disparaître d'autres? Que dit le conteur ionien? « Hérodote d'Halicarnasse raconte ici ce qu'il a appris, afin que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps, et que les faits grands et merveilleux accomplis par les Grecs et par les Barbares ne restent pas sans gloire, non plus que la raison pour laquelle ils se sont fait la guerre entre eux. » Un traducteur avisé, pénétrant et

bon artiste en fait de style, n'aurait-il pas remarqué tout d'abord que son auteur se nomme au début de son œuvre, comme fit avant lui Hécatée de Milet, et après lui l'Athénien Thucydide? Larcher ne l'a point vu, et l'on peut aisément s'assurer, en lisant la suite de son travail, que sa pensée ne fait pas corps avec celle de l'écrivain qu'il a l'intention de traduire, qu'il ne se doute nullement de cette assimilation complète qu'Amyot appelle « l'art de représenter et adumbrer la forme même de son style », en un mot, qu'il n'a rien compris « à ce parler clair, usuel, simple et court, accommodé aux choses, à cette douceur aimable et naturelle », qui charmaient Cicéron, Quintilien, Denys d'Halicarnasse, toute l'antiquité, et qui ravissent encore les modernes. Amyot aurait excellé à les rendre. Il eût trouvé dans cette langue du seizième siècle, aux formes naïves, hardies, vives et passionnées, les ressources nécessaires pour reproduire au vrai toutes les qualités d'Hérodote. Son idiome, rapproché plus encore par sa constitution intime que par la chronologie de celui de Villehardouin, de Joinville, de Froissart et de Comines, se serait merveilleusement prêté à la candeur et à l'abondance du père de l'histoire[1]. C'est, en effet, une remarque fort judicieuse de Roquefort que la langue française de cette époque se plie mieux à l'imitation des mouvements onduleux de la langue grecque qu'à celle des inversions plus savantes de la langue latine.

Voilà ce que Courier avait parfaitement compris, et l'on sait la tentative qu'il a faite de traduire avec les formes du seizième siècle l'histoire d'Hérodote, de même qu'il avait publié une traduction archaïque de *l'Ane* de Lucien et une révision « à la vieille française » du roman de *Daphnis et Chloé*, dont le fameux manuscrit à la tache d'encre lui avait permis de combler une lacune. C'est ainsi que de nos jours, en 1847, un philologue éminent, M. Littré[2], a essayé une version d'Ho-

[1] Sur Amyot et sur son style, voyez l'excellent ouvrage d'Auguste de Blignières : *Essai sur Amyot et les traductions françaises au seizième siècle*; Paris, A. Durand, 1851. C'est le testament littéraire d'un écrivain mort avant l'âge, au moment où son talent allait acquérir toute sa plénitude, et chez lequel les qualités aimables du cœur étaient encore au-dessus des heureux dons de l'esprit.

[2] *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1847 : La poésie homérique et l'ancienne poésie française.

mère dans la langue de Salel et de Jamyn. Cette double tentative a cependant échoué. Les érudits ont applaudi, mais le public est demeuré indifférent. Pourquoi? Parce que, sans entrer dans toutes les considérations que M. Villemain et M. Egger [1] ont fait ressortir avec toute l'autorité de leur science et de leur raison, on s'aperçoit que ces pastiches industrieux n'ont point cette vérité native qui plait et qui prend, et que, malgré tout l'art employé à ces résurrections de la vieille langue, elles ne sont jamais comparables à l'actualité, à la vie.

Restait donc à trouver une traduction d'Hérodote faite, sinon par Amyot, du moins dans la langue qu'il a parlée, et qui eût spontanément, et non plus par une sorte d'infusion artificielle, l'allure, le tour et le ton du seizième siècle. Il était impossible qu'il n'en existât point. Le seizième siècle est, sans contredit, la période la plus féconde de notre littérature érudite. En ce moment, l'un des plus beaux dans les annales de la pensée humaine, l'antiquité grecque et latine, renaissant comme d'une source tarie, semble déborder de l'Italie, où l'illustre famille des Médicis a recueilli les exilés de Constantinople, pour se répandre à pleins flots sur la France. Elle y trouve des esprits jeunes, enthousiastes, ayant parfois plus de passion que de goût, mais entraînés par une foi sincère dans l'avenir vers la conquête à laquelle les convie l'ardeur éloquente de Joachim Du Bellay [2]. Poëtes et prosateurs répondent à son appel. Nous n'avons point à examiner si notre littérature ne perdit pas à cette invasion mal disciplinée quelque chose de son originalité première; mais il est certain que la langue y gagna, et qu'elle acquit, dans son commerce avec les langues anciennes, une netteté analytique, une régularité de formes, une abondance d'images, une variété et une flexibilité de tours, une vigueur de traits qui manquaient à son enfance et à son adolescence. L'imitation

[1] Villemain, *Études de littérature ancienne et étrangère :* Hérodote et de la manière de le traduire; Paris, Didier, 1858. — Egger, *Mémoires de littérature ancienne :* Des traductions d'Homère; Paris, Durand, 1862, p. 164.

[2] Voyez *Deffence et illustration de la langue françoyse*, édit. Ackermann; Paris, Crozet, 1839, p. 133.

des modèles grecs et romains, type de la perfection et du beau sensible, lui donna cette force, cet essor de puberté, qui eut son épanouissement au siècle de Louis XIV, et qui prépara l'époque du grand goût.

Ce qui frappe dans ce mouvement général des esprits, c'est l'ardeur qui les entraîne de préférence vers la littérature grecque. Du Bellay, en sonnant la charge, donnait rendez-vous à ses escadrons au pied du Capitole et du temple de Delphes. Ils accourent de préférence à ce dernier. Est-ce à l'influence de Jean Lascaris, d'Aléando, de Guillaume Budé, de Christophe de Longueil, de Pierre Gilles, de Turnèbe, de Lefebvre d'Étaples, qu'il faut attribuer cette sympathie et ce parti[1]? On aurait peine à l'affirmer. Je crois plutôt à de certaines affinités latentes, qui n'ont point échappé au jugement sain et à la critique éclairée de Henri Estienne[2]. « Après les proverbes, dit-il, il n'y a chose laquelle je conseillasse plutôt aux Français d'emprunter des autres langues que les façons de parler qui peuvent servir à abréger propos : car il est quasi incroyable quelle grâce apporte le brief parler, et quelle richesse est à un langage la brièveté. Mais de quelle langue l'apprendrons-nous? Il est certain que nulle des modernes ne nous en peut rien montrer : si fait bien la grecque, la reine de toutes les langues. » Attiré de la sorte par cette espèce d'influence, le bataillon des traducteurs est à la tête de la phalange qui s'élance dans la carrière. Tandis que les poëtes Lazare et Antoine de Baïf, Bouchetel de Sassy, Thomas Sibilet traduisent des pièces de Sophocle et d'Euripide, et que Ronsard met en vers le *Plutus* d'Aristophane, les prosateurs ne se montrent pas moins empressés à enrichir la langue française des « trésors grégeois ». Antoine du Moulin traduit Ésope et Épictète; La Boétie publie *la Mesnagerie* de Xénophon, Marconville des morceaux détachés de Plutarque, Blaise de Vigenère les *Tableaux* de Philostrate, de Vintimille *l'Anabase,* Louis Le Roy *la Cyropédie,*

[1] Voyez, sur la pléiade des doctes hellénisants du seizième siècle, Berger de Xivrey, *Recherches sur les sources antiques de la littérature française*; Paris, Crapelet, 1829, p. 98 et suivantes.

[2] *Conformité du langage français avec le grec*, édit. L. Feugère; Paris, Delalain, 1853, p. 38.

Du Vair les *Discours* de Démosthène et d'Eschine, Claude Seyssel des fragments de Xénophon et son *Thucydide,* Filbert Bretin son *Lucien.* Les bienfaits intelligents de Louis XII et de François I[er] entretiennent cette ardeur généreuse et ce désir de surpasser l'antiquité en l'imitant. Avant eux, Philippe le Bel, Charles V et Charles VIII avaient accordé une protection toute spéciale aux traducteurs. Le patronage éclairé des derniers Valois, loin de déroger à ces libéralités royales, ne fait qu'accroître le nombre des travailleurs. On a beau critiquer et rabaisser leur labeur de seconde main, Filbert Bretin répond à ces attaques : « Il y en a qui dient que les traductions sont vaines et inutiles en notre langue; ils comparent les pauvres traducteurs aux blanchisseurs de murailles et laveurs de tableaux, qui des œuvres d'autrui tâchent à recevoir louange et salaire. Mais je publierai hardiment que le travail de traduire est beaucoup plus grand que d'inventer chose nouvelle, ayant jà essayé et effectué l'un et l'autre, autant que mes trente ans l'ont permis; et si a tel acte beaucoup plus d'audace que de récompense, et y a mille fois plus à faire à suivre le frayer d'un autre que de passer librement son chemin. Je tiens d'ailleurs pour accordé entre hommes d'esprit que notre langue peut aujourd'hui, pour sa richesse et sa fécondité, aussi excellemment et parfaitement traiter toutes sciences comme la grecque ou la latine. » Et de fait, c'est là l'immense service rendu par tous ces laborieux artisans de style au seizième siècle : ils forgent l'idiome de Rabelais, de Montaigne, de Calvin, des auteurs de la *Satire Ménippée,* et ils mettent en réserve pour Molière et pour La Fontaine cette franchise d'expression, ce pittoresque simple et vrai, cet enjouement gaulois qui est le vernis du grand comique et de l'incomparable « fablier ».

Un traducteur d'Hérodote avait naturellement sa place marquée dans cette « flotte » d'écrivains jeunes, studieux, résolus, dévoués au culte du style et prompts à tout entreprendre pour « enrichir et magnifier la langue » de leur pays. Henri Estienne disait d'Hérodote[1] : « Il n'y a pas d'auteur grec, de ceux qui sont jusques à présent venus en lumière, ni de ceux qui se trouvent ès meilleures bibliothèques de

[1] *Apologie pour Hérodote, Epître à un sien amy.*

toute la France et l'Italie, qui s'accorde si bien à notre langage, voire à l'intelligence duquel la connaissance de notre langage soit si profitable. » Une appréciation aussi attrayante avait de quoi séduire plus d'un travailleur enthousiaste et courageux. La version latine de Laurent Valla, publiée en 1474[1], pouvait au besoin rassurer les défaillances de la science de l'helléniste, s'il lui arrivait, chose fréquente à cette époque, de se trouver prise au dépourvu. Un champion entra dans la lice, où se présentait trois siècles plus tard Paul-Louis Courier, qui ne se doutait point qu'on eût fait dès lors un *Hérodote* au gré de son cœur. Le traducteur d'Hérodote se nommait Pierre Saliat. Je ne doute pas que, de son vivant, ce Pierre Saliat n'ait été quelque peu célèbre, comme tant d'autres du même temps qui l'ont été plus que lui, et qui sont plongés dans un oubli plus profond encore. Toujours est-il que Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque*, ne prononce pas son nom parmi les traducteurs d'Hérodote, en tête desquels il nomme Du Ryer, qui écrivit cent ans après Saliat. Notre époque, plus instruite, plus chercheuse, et plus intelligente non-seulement des rapports qui lient la philologie grecque à la philologie française, mais aussi des qualités essentielles d'une traduction bien moulée sur le texte, a mis la main sur cette œuvre inconnue, pour ne pas dire méconnue. Deux érudits, l'un, Auguste de Blignières, enlevé tout jeune aux lettres, lorsqu'il achevait son inventaire, si finement dressé, des traductions faites du temps d'Amyot; l'autre, M. Egger, savant et lettré d'un goût sûr et délicat, aussi sensible aux charmes de notre littérature nationale que versé dans celle des Grecs, ont exhumé de la poussière le nom

[1] Cette édition gréco-latine a été réimprimée spécialement par Henri Estienne en 1592, mais surtout d'une manière splendide par P. Schouten, à Amsterdam, en 1763. C'est elle que nous avons sous les yeux; en voici le texte intégral : Ἡροδότου Ἁλικαρνησσέος ἱστορίων λόγοι θ' ἐπιγραφόμενοι Μουσαί, Herodoti Halicarnassei *Historiarum libri IX Musarum nominibus inscripti, Gr. et Lat. ex* Laur. Vallæ *interpretatione cum adnotationibus* Thomæ Galei et Iacobi Gronovi. Editionem curavit et suas itemque Lud. Casp. Valckenarii notas adjecit Petrus Wesselingius. Accedunt, præter Vitam Homeri, varia ex priscis scriptoribus de Persis, Ægyptiis, Nilo, Indisque excerpta et præsertim e Ctesia. Amstelodami, sumptibus Petri Schouteni. MDCCLXIII.

et l'œuvre de Pierre Saliat. Moi-même (qu'on me permette de me citer, puisque je prends sous ma responsabilité le travail de l'écrivain du seizième siècle), ayant à faire un compte rendu de la traduction d'Hérodote de M. Giguet, je fus amené par un examen comparatif, et en remontant de proche en proche, c'est-à-dire de Giguet à Miot, de Miot à Larcher, et de Larcher à Du Ryer, à rencontrer enfin au bout de la liste le nom de Pierre Saliat[1]. Qu'était-ce que Pierre Saliat? Je n'eus point de repos que ce problème ne fût résolu. Voici ce que, après d'assez longues recherches, je trouvai dans La Croix du Maine[2] : « P. Saliat a traduit les *neuf livres de l'Histoire* de Hérodote d'Halicarnasse, prince et premier des historiographes grecs, intitulés du nom des Muses, avec un recueil de Georges Gémiste, dit Pléthon, des choses advenues depuis la journée de Mantinée, imprimés à Paris *in-folio* par Estienne Groulleau, 1556, et *in*-16 par Claude Micard, 1575. Il avait traduit aussi auparavant une déclamation latine, l'*Entrée de Jeunesse en la maison d'Honneur,* déclamation contenant la manière de bien instruire les enfants dès leur commencement, imprimée à Paris *in*-8° par Simon de Collines, et à Lyon *in*-16 par Olivier Arnoullet, 1538; l'*Oraison* que fit Crispe Salluste contre Marc Tulle Cicéron, et l'*Oraison* dudit Cicéron réponsive à celle de Salluste, avec deux autres *Oraisons* dudit Salluste à Jules Cæsar, afin de redresser la République romaine, traduites par Pierre Saliat, imprimées à Paris *in*-8° par Simon de Collines, 1537; un opuscule d'Aristote, *Du Monde;* autre opuscule de Philon Juif, *Du Monde;* et le *Songe de Scipion* de Cicéron : le tout traduit en français par ledit Saliat, et imprimé à Lyon *in*-4° par Pierre de Tours, 1543. » Du Verdier[3] complète ces documents, plus bibliographiques que biographiques, en y ajoutant que Pierre Saliat présenta une *Élégie nuptiale* à madame Magdeleine, première fille de France. On sait que cette princesse, l'aînée

[1] Je dois la communication de la traduction de P. Saliat à mon collègue et ami Émile Pessonneaux, qui m'a fait présent du livre et qui m'a fourni ainsi le moyen de le publier.

[2] *Bibliothèque française*, édition Rigoley de Juvisy, t. V, p. 344.

[3] Même ouvrage, t. II, p. 320.

des trois filles de François I[er], épousa en 1536 Jacques V, roi d'Écosse. Elle mourut en 1539, et Jacques se maria en secondes noces à Marie de Lorraine, fille de Claude de Guise, qui le rendit père de Marie Stuart. Ainsi, à défaut de renseignements précis sur le lieu et sur la date de la naissance de P. Saliat, et sur ses premières années, nous voyons qu'il était admis à l'honneur insigne d'offrir des vers à une princesse de sang royal, et qu'il avait préludé par cet hommage de cour à quelques-uns des ouvrages dont la date précède la publication de son *Hérodote*. Nous voyons, en outre, par le titre de l'édition de 1556[1], que Saliat était secrétaire du cardinal Odet de Châtillon, pair de France, archevêque de Toulouse, puis comte et évêque de Beauvais. Cette circonstance pourrait faire croire qu'il était dans les ordres; cependant j'avoue que je n'ai pas une confiance absolue dans la rigueur orthodoxe des sentiments du prince et prélat monseigneur Odet, évêque de Beauvais, et je n'affirmerais pas qu'il ait voulu exclusivement des clercs auprès de sa personne. Frère aîné de l'amiral Coligny, le cardinal de Châtillon embrassa le calvinisme en 1562, et se maria avec Élisabeth de Hauteville. Le pape Pie IV le raya du nombre des cardinaux. Pour le braver, Odet de Châtillon assista en habit de cardinal au lit de justice tenu à Rouen, en 1563, par le roi Charles IX, à l'occasion de sa majorité, et se fit accompagner de sa femme. Il combattit ensuite dans les rangs de l'armée des protestants à Saint-Denis, en 1567, s'enfuit en Angleterre pour échapper au mandat d'arrestation du Parlement de Paris, et y fut empoisonné par un de ses domestiques.

[1] L'édition in-folio de 1556 a pour titre intégral : *Histoire des neuf livres de Hérodote d'Alicarnasse*, prince et premier des historiographes grecs, intitulés du nom des Muses; plus un recueil de George Gémiste, dit Pléthon, des choses avenues depuis la journée de Mantinée, le tout traduit du grec en français par Pierre Saliat, secrétaire de Mgr le Révérendissime cardinal de Châtillon, pair de France, comte et évêque de Beauvais. A Paris, pour Jean de Roigny, libraire juré de l'Université, demeurant en la rue Saint-Jacques, à l'enseigne des *Quatre éléments*, près Saint-Benoist. — L'édition in-16 de 1575 a pour titre intégral : *Histoire des neuf livres de Hérodote d'Alicarnasse*, prince et premier des historiographes grecs, intitulés du nom des Muses... le tout traduit du grec en français par Pierre Saliat. A Paris, pour Claude Micard, au clos Bruneau, à la Chaire, 1575.

Mais ces faits ne viennent qu'après l'époque où Saliat était secrétaire d'Odet de Châtillon. Quant à cette charge même, on ne peut douter qu'elle n'eût de l'importance et qu'elle n'exigeât un certain mérite chez celui qui la remplissait, à en juger du moins par la valeur attachée au patronage du cardinal. C'est à lui, en effet, que Rabelais dédie, en janvier 1552, la seconde partie de son *Pantagruel,* en le priant de le défendre contre les calomniateurs qui le taxent d'hérésie, et qui voudraient que par « lui-même, à l'exemple du phénix, fût le bois sec amassé et le feu allumé pour en icelui se brûler ». Rabelais espère que l'intervention puissante du cardinal de Châtillon, jointe à celle du cardinal du Bellay, le sauvera de la flamme et le maintiendra auprès de « tant bon, tant vertueux et des cieux béni roi Henri deuxième », dans la faveur dont il jouissait auprès du roi François Ier. Odet de Châtillon ne fut pas insensible à cette requête, et son crédit obtint pour Rabelais le privilége qu'il sollicitait. Saliat, entre les mains duquel passa probablement la demande de l'auteur de *Gargantua,* ne manqua pas de recourir, de son côté, à la protection littéraire de son patron. Il lui dédie, en juin 1556, sa traduction de Georges Gémiste, et l'on remarque dans la préface une phrase qui prouve combien Saliat avait dans l'esprit de sagacité, de pénétration, et de quelle vue nette et large il envisageait toute l'importance de l'histoire. Il écrit au cardinal : « Ce soigneux égard observé en la lecture de l'histoire profane semble, monseigneur, apporter moyen de profit et instruction pour la vie, et spécialement endroit les grands de ce monde, attendu que l'histoire ne parle que de leurs semblables, lesquels, comme disait un sage capitaine, sont par elle avertis de ce que leurs amis souvent ne leur osent dire. » Un homme qui écrit au milieu du seizième siècle ces lignes, où il exprime les mêmes idées que Bossuet et Rollin sur l'utilité de l'histoire, n'est point un auteur dépourvu de sens et de ferme raison ; il me donne confiance dans la bonne trempe de son intelligence appliquée à la traduction d'un historien, et je ne suis pas trop effrayé de le voir s'attaquer à Hérodote.

C'est au roi Henri II que Pierre Saliat présente respectueusement son ouvrage, d'abord par fragments, puis en un

corps complet et dans sa totalité. La conscience qu'il a d'avoir fait une œuvre sérieusement étudiée ne lui inspire aucun scrupule, aucune défiance sur la valeur de son travail. Le gentilhomme grec, comme il le nomme, est devenu, par droit de naturalisation, sujet de Sa Majesté Très-Chrétienne. « C'est votre Hérodote, dit-il au roi, qui se présente à Votre Majesté, parlant votre vulgaire français. » Nous qui le lisons à trois cents ans de distance, nous ne craindrons pas de dire qu'il le parle bien. Paul-Louis Courier n'y aurait su que reprendre. « Pierre Saliat, dit M. Egger[1], trouvait dans la langue de son temps le précieux mérite de jeunesse et de naïveté qui convenait surtout à un traducteur d'Hérodote. Aussi, à cet égard, n'a-t-il été surpassé par aucun de ses successeurs, auxquels il semble d'ailleurs être resté tout à fait inconnu. Quand Paul-Louis Courier, avec ce sentiment si juste qu'il avait de la simplicité antique, montrant l'étrange infidélité de style qui caractérise nos modernes traductions d'Hérodote, voulut joindre l'exemple à la critique, il proposa un nouvel essai de traduction en vieux langage. Sans doute, il osa trop; mais il rendait, sans le savoir, un précieux témoignage au travail de Saliat, qu'une main discrète et savante eût plus légitimement rajeuni par l'exactitude, en respectant l'originalité de sa façon naïve. » Tel est, en effet, le bonheur de situation, la faveur de circonstance échue à Saliat. Quelle est la langue qui convient le mieux à une traduction d'Hérodote? Celle qui se trouve le plus intimement en rapport avec le grec qu'il a parlé. Or, comme le dit M. Egger, « le grec d'Hérodote, c'est le français des bons prosateurs de la Renaissance, un mélange de science et d'ingénuité, de force et de bonhomie, quelque chose de grammatical avant les grammaires, et de finement senti avant les belles théories sur le goût. » C'est là le style de Saliat. Courier, dans son essai de restauration archéologique, s'en est beaucoup approché. Il fait ainsi converser Candaule avec Gygès[2] : « Gygès, car il m'est » avis que tu ne crois pas ce que je te dis de la beauté de ma » femme, d'autant que les oreilles aux hommes sont moins

[1] *Mém. de litt. ancienne*, p. 166.
[2] Liv. I, 8.

» croyables que les yeux, fais tant que tu la voies nue. » Lui, » sur cela, s'écrie : « Maître, que me dis-tu, et quelle parole » peu sage viens-tu de proférer, me conviant à voir toute nue » madame et maîtresse? Femme dépouille avec la chemise la » pudeur aussi. Dès longtemps les hommes ont trouvé le beau » et l'honnête, dont il faut apprendre ceci, entre autres bons » enseignements, que chacun regarde sans plus ce qui est à » lui. Pour moi, je la crois belle entre toutes, et te prie ne » me point solliciter à mal. » Évidemment, voilà qui n'est pas gauchement rencontré : c'est d'un homme qui sait le grec, et mieux que Saliat; mais le français du seizième siècle, Saliat, à son tour, le sait mieux que Courier : « Gygès, » il m'est avis que tu n'ajoutes foi à ce qu'autrefois je t'ai dit » de la beauté de ma femme; et pour autant que je sais que » les oreilles des hommes sont plus lentes à croire que les » yeux, je veux que tu la voies nue. » Gygès s'écria, disant : « Sire, que dites-vous? La parole n'est pas saine, me com- » mander que je regarde ma maîtresse nue. Croyez que ja- » mais la femme ne dévêt la robe, pour être vue à décou- » vert, qu'elle ne dévête quant et quant honte et vergogne. » Davantage, les anciens ont jadis inventé beaucoup de belles » coutumes, lesquelles il convient apprendre d'eux, et se » souvenir qu'ils ont mis cette-ci pour une : Nul ne jette » l'œil sur chose non sienne. De ma part, je ne fais doute » que la reine ma maîtresse ne soit la plus belle du monde; » mais je vous supplie, Sire, ne me commander chose qui » ne soit licite. » Je ne sais si c'est une illusion, mais je trouve ici, bien plus que dans Courier, quelque chose de ce style « charnu, plein et moelleux, ayant douceur, politesse et mignardise », qui faisait les délices de Montaigne, et dont Saliat n'avait pas besoin de faire recherche, puisque c'était la langue de son temps, sa langue à lui. On pourrait multiplier les rapprochements, mais la longueur du parallèle n'ajouterait rien à la force de la démonstration. P. Saliat, nous croyons pouvoir le dire en toute confiance, est un bon écrivain de son époque, et qui mérite de revivre à la nôtre. Je voudrais avoir plus de preuves à l'appui de mon assertion, quand je prétends qu'il est un des auteurs distingués du seizième siècle; mais il me semble que le poids vaut à défaut

du nombre. En faisant un dépouillement minutieux des citations d'Hérodote qui sont dans Montaigne[1] (il y en a près de soixante, dont une en grec), j'ai acquis la certitude que c'est à la traduction de Saliat que l'auteur des *Essais* fait ses emprunts; et certes, quoiqu'il prétende n'avoir « quasi du tout point d'intelligence du grec », il le savait assez pour traduire, le latin aidant, tous les endroits qu'il cite, si sa « paresse » n'avait pas trouvé « à sa poste » une interprétation faite par un écrivain dont il estimait le talent. Je sais bien qu'il ne nomme pas P. Saliat, et qu'il parle d'Amyot avec une sorte de tendresse; mais nomme-t-il davantage Claude Seyssel, traducteur de Thucydide; Macault, traducteur de Diodore de Sicile, et Collomby, traducteur de Justin? La traduction de Saliat était dans toutes les mains; l'édition in-16 surtout l'avait de tous côtés propagée. Montaigne, qui l'avait dans « sa librairie », jugeait inutile d'y renvoyer ses lecteurs. Un point qu'il importe beaucoup plus de constater, c'est que le français de Saliat ne fait aucune disparate avec celui de Montaigne, et qu'il s'y fond comme dans son élément naturel. Cette remarque et le jugement inductif qui résulte de cette confrontation m'ont paru d'une valeur toute particulière en faveur de Saliat. Un autre écrivain illustre du seizième siècle, Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*[2], a traduit de l'auteur grec toute l'histoire « du roi Rhamsinit et de son masson », en sorte que l'on peut comparer la version des deux traducteurs. On voit que, s'ils ne sont pas toujours d'accord sur le sens, ils parlent identiquement la même langue; mais, quoi que puisse valoir cette ressemblance, on ne trouvera pas mauvais que nous préférions le témoignage de Montaigne à celui de Henri Estienne dans une question, qui est pour ainsi dire toute de surface, et où le style a relativement plus d'importance que la fidélité rigoureuse de l'interprétation.

D'après ce qui précède, il est aisé de comprendre la pen-

[1] Voir spécialement l'édition de Joseph-Victor Le Clerc; Paris, Lefèvre, 1826, in-8°, cinq volumes.

[2] Voyez *Apologie*, chapitre xv, et Hérodote, liv. II, 121. — Montaigne fait allusion à cette histoire dans ses *Essais*, I, VII : *Que l'intention juge nos actions.*

sée qui nous a guidé dans la réimpression de l'*Hérodote* de P. Saliat. L'entreprise que Paul-Louis Courier a tentée, et qu'il n'a pas poussée au delà de la première ligne du chapitre XVI du premier livre, faute de temps ou peut-être de patience, nous l'avons conduite jusqu'à la fin, et, tout éloigné que nous sommes du talent de Courier, nous avons pu facilement faire ce qu'il n'a pas fait, non plus un pastiche, mais une retouche. M. Egger demandait pour cette tâche une main savante et discrète : nous n'avons pas la prétention d'avoir été savant, mais nous avons été discret, ou plutôt nous avons essayé de nous pénétrer de tout ce que nous devions à Hérodote, à Saliat et au public.

Nous nous sommes servi, pour lire Hérodote et pour en confronter le texte avec la traduction de Saliat, des éditions les plus autorisées : Wesseling, Schweighæuser, Gaisford, Dindorf, Palm, Dietsch, sans négliger l'interprétation latine de Laurent Valla, que Saliat consultait plus souvent peut-être que le texte grec.

Quant au texte même de la traduction, nous l'avons fait imprimer d'après l'édition de 1575, plus correcte que celle de 1556, et nous avons mis tout en œuvre pour que cette réimpression offrît une lecture claire, facile, agréable. Dans Saliat, tout le texte se suit d'une haleine, sans division de chapitres, sans repos, presque sans alinéas. Nous avons fait précéder chaque livre d'un sommaire qui en indique la substance, et nous y avons établi la division par chapitres, telle que la donnent les meilleurs éditeurs. Pour ce qui est du style, de la phrase et de la forme, nous nous sommes bien gardé de traduire Saliat, comme l'abbé Tallemant s'est fait « le sec traducteur du français d'Amyot ». A d'autres une entreprise aussi ridicule qu'inutile ! Nous n'avons pas voulu être classé parmi ces arrangeurs « qui changent aux auteurs, comme le dit ingénieusement Henri Estienne, non-seulement la robe, mais aussi le moule de la robe ». Nous ne nous sommes permis que de rajeunir l'orthographe, de même que Paul-Louis Courier l'avait fait dans sa réimpression de *Daphnis et Chloé*, et avec la même intention que lui. « Si quelques personnes, dit-il, n'approuvent pas qu'on ose toucher à cette version depuis si longtemps admirée comme

un modèle de grâce et de naïveté, on les prie de considérer que, telle qu'Amyot l'a donnée, personne ne la lit maintenant. » Nous avons usé du même procédé pour gagner des lecteurs à Hérodote et à Saliat, et pour leur mettre sous les yeux, dans la langue la mieux appropriée à la reproduction du grec, le ton familier et naturel de l'historien des guerres médiques, le tissu limpide et transparent de ses récits, l'éloquence nette, simple, et cependant élégante, de ses dialogues et de ses discours. Ainsi, l'on pourra du même coup connaître Hérodote et cette vieille langue française, « pleine de moelle et de suc », qui contient dès lors le germe de toutes ces qualités heureuses, dont la floraison a été et est encore une des gloires de la pensée humaine, je veux dire ce mélange de grâce et de vigueur, de précision et de pittoresque, de rapidité et d'harmonie, de profondeur et de netteté, que les étrangers nous envient, qu'ils se plaisent à nous emprunter, et à laquelle il faut toujours revenir pour retremper son style. Changer dans Saliat le moindre mot, dont l'altération eût produit comme une fausse note dans un concert, n'a pu jamais entrer dans notre pensée. Nous avons donc, en employant l'orthographe actuelle, conservé aussi scrupuleusement les mots qui n'ont plus cours aujourd'hui que le tour même des phrases et le mécanisme de la vieille syntaxe.

En un point pourtant, nous avons fait une légère infraction à la règle que nous nous étions imposée : nous n'avons pas admis la variabilité du participe passé dans les phrases du genre de celles-ci : « Ayant *prise* la ville..., ayant *dressées* leurs batailles... » ; ni celle du participe présent : « Les Athéniens, *connaissants* l'esprit des Lacédémoniens...; les capitaines, *estrivants* les uns contre les autres... », parce que nous avons reconnu que dans plusieurs phrases ces formes pouvaient jeter de l'obscurité sur la pensée du traducteur. Le désir d'y répandre, au contraire, de la clarté et d'en faciliter la lecture, nous a engagé à donner l'explication immédiate des termes tombés en désuétude, et à les réunir ensuite dans un glossaire commode à consulter. Saliat n'ajoute à sa traduction aucune note, aucun détail explicatif, aucune table analytique des matières : nous avons comblé ces lacunes.

La vie d'Hérodote qu'il place après sa dédicace au roi est un peu sèche, dépourvue de toute critique : nous avons donc songé quelque temps à l'étendre par une étude biographique et par une appréciation littéraire de l'historien grec; mais c'eût été grossir outre mesure un livre déjà volumineux, d'autant plus que nous n'aurions fait que répéter ce que nombre d'écrivains de mérite ont dit avant nous[1]. Contentons-nous de rappeler en peu de mots combien le plan d'Hérodote est aussi bien imaginé qu'habilement exécuté. L'inimitable conteur s'y était préparé de longue main. Dès sa jeunesse, il avait visité l'Égypte, remonté le Nil jusqu'à Éléphantine, parcouru la Libye, la Phénicie, la Babylonie, et probablement aussi la Perse, pénétré jusqu'au Pont-Euxin, et séjourné dans tous les endroits qui offraient quelque aliment à une curiosité que rien ne pouvait rassasier. Mais ce n'était pas assez pour l'œuvre qu'il avait conçue d'avoir exploré les contrées de l'Orient et les villes grecques de l'Asie : il avait voulu connaître en détail toutes les localités renommées de la Grèce européenne, villes, temples et champs de bataille du continent et des îles, en sorte que chacune de ses descriptions semble la reproduction exacte d'un tableau gravé dans sa mémoire et dessiné peut-être de sa main. C'est de ces matériaux, recueillis dans ses voyages, qu'Hérodote forme la trame de ses admirables récits. Voltaire est d'avis qu'une histoire bien composée a, comme un poëme épique, une exposition, un nœud et un dénoûment. Telle est l'œuvre d'Hérodote : c'est une épopée en prose, dans laquelle une immense variété d'épisodes se groupe autour d'un fait principal, d'un point unique qui lui sert de centre, et d'où rayonne, comme un jet de lumière, un enseignement sérieux, un conseil utile aux générations à venir. La guerre de Troie était aux yeux des anciens une des phases de la lutte que des antipathies profondes et des querelles inces-

[1] On trouvera d'amples détails sur Hérodote dans les éditions grecques que nous avons déjà citées, dans la préface des traductions de Larcher, de Miot et de Giguet, et dans les historiens érudits de la littérature grecque, Ottfried Müller, Pauly, Schœll, Pierron, etc., sans compter les travaux spéciaux de Fréret, l'abbé Geinoz, Sainte-Croix, Clavier, Harwood, A. Tournier.

santes avaient provoquée entre l'Orient et la Grèce. Les guerres médiques, qui sont le fond même des histoires d'Hérodote, continuent ce duel, qui ne se termine que par la conquête d'Alexandre. Ainsi, le récit propre d'Hérodote, c'est la Grèce envahie par les lieutenants de Darius et par Xerxès après la révolte des Ioniens, et la Grèce triomphant de la barbarie, qu'elle bat à Marathon, à Salamine, à Platées, à Mycale, et qu'elle refoule en Asie, avant de l'aller conquérir. Mais, de même qu'Homère, créateur de l'épopée grecque, a rassemblé autour d'Achille et d'Ulysse une série de scènes unies entre elles par une dépendance plus ou moins rigoureuse, de même Hérodote, créateur du genre historique, a étendu son cadre primitif au delà des limites qu'il semblait s'être d'abord fixées. Les quatre premiers de ses neuf livres, qui embrassent dans leur ensemble une période de deux cent vingt ans, sont une sorte de préparation épisodique au magnifique tableau qui se déroule dans les cinq derniers. Bien qu'il se propose de raconter la lutte du monde oriental et du monde occidental, il ne croit pas rompre cette unité fondamentale en y faisant entrer tout ce qui touche aux cités grecques et à l'empire des Perses, légendes, traditions, mœurs, usages, coutumes, religion, géographie. C'est ainsi que, rapportant à Crésus, roi de Lydie, les premières entreprises contre la Grèce, il raconte l'histoire de Gygès, l'entrevue de Solon et de Crésus, l'épisode de Cléobis et Biton, la prise de Sardes par Cyrus, le règne de Cyrus et l'avénement de Cambyse. L'expédition de ce prince contre l'Égypte donne lieu à l'un des récits les plus intéressants d'Hérodote, qui nous fait pénétrer avec lui dans les mœurs intimes du peuple dont il nous dit l'histoire. Les usages de la vie quotidienne des Égyptiens, leurs rites religieux; les descriptions zoologiques du crocodile, de l'hippopotame, du phénix et de l'ibis; les pratiques médicales, l'art d'embaumer les cadavres, la préparation du lotos, du lis fluvial et du byblos comme substances alimentaires; la pêche et la conservation des poissons, l'invention des moustiquaires, la construction des barques et la manière de les manœuvrer, forment une suite de peintures calquées sur le vif, et faites pour piquer la curiosité de tous les âges. Viennent ensuite

le meurtre des mages, l'avénement de Darius, le dévouement de Zopyre, la guerre des Perses contre les Scythes. Hérodote, fidèle à sa coutume, décrit minutieusement le pays et les mœurs du nouveau peuple qu'il met en scène; puis, après avoir retracé la retraite peu glorieuse de Darius et l'expédition d'Aryandès contre les Barcéens, il arrive enfin à la grande lutte que les historiens grecs ont désignée sous le nom de *guerres médiques*. Les incidents en sont trop connus pour que nous insistions sur les détails. Les noms de Mardonius, de Datis, d'Artapherne, de Xerxès, du côté de la Perse; ceux de Miltiade, d'Aristide, de Léonidas et de Thémistocle, du côté de la Grèce; les combats de Marathon, de Salamine, de Platées, de Mycale, sont dans toutes les mémoires; ils sont comme le point culminant de l'histoire d'Hérodote; ils remplissent l'hymne de délivrance et de triomphe que chante l'historien en l'honneur de la Grèce indépendante, et surtout d'Athènes, à laquelle le monde hellénique doit sa liberté. Aussi tout ce récit abonde-t-il en faits de l'intérêt le plus dramatique. On y sent partout la main de l'artiste dans la plénitude vigoureuse de son talent; on y découvre en même temps un but moral, dont l'idée répand sur les livres d'Hérodote une teinte de mélancolie. Rien n'est stable sur la terre, ni les jouissances de l'orgueil, ni l'éclat des dignités et des richesses, et les plus grandes prospérités sont suivies des plus grands malheurs. Ajoutez à ces tableaux le charme d'un style où l'art se dissimule sous l'aisance et la grâce, le pur ionien, la langue d'Homère affranchie du groupe métrique, mais toujours coulante, facile et douce, joignant le coloris le plus suave à la plus exquise limpidité, et voyez quelle merveille!

Nul doute que Pierre Saliat n'ait été sensible à cette perfection du récit et du langage, et qu'il n'ait fait effort pour en être l'interprète exact, le fidèle miroir. Il y a telles de ses pages qu'Amyot n'aurait pas désavouées, et dans lesquelles il se rapproche de l'excellence de son modèle, par exemple l'épisode de Candaule, l'enfance de Cyrus, la description de l'Égypte, la chute de Psamménite, la magophonie, la délibération des seigneurs perses sur la forme du gouvernement qu'il convient de donner à leur pays, les dis-

cours tenus dans le conseil du roi de Perse avant la guerre, la description des armures de chaque nation auxiliaire de Xerxès, la marche de l'armée perse à travers la Grèce, la défaite et la fuite honteuse du grand roi à travers les pays qu'il avait parcourus comme un fier conquérant. Saliat a parfaitement rendu, selon nous, ces parties essentielles d'Hérodote, et nous sommes convaincu que, après les avoir lues, tout lecteur sérieux sera de notre avis. Cependant l'estime où nous tenons Saliat ne nous a pas aveuglé jusqu'à ne point voir les contre-sens qu'il a pu commettre. Il est vrai que nous ne nous sommes pas donné le singulier plaisir d'en faire l'énumération, comme Bachet de Méziriac, qui se vantait d'en avoir trouvé deux mille dans le *Plutarque* d'Amyot; mais nous avons indiqué dans nos annotations le sens réel d'Hérodote, lorsque Saliat s'y est mépris; et de même, quand nous avons signalé chez lui quelques omissions, nous les avons réparées. En un mot, nous n'avons rien négligé pour élever un monument d'admiration à Hérodote, et de haute estime à son interprète. Heureux d'avoir rencontré, pour accomplir cette tâche, un éditeur digne de figurer parmi la glorieuse corporation de ses confrères du seizième siècle, et qui a le droit de dire, avec la conscience d'avoir fait une œuvre méritoire, ce que disait, il y a trois siècles, l'imprimeur de Pierre Saliat, que son plus cher désir a été d'avancer le profit de la jeunesse et l'honneur de notre idiome national!

EUGÈNE TALBOT.

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR,

SALUT.

Ayant toujours, ami lecteur, jusques ici, selon mon petit moyen et de toutes mes forces, tâché de profiter au public et à la jeunesse de notre France, en l'impression des meilleurs et anciens historiens, traduits en notre langue, j'ai délibéré, avec la grâce de Dieu, de continuer de mieux en mieux, et avec toute la diligence que j'y pourrai mettre, et sur ce j'ai mis la main sur cet ancien historien Hérodote, traduit en français plus fidèlement, je crois, que il n'a été en latin, duquel, en passant, je te dirai que, tout ainsi qu'Ovide appelle la poésie d'Homère une fontaine, quand il chante :

Duquel, ainsi que de source éternelle,
A maint poëte arrosé sa langue maternelle,

aussi je ne douterai de comparer les écrits d'Hérodote et Thucydide aux surgeons[1] *d'une fontaine doux coulante, et pour deux principales causes : la première est que de la lecture d'iceux plusieurs braves capitaines, maints insignes chefs de guerre ont puisé une prudence en leur fait, et ont pris d'iceux, comme d'un oracle certain, le conseil de ce qu'ils devaient faire ou ne devaient point faire (heureux d'être faits cauts*[2]*, sages et prudents, par l'imprudence et danger des autres). Et même ils ne les ont seulement imités en choses semblables, mais aucunes fois (comme il est vraisemblable) les ont accommodés à usages aucunement dissemblables. L'autre, c'est que par plusieurs arguments l'on pourrait bien prouver que de tous les deux, les historiens qui sont ensuivis depuis ont tiré les règles plus certaines de façonner et bâtir une histoire : et leurs écrits par les susdits ont été contemplés comme idées parfaites et patrons à se régler en la description des circonstances d'une histoire accomplie. Mais d'autant que ces choses sont telles qu'elles peuvent mieux être considérées en l'esprit, que par paroles être expliquées, ce que je pourrais bien dire à ce propos, je le laisse.*

Une chose je ne veux oublier, que les vieux historiens (comme il est aussi des poëtes) sont dignes véritablement d'être révérés et honorés, et

[1] Jets d'eau naturelle. — [2] Avisés, prudents.

principalement pour cette révérence qu'ils portent à leurs dieux, quoique feints ils soient. Or, ceux connaitront cette grande révérence qui se pourront apercevoir par quels termes ils témoignent la toute-puissance de Dieu : termes, dis-je, usités en tous endroits de la sainte Écriture, qui, au contraire, ont été laissés et méprisés de ceux qui les ont ensuivis. Je me contenterai de deux exemples. Qui est celui qui, oyant : Dieu a mis cela en ma pensée, et Dieu l'a mis entre mes mains, ne pense ouïr un David, un Isaïe, Jérémie, ou quelque antre du nombre des Prophètes, plutôt qu'un Homère, un Hésiode, ou quelque autre poëte? Or, il est bien certain que cette chose est commune à Hérodote, ancien et véritable historien, aussi bien qu'à ces poëtes, afin que je passe sous silence ce qu'il a de particulier en ce qui sent à plein son vrai Chrétien, comme tu pourras connaître en la lecture d'icelui, lequel, si tu n'es affectionné et si n'épouses l'opinion de quelques-uns malsains, tu jugeras aussi véritable en ces discours qu'il te donnera de délectation aux diversités des descriptions et diligentes observations de toutes choses. Que s'il y a quelques points difficiles à croire, considère les mœurs d'aujourd'hui, contemple les choses incroyables si elles ne se présentaient devant nos yeux, prends garde aux circonstances des temps et des lieux, alors tu verras que telle chose faite entre gens barbares (je dis barbares au prix de notre Europe), et depuis pratiquée possible de notre temps, ne te rendra plus en admiration. Cependant jouis de notre labeur avec commodité, ayant avisé d'imprimer cet historien en ce volume, afin que les gentilshommes et seigneurs qui font profession des armes le puissent porter en tous lieux sans être incommodés : ce que je t'ai bien voulu déclarer, pour témoigner quel désir j'ai d'avancer et le profit de la jeunesse et l'honneur de notre langue. ADIEU.

LETTRE AU ROI.

A TRÈS-CHRÉTIEN ROI DE FRANCE HENRI II DE CE NOM [1].

Cinq ans sont tantôt coulés, SIRE, depuis que ce gentilhomme grec, Hérodote d'Halicarnasse, se présenta à Votre Majesté, parlant jà, en quelque partie de son histoire, votre vulgaire [2] français, l'étude duquel il a tant continué, et par le moyen d'icelui tant fourni de son labeur et diligence pour l'accomplissement de son entreprise et le parfait de son œuvre, que, si les temps l'eussent permis, plus tôt en eût fait part à vos hommes Gaulois. Mais considérant combien les Muses, dames des lettres, trouvent peu de lieu parmi le règne de Mars, spécialement quand il est échauffé en l'ardeur et furie de ses armes, et davantage plongé en infinité d'affaires, pensements et soucis, il a estimé que les siennes, encore que tout leur propos ne soit que de guerres et entreprises martiales, autant hautes que peut imaginer ou exécuter capacité humaine, devaient néanmoins demeurer cependant chez soi, attendant le premier point requis en toutes choses, c'est l'opportunité. Certes, il a été d'avis que, comme la connaissance des faits et gestes du prétérit [3] est merveilleusement utile et nécessaire, aussi doit-elle être acquise comme pour théorique, avant que d'entrer en la pratique des armes, attendu le peu de loisir qui reste parmi tel maniement; encore que l'antiquité aille célébrant grands chefs et conducteurs d'armées, lesquels, au milieu de ce métier, n'ont par chacun jour omis le lire, et qui plus est, l'écrire. Comment que soit, SIRE, votre Hérodote a voulu user de cet égard, et a estimé que, en tout ce laps de cinq ans, il ne vous eût su conter

[1] Cette préface est de 1556. En 1552, Saliat avait offert au roi une partie de sa traduction. — [2] Idiome, langue. — [3] Passé.

chose, ne des Grecs ne des Barbares, mieux entreprise ne mieux exécutée, que ce qui vous est tombé entre mains.

Que tient ou narre l'antiquité, qui plus soit à louer et émerveiller que votre voyage d'Allemagne [1]? Quelle issue déclara jamais mieux la prudence et maturité d'un conseil? Incontinent que les enseignes du Roi Henri, les armes des Gaulois et la croix blanche se sont montrées sur le bord du Rhin, le dur joug où était lié et asservi le col de toute la Germanie a été secous, jeté bas et conculqué [2]. Chacun sait que non-seulement ses franchises et libertés lui ont été rendues; mais davantage ses plus grands ont été tirés des prisons qu'ils tenaient trop honteusement, au grand dépris du los [3] et du nom germanique. En quoi l'Allemand a clairement connu combien lui est propre et profitable d'être appelé Germain du Gaulois. Car que peut-on dire plus germain [4], plus légitime et plus fraternel, que secourir de corps et de biens, tirer de peines et misères, et finalement rendre pour servitude liberté? L'acte répond richement et fidèlement au nom, et le bénéfice est certes plein de toute amitié, voire plus que germaine et fraternelle. La grâce donc n'est pas faite petite à l'Allemand, quand il lui est permis de se nommer le Germain du Gaulois. Et semble qu'il se montrera toujours par trop ingrat, quand il voudra dissimuler, ou oublier le bien qu'il a reçu suivant l'étymologie et vraie interprétation de son nom. Autres grands affaires, Sire, qui vous sont survenus comme engendrés les uns des autres, ont aussi retenu votre Hérodote en silence, estimant qu'il serait trop incivil d'interpeller les négoces grands et ardus, lesquels ont distrait votre esprit en million de soins et sollicitudes, venant les uns du milieu de l'Italie, les uns du Piémont, et les autres de l'île de Corse [5] et d'ailleurs : où par tout, sous vos heureux auspices, vos armées non-seulement

[1] Campagne de 1552 : prise de Metz, Toul et Verdun; soumission de la Lorraine. — [2] Foulé aux pieds. — [3] Gloire. — [4] Fraternel. — [5] Campagnes de Cossé-Brissac et de François de Guise en Piémont et en Italie. En 1552, la Corse avait été enlevée aux Génois par Sampiétro et le maréchal de Thermes.

ont entrepris, mais exécuté avec insigne avancement, étendue et propagation de votre obéissance et domination royale. Davantage votre personne s'employait par deçà en cette Gaule Belgique[1], jadis peu prudemment et moins profitablement partagée et distraite de votre couronne, si la postérité savait connaître ses maux. Le Bourguignon, le Hennuyer, l'Artésien, le Flamand et autres, autant obstinés que cruels et déraisonnés, tâchaient mettre pied en vos terres, pillant, gâtant, ruinant et flambant tous édifices, tant sacrés que profanes, tuant aussi et perdant misérablement toute créature humaine sans faire discrétion[2] aucune de sexe ne d'âge. Chose véritablement trop éloignée je ne dis de la chrétienté et de toute humanité, mais de l'infidélité turque, et de toute rudesse et âpreté, tant soit-elle farouche et barbaresque.

Parquoi, qui est celui qui ne dira que telles insolences, tant odieuses et insupportables, sont à venger et réprimer? Qui est si bas de cœur et de courage qui ne voudra prendre les armes pour les saints autels, pour les foyers, pour femmes et enfants? Qui ne jugera qu'il faut combattre pour la patrie, pour les biens et fortunes, et finalement pour la vie propre? Votre bras gaulois, Sire, leur a depuis fait sentir leurs propres maux, en portant feu et armes jusqu'aux fins de Meuse et Moselle[3], et les combattant vertueusement, quand ils se sont présentés, avec grande occision des leurs, défaite, route[4] et fuite grandement honteuse de leur armée. Mais je connais, Sire, que je ferais trop grand tort à tant de hauts, illustres et héroïques faits, qui, ces années, sont partis de vous, si je les voulais enclore dans les limites de cette carte[5], ou bien de mon esprit, que je sens incapable mêmement de les pouvoir concevoir, tant s'en faut qu'il les puisse dicter à ma plume. Et pourtant je me contenterai de voir aujourd'hui leur effet être parvenu au point où doit tendre toute guerre, c'est finalement repos et cessation d'armes[6], que vous

[1] Ravages du Luxembourg. — [2] Distinction. — [3] Siége de Metz levé par Charles-Quint. — [4] Déroute. — [5] Papier, écrit. — [6] Trêve de Vaucelles.

avez rendu à vous et à vos hommes pour heure, comme j'ai dit, attendue de votre Hérodote d'Halicarnasse. Lequel, deux mille ans a ou environ, sut si bien réduire par écrit en sa langue ionienne l'origine et les progrès de la monarchie des Perses jusqu'à son temps, que tout lecteur, avec le profit, en tirera plaisir, sans que je die davantage des vertus du plus ancien historiographe, que Cicéron [1] appelle *le père de toute histoire*. Lequel ainsi que tant de siècles ont été soigneux et curieux de conserver en sa langue naturelle, pareillement, Sire, il ose tant espérer de votre bonté et humanité plus que royale, que vous ne le dédaignerez parlant aujourd'hui votre langage français. Votre Majesté auguste règne, prospère et fleurisse à jamais.

Votre très-obéissant sujet et serviteur très-humble,

Pierre Saliat.

[1] Cicéron, *De legibus*, I, 1.

VIE D'HÉRODOTE,

PRISE DE SUIDAS ET AUTRES.

Hérodote eut père et mère nobles, l'un Lyxe, et l'autre fut appelée Dryo. Il fut né en la ville d'Halicarnasse, métropolitaine de la Carie, qui est en même latitude et longitude que Rhodes, et mention est faite d'un sien frère nommé Théodore. Dominant en Halicarnasse Lygdamis, fils de Pisindélis, qui eut mère Artémise, il se retira en Samos, où il s'exercita si bien en la langue ionienne, qu'en icelle il composa une histoire contenant neuf livres, laquelle commence à Cyrus roi des Perses, et à Candaule roi des Lydiens, continuant par quatre rois, qui sont environ cent ans. Quand il fut retourné à Halicarnasse, il en chassa Lygdamis : toutefois les citoyens lui en surent peu de gré. Au moyen de quoi il s'absenta, et navigua aux Thuriois, colonie athénienne, qui sont en la côte d'Italie, sur le détroit de la Sicile. Il mourut léans, comme disent les aucuns, et fut enterré en la maison de ville. Les autres disent qu'il mourut en Pella, ville de Macédonie. Quelconque soit le lieu, il semble qu'il soit mort régnant Artaxerxès, dit Longuemain, duquel il interprète le nom au sixième livre [1] de son histoire. Ses livres sont intitulés du nom des Muses, leur donnant ce titre le peuple athénien, quand il les ouït réciter. Il promet autres traités des Assyriens et de la Libye [2], mais ils ne se trouvent point. Pline [3] dit qu'il fut trois cent dix ans après la fondation de Rome, qui était l'an du monde 3489, Olympiade LXXXVIII, et qu'il composa ses livres en la ville des Thuriois [4]. Toutefois, si de ce nous croyons plu-

[1] Liv. VI, 99. — [2] Liv. I, 106, 184; II, 161, et IV, 159. — [3] *Hist. nat.*, XII, 4. — [4] Voyez l'*Empereur Julien*, lettre XXII.

sieurs, il les récita aux Olympies [1], avec grande faveur et approbation du peuple, étant présent Thucydide encore jeune enfant. Lui-même témoigne de foi qu'Homère et Hésiode n'ont pas été plus de quatre cents ans devant lui [2]. Aristote et autres l'appellent quelquefois absolument Thuriois, comme il semble par dédain. Cicéron et Quintilien, deux grands arbitres honoraires, ont fait jugement de son écrit, et par l'un est conféré à Tite-Live [3]. Autres ont balancé la foi de son histoire, plus, par aventure, par affection privée, que par amour de vérité. Cessant l'envie, chacun le louera et estimera, ne soit que pour les voyages qu'il entreprit, afin de connaître ce qu'il a écrit autant bien que nul autre.

[1] Spécialement Lucien, *Hérodote*, t. I, p. 335 de notre traduction. — [2] Liv. II, 53. — [3] Cicéron, *Orat.* 12; Quintilien, X, 1.

HISTOIRES
D'HÉRODOTE D'HALICARNASSE.

LIVRE PREMIER.
CLIO.

SOMMAIRE.

1-5. Hérodote expose les causes des inimitiés entre les Grecs et les Barbares. Enlèvements réciproques de femmes grecques ou barbares : Io, fille d'Inachus, Europe, Médée, Hélène. Guerre de Troie, d'après les récits des Perses et des Phéniciens. — 6. Crésus, roi de Lydie, premier roi barbare qui ait assujetti les Grecs d'Asie à un tribut. — 7. Histoire des Lydiens, depuis Agron jusqu'à Candaule. — 8-14. Candaule, sa femme et Gygès. — 15-19. Règne d'Ardys. Invasion des Cimmériens. Prise de Sardes. Désastres des Milésiens. Règnes de Sadyatte et d'Alyatte. Incendie du temple de Minerve Assésienne. — 20-24. Digression sur Thrasybule, tyran de Milet, et Périandre, tyran de Corinthe. Arion et le Dauphin. — 25-27. Crésus, successeur d'Alyatte, rend tributaires les gens du continent. Bias et Pittacus le détournent d'attaquer les insulaires. — 28. Soumission des nations limitrophes de l'Halys. — 29-33. Entrevue de Solon et de Crésus. Épisode de Tellus. Cléobis et Biton. Sages conseils de Solon à Crésus. — 34-45. Mort d'Atys, fils de Crésus, tué par Adraste. — 46-52. Inquiétudes de Crésus sur les progrès de la puissance de Cyrus et des Perses, vainqueurs des Mèdes. Il consulte divers oracles. Réponse de la Pythie. Offrandes envoyées à Delphes par Crésus. — 53-55. Oracle ambigu annonçant à Crésus qu'il détruira un grand empire. Joie de Crésus. Priviléges que lui accordent les Delphiens. Nouvel oracle. — 56. Crésus songe à s'allier aux plus puissants des Grecs, c'est-à-dire aux Lacédémoniens et aux Athéniens. — 57, 58. Digression sur les Pélasges et sur les Hellènes. — 59-64. Histoire de Pisistrate, tyran d'Athènes. — 65-69. Grandeur de Sparte, préparée par Lycurgue. Lutte de Sparte et de Tégée. Légende des ossements d'Oreste. — 70. Crésus fait alliance avec les Lacédémoniens, qui lui envoient un cratère d'airain. — 71. Expédition de Crésus contre Cyrus, malgré les conseils de Sandanis. — 72-74. Entrée de Crésus en Cappadoce. Comment Astyage était beau-frère de Crésus. Les Scythes présentent à Cyaxare son fils, apprêté comme un gibier. Éclipse de soleil prédite par Thalès. Elle met fin à une bataille entre les Lydiens et les Mèdes. Réconciliation des deux princes et des deux peuples. — 75-78. Passage de l'Halys par Crésus, dirigé par Thalès. Siége de Ptérie. Première rencontre des Grecs et de Crésus : victoire indécise. Crésus fait appel à ses alliés et s'enferme dans Sardes. Serpents dévorés par des chevaux. — 79-81. Cyrus marche sur Sardes. Stratagème d'Harpagus. Chameaux opposés à la cavalerie lydienne. Victoire de Cyrus. Siége de Sardes. — 82. Nouvel appel de Crésus à ses alliés, et spécialement aux Lacédémoniens. Querelle des Lacédé-

moniens et des Argiens. Épisode d'Othryade. — 83. Secours inutiles envoyés par les Lacédémoniens à Crésus. — 84-92. Prise de Sardes. Le fils muet de Crésus recouvre la parole. Crésus sur le bûcher. Cyrus le délivre et le traite avec bonté. Crésus envoie ses fers au temple de Delphes. Explication d'un oracle mal compris par Crésus. Détail des richesses qu'il offrit à plusieurs temples célèbres par leurs oracles. — 93, 94. Description de la Lydie. Mœurs et coutumes des Lydiens. Colonie lydienne en Ombrie. — 95-100. Histoire des Assyriens, des Mèdes, et particulièrement de Déjocès, fils Phraorte. Il est élu roi Mèdes. Fondation d'Ecbatane et construction du palais du roi. Gouvernement de Déjocès. — 101-103. Tribus des Mèdes. Successeurs de Déjocès : Phraorte et Cyaxare. — 104, 105. Choc des Scythes et des Mèdes. Conquêtes des Scythes en Palestine et en Égypte. Ils sont punis d'avoir pillé le temple de Vénus-Uranie. — 106. Les Mèdes triomphent des Scythes. — 107. Règne d'Astyage. Songe de sa fille Mandane. — 108. Il la marie à Cambyse, officier perse. — 109-130. Enfance et éducation de Cyrus. Exposé par Harpage, il est sauvé par un bouvier. Astyage reconnaît son petit-fils. Sa cruauté envers Harpage. Réponse des Mages au sujet de Cyrus. Harpage se sert de Cyrus pour détrôner Astyage, qui est vaincu et fait prisonnier. — 131-140. Mœurs des Perses. — 141. Crésus vaincu, Cyrus se prépare à subjuguer les peuples grecs de l'Asie. — 142-151. Détails sur l'Ionie. Le Panionium. Géographie et ethnographie du territoire ionien. — 152. Députés ioniens envoyés à Sparte. — 153-160. Irritation de Cyrus contre les Grecs. Il soumet les Lydiens révoltés. — 161. Pactyas est livré par les habitants de Chios. — 162-167. Harpage est envoyé en Ionie. Détails sur les Phocéens. Phocée, vide d'habitants, est prise par les Perses. Les habitants se sauvent et vont fonder des colonies. — 168. Les habitants de Téos vont fonder Abdère. — 169. Les Milésiens traitent avec Cyrus. — 170. Conseil de Priène aux Ioniens. — 171-176. Expédition d'Harpage contre les Cariens, les Cauniens et les Lyciens. Détails sur ces différents peuples. — 177-191. Cyrus subjugue toutes les nations de la Haute-Asie. Il va s'attaquer aux Assyriens. Détails sur Babylone et sur ses rois. Règnes de Sémiramis et de Nitocris. — — Cyrus marche contre Labynète, fils de Nitocris. Il passe le Gynde. Prise de Babylone. — 192-200. Richesse des Babyloniens. Climat de l'Assyrie. Mœurs, coutumes et costume des Babyloniens. Marché des vierges nubiles. Traitement des malades. Funérailles. Sacrifices a Vénus. Nourriture de poisson. — 201-204. Cyrus veut soumettre les Massagètes. Détails sur leur pays. Cours de l'Araxe. La mer Caspienne et le Caucase. — 205-216. Pourparlers de Cyrus avec la reine Tomyris. Conseils de Crésus. Guerre de Cyrus avec Tomyris. Spargapise, fils de cette reine, prisonnier de Cyrus, se donne la mort. Mort de Cyrus. Détails sur les mœurs des Massagètes.

Hérodote d'Halicarnasse entend écrire l'histoire présente, afin que les faits des hommes par trait de temps n'amortissent, et que les grandes et admirables entreprises, tant des Grecs que des nations barbares, ne demeurent peu prisées et louées. Autres raisons le meuvent aussi, et par espécial[1] d'enseigner la cause pourquoi lesdits Grecs et Barbares se sont fait la guerre les uns aux autres.

[1] Spécialement, en particulier.

1. Les mieux entendus des Perses racontent que les Phéniciens prétèrent occasion de différend entre iceux Grecs et Barbares, pour autant [1] que, quand ils eurent abandonné la mer que l'on nomme Rouge, pour se venir jeter en la Méditerrane, et qu'ils furent logés en la région qu'ils habitent encore aujourd'hui, soudain ils entreprirent navigations lointaines : et portant marchandises d'Égypte et de Syrie jusqu'en la Grèce, y abordèrent en plusieurs endroits, mêmement en Argos, qui pour lors surpassait toutes les villes de la contrée de présent appelée Hellas [2]. Eux arrivés exposèrent leur marchandise en vente, et le cinquième ou sixième jour après leur abord, qu'ils avaient débité presque toutes leurs denrées, plusieurs femmes s'acheminèrent vers la grève de la mer, entre lesquelles était la fille du roi Inachus, nommée, comme disent les Grecs, Io. Quand elles furent en la poupe du navire, marchandant chacune ce que bon lui semblait, les Phéniciens, après s'être enhardis, d'une volée se jetèrent pour les saisir. Les aucunes le gagnèrent à la fuite, mais Io fut mise en arrêt avec quelques autres, que les Phéniciens tirèrent dans le navire, et soudain firent voile, tenant la route d'Égypte.

2. Ainsi racontent les Perses, auxquels n'accordent les Phéniciens, qu'Io passa en Égypte, et que ce ravissement fut le premier outrage d'entre les Grecs et Barbares. Disent en outre les Perses que, après ce rapt commis, aucuns Grecs, desquels ils ne savent les noms, cinglèrent droit à Tyr, qui est en la Phénicie, où ils ravirent la fille du roi, nommée Europe, et tiennent que ces Grecs étaient de Crète. Par ce moyen la pareille fut rendue aux Phéniciens. Cette volerie exécutée, les Grecs entreprirent la seconde, et naviguèrent dans un long vaisseau en la terre de Colchos, jusqu'à la rivière Phasis : où ayant dépêché leurs affaires, et principalement celles pour lesquelles ils avaient entrepris le voyage, ils saisirent, comme dessus, la fille du roi, laquelle avait nom Médée. A cause de quoi, son père [3], roi de Colchos, envoya tantôt un sien héraut vers eux, requérant réparation du rapt et que sa fille lui fût rendue. Les Grecs firent

[1] Parce que. — [2] La Grèce. — [3] Aétès.

réponse que, comme ne leur avait été satisfait du ravissement d'Io l'Argive, aussi n'étaient-ils délibérés de lui faire réparation aucune.

3. Disent au reste les Perses que, en la seconde génération qui suivit, Alexandre[1], fils de Priam, après avoir entendu ces choses, proposa d'avoir femme grecque, laquelle il ravirait, sachant qu'il n'en ferait nulle restitution, ainsi que les Grecs point n'en faisaient aux autres. Ayant donc sur ces arres[2] ravi Hélène, les Grecs furent d'avis que premièrement et avant toute œuvre, ils enverraient redemander celle dame, et réparation de l'injure à eux faite. Mais les Asiens entendant que les Grecs faisaient quérimonie[3] de chose telle, reprochèrent au contraire le rapt de Médée, leur disant que bien ils voulaient par autrui être satisfaits, et toutefois, en cas semblable, ils n'avaient amendé ne rétabli, combien qu'ils en eussent été semonds[4].

4. Par ainsi la chose demeura jusque lors en état, que chacun aurait pillé son compagnon sans autre mulcte[5] ne restitution[6]. Mais au regard de ce qui depuis est avenu, ils disent que les Grecs en ont été grandement cause : parce qu'ils ont commencé à mener la guerre en Asie, avant que les Asiens l'aient menée en Europe. Et certes, ainsi que les Asiens estiment à grande injustice de ravir les femmes d'autrui, pareillement ils tiennent pour bêtes ceux qui travaillent à venger icelles ; et pour sages et prudens ceux qui rien n'estiment la beauté des ravies[7]. A raison qu'il est notoire que sans leur consentement jamais on ne les ravirait. Pour tant[8] disent les Perses que les Asiens point ne se soucient des femmes qui leur sont ravies, mais que les Grecs, à cause d'une femme lacédémonienne, ont dressé grosse armée de mer, et passé en Asie pour détruire le royaume de Priam. Au moyen de quoi ils ont toujours tenu la nation grecque pour ennemie. Car eux Perses aisément s'accointent des

[1] Plus connu sous le nom de Paris. — [2] D'après cette détermination. *Arres* ou *erres*, façon d'agir, dessein, d'où le mot *errement*. — [3] Plainte. — [4] Avertis, requis. — [5] Amende, peine. — [6] Le texte dit simplement : La chose se borna jusqu'alors à ces enlèvements réciproques. — [7] Il y a dans le texte : Ceux qui n'ont souci des ravies. — [8] Par conséquent, donc.

Asiens, et de toutes les nations barbares qui habitent en Asie, mais ils fuient les hommes de l'Europe, et spécialement les Grecs.

5. Et voilà comment ils récitent que les choses sont passées en cet endroit, et que, par la destruction de Troie, ils ont trouvé commencement de haine contre les Grecs. Quant au ravissement d'Io, les Phéniciens n'accordent avec les Perses. Car ils ne confessent qu'ils l'aient ravie et transportée en Égypte, mais que, eux étant en Argos, elle fut en la compagnie du maître du navire, et depuis se sentant grosse et craignant ses père et mère, de sa bonne volonté monta sur mer avec aucuns Phéniciens, afin que sa faute ne fût découverte. Les Perses donc et Phéniciens en devisent ainsi. De ma part, je ne veux disputer si ces choses sont telles ou autres : seulement, je tends à montrer et enseigner celui que je sais premièrement avoir molesté les Grecs. Et poursuivrai ce propos, discourant par même moyen les grandes et petites villes que les hommes habitent, dont plusieurs aujourd'hui sont petites, qui jadis furent grandes, et au contraire aucunes, qui de mon temps sont devenues grandes, étaient auparavant petites. Par quoi connaissant que la félicité des humains jamais ne demeure en même état, je parlerai des unes et des autres également.

6. Crésus, fils de Halyatte, qui de naissance était Lydien, et seigneur des nations qui habitent deçà le fleuve Halys, lequel, partant du midi et coulant entre la Syrie et la Paphlagonie, tire au septentrion pour aller tomber en la Majour[1], fut le premier des Barbares, au moins que nous sachions, lequel rendit une partie des Grecs tributaires à soi, et les autres ses amis. Sous tribut certes il mit Ioniens, Éoliens, et Doriens qui sont en Asie, et prit amitié, alliance et confédération avec les Lacédémoniens. Auparavant, tous les Grecs

[1] Et mieux Majeure : c'est le nom que les écrivains du seizième siècle donnent à la Mer Noire. — Amyot dit également : « Pourtant Diogène, surnommé le Chien, répondit pertinemment à un qui lui reprochait que les Sinopiens l'avaient banni du pays de Pont : Et moi, dit-il, je les ai confinés dedans le pays de Pont, à la charge qu'ils ne partent jamais des rivages et falaises de la Mer Majour, qui est Pont-Euxine. » Plutarque, *De l'exil*, chap. XIX (7, dans les éditions grecques).

vivaient en liberté : car en celle expédition des Cimmériens [1], qui vinrent en Ionie devant Crésus, ne furent prises les villes ; ains fut seulement faite une course en pillant le plat pays.

7. Mais voici comment la couronne des Lydiens, appartenant aux hoirs d'Hercule, tomba en la race de Crésus, appelée les Mermnades. Candaule, que les Grecs appellent Myrsile, issu d'Alcéus, fils d'Hercule, fut roi des Sardiens. Mais comme Agron, fils de Ninus, de qui le père avait nom Bélus, et l'aïeul Alcéus, fut le premier des Herculiens, qui tint le royaume de Sardis, pareillement Candaule, fils de Myrsus, fut le dernier roi de race herculienne. Auparavant Agron, ceux qui dominaient en la contrée des Sardiens, étaient descendus de Lydus, fils d'Atys ; duquel Lydus les Lydiens ont été appelés, qui auparavant se nommaient Méoniens. Étant iceux Herculiens nourris chez les rois de Sardis, un oracle leur fut tant favorable, qu'ils succédèrent à la couronne, bien qu'ils fussent issus d'Hercule et d'une esclave fille de Iardan. Ils régnèrent vingt-deux générations d'hommes, qui furent cinq cent cinq ans [2], allant toujours le royaume de père en fils jusqu'au dit Candaule, fils de Myrsus.

8. Ce Candaule, grandement épris de l'amour de sa femme [3], estima qu'elle était trop plus belle que toute autre. Étant en cette opinion, et ayant un archer de sa garde, nommé Gygès, fils de Dascyle, qui lui était sur tous agréable, et auquel il commettait les principaux de ses affaires, commença à lui haut louer la beauté de sa femme. Et peu de temps après, comme si fût besoin que ses affaires allassent mal, il parla à lui en cette manière : « Gygès, il m'est avis que tu n'ajoutes foi à ce qu'autrefois je t'ai dit de la beauté de ma femme. Et pour autant que je sais que les oreilles des hommes sont plus lentes à croire que les yeux, je veux que tu la voies nue. » Gygès s'écria, disant : « Sire, que dites-vous? La parole n'est pas saine, me commander que je regarde ma maîtresse nue. Croyez que jamais la

[1] Il y eut deux expéditions des Cimmériens, l'une du temps d'Homère ou peu avant la naissance de ce poëte, et l'autre sous Ardys. — [2] De l'an 1221 avant J. C. à l'an 716. — [3] Elle s'appelait Nyssia, Tydo, Clytia ou Abro.

femme ne dévêt la robe, pour être vue à découvert, qu'elle ne dévête quant et quant [1] honte et vergogne. Davantage, les anciens ont jadis inventé beaucoup de belles coutumes, lesquelles il convient apprendre d'eux, et se souvenir qu'ils ont mis cette-ci pour une : Nul ne jette l'œil sur chose non sienne. De ma part, je ne fais doute que la reine ma maîtresse ne soit la plus belle du monde; mais je vous supplie, sire, ne me commandez chose qui ne soit licite. »

9. Ainsi débattait Gygès contre le roi, craignant que de telle vue mal ne lui vînt. Le roi lui dit : « Gygès, je te prie, assure-toi [2], et ne me crains, comme si mon propos était pour t'essayer, ne crains aussi ma femme, comme si de la part d'elle te pouvait revenir aucun dommage. Car je dresserai si bien la partie, qu'elle ne pourra savoir que tu l'aies vue à nu. Et voici que je ferai. Tu entreras dans la chambre où nous couchons, elle et moi, et te cacheras derrière la porte, qui sera ouverte. Quand je me retirerai, il n'y aura faute qu'elle ne se rende incontinent léans [3]. A l'entrée de la chambre est un banc, sur lequel elle posera chacun habillement qu'elle dévêtira; lors tu la pourras voir à ton aise. Mais, quand elle se viendra mettre dans le lit, et que tu lui seras à dos, donne-toi bien garde qu'elle ne te voie sortir. »

10. Gygès, connaissant qu'il ne pouvait fuir au commandement du roi, dit qu'il était prêt d'obéir. Le soir venu, qu'il sembla à Candaule heure de se retirer, il mena Gygès en sa chambre, et fut incontinent suivi de la reine. Gygès la voit arriver, et regarde comme elle dévêt ses habillements; puis, quand elle lui a le dos tourné, pour se mettre dans le lit, il sort et se dérobe : toutefois il est aperçu de la reine, laquelle, apprenant de son mari la chose telle qu'elle était, ne sonna mot de la honte qu'elle recevait, et ne fit semblant de l'avoir entendue, mais bien proposa en son esprit de se venger. Car, entre les Lydiens et presque près tous les Barbares, il se trouve fort déshonnête que mêmement l'homme soit vu à nu.

11. Elle donc, sans donner à connaitre sa marrisson [4],

[1] En même temps. — [2] Rassure-toi. — [3] A cet endroit. — [4] Douleur mêlée de colère.

pour ce soir se tint coie, mais sitôt que le lendemain fut venu, après avoir rendu ses plus fidèles serviteurs prêts à exécuter son vouloir, elle manda Gygès, lequel, estimant qu'elle n'était avertie de ce que fait avait été, soudain s'achemina vers elle, comme qui avait accoutumé de venir souvent à son mandement. Arrivé, la reine lui entame tel propos : « Gygès, tu as de présent deux chemins à tenir, desquels tu peux élire celui que bon te semble. Car ou il faut que tu fasses mourir mon mari le roi Candaule, et que je sois tienne avec le royaume de Lydie, ou bien faut que tu meures présentement; afin que, n'étant plus si obéissant au roi en toutes choses, tu connaisses dorénavant ce qui ne t'est loisible, et soit mis à mort celui qui t'a instigué, ou toi qui as été si hardi de me regarder nue, en commettant cas prohibé et défendu. » Gygès se trouva fort étonné de telle harangue, et par ce [1], quand la reine eut achevé de dire, il commença supplier très-humblement qu'il ne fût contraint faire telle élection. Toutefois voyant qu'il ne pouvait persuader, et que nécessairement il fallait tuer ou être tué, il choisit pour soi qu'il resterait vivant, et dit ainsi à la reine : « Madame, puisque, outre mon vouloir, vous me contraignez tuer le roi mon maître, dites, si vous plaît, et j'écouterai par quel expédient nous pourrons exécuter telle entreprise. » Elle répond : « Tu te jetteras sur le roi du lieu même où il a fait que tu m'aies vue à nu, et regarderas qu'il soit endormi. »

12. La délibération ainsi prise, et venue la nuit, Gygès, sans faire le rétif, car aussi n'avait-il moyen de s'exempter, et fallait nécessairement que lui ou Candaule mourût, suit la reine pas à pas jusqu'en sa chambre. Laquelle lui met en main une dague, et le fait cacher derrière la porte. L'embûche ainsi dressée, quand Candaule fut en son repos, Gygès se jeta sur lui, et le fit trépasser : dont il eut tout moyen prendre possession de la reine et du royaume. Et de ce le poëte Archilochus, qui fut de ce temps-là, a fait mention en un vers iambique trimètre.

13. Ainsi Gygès se trouva roi de Lydie. A quoi lui fut

[1] Par conséquent, par suite.

aidant un oracle répondu en Delphi. Car se trouvant les Lydiens grandement marris de la mort de Candaule, et ayant à raison de ce pris les armes, les partisans de Gygès tombèrent en appointement avec les contraires [1] que, si l'oracle répondait que Gygès dût être roi des Lydiens, sans difficulté ils permettraient qu'il régnât : autrement, qu'ils pourraient remettre le royaume entre les mains des Herculiens. L'oracle répondit, et, par le moyen de sa réponse, Gygès régna sur les Lydiens. La prêtresse de l'oracle, nommée Pythie, en dit autant pour les Herculiens, savoir qu'ils prendraient vengeance du cinquième qui succéderait en la ligne de Gygès. Mais les Lydiens ne leurs rois jamais n'ont fait compte de cette parole, jusqu'à ce qu'elle a été accomplie.

14. Ainsi vinrent les Mermnades à la couronne de Lydie, après en avoir destitué les Herculiens. Gygès parvenu au royaume ne fit petites offrandes en Delphi, mais donna la grande part des joyaux d'argent qui sont léans [2], et, outre l'argent, or innumérable, tant autre que celui-ci, qui est digne de mémoire singulière. Ce sont cinq coupes d'or qu'il posa léans, lesquelles étaient gardées au trésor des Corinthiens, et pesaient les cinq trente talents [3]. Toutefois, à dire vérité, ce trésor n'appartenait aux Corinthiens, mais à Cypsele, fils d'Aétion. Par ce moyen, Gygès fut le premier des Barbares, au moins que nous sachions, qui fit présents en Delphi après Midas, fils de Gordius, roi de Phrygie. Lequel offrit le trône royal, où il soulait être sis [4], quand il rendait justice aux siens, œuvre certes qui mérite le regard. Il est posé au lieu même où sont les coupes de Gygès, lesquelles, ensemble [5] tout l'autre or et argent qu'il présenta, sont appelées par les Delphes Gygades, du nom de l'offrant. Ces présents envoyés, Gygès dressa armée, qu'il mena contre Milet et Smyrne, avec laquelle il prit la ville de Colophon. Depuis, il ne fit autres grands exploits de guerre, combien qu'il ait régné des ans trente et huit. Et par ce nous le passerons à tant [6], pour faire mention des gestes de son fils Ardys.

1 Tombèrent d'accord avec leurs adversaires. — 2 Là, dans cet endroit. — 3 Le talent poids vaut à peu près vingt-sept kilogrammes. — 4 Où il avait coutume d'être assis. — 5 Avec. — 6 Pour le moment.

15. Ardys prit la ville de Priénée, et alla faire la guerre contre les Milésiens. Mais, de son règne, avint que les Cimmériens, expulsés de leurs demeures accoutumées par les Scythes nomades, entrèrent en Asie, et prirent la ville de Sardis, hors mis le château.

16. Après qu'il eut régné des ans un moins de cinquante, son fils Sadyatte lui succéda, lequel régna seulement douze ans. Après Sadyatte, vint à la couronne Halyatte, lequel fit la guerre à Cyaxare, arrière-fils de Déjocès, et aux Mèdes, et davantage chassa les Cimmériens de l'Asie. Il prit la ville de Smyrne, édifiée par Colophon, et marcha contre Clazomènes, mais il n'en retourna comme il eût bien désiré, et se trouva grandement frustré de son espérance. Il fit plusieurs autres entreprises durant son régne, lesquelles sont dignes de récit.

17. Entre autres, il fit la guerre aux Milésiens, comme reprenant la querelle de son père : car, se jetant dans le pays, il les tint assiégés, en manière que, sitôt que léans il y avait un fruit mûr, il y tirait son armée, et allait en la guerre avec flûtes, hautbois, et autres instruments de musique, propres tant aux femmes qu'aux hommes. Arrivé ès terres des Milésiens, il ne brûlait ne démolissait leurs maisons, et ne rompait les portes, mais laissait chacune chose en son entier; seulement, il faisait le dégât des arbres et des fruits, et après se retirait. Car les Milésiens tenaient la maîtrise de la mer, au moyen de quoi n'eût été le profit de son armée de séjourner léans. Il ne démolissait les édifices, afin que les Milésiens eussent d'où sortir pour aller labourer et semer leur terre, et que, par le moyen de leur labour, il trouvât à piller, quand il se jetterait dans le pays.

18. Si leur mena la guerre, usant de ces courses et dégâts l'espace d'onze ans, durant lesquels ils reçurent deux grandes plaies : l'une, en la bataille qu'ils donnèrent près la ville Liménéie, et l'autre, en la campagne qui est environ la rivière Méandre. De ces onze ans, les six, Sadyatte, fils d'Ardys, dominait encore sur les Lydiens, ayant, dès le commencement de son règne, dressé armée et envoyé contre iceux Milésiens. Les autres cinq ans d'après, Halyatte, son

fils, fut conducteur de celle guerre, lequel succédant, comme j'ai dit [1], à la querelle de son père, y entendit [2] de toutes ses forces. Les Milésiens ne furent secourus par aucuns des Ioniens, fors par les Chiois [3], qui les secoururent pour la pareille. Car les Milésiens leur avaient premièrement porté secours en la guerre qu'ils avaient eue contre les Érythrées.

19. En l'an douzième, avint que les Lydiens mirent le feu parmi les métives [4] des Milésiens, lesquelles par une violence de vent furent soudain si allumées, que la flambe alla toucher jusqu'au temple de Minerve Assésie, qui tantôt fut ars [5] et brûlé. Pour lors beaucoup ne s'en soucièrent les Lydiens, mais, après que leur armée fut retournée à Sardis, Halyatte devint malade, et prenant sa maladie long cours, il envoya gens en Delphi, pour se conseiller à l'oracle, soit que quelqu'un l'en avisa, ou que de lui-même il prit volonté d'essayer le dieu touchant sa maladie. Pythie répondit qu'elle ne rendrait l'oracle, si premièrement le temple de Minerve, qui avait été brûlé, n'était rétabli.

20. Et il me souvient avoir ouï dire aux Delphes que la réponse fut telle. Toutefois les Milésiens y ajoutent, et disent que Périandre, fils de Cypsèle, grand ami de Thrasybule, qui lors tenait la seigneurie des Milésiens, eut nouvelles de l'oracle, qui avait été rendu à Halyatte, et les fit savoir à Thrasybule, afin qu'il donnât ordre à ses affaires, selon que requérait le temps. Ainsi le racontent les Milésiens.

21. Halyatte entendant l'oracle, dépêcha incontinent ambassade vers les Milésiens, désirant faire trêves avec eux et avec leur seigneur Thrasybule, pendant qu'il ferait réédifier le temple. L'ambassade [6] se rendit à Milet, mais Thrasybule qui avait jà su toute la délibération de Halyatte, connaissant ce qu'il prétendait faire, usa de cette ruse. Il commanda que tout le blé qui était en la ville de Milet, tant sien que des habitants, fût apporté en la place du marché, et fit crier à son de trompe que, quand il donnerait le signal, tous se rangeassent à faire chère et démener joie. Il usa de ce moyen, afin que, voyant l'ambassade un grand tas de blé,

[1] Voyez plus haut, 17. — [2] S'y appliqua. — [3] Habitants de Chios. — [4] Moissons. — [5] Mis en feu. — [6] L'ambassadeur.

et gens entour se donnant plaisir, il en fit rapport au roi Halyatte.

22. Quand l'ambassade eut vu ces choses, et déclaré sa charge à Thrasybule, il reprit ses erres[1] vers Sardis : et, comme je puis entendre, autre chose ne fut cause de réconcilier Halyatte avec les Milésiens. Car il pensait qu'ils eussent grande nécessité de blé dans Milet, et que le peuple fût en extrême souffrette, mais il entendit le contraire par son ambassade, qui fut de retour. De là en avant, la réconciliation fut telle, qu'ils se trouvèrent amis, jusqu'à prendre les armes l'un pour l'autre. Ensemble[2] Halyatte guéri de sa maladie, pour un temple en bâtit deux à Minerve, au lieu nommé Assise. Ainsi se portèrent les affaires d'Halyatte en la guerre qu'il fit aux Milésiens.

23. Cestui Périandre, qui avertit Thrasybule de l'oracle, était fils de Cypsèle, roi de Corinthe, et disent les Corinthiens, auxquels ne dissentent les Lesbiens, que, régnant ledit Périandre, avint chose merveilleuse endroit la personne d'Arion, de Méthymne, lequel fut porté sur le dos d'un dauphin jusqu'en un promontoire de Laconie, nommé Ténare. Icelui Arion, n'étant second à aucun de son temps en l'art de la harpe, fut le premier entre les hommes d'alors, selon que j'ai entendu, lequel inventa le chant dithyrambe, lui donna nom, et le mit en avant à Corinthe.

24. Après avoir demeuré longtemps en la cour de Périandre, il lui prit volonté de naviguer en Italie et en Sicile, où il fit grand gain, puis voulut retourner à Corinthe. Si partit de Tarente, et ne se fiant en nulles gens tant qu'aux Corinthiens, prit d'eux à loyer d'argent un vaisseau, mais tantôt qu'ils furent en pleine mer, ils délibérèrent de le noyer, pour avoir son argent. Entendant leur mauvais vouloir, il commença les prier que, en leur quittant la bourse, il eût la vie sauve. Toutefois il ne les put persuader, et lui dirent qu'il lui convenait[3] tuer soi-même, afin d'avoir sépulture en terre, ou bien fallait qu'il se précipitât en la mer. Réduit à telle nécessité, les pria, puisqu'ainsi étaient résolus, qu'il lui fût permis se vêtir de tous ses accoutrements, et,

[1] Son train, sa marche. — [2] En même temps. — [3] Qu'il lui fallait.

assis sur le tillac, sonner de sa harpe, leur promettant qu'il se déferait[1] en sonnant. Ils pensèrent au grand plaisir que ce serait d'ouïr sonner le plus excellent en son art qui fût entre les hommes, et par ce lui accordèrent sa requête, et descendirent de la poupe au milieu du navire. Arion, qui fut revêtu de tous ses accoutrements, prit sa harpe et se planta sur le tillac, puis commença sonner une aubade haute et harmonieuse[2], laquelle achevée, il se précipita dans la mer, ainsi bien en point qu'il était. Ce voyant, les mariniers corinthiens poursuivirent chemin, tirant droit à Corinthe. Au regard d'Arion, on dit qu'un dauphin le reçut sur son dos, et le porta jusqu'au susdit promontoire de Ténare, où, arrivé à bord, tantôt s'achemina vers Corinthe, sans rien ôter de son habillement. Là fit le conte de la fortune qui lui était avenue, mais Périandre, pour le peu de foi qu'il lui avait gardée, commanda qu'on le tînt étroitement, sans le laisser aller çà ne là, et, au regard des mariniers, qu'il les eût tout soudain. Venus à son mandement, il les interrogea si n'avaient point de nouvelles d'Arion, ils répondirent qu'il était en Italie sain et sauf, et l'avaient laissé à Tarente faisant grand chère. Sur ces paroles, fut présenté Arion, avec les habillements qu'il avait, quand il laissa les mariniers, dont ils furent fort étonnés. Car ils se trouvaient convaincus, sans rien pouvoir alléguer au contraire. Les Corinthiens donc et les Lesbiens devisent ainsi de cette aventure. Au surplus, Arion posa à Ténare un petit dauphin d'airain, sur lequel sied un homme à chevauchon.

25. Pour revenir à Halyatte Lydien, qui fit la guerre aux Milésiens, il trépassa finalement après avoir régné des ans cinq et cinquante. Il fut le second de la maison des Mermnades, lequel, après sa santé recouvrée, offrit en Delphi une grande coupe d'argent avec une moindre de fer. Laquelle entre tous les vases de léans est singulière à voir, pour être faite de menues lames de fer collées et soudées ensemble par grand artifice. L'ouvrier se nommait Glaucus[3], et fut

[1] Qu'il se tuerait. — [2] Le nome orthien, dont la modulation élevée et le rhythme plein de vivacité excitait l'enthousiasme et exaltait le courage. — [3] Le texte ajoute de Chios.

le premier qui trouva la façon de coller et assembler fer avec fer.

26. Halyatte trépassé, Crésus, qui était son fils, âgé de trente-cinq ans, lui succéda au royaume. Et furent Éphésiens les premiers des Grecs, auxquels il fit la guerre. Se trouvant assiégés, vouèrent leur ville à Diane, et d'une corde attachèrent leur muraille au temple d'icelle, encore qu'entre la vieille Éphèse, qui lors était assiégée, et icelui temple y ait distance de sept stades[1]. Après, il prit les Ioniens et Éoliens à part, reprochant aux uns une faute et aux autres une autre, et les blâmant plus et moins, selon qu'il pouvait controuver les occasions de ce faire.

27. Finalement, quand il eut rendu tributaires à lui tous les Grecs qui habitaient en Asie, il délibéra dresser un équipage de mer, pour se jeter sur les îles. Mais comme il avait jà toutes ses matières prêtes pour bâtir grand nombre de vaisseaux, les aucuns disent que Bias de Priénée vint vers lui, et les autres disent que ce fut Pittacus de Mételin[2], auquel il demanda si rien de nouveau était survenu en la Grèce. Ce sage personnage lui répondit tant à propos, qu'il le fit désister de son entreprise de mer : « Sire, dit-il, les isolans[3] font un amas infini de gens à cheval, et sont bien délibérés venir faire la guerre contre Sardis et contre vous. » Crésus cuidant[4] que le philosophe lui rapportât vérité. « A la mienne volonté, dit-il, que les Dieux eussent bien mis en l'esprit des isolans, de venir contre les enfants de Lydie avec toute leur cavalerie. » Le philosophe répliqua : « Sire, il me semble qu'il vous part d'une grande gaieté de cœur souhaiter que les habitants des îles montent à cheval, et se jettent en terre ferme. Car ce que vous en espérez est bien vraisemblable. Mais que pensez-vous qu'ils aient désiré de leur part, sitôt qu'ils ont entendu que vous vous apprêtez pour leur faire la guerre, fors que les Lydiens soient si hardis que d'entreprendre sur mer, afin qu'ils puissent venger les Grecs de terre ferme, que vous tenez en si grand servage? » Crésus prit plaisir à ce propos, et estimant que le philosophe avait parlé fort naturellement de la chose, le

[1] Environ un kilomètre et demi.—[2] Mytilène.—[3] Insulaires.—[4] Croyant.

crut, et fit cesser son apprêt de mer : ensemble fit alliance et confédération avec les Ioniens habitants ès îles.

28. De là en avant, après avoir réduit à son obéissance presque tous les peuples qui sont deçà le fleuve Halys (car hormis les Ciliciens et Lyciens, il avait subjugué tous les autres, savoir : Lydiens, Phrygiens, Mysiens, Mariandins, Chalibes, Paphlagoniens, Thraces, Thyniens, Bithyniens, Cariens, Ioniens, Doriens, Éoliens et Pamphiliens);

29. Après avoir, dis-je, mis sous sa puissance tant de peuples et joint à la couronne de Lydie tous les hommes savants de la Grèce, qui étaient pour lors, commencèrent se retirer à Sardis, ville florissante et abondante en biens et richesses. Entre autres y arriva celui Solon d'Athènes, qui, à la requête des Athéniens, leur bailla et établit lois, et, ce fait, s'absenta d'eux par l'espace de dix ans, entreprenant navigations, sous ombre qu'il avait envie de voir le monde, afin qu'il ne fût contraint rescinder[1] aucune des lois qu'il avait établies. Car il n'était loisible aux Athéniens de ce faire, à raison que par grands serments ils s'étaient astreints de garder et entretenir icelles lois l'espace de dix ans.

30. Ayant donc Solon à cette intention entrepris de voyager, et afin aussi de voir les pays il alla en Égypte vers le roi Amasis, et de là revint à Sardis vers Crésus, où étant arrivé fut humainement reçu ès palais dudit roi Crésus. Et trois ou quatre jours après son arrivée, Crésus commanda à ses gens qu'ils le menassent visiter ses trésors, lesquels ils lui montrèrent grands et pleins de félicité mondaine. Solon les ayant vus et considérés selon l'opportunité qu'il en avait, Crésus s'adressa à lui et lui dit : « Venez çà, mon hôte athénien, j'ai tout plein ouï parler de vous, tant à cause de votre sagesse qu'à cause des voyages que vous entreprenez, comme philosophe qui désire beaucoup voir. Et par ce, il me prend envie vous demander si de tous les hommes que vous vîtes onque, en avez connu quelqu'un qui soit plus heureux que moi. » Crésus lui faisait cette demande, pensant être le plus heureux du monde. Solon, qui ne sut flatter, mais bien user de vérité, lui dit : « J'ai opinion, Sire, d'avoir vu

[1] Abroger, annuler.

Tellus, citoyen d'Athènes, plus heureux que vous. » Crésus s'étonna de cette réponse, et avec grande instance répliqua : « Je vous prie, dites-moi, quelle occasion vous avez de juger Tellus le plus heureux que vous ayez vu? » Solon lui dit : « Entendez, Sire, que, vivant ce personnage en ville bien régie et policée, il a eu enfants beaux et honnêtes, lesquels tous ont aussi eu lignée, qui leur est demeurée vivante. Davantage, après avoir bien cheminé parmi cette vie, selon que gît en la puissance de nous hommes, il a eu une très-belle et glorieuse fin. Car, comme les Athéniens donnassent la bataille à aucuns leurs voisins près la ville Éleusine, il leur porta fort bon secours, et mourut au lit d'honneur, après avoir fait tourner dos aux ennemis. Pour quel respect[1] les Athéniens le firent ensevelir aux dépens du public au lieu même où il tomba, et l'honorèrent grandement. »

31. Solon, donnant entendre à Crésus tant de choses et si heureuses touchant la personne de Tellus, lui fit lever les oreilles, et Crésus l'interrogea derechef, priant lui dire quel homme il avait vu, lequel il estimât digne d'emporter le second prix après Tellus en cas de félicité humaine, pensant bien qu'il serait celui-là. Solon lui répondit que, à son avis, Cléobis et Biton pouvaient seconder[2] Tellus en cet endroit. Car comme ils fussent nés en Argos, et eussent raisonnablement de quoi, ils eurent davantage les corps puissants et robustes, de manière que tous deux ont souventesfois rapporté le prix des luttes et combats où ils se sont trouvés. « Au reste, ce propos est maintenu d'eux, que, célébrant les Argives la fête de Juno, et faillant nécessairement que leur mère[3] fût tirée jusqu'au temple par une paire de bœufs, ces deux jeunes hommes, voyant que l'heure les pressait et que les bœufs ne venaient point des champs, eux-mêmes se mirent le joug au col, et tirèrent le chariot l'espace de quarante-cinq stades[4] pour l'arriver[5] au temple. Après cet acte, qui fut vu de toute l'assemblée qui là était, la fin de leur vie fut telle que je vous dirai, et certainement le Dieu de là-haut donna par eux à connaître que trop mieux vaut

[1] En regard ou en retour de quoi. — [2] Venir après. — [3] Elle s'appelait Cydippe ou Chrysis. — [4] Plus de sept kilomètres. — [5] Le conduire, l'amener.

à l'homme mourir que vivre. Car les hommes argives, qui se trouvèrent entour Biton et Cléobis, haut louèrent le bon vouloir de tels enfants, et les femmes de leur part dirent que la mère était heureuse, à laquelle était échue telle lignée. Elle donc, fort joyeuse de tel acte et de la réputation, se tint devant l'image de Juno, lui suppliant qu'elle donnât à ses enfants, qui tant l'avaient honorée, ce que l'homme peut obtenir le meilleur. Sa prière achevée, ils sacrifièrent et firent bonne chère; puis les deux jeunes hommes s'endormirent dans le temple, dont ils ne relevèrent jamais, et y trouvèrent la fin de leur vie : qui fut cause que les Argives leur firent stamper[1] statues qu'ils offrirent en Delphi, pour témoignage de leur bonté et prudhomie. » Ainsi parla Solon de ces deux, et, suivant son propos, leur assigna le second lieu de félicité; de quoi Crésus fut marri, et lui dit :

32. « Comment, mon hôte athénien, selon que je vois, vous estimez si peu notre félicité, que vous ne nous faites dignes d'être conférés avec personnes pédanes[2] et de bien basse condition. » Solon lui dit : « Sire, voulez-vous que je vous assure des choses humaines, quand je sais que la Divinité leur porte tant d'envie, et les trouble si souvent? Croyez qu'en long espace de temps beaucoup de choses aviennent, que l'on voudrait ne voir ne souffrir. De ma part, j'assigne à l'homme des ans soixante et dix, pour l'accomplissement de sa vie, lesquels ans font des jours vingt-cinq mille deux cents, sans y comprendre le mois de bissexte. A cause duquel si voulez que les autres ans soient plus longs, afin que les heures soient ajoutées à ce qui défaut, outre les soixante-dix ans, vous trouverez qu'il y aura trente-cinq mois intercalaires et bissextiles, et que les jours produits par iceux mois seront mille cinquante. Mais étant ainsi que soixante-dix ans, avec leurs mois de bissexte, font le total de la vie humaine, dont proviennent, somme toute, des jours vingt-six mille deux cent cinquante, c'est chose merveilleuse que l'effet d'un jour n'est jamais semblable à l'autre. Au

[1] Dresser. Peut-être aussi faut-il entendre que c'étaient des médailles frappées. — [2] On appelait *juges pédanes* ou *pédanés* les baillis ou les magistrats de rang inférieur, qui rendaient leurs jugements debout et sans tribunal.

moyen de quoi, Sire, je conclus que l'homme n'est tout que calamité : vrai que je vous connais riche et dominant sur beaucoup d'hommes, toutefois je ne saurais répondre à ce que vous demandez, avant que j'aie entendu comment vous aurez bien achevé votre âge. Car le riche n'est plus heureux que celui qui n'a qu'au jour la vie, si au demeurant fortune ne suit telle, que, se portant bien ses affaires, il fine sa vie bien et honnêtement. Car plusieurs riches sont malheureux là où ceux qui n'ont que moyennes richesses sont bien fortunés. Et certes, ainsi que l'homme riche, et toutefois malheureux en deux choses, surmonte celui que j'estime seulement bien fortuné, pareillement le bien fortuné le surpasse en plusieurs sortes. Premièrement, le riche malheureux peut mieux accomplir son désir; secondement, mieux porter une défortune; mais l'autre le surpasse en ces deux points mêmes, d'autant qu'il n'a moyen d'ainsi mettre ordre à son désir, ni à sa défortune, lui étant félicité de ce refusante. Trop bien est-il pourvu de ces parties. Il n'essaye beaucoup de fâcheries, il est sans maladies, il est heureux en lignée, et porte toujours bon visage d'homme. Au reste, s'il parachéve sa vie bien et heureusement, je suis d'avis qu'il mérite d'être appelé ce trés-heureux que vous cherchez, lequel avant la mort on ne peut retenir dans l'appellation de ce mot heureux, ni le nommer tel, mais seulement se peut dire bien fortuné. Car pour certain il est impossible à l'homme, en tant qu'homme, comprendre en soi toutes les conditions que j'ai alléguées. Ainsi que nulle région n'est suffisante pour se donner toutes choses, mais produit une, et défaut[1] en l'autre : tellement que celle est la meilleure, qui plus est abondante : ce que l'on voit au corps de l'homme, ayant une perfection et défaillant en l'autre. Celui donc qui plus continue les bonnes fortunes, et après fine sa vie doucement et gracieusement, à mon jugement, Sire, cestui-là mérite d'emporter le nom d'heureux. Et pourtant en toutes choses il faut regarder comme se porte la fin. Car il s'en trouve plusieurs, lesquels, après grandes félicités, Dieu a ruinés de fond en comble. »

[1] Manque.

33. Ainsi parla Solon à Crésus, sans lui vouloir en rien gratifier[1], ni faire autre estime de lui. Par quoi Crésus lui donna congé, et l'estima fort malappris de vouloir qu'on ne s'arrête au bien présent, mais qu'en toutes choses on regarde la fin.

34. Solon parti, grande indignation des dieux vint empoigner Crésus, parce qu'il avait, comme il est aisé croire, osé penser qu'il était le plus heureux de tous les humains. Tantôt après il fit un songe en dormant, lequel à la vérité lui nonça[2] la fortune qui devait avenir à son fils. Il avait deux enfants mâles, en l'un desquels se trouvait grand défaut de nature, parce qu'il était muet. Et l'autre, qui de beaucoup surpassait tous les jeunes hommes de son âge, avait nom Atys, et de lui signifia le songe à Crésus qu'il le perdrait par un coup de trait qu'il recevrait en son corps. Crésus éveillé s'arraisonna soi-même et eut frayeur du songe qu'il avait fait; par quoi délibéra incontinent de marier son fils. Et bien que sa coutume fût de mener les Lydiens à la guerre, toutefois, de là en avant, Crésus ne l'envoya plus à tels exploits, mais davantage fit retirer dans les chambres tous bâtons et armes, que l'on tenait pendus à l'entrée des portes, pour crainte qu'il en tombât quelqu'une sur son fils Atys.

35. Or, avait-il son mariage entre mains, quand à Sardis arriva un personnage souillé et interdit, bien qu'il fût du sang royal de Phrygie. Venu en la cour de Crésus, suivant la façon du pays, il avait besoin d'être absous et purgé, laquelle grâce il reçut de Crésus, pour être la manière de purger semblable entre les Lydiens et les Grecs. Quand Crésus eut ce fait selon les us et coutumes, il lui demanda dont[3] il était, et qui, lui disant ainsi : « Mon ami, je voudrais savoir qui vous êtes, et de quel quartier de Phrygie vous venez, pour nous être rencontré en cette cour, au demeurant quel homme ou femme vous avez occis. » Il répondit : « Sire, je vous avise que je suis fils de Gordius, de qui le père fut Midas, et est mon nom Adraste. Davantage, celui que j'ai tué était mon frère, et m'est avenu ce méchef par

[1] Être agréable. — [2] Annonça. — [3] D'où.

inadvertance. Depuis, mon père m'a chassé, et suis dépourvu de tous biens. » Crésus lui dit : « A ce compte, vous êtes extrait de personnages qui sont bien de nos amis. Je vous promets que, pour l'amour d'eux, vous êtes aussi arrivé avec les vôtres, qui ne souffriront que vous ayez faute de chose aucune, tant qu'il vous plaira séjourner en cette compagnie, et à mon jugement que vous gagnerez beaucoup, si vous rangez à porter votre fortune comme chose légère. » Ainsi le reçut Crésus et lui fit bon traitement.

36. Environ ce temps, se trouva un sanglier grand à merveille en la montagne Olympe, qui est en Mysie, dont il partait gâtant tous les labourages des Mysiens; et, bien que plusieurs fois ils allassent au-devant, ils ne savaient toutefois lui porter aucun dommage, mais bien leur en portait. Finalement, ils furent contraints envoyer messagers vers Crésus, qui lui parlèrent ce langage : « Sire, nous sommes venus de la part des Mysiens, pour vous avertir qu'au pays nous apparaît ordinairement un sanglier merveilleux, lequel gâte toutes nos métives et gagnages[1]. Souvent nous sommes mis en devoir de le prendre, mais il n'a été en notre puissance. Pourtant, Sire, nous vous requérons aujourd'hui, que votre plaisir soit nous envoyer votre fils avec quelques bandes de jeunes gens, ensemble votre chasse et vautroi[2], afin que nous ayons moyen de chasser du pays cette dangereuse bête. » Quand ces messagers eurent ainsi parlé, Crésus se souvint du songe qu'il avait fait, et par ce leur répondit en cette manière : « Messieurs, je vous prie, ne faites mention de mon fils en cet endroit, car je vous assure qu'il ne m'est possible de le vous envoyer, et voici la raison. Il est nouveau marié, et de présent ne cherche autre gibier. Quant à mes gens et tout mon attirail de vénerie, vous en finerez, et ferai bien entendre à ceux qui iront par delà que mon intention est qu'ils se montrent diligents à vous aider et chasser la bête hors votre contrée. »

37. Telle fut la réponse de Crésus, de laquelle comme les Mysiens faisaient assez mal leur profit, voici entrer le fils de

[1] Moissons et pâtis. — [2] Équipage de chasse, spécialement pour le sanglier.

Crésus, lequel averti de la requête desdits Mysiens, et que son père les avait refusés touchant sa personne, il s'adressa à lui avec telles paroles : « Vous savez, monsieur, que par ci-devant il nous est tourné à grande honnêteté et noblesse d'avoir la réputation de hanter le train de la guerre et de la chasse, et néanmoins vous me voulez distraire des deux, sans que vous ayez en moi connu aucune couardise ne lâcheté de cœur. Je vous prie, dites-moi de quels yeux je serai dorénavant regardé, quand le peuple me verra aller et venir du conseil? quelle opinion prendront de moi les citoyens? quel jugement fera de moi ma femme nouvelle mariée? quel homme pensera-t-elle avoir épousé? Je vous supplie, monsieur, permettez que j'aille chasser le sanglier, ou bien faites-moi croire avec raisons qu'il est meilleur de faire ainsi que vous dites. »

38. Le roi répondit : « Entendez, mon fils, que je ne veux empêcher que vous alliez chasser le sanglier, pour peu de cœur ou autre impertinence que j'aie en vous connue; mais je le fais à cause de la vision qui m'est venue en songeant, laquelle m'a dit que d'ici à peu de temps vous ne serez plus, et mourrez enferré d'un coup de trait. Qui est la cause pourquoi j'ai avancé de vous marier, et est pourquoi je ne vous envoie à l'assemblée du sanglier, me voulant donner garde, si je puis, que je vous sauve, tant que je vivrai : car, comme vous savez, je n'ai enfant que vous, et ne puis faire état de votre frère, qui est ainsi intéressé de l'ouïe[1]. »

39. Le jeune prince dit : « Monsieur, je confesse que je dois trouver bon le soin que vous prenez de me garder, après avoir vu telle vision ; mais aussi, à mon avis, la raison veut que je vous déclare ce que n'apprenez en cet endroit, et vous fait mécompter. Vous dites, suivant le songe, que je dois être enferré. Je vous supplie, quelles mains a le sanglier pour ce faire? quel sera son trait, que tant vous redoutez? Si le songe avait dit que le sanglier, avec ses défenses ou autre chose semblable, me fera mourir, vous devriez faire la difficulté que vous faites, mais le cas est aujourd'hui tel que

[1] Sourd, et par conséquent muet.

vous parlez d'un trait. Pourtant[1], monseigneur, attendu que le combat ne sera contre des hommes, il vous plaira permettre que j'aille avec vos gens. »

40. Le roi répondit : « Je vois bien qu'il faut que je vous donne gagné, puisque me baillez si bonne intelligence de mon songe. Parquoi je me dédis, content de l'avoir perdu, et vous donne congé. »

41. En cet instant, Crésus s'avisa qu'il serait bon d'envoyer le phrygien Adraste avec son fils, et par ce le manda, et, venu, lui tint tel propos : « Il vous doit souvenir, mon ami Adraste, que, vous étant persécuté d'un grand malheur, sans vous reprocher votre disgrâce, je vous ai donné pardon, et reçu en ma cour avec traitement contre toutes vos nécessités ; au moyen de quoi raison veut que maintenant vous me rendiez la pareille, c'est-à-dire bien pour bien ; même en une chose, où je vous veux employer touchant la garde de mon fils, qui est sur son partement pour aller à la chasse. Ce que je fais à intention que, si d'aventure sur le chemin se découvraient quelques brigands, par le moyen de votre conduite, ils ne vous puissent porter aucun dommage. Au surplus, il n'y a doute qu'il ne vous soit bienséant vous trouver en tels lieux, où les actes apportent gloire et réputation : joint qu'en ce métier vous devez tenir de race et du pays, et aussi c'est un exercice qui beaucoup vaut pour rendre le corps ferme et robuste.

42. Adraste répond : « Sire, vous me faites beaucoup d'honneur de me commander ; car autrement je n'entreprendrais de me trouver en telle assemblée, sachant très-bien qu'il n'est licite à moi, qui suis tombé en tel méchef, que je prenne hardiesse d'aller avec ceux de mon âge, qui jamais n'ont commis acte de reproche : qui est cause que souvent je me suis retiré la bride, pensant bien que mon vouloir ne se doit tant étendre. Mais au regard du commandement que vous me faites à cette heure, puisque me jetez en chemin, et faut que je vous fasse service pour agréer, et reconnaître comme je dois, je suis bien prêt à exécuter ce qu'il vous plaît me commander : vous assurant,

[1] Ainsi.

Sire, que votre fils, dont me baillez la garde, n'aura aucun mal, et je vous prie qu'à mon assurance vous l'attendiez de retour. »

43. Après ces paroles, ils s'acheminèrent bien équipés d'hommes et de train de vénerie. Arrivés en la montagne Olympe, ils se mirent en quête après le sanglier, et l'ayant trouvé le vont enceindre de toutes parts, puis décochent tous sur lui. Adraste, l'étranger, le purifié d'un meurtre, fit devoir de tirer, mais il faillit le sanglier, et rencontra sur le fils de Crésus, lequel est blessé de la pointe, et si fut le songe accompli. On dépêcha soudain un courrier pour porter la nouvelle à Crésus, lequel, en peu de temps se rendant à Sardis, lui déclara comment le sanglier avait été combattu, et que son fils y était mort.

44. Crésus se trouva fort troublé de la mort de son enfant, et en porta plus grand déplaisir, d'autant que son fils avait été tué par celui qu'il avait absous d'homicide. Et dépité de telle mésaventure, invoquait Jupiter l'expiateur, se plaignant du méchant tour que lui avait fait Adraste, son hôte, l'invoquait aussi pour dieu d'hospitalité et d'amitié : d'hospitalité, parce qu'il avait reçu un hôte, ignorant qu'il nourrissait celui qui ferait mourir son fils : d'amitié, parce que, ayant envoyé Adraste avec son fils, pour lui servir de garde, il trouvait qu'il était son grand ennemi.

45. Comme il démenait ces plaintes et quérimonies, voici arriver les Lydiens, portant le corps du défunt, suivi de son homicide, qui soudain passe au-devant et se rend à Crésus, tendant les mains et suppliant qu'il le fasse mourir sur le corps du trépassé, disant que son premier forfait a été cause qu'il a tué celui qui lui avait fait la grâce de le purger; par quoi plus n'est digne de vivre. Crésus écoutant ces paroles, encore que sa maison fût tombée en si grand malheur, si eut-il pitié d'Adraste, et lui dit : « Adraste, vous me rendez grandement satisfait en ce que vous-même vous condamnez à mort. Outre que je sais pour certain que vous n'êtes cause du méchef, sinon en tant que l'avez commis contre votre vouloir. Mais quelque dieu le m'a procuré, lequel dès piéça[1]

[1] Jadis, il y a longtemps.

m'a averti qu'il m'aviendrait. » Crésus donc fit mettre son fils en sépulture avec telle magnificence qu'il lui appartenait. Mais Adraste estimant qu'il était le plus malheureux des hommes, quand les funérailles furent parachevées, lui-même se fit trépasser sur la tombe.

46. Crésus, se trouvant en la perte de son fils, porta grand deuil l'espace de deux ans, mais au bout, Cyrus fils de Cambyse, qui avait aboli la seigneurie d'Astyage, fils de Cyaxare, au moyen de quoi les affaires des Perses étaient fort méliorées, lui fit cesser son deuil, et lui mit d'autres pensées en l'esprit. Crésus commença incontinent à se soucier comment il pourrait renverser la puissance des Perses, qui tant augmentait, avant qu'ils se fissent plus grands. Ce soin conçu, sans long séjour, il voulut essayer que lui en diraient les oracles, qui sont tant en la Grèce qu'en Afrique, et envoya messagers d'un côté et d'autre, commandant que partie allât en Delphi, et partie vers Abes, ville des Phocéens. Il envoya aussi les aucuns en Dodone, les autres vers Amphiarée et vers Trophonie, et les autres vers les Branchides de Milet. Et ce sont les oracles de la Grèce vers lesquels envoya Crésus. Il envoya autres gens en Afrique, pour entendre pareillement que lui répondraient les oracles de léans, et, au cas qu'il trouvât qu'ils sussent dire vérité, il proposait y envoyer pour la seconde fois savoir s'il devait entreprendre la guerre contre les Perses.

47. Il donna la charge de ces voyages à hommes de Lydie, et leur commanda tenir compte du temps de leur absence, à commencer du jour qu'ils seraient partis de Sardis, et, étant arrivés, qu'ils demandassent aux oracles par chacun jour que ferait Crésus, roi des Lydiens, afin que, la réponse par eux entendue, ils en fissent registre et lui rapportassent. Toutefois, on ne lit point aujourd'hui que lui répondirent tous ces oracles, fors qu'en Delphi, sitôt que les Lydiens furent entrés dans le temple, et eurent fait leur prière et requête, selon qu'il leur était commandé, Pythie leur répondit en vers hexamètres ce qui suit :

Le nombre sais du sable, et la mesure
De la grand mer, et le muet j'entends :

Cil j'oy parler qui ne dit, ne murmure.
De la Tortue odeur me vient aux sens,
Que l'on fait cuire avec chair d'un agneau,
Bien que soit close entour, et par tous sens,
Dessus, dessous, en cuivre tout nouveau.

48. Les Lydiens firent registre de ces vers répondus par Pythie, et sur ce rebroussèrent le chemin de Sardis. Ceux qui étaient envoyés vers les autres oracles se trouvèrent aussi de retour, et rapportèrent ce qu'ils avaient appris. Adonc Crésus ouvrit leurs registres et les regarda, sans y trouver chose qu'il estimât beaucoup, fors quand il entendit la réponse de Delphi. Laquelle fut cause qu'incontinent il se mit à faire supplications et rendre grâces, recevant cet oracle pour fort agréable, et croyant qu'en Delphi seul avait été trouvé et prédit ce qu'il avait fait. Car ayant envoyé vers les oracles, il observa par certains jours ce qu'il ferait, et s'étudia en choses difficiles à deviner. Entre autres il commanda qu'on fît cuire une tortue avec du mouton dans une chaudière de cuivre, et que par-dessus fût mis un couvercle de même.

49. Tel fut donc l'oracle de Delphi. Je ne saurais dire la réponse que fit Amphiarée, parce qu'elle fut faite aux Lydiens, après qu'ils eurent bien et dûment sacrifié au temple, et ne s'en trouve autre chose, sinon que Crésus eut opinion que son oracle n'était point faux.

50. Ces registres visités, Crésus délibéra faire grands sacrifices au dieu de Delphi, et à ces fins fit immoler trois mille bêtes propres à ce : ensemble fit construire un bûcher, auquel furent brûlés lits dorés et argentés, fioles d'or, robes et accoutrements de pourpre, espérant que, par ce moyen, il acquerrait de plus en plus la bienveillance de ce dieu. Outre, il fit publier que les Lydiens eussent tous à sacrifier selon leur faculté : à quoi ils obéirent, et fut fondu un nombre infini d'or, lequel Crésus fit mettre en cent dix-sept demi-tuiles, dont les plus grandes avaient six dours[1], et les moindres trois dours de long et un d'épais. Quatre

[1] Le dour était le quart d'un pied, c'est-à-dire trois pouces, ancien style.

d'icelles étaient de fin or, et pesaient chacune deux talents et demi, le demeurant était or de départ[1], pesant chacune deux talents. Il fit davantage stamper[2] un lion tout de fin or, lequel pesait dix talents, et le posa audit temple de Delphi, sur icelles demi-tuiles; mais il en tomba, quand le temple fut brûlé, et diminua de trois talents et demi. Aujourd'hui il est encore vu au trésor de Corinthe, pesant seulement six talents et demi.

51. Quand Crésus eut donné ordre que ces choses fussent achevées de la main des ouvriers, il les envoya en Delphi, avec autres présents, entre lesquels étaient deux coupes fort grandes, dont l'une était d'or, et l'autre d'argent. Celle d'or est posée à main droite pour celui qui entre dans le temple, et celle d'argent à main gauche : elles furent aussi transportées, quand le temple ardit[3], et est gardée celle d'or au trésor des Clazoméniens, pesant huit talents et demi, douze marcs d'or. Celle d'argent gît encore en un recoin à l'entrée d'icelui temple de Delphi, et est capable de six cents amphores. Les Delphes s'en servent au sacrifice de leur fête, qu'ils appellent Théophanie, et maintiennent qu'elle est de la manufacture de Théodore Samien. Quant à moi, je le pense bien ainsi, car on connaît assez que ce n'est ouvrage commun. Au surplus Crésus envoya quatre barils d'argent, qui sont gardés au trésor des Corinthiens, avec deux bénitiers, dont l'un est d'or, et l'autre d'argent. En celui d'or est écrit que les Lacédémoniens maintiennent l'avoir donné : toutefois cela est faux; car pour vrai il vient de Crésus. Et je pense que quelque Delphe y a gravé cette écriture, pour gratifier[4] aux Lacédémoniens; mais encore que je sache son nom, si ne sera-t-il par moi exprimé[5]. Vrai que l'enfant, qui laisse couler l'eau par le creux de ses mains, a été donné par les Lacédémoniens, mais il ne s'ensuit pourtant qu'ils aient donné l'un ne l'autre bénitier. Plutôt se trouvera que Crésus envoya auparsus[6] plusieurs présents insignes, comme pièces rondes de fonte en argent, même une statue d'or, qui avait trois coudées de haut : et tiennent les Delphes que

[1] Or blanc. — [2] Fabriquer. — [3] Brûla. — [4] Faire plaisir. — [5] Il s'appelait Æthos. — [6] En outre.

c'est l'effigie de la pâtissière de Crésus. Il offrit au surplus les atours, dorures et carcans[1] de sa femme avec ses ceintures.

52. Et c'est quant aux présents envoyés en Delphi. Au regard d'Amphiarée, après avoir entendu sa vertu et son adversité, il lui envoya un bouclier d'or, une javeline d'or massif, et un dard aussi d'or, de la façon d'une pertuisane. Aujourd'hui les deux se trouvent encore en Thèbes, au temple d'Apollo Isménien.

53. Crésus donc commanda aux Lydiens, dépêchés pour le port de ces présents, qu'ils s'enquissent aux oracles, s'il devait entreprendre la guerre contre les Perses, et si joindrait avec soi aucun de ses alliés. Les Lydiens, arrivés aux lieux, présentèrent leurs dons; puis s'adressèrent aux oracles, parlant ainsi : « Crésus, roi des Lydiens et autres nations, estimant que, parmi les hommes, il n'y a autres oracles que les vôtres, s'est voulu mettre en devoir vous faire présents correspondant à vos divinations, et pour cette heure vous requiert que vous le faites certain si doit prendre les armes contre les Perses, et s'aider de ses alliés. » Ainsi parlèrent les Lydiens envoyés. Les opinions des deux oracles furent concurrentes, et prédirent à Crésus que, si faisait la guerre aux Perses, il détruirait une grande seigneurie. Ensemble lui conseillèrent prendre pour ses amis et alliés ceux des Grecs qu'il trouverait les plus vaillants au fait de la guerre.

54. Ces oracles haussèrent le cœur à Crésus, pour l'espoir qu'il eut de détruire le royaume de Cyrus. Au moyen de quoi, il renvoya derechef en Delphi, vers Pythie, et parce qu'il entendait le grand nombre d'hommes qui étaient léans, il envoya à chacun par tête deux statères d'or[2]. En lieu de quoi les Delphes donnèrent prééminence aux Lydiens, que, devant tous autres, ils pourraient se conseiller à l'oracle, seraient les premiers ouïs en leurs requêtes, auraient le haut bout entre les ambassades, et à chacun Lydien serait loisible à toujoursmais se faire bourgeois de Delphi, quand bon lui semblerait.

[1] Colliers. — [2] Chaque statère d'or valait environ vingt francs.

55. Pour ce respect, Crésus leur fit encore nouveaux présents, et se conseilla à l'oracle pour la troisième fois. Il en prenait ainsi son saoûl, depuis qu'il avait entendu la vérité. Pour ce voyage, sa demande fut savoir si la monarchie lui durerait longtemps. A quoi Pythie répondit en cette manière :

Ane demi-régnant sur les Médois,
Au fleuve Hermus, Lydien magnifique,
De t'enfuir soucier ne te dois,
De ne bouger aussi suis la pratique,
Et ne crains point que couard tenu sois.

56. Ces paroles rapportées à Crésus le rendirent plus joyeux que jamais, se promettant qu'un demi-âne, c'est-à-dire un mulet, ne régnerait onques sur les Mèdes en lieu d'un homme; par quoi lui ne les siens ne perdraient jamais leur seigneurie. Après ces oracles entendus, Crésus se soucia d'enquérir quelle nation des Grecs il devait prendre pour la plus puissante, et trouva que les Lacédémoniens et Athéniens excellaient les uns entre les Doriens, et les autres entre les Ioniens. Car la nation pélagienne et hellénienne de tout temps sont préférées à tout le demeurant des Grecs. L'une, savoir hellénienne, jamais n'a bougé de sa terre; mais l'autre a été fort vagabonde. Car, régnant Deucalion, elle habita en la terre Phthiotique, et sous Dore, fils de Hellen, habita au pays qui est au pied de la montagne Ossa et Olympe, lequel pays s'appelle Histiéote, et en fut jetée par les Cadmiens, puis alla habiter en la montagne Pinde, au lieu dit Macédnon. De là, comme gent toujours errante, elle passa derechef en la Dryopide, et, venant de Dryopide en Péloponèse, fut appelée Dorique.

57. Toutefois je ne saurais certainement dire de quelle langue elle usait, sinon qu'on n'en peut prendre argument sur les Pélasgiens, qui demeurent encore aujourd'hui en une ville d'Italie nommée Crestone, en la côte de la mer Toscane. Pour un temps, ils furent limitrophes de ceux que l'on nomme aujourd'hui Doriens, et habitèrent en Thessalie, après avoir tenu en l'Hellespont les villes de Placie et de Scylace, de manière qu'ils s'avoisinèrent des Athéniens, et changèrent nom à toutes leurs villes. Pourtant, qui se vou-

dra servir de conjecture en cet endroit, il lui conviendra dire que les Pélasgiens usaient de langue barbare. Mais si ainsi est qu'ils se soient avoisinés des Athéniens, il est aisé croire, avec le changement qu'ils ont fait, en s'approchant des Helléniens, qu'ils ont quant et quant changé leur langue. Car les Crestonois n'ont aujourd'hui langage qui ressemble à aucun de leurs voisins, ne les Placiens avec : et néanmoins les uns et les autres parlent même langue. Qui témoigne assez qu'ils gardent encore le caractère de parler qu'ils portèrent avec eux, quand ils passèrent en ces lieux-là.

58. Au regard des Helléniens, j'ai opinion que, dès le point de leur être, ils ont toujours usé d'une et même langue. Et bien que séparés des Pélasgiens ne fussent grande chose, toutefois, avec le petit commencement de leur seigneurie, ils se sont grandement augmentés, au moyen que plusieurs nations se sont jointes avec eux, et mêmement des Barbares. Et semble que les Pélasgiens, comme barbares qu'ils étaient, ne surent trouver moyen de s'augmenter sinon que bien peu.

59. Or, Crésus entendit que l'une de ces deux nations, qui sont les Athéniens, était lors dominée par Pisistrate, fils d'Hippocrate, lequel Hippocrate, étant homme de simple état et regardant les jeux Olympiques, vit une grande merveille. Car, comme il sacrifiait, les chaudières, pleines de chairs et d'eau, sans aucun feu, commencèrent à bouillir jusqu'à s'épandre par-dessus les bords. Chilon Lacédémonien survint, et, voyant le miracle, conseilla à Hippocrate : premièrement, qu'il se gardât d'épouser femme dont il pût avoir lignée : secondement, si ainsi avenait qu'il se mariât, que tôt après il fît divorce : tiercement, si cas échéait qu'il eût aucun enfant, qu'il ne fît faute de le déshériter. Hippocrate ne voulut entendre au conseil de Chilon, et engendra ce Pisistrate, lequel, connaissant que les habitants de la côte marine, conduits par Mégaclès, fils d'Alcméon, étaient en dissension avec ceux du plat pays d'Athènes, desquels Lycurgue, fils d'Aristolaüs, était chef, prit volonté de se faire seigneur comme les autres. Et à ces fins dressa une troisième ligue, pour laquelle conduire il assembla gens, et,

sous couleur de vouloir garder les habitants du haut pays, usa de cet artifice. Il se navra[1] soi-même, et donna quelques coups d'épée à certaines mules, par lesquelles néanmoins il se fit tirer dans Athènes en la maison de ville, comme si se fût sauvé en fuyant les ennemis, qui l'avaient voulu tuer, allant aux champs. Par quoi requérait au peuple lui donner quelques hommes pour la garde de sa personne, attendu mêmement que, jà auparavant, il avait été bien estimé en la guerre qu'il avait conduite contre les Mégares, qu'il avait pris la ville de Nisée, et fait plusieurs autres actes de grande prouesse. Le peuple se laissa tromper, et lui accorda qu'il choisirait tels citoyens que bon lui semblerait, moyennant toutefois qu'ils ne porteraient javeline ne hallebarde, mais seulement masses de bois, allant et marchant après lui. Ces hommes choisis se levèrent avec lui contre la ville, si bien qu'ils s'emparèrent du château, et dès lors commença Pisistrate à dominer les Athéniens. Toutefois il ne troubla les états et offices de léans[2], ni changea les lois de leur république, mais continua les statuts et ordonnances accoutumées, poliçant la ville bien et heureusement.

60. Guère ne tarda que Mégaclès et Lycurgue, avec leurs partisans, par commun accord, lui coururent sus et le jetèrent de sa seigneurie. Ainsi Pisistrate fut le premier qui entreprit dominer les Athéniens, et qui perdit sa seigneurie, encore faible et mal assurée. Lui chassé, Mégaclès et Lycurgue commencèrent à discorder de nouveau, et pensant Mégaclès comment il pourrait bien mener à chef son affaire, envoya vers Pisistrate savoir si voulait épouser une sienne fille, avec la seigneurie d'Athènes. Pisistrate goûta ce propos, et condescendant à la semonce de Mégaclès, ils avisèrent ensemble d'un moyen pour son retour. Lequel, quant à moi, je trouve aussi grossier qu'il est possible, attendu principalement que la nation hellénienne, pour être fort adroite et éloignée de grosserie, de tout temps s'est voulu séparer des nations barbares; attendu aussi que ces seigneurs, qui traitaient ce marché, étaient Athéniens, que l'on tient la sagesse des Grecs. Quoi que soit, l'invention fut telle. En la

[1] Blessa. — [2] De là, de ce pays.

tribu Péanée était une femme, nommée Phya, qui avait quatre coudées de haut, trois doigts moins, au demeurant fort belle. Ils l'armèrent de toutes pièces et la montèrent sur un char, portant devant elle un accoutrement, qui était pour la faire trouver moult belle, quand elle en serait parée. Avec cet équipage, ils la conduisirent dans la ville, après avoir envoyé devant les trompettes signifier ce qui leur était commandé, lesquels parlèrent ainsi : « Messieurs d'Athènes, regardez à recevoir le seigneur Pisistrate, que Minerve a voulu honorer par-dessus tous les hommes, quand aujourd'hui elle le remet et rétablit en son château. » Ils firent cette publication par plusieurs carrefours de la ville, et fut incontinent le bruit semé parmi le peuple que Minerve restituait Pisistrate en son premier état. Les Athéniens, croyant que cette femme fût la même déesse Minerve, l'adoraient, et disaient à Pisistrate qu'il fût le très-bien revenu.

61. Par ce moyen fut recouvrée la seigneurie d'Athènes, et, suivant le traité qu'avait fait Pisistrate avec Mégaclès, il épousa sa fille. Mais, voyant que d'une autre femme il avait enfants, et que l'on maintenait les Alcméoniens profanes et interdits, il ne voulut avoir lignée de sa nouvelle épouse, ni prit sa compagnie, selon la loi de mariage. Du commencement, la jeune damoiselle tint la chose secrète, mais depuis, fût par interrogation ou non, elle déclara la chose à sa mère, qui la redit à son mari Mégaclès, lequel trouva fort déplaisant que Pisistrate lui faisait ce déshonneur. Si s'adressa aux partisans, et les tourna à haine et inimitié contre Pisistrate, qui, sachant les trames qu'on faisait contre lui, s'absenta de la contrée d'Athènes, et arriva en Érétrie, où, après longue demeure, il prit conseil avec ses enfants de ce qu'il avait à faire. Entre eux vainquit l'opinion de Hippias, délibérant qu'il fallait derechef conquêter la seigneurie d'Athènes, et sur ce levèrent deniers gratuits des villes, qui d'eux prenaient aucun souci. Et bien que les dons contribués par plusieurs villes se trouvassent fort grands, toutefois les Thébains surpassèrent, et fut leur dose[1] la plus grande de toutes. Bref, Pisistrate ayant fait fonds et finance de deniers,

[1] Part, contribution, apport.

le temps se présenta qu'ils eurent prêt pour retourner. Car de la Morée leur étaient venus soldats Argives, et de Naxe leur apporta de gré en diligence gens et argent le capitaine Lygdamis.

62. Si partirent d'Érétrie, et au bout des onze ans retournèrent sur leurs brisées. La première prise qu'ils firent sur les Athéniens fut Marathon. Là, comme ils étaient parqués et fortifiés en leur camp, les partisans de la ville d'Athènes sortirent et se vinrent rendre à eux ; pareillement le peuple du plat pays y arriva de toutes parts, plus leur étant liberté agréable que tyrannie. Par ce moyen Pisistrate se trouva accompagné d'un gros nombre de gens. Les Athéniens, qui n'avaient bougé de la ville, ne firent grand compte des entreprises de Pisistrate, pendant qu'il leva deniers et prit Marathon ; mais, quand ils entendirent qu'il venait droit à eux, lors ils pensèrent de s'aider contre lui, et avec toutes leurs forces lui marchèrent au devant. Pisistrate partit de Marathon pour tirer à Athènes avec toutes ses troupes, et vint arriver au temple de Minerve, qui est en un bourg nommé Pallène, où, ayant posé les armes, se présenta à lui un homme qui avait don de prophétie, nommé Amphilyte l'Acarnan, lequel s'approchant de Pisistrate, lui dit en vers hexamètres ce qui suit :

Le coup de seine on a jeté,
Mais les filets sont entr'ouverts :
Aussi les thons, sous la clarté
De lune, courent à travers.

63. Ainsi parla cet Amphilyte, agité de fureur divine. Pisistrate entendit la prophétie, et disant qu'il s'en fallait servir, fit marcher son armée si à point, qu'il vint surprendre les Athéniens à table : lesquels, après dîner, s'étaient mis les uns à jouer aux dés, et les autres à dormir. Il se jeta sur eux avec ses troupes, et les mit en tel désarroi qu'ils prirent tous la fuite. En cet instant, il s'avisa d'un conseil, qui fut fort sage, pour garder que les Athéniens ne se ralliassent, mais demeurassent écartés et séparés les uns des autres. Il fit monter à cheval aucuns de leurs enfants qui n'avaient pu fuir, et les envoya après eux, qui, les ayant atteints, leur dirent que

Pisistrate leur avait commandé qu'ils s'assurassent et se retirassent tous en leurs maisons.

64. A quoi les Athéniens prêtèrent l'oreille, et laissèrent moyen à Pisistrate de tenir la seigneurie d'Athènes pour la troisième fois, laquelle il fonda et assura fermement, prenant amitié et alliance avec plusieurs peuples, et donnant tel ordre à ses finances, qu'il lui revenait en grande somme des deniers, tant de sa contrée que du pays qui est environ la rivière Strymon. Au reste, il prit pour otages le demeurant des enfants qui n'avaient pu fuir, et les envoya en l'île de Naxe, qu'il tenait par droit de guerre, et en avait baillé le gouvernement au capitaine Lygdamis. Après cet ordre donné à ses affaires, il pensa de réhabiliter l'île de Délos, suivant le commandement des oracles, et à cette fin fit déterrer les corps qui étaient aux environs du temple, autant loin que put porter la vue, et commanda qu'ils fussent transportés en autre quartier de l'île. Ainsi demeura Pisistrate seigneur des Athéniens, dont les aucuns étaient morts en la guerre, et les autres avaient abandonné leurs maisons et s'étaient retirés avec les Alcméoniens.

65. Crésus fut averti que les affaires des Athéniens étaient telles, mais, d'autre part, que les Lacédémoniens étaient sortis de grandes adversités, et que jà ils avaient eu du meilleur contre les Tégéates. Car, régnant Léon et Hégésiclès en Sparte, les Lacédémoniens avaient été heureux en toutes leurs guerres, fors en celle qu'ils avaient menée contre les Tégéates. Auparavant ils étaient les plus anomaux [1] et mal morigénés de tous les Grecs, et ne pouvaient endurer eux-mêmes ne les étranges [2]. Leur réduction fut telle. Lycurgue, personnage fort honorable entre les Spartiates, s'achemina vers l'oracle de Delphi, auquel, sitôt qu'il fut entré dans le temple, Pythie proféra ces vers :

O Lycurgue, qui es ami
De Jupiter et tous les dieux,
Je doute fort, et si frémi,
Quand je te vois en ces miens lieux,
Quel je te dois plus proférer,

[1] Indépendants, sans loi. — [2] Étrangers.

Ou dieu, ou homme. Toutefois,
Plus je te veux dieu espérer,
Et pour tel te donne ma voix.

Les aucuns veulent dire que, outre le récit de ces vers, Pythie lui enseigna le bon gouvernement et la belle police, qui est aujourd'hui établie parmi les Spartiates. Toutefois, selon que racontent les Lacédémoniens, Lycurgue les apporta de Crète, du temps qu'il était tuteur de son neveu Léobote, qui régnait sur les Spartiates. Car, ayant la charge de cette tutelle, il changea toutes les lois et coutumes de léans, et défendit que nul ne fût si hardi de transgresser les siennes. Après, il avisa au fait de la guerre et ordonna escadres, bandes, étapes et garnisons pour le soldat. Au reste, il établit les éphores, avec autres personnages d'âge mûre et rassise, pour aider le roi au gouvernement de son royaume. Par ce moyen, furent les Lacédémoniens changés et rangés à bonnes et saintes lois.

66. Lycurgue trépassé, ils lui bâtirent un temple, et jusqu'à ce jour l'adorent grandement. Mais se trouvant en région fort bonne et fertile, avec grande multiplication de leurs hommes, ils retournèrent incontinent à leur naturel de faire la guerre, et leur dit bien fortune. Qui fut cause que plus ils ne purent demeurer en repos, mais, estimant qu'ils étaient trop plus vaillants que les Arcades, allèrent en Delphi demander l'oracle sur tout le pays d'iceux Arcades, dont Pythie leur répondit ainsi :

Ne viens-tu pas demander Arcadie?
Beaucoup requiers, si faut que le te die.
Par quoi de moi n'obtiendras ta requête,
Plusieurs léans sont qui te feront tête,
Mangeurs de gland. Et le dis, non que j'aie
Sur toy envie, ains te donrai Tégée,
Où danseras et prendras ton ébat.
Puis des beaux champs, pour éviter débat,
A til et corde [1] y prendras la mesure,
Les départant aux tiens selon droiture.

[1] Le til était une corde faite de bois de tilleul. L'expression *à til et corde* traduit le mot grec *au schène*, sorte de jonc qui servait à mesurer. Le schène était la plus grande mesure agraire. Il équivalait à soixante stades.

Les Lacédémoniens prirent ces paroles comme elles étaient proférées, et se déportèrent de l'entreprise qu'ils voulaient faire contre les Arcades, pour aller mener la guerre aux Tégéates, et portèrent avec eux grande quantité de menottes de fer, se confiant en l'oracle abusif, qu'ils prendraient les Tégéates prisonniers, et les mettraient à la cadène [1] comme leurs esclaves. Mais le rebours avint. Car, venus au combat, eux-mêmes furent défaits, pris prisonniers, et chargés des menottes qu'ils avaient apportées : en sorte que la terre de Tégée fut mesurée pour la tâche du labour de chacun. Ces menottes ont été gardées jusqu'à moi, saines et entières, en Tégée, pendues au temple de Minerve Alée.

67. Depuis, tant que dura cette première guerre, les Lacédémoniens firent toujours mal leurs besognes avec les Tégéates. Trop bien que du temps de Crésus et des règnes d'Anaxandride et Ariston, qui furent rois de Lacédémone, ils eurent du meilleur contre les Tégéates, en la façon que je dirai. Voyant les Lacédémoniens qu'à tous coups ils étaient les plus faibles contre les Tégéates, ils envoyèrent hommes en Delphi, pour savoir lequel des dieux il leur convenait apaiser, afin d'être victorieux contre iceux Tégéates. Pythie leur répondit qu'il leur convenait apporter en leur ville les os d'Oreste, fils d'Agamemnon ; mais ils ne les purent trouver, et par ce envoyèrent derechef vers l'oracle, pour entendre en quel lieu gisaient iceux os d'Oreste. Adonc Pythie leur fit telle réponse :

En la grand plaine d'Arcadie,
La ville Tégée est bâtie :
Où deux vents soufflent à grand force,
Et forme à forme donne estorse [2].
Dommage y gît entre dommages,
Dont sont issus maints beaux ouvrages.
Là gît en terre le beau fils
D'Agamemnon, en lieu préfix.
De là si peux le transporter
Tégée alors pourras dompter.

Cette réponse ouïe, les Lacédémoniens ne se trouvèrent

[1] A la chaine. — [2] L'un des deux corps presse violemment l'autre.

moins éloignés de leur prétente [1] qu'ils étaient auparavant, et enquirent de toutes parts, jusqu'à ce que Lichès, qui était un des bien méritants des Spartiates, trouva moyen de recouvrer les os d'Oreste. Bien méritants [2] étaient nommés cinq vieux chevaliers de la ville, qui, par chacun an, étaient exemptés du métier de la guerre, pour être envoyés le long de l'année, çà et là, aux affaires des Spartiates, afin qu'ils ne s'abâtardissent par paresse et négligence.

68. Lichès donc, qui était du nombre de ces chevaliers, trouva les os d'Oreste, et gouverna sagement son aventure. Comme les Spartiates et Tégéates fréquentassent lors ensemble, avint que Lichès, étant en la ville de Tégée, se rencontra en la forge d'un maréchal, et là se prit à regarder fort ententivement battre et forger le fer, de manière qu'il semblait fort émerveiller [3] ce qu'il voyait faire. Le maréchal l'aperçut et laissa besogne pour lui dire : « En bonne foi, sire chevalier, j'ai opinion que ce vous serait grande merveille, si vous voyiez ce que j'ai vu puis naguères, attendu que vous étonnez si fort de voir forger le fer. Et je vous dirai ce qui m'est avenu. Voulant creuser un puits en ce logis, j'ai fouillé en un endroit, où j'ai trouvé une sépulture, qui a sept coudées de long. Et, parce que je ne pouvais croire que les hommes aient jamais été plus grands qu'ils sont aujourd'hui, j'ouvris le cercueil, et trouvai que le corps, qui gisait dedans, était aussi long que le cercueil, lequel je mesurai, puis le recouvris de terre. » Ainsi récita le maréchal ce qu'il avait vu. Lichès, entendant ce propos, pensa en soi-même que ce pouvait être Oreste, selon que l'oracle avait répondu, et fit ainsi son discours : les deux soufflets du maréchal, que je vois, sont les deux vents; l'enclume et le marteau signifient que forme forme rencontre : et finalement le fer qui est forgé dénote que dommage gît entre dommage. Tel était son esme [4] : parce que le fer a été trouvé au grand détriment de l'homme. Se fondant en ces raisons, il retourna à Sparte, et conta son aventure aux Lacédémoniens, qui, de propos délibéré, firent semblant de lui imposer quelque crime, et le poursuivirent tant qu'il

[1] Recherche. — [2] Agathurges. — [3] Admirer. — [4] Estime, appréciation.

retourna à Tégée, où il déclara sa fortune au maréchal, et tâcha d'être son hôte, encore qu'il n'eût coutume de loger. Enfin il le persuada, et fut logé léans. Depuis, il ne tarda pas longuement à fouiller au lieu où était la tombe, et ayant recueilli les os du cercueil, les fit porter à Sparte. De là en avant, toutes les fois que Lacédémoniens et Tégéates se sont rencontrés en guerre, les Lacédémoniens se sont trouvés les plus forts de beaucoup. Chose aussi, qui lors rendait les Lacédémoniens les plus puissants de la Grèce, était qu'ils avaient subjugué grande part du Péloponèse.

69. Crésus, entendant toutes ces choses, envoya ambassadeurs en Sparte avec dons et présents, requérir aux Lacédémoniens qu'ils le voulussent secourir, et leur bailla instructions bien amples. Arrivés, ils parlèrent en cette manière : « Crésus, roi des Lydiens et autres nations, nous a envoyés vers vous, et nous a commandé parler ce langage. Seigneurs Lacédémoniens, après que l'oracle du dieu Apollo m'a répondu que je devais prendre pour amis, alliés et confédérés aucuns des potentats de la Grèce, étant bien averti que vous êtes les premiers et souverains de tous, je m'adresse à votre seigneurie, désirant prendre ligue et amitié avec vous sans fraude, ne déception aucune. »

Telle fut l'ambassade de Crésus. Les Lacédémoniens, entendant l'oracle qui avait été répondu, furent joyeux de la venue des Lydiens, et leur jurèrent amitié, aide et secours vers tous et contre tous : ce qu'ils firent plus volontiers, d'autant que jà auparavant Crésus leur avait fait plaisir. Car comme ils eussent envoyé à Sardis pour recouvrer certaine quantité d'or, qu'ils voulaient employer en une effigie, qu'ils entendaient faire au dieu Apollo (aujourd'hui elle est encore posée en une montagne de Laconie, nommée Tornax), Crésus ne leur voulut vendre l'or qu'ils demandaient à acheter, mais libéralement leur donna.

70. Pour ce regard, les Lacédémoniens reçurent son amitié, et parce aussi que, devant tous autres Grecs, il les avait choisis pour amis. Si dirent à l'ambassade qu'ils étaient prêts à marcher à toute heure que Crésus les voudrait avertir. Et, pour se revancher contre les présents de Crésus, lui

envoyèrent une coupe de cuivre, artificiellement gravée par les bords de petits animaux : laquelle était capable de trois cents amphores. Elle ne fut portée jusqu'à Sardis pour l'une de ces deux raisons. En la première, les Lacédémoniens maintiennent que les porteurs, naviguant la côte de Samos, furent découverts par les isolans, qui soudain se jetèrent sur eux, et les détroussèrent. En la seconde, les Samiens disent que les Lacédémoniens, qui portaient la coupe, se trouvèrent courts de temps, parce qu'ils eurent nouvelle en chemin que Sardis et Crésus étaient pris des ennemis. A cause de quoi, ils vendirent la coupe en Samos, et fut achetée par hommes de basse condition, qui la donnèrent au temple de Juno. Pourrait être qu'elle fût vendue. Toutefois, les Lacédémoniens, retournés en Sparte, dirent qu'ils avaient été volés par les Samiens. Et voilà comment il alla de la coupe.

71. Or, Crésus, abusé de l'oracle, apprêtait son armée pour tirer en Cappadoce, espérant ruiner Cyrus et toute la puissance des Perses, mais comme il était après ces faciendes[1], un Lydien, nommé Sandanis, qui jà auparavant et mêmement pour cette fois fut estimé fort sage, s'adressa à Crésus, et lui parla ainsi : « Sire, je vous veux avertir de la nature des hommes auxquels vous entreprenez aller faire la guerre. Premièrement, vous devez savoir que tout leur habit est de peaux, tant aux jambes qu'au demeurant du corps. Secondement, ils ne mangent tant qu'ils veulent, mais tant qu'ils peuvent avoir, à raison que leur pays est rude et infertile. Au reste, ils ne boivent jamais vin, et se contentent d'eau. Ils n'ont aussi figue pour manger, ne autre fruit qui vaille. Pour quoi, Sire, quand bien vous aurez vaincu telle nation, que pourrez-vous ôter à ceux qui rien n'ont? Au contraire, si vous êtes vaincu, considérez quels grands biens vous perdez. Croyez, quand les Perses auront goûté des douceurs de ce pays, que malaisé sera les en jeter. Et, de ma part, je rends grâces aux dieux qu'ils ne leur ont mis en volonté de venir faire la guerre aux Lydiens. » Cette remontrance ne put démouvoir Crésus, pour cause que les

[1] Apprêts, préparatifs.

Perses, avant qu'ils eussent subjugué les Lydiens, n'avaient chez eux chose que l'on pût estimer pour sa magnificence, ne pour sa valeur.

72. Sur ce passage, il faut dire que les Cappadoces sont appelés Syriens par les Grecs, et que, avant la domination des Perses, ils étaient sujets aux Mèdes, et lors que Crésus voulait entreprendre contre eux, ils obéissaient à Cyrus. Le fleuve-Halys faisait séparation de la seigneurie d'iceux Mèdes et Lydiens : lequel, partant d'une montagne d'Arménie, coule au travers la Silicie, côtoyant après la Matiane à main droite, et la Phrygie à gauche. Lesquelles parcourues, il tire haut vers la tramontane[1], et de ce côté vient couper chemin aux Syriens, Cappadoces, et aux Paphlagoniens d'autre. Par ce moyen, il fait presque la séparation de tout le bas pays de l'Asie d'avec la mer, qui est à l'opposite de Cypre, jusqu'à la Majour[2] : comme s'il étendait son col le long de celle région, autant que peut cheminer en cinq journées un bien bon laquais.

73. Pour revenir à Crésus, les raisons qui le mouvaient d'aller faire la guerre aux Cappadoces, étaient qu'il avait bonne envie de joindre cette pièce de terre avec la sienne, et principalement pour la persuasion qu'il prenait en l'oracle. D'autre part, il voulait venger son beau-frère Astyage, roi des Mèdes, lequel Cyrus, fils de Cambyse, avait défait et vaincu en bataille. Et voici comment Astyage était beau-frère de Crésus. Une troupe de Scythes nomades, après s'être mutinée, passa en la terre des Mèdes, sur lesquels dominait pour lors Cyaxare, fils de Phraorte, dont le père avait nom Déjocès. A l'arrivée, Cyaxare les reçut courtoisement, comme gens qui suppliaient. Depuis, il les prit en telle opinion, qu'il leur bailla son fils, pour apprendre leur langue et à jouer de l'arc. Pour un temps, ils allaient ordinairement à la chasse, et ne faillaient de rapporter quelque gibier, hors une fois qu'ils revinrent à faute. A raison de quoi, Cyaxare, qui ne pouvait aisément être maître de sa colère, comme lors bien le donna à connaître, leur fit fort mauvais visage. Eux étant ainsi reçus, et ayant enduré chose non méritée,

[1] Le nord. — [2] La mer Noire.

prirent délibération de mettre à mort l'un des enfants qu'ils instruisaient : ce que de fait ils exécutèrent, et mirent le corps en sorte qu'ils avaient coutume d'accoutrer les bêtes qu'ils tuaient, et ainsi l'apportèrent à Cyaxare pour présent de leur chasse. L'ayant offert, soudain prirent le chemin de Sardis, et se retirèrent vers Halyatte, fils de Sadyatte. Cyaxare et ceux qui furent présents à sa table repurent très-bien de la venaison de l'enfant, et eux Scythes eurent loisir de se présenter à Halyatte et se donner à lui.

74. Depuis la guerre se mut et continua cinq ans entre les Mèdes et Lydiens, parce que Halyatte ne voulait rendre les Scythes à Cyaxare qui les demandait. Durant ces cinq ans, les Mèdes gagnèrent plusieurs fois contre les Lydiens, et semblablement les Lydiens contre les Mèdes : et fut environ ce temps-là que, à l'heure du combat, le jour fut converti en nuit. Car étant les forces pareilles d'un côté et d'autre, avint, sur la sixième année, que, comme ils combattaient, soudain le jour se tourna en noire nuit. Thalès Milésien avait prédit cette mutation aux Ioniens, et leur avait déterminé l'an qu'elle avint. Ce vu par les Mèdes et Lydiens, ils cessèrent la guerre, et furent près d'entendre au bien de paix, laquelle fut moyennée par Syennésis, roi de Cilicie, et par Labynète, roi de Babylone, qui furent diligents de les allier par mariage. Ils avisèrent que Halyatte donnerait sa fille Arianis à Astyage, fils de Cyaxare, pensant bien que, sans grande nécessité et alliance étroite, tels grands marchés ne peuvent tenir. Ces nations se gouvernent en leurs traités et contrats ainsi que font les Grecs, et davantage s'entament le bras, puis lèchent le sang les uns des autres.

75. Cyrus donc avait défait celui Astyage, son aïeul maternel, pour cause que je toucherai ci-après en cette mienne histoire. Crésus en fut marri et envoya vers les oracles savoir si devait mener la guerre aux Perses. Entre ces oracles, un fut faux, lequel néanmoins Crésus espéra être à son avantage, et là-dessus s'achemina vers le pays des Perses avec son armée. Arrivé au fleuve Halys, il passa sur les ponts qui y étaient, et telle est mon opinion, encore que la commune renommée des Grecs tienne que Thalès de Milet donna le

moyen de passer. Car on dit que, se souciant Crésus comment il passerait son armée, qui fait présupposer faute de ponts, Thalès fut là présent, qui conseilla expédient, suivant lequel le fleuve, qui coulait à gauche pour le respect de l'armée qui là séait[1], coulerait aussi à droite. Et fut son invention telle. Il fit commencer une tranchée au-dessus du camp, et la fit conduire en forme de croissant, afin que l'armée l'eût à dos, et que, prenant le fleuve cours par icelle tranchée, il laissât son canal accoutumé pour environner le camp, puis retournât. Par ce moyen, le fleuve s'écoula incontinent, et fut guéable d'une part en autre. Les aucuns veulent dire que l'ancien giron[2] du fleuve devint tout sec. De ma part, je ne puis accorder à telles paroles, et je voudrais savoir le moyen de repasser au retour.

76. Or, comment que soit, Crésus jeta outre son armée, et approcha d'une ville de Cappadoce nommée Ptéria, qui est autant ville de guerre que nulle de la contrée, assez près de Sinope, ville assise sur la Majour. Crésus planta là son camp, et fit le dégât des terres et labourages des Syriens, et ayant pris la ville, l'asservit du tout. Il prit pareillement toutes les bourgades et forteresses d'alentour, et chassa les Syriens du pays, ore[3] qu'ils ne l'eussent en rien offensé. Cyrus, entendant ces nouvelles, pensa qu'il était temps de s'apprêter, mais cependant il assembla les hommes du pays, et marcha au-devant de Crésus. Toutefois, avant que passer outre, il fut d'avis d'envoyer vers les Ioniens, pour les pratiquer et soustraire de l'obéissance de Crésus. De quoi faire furent refusant les Ioniens, et par ce Cyrus poursuivit chemin, et vint arriver en la contrée où est Ptéria, où, après s'être parqué vis-à-vis de Crésus, guère ne tarda que les deux armées s'essayèrent de toutes leurs forces, et fut le combat si furieux, qu'il tomba grand nombre de chacune part. Enfin la nuit les sépara, sans que la victoire demeurât aux uns ne aux autres.

77. Crésus fut fort déplaisant[4] que Cyrus, qui n'était si bien accompagné que lui, avait néanmoins l'osé joindre et

[1] D'après la situation de l'armée qui campait là. — [2] Lit. — [3] Encore, quoique. — [4] Chagriné.

lui donner la bataille, et sur ce, voyant au lendemain la contenance de Cyrus, qui ne s'efforçait de rien entreprendre, il leva son camp, avec propos de rebrousser le chemin de Sardis et d'appeler pour une autre fois les Égyptiens à son aide, suivant la confédération qui était entre eux et lui : car il avait juré ligue et compagnie de guerre avec Amasis, roi d'Égypte, avant celle qu'il avait prise avec les Lacédémoniens. Il proposait aussi d'envoyer vers les Babyloniens, suivant l'alliance qu'il avait avec eux et leur roi Labynète. Au reste, il délibérait mander aux Lacédémoniens qu'ils se voulussent rendre vers lui dans certains temps, et faisait son état que, quand il aurait attiré ces nations et assemblé son armée, incontinent, sur la primevère, il retournerait faire la guerre aux Perses, et, projetant ainsi ses affaires, se retirait à Sardis, dépêchant hérauts et messagers vers iceux ses alliés et leur mandant qu'ils se voulussent rendre dans le cinquième mois prochain en la ville de Sardis. Au regard de l'armée qu'il ramenait avec lui, et avec laquelle il avait combattu les Perses, parce qu'elle était étrangère et mercenaire, il la renvoya et cassa toute, ne pouvant penser que Cyrus, qui n'avait rien gagné sur lui, entreprît de tirer à Sardis.

78. Faisant ainsi son compte, il arriva en un faubourg de Sardis, lequel il trouva tout plein de serpents, que les chevaux, passant par les pâtis, ne firent difficulté de manger où ils les rencontrèrent. Quoi voyant Crésus, il pensa bien que c'était quelque présage, comme il était à la vérité : et par ce moyen envoya incontinent messagers vers les interprètes de Telmisse, lesquels arrivés apprirent la signification du prodige, mais ils n'eurent espace[1] de rapporter la réponse à Crésus. Car, avant qu'ils fussent retournés à Sardis, Crésus se trouva entre les mains de ses ennemis. La réponse de ces interprètes telmisiens était que Crésus verrait arriver en ses terres armée d'hommes parlant langue étrange, lesquels mettraient les habitants en leur sujétion. Et disait ainsi : le serpent signifie homme du pays, et le cheval signifie l'homme étranger. Telle fut leur interprétation, avant qu'ils eussent

[1] Le temps.

entendu ce qui était avenu à Crésus et à sa ville de Sardis.

79. Cyrus, averti que Crésus avait rompu son armée, soudain tint conseil de ce qu'il avait à faire, et trouva qu'il devait tirer à Sardis, avec la plus grande diligence qu'il lui serait possible, afin de surprendre les Lydiens avant qu'ils se fussent rassemblés. Il approuva ce conseil, et par ce tendit à l'exécuter avec telle diligence, qu'il porta la première nouvelle de sa venue à Crésus, qui se trouva fort étonné, voyant que ses affaires se portaient tout autrement qu'il n'avait espéré. Ce nonobstant, il jeta les Lydiens au combat, lesquels pour lors étaient la plus forte et vaillante nation de l'Asie; car ils combattaient à cheval et portaient fort long bois pour l'adresse qu'ils avaient de bien être à cheval.

80. Ils assemblèrent leurs troupes en cette grande et haute campagne, qui est devant la ville de Sardis, travers laquelle passent certains ruisseaux, et entre autres Hyllos, qui va tomber en la grande rivière Hermus, laquelle part de la montagne sacrée à la Mère des dieux, nommée Dindymène, et enfin se décharge en la mer près la ville Phocéa. Cyrus apercevant que les Lydiens s'étaient jetés en cette campagne, et avaient jà dressé leurs batailles, pour doute qu'il eut de leur cavalerie, et par le conseil de Harpagus, seigneur mède, il usa de cette ruse. Il fit assembler tous les chameaux sommiers qui suivaient l'armée, et commanda qu'ils fussent déchargés; en après, qu'hommes vêtus des hoquetons des gens de cheval montassent dessus. Cet équipage dressé, il fit marcher son armée à l'encontre de la cavalerie de Crésus, et commanda aux gens de pied suivre le bataillon des chameaux, et que toute la gendarmerie demeurât à l'arrière-garde. Il commanda au surplus qu'on ne prît aucun Lydien à merci, et qu'on fît mourir tout ce qui donnerait empêchement : trop bien qu'on pardonnât à Crésus, n'était qu'il se voulût mettre en défense, quand on le prendrait prisonnier. La cause pourquoi il bailla les chameaux en front à la cavalerie de Crésus, fut pourtant que[1] le cheval craint naturellement le chameau, et ne le peut voir ne sentir. Cyrus s'avisa de

[1] Parce que.

cette subtilité, afin de rendre à Crésus sa cavalerie inutile; car lui-même redoutait qu'il ne fût pris. Venus au combat, les chevaux sentirent les chameaux, et les voyant reculèrent en arrière, tellement que Crésus commença se défier de l'espérance qu'il avait conçue; non pourtant toutefois les Lydiens se montrèrent lâches de cœur, mais incontinent qu'ils aperçurent la ruse, mirent pied à terre, et vinrent joindre les Perses. Enfin, après que de chacun côté fut tombé grand nombre de combattants, les Lydiens tournèrent dos et regagnèrent leur ville de Sardis, en laquelle ils se trouvèrent assiégés.

81. Crésus, pensant que le siége serait long, mit hors, par-dessus la muraille, autres messagers que ceux qu'il avait envoyés vers ses alliés, à raison qu'il avait donné charge aux premiers de les semondre pour le cinquième mois d'après; mais à ces seconds il commanda prier iceux alliés que, incontinent et sans délai, ils le voulussent venir secourir, parce qu'il était tenu assiégé dedans sa ville.

82. Il envoya donc vers ses alliés, et entre autres vers les Lacédémoniens. Mais avint que, en ce temps, guerre était entre les Spartiates et Argives, à raison d'une ville nommée Thyrée, pour cause que, étant cette ville du partage des Argives, elle était néanmoins occupée par les Lacédémoniens, qui leur avaient tiré dessous l'aile[1]. Pour lors les Argives tenaient en terre ferme tout le pays qui s'étend jusqu'à Malée, vers le couchant d'hiver, et en mer tenaient l'île de Cythère avec plusieurs autres. Ils entreprirent de secourir leur ville, et arrivés entrèrent en capitulation avec les Lacédémoniens, telle que trois cents hommes de chacun côté combattraient pour terminer leur différend, et qu'aux vainqueurs demeurerait la ville. Les deux armées se retirèrent, afin de ne secourir les plus faibles. Lors les deux bandes se chargèrent, et fut si bien combattu de chacun côté qu'ils se trouvèrent égaux, de manière que de six cents hommes n'en demeura que trois, deux Argives, Alcinor et Chromius, et un Lacédémonien, nommé Othryade; lesquels restèrent pour cause seulement qu'ils furent surpris de la nuit. Les deux

[1] Qui la leur avaient enlevée.

soldats argives, comme vaincus, prirent la fuite vers Argos; au contraire, Othryade s'adressa aux ennemis morts, pour butiner leurs dépouilles, lesquelles il fit porter en son camp, puis se vint représenter sur les rangs. Les deux armées, averties de l'événement du combat, comparurent le lendemain, et soutenait chacune que ses hommes avaient vaincu. L'une alléguait qu'elle avait plus de reste, et l'autre disait que les deux Argives avaient fui, que le camp était demeuré à son homme, et qu'il avait eu moyen de transporter le butin qu'il avait fait des ennemis. Finalement, de paroles ils vinrent aux couteaux, et combattirent si âprement que le carnage fut grand d'une part et d'autre. Toutefois la force demeura aux Lacédémoniens : qui fut cause que, depuis cette journée, les Argives commencèrent à tondre leurs perruques[1], qu'ils soulaient auparavant nourrir, et avec vœu firent loi que nul homme argive osât dorénavant nourrir sa perruque, et que nulle femme portât dorures, bagues, ne habillements d'or, plutôt qu'ils eussent recouvré la ville Thyrée. Les Lacédémoniens firent le rebours : car eux, qui pour lors ne portaient point de cheveux, ordonnèrent que de là en avant ils en porteraient. On dit davantage qu'Othryade, qui était demeuré seul des trois cents, eut honte de retourner en Sparte, connu que tous ses compagnons s'étaient tués avec leurs ennemis : qui fut cause que lui-même se donna la mort.

83. Ainsi se portaient les affaires des Spartiates, quand le héraut de Sardis les vint requérir de secours pour Crésus, que l'on tenait assiégé. Le héraut ouï, ils délibérèrent de faire ce que Crésus demandait; mais, comme ils étaient jà équipés et leurs vaisseaux tout prêts, nouvelles leur vinrent que la ville des Lydiens était en la puissance des ennemis, et que Crésus était prisonnier : par quoi ils ne bougèrent, encore qu'ils connussent la grande perte qui leur revenait par celle des Lydiens.

84. La ville de Sardis fut prise en cette manière. Après que Crésus eut soutenu le siége l'espace de quatorze jours, Cyrus avisa d'envoyer çà et là, parmi les quartiers du camp, gens de cheval promettre qu'il ferait bon parti à qui premier

[1] Chevelure.

gagnerait la muraille. Depuis, il faisait tous les efforts qu'il lui était possible : toutefois, il avançait bien peu : et ce connut un soldat de Mardie, nommé Hyræade, qui, voyant toute l'armée en repos, essaya tout seul de gagner le château de la ville celle part où il n'était aucunement gardé. Car ceux de dedans ne craignaient qu'on le prît par cet endroit, au moyen que le talus du château est coupé fort roide, et est hors de toute échelle de la part où Mélès, premier roi de Sardis, ne porta son fils Léon, qu'il eut d'une concubine, et duquel les Telmisiens avaient prédit que, si on portait le lion à l'entour de la ville de Sardis, jamais elle ne serait prise des ennemis. Ce qui fut fait par Mélès, mais il ne se soucia que l'enfant fût porté celle part, comme si le château fût par là imprenable, à cause de la roideur et de la hauteur. Ce château regarde la montagne Tmolus, au pied de laquelle est assise la ville de Sardis. Cet Hyræade de Mardie avait vu, le jour précédent, un Lydien descendre et remonter par cet endroit, après avoir recueilli son armet[1] qui lui était tombé. Il nota la façon et la voulut essayer : en quoi du commencement il fut suivi par aucuns des Perses, et enfin la foule fut si grande, que la ville se trouva prise et envahie de tous côtés.

85. Et voici qu'il avint endroit la personne de Crésus. Il avait un fils muet, duquel j'ai fait mention ci-dessus[2] : au reste, il était honnête et de bonnes mœurs. Crésus étant en prospérité y avait fait le possible, et, entre autres remèdes, s'était avisé d'envoyer en Delphi pour avoir le conseil de l'oracle, lequel par Pythie lui répondit ces vers :

Noble race de Lydie,
Et Roi qui tiens grand seigneurie,
Crésus qui es
Un grand niais,
Jà ne te vienne le désir,
En ta maison la voix ouïr
De l'un tien fils :
En jour préfix,
Sera sa langue déliée :
Heureux serais sans la journée.

[1] Casque. — [2] Chap. 34.

La muraille gagnée, un soldat perse prit Crésus pour un autre, et allait pour le tuer. Crésus le vit venir, mais, considérant sa présente défortune, ne s'en soucia, et lui était tout un qu'il le tuât. Son fils muet, voyant le soldat qui s'apprêtait pour le frapper, eut telle frayeur que sa langue fut déliée, et écria le soldat[1], disant : « Mon ami, garde-toi de tuer Crésus! » Ce fut la première parole qu'il avait onçques prononcée. Depuis il continua de parler tout le temps de sa vie.

86. Les Perses donc s'emparèrent de la ville de Sardis, et tinrent Crésus prisonnier, après avoir régné des ans quatorze et soutenu le siége des jours aussi quatorze, selon qu'avait prédit l'oracle, et par ce il se trouva au bout d'une bien grande seigneurie. Les Perses le menèrent vers Cyrus, qui tantôt fit construire un grand bûcher, et sur icelui monter Crésus lié et garrotté, avec quatorze jeunes enfants choisis entre les Lydiens, soit qu'il proposât sacrifier ce butin à quelque dieu, quiconque fût-il, ou voulût faire prières et rendre grâces, ou bien soit qu'il avait entendu que Crésus était homme qui révérait les dieux, et par ce le mettait sur le bûcher, désirant voir si aucun de ses dieux le viendrait délivrer et garantir du feu. Crésus, se trouvant réduit en si extrême malheur, eut souvenance de la parole que lui avait dite Solon, lequel, comme par inspiration divine, lui avait déclaré que nul des vivants se peut nommer heureux. Étant donc produit sur le bûcher à la vue de tout le monde, et réduisant en mémoire ce propos, soupira, par une grande faiblesse, en nommant par trois fois Solon. Cyrus commanda à ses truchements lui demander qui était celui qu'il appelait. Ainsi, Crésus, qui depuis sa prise n'avait parlé pour interrogation qu'on lui eût faite, fut contraint de dire qu'il appelait celui « lequel je voudrais qu'il se trouvât parmi les grands seigneurs de ce monde, pour leur tenir tel propos, que j'estime trop plus que leurs bien grandes richesses[2]. » Or, sa réponse fut obscure, et par ce les truchements l'interrogèrent pour la seconde fois, le pressèrent et importunèrent

[1] Cria au soldat. — [2] J'ai modifié légèrement la traduction de ce passage, qui manquait de clarté.

si avant, qu'il leur dit comment Solon Athénien était, les ans passés, venu vers lui, et, après avoir contemplé ses richesses, les lui avait méprisées. Si leur conta de point en point comment il en était avenu, et comme ce qu'il lui avait dit ne lui touchait plus qu'à tous autres hommes, et principalement à ceux qui se pensent heureux. Le feu était jà donné au bûcher et s'allumait par les bords, quand Cyrus entendit des truchements ce que Crésus leur avait dit. Si eut remords, et pensa pour la vérité que lui, qui était homme, faisait mettre dans le feu un autre tout vif, lequel naguère était non moins heureux que lui. Davantage, il eut crainte de la punition divine, et, considérant que parmi les choses des humains rien n'est stable ni assuré, commanda que soudain le feu fût éteint, et que Crésus descendît avec ceux qui lui faisaient compagnie.

87. Comme les gens de Cyrus tâchaient éteindre le feu et n'en pouvaient venir à bout, on dit que Crésus fut averti par les Lydiens du remords de Cyrus, et vit que les Perses s'efforçaient tous faire mourir le feu, et n'en pouvaient être les maîtres. Au moyen de quoi il s'écria à haute voix, en priant le dieu Apollo que, si jamais il lui avait fait présent agréable, il lui voulût être aidant, et le délivrât du danger où il se trouvait à l'heure. Proférant ces paroles, les grosses larmes lui tombaient des yeux, et avint que, pour beau temps et serein qu'il faisait, gros nuages s'assemblèrent, dont ensuivit grand orage, et plut une pluie si forte que le feu fut éteint. Alors Cyrus connut que Crésus était homme de bien et agréable à Dieu : parquoi, quand il fut descendu du bûcher, il l'interrogea ainsi : « Je vous prie, seigneur Crésus, dites-moi qui est celui d'entre les hommes qui vous a induit me venir faire la guerre en mes terres, vous rendant mon ennemi en lieu d'être mon ami? » Crésus répondit : « Sire, selon que je vois, l'entreprise fut à votre grand profit, et au mien désavantage. Quant à mon instigant, le Dieu des Grecs m'a fait prendre les armes contre vous : car vous entendez qu'il n'est homme tant dépourvu de sens qu'il laisse paix pour choisir guerre, attendu qu'en l'une les enfants donnent sépulture aux pères, et au contraire, en l'autre, les pères ensevelissent les enfants. »

88. Ainsi parla Crésus. Adonc Cyrus commanda qu'il fût délié, et le fit seoir auprès de soi, le favorisant et lui faisant tout plein d'honneur. Cependant lui et ses gens le regardaient avec admiration. Crésus, pour un temps, demeura pensif sans mot dire; puis, tournant la vue et voyant les Perses qui saccageaient la ville des Lydiens, commença dire à Cyrus : « Je vous prie, sire, assurez-moi si m'est permis vous déclarer ce que je pense? » Cyrus lui répondit qu'assurément il pouvait dire ce que bon lui semblait. Lors il lui dit ainsi : « Apprenez-moi, si vous plaît, que fait cette grande multitude avec diligence si extrême? » Cyrus répondit : « Ils pillent la ville de Crésus, et gâtent ses richesses et trésors. » Crésus répliqua : « Sire, ils ne gâtent ne détruisent ma ville ne mes richesses, car dorénavant je n'y ai plus rien, et ravissent le vôtre, non le mien. »

89. Cyrus prit égard à ce que lui disait Crésus, et ayant fait retirer chacun à part, il lui demanda que lui semblait de telles façons. Il répondit : « Sire, puisque les dieux m'ont livré entre vos mains, la raison veut que je vous déclare si en chose aucune je vois plus que vous. Je connais que les Perses de nature sont insolents et arrogants, et toutefois sont pauvres et peu pécunieux. Par quoi, sire, si faites semblant de cligner les yeux, et laissez ainsi piller et saisir les grands biens qui sont en cette ville de Sardis, il est fort vraisemblable qu'ils vous joueront à coupe-queue[1], et pouvez attendre que qui plus aura butiné, plus sera prêt à rebeller contre vous. Pourtant, si le trouvez bon, je suis d'avis que vous faites comme je vous dirai : c'est que vous ordonniez à chacune porte de la ville certain nombre de vos archers, lesquels exigeront de chacun soldat la dixième part de ce qu'ils emporteront, pour être donnée et consacrée à Jupiter. N'y devez craindre d'encourir leur malveillance, encore que les y contraigniez de fait et de force; car, connaissant que la chose est juste et raisonnable, volontiers y consentiront. »

90. Cyrus, entendant cet expédient, fut joyeux et trouva

[1] On dit plutôt à coupe-cul. Jouer à coupe-cul, c'est jouer une partie sans revanche.

le conseil fort bon. Par quoi commanda à ses gardes d'exécuter selon qu'avait proposé Crésus, et, après avoir loué et prisé tel avertissement, dit : « Mon ami Crésus, je connais que vous êtes homme-roi qui savez faire et dire bonnes choses; pourtant, demandez-moi ce que voulez que je vous donne présentement. » Crésus répondit : « Sire, je vous prie, faites-moi la grâce qu'il me soit permis d'envoyer ces fers au Dieu des Grecs, que j'ai honoré sur tous, pour savoir si sa loi est de tromper ceux qui lui font offrandes. » Cyrus lui demanda de quoi il se plaignait. Adonc Crésus se mit à raconter tout ce qu'il en pensait, et à déchiffrer les hypocrisies des oracles, et principalement les présents qu'il leur avait faits, même comme l'oracle l'avait induit d'aller faire la guerre aux Perses. Et, parlant ainsi, suppliait derechef à Cyrus qu'il lui fût loisible reprocher ces choses au Dieu des Grecs. Cyrus se prit à rire, et lui dit : « Crésus, mon ami, et cela, et toute autre chose, vous sera toujours par moi accordé. » Crésus, ayant sa requête répondue, commanda à certains messagers lydiens d'aller poser les fers à l'entrée du temple, et demander à Apollo s'il n'avait honte d'avoir par ses oracles induit Crésus à guerroyer contre les Perses, lui faisant entendre qu'il mettrait fin à la seigneurie de Cyrus, dont il avait rapporté le présent butin; et sur ces paroles leur commanda produire les fers et demander si c'était la coutume des dieux grégeois d'être ingrats.

91. Les messagers arrivés et ayant déclaré leur charge, Pythie, ce dit-on, leur répondit ainsi : « Impossible est, soit un dieu, fuir au sort fatal. Crésus doit entendre qu'il a payé la faute de son cinquième prédécesseur, lequel, étant archer de la garde du roi Candaule, descendu des Herculiens, tellement se laissa transporter par le dol[1] d'une femme, qu'il tua le roi son maître et s'empara de la couronne, qui ne lui appartenait. Pour divertir ce forfait, Apollo s'est évertué faire que la calamité de Sardis tombât sur les enfants de Crésus, et non sur leur père : ce qu'il n'a pu obtenir, et ne lui a été possible de changer les destinées; seulement les a détournées tant, que de leur grâce elles ont permis, suivant

[1] Ruse.

laquelle il a prolongé la destruction de Sardis pour trois ans. Et sache Crésus qu'il a eu ce répit contre le dessein des destinées. Davantage, Apollo l'a secouru quand il s'est trouvé sur le bûcher. Au reste, il se plaint à tort de l'oracle : car Apollo lui prédit que, s'il dressait armée contre les Perses, il ruinerait une grande seigneurie. A lui était envoyer demander si le dieu entendait la seigneurie de lui ou de Cyrus ; mais n'ayant su comprendre la réponse, et n'étant retourné pour l'apprendre, il montre que la faute est de sa part. Outre, quand il se conseilla à l'oracle pour la dernière fois, Apollo lui parla d'un mulet, ce que jamais aussi n'a compris, car ce mulet était Cyrus, qui est engendré de deux divers personnages, pour être sa mère de haute et noble race, et son père de beaucoup moindre, car sa mère était Mède et fille d'Astyage, roi des Mèdes, et son père était Perse, vassal des Mèdes, lequel, bien qu'il fût inférieur en toutes ces qualités, toutefois il épousa sa dame souveraine. » Ainsi répondit Pythie aux Lydiens envoyés par Crésus. Eux retournés à Sardis rapportèrent ce qu'ils avaient appris, et Crésus, les ayant ouïs, confessa que la faute était de lui et non du dieu.

92. Ainsi changea la seigneurie de Crésus et d'Ionie pour la première fois. Plusieurs autres présents de Crésus sont en la Grèce, outre ceux que j'ai nommés ci-dessus : car en la ville de Thèbes Béotienne il posa au dieu Apollo Isménien un trépied de table d'or, en Éphèse vaches d'or et plusieurs des colonnes qui sont léans, et en Delphi, à l'entrée du temple, une grande targe[1] d'or, toutes lesquelles pièces étaient en état jusqu'à mon âge. Plusieurs autres siens présents sont péris, comme ceux des Branchides de Milet, lesquels, comme j'entends, étaient semblables de poids et de façon à ceux qui sont en Delphi. Il les offrit avec ceux d'Amphiarée à son avénement à la couronne, comme les premiers fruits de sa succession paternelle. Le reste de ses présents fut des biens d'un sien contraire, lequel, avant qu'il fût parvenu à la couronne, s'efforça faire roi le seigneur Pantaléon, fils de Halyatte et frère de Crésus, mais

[1] Bouclier.

non utérin : car Halyatte avait eu Crésus d'une femme carienne, et Pantaléon était sorti d'une ionienne. Crésus, tenant le royaume par donation de son père, tira icelui sien adversaire en l'ouvroir d'un foulon, où il le fit mourir; puis donna son bien, comme j'ai dit, au temple. Et à tant soit dit des offrandes de Crésus.

93. Pour dire du pays de Lydie, il n'y a chose qui beaucoup mérite d'être écrite, comme l'on trouve en plusieurs autres régions, hormis que de la montagne Tmolus tombent ordinairement petits grains de sable d'or. Au reste, la Lydie montre une pièce d'œuvre grande par-dessus toutes celles qui sont aujourd'hui parmi le monde, si ne sont celles d'Égypte et de Babylone. Car vous voyez léans la sépulture de Halyatte, père de Crésus, le fond de laquelle est de pierres grandes à merveille, et le reste est une terrasse qu'hommes mercenaires, manouvriers et femmes de lucrative[1] ont levée et construite. Au cime de cette sépulture y avait cinq termes[2], qui de mon temps étaient encore debout, et en chacun d'iceux étaient lettres gravées par la main de leurs ouvriers. L'ouvrage des femmes était mesuré et se montrait fort grand, car toutes les filles du peuple des Lydiens sont mercenaires, et mêmement abandonnent leurs corps tant qu'elles aient gagné leur mariage; après, d'elles-mêmes se marient à qui bon leur semble. Cette sépulture a de tour près d'un mille, et de large treize cents pieds. Un grand lac est attenant que les Lydiens disent être perpétuel, sans jamais sécher, et l'appellent Gygée. C'est donc pour vrai que ces choses sont telles.

94. Au regard des lois et ordonnances dont usent les Lydiens, elles sont semblables à celles des Grecs, fors qu'ils laissent tenir bordeau à leurs filles. Ils sont les premiers, que je sache, lesquels ont battu monnaie d'or et d'argent, et qui en ont usé; les premiers aussi qui ont tenu tavernes et cabarets. Pareillement, ils maintiennent qu'ils ont inventé les jeux qui sont aujourd'hui en usage chez eux et chez les Grecs; davantage, que, du temps qu'ils inventèrent ces jeux, ils conquirent la Toscane, dont ils devisent ainsi. Régnant

[1] Prostituées. — [2] Bornes.

sur eux Atys, fils de Manès, faute de vivres fut grande parmi leur pays de Lydie, et l'endurèrent pour un temps. Depuis ils cherchèrent tous moyens, l'un en excogitant[1] un, et l'autre un autre, tellement que lors furent inventées plusieurs sortes de jeux, comme au trictrac[2], au saint Pierre[3], la balle et autres, fors le jeu de dés[4], qu'ils désavouent. Par là, ils trouvèrent façon de résister à la faim; et voici comment ils y besognaient : ils jouaient un jour entier, afin qu'il ne leur souvînt de manger, et l'autre ils mangeaient sans faire aucun jeu. Ils tinrent ce train l'espace de dix-huit ans. Depuis, continuant la famine et rengrégeant[5] de plus en plus, leur roi s'avisa de les mettre en deux troupes, dont l'une demeurerait au pays, et l'autre en sortirait; davantage, qu'il demeurerait roi sur ceux qui ne bougeraient, et que son fils Tyrrhénus aurait le gouvernement et conduite de ceux qui sortiraient. Ce partage fait au sort, la troupe qui dut partir vint aborder à Smyrne, où ils bâtirent et équipèrent plusieurs vaisseaux de ce qui fait besoin au navigage, puis se mirent à la voile, cherchant de quoi vivre et terres pour habiter. Ils côtoyèrent maintes nations, et enfin prirent terre en la Toscane, où ils édifièrent plusieurs villes, qu'ils habitent jusqu'à ce jour. Et en lieu qu'ils étaient appelés Lydiens, prirent le nom du fils de leur roi, qui les avait là amenés, dont ils ont été appelés Tyrrhéniens. Les Lydiens donc furent subjugués et asservis par les Perses.

95. Et de cette part me semond[6] le propre de l'histoire dire quel était ce Cyrus, qui a ruiné la seigneurie de Crésus, et par quel moyen les Perses se sont faits seigneurs de l'Asie. Pourtant j'écrirai de Cyrus, selon qu'en parlent les aucuns des Perses, qui ne veulent tant enrichir ne magnifier ses faits, mais en parlent au vrai, me contentant savoir qu'on y procède par trois voies[7]. Après que les Assyriens eurent

[1] Imaginant. — [2] Dés. — [3] Osselets. — [4] Le jeu de dames. — [5] S'augmentant. — [6] M'avertit.

[7] « On racontait en Orient, d'une manière différente, l'origine et les grandes actions de Cyrus. Ctésias suit une autre tradition qu'Hérodote dans les fragments que Photius nous a conservés de son histoire de Perse. Tout le monde a connaissance de celle qu'a tenue Xénophon dans la Cyropédie. » LARCHER.

dominé en la haute Asie l'espace de cinq cent vingt ans[1], les Mèdes commencèrent à rebeller, et combattirent pour la liberté contre les Assyriens, où ils se trouvèrent fort vaillants hommes, de façon qu'ils jetèrent le joug et se rendirent francs et libres; en quoi ils furent suivis par plusieurs nations qui firent le semblable.

96. Mais comme toutes celles qui sont en terre ferme commandassent à elles-mêmes, avint que derechef elles tombèrent sous tyrannies, ainsi que je dirai. Entre les Mèdes était un homme sage nommé Déjocès, fils de Phraorte, lequel, désirant dominer, besogna en cette manière. Habitant les Mèdes en bourgs et villages, il se trouva homme fort bien estimé en son territoire, et qui, ayant le cœur à la justice, l'exerçait fort soigneusement. Et jaçoit[2] que parmi tout le pays des Mèdes régnât licence et grand bandon[3], toutefois lui, sachant que justice est contraire à vice, se maintenait ainsi : ce que connurent les habitants de son bourg, et par ce le choisirent pour leur juge; auquel état, comme qui fort appétait[4] domination, il se porta droit et équitable, et y acquit si grande réputation, que les autres bourgades entendirent comment Déjocès était le seul homme du pays qui jugeait selon droit et équité. Par quoi volontiers se retirèrent vers lui pour avoir justice, attendu les sentences et jugements iniques qu'ils avaient auparavant encourus. Et fut la fin telle qu'ils ne s'adressaient à autre.

97. Or, y avait journellement allée d'une grande multitude vers lui, à cause de la bonne justice qu'il faisait. Si bien que, quand il connut que tout reposait sur lui, il ne voulut plus tenir siége au lieu accoutumé, ne plus exercer l'office de judicature, disant qu'il ne faisait son profit, laissant ainsi ses affaires, et employant tout le jour à rendre justice à ses voisins. Adonc pilleries, excès et insolences renouvelèrent parmi les Mèdes plus qu'auparavant. Pour à quoi obvier ils s'assemblèrent, et fut disputé de la provision des offices. Est à mon avis que les amis de Déjocès parlèrent bravement. « Messieurs, dirent-ils, si nous voulons toujours

[1] De l'an 1231 avant J. C. à l'an 711. — [2] Quoique. — [3] Abandon. — [4] En homme qui désirait beaucoup.

user de la façon de vivre que nous tenons pour le présent, il nous est impossible pouvoir plus demeurer en ce pays. Pourtant, avisons de nous établir un roi : car c'est le seul moyen pour donner ordre que le pays soit gouverné justement et droitement, et pour nous convertir et retourner tous à faire notre labour, dont aviendra que plus ne serons détruits et ruinés par nos males façons de vivre. » Avec ces paroles, ils persuadent qu'ils ont besoin d'un roi.

98. Cette ouverture faite, incontinent chacun propose Déjocès et le loue grandement, jusqu'à tant que d'un commun accord il est établi roi. Adonc il commande qu'ils aient à lui bâtir maison convenante à roi, et qu'ils lui baillent gardes pour sa sûreté. Les Mèdes se mettent en devoir, et lui bâtissent un grand et fort château au lieu qu'il leur marque, et, au reste, lui permettent choisir parmi eux hommes pour sa garde. Se sentant ainsi roi assuré, il contraignit, outre plus, les Mèdes lui bâtir une ville et l'accontrer magnifiquement, et qu'au demeurant ils ne se souciassent. Il est obéi, et lui font bâtir, à son devis, murailles hautes et fortes, encloses les unes dans les autres, qui aujourd'hui sont nommées Ecbatane. L'ordonnance du bâtiment est telle que l'une des murailles n'est plus haute que l'autre, sinon de ses parapets et créneaux. L'assiette aide naturellement à la place, pour être bâtie en une colline. Mais ce qui plus montre d'industrie est qu'il y a sept ceintures de murailles enclavées les unes dans les autres. En la moindre et la dernière est le palais du roi, où sont gardés ses trésors. La plus spacieuse de toutes peut être aussi grande que le pourtour de la ville d'Athènes. Les créneaux de la première ceinture sont émaillés de blanc, les seconds de noir, ceux de la troisième d'incarnat, ceux de la quatrième d'azur, et ceux de la cinquième de jaune orangé; ceux des deux derniers sont les uns argentés, et les autres dorés.

99. Déjocès, ainsi clos et bâti, commanda que le peuple se vînt loger aux environs de la ville; et après il fut le premier qui, pour la magnificence royale, ordonna que nul osât se présenter au roi, sinon par ses huissiers et messagers; aussi, que nul ne fût si hardi de regarder le roi en

face ; davantage, qu'il serait malhonnête à tout homme de rire ou cracher en la présence du roi. Les Medes sont prêts d'observer toutes ces lois, pour et afin que ceux qui sont de l'âge du roi et ont été nourris avec lui comme gens de cœur, en le voyant, ne soient marris et conspirent contre lui.

100. Ces ordonnances faites par Déjocès, pensant que sa domination était ferme et assurée, commença d'être fort rigoureux en sa justice, et voulut que, de là en avant, on lui envoyât les procès par écrit, pour, après avoir sur iceux assis son jugement, les faire rendre aux parties. Et ainsi administrait justice. Au demeurant, il ordonna que, si aucun voulait entreprendre contre sa majesté, il serait appelé devant lui pour recevoir punition selon l'exigence du cas. Et, afin d'être averti, avait ses mouches et espies[1] parmi tout le pays qu'il dominait.

101. Déjocès donc assujettit seulement la nation des Mèdes, et se fit leur roi et seigneur. Le pays des Mèdes contient ces sortes de gens : Buses, Parétacènes, Strouchates, Arizantes, Budes et Mages. Telles sont les nations des Mèdes.

102. Déjoces eut un fils nommé Phraorte, lequel, après la mort de son père, qui régna cinquante-trois ans, succéda au royaume, et, ayant reçu la couronne, ne se put contenter de dominer seulement sur les Mèdes, mais dressa armée contre les Perses pour les premiers, et les mit en son obéissance. Accompagné de ces deux fortes nations, il subjugua en après l'Asie par le menu, faisant la guerre puis aux uns, puis aux autres, jusqu'à ce qu'il alla contre les Assyriens, et même contre ceux qui habitaient Ninus[2], lesquels jadis avaient dominé sur tous les autres, et lors étaient seuls en leur seigneurie, pour s'être départis de la ligue de leurs alliés. Au reste, leurs affaires se portaient très-bien. Phraorte prit la guerre contre eux, mais il y mourut avec grand nombre des siens, après avoir régné des ans vingt et deux.

103. Phraorte mort, Cyaxare, son fils, succéda à la couronne, et dit-on qu'il a été plus vaillant que ses prédécesseurs. Il fut le premier qui distribua par bandes, escadres

[1] Mouchards et espions. — [2] Ninive.

et compagnies, le soldat de l'Asie, et ordonna que hallebardiers, gens de cheval et archers, auraient leurs quartiers à part et ne marcheraient plus confusément ensemble, comme ils faisaient auparavant. Il est celui qui combattit les Lydiens, quand le jour fut converti en nuit[1], et qui réduit à soi l'Asie qui est au delà du fleuve Halys. Il proposa venger la mort de son père et ruiner la ville Ninus. Si fit à ces fins levée de ses hommes, lesquels il mena contre celle ville. Venu au combat, il défit les Assyriens; mais, comme il était campé entour la ville, une grande armée de Scythes lui vint tomber sur les bras, conduite par leur roi Madyès, fils de Protothyès. Ces Scythes s'étaient jetés en l'Asie, après qu'ils avaient chassé les Cimmériens de l'Europe, lesquels ils poursuivaient partout où ils fuyaient, de manière qu'ils les avaient suivis jusqu'en la Médie.

104. Or, il y a depuis le palus Méotis jusqu'au fleuve Phasis et jusqu'à Colchos trente journées de chemin pour un bon laquais. Depuis Colchos jusqu'en Médie, le chemin n'est fort long, parce qu'entre deux n'y a qu'une nation nommée Saspires, laquelle passée, vous êtes en la terre des Mèdes. Les Scythes n'étaient entrés par là, mais avaient tenu le haut par un chemin qui est le plus long, laissant à droite la montagne Caucase. Là, les Mèdes donnèrent la bataille aux Scythes; mais ils se trouvèrent les plus faibles et perdirent leur seigneurie. Au contraire, les Scythes occupèrent toute l'Asie.

105. De là prirent le chemin d'Égypte; mais étant encore en Syrie Palestine, Psammétique, roi des Égyptiens, leur vint au-devant avec présents et requêtes, et moyenna qu'ils ne passèrent outre. Retournant et laissant la Syrie à dos, grand nombre d'eux passa par la ville d'Ascalon, sans y porter aucun dommage; mais aucuns, qu'ils laissèrent léans, pillèrent le temple de Vénus Uranie, lequel, comme j'entends, est le plus ancien de tous les temples qu'ait la déesse : car le temple qui est en Cypre a été pourtrait[2] sur cestui-là, comme disent les Cypriens. Et celui qui est en Cythère a été bâti par les Phéniciens qui étaient de Syrie. La déesse en-

[1] Voyez plus haut, chap. 74. — [2] Imité, calqué, fait d'après.

voya la maladie des femmes[1] à ceux qui pillèrent son temple d'Ascalon, et à toute leur postérité. Et tiennent les Scythes qu'à cette cause ils sont sujets à cette maladie, et voient arriver vers eux hommes qu'ils appellent Énaries pour les guérir.

106. Les Scythes donc dominèrent en Asie des ans vingt et huit, gâtant et ruinant tout par leur insolence et arrogance. Car outre les tributs ordinaires, ils exigèrent de chacune tête tant que bon leur sembla, et, faisant courses et chevauchées çà et là, ravissaient tout le bien des Asiens, jusqu'à ce que Cyaxare et les Mèdes en reçurent grand nombre chez eux, lesquels ils enivrèrent, et après les taillèrent en pièces : qui leur fut moyen de recouvrer leur seigneurie et dominer sur les pays qu'ils tenaient auparavant. Ils prirent aussi de ce pas la ville de Ninive. Mais je dirai en autre œuvre[2] comment ils mirent davantage les Assyriens sous leur puissance, fors la contrée babylonienne. Après tous ces exploits, Cyaxare ayant régné des ans quarante, compris les vingt et huit que dominèrent les Scythes, il alla de vie à trépas.

107. Son fils Astyage lui succéda au royaume, et eut une fille nommée Mandane : de laquelle il eut vision en dormant, et lui sembla qu'il la voyait uriner en si grande abondance qu'elle emplissait toute la ville d'Ecbatane, et de là venait arroser et inonder toute l'Asie. Il proposa cette vision à aucuns mages interprètes des songes, et fut effrayé de ce qu'il apprit d'eux. Pourtant[3], quand Mandane fut en âge de marier, craignant sa vision, ne la voulut donner à aucun seigneur mède, encore qu'il s'en trouvât qui bien la méritaient. Il la donna à un Perse nommé Cambyse, lequel il trouva de bonne race et de mœurs douces et paisibles, bien qu'il l'estimait moins qu'un Mède de moyen état.

108. Mandane ayant épousé cestui Cambyse, la première année de leur mariage, Astyage eut une autre vision, et songea qu'il voyait sortir des parties honteuses de sa fille une vigne qui s'épandait par toute l'Asie. Il proposa, comme

[1] On croit que ce sont les hémorrhoïdes. — [2] Les savants sont généralement d'avis qu'Hérodote avait écrit une *Histoire d'Assyrie* qui n'est point arrivée jusqu'à nous. — [3] Aussi.

dessus, la chose aux interprètes des songes, et les ayant ouïs, envoya querir sa fille, qui était en Persie, et qui jà était enceinte. Elle venue, il la fit garder soigneusement, délibérant faire mourir ce qui était entour elle, à cause que les mages lui avaient dit que le fils de sa fille quelque jour régnerait en son lieu. Et ne s'endormit là-dessus; mais, sitôt que sa fille eut fait l'enfant, qui fut nommé Cyrus, il manda Harpagus, qui était son favori et le plus fidèle de ses serviteurs, même qui maniait toutes ses affaires, et lui dit ainsi : « Mon ami Harpagus, j'ai un affaire à vous recommander, auquel je vous prie que ne soyez négligent, et ne m'abusiez pour désir de faire service à autrui; car vous tromperiez vous-même. Prenez l'enfant qu'a fait Mandane, et le portez chez vous, puis le faites mourir et enterrer ainsi que vous aviserez. » Harpagus répondit : « Sire, jusqu'à présent vous n'avez en moi connu chose qui vous dût déplaire, et, pour l'avenir, j'ai bonne envie me garder de méprendre contre Votre Majesté. Puisqu'il vous plaît que l'enfant soit occis, c'est raison que votre volonté soit accomplie, et que, de ma part, je sois prêt à vous faire service. »

109. Ainsi répondit Harpagus, et, sur ce, lui fut l'enfant mis entre mains, paré d'un accoutrement pour aller à la mort. Il le reçut, et pleurant le porta en son logis. Arrivé, il conte à sa femme la commission que lui a donnée Astyage. Elle lui dit : « Comment, monsieur, avez-vous proposé d'exécuter ce commandement? » Harpagus répondit : « Assurez-vous que non, au moins en la sorte qu'il m'est enjoint. Et dût Astyage devenir fol et démoniaque cent fois plus, si ne sera-t-il par moi obéi en cet endroit, et ne lui servirai de bourreau. Je trouve plusieurs raisons pourquoi je ne dois ce faire. Premièrement, l'enfant est mon parent. Secondement, Astyage est vieil et caduc, et n'a point d'enfant mâle. Si d'aventure il veut que, par la mort de l'enfant, le royaume tombe à sa fille, de laquelle il me commande faire mourir le fils, que me restera-t-il de par elle, sinon encourir danger très-grand? On dira que, pour me sauver, il convient que l'enfant meure. Oui, mais il vaut mieux que cet office soit fait par les gens du roi que par les miens. »

110. Étant en ces difficultés, il dépécha un homme vers le berger du roi, sachant qu'il gardait ses bœufs et vaches en lieux fort propres pour faire mourir l'enfant, comme sont montagnes désertes et pleines de bêtes sauvages. Ce berger se nommait Mitradate, et avait épousé une femme qui avait nom Cyno, selon la langue grecque, et selon la langue des Mèdes, Spaco : car les Mèdes appellent une chienne spaca. Aux pendants de ces montagnes sont les pâtis, où gardait ce berger son bestial, du côté de la bise qui souffle travers Ecbatane, et du côté aussi de la Majour[1] : car toute la région des Mèdes, qui confine les Saspires, est fort bossue, haute et couverte de forêts, au demeurant plaine et unie. Le berger averti fit diligence de venir, et arrivé, Harpagus lui parla ce langage : « Berger mon ami, le roi te commande de prendre cet enfant, et le porter chez toi pour l'exposer aux bêtes sauvages, afin qu'il périsse et meure soudain : davantage, il m'a chargé de dire que, si tu ne le fais mourir et le sauves en façon que soit, il te fera mourir toi-même avec misérable tourment : au reste, je me suis ordonné que, de ma part, j'enverrai voir si tu l'auras exposé aux bêtes. »

111. Le berger, écoutant ces paroles, prit l'enfant et retourna sur ses brisées, tant qu'il arriva en sa cabane. Et Dieu voulut, pendant qu'il était venu en la ville, que sa femme accouchât, laquelle tout le jour avait été en travail : dont ils étaient tous deux en émoi, craignant que le fruit de son ventre ne vînt point à perfection ; mais pour cause que Harpagus, contre son accoutumé, avait mandé le berger, quand il fut de retour, comme si sa femme l'eût vu contre son espoir, elle lui demanda la première pourquoi Harpagus l'avait si hâtivement envoyé querir : le berger répondit : « M'amie, quand je suis là arrivé, j'ai vu et ouï chose qui voir et faire ne se doit chez nos maîtres et seigneurs. Et je vous dirai comment. Toute la maison de Harpagus était en deuil et en tristesse, dont j'ai été fort étonné. Incontinent que je suis entré, j'ai vu un petit enfant parmi la place qui haletait et criait, et toutefois il était enveloppé d'un lange

[1] La mer Noire.

de drap d'or, et d'un maillot de diverses couleurs. Soudain que Harpagus m'a vu, il m'a commandé prendre l'enfant, et m'en venir l'exposer aux bêtes en la montagne, la plus dangereuse qui soit en ces environs, me disant que le roi Astyage me commande ce faire, et me menaçant rudement si je fais le contraire. J'ai pris l'enfant et l'ai apporté, pensant bien qu'il était à quelqu'un de la cour; de juger à qui il ne m'était possible. Certes, je me suis émerveillé de le voir ainsi enveloppé de drap d'or, et que toute la maison de Harpagus était en pleurs. Enfin j'ai entendu l'affaire par le varlet, qui m'a conduit hors la ville et m'a baillé l'enfant. Il m'a dit qu'il est à Mandane, fille du roi, et à Cambyse, fils de Cyrus, et m'a certifié qu'Astyage a commandé qu'on le fasse mourir. Et voilà ce que j'en sais. »

112. Le berger découvrit l'enfant et le montra à sa femme, laquelle voyant qu'il était grand et beau, se prit à pleurer, et, embrassant les genoux de son mari, suppliait, comment que ce fût, qu'il ne le jetât point. Le berger répondit : « Il n'est possible faire autrement : car gens viendront de la part de Harpagus voir si j'aurai exécuté le commandement du roi, et, si je ne l'ai fait, ils me feront malheureusement mourir. » Voyant qu'elle ne pouvait gagner son mari, elle lui dit, pour la seconde fois : « Puisque je n'ai ce crédit de vous démouvoir de jeter l'enfant, je vous prie, si c'est à toute force qu'il faille voir comment il aura été exposé aux bêtes, faites-moi ce bien d'y besogner ainsi. Vous voyez que je viens d'accoucher d'un fils, que j'ai rendu mort, il me semble que vous le devez porter en la montagne, et le produire aux gens de Harpagus, quand ils viendront. Au regard de cestui-ci, fils de madame Mandane, nous le nourrirons comme de nous engendré. Par ce moyen, nous ne ferons tort à nos maîtres, et, de notre part, nous aurons avisé à nous : car notre enfant aura sépulture royale, et cestui-ci ne perdra la vie. »

113. Le berger eut opinion que sa femme parlait fort bien selon le cas qui s'offrait : par quoi exécuta soudain comme il était avisé, et, prenant le mort, bailla le vif à sa femme. Il mit le sien dans le berceau où il avait apporté le petit Cyrus,

et le couvrit de tout son accoutrement, pour le porter en la plus déserte montagne qui fût entour lui. Trois jours après, il s'achemina vers la ville, et bailla la garde du berceau à un sien compagnon. Arrivé en la maison de Harpagus, il dit qu'il est prêt de montrer l'enfant mort. Harpagus y envoya les plus fidèles de ses archers, par lesquels il entendit la vérité, et donna sépulture à l'enfant du berger. Le petit Cyrus se fit nourrir par la gente pastourelle, laquelle lui donna un autre nom et pas celui de Cyrus.

114. Venu en l'âge de dix ans, il fit un acte qui le découvrit. Au village où le berger tenait ses troupeaux, il jouait sur un chemin avec les petits enfants de son âge, qui l'élurent pour leur roi, ce qu'il accepta et ordonna à tous leurs états et offices. Les uns lui devaient bâtir maisons et châteaux, et les autres lui servir de gardes. Davantage l'un devait être l'œil du roi, et l'autre était établi pour lui faire rapport du gouvernement de ses affaires, en sorte que chacun des petits enfants avait sa charge. Entre ces compagnons de jeu était le fils d'Artembarès, seigneur illustre parmi les Mèdes, lequel ne voulut obéir au commandement de Cyrus, et par ce fut saisi par ses compagnons, et amené vers leur roi, qui le châtia assez rudement. Quand il fut échappé, il se dépita plus; d'autant qu'il avait souffert chose indigne de soi, et, retournant en la ville, se plaignit à son père du traitement que lui avait fait Cyrus : non qu'il le nommât Cyrus, mais le fils du berger. Artembarès, tout colère qu'il fût, s'en alla vers le roi, et, menant son fils avec lui, conta le tort qu'on lui avait fait, disant : « Sire, voici comment nous sommes outragés par un varlet, fils de votre berger. » Ce disant, découvrit à nu les épaules de son fils.

115. Le roi écoutant et voyant, voulant aussi venger l'enfant pour l'honneur d'Artembarès, envoya querir le berger et son fils, lesquels comparants, le roi jeta l'œil sur Cyrus, et lui dit : « Viens çà, toi, qui es fils de ce berger, as-tu osé ainsi vilainement fouetter le fils de ce personnage, qui est des premiers de ma cour? » Cyrus répondit : « Sire, je ne lui ai rien fait qu'avec droit et équité. Si vous plaît, vous entendrez comment. Les enfants du village, entre lesquels

était cestui-ci, se jouant m'ont élu pour leur roi, estimant que j'étais le plus capable pour cet état. Les autres enfants ont très-bien accompli ce qu'il leur a été ordonné faire, mais cestui-ci a été désobéissant, et m'a méprisé; à cause de quoi il a reçu punition. Si vous êtes d'avis que pour ce je doive souffrir, me voici pour l'amender. »

116. Astyage oyant ainsi parler Cyrus, eut appréhension qu'il le reconnaissait, et que le trait de son visage lui rapportait : joint que la contenance de l'enfant montrait une noblesse et quelque franche condition, outre que le temps auquel il fut exposé accordait avec son âge. Ces choses étonnèrent le roi tellement, qu'il demeura quelque temps sans mot dire, puis enfin, ayant repris ses esprits, voulut qu'Artembarès se retirât pour interroger le berger à part, et dit à Artembarès : « Mon ami Artembarès, je fais ceci, afin que votre fils n'ait occasion de se plaindre. » Ainsi donna congé à Artembarès. Cyrus, d'autre part, est mené dans le château par le commandement du roi, et étant le berger demeuré seul, le roi lui demanda où il avait pris cet enfant, et qui lui avait baillé. Il répondit qu'il était sien, et que celle qui l'avait porté en son ventre était chez lui. Astyage lui dit : « Tu pourvois mal à ton affaire, et me fais croire que tu as envie de tomber en grandes nécessités. » Ce disant, fit signe à ses archers de le prendre. L'ayant saisi, ils le menaient à la question, mais tantôt il commença à découvrir tout le fait sans rien déguiser, puis descendit aux prières, suppliant au roi qu'il lui voulût pardonner.

117. Quand Astyage eut tiré la vérité du berger, il ne se soucia plus de lui; mais il se trouva fort marri contre Harpagus, et commanda à ses archers de l'appeler. Quand il est arrivé, le roi lui dit : « Harpagus, je voudrais savoir de vous en quelle manière vous avez fait mourir l'enfant de ma fille, que je vous baillai. » Harpagus, voyant le berger présent, ne voulut gauchir chemin [1], craignant être convaincu du contraire; par quoi il usa de ce langage : « Sire, ayant reçu l'enfant de vos mains, je disputai en moi comment je pourrais fournir à votre intention, sans me charger de crime,

[1] Prendre une fausse route.

et, pour ne faillir endroit vous ni endroit votre fille, je besognai en cette sorte. Je mandai cestui votre berger et lui baillai l'enfant, lui disant que vous aviez commandé sur la vie qu'il fût occis. En quoi je ne mentais : car ainsi le me commandâtes. Pour donc mettre votre commandement à exécution, je baillai l'enfant à ce berger, lui chargeant bien expressément qu'il l'exposât en quelque montagne déserte, et demeurât auprès jusqu'à ce qu'il serait mort, et n'oubliai de le menacer, si ne rendait la chose faite et parfaite. Ayant accompli sa charge jusqu'à mort ensuivie, j'envoyai vers lui les plus fidèles de mes eunuques, par lesquels je vis la vérité du fait, tant que moi-même ai donné sépulture à l'enfant. Et je vous assure, sire, qu'il en est ainsi allé, et que l'enfant est mort en la sorte que je vous dis. » Harpagus parle ainsi rondement.

118. Mais Astyage sut cacher son courroux, et le dissimula jusqu'à réciter à Harpagus ce qu'il avait appris du berger, puis lui vint à dire : « Dieu merci, l'enfant est vivant, et du fait ne va que bien, car j'étais fort marri du commandement que j'avais fait, et me pesait grandement que ma fille m'en pouvait blâmer. Mais puisque la fortune est si bien tombée, d'une part je vous prie envoyer votre fils pour faire compagnie au petit mignon nouveau venu; d'autre, à cause que je veux sacrifier, pour la sauve de l'enfant, aux dieux, auxquels appartient l'honneur, ne faillez de vous trouver ici à dîner. »

119. Harpagus, écoutant ces paroles, fit une grande révérence, et se tint fier que sa faute était tombée si à propos, et, outre le bon événement, que le roi l'avait semond de dîner. Il prit le chemin de sa maison, et, arrivé léans, incontinent envoya son fils unique, qui avait environ treize ans, vers le roi Astyage, lui chargeant bien étroitement faire tout ce que le roi lui commanderait, et, joyeux de son aventure, en fit le conte à sa femme. Astyage, qui lui gardait bonne, fit mourir son fils sitôt qu'il fut arrivé vers lui, et le fit mettre en pièces pour en faire rôti, bouilli; puis donna si bon ordre à l'accoutrement, qu'il fut prêt quand il le demanda. Venue l'heure de dîner, les autres seigneurs assis-

tèrent, et ne se tint loin Harpagus. Au plat d'Astyage et des autres seigneurs furent présentées chairs de mouton, mais à Harpagus furent offertes les carbonnades du corps de son fils, excepté la tête et les extrémités des pieds et mains, que l'on tenait à part cachées dans une corbeille. Quand Astyage pensa qu'Harpagus avait suffisamment repu, il lui demanda s'il avait trouvé goût en la viande, et il lui répondit : « Oui, sire, bien grand. » Lors ceux qui avaient commandement de ce faire lui apportèrent à couvert la tête de son fils, pieds et mains, et lui dirent : « Découvrez ce mets, et en prenez telle portion que voudrez. » Ce que fit Harpagus, et, découvrant le présent, vit les piteuses reliques de son fils; de quoi il ne fit semblant, et là-dedans se posséda soi-même. Adonc Astyage lui demanda s'il connaissait la venaison dont il avait repu. Il répondit que si, et au reste qu'il faut trouver bon tout ce que fait le roi. Sur ce, prit les reliefs de son fils, et retourna en son logis; et j'ai bien opinion que depuis il fit recueillir tout ce qu'on put trouver du corps de son fils, et le fit mettre en sépulture.

120. Telle fut la peine que fit porter Astyage à Harpagus. De là en avant il voulut regarder à l'enfant Cyrus, et à ces fins appela les mêmes mages qui lui avaient interprété les songes. Et arrivé leur demanda s'ils étaient souvenants de ce qu'ils en avaient jugé. Ils répondirent, comme auparavant, qu'il était nécessaire que l'enfant régnât, si tant pouvait vivre et ne mourait en chemin. Il répliqua : « L'enfant est et reste vivant. Mais je vous veux conter ce qui lui est avenu. Étant nourri aux champs, les enfants du village l'ont établi roi, et en ce a fait tous les actes de vrai roi; car il a ordonné archers pour sa garde, huissiers, courriers, chevaucheurs et autres officiers qui sont ès maisons des rois. A votre avis, où tend tout cela? » Les mages répondent : « Si l'enfant est vivant et a régné sans aucune providence préalable, il nous semble, sire, que vous vous devez assurer et prendre courage, car il ne régnera pour la seconde fois, à raison que les aucunes de nos divinations se passent en bien petits effets, et spécialement les songes tombent volontiers en faible assurance. » Astyage leur dit : « Je suis bien de

cette opinion, et crois, puisque l'enfant a été appelé roi, que mon songe est accompli, et ne dois plus craindre qu'il me soit préjudiciable; toutefois, je vous prie, avisez avec vous et me conseillez ce qui est de faire pour la sûreté de ma maison et de vous. » Les mages répondirent : « Sire, il nous importe grandement que votre royaume soit ferme et assuré, car, suivant votre songe, s'il tombait entre les mains d'un étranger, comme de cet enfant, qui est Perse, nous, qui sommes Mèdes, serions réduits en servitude, et comme étrangers serions fort vilipendés des Perses. Mais, vous régnant, qui êtes notre concitoyen, nous régnons en partie, et recevons de vous grands honneurs. Pourtant, la raison veut que nous regardions à vous et à votre royaume, et si nous y voyons chose qui soit à redouter, nous la devons déclarer sans vous rien déguiser. De présent, puisque ainsi est que votre songe pour néant vous a cuidé[1] donner avertissement, nous prenons assurance, et vous conseillons cet expédient. Il faut que vous envoyiez l'enfant en Persie, avec ses père et mère, arrière de vos yeux. »

121. Astyage fut joyeux de ce conseil, et, appelant le petit Cyrus, lui dit : « Mon fils, je connais que je vous ai voulu faire tort, suivant la fausse vision qui m'était venue en dormant, et que, par votre destinée fatale, la vie vous est sauve. Désormais je suis d'avis que vous fassiez bonne chère et que vous acheminiez vers les Perses. Je vous baillerai gens pour vous conduire, et vous trouverez là vos père et mère, non pas Mitradate le berger ne sa femme. »

122. Avec ces paroles, il donna congé à Cyrus, lequel, retourné en la maison de Cambyse, son père, fut par lui reçu et par sa mère, et, entendant qui il était, le festoyèrent grandement, parce qu'ils le pensaient mort dès qu'il fut né. Ils demandèrent comment il était demeuré en vie, et il répondit que par ci-devant n'en avait rien connu, et s'était grandement abusé, trop bien que sur le chemin il avait appris toute sa fortune. Adonc il leur conta comment il avait pensé être fils du berger du roi Astyage, et comment la femme dudit berger l'avait nourri. Et croyez qu'il n'ou-

[1] Cru.

bliait les louanges d'elle, mais à tout propos avait le nom de Cyno en la bouche. Ses père et mère retinrent fort bien ce mot, et, afin qu'il semblât aux Perses que par œuvre divine Cyrus restait vivant, ils semèrent bruit que Cyrus avait été nourri par une chienne. Et de là est procédée la fable que l'on récite touchant ce.

123. Cyrus venu en âge viril, et se trouvant le plus puissant et robuste de ceux de son âge, et aussi le plus aimable, était sollicité par Harpagus, avec dons et présents, pour le désir qu'il avait de se venger d'Astyage : car, parce qu'il était personne privée, il ne trouvait en soi le moyen de ce faire. A cette cause, quand il vit que Cyrus était tout parvenu, il le tira de sa ligue[1], lui faisant entendre que, comme lui, il se ressentait des cruautés d'Astyage. Si lui dressa au par sus[2] ses affaires en cette manière. Se portant Astyage fort rigoureux vers les siens, il se trouva avec les principaux seigneurs des Mèdes, et leur persuada d'installer Cyrus au royaume, et en priver Astyage. Ayant tramé cette besogne, il pensa de signifier son entreprise à Cyrus, qui était en Persie, par ce moyen : car autrement ne pouvait, à cause que les chemins étaient épiés et embûchés de toutes parts. Il accoutra un lièvre et le vida si proprement, qu'il ne lui déchira aucunement le ventre, puis y mit son paquet de lettres, où il avait écrit ce que bon lui semblait. Ce fait, il recousit le ventre du lièvre, et, le mettant dans une bourse de filet, le bailla au plus fidèle de ses veneurs, qu'il envoya en Persie, lui commandant de le présenter lui-même à Cyrus, et de bouche lui dire qu'il fallait que de ses mains il ouvrît le lièvre en lieu à part.

124. Le veneur exécuta sa commission, et tenant Cyrus le lièvre lui fendit le ventre, où il trouva le paquet de lettres, dont il fit lecture, et parlaient ainsi : « Monseigneur, fils de Cambyse, vous ne devez douter que les dieux vous regardent et se soucient de vous : car autrement jamais ne fussiez parvenu à si haut degré de fortune que maintenant avoir moyen prendre vengeance d'Astyage, à qui n'a tenu qu'il n'ait été homicide de votre personne. Certainement,

[1] Il l'entraîna dans son parti. — [2] En outre, au surplus.

suivant son vouloir, vous avez été mort; mais, par la grâce des dieux et de moi, vous vivez. Ce que, je pense, jà piéça[1] vous avez appris bien au long, ensemble comme les choses sont passées en votre endroit, et aussi ce que j'ai souffert de sa main pour ne vous avoir occis, mais baillé au berger. Aujourd'hui les affaires sont en état que, si vous me voulez croire, je vous rends seigneur de toutes les terres que tient Astyage. De votre part, vous avez seulement à induire les Perses à révolte, et avec eux venir à main armée contre les Mèdes. Lors, soit que moi ou autre des seigneurs ait la charge d'aller à l'encontre de vous, tenez pour tout assuré que les choses se feront ainsi que vous voudrez : car il est certain que les seigneurs quitteront le service d'Astyage, et se retireront avec vous, même prendront toute peine à le ruiner et jeter de son royaume. Par quoi, se trouvant les choses ainsi apprêtées par deçà, regardez de faire ce que je vous dis, et y besognez en diligence. »

125. Cyrus, après avoir écouté le contenu de cette missive, pensait par quel subtil moyen il pourrait induire les Perses à révolte, et sur ce pensement trouva que cestui-ci était le plus expédient. Il contrefit une lettre au nom d'Astyage, et fit publier qu'à certain jour les Perses s'assemblassent, ce qu'ils firent, et il ouvrit en leur présence certaines lettres dont il fit lecture. Elles contenaient qu'Astyage faisait son petit-fils Cyrus son lieutenant général sur tous les Perses. La lecture achevée, il commença leur dire : « Messieurs, suivant le mandement du roi, je vous signifie que chacun de vous ait à se trouver devant moi, en équipage d'homme de guerre, garni de sa faux. » Ainsi fut la proclamation de Cyrus. Entre les nations des Perses, qui sont plusieurs, voici celles que Cyrus assembla, et leur persuada de se révolter, parce que d'elles dépendent toutes les autres. Ce sont Artéates, Perses, Pasargades, Maraphiens et Masiens. Les plus vaillants sont les Pasargades, du sang desquels viennent les Achéménides, dont sont issus les rois de Persie. Les autres nations sont celles-ci : Panthialiens, Dérusiens et Carmaniens, lesquels s'adonnent tous au labourage. Les

[1] Depuis longtemps.

autres, comme les Dahes, Mardiens, Driopiques et Sagarties, sont pâtres, et gît leur fait en pâturages et nourritures de bétail.

126. Le jour venu qu'ils se trouvèrent avec l'équipage qui leur était ordonné, Cyrus leur dit que, pour tout ce jour, il leur convenait esplanader un pays de garrigues[1], qui contenait environ dix-huit ou vingt stades : ce qui fut fait; et pour la seconde fois il leur ordonna que, au lendemain, tous se trouvassent en ce même lieu, lavés et nettoyés. Cependant il assembla les troupeaux de son père, chèvres et moutons, et d'une partie d'iceux fit sacrifice aux dieux, et les autres fit apprêter avec vins et viandes exquises, comme qui voulait recevoir et traiter tout l'exercite[2] des Perses. Le lendemain, les Perses ne faillirent à se trouver en ce lieu, et, quand ils furent arrivés, Cyrus commanda qu'ils se couchassent par les prairies, et donna ordre qu'ils fussent bien traités. Quand ils eurent dîné, Cyrus leur demanda quel métier mieux ils aimaient, ou celui du jour précédent, ou bien celui qu'ils venaient de faire. Ils répondirent que trop y avait à dire, car le jour de devant ils avaient grandement peiné et travaillé, et de présent ils avaient reçu tout le bon traitement qu'il est possible. Cyrus, entendant ce propos, leur découvrit toute son entreprise, et leur dit : « Mes compagnons, vos affaires sont telles que, si vous me voulez écouter, les biens que venez de recevoir et un million d'autres vous aviendront, sans que portiez désormais aucune peine servile. Au contraire aussi, si ne me voulez obtempérer, vous encourrez peines et fatigues semblables à celles que portâtes hier. Par quoi, si me voulez croire pour cette heure, je vous rends de bref en liberté : car, de ma part, j'ai opinion que je suis né avec quelque fortune divine, afin que je vous mette tel heur en main. Au reste, je ne vous estime rien moins que les Mèdes, soit pour le métier de la guerre, ou soit pour autres factions : au moyen de quoi, puisque ces choses sont telles, si me croyez, le plus tôt qu'il vous sera possible, vous abandonnerez Astyage. »

127. Les Perses furent aises de recevoir liberté, et de ce

[1] Déblayer un terrain rempli de broussailles. — [2] Armée.

pas créèrent un chef qui les conduirait, attendu que de longtemps ils se trouvaient ennuyés de la sujétion des Mèdes. Astyage averti du ménage que lui dressait Cyrus, il lui envoya un héraut qu'il vînt vers lui. Cyrus dit au héraut qu'il rapportât au roi que, plus tôt qu'il ne voudrait, il viendrait vers lui. Astyage, entendant cette réponse, commanda que les Mèdes s'armassent, et, comme celui qui avait irrité les dieux, fut si dépourvu de sens, qu'il bailla la charge de son armée à Harpagus, sans se souvenir du tour qu'il lui avait joué. Les Mèdes, jetés aux champs, entrèrent en mêlée parmi les Perses, et combattirent vaillamment ceux qui n'avaient été participants de la pratique d'Harpagus; mais les autres passèrent du côté des Perses, et la grande part, de propos délibéré, fit lâchement et fuit vers Cyrus.

128. La nouvelle de cette route[1] si honteuse fut tantôt apportée à Astyage, lequel commença menacer Cyrus, disant que la joie ne lui demeurera pas ainsi. Toutefois, avant que procéder plus outre, il commanda que les mages, qui l'avaient conseillé d'envoyer Cyrus arrière de soi, fussent empalés. Ce fait, il arma le demeurant des Mèdes qui étaient en la ville d'Ecbatane, tant jeunes que vieux, et les mena à l'encontre de Cyrus, sur lequel il chargea incontinent qu'il le trouva; mais il eut du pire, car lui-même fut prisonnier, et perdit tous les Mèdes qui étaient en son exercite.

129. Quand Astyage fut prisonnier, Harpagus se trouva devant lui, et le festoyant lui donnait petites atteintes. Entre autres paroles piquantes, il lui demanda s'il se recordait[2] du dîner où il le traita si magnifiquement, et usait de ce langage, voyant qu'Astyage de roi était devenu serf et esclave. Astyage le regarda et lui demanda si faisait les affaires de Cyrus siennes. Harpagus lui répondit que lui-même avait écrit à Cyrus, et que à juste cause il avait ce fait. Adonc Astyage lui déclare qu'il est le plus mal avisé et le plus méchant des hommes : mal avisé, parce que lui-même pouvait être roi, si avait su faire tomber les choses au point où elles étaient réduites, et néanmoins il avait pratiqué le royaume pour un autre; méchant, d'autant que, pour un

[1] Déroute. — [2] Se souvenait.

dîner mal servi, il avait mis les Mèdes en servitude. Car, s'il fallait de tout point que le royaume fût à autre et ne le voulait tenir, trop plus était raisonnable saisir[1] un Mède de ce bien que non pas un Perse. Et maintenant les choses sont en disposition que les Mèdes, qui sont exempts de la faute, seront serfs, en lieu qu'ils étaient maîtres et seigneurs; et les Perses, qui par ci-devant étaient serfs des Mèdes, domineront dorénavant sur eux.

130. Astyage donc, après avoir régné des ans cinq et trente, se trouva privé de sa seigneurie[2], et fut sa rudesse cause que les Mèdes furent contents de se rendre sujets aux Perses, encore qu'ils eussent tenu la seigneurie de l'Asie, qui est delà le fleuve Halys, l'espace de cent vingt et huit ans, sans compter ce que les Scythes y ont dominé entre deux. Depuis, ils se sont repentis et se sont révoltés contre Daire; mais derechef ils ont été matés et vaincus en bataille. Dès que Cyrus se leva contre eux, il commença quand et quand à dominer sur cette haute Asie, qui est delà le fleuve Halys, et ne fit autre mauvais traitement à Astyage, mais le tint avec soi jusqu'à la mort. Par ce discours appert[3] de qui fut né Cyrus, comment il fut nourri et comment il parvint à être roi, finalement comme depuis il subjugua Crésus, qui régnait sur les Lydiens par le moyen d'un forfait commis, ainsi que j'ai devant dit. Après lequel assujetti, il se trouva seigneur de toute l'Asie.

131. Maintenant je parlerai des coutumes et façons de vivre, dont j'ai vu et connu user les Perses. Ils n'ont images aucunes, temples ne autels, et par leur loi n'est permis d'en faire bâtir, ainçois[4] tiennent pour fols ceux qui veulent ce faire; et à mon jugement qu'ils le font parce qu'ils estiment que les dieux ne sont engendrés des hommes, comme pensent les Grecs. Ils montent sur hautes montagnes quand ils veulent sacrifier à Jupiter, et appellent toute la rondeur du ciel Jupiter. Ils sacrifient davantage au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau et aux vents, et de toute antiquité le font ainsi. Depuis, ils ont appris des Assyriens et Arabes

[1] Mettre en possession. — [2] L'an 559 avant J. C. — [3] Il est évident, on voit clairement. — [4] Mais.

sacrifier à Vénus Uranie, qui par iceux Assyriens est appelée Mylitta, par les Arabes Alitta, et par les Perses Mithra.

132. Sacrifiant à ces dieux, ils se gouvernent en cette manière : ils ne dressent autels, ils n'allument feu ni font libations en goûtant le vin et l'épandant; davantage, ils ne sonnent flûtes ne hautbois, ils ne portent couronnes en leurs têtes, et ne font aspersion de farine; mais chacun d'eux, voulant sacrifier, conduit sa victime en lieu non contaminé[1]; puis, ayant en tête la tiare faite le plus souvent de myrte, invoque le dieu. Il n'est licite à un sacrifiant de prier seulement pour soi, mais faut qu'il prie pour la prospérité du roi, et généralement de tous les Perses. Par ce moyen, lui-même est compris en la prière. Quand la victime est hachée en pièces, il la fait cuire, puis arrache l'herbe la plus douce et polie qu'il trouve, spécialement le trèfle, et arrange dessus toutes ses pièces. Ce fait, le mage, qui est là présent, se met à entonner un hymne nommé Théogonie, que les Perses estiment incantation, parce que sans le mage il ne leur est licite de sacrifier. Après que le sacrifiant a attendu quelque temps, il emporte ses pièces de chair, et en use selon la coutume.

133. Ils célèbrent principalement le jour de leur nativité, et pensent que, en ce jour plus qu'ès autres, est permis mettre quantité de viandes sur table. A ce moyen, les riches présentent ce jour bœufs, chevaux, chameaux et ânes rôtis tout entiers; mais les pauvres ne présentent que petits animaux. Ils mangent peu de viande, mais ils ont beaucoup d'issues qui ne sont fort friandes; et par ce, eux Perses disent que les Grecs se lèvent de table avec leur faim, pour cause que, après la viande, ne leur vient issue que l'on doive estimer, et aussi, si leur en venait, ils ne cesseraient de manger. Ils aiment fort le vin; toutefois il ne leur est permis de vomir ne uriner en la présence d'autrui. Leur coutume est de disputer des grandes affaires la journée qu'ils ont bien bu; toutefois, le lendemain, avant boire, est remis sur le bureau ce que lors ils ont avisé; et si, à jeun, ils se retrouvent en pareille opinion, la délibération sort[2] son

[1] Souillé. — [2] A.

effet. Mais si d'aventure le premier avis ne se trouve bon, alors la chose demeure sans exécution; et volontiers, après les poires et le fromage[1], ils concluent ce qu'ils ont délibéré à jeun.

134. Quand ils se rencontrent par les chemins, avant que saluer, ils se baisent en la bouche s'ils sont égaux; mais si l'un des deux est quelque peu moins que l'autre, ils baisent en la joue; et si beaucoup s'en faut qu'il ne soit aussi noble, il plie le genou jusqu'en terre pour faire la révérence. Après leurs personnes, en premier lieu ils font cas de leurs proches voisins, en second de ceux qui suivent en proximité de voisinage, et consécutivement des autres. Ils estiment peu ceux qui habitent loin d'eux, pour ce qu'ils se cuident[2] les plus vaillants des hommes; et font tomber en contre ces éloignés selon le calcul des voisins, estimant les plus éloignés les plus défaillis et plus lâches[3]. Régnant les Mèdes, les nations d'entre eux dominaient les unes sur les autres, et les Mèdes dominaient sur toutes en général et sur les proches voisins d'elles. Les Perses commandaient à ceux qui n'étaient si joignants de leurs frontières, et les Mèdes à leurs plus proches voisins. Ainsi distribuent les Perses leurs honneurs, parce que la nation d'entre eux qui a la domination et conduite des affaires se pousse toujours en avant.

135. Au demeurant, les Perses appètent[4] les façons des étrangers plus que tous les hommes, et par ce ils se vêtent et habillent à la mode des Mèdes, et la trouvent plus belle que la leur; même en guerre, ils portent les corselets des Égyptiens. Ils sont aussi convoiteux de toutes les délices dont ils oient parler, et ont appris des Grecs se mêler avec les garçons. Chacun d'eux peut épouser plusieurs jeunes filles, mais ils tiennent beaucoup plus de concubines.

136. Après s'être trouvés en quelques batailles, ils sont estimés gentils compagnons, s'ils peuvent montrer plusieurs enfants siens. Pour quel respect le roi envoie par chacun an

[1] Le texte dit après boire, quand ils sont ivres. — [2] Croient. — [3] Cette phrase n'est pas très-nette. Hérodote veut dire que les Perses accordent aux autres d'autant plus de vertu qu'ils se rapprochent le plus de l'excellence, et d'autant moins qu'ils s'en éloignent le plus. — [4] Recherchent, adoptent.

présent à qui plus en montre, car en leur endroit, pluralité est estimée la plus forte. Depuis l'âge de cinq ans jusqu'à vingt, ils apprennent à leurs enfants trois choses seulement : piquer chevaux, tirer de l'arc et dire vérité. Avant les cinq ans, les enfants ne se trouvent en la présence de leurs pères, mais sont nourris parmi quelques femmes, et le font afin que, si l'enfant meurt pendant cette nourriture, le père n'en porte aucun ennui.

137. Quant à moi, je loue fort cette coutume; mais je loue pareillement celle par laquelle il n'est licite au roi, pour une seule faute, faire mourir aucun des siens; ne à Perse, quel qu'il soit, pour un seul crime, faire souffrir ses domestiques, mais seulement peut exécuter sa colère, quand, après avoir examiné la vie du personnage, il trouve que les fautes surpassent les services. Ils maintiennent aussi que jamais homme ne tue père ou mère, et que, quand on a voulu punir telle énormité, après que les choses ont été bien recherchées, on a trouvé que les délinquants étaient enfants supposés ou bâtards; et sont en cette opinion parce qu'il n'est croyable que vrais père et mère soient jamais occis par leurs enfants.

138. Emprès[1] eux, ce qui n'est honnête à faire n'est aussi honnête à dire, et par ce le mentir est estimé fort laid; en après, être redevable à autrui, et ce pour plusieurs causes, mais principalement parce qu'il convient que qui doit soit menteur. Si aucun d'eux est atteint de lèpre ou de la maladie Saint-Main[2], il n'entre jamais dans les villes et ne se trouve parmi les autres Perses; et disent que qui sent ces maladies a péché contre le soleil. Ils chassent tout étranger de leur région, encore qu'ils l'aient reçu pour un temps, et en lieu y apportent colombes blanches; ils n'urinent, crachent, lavent les mains, ne font autre ordure dans les fleuves, mais les révèrent sur toutes choses.

139. Une propriété de langage leur est échue, laquelle

[1] D'après eux, suivant eux.

[2] Espèce de lèpre que les Grecs appellent *Leucé* : c'est une efflorescence de la peau, une sorte d'exanthème, auquel Lucien fait allusion dans ses *Dialogues des courtisanes*. *Dialog.* XI, 3; t. II, p. 374 de notre traduction.

ils ignorent ; mais nous, Grecs, l'entendons : c'est que leurs noms répondent à la taille du corps et à la hautesse de cœur, se terminant tous en la lettre que les Doriques appellent *san* et les Ioniques *sigma*. A quoi si tu veux prendre égard, tu trouveras que non l'un et l'autre si, mais que tous les noms des Perses généralement se terminent en même lettre.

140. Et je puis affirmer pour vérité que ces choses sont telles, comme les ayant vues et connues. Autres façons plus secrètes sont récitées des Perses, lesquelles sont cause que l'on ne connaît manifestement comme ils se gouvernent endroit leurs trépassés, sinon qu'ils les laissent tirer[1] aux chiens et aux oiseaux avant que les ensevelir; et je sais certainement que les mages y besognent en cette façon, car ils le font à la vue de chacun. Au reste, tous les Perses polissent et adoubent[2] de cire les corps des trépassés, puis les mettent en terre. Ces mages diffèrent beaucoup de tous hommes, mêmement en leurs sacrifices : car les Égyptiens ne tuent jamais chose qui ait âme; mais les mages tuent de leurs mains tout animal, excepté l'homme et le chien, et pensent avoir fait grandes armes si peuvent tuer fourmis, serpents et autres animaux reptiles et volatiles. Mais à tant sera dit des coutumes et façons des Perses, selon que j'ai du commencement proposé, et par ce je retourne à mon premier propos.

141. Tantôt donc que les Lydiens furent en la puissance des Perses, les Ioniens et Éoliens envoyèrent vers Cyrus, requérant d'être reçus à même composition que les sujets de Crésus. La requête entendue par Cyrus, il se tourna à faire le conte d'un ménétrier, lequel, voyant les poissons noyant[3] dans la mer, commença à sonner de sa flûte pour les faire venir à bord; mais il se trouva frustré de son espoir, et par ce prit le verveux[4] et le jeta si à propos, qu'il accueillit grand nombre desdits poissons et les tira à terre. Les voyant sauteler et baller[5] dans le filet, leur dit : « Je vous prie, déportez-vous de danser, puisque vous n'avez voulu ce faire

[1] Déchirer. — [2] Enduisent. — [3] Nageant. — [4] Filet de pêche en pointe. — [5] Danser.

quand je vous ai sonné. » Cyrus les paya de cette allusion, pour cause que, quand il les avait requis de laisser le parti de Crésus, ils ne l'avaient voulu écouter, et maintenant, après les choses exécutées, ils étaient prêts lui rendre obéissance. Il leur répondit donc ainsi avec colère. Les Ioniens, écoutant ces paroles, reprirent le chemin de leurs villes, et commencèrent à se fortifier et remparer, puis s'assemblèrent tous au lieu nommé Panionion, hormis les Milésiens, car avec eux seulement Cyrus avait capitulé de les maintenir en tel traitement que leur faisait le Lydien Crésus. Les Ioniens assemblés conclurent qu'ils enverraient ambassade en Sparte pour requérir les Lacédémoniens de secours.

142. Ces Ioniens, en la contrée desquels est bâti le Panionion, avaient fondé villes en la plus belle assiette, quant au ciel et saisons de l'année, que firent oncques tous les hommes que j'ai connus : car ils n'ont ce fait en lieux les plus hauts ne plus bas, ne pareillement au regard du levant ou du ponant, attendu que les unes de ces assiettes sont sujettes à froid, à pluies et à neiges, et les autres à chaud, relent[1], vapeurs et brouillards. Leur langage n'est un, mais usent de quatre langues diverses. Milet, leur première ville, est assise au midi; après suivent Myus et Priène, lesquelles sont situées en Carie, et entre ces trois le langage est pareil. Les villes qu'ils tiennent en Lydie sont Éphèse, Colophon, Lébède, Téos, Clazomènes et Phocée, lesquelles n'accordent aucunement en langage avec ces trois autres villes, bien que leur prolation[2] soit pareille. Il y a davantage trois autres villes en Ionie, dont les deux sont isolanes[3], c'est-à-dire l'une en Samos, et l'autre en Chios; une seule est en terre ferme, nommée Érythrée. Aujourd'hui les Chiois et Érythréens parlent même langage, mais les Samiens ont leur langue à part. Ainsi se trouvent quatre diverses manières de parler en Ionie.

143. Les Milésiens donc composèrent avec Cyrus, alléguant, pour leur couverture, que crainte les avait induits à ce faire. Quant aux isolans d'Ionie, il ne leur pouvait en rien mal prendre : car les Phéniciens n'étaient lors sujets

[1] Humidité. — [2] Prononciation. — [3] Insulaires.

aux Perses, ne les Perses entendaient le métier de la marine. Somme, autre cause n'y avait pour quoi les Milésiens s'étaient départis d'avec les autres Ioniens. Or, la nation grecque se trouvait lors faible en son total, et la partie de son tout plus débile et de moindre estime était Ionie : car Athènes n'était autre chose que ville fameuse, et les autres Ioniens, ensemble celle ville, refusaient le nom d'Ioniens, et ne voulaient être ainsi appelés. Aujourd'hui même j'en vois plusieurs qui se vergognent[1] de cette appellation. Toutefois, les douze villes que j'ai nommées se glorifient de ce nom, et ont bâti un temple auquel ont imposé nom Panionion, ordonnant qu'il ne serait commun aux autres Ioniens. Aussi nuls en firent requête, hormis les Smyrniens.

144. Autant en arrêtèrent les Doriens, qui sont aujourd'hui en Pentapolis[2], auparavant nommée Hexapolis, touchant un sien sacrifice : car non-seulement ils gardèrent que nul de leurs voisins doriens fût reçu à ce sacrifice, qu'ils appellent triopique, mais davantage, si aucun des leurs y avait malversé, il en était privé. Anciennement ils proposaient tables d'airain à trois pieds pour ceux qui étaient vainqueurs ès luttes et combats qui se faisaient en l'honneur d'Apollo Triopien; toutefois, il n'était licite de transporter ces tables hors du temple, ains fallait les offrir au dieu. Un jeune homme d'Halicarnasse, nommé Agasiclès, méprisa cette loi, et emporta chez lui la table, puis l'attacha à un poteau. Pour ce mépris, les cinq villes, Linde, Ialysse, Camire, Cos et Cnide, exclurent du sacrifice leur sixième ville Halicarnasse, et par ce moyen les Doriens prirent punition pour leur sacrifice méprisé.

145. De ma part, j'ai opinion que cela fut cause que les Ioniens bâtirent seulement douze villes, et n'en voulurent recevoir davantage en leur Panionion, ou bien le firent pour cause que, quand ils habitaient en la Morée, ils étaient départis en douze cantons, comme sont aujourd'hui les Achéens, qui de léans[3] ont chassé les Ioniens. De ces cantons la ville Pallène est la première vis-à-vis de Sicyone;

[1] Rougissent. — [2] Les cinq villes de cette Pentapole sont nommées à la fin du chapitre. — [3] De là, de ce pays.

après sont Égire et Èges, par laquelle coule le fleuve Crathis, dont a pris nom celui qui est en Italie. Il y a davantage la ville de Bure et celle d'Hélice, en laquelle se sauvèrent à la fuite les Ioniens vaincus en bataille par les Achéens. Plus y sont les villes d'Égion, Rypes, Patrées, Pharées et Olène, laquelle est arrosée du grand fleuve Piros. Au reste, il y a Dymé et les Tritées, qui seules sont méditerranes.

146. Tels sont aujourd'hui les douze cantons des Achéens, qui lors étaient Ioniens, lesquels, pour le regard des douze cantons, bâtirent douze villes. Toutefois, ce serait grand folie vouloir soutenir qu'ils soient quelque chose plus, ou qu'ils aient mieux fait que les autres Ioniens : car les Abantes d'Eubée ne font une petite portion d'eux, bien qu'ils n'aient rien commun ensemble, et ne participent en rien d'Ionie, même de nom. Suivant donc l'assemblée de Panionion, les Myois, seconde ville des Ioniens, se joignirent avec les Orchoméniens, qui tantôt furent suivis par les Cadmiens; puis les Dryopes, les Phocéens affranchis, les Molosses, les Arcades Pélasgiens et les Doriens d'Épidaure s'assemblèrent pareillement avec plusieurs nations. Quant aux Athéniens, venus de leur Prytanée, pensent-ils bien être les plus nobles de tous les Ioniens; et, partant comme colonie, ils ne menèrent leurs femmes, mais épousèrent Cariennes, desquelles ils avaient occis les parents[1]. A cause de quoi elles s'étaient imposé loi, et, après serment fait, l'avaient baillé à leurs filles, de ne jamais boire ne manger avec leurs maris, et de jamais ne les appeler par le nom de mari, attendu qu'ils avaient fait mourir leurs pères, maris et enfants, et après tels actes avaient pris leur compagnie. Et fut fait ce désordre à Milet.

147. Se trouvant donc ces Athéniens en l'assemblée, ils voulurent établir rois, et les aucuns d'entre eux nommèrent les Lyciens descendus de Glaucus, fils d'Hippolochus; les autres nommèrent les Caucones Pyliens, issus de Codrus, fils de Mélanthus; et les troisièmes nommèrent les deux maisons ensemble. Mais on dira que leur nom est plus célèbre

[1] Nous avons fait ici quelque modification à la traduction trop largement paraphrasée par Pierre Saliat.

que de tous les autres Ioniens, et qu'ils excellent par-dessus tous. Il est vrai, et je leur accorde qu'ils sont les vrais et purs Ioniens; mais ils me confesseront aussi que tous ceux qui sont de l'origine d'Athènes et qui célèbrent la fête Apaturie[1] sont Ioniens, laquelle fête est célébrée de tous, fors des Éphésiens et Colophoniens, car eux seuls entre les Ioniens ne célèbrent cette fête, à cause de quelque homicide.

148. Or, Panionion est lieu sacré assis en Mycale; il regarde le septentrion, et fut dédié à Neptune Héliconien par commun accord des Ioniens. Mycale est un promontoire en terre ferme, se rabattant vers Samos du côté du ponant. Les Ioniens s'assemblaient en ce lieu pour célébrer la fête qu'ils nommèrent Panionia. Il n'est échu aux seules fêtes des Ioniens; mais de tous les Grecs, qu'elles se terminent en mêmes lettres[2], comme font les noms des Perses. Et voilà quant à l'apprêt des villes ioniennes.

149. Au regard des éoliennes, elles sont : Cymé, qui est appelée Phriconis; Larisse, Néontichos, Temnos, Cilla, Notion, Égiroesse, Pitané, Égées, Myrina et Grynée, qui font en nombre les onze anciennes villes des Éoliens, et les Ioniens s'étaient emparés de la douzième, qui est Smyrne. Toutes les douze sont en terre ferme, et les a tant le ciel favorisées, qu'elles ont pays trop meilleur que les Ioniens, bien que les saisons de l'an ne leur soient semblables.

150. La ville de Smyrne fut perdue parce que les Éoliens reçurent en icelle aucuns Colophoniens, qui, en une mutinerie, s'étaient trouvés les plus faibles, de façon qu'ils avaient été contraints abandonner leur pays. Étant ainsi fugitifs, épièrent un jour les Smyrniens, qui célébraient hors leur ville la fête de Bacchus, et dressèrent si bien leur embûche, qu'ils gagnèrent les portes, et les fermèrent tant à point, qu'ils se trouvèrent les maîtres de la ville. Tous les Éoliens vinrent au secours, mais enfin ils tombèrent en composition qu'ils

[1] Grande fête en l'honneur de Jupiter. Elle durait trois jours. On la célébrait au mois de Pyanepsion, correspondant à novembre. Les tribunaux vaquaient cinq jours entiers. — [2] Par un *a*. — Pour la terminaison uniforme des noms perses, voyez plus haut, chap. 139.

laisseraient la ville aux Ioniens, moyennant qu'ils rendraient les bagues[1] et meubles qu'ils avaient trouvés léans. Smyrne laissée aux Ioniens, les autres onze départirent entre elles et reçurent en leurs bourgeoisies tous les Smyrniens.

151. Et ce sont les villes que tenaient les Éoliens en terre ferme, outre celles qu'ils habitaient en Ida, qui font un compte à part. Leurs villes isolanes sont cinq en l'île de Mételin. Arisba fait pour la sixième, mais les Méthymniens l'ont retirée en leur main, comme étant de leur affinité. En Ténédos, ils tiennent une ville seule, et une autre ès Cent îles[2]. Les Mételinois et Ténédiens, comme les Ioniens qui habitent ès îles, n'avaient que craindre quant à Cyrus : les autres villes délibérèrent en commune assemblée de suivre les Ioniens partout où ils les mèneraient.

152. Quand les hérauts des Ioniens et Éoliens furent arrivés en Sparte, ce qu'ils avaient fait en diligence, ils avisèrent que l'un d'eux, qui était Phocéen et avait nom Pytherme, parlerait pour tous. Ce Pytherme, entendant qu'on lui donnait telle charge, se vêtit d'une cotte de pourpre, afin que les Lacédémoniens s'assemblassent en plus grand nombre pour le voir et ouïr. Le peuple assemblé, il se leva en pieds, et, après plusieurs remontrances, requit qu'ils voulussent secourir ses maîtres et seigneurs, les Ioniens et Éoliens, contre Cyrus, roi des Perses. Il fut refusé tout à plat; toutefois, en cet instant, les Lacédémoniens dépêchèrent une frégate[3] pour aller, à mon avis, épier que faisaient Cyrus et les Ioniens. La frégate arrivée en Phocée, les espions lacédémoniens qui étaient dedans envoyèrent à Sardis le plus apparent d'entre eux, qui avait nom Lacrinès, pour faire défenses à Cyrus, par le commandement des Lacédémoniens, de non offendre aucune ville de la terre Hellas, et, si autrement le faisait, qu'ils ne pourraient dissimuler le tort qu'il leur ferait.

153. Quand ce Lacédémonien eut ainsi déclaré sa charge, on dit que Cyrus demanda à ceux qui furent présents quels hommes entre les Grecs étaient Lacédémoniens et en quel

[1] Bagages. — [2] Hécatonnèse, entre Lesbos et le continent asiatique. — [3] En grec un pentécontore, galère à cinquante rames.

nombre, pour lui envoyer faire si brave défense; puis dit au messager : « Vous direz aux Lacédémoniens que je suis fort aise de l'avertissement qu'ils m'ont fait : toutefois que je n'ai encore su craindre les hommes, lesquels, au milieu de leur ville, ont fondigue[1] et place de trafic, où avec parjurements trompent les uns les autres. Au reste, si Dieu me prête santé, j'ai bonne intention les faire pleurer leurs propres maux, et non ceux des Ioniens. » Cyrus pinça ainsi sans rire tous les Grecs en général, parce qu'ils ont magasins comme mercadants[2], et suivent tous le trafic de vendre et acheter, ce que ne font les Perses, car ils ne s'adonnent à aucun train de marchandise. Après cette réponse, Cyrus avisa de bailler le gouvernement de la ville de Sardis à Tabalus, homme perse; et à Pactyas, Lydien, donna charge de serrer les trésors de Crésus et des autres Lydiens, avec délibération de retourner en Ecbatane, et mener avec soi Crésus, estimant bien peu les Ioniens et toute leur puissance[3]. Mais il avait laissé derrière Babylone, qui lui pouvait porter empêchement, les Bactriens aussi, les Saces et les Égyptiens, au moyen de quoi il faisait état d'aller lui-même en personne leur mener la guerre, et envoyer par deçà quelqu'un des siens pour son lieutenant contre les Ioniens.

154. Incontinent qu'il fut parti de Sardis, Pactyas fit révolter les Lydiens contre Tabalus, puis se jeta sur mer avec tous les trésors de Sardis, desquels il soudoya hommes qui le vinrent secourir; pareillement incita les habitants de la côte marine à prendre les armes avec lui. Ainsi accompagné, il s'achemina vers Sardis, et vint assiéger Tabalus, qui s'était retiré au château.

155. Cyrus fut averti de ceci par les chemins[4], et à cette cause il s'adressa à Crésus, disant : « Je vous prie, dites-moi quelle sera la fin des choses qui me surviennent de jour en jour. Les Lydiens ne se peuvent garder de tailler besogne pour eux et pour moi, qui me fait penser qu'il serait meilleur les mater de tout point : car il m'est avis que j'ai fait comme celui qui tue le père et pardonne aux enfants. Je vous em-

[1] Maison commune des marchands, douane. — [2] Négociants. — [3] Saliat ajoute cette phrase au texte de l'auteur. — [4] Pendant qu'il était en route.

mène avec moi, qui êtes plus que père des Lydiens; et je leur ai laissé la ville pour habiter comme auparavant. Par quoi je suis émerveillé, attendu ce bon traitement, qu'ils se sont révoltés contre moi. Ainsi déclara Cyrus à Crésus ce qu'il proposait en soi. Crésus, craignant qu'il ne fît détruire la ville de Sardis, lui répondit en cette manière : « Sire, vous avez parlé selon le mérite du fait; toutefois, je vous prie, ne suivez votre courage, et ne veuillez détruire ville si ancienne, qui n'est coupable du passé ne du présent : car je suis celui qui ai commis les premières fautes, et maintenant je les porte sur ma tête. Davantage, Pactyas, auquel vous avez baillé charge de la ville, a perpétré celles que de présent vous entendez. De ma part, je suis d'avis qu'il en soit puni; mais, je vous prie, pardonnez au peuple des Lydiens. Je trouverais bon, pour les garder de jamais plus se rebeller contre vous, et pour ne vous donner plus de fâcherie, que vous envoyiez par delà leur faire défense de ne tenir dorénavant chez eux aucunes armes ne bâtons de guerre; ensemble leur faire commandement de porter robes longues par-dessus leurs casaques, et chausser brodequins; outre, leur enjoindre qu'ils fassent apprendre à leurs enfants à sonner des instruments de musique, à chanter, à tenir cabarets et tavernes. Ce faisant, sire, je suis certain que dedans peu de temps les Lydiens d'hommes deviendront femmes, et ne devrez plus craindre qu'ils se révoltent contre vous. »

156. Crésus donna ce conseil à Cyrus, et inventa ces moyens, qui étaient trop plus désirables pour les Lydiens, que d'être réduits en servitude et vendus comme esclaves, connaissant que, s'il n'eût proposé moyen recevable, à peine[1] eût-il fait changer d'opinion à Cyrus. Craignant aussi que les Lydiens, après avoir évité le péril présent, ne fussent une autre fois tout prêts à rebeller, tellement que Cyrus eût juste occasion de les ruiner tout à trac[2]. Cyrus approuva le propos de Crésus, et modéra sa colère, disant qu'il le croirait en cet endroit. Adonc il appela Mazarès, homme mède, et lui commanda d'aller faire publier parmi les Lydiens tous

[1] Avec peine. — [2] De fond en comble.

les expédients dont Crésus l'avait avisé; au reste, de traiter en esclaves tous ceux qui étaient venus avec les Lydiens contre la ville de Sardis, même[1] qu'il ne fît faute lui rendre Pactyas en vie.

157. Cyrus fit ces dépêches en marchant par pays, et après poursuivit le chemin de la Persie. Pactyas, entendant que l'armée de Cyrus approchait, eut crainte et fuit en Cymé. Mazarès arriva à Sardis sans rien perdre de l'armée que lui avait baillée Cyrus, et, voyant qu'il ne trouvait léans personne de ceux qui avaient suivi Pactyas, sitôt qu'il fut arrivé, il contraignit les Lydiens obéir aux commandements de Cyrus, lesquels, depuis ce jour, changèrent toute leur façon de vivre. Cela fait, Mazarès envoya en Cymé demander qu'on lui rendît Pactyas; mais les Cyméens connurent en leur conseil qu'il leur convenait envoyer vers le Dieu des Branchides, pour savoir qu'ils avaient à faire. De longtemps, il y avait un oracle assis en ce lieu, auquel tous les Ioniens et Éoliens avaient coutume se conseiller : et est le lieu en la terre des Milésiens, au-dessus du port Panorme.

158. Les Cyméens donc, pour gratifier aux dieux, envoyèrent vers les Branchides savoir qu'ils feraient de Pactyas. L'oracle répondit qu'ils le livrassent aux Perses. Adonc les Cyméens pensèrent de rendre Pactyas, et voulant ce faire la commune[2] d'entre eux, Aristodicus, fils de Héraclidès, qui était des principaux de la ville, empêcha, parce qu'il se défiait de l'oracle, et estimait que les messagers n'avaient rapporté vérité. A cette cause, ils envoyèrent pour la seconde fois vers l'oracle, et fut Aristodicus du nombre des envoyés.

159. Quand ils furent arrivés aux Branchides, Aristodicus parla pour tous en cette manière : « Sire dieu de l'oracle, Pactyas Lydien, votre très-humble serviteur, fuyant la mort violente qu'on lui veut faire souffrir, s'est retiré vers nous Cyméens, et demandent les Perses qu'il leur soit livré : combien que nous redoutons leur puissance, toutefois jusqu'à ce que par vous nous soit certainement déclaré comment nous devons nous gouverner en cet endroit[3], nous n'avons osé délivrer icelui votre serviteur. » Telle fut la requête d'Aris-

[1] Surtout. — [2] La foule, la populace. — [3] En cette circonstance.

todicus. Le dieu répondit derechef qu'il fallait nécessairement livrer Pactyas entre les mains des Perses. Cette réponse ouïe, Aristodicus, de propos délibéré, joua ce passe-temps. Il fait par plusieurs fois la ronde du temple, et tue tous les passereaux et autres espèces d'oiseaux qui avaient leurs nids et repaires là-dedans; mais, comme il s'amusait à ce faire, on dit qu'une voix hautaine sortit de la caverne, laquelle parla ainsi : « Que fais-tu, méchant homme? Oses-tu occire les serviteurs de mon temple? » Aristodicus eut sa réponse prête et dit : « Il m'est avis que vous aidez ainsi aux vôtres, quand vous commandez expressément aux Cyméens de livrer un vôtre serviteur entre les mains des Perses. » L'oracle répondit : « Oui vraiment, je le commande, afin que vous impies périssiez bientôt, et afin aussi que dorénavant plus ne veniez vers l'oracle savoir si livrerez ses serviteurs. »

160. Les Cyméens entendant cette réponse et ne voulant périr, ne rendre Pactyas, ne pareillement être assiégés en le gardant chez eux, l'envoyèrent à Mételin, et les Mételinois envoyèrent soudain un héraut vers Mazarès lui signifier que, si leur voulait faire aucune récompense, ils s'appréteraient de lui mettre Pactyas entre ses mains. A la vérité je ne saurais dire quel prix ils demandèrent, et aussi la chose ne fut exécutée : car sitôt que les Cyméens entendirent ce qu'avaient fait les Mételinois, ils envoyèrent un vaisseau en Mételin, pour d'illec[1] transporter Pactyas vers les Chiois, lesquels le livrèrent, après l'avoir tiré du temple de Minerve; et le firent avec telle condition que possession leur serait baillée d'Atarné, qui est lieu de Mysie à l'opposite de Mételin. Par ce moyen les Perses recouvrèrent Pactyas, duquel ils firent bonne garde, afin de le présenter à Cyrus. Long temps passa, que nul des Chiois fit offrandes aux dieux des premiers fruits provenant d'Atarné, à cause de quoi fut rejeté des temples tout ce qui provenait de léans.

161. Mazarès, tenant Pactyas par le moyen des Chiois, mena son armée contre ceux qui avaient assiégé Tabalus, et asservit les Priénéens : ensemble courut, pilla et fourragea tout le plat pays, qui est environ la rivière Méandre, lequel

[1] De là.

il abandonna à ses gens, et fit le pareil à la ville Magnésia : mais, après ces exploits de guerre, il mourut soudainement de maladie.

162. Harpàgus lui succéda, qui était aussi Mède, et lequel Astyage, roi des Mèdes, avait reçu à table fort cruelle, dont il avait depuis pratiqué le royaume pour Cyrus. Étant déclaré son lieutenant général, incontinent qu'il arriva en Ionie, il prenait les villes avec remparts qu'il levait entour icelles, de manière qu'il tenait les hommes enfermés et confinés léans, sans pouvoir sortir, et finalement emportait les villes. Il s'adressa à Phocée d'Ionie pour la première.

163. Phocéens sont les premiers des Grecs qui ont usé de longs vaisseaux, et ont montré le chemin de la mer Adriatique, de la Toscane, d'Espagne, et de Tartesse, et n'usaient de vaisseaux courbes, mais de galères. Descendus en Tartesse, ils se trouvèrent grands amis du roi de la contrée, nommé Arganthonios, lequel a régné quatre-vingts ans, et vécu six vingts [1]. Les Phocéens trouvèrent si grande amitié avec ce roi, qu'il leur permit, en abandonnant premièrement Ionie, habiter en tel endroit de son royaume que bon leur semblerait, mais il ne les put induire à ce faire : et pour autant qu'il entendit depuis que la seigneurie des Mèdes augmentait de jour en jour, il leur fit présent de grande somme de deniers pour bâtir une ville et la clore de murailles, ce qu'ils firent, quand ils furent de retour en Ionie, et donnèrent si grande ceinture à celle ville, qu'elle avait de circuit beaucoup de stades. La muraille était toute de grands quartiers de pierres bien taillées et bien jointes.

164. Quand Harpagus en eut approché son armée et mis le siége devant, il fit pourparler qu'il se contenterait d'eux, s'ils voulaient abattre un seul créneau de leur muraille et démolir une des échauguettes [2]. Les Phocéens furent marris qu'on leur imposât aucune servitude, et par ce demandèrent

[1] Cent vingt.

[2] Guérite, logette. P. Saliat ne suit pas ici la leçon ordinaire, en traduisant κατιρῶσαι par *démolir*. Peut-être avait-il un autre texte sous les yeux; ou bien il a donné au verbe grec, qui veut dire *consacrer*, *sacrifier*, le sens de *consentir à perdre*.

délai d'un jour pour aviser à ce que proposait Harpagus. Leur conseil fut d'avis que Harpagus ferait retirer son armée d'auprès la muraille. Adonc Harpagus leur dit qu'il se doutait bien que leur conclusion serait telle, et connaissait ce qu'ils délibéraient faire; toutefois il leur avait bien voulu permettre d'assembler leur conseil. Pendant que Harpagus fit retirer ses gens de la muraille, les Phocéens tirèrent leurs vaisseaux à bord, et y mirent femmes, enfants, meubles, statues des temples et joyaux, hormis ce qui était cuivre, pierre ou peinture : au demeurant, ils chargèrent tout, et, après s'être embarqués, tinrent la route de Chios. Si demeura la ville déserte et dégarnie de tous ses hommes : par quoi les Perses aisément en prirent la jouissance.

165. Les Phocéens arrivés vers les Chiois, et voyant qu'ils ne leur voulaient vendre les îles nommées Énusses, à cause qu'ils craignaient que le trafic ne prît léans cours et arrêt, tellement que leur île s'en trouvât frustrée, naviguèrent jusqu'en Corse. Car vingt ans auparavant ils y avaient bâti une ville par le commandement de l'oracle, laquelle ils avaient nommée Alalie, et lors le roi Arganthonios était jà décédé. Comme ils naviguaient en Corse, ils furent d'avis de rebrousser le chemin de Phocée, où ils arrivèrent si à point qu'ils eurent opportunité de tuer toute la garnison, que Harpagus y avait laissée pour la garde de la ville. Cette entreprise exécutée, ils fulminèrent grandes malédictions sur celui de la compagnie qui voudrait demeurer léans. Davantage ils jetèrent en mer un gros billot de fer avec serment de ne retourner en Phocée, avant que le fer se remontrât au-dessus de l'eau. Si firent voile tirant droit à Corse, mais regret et pitié de leur ville et de leurs demeures accoutumées saisit la grande part d'entre eux, de sorte qu'ils faussèrent leur serment et retournèrent à Phocée. Les autres voulurent garder leur serment, et par ce levèrent les ancres des îles Énusses, et cinglèrent en Corse.

166. Arrivés là, ils demeurèrent cinq ans, vivant en commun avec les premiers venus. Ils bâtirent léans temples, et jà de toutes parts pillaient leurs voisins, quand les Toscans se bandèrent et leur vinrent faire la guerre. Les Carthaginois

firent aussi le pareil, et eurent chacun soixante voiles. Les Phocéens en menèrent soixante seulement, avec lesquelles ils vinrent affronter les deux armées en pleine mer de Sardaigne. Venus au combat, ils gagnèrent la bataille, mais elle fut cadmienne[1], parce qu'elle ne leur coûta moins qu'aux ennemis : car ils perdirent quarante vaisseaux, et les vingt qui restaient n'étaient plus de service, parce que les pointes des proues étaient brisées. Retournés en leur ville Alalie, ils chargèrent femmes, enfants et biens, tant que leurs vaisseaux purent porter, et abandonnèrent l'île de Corse pour se venir jeter à Rhège.

167. Les Carthaginois et Toscans tenant prisonniers la bonne part des soldats qui étaient dans les vaisseaux qu'avaient perdus les Phocéens, les jetèrent en terre et les assommèrent de pierres et de cailloux. Depuis, tous les animaux des Agylléens, et mêmement les hommes, qui se rencontrent au lieu où fut fait ce massacre, deviennent contrefaits, rouges et enflambés, et hébétés de leurs sens. Les Agylléens voulant effacer ce péché, envoyèrent en Delphi, et Pythie leur commanda expressément faire ce qu'ils font encore aujourd'hui : car ils leur célèbrent grandes obsèques, et leur dressent jeux gymniques. Ainsi moururent ces Phocéens. Les autres qui avaient fui à Rhège partirent de là, et vinrent habiter une ville en Énotrie, qui aujourd'hui est nommée Hyélé. Ils bâtirent la place, parce qu'ils apprirent d'un seigneur posidonien que Pythie avait répondu que l'île de Corse se devait bâtir comme séjour de héros, et non pas comme île. Voilà donc comment il alla de la ville Phocée, qui est en Ionie.

168. La fortune des Téois fut assez semblable à celle des Phocéens : car quand Harpagus eut gagné leur ville avec ses remparts et levées, ils se mirent tous à la voile, et naviguèrent en Thrace, où ils bâtirent la ville Abdéra, qui

[1] « La victoire est véritablement cadmienne, comme l'on dit en commun proverbe, quand elle tourne à perte et dommage au vainqueur. » PLUTARQUE, *Comment il faut nourrir les enfants*, chap. XXIX. — « Ce n'a point été d'autres victoires que les anciens ont entendu, quand ils ont appelé la victoire cadmienne, que celle d'entre les frères (Étéocle et Polynice) au-devant de Thèbes, qui fut une très-vilaine et très-méchante victoire. » Id. *De l'amitié fraternelle*, chap. XXXV.

auparavant avait été édifiée par un Clazoménien, nommé Timésius; combien qu'il n'en perçût aucun profit, mais en fut jeté par les Thraces. Aujourd'hui il est honoré léans comme héros par les Téois, qui, seuls entre les Ioniens, pour ne pouvoir endurer servitude, abandonnèrent leur pays.

169. Les autres Ioniens, excepté les Milésiens, combattirent Harpagus, comme avaient fait ceux qui avaient abandonné le pays. Et croyez qu'il se trouva de braves hommes qui combattirent pour la patrie : à cause de quoi, après être vaincus et tenus captifs, il leur fut néanmoins permis de demeurer chacun en leur quartier, à la charge de rendre obéissance aux Perses. Au regard des Milésiens, à raison de la composition qu'ils avoient faite avec Cyrus, comme j'ai ci-devant dit, ils demeurèrent en paix, et ne leur fut rien demandé. Par ce moyen, fut subjuguée Ionie pour la seconde fois. Quand Harpagus eut réduit sous la main des Perses tous les Ioniens de terre ferme, les isolans redoutant telle aventure, se vinrent donner à Cyrus.

170. Depuis, voyant la grandeur de leurs calamités, nonobstant qu'ils se fussent donnés aux Perses, ils s'assemblèrent au Panionion : et comme j'entends, Bias de Priénée donna conseil fort profitable pour les Ioniens, auquel s'ils eussent prêté l'oreille, il leur baillait expédient pour être les plus heureux de tous les Grecs. Il leur conseillait naviguer de compagnie en la Sardaigne, et là bâtir une ville commune à tous les Ioniens : en quoi faisant, ils jetteraient servitude et se rendraient heureux, attendu qu'ils posséderaient une des plus grandes îles du monde, et domineraient sur les autres. Au contraire, s'ils demeuraient en Ionie, il disait qu'il n'apercevait moyen par lequel ils pussent jamais regagner liberté. Tel fut le conseil de Bias de Priénée, après que les Ioniens étaient jà défaits et réduits en servitude. Thalès Milésien bailla pareillement une opinion, laquelle, avant la ruine des Ioniens, eût été fort bonne. Lui, qui était descendu d'une ancienne race des Phéniciens, opina que les Ioniens devaient avoir maison de conseil, et la devaient construire en Téos comme au milieu de Ionie : voulait néanmoins que les autres villes fussent estimées pour ligues et cantons

de même autorité que Téos. Ces deux personnages donc baillèrent ce conseil.

171. Ionie subjuguée, Harpagus tira son armée contre les Cariens, Cauniens et Lyciens, menant en sa compagnie Ioniens et Éoliens. Les Cariens s'étaient jetés en terre ferme, et avaient abandonné les îles : car comme ils obéissaient jadis à Minos, et étaient appelés Lélèges, ils tenaient sous ce titre certaines îles dont ils ne payaient aucun tribut, et ce est du plus loin que j'aie ouï parler. Trop bien, quand Minos se trouvait en affaires, ils lui armaient et parfournissaient navires, avec lesquels il a gagné beaucoup de pays, et a été si heureux en guerre, que la nation des Cariens a été la plus estimée d'adonc. Ils inventèrent trois choses desquelles usent les Grecs. Premièrement ils montrèrent l'usage de faire crête sur les armets[1], en après de garnir les écus de dés d'acier[2], et tiercement d'y faire poignées pour les tenir; car jusque lors toutes gens portaient leurs écus sans poignées, et les pendaient au col avec lanières et courroies de cuir, tellement qu'ils couvraient l'épaule gauche. Longtemps après iceux Cariens sortirent aussi jadis des îles les Doriens et Ioniens, et se jetèrent en terre ferme : et tiennent les Candiens que les choses des Cariens se sont ainsi portées. Toutefois les Cariens n'accordent avec eux, et disent qu'ils ont pris leur première origine en terre ferme, et que toujours ont porté le nom qu'ils portent jusque aujourd'hui. Et pour preuve montrent en Mylasse un vieux temple de Jupiter Carien, auquel ont pour confrérie les Mysiens et Lydiens, comme s'ils étaient germains, et allèguent que Mysus et Lydus étaient frères de Carès, qui est cause qu'ils sont participants du temple avec les Cariens. Et bien qu'autres nations aient parlé la langue carienne, toutefois elles n'ont été reçues à cette confrérie du temple.

172. Quant aux Cauniens, je suis d'opinion qu'ils sont naturels du pays qu'ils habitent, ores[3] qu'ils se disent être venus de Candie. Je crois bien qu'ils ont permuté leur langue avec les Cariens, ou bien les Cariens ont permuté avec eux :

[1] Mettre des aigrettes sur les casques. — [2] Le texte dit des signes emblématiques. — [3] Encore que, quoique.

car je n'en saurais juger à la vérité. Ils usent de lois autres que tous les hommes et que les Cariens mêmes. Entre autres, ils estiment fort honnête que les hommes, femmes et enfants, selon les âges et amitiés, se trouvent ensemble pour boire et faire chère. Davantage, quand ils ont eu bâti temples au nom des dieux étranges[1], ils ont changé d'opinion, et ne se sont voulu servir que des dieux du pays. Suivant cette superstition, ils mettent armes en dos pour battre l'air, lequel ils poursuivent jusqu'à la banlieue de la ville Calynda, disant qu'ils chassent les dieux étrangers.

173. Or, voilà quelles sont les coutumes des Cauniens. Reste à dire des Lyciens, lesquels anciennement sortirent de Candie, qui jadis était occupée par les Barbares. Sarpédon et Minos, enfants de dame Europe, eurent débat ensemble pour le royaume de léans, et se trouvant Minos le plus fort chassa Sarpédon avec tous ses adhérents, lesquels vinrent arriver en Asie au quartier nommé Milyas. Car ce que tiennent aujourd'hui les Lyciens, anciennement était nommé Milyas, et lorsque Sarpédon y arriva se nommait Solymes. Sarpédon donc se fit le premier seigneur de Milyas jusqu'à certain temps, et gardèrent ses hommes le nom qu'ils avaient apporté de Candie, de manière que jusqu'à ce jour les Lyciens sont appelés Termiles par leurs voisins. Quand Lycus, fils de Pandion, fut jeté d'Athènes par son frère Égéus, il se retira en Termiles vers Sarpédon, et, par succession de temps, les Lyciens ont pris dénomination de Lycus. Ils usent en partie des lois des Candiens, et en partie des lois des Cariens : mais ils en ont une particulière, en laquelle ils n'accordent avec nuls autres hommes. Ils se font appeler du nom de leurs mères, et non pas de leurs pères : et, si on leur demande qui sont leurs parents, ils déchiffrent leur généalogie de par leurs mères. A cette cause, si la femme noble épouse un vilain, ses enfants ne laissent pourtant d'être nobles; mais, si le gentilhomme épouse femme étrangère ou concubine, ses enfants sont vilains.

174. Les Cariens donc ne firent point d'œuvre insigne contre Harpagus, et par ce furent asservis : et non-seule-

[1] Étrangers.

ment se portèrent ainsi les Cariens, mais tous les Grecs qui habitent cette région, desquels étaient les Cnidiens, colonie des Lacédémoniens. La partie de leur contrée qui tire vers la mer se nomme Triopie : elle commence à la péninsule Bybassie, et est toute la Cnide presque environnée de mer, car du côté de septentrion elle est battue du golfe Céramique, et, du côté de midi, elle a la mer de Symée et de Rhodes. Le demeurant n'est qu'une petite langue de terre, contenant environ cinq stades, laquelle les Cnidiens tâchaient couper pendant que Harpagus était empêché à subjuguer les Ioniens, voulant mettre toute leur contrée en île, et l'enclore toute là-dedans : car Cnidie confine la terre ferme seulement par l'isthme, qu'ils voulaient couper. Eux exploitant besogne avec grand nombre de manœuvres, il leur fut avis que contre raison, et quasi divinement, ils se trouvaient frappés des éclats et copeaux des pierres, qui leur donnaient contre le corps, et spécialement contre les yeux : et, par ce, ils envoyèrent en Delphi savoir d'où procédait telle résistance : Pythie, comme disent les Cnidiens, leur répondit en vers trimètres :

L'isthme plus ne haussez,
N'aussi plus le fouillez :
Jupiter si voulût,
Ile parfaite fût.

Les Cnidiens, entendant l'oracle qu'avait rendu Pythie, se déportèrent de leur entreprise, et, sans coup férir, se vinrent rendre à Harpagus, qui tirait vers eux avec son exercite[1].

175. Les Pédases demeuraient lors en la marche qui est au-dessus d'Halicarnasse, desquels on raconte que, si eux ou leurs voisins sont pour encourir danger ou dommage aucun, une longue barbe sort du menton à la prêtresse de Minerve, et disent que ce lui est avenu par trois fois. Seuls entre les voisins de Carie résistèrent pour un temps à Harpagus, et lui donnèrent beaucoup d'affaires, à cause qu'ils s'étaient fortifiés en une montagne nommée Lyda.

176. Toutefois enfin les Pédases furent pris et défaits. Pour revenir aux Lyciens, quand ils entendirent que Har-

[1] Armée.

pagus se jetait en la campagne Xanthie, ils lui marchèrent au devant, et, bien que leur nombre fût petit, si ne laissèrent-ils à combattre une grosse armée, et montrèrent bien qu'ils étaient hommes de cœur. Ce nonobstant, ils ne furent les plus forts, et furent repoussés dans leur ville, laquelle ils laissèrent, pour retirer dans le château, femmes, enfants, biens et serviteurs, auquel ils mirent depuis le feu, et, après serment prêté les uns aux autres, d'une furie allèrent la tête baissée choquer leurs ennemis, de façon que tous les Xanthiens moururent en combattant vaillamment. La bonne part des Lyciens qui se disent Xanthiens, hormis quatre-vingts Histiées, sont étrangers : fortune voulut que ces quatre-vingts n'étaient point au pays quand la bataille se donna; par quoi ils demeurèrent vivants. Ainsi se fit Harpagus seigneur de Xanthie, et par semblable de Caunie, car les Cauniens se gouvernent la grande part à l'imitation des Lyciens.

177. Voilà donc, somme toute, comme le lieutenant Harpagus défit et débella toute la Natolie. Cyrus aussi de sa part subjugua toute la haute Asie sans rien laisser derrière. Mais je me tairai de plusieurs villes, pour parler de celles qui lui ont donné beaucoup de peine, et ne ferai mention sinon de celles qui sont dignes de mémoire.

178. Quand il eut mis sous sa main tous les pays d'Asie qui sont en terre ferme, il s'adressa aux Assyriens, qui tiennent une région où sont plusieurs belles et grandes villes, entre lesquelles la royale Babylone s'est trouvée la plus fameuse et plus forte de toutes, après la destruction de Ninus. Telle ville est assise en une grande plaine : sa forme est carrée, et porte en chacun des quatre fronts six vingts stades de long : qui font de pourtour quatre cent quatre-vingts stades. Et voilà quant à son pourpris[1]. Au regard de l'architecture, il faut que j'affirme de cette part que c'est la plus belle ville que j'ai jamais vue; car premièrement elle est ceinte d'un fossé large et profond, et qui est plein d'eau : en après, la muraille est haute de deux cents coudées royales sur cinquante d'épaisseur : la coudée royale est plus grande que la moyenne de trois doigts.

[1] Enceinte, périmètre.

179. Mais il convient dire en quoi a été employée la terre qu'on a tirée du fossé, et de quelles matières a été faite la muraille. A mesure qu'ils fouillaient, ils convertissaient la terre en briques, lesquelles ils cuisaient, après en avoir moulé grande quantité. Pour mortier, ils usaient de la vase ou limon nommé asphalte, lequel ils faisaient chauffer pour mettre en œuvre. Ils maçonnèrent premièrement les bordures de la douve du fossé jusqu'à trente couches de briques, parmi lesquelles ils mettaient certains lits de joncs cousus et entrelacés. Après, ils bâtirent de mêmes matières la muraille en cette sorte. Sur le haut d'icelle, environ les entablements, ils firent petites loges et échauguettes à l'opposite l'une de l'autre, laissant entre deux espace pour passer un chariot de front. Cent portes pendent en cette muraille, lesquelles sont toutes d'étain, leurs pivots, tourillons, et architraves. A huit journées de Babylone est une ville qui se nomme Is, sur une petite rivière aussi nommée Is, laquelle vient tomber en Euphrate, et tire avec soi plusieurs mottes d'asphalte, desquelles transportées a été bâtie la muraille de Babylone.

180. Le fleuve Euphrate divise la ville en deux parties, lequel coulant des montagnes d'Arménie se trouve large et profond, et avec grande roideur décourt en la mer Rouge. De l'un et l'autre bord la muraille jette ses arêtes bien avant dans icelui, lesquelles viennent aggrédir[1] douves pliées faites de briques, qui règnent le long de chacun bord. La ville est pleine de maisons à trois et quatre étages, et est compartie en rues droites et autres, mais principalement sont traversantes celles qui tendent à la rivière : lesquelles ont toutes une poterne d'airain dans la muraille de la douve. Il y a autant de portes que de rues : elles sont toutes également d'airain et ouvrent sur le fleuve[2].

181. La seconde muraille, qui par dedans enceint la ville, n'est guère moins forte que la première, bien qu'elle soit plus étroite. Au milieu de l'une des parties de la ville est une clôture où est bâti le palais royal, entouré d'une grande et forte muraille. En l'autre partie est le temple de Jupiter

[1] Auxquelles se relient. — [2] J'ai substitué cette phrase à ces mots obscurs de Saliat : *Qui est comme une fausse braie.*

Bélus, où les portes sont d'airain. Aujourd'hui il est encore en état, et contient en carré deux stades. Au milieu d'icelui est bâtie une tour qui a un stade de haut et autant d'épaisseur. Dessus est assise une autre tour, puis une autre, jusqu'à huit. La vis[1] d'icelle est ronde et jetée hors œuvre. Au milieu de l'escalier sont reposoirs pour ceux qui montent. En la dernière d'en haut est une grande chapelle, où est dressé un grand lit de parement, près lequel est une table d'or. Léans n'y a image ne statue aucune, et de nuit n'y demeure qu'une femme du pays que le dieu a choisie entre toutes, comment disent les Chaldées, qui sont les sacrificateurs de ce dieu.

182. Ils tiennent outre plus (qui ne me semble vraisemblable) que le dieu se trouve souvent en la chapelle et repose au lit que j'ai dit. Le pareil est fait en Thèbes d'Égypte, selon que racontent les Égyptiens : car là au temple de Jupiter dort par chacune nuit une seule femme, et dit-on que ces femmes ne se trouvent jamais parmi les hommes. Ainsi que la prêtresse du dieu de Patares, ville de Lycie, toute la nuit est enfermée dans le temple quand l'oracle se doit rendre, car il n'est rendu tous les jours.

183. A Babylone, au-dessous de cette grande chapelle est une autre en laquelle est posée une statue de Jupiter tout d'or; plus y est dressée une grande table d'or avec le trône et le marchepied de même, et disent les Chaldées qu'en ces pièces ont été employés huit cents talents d'or. Hors la chapelle y a un autre autel d'or, avec un autre grand autel, auquel sont immolées les bêtes d'âge parfaite, car dessus l'autel d'or n'est licite d'immoler autres que bêtes de lait. Les Chaldées, célébrant la fête et solennité de leur dieu, y brûlent par chacun an encens pesant mille talents d'or. Au temps que je fus par delà, il y avait davantage en cette chapelle d'embas une statue d'or massif haute de douze coudées, non que je l'aie vue, mais je dis ce que j'ai appris des Chaldées. Daire[2], fils d'Hystaspe, épia fort cette statue; toutefois il ne l'osa prendre. Son fils Xerxès fut plus hardi, et la prit très-bien, même tua le sacrificateur qui lui voulait

[1] Escalier. — [2] Darius.

remontrer qu'il ne devait bouger l'image de son lieu. Et voilà quel est l'ornement de cette chapelle, où il y a davantage plusieurs joyaux offerts par gens de bas état.

184. Plusieurs rois ont été en Babylone, lesquels se sont étudiés à orner et embellir la ville et les temples, dont je ferai mention ès traités d'Assyrie [1]. Au parmi ont régné deux femmes, dont l'une, nommée Sémiramis, a été cinq âges devant la dernière. Elle fit douves et levées sur le bord d'Euphrate, chose qui mérite d'être regardée : car auparavant le fleuve soulait [2] se déborder parmi le plat pays.

185. L'autre reine, nommée Nitocris, a été plus entendue [3] que Sémiramis : car elle a laissé choses dignes de mémoire que je déclarerai. Voyant que la seigneurie des Mèdes était grande et ne pouvait demeurer en repos, mais qu'ils prenaient villes, et même avaient pris la ville Ninus, elle avisa de pourvoir à soi tant qu'elle pourrait. En premier lieu, elle rendit Euphrate tortu, qui soulait couler droit par le milieu de la ville, faisant écluses au plus haut de son cours, et le tordant par icelles, de manière que par trois fois il arrive en une bourgade d'Assyrie nommée Ardérique. Et aujourd'hui ceux qui partent du golfe Persique pour naviguer en Babylone par Euphrate, en trois jours se retrouvent trois fois en cette bourgade. Elle fit davantage autres levées sur chacun bord d'Euphrate, qui sont à émerveiller pour leur grandeur et hauteur. En après, loin au-dessus de Babylone, elle fit curer un lac, lequel elle détourna quelque peu du fleuve, le profondissant partout jusqu'à l'eau, et lui donnant de circuit quatre-vingts stades. Elle fit porter la terre et le bourbier que l'on tira dudit lac sur les rives d'Euphrate, et fit amener pierres, dont elle borda l'entour dudit lac. Elle paracheva ces deux ouvrages, fleuve tortu et lac agrandi et creusé, afin que le fleuve, par être rompu en plusieurs détours, coulât plus à loisir, et aussi que la navigation de Babylone fût cambre [4] en faisant le tour de ce grand lac. Au reste, elle se ferma de la part dont on pouvait faire courses en ses terres, et dont il n'y avait grande distance

[1] Ouvrage perdu d'Hérodote. — [2] Avait coutume. — [3] Plus intelligente, plus habile. — [4] Fût sinueuse, fit un détour.

jusqu'aux Mèdes, afin que ses sujets n'eussent communication avec eux, et par ce moyen entendissent ses affaires.

186. Elle fit donc ces clôtures, qu'elle prit par les fondements, et pour parfournir besogne elle ajouta ceci outre son esme[1]. Étant la ville divisée en deux parts, et ayant la rivière au milieu, pour aller d'un côté à autre du temps des premiers rois, il fallait passer en bateaux, qui était à mon avis chose fâcheuse et pénible. Cette dame y pourvut très-bien, car, quand elle eut profondi le giron du lac, elle vit qu'il lui restait un autre ouvrage mémorable. Elle fit donc couper grands bancs de pierres, et quand elles furent prêtes à mettre en œuvre, fit fouiller une tranchée où elle détourna le cours de la rivière, laquelle, pendant que la tranchée s'emplissait, fut mise à sec; et ainsi eut commodité de faire remaçonner de briques les bords le long de la ville, et endroit les descentes des poternes qui portent à ladite rivière, donnant aux douves le plein cintre et la hauteur de la muraille de la ville. Ce fait, elle commença bâtir un pont, environ le milieu de Babylone, des pierres qu'elle avait fait tirer, lesquelles furent assises et mises en œuvre avec liaisons de fer et de plomb. Pour le passage de jour, elle fit coucher dessus les pilastres pièces de bois équarri, lesquelles étaient ôtées de nuit, afin qu'on ne passât pour aller piller et rober d'un côté à autre. Quand le lac qui avait été curé fut rempli de la rivière, que le pont fut accoutré de tout point, et Euphrate fut retourné en son premier canal, cette reine s'avisa de bailler une baye[2] à ses successeurs.

187. Elle fit ériger au-dessus des portes les plus passantes une haute sépulture, et y fit graver lettres qui parlaient ainsi : « Si aucun des rois de Babylone, qui viendront après moi, se trouve court de finances, fasse ouvrir cette sépulture et en prenne tant qu'il voudra; autrement ne la fasse ouvrir, car ce ne sera son meilleur. » Nul ne toucha à ces sépultures jusqu'à ce que le royaume de Babylone tomba entre les mains de Daire, lequel trouva fâcheux qu'on ne se servit aucunement de ces portes, et qu'on ne prît les trésors qui gisaient léans, attendu qu'ils semblaient semondre à ce faire. Toute-

[1] En outre de son premier plan. — [2] Tromper.

fois, il ne toucha aux portes, à cause que, en passant, il se souvenait qu'au-dessus de sa tête gisait un mort; bien fit-il ouvrir le cercueil, où il ne trouva deniers aucuns, mais un mort avec telle écriture : « Si tu n'étais insatiable et vilainement avare, tu n'eusses ouvert la tombe d'un mort. » On dit donc que la reine Nitocris fut telle.

188. Or, Cyrus tira son armée à l'encontre du fils de cette dame, qui avait nom Labynète, et qui avait pris ce nom de son père avec le royaume des Assyriens. Ce grand roi Cyrus lui allait faire la guerre avec grosses munitions de vivres et de bétail qu'il avait fait partir de sa maison, ensemble avec grande provision d'eau du fleuve Choaspe, qui passe à Souses, et duquel seul boit le roi, et non d'autre. Plusieurs chariots portent cette eau cuite dans vases d'argent, et suivent le roi partout.

189. Cyrus, marchant droit à Babylone, se rencontra sur la rivière Gynde, qui sourd des montagnes Mantianes, et coule travers les Dardanes pour se rendre dans le Tigre, lequel aussi, après avoir abreuvé la ville Opis, s'embouche dans la mer Rouge. Cyrus regardant comme il passerait cette rivière, qui n'est aucunement guéable, un des chevaux blancs, que les Perses consacrent au soleil, pour être brusque et folâtre, sauta dans la rivière; mais, en tâchant noyer[1] de bord à autre, il fut emporté cul par sus tête et mis à fond. Cyrus fut marri que la rivière lui était si mal gracieuse, et menaça de la châtier, en sorte que dorénavant les femmes même la pourraient passer sans mouiller la jarretière de la chausse[2]. Et sur ce rompit le voyage de Babylone, et, ayant parti[3] son armée en deux, fit pourjeter cent quatre-vingts écluses sur chacun bord de la rivière, pour lesquelles fouiller il mit ses gens en ordre et leur départit besogne; et, bien que le nombre des ouvriers fût grand, toutefois ils y passèrent l'été.

190. Cyrus vengé de la rivière par l'avoir détournée en trois cent soixante écluses, et commençant la primevère[4] à se montrer, il parfournit son voyage de Babylone. Les Baby-

[1] Nager. — [2] Le texte dit seulement le genou. — [3] Divisé. — [4] Le printemps.

loniens s'étaient jà armés et l'attendaient de pied coi. et par ce, quand il fut approché, ils firent une saillie sur lui, où ils eurent du pire, et furent repoussés dans leur ville. Ils avaient jà auparavant entendu que Cyrus ne demeurait jamais en repos, et s'attaquait indifféremment à toutes nations, à raison de quoi ils avaient envitaillé leur ville pour plusieurs ans, tellement qu'ils ne se souciaient d'être assiégés. Qui fut cause que Cyrus se trouva tout perplexe, connaissant que ce siége pourrait prendre long trait.

191. Toutefois, en ce mauvais avancement de ses affaires, il avisa d'un expédient, soit qu'aucun des siens se présenta à lui sur la perplexité en quoi il était, ou bien soit que lui-même se bailla le conseil. Il ordonna qu'une partie de son armée se parquerait à l'avenue du fleuve, et l'autre à l'issue, commandant que, quand ils verraient la rivière guéable, ils ne fissent faute de se jeter dedans la ville. Au reste, il marcha avec le bagage et rebut de son armée vers le lac dont nous avons parlé, et y fit autre chose que n'avait fait la reine. Il mena le fleuve dans le lac qui jà était un palus[1], et ne faillit de le rendre guéable quand il y eut repris son cours. Les Perses, qui étaient ordonnés aux deux bouts de la ville, voyant la rivière ainsi détournée, furent prompts à se jeter dedans, attendu qu'ils ne se mouillaient que jusqu'à demi-cuisse. Mais si les Babyloniens eussent été avertis de l'entreprise, sans doute les Perses ne fussent jamais entrés, et eussent été vilainement saccagés et défaits : car les Babyloniens pouvaient fermer toutes les poternes qui sont sur la rivière, et monter sur les douves, dont ils eussent enveloppé et tenu les Perses comme poissons en la nasse. Mais ils furent surpris, et à cause de la grandeur de la ville, comme récitent les habitants, ceux du milieu ne savaient rien de la fortune des premiers. Davantage, ce jour échéait une de leurs fêtes, pour laquelle ils dansaient et s'ébattaient jusqu'à tant qu'ils entendirent que les ennemis avaient gagné la ville. Ainsi fut prise Babylone pour la première fois.

192. Et je me délibère de déclarer en plusieurs autres lieux, même en cestui-ci, quelle a été la puissance et richesse

[1] Étang, marais.

des Babyloniens. Pour la nourriture de Cyrus et de son armée, le pays fut cotisé à plusieurs étapes, outre le tribut qu'il en levait. La région donc babylonienne, de douze mois les quatre, nourrissait ce grand roi et son armée; le demeurant de l'Asie parfaisait les autres huit mois. Et ainsi la babylonienne faisait d'équivalent la tierce partie de l'Asie. Le gouvernement de cette contrée, que les Perses appellent *satrapie*, est fort puissant et valable : car à Tritantechmès, fils d'Artabazus, ordonné pour le roi en la recette de léans, revenait chacun jour un artabe plein d'argent (artabe est une mesure persique qui tient médimne attique et trois chénix davantage[1]); plus nourrissait à son seigneur, outre les chevaux d'armes, un haras de huit cents étalons et de seize mille juments, si que chacun étalon pouvait couvrir vingt juments. Elle lui nourrissait aussi si grand nombre de chiens indiques, que quatre grosses bourgades de la campagne étaient exemptes de toutes contributions en fournissant à la nourriture des chiens. Et voilà que fournissait Babylone à son seigneur.

193. Quant à la nature du pays, il pleut bien peu en Assyrie, et ce qui nourrit la racine des fruits de la terre est l'arrosement d'Euphrate, qui les fait croître et parvenir, non comme il avient en Égypte, où le fleuve se déborde parmi les champs, mais bien pour être la terre arrosée de la main des hommes, et avec instruments appelés ciloines[2] : car toute la région babylonienne est tranchée par canaux comme est l'Égypte. Le plus grand, qui regarde le levant d'hiver, porte bateau et court du fleuve Euphrate dans le Tigre, sur lequel est assise la ville Ninus. Au reste, c'est la meilleure terre que j'aie vue pour le rapport du grain de la déesse Cérès. Vrai qu'elle ne s'essaye porter beaucoup d'arbres, car elle ne produit figuier, vigne ne olivier; mais, en récompense, elle est si fertile pour le grain de Cérès, qu'elle rend au ducentième, et quand elle est plus fertile que soi-même, au trécentième. La paille des grains, blé et orge, est large

[1] Le médimne équivalait à une cinquantaine de litres : le chénix valait un litre environ. — [2] Traduction littérale du mot grec κηλωνηΐοισι, espèce de bascule qui sert à faire monter l'eau des citernes ou des puits.

de quatre bons doigts; mais encore que je sache que le mil et le sésami[1] y croissent grands comme un arbre, toutefois je m'en tairai, sachant que ceux qui n'ont été par delà n'ajouteront foi à ce que j'aurai dit des fruits de léans. Au surplus, ils font huile de sésami en lieu d'olives. Par toute la campagne croissent naturellement palmiers, dont plusieurs portent fruit, duquel ils font pain, et vin, et miel, et les accoutrent comme nous faisons les figuiers. Entre autres leurs façons, ils attachent le fruit de ceux que les Grecs appellent mâles aux femelles, et dans icelui entre une mouche qui, en mûrissant, le garde de tomber : car les mâles portent dans leur datte une mouche comme font les figues.

194. Mais je veux dire une chose qui me semble surtout émerveillable après le bâtiment de la ville. Les nacelles dont ils usent à descendre aval le fleuve en Babylone sont rondes et faites de cuir. Pour les construire et composer, les Arméniens, qui sont au-dessus des Assyriens, coupent gaules de saule qu'ils plient, contournent et revêtent de peaux si bien tendues, que par dehors semblent un plancher. Ils ne leur donnent forme de poupe ne de proue, mais les tiennent rondes comme un écu. Quand ils les ont garnies de feurre[2], ils les font voguer avec leurs charges, qui sont, la plupart, tonneaux pleins de vin de palmes. Deux hommes se tiennent debout et les gouvernent, chacun son aviron en la main, dont l'un amène le sien à soi, et l'autre le pousse hors soi. Ils en font de petites et de grandes qui portent pesant cinq mille talents. En chacun vaisseau ils chargent un âne pour le moins, car dans les grands ils en portent plusieurs. Quand ils ont pris port en Babylone et vendu leur marchandise, ils vendent pareillement les perches et le feurre de leur vaisseau, et chargent les peaux sur leurs ânes, qu'ils rechassent en Arménie, à cause qu'il est impossible de remonter contre le courant de l'eau pour la vitesse de la rivière. Et c'est pourquoi ils ne font leurs vaisseaux de bois, mais de peaux. Retournés en Arménie, ils font nouveaux vaisseaux comme auparavant. Et voilà quel est leur navigage.

195. Quant à leur vêtement, ils portent premièrement

[1] Plante oléagineuse. — [2] Paille.

une canie[1] longue jusqu'aux talons; après ils ont une robe de laine, et par-dessus les deux s'enveloppent d'une manteline blanche. Ils portent souliers du pays, qui ressemblent aux escarpes[2] des Béotiens. Ils nourrissent leurs cheveux, lient leurs têtes de turbans, et se parfument tout le corps. Chacun porte un signet au doigt, et un sceptre ouvré; en chacun sceptre est taillée une pomme, une rose, un lis, une aigle, ou autre chose semblable : car il n'est permis porter sceptre sans quelque enseigne.

196. Ils usent de lois dont la mieux établie, à mon jugement, est celle qu'observent, comme j'entends, les Hénètes d'Illyrie. En chacune ville et village, ils assemblent une fois l'an, en certain lieu, toutes leurs jeunes filles mariables, entour lesquelles se rend une troupe de jeunes hommes; et là est un sergent qui les regarde toutes l'une après l'autre, puis expose en vente premièrement la plus belle, et enfin il la délivre au plus offrant et dernier enchérisseur. Il crie consécutivement la seconde en beauté. Ainsi sont vendues les filles pour parvenir à mariage. Les riches de la ville mettent enchères sur les belles, mais les petits compagnons ne se soucient de la beauté, et sont contents prendre les laides, moyennant qu'ils prennent aussi argent. Et par ce, quand le sergent a vendu les plus belles, il crie pareillement la plus laide et qui moins a de perfections, savoir si aucun veut prendre quelque petit d'argent en l'épousant, et continue la criée jusqu'à ce qu'il se trouve marchand à qui plaise la bague et la condition. Ainsi est épousé avec les laides l'argent qui revient de l'achat des belles, de sorte que les belles marient les laides. Il n'est loisible à aucun de marier sa fille où il voudra, ne semblablement à celui qui l'aura achetée de l'emmener sans bailler préalablement bonne et sûre caution, laquelle il est tenu présenter, à la charge de rendre la fille entre les mains de ses parents, si d'aventure il ne la veut épouser. Davantage, la loi ordonne que, si les parties ne peuvent accorder, l'argent sera rendu au dernier enchérisseur, et n'est inconvénient acheter en autre ville ou village que le sien. Ils avaient donc cette belle loi, qui au-

[1] Tunique de lin. — [2] Escarpins, brodequins.

jourd'hui plus n'est en usage. De nouveau ils ont inventé que nul mauvais traitement sera fait à ces filles, et ne seront menées en autre ville, à raison que tous hommes du menu populaire se trouvant en nécessité, et n'ayant de quoi vivre, aisément sont maquereaux de leurs filles.

197. La seconde loi, qu'ils ont bien établie, est qu'ils portent leurs malades au milieu de la place, et pour autant qu'ils ne se servent point de médecins, chacun les vient aborder pour leur donner conseil touchant leur maladie, si d'aventure ils ont été ou bien ont vu autre personne atteinte de semblable, et avertissent le malade faire les choses qui leur ont apporté guérison. Pour cette cause, il n'est permis passer devant le malade sans lui demander quelle maladie il a.

198. Au regard de leurs trépassés, ils les embaument de miel, et leur deuil est approchant de celui des Égyptiens. Toutes les fois que le Babylonien veut prendre la compagnie de sa femme, il se met en son séant, et reçoit par bas certains parfums; la femme en fait autant de sa part. Le matin, ils se lavent tous deux, et ne touchent à aucun vaisseau[1] que premièrement ils ne se soient lavé tout le corps. Les Arabes font le pareil.

199. Mais voici une loi malhonnête dont usent les Babyloniens : toute femme du pays est contrainte se présenter une fois en sa vie au temple de Vénus, pour faire la volonté d'un homme étranger; à raison de quoi plusieurs dames, s'estimant pour leurs richesses, pensent que la chose est indigne de leur état se mêler ainsi avec hommes étrangers, et par ce se font porter en litière jusqu'aux portes du temple, où elles se présentent seulement avec grandes troupes de leurs gens qui les suivent. Il est donc ainsi que plusieurs femmes se vont seoir en ce temple de Vénus, avec couronnes sur la tête liée de certains rubans, dont vous voyez les unes entrer et les autres sortir. Léans sont plusieurs longues allées, par lesquelles se pourmenant[2] les hommes étrangers choisissent celles qui leur plaisent; et n'est permis à femme assise léans retourner en sa maison avant que quelque étran-

[1] Vase. — [2] Se promenant.

ger lui jette argent en son giron, et ait pris sa compagnie hors le temple. En jetant argent, il lui dit seulement : « J'invoque Mylitta sur vous. » Ainsi est appelée Vénus par les Assyriens. Il n'est licite refuser cet argent pour grand ou petit qu'il soit, à cause qu'il est sacré; mêmement faut que la femme suive le premier qui lui jette. Quand elle s'est acquittée avec l'étranger, comme ayant par là satisfait à la déesse, elle retourne chez elle. Ne faut penser, pour grand présent qu'on lui fasse, que depuis soit possible jouir d'elle. Au reste, il est aisé croire que celles qui, pour la beauté et la taille, sont attrayantes, retournent bientôt en leurs maisons, ainsi que les autres, pour leur difformité, demeurent longtemps aux écoutes, parce qu'elles n'ont la loi accomplie : car les aucunes chauffent la cire[1] trois et quatre ans. Semblable loi est observée en quelque endroit de Cypre.

200. Et voilà quelles lois sont établies parmi les Babyloniens. Au surplus, ils ont trois races qui ne mangent rien que poissons, lesquels ils font sécher au soleil, puis les pilent dans le mortier, et en font farine qu'ils gardent en linges pour faire tourte qu'ils cuisent comme pain.

201. Quand Cyrus eut mis en sa puissance la nation babylonienne, il lui prit envie d'y mettre pareillement les Massagètes. On dit que cette nation est grande et belliqueuse, et habite vers le levant outre le fleuve Araxe, à l'opposite des Issédones. Aucuns disent qu'ils sont Scythes.

202. Araxe aussi est maintenu plus grand et plus petit que le Danube. Ils disent davantage que là sont plusieurs îles qui de grandeur approchent de Mételin, et qu'en icelles sont hommes qui vivent de toutes sortes de racines qu'ils arrachent l'été; plus, qu'ils ont trouvé fruits d'arbres qu'ils serrent, et en vivent l'hiver; aussi, qu'ils ont arbres, lesquels portent fruits de telle nature que, s'ils sont assemblés et assis entour un feu dans lequel ils aient jeté d'iceux fruits, ils se trouvent ivres de l'odeur, comme feraient les Grecs en buvant du vin; et tant plus jettent de ce fruit dans le feu, tant plus sont ivres, en sorte qu'ils sont contraints se lever pour danser et chanter. Telle est, ce dit-on, leur façon de

[1] Attendent.

vivre. Au regard du fleuve Araxe, il part des Mantianes comme fait Gynde, que Cyrus coupa en trois cent soixante écluses. Icelui Araxe se décharge par quarante bouches, lesquelles toutes, hormis une, donnent en palus et marécages, èsquels demeurent, comme l'on dit, hommes qui vivent de poissons crus, et sont vêtus de peaux de veaux marins. Ainsi Araxe, par une seule embouchure, tombe en la mer Caspie, laquelle est et demeure en soi, sans se mêler avec autre mer. Vrai que celle que les Grecs naviguent toute, qui est au delà des colonnes d'Hercule, et qui est appelée Atlantique, aussi la mer Rouge, sont unes en elles-mêmes.

203. Mais la Caspie en soi est autre, car sa longueur est autant que peut cingler en quinze jours un vaisseau tiré de rames; et où sa largeur est la plus grande, il faut huit jours pour la traverser. Caucase, qui est la plus haute et plus étendue des montagnes, touche icelle mer du côté du ponant, en laquelle logent plusieurs sortes d'hommes qui, pour la grande part, vivent de viandes agrestes. Et dit-on qu'ils ont chez eux arbres, qui portent feuilles de telle nature que, pilées avec eau, leur servent de peinture, et en pourtraient diverses sortes d'animaux sur leurs vêtements, lesquels ne s'effacent, mais vieillissent avec le drap, comme s'il avait été teint en laine. Ils habitent publiquement avec les femmes comme bêtes brutes.

204. Caucase donc borne la part de la mer Caspie qui regarde le ponant. Du côté de levant, elle est confinée d'une campagne infiniment grande, dont les Massagètes tiennent la moindre portion. Cyrus eut volonté de leur aller faire la guerre, et à ce le mouvaient plusieurs et grandes occasions : premièrement, sa naissance, qui lui faisait penser qu'il était beaucoup plus qu'homme; en après, les bonnes fortunes qu'il avait eues en la guerre, car à toute nation il était difficile se sauver, si Cyrus entreprenait contre elle.

205. Or, la reine des Massagètes, nommée Tomyris, était veuve : Cyrus lui envoya dire de bouche qu'il la voulait pour sa femme. Tomyris entendit fort bien qu'il ne la voulait épouser, mais le royaume des Massagètes; et par ce lui manda qu'il ne prît la peine de venir vers elle. Cyrus,

voyant que de ce côté il n'avait rien profité, marcha droit à la rivière Araxe, et, sans plus dissimuler, manifestement prit les armes contre les Massagètes. Venu au bord d'Araxe, il fit faire un pont pour passer son armée, et bâtit certaines tours sur bateaux dans lesquels on passait la rivière.

206. Étant empêché environ ces ouvrages, Tomyris envoya vers lui un sien héraut porter cette parole : « Seigneur Cyrus, roi des Mèdes, je suis d'avis que vous vous déportiez de diligenter ce que vous diligentez : car il vous est impossible savoir si votre entreprise sera parachevée en temps et heure. Par quoi, si me croyez, vous cesserez et regarderez de régir et dominer les vôtres, avec patience de nous voir de notre part gouverner ceux que nous gouvernons, vous avisant que, si ne voulez entendre à ce que je vous en mande, et mieux aimez toute autre condition que vivre en repos, mêmement si tant désirez vous essayer contre les Massagètes, jà n'est besoin que vous travailliez à faire pont sur Araxe : car nous sommes contents nous retirer à trois journées de la rivière, et vous donner entrée en nos terres; ou bien, si mieux aimez nous recevoir chez vous, faites-nous la pareille. » Cyrus, entendant ce propos, appela les principaux seigneurs et capitaines des Perses, auxquels assemblés il proposa le fait, et leur demanda conseil. Toutes les opinions tombèrent en arrêt définitif que Tomyris, avec son armée, devait être reçue dans le pays des Perses.

207. Crésus le Lydien, qui là fut présent, se vergogna[1] de telle délibération, et conclut au contraire, disant à Cyrus : « Sire, je vous ai ci-devant fait promesse, puisqu'il a plu à Jupiter me livrer entre vos mains, que de tout mon pouvoir je détournerai la faute que je connaîtrai en votre maison; et vous pouvez penser que mes adversités, ores que[2] peu me plaisent, me servent néanmoins de leçon. Je dis donc que, si vous vous pensez immortel, et que vous ayez commandement sur armée de même privilége, il m'est aisé vous déclarer mon avis. Mais, au contraire, si rien ne pensez être plus qu'homme, et ne dominer que sur autres hommes, je vous prie, apprenez que les choses humaines sont en perpé-

[1] Eut honte. — [2] Bien que, quoique.

tuelle révolution, laquelle ne permet que les mêmes soient toujours heureux. Pourtant je ne suis de l'opinion de ces seigneurs : car, premièrement, si nous voulons recevoir nos ennemis dans nos terres, le danger est, sire, en donnant bataille, si vous êtes vaincu, que vous ne perdiez toute votre seigneurie : à raison qu'il est bien notoire que les Massagètes, étant vainqueurs, ne regarderont derrière eux, mais tireront outre dans vos terres. Et supposé que la victoire vous demeure, si ne vaincrez-vous ainsi comme si vous aviez passé dans leurs pays, à cause du moyen que vous aurez de les poursuivre : ce que je veux employer contre celui qui a dit que, si vous vainquez vos adversaires, vous tirerez droit dans les pays de Tomyris, qui seront sans conduite. Certainement la façon serait trop laide et trop insupportable que Cyrus, fils de Cambyse, quittât le jeu à une femme, et fit semblant de refuser le combat. Par quoi, sire, je suis d'avis que vous passiez la rivière et marchiez au-devant des Massagètes, selon qu'ils s'avanceront; davantage, que vous essayiez tous moyens pour les vaincre. Comme j'entends, ils ne tâtèrent jamais des bons traitements des Perses, et n'ont chez eux grandes commodités; au moyen de quoi je trouverais bon que, nous étant par delà, vous fassiez apprêter un beau banquet en notre camp, avec quantité de chairs, de hanaps[1] pleins de bon vin et de toutes sortes de viandes, et quand l'apprêt sera bien dressé, que nous fassions semblant de retourner sur nos erres[2] avec la meilleure part de notre armée, en leur laissant la merdaille[3] pour les servir à table. Lors, si je ne suis fort abusé, voyant tel appareil de bonnes viandes, ils se jetteront dessus, et nous laisseront moyen de faire grandes exécutions. »

208. Et voilà comment les opinions furent diverses. Cyrus laissa la première pour choisir celle de Crésus, suivant laquelle il manda à Tomyris qu'elle reculât, pour lui donner passage vers elle : ce qu'elle fit selon qu'elle avait promis. Depuis, Cyrus prit Crésus par la main, et en sa présence dit

[1] Coupes. — [2] Pas, brisées, traces. — [3] La canaille, les goujats, les valets d'armée. Les auteurs du seizième siècle disent plus communément la peaultraille.

à son fils Cambyse qu'il lui donnait son royaume : mais lui commandait d'honorer Crésus, et lui faire bon traitement, si d'aventure le voyage des Massagètes lui apportait autre chose qu'apoint[1]. Sur ce propos il les envoya tous deux en Persie, et lui de sa part se mit à passer la rivière Araxe avec toute son exercite[2].

209. Quand il fut passé et la nuit venue, dormant en la terre des Massagètes, eut cette vision. Avis lui fut qu'il voyait le fils aîné de Hystaspe ayant deux ailes en ses épaules, et qu'avec l'une il donnait ombrage à l'Asie, et avec l'autre à l'Europe. Hystaspe avait son fils aîné, nommé Daire[3], âgé de vingt ans ou environ, lequel il avait laissé en Persie, parce qu'il n'était encore en âge de porter armes. Quand Cyrus fut éveillé, il pensa en soi que signifiait sa vision, et lui sembla qu'elle était de grande importance : par quoi il manda Hystaspe, et le prit à part en disant : « Hystaspe, il faut que je vous avertisse que votre fils a été trouvé conspirant contre moi et mon royaume, et je vous conterai comment j'ai su la chose pour vrai. Afin que l'entendiez, les dieux se soucient de moi, et ne faillent de m'avertir des fortunes qui me peuvent avenir. Je vous dis donc que la nuit passée, en dormant, j'ai vu votre fils aîné avec deux ailes en ses épaules, dont l'une ombrageait Asie, et l'autre Europe : sans difficulté nulle, telle vision signifie qu'il machine quelque chose contre moi; pourtant[4] avisez de retourner en Persie, et faites que, quand je serai par delà, qui sera après les Massagètes vaincus, vous me représentiez votre fils pour dire ses excuses. »

210. Ainsi parla Cyrus, pensant que Daire conspirait contre lui. Et c'était l'esprit qui lui nonçait qu'il devait mourir en ces pays-là, et que son royaume viendrait à Daire. Hystaspe lui répondit ainsi : « Sire, je ne puis penser que vous ayez Perse en votre royaume qui voulût entreprendre contre vous; et, si se trouvait homme si malheureux, je suis d'avis qu'on le fasse bientôt mourir : car vous nous avez fait un bien inestimable, quand vous nous avez donné liberté en lieu de servitude, et, en lieu d'être dominés, domination sur

[1] Réussite. — [2] Armée. — [3] Darius. — [4] Par conséquent.

les autres. Par quoi, sire, si la vision vous a noncé que mon fils étudie à quelque nouveauté contre vous, tenez-vous assuré que je le vous livrerai pour en faire votre plaisir. » Telle fut la réponse de Hystaspe, qui repassa Araxe, et prit le chemin de Persie pour aller garder son fils à Cyrus.

211. Quand l'armée eut marché une journée outre Araxe, Cyrus fit ce dont Crésus l'avait avisé. Il choisit la fleur de son armée, avec laquelle il fit semblant de se retirer vers Araxe, et laissa les inutiles de son camp, selon le conseil de Crésus. La tierce partie de l'exercite des Massagètes ne faillit incontinent à se venir ruer dessus, et en firent le carnage : puis, voyant le banquet apprêté, commencèrent à repaître, et, après qu'ils furent bien soûls, s'endormirent. Les Perses les vinrent trouver en cet état, et en firent mourir grand nombre, mais beaucoup plus en prirent prisonniers, entre lesquels fut le fils de la reine Tomyris, qui était chef des Massagètes, et avait nom Spargapisès.

212. La reine entendant ce qui était avenu à son armée et à son fils, envoya un héraut vers Cyrus, usant de ces termes : « Insatiable de sang humain, ne t'enorgueillis pour grande prouesse que tu aies faite, si avec fruit de vigne, qui rend vous autres tant insolents, que, depuis que vous en êtes remplis, vous jetez et dégorgez toutes les méchantes et vilaines paroles du monde ; ne te tiens, dis-je, jà plus fier, si avec cette poison [1] tu as déçu mon fils, et par ce moyen as eu avantage sur lui, non avec forces et estrif [2] de bataille. Pourtant, reçois à cette heure la parole de celle qui te conseille ton profit. Premièrement, rends-moi mon fils ; en après, sors de mes terres, et te contente d'avoir, en te moquant, défait la tierce partie de l'armée des Massagètes, sans en recevoir punition. Si ainsi ne le fais, je jure le Soleil, dieu des Massagètes, que je te soûlerai de sang, encore que tu en sois insatiable.

213. Cyrus ne fit compte de ces paroles. Quand Spargapisès, fils de la reine Tomyris, se trouva hors de son vin, et connut en quel malheur il était tombé, il supplia à Cyrus qu'il le voulût faire délier. Ce qu'il impétra [3], mais inconti-

[1] Potion. — [2] Lutte. — [3] Obtint.

nent qu'il fut délié, et eut ses mains à délivre, il se défit soi-même, et mourut en cette manière.

214. Tomyris, entendant que Cyrus ne la voulait écouter, amassa toutes ses forces, et se vint jeter sur lui. Et à mon jugement que, de toutes les batailles que donnèrent onque les Barbares, ceste-ci est la plus âpre et plus furieuse : et j'entends que les choses furent ainsi gouvernées. Premièrement on dit que les deux armées, avant que joindre, se tirèrent grand nombre de traits, lesquels faillis se rencontrèrent d'une part et d'autre, avec grands coups de lances, puis saquèrent[1] la main à l'épée. Le conflit dura fort longtemps avant que les uns ne les autres voulussent fuir : enfin la force demeura aux Massagètes, et fut défaite grande part de l'armée des Perses. Même Cyrus y mourut, après avoir régné des ans vingt et neuf. Tomyris fit emplir une chèvre[2] pleine de sang humain, et commanda chercher le corps de Cyrus parmi les morts, lequel trouvé fit trancher la tête, et la mettre dans la chèvre, et se moquant de ce corps disait : « Tu as perdu et pris par dol mon fils, et maintenant je suis vivante et victorieuse, mais je te tiendrai promesse, et te soûlerai de ce sang. » De tous les propos que l'on tient de la mort de Cyrus, cestui me semble le plus vraisemblable et plus digne de foi.

215. Or, les Massagètes se vêtent comme les Scythes, et vivent comme eux. Ils combattent à pied et à cheval, car ils sont usités aux deux. Les archers et lanciers ont coutume de porter le coutelas : davantage, en toutes leurs ustensiles ils usent d'or et d'airain. Ils font d'airain les bouts et pointes des bâtons, et couvrent d'orfévrerie leurs habillements de tête, leurs baudriers et halecrets[3]. Plus, font d'airain les bardes de leurs chevaux, et, entre les pièces de leur harnais, font mors et bossettes d'or. Ils n'usent aucunement d'argent, mais bien de fer, parce qu'il ne s'en trouve point en leur pays, combien qu'or et airain y soient en abondance.

216. Au reste, voici les lois dont ils usent. Chacun épouse une femme, encore qu'ils s'en servent en commun : car non les Scythes, mais les Massagètes font en cet endroit ce que

[1] Tirèrent. — [2] Outre. — [3] Corselets de fer battu.

disent les Grecs des Scythes : car si l'homme massagète a envie d'une femme, il ôte seulement son carquois et le pend à sa chariote, puis connaît la femme sans honte aucune. Ils n'assignent autre fin à l'âge, fors que, se trouvant l'homme fort vieil, ses parents s'assemblent et l'immolent avec plusieurs bêtes qu'ils font cuire ensemble, puis en repaissent. Ils ont opinion que telle façon de mort est la plus heureuse de toutes, et par ce ne mangent guères de ceux qui meurent de maladie : mais estiment autant perdu quand ils ne sont immolés et sacrifiés, et par ce ils les mettent en terre. Ils ne font semailles aucunes, mais vivent de chairs et poissons que leur fournit abondamment la rivière Araxe. Ils sont grands buveurs de lait. Entre les dieux, ils adorent le soleil seulement, auquel ils font sacrifice de chevaux, voulant dire qu'ils sacrifient au plus vite de tous les dieux le plus vite des animaux mortels.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

EUTERPE.

SOMMAIRE.

1. Cambyse, successeur de Cyrus, prépare une expédition contre les Égyptiens. — 2-34. Avant de commencer son récit, Hérodote expose ce qu'il sait sur l'origine des Égyptiens. Antiquité de la nation égyptienne. Expérience du roi Psammétique pour connaître la plus ancienne des langues. Astrologie des Égyptiens. Leur territoire. Description des côtes et de l'intérieur des terres. Géologie. Du Nil et du Delta. L'auteur essaye d'expliquer la crue périodique du fleuve. Sources du Nil. Navigation au delà d'Éléphantine. Récit des Nasamons sur l'intérieur de la Libye. Comparaison de l'Ister et du Nil. — 35-38. Mœurs et coutumes des Égyptiens. Habitudes des hommes et des femmes, opposées à celles des autres peuples. Écriture égyptienne. Circoncision, rites divers, mets et animaux impurs. — 39-41. Sacrifices et culte rendu aux dieux. Funérailles des bœufs et des vaches. — 42-49. Pourquoi les Thébains sacrifient des chèvres et les Mendésiens des brebis. Digression sur Hercule. Retour à la question des sacrifices de chèvres et de brebis. Porc, animal impur sacrifié à la Lune et à Bacchus. Culte du phallus transporté de l'Égypte en Grèce par Mélampe. — 50-57. Divinités égyptiennes introduites chez les Grecs. Recherches sur l'origine des dieux. Oracles de Grèce et de Libye. Digression sur les colombes de Dodone. — 58. Présages tirés de l'inspection des victimes. — 59-64. Des six grandes fêtes des Égyptiens. Détails sur le culte de Mars. — 65-67. Du culte rendu aux bêtes et particulièrement aux chats, aux chiens, aux ichneumons, aux éperviers et aux ibis. — 68-76. Détails sur le crocodile, l'hippopotame, le phénix, les serpents ailés, l'ibis des deux espèces. — 77. Soins que les Égyptiens prennent de leur santé. — 78. Singulier usage à la fin des repas. — 79-81. Fidélité aux vieilles coutumes. Vêtements. — 82-84. Astrologie, art divinatoire et médecine. — 85-90. Des funérailles et de l'embaumement. Des trois espèces d'embaumement et de divers autres usages. — 91. Digression sur le temple de Persée à Chemnis. — 92. Du lotus et du byblus. — 93. Ponte et reproduction des poissons du Nil. — 94. Du cici ou ricin. — 95. Des cousins et des moustiquaires. — 96. Barques des Égyptiens. — 97, 98. Navigation sur le Nil débordé. — 99, 100. Rois d'Egypte depuis Ménès, fondateur de Memphis. Il est suivi de trois cent trente successeurs, de dix-huit rois éthiopiens et de la reine Nitocris. — 101. Mœris; ses travaux. — 102-110. Règne de Sésostris. Ses conquêtes. Son retour en Égypte. Il punit son frère révolté. Il fait creuser tous les canaux que l'on voit en Egypte. Il partage le territoire entre les habitants. Invention de la géométrie. — 111. Phéron succède à Sésostris, son père. Singulière manière dont il recouvre la vue. — 112-120. Règne de Protée. Digression sur Hélène, sur Homère et sur Ménélas. — 121-123. Règne de Rhampsinite. Comment il est volé et découvre le voleur. Il descend chez Pluton et joue aux dés avec Cérès. — 124-128. De Chéops, de Chéphrem et des Pyramides. — 129-135. Règne de Mycérinus. Comment il honore sa fille morte. Génisse du temple de Saïs. Comment Mycérinus veut éluder l'oracle qui lui

prédit sa mort. Pyramide de Mycérinus. Légende de la courtisane Rhodope. — 136. Règne d'Asychis. Construction du temple de Vulcain. — 137-140. Le roi aveugle Anysis. Invasion de Sabacos et des Éthiopiens. Description du temple de Bubaste. Vision de Sabacos. Il quitte l'Égypte. Retour d'Anysis. — 141-146. Règne de Séthon. Invasion de Sennachérib. Les Égyptiens refusent de combattre. L'ennemi est vaincu par une nuée de rats. Évaluation chronologique des rois qui se succèdent de Ménès à Séthon. Généalogie de l'historien Hécatée. Digression sur le règne des dieux, et particulièrement d'Hercule, de Bacchus et de Pan. — 147, 148. Les douze seigneurs et le labyrinthe. — 149, 150. Le lac Mœris et sa pyramide. Écoulement du lac dans la Syrte de Libye. Excavation du lac, faite à l'instar de celle que des voleurs pratiquèrent à Ninive. — 151-154. Comment Psammétique devient seul roi. Il donne des terres aux Ioniens et aux Cariens. — 155. Oracle de l'enclos de Latone. — 156. Ile flottante de Chemnis. — 157. Long siége d'Azot. — 158, 159. Règne de Nécos. Canal de la Méditerranée à la mer Rouge. Un oracle en empêche l'achèvement. Développement de la marine. Victoire remportée sur les Syriens. — 160. Règne de Psammis. Conseils donnés aux députés éléens. — 161-169. Règne d'Apriès. Révolte des Égyptiens. Ils se donnent à Amasis. Réponse insultante d'Amasis à Patarbémis, envoyé du roi. Rencontre des armées ennemies à Momemphis. Des sept classes d'Égyptiens. Victoire d'Amasis. Mort d'Apriès. Leurs sarcophages. — 170-171. Sépultures de Saïs. Représentations mystiques sur le lac de l'enclos de Minerve. — 172-182. Détails sur l'administration d'Amasis. Il fait adorer par les Égyptiens un vase d'or transformé en statue. Œuvres d'Amasis : temple de Saïs; statue colossale devant le temple de Vulcain; temple d'Isis. Grande prospérité de ce règne. Marché ouvert aux Grecs à Naucratis. Don libéral fait aux Amphictyons. Traité avec les Cyrénéens. Amasis épouse Ladicé, fille d'un roi de Cyrène. Vœu que Ladicé fait à Vénus. Offrandes d'Amasis en Grèce. Prise de Cypre.

1. Cyrus trépassé, Cambyse se tint saisi du royaume, comme fils et héritier de lui et de la reine Cassandane, fille de Pharnaspe, pour laquelle décédée de ce monde Cyrus porta grand deuil, et commanda que tous ses sujets fissent le semblable. Cambyse donc étant fils de Cyrus et de celle dame, estima les Ioniens et Éoliens pour asservis et inféodés à son patrimoine. Si dressa armée pour aller conquêter l'Égypte, et entre autres nations de son obéissance mena avec soi les Grecs, auxquels il commandait.

2. Or, les Égyptiens, avant que Psammétique régnât sur eux, avaient opinion qu'ils étaient en date les premiers des hommes. De quoi Psammétique voulut être certain, et depuis ils confessèrent que les Phrygiens étaient devant eux, et eux devant tout le demeurant des hommes. Ce roi Psammétique s'étant diligemment enquis, et ne pouvant trouver voie aucune, s'avisa de cette-ci pour avoir résolution de la doute où il était : il bailla deux enfants nouveau-nés, issus de per-

sonnes basses, à un berger, pour les nourrir en sa borde[1] rustique, commandant que nul fût si osé ne si hardi de dire une seule parole en leur présence, mais qu'on les tînt à part, et qu'en temps et heure on leur présentât chèvres pour allaiter; puis, quand ils seraient remplis de lait, qu'on leur fit au demeurant le traitement nécessaire. Psammétique y besogna ainsi pour le désir qu'il avait d'ouïr quelle parole ces enfants prononceraient la première après leurs vagissements, qui rien ne signifient, et arriva à sa prétente[2] : car les deux ans révolus, comme le berger voulut faire son accoutumé, et eut ouvert l'huis[3] pour entrer vers les enfants, ils tombèrent tous deux à ses pieds, et, tendant les mains, prononcèrent ce mot : « Beccos. » Le berger, entendant qu'ils parlaient pour la première fois, ne fit semblant de rien; mais, après être retourné vers eux et pris égard à la parole qu'ils avaient à tous coups en la bouche, il en avertit le roi son maître, lequel lui commanda de les amener en sa présence. Psammétique, écoutant lui-même la parole, fit demander quels hommes appelaient ainsi chose aucune, et trouva que les Phrygiens nommaient le pain *beccos*. Ainsi furent les Égyptiens mis à la balance, et accordèrent que les Phrygiens étaient plus anciens qu'eux.

3. Moi étant en la ville de Memphis, j'entendis des prêtres de Vulcan que l'épreuve fut ainsi faite. Les Grecs y ajoutent plusieurs mensonges, disant que Psammétique fit couper les langues aux nourrices, et qu'en cet état leur fit nourrir les enfants. Ainsi devisent-ils de la nourriture. En celle ville de Memphis, me rencontrant avec les prêtres de Vulcan, j'entendis aussi d'eux plusieurs autres propos, pour lesquels savoir plus au vrai, je m'acheminai vers Thèbes et Héliopolis, afin de connaître si léans[4] ils accordaient[5] à ce que j'avais appris : car on tient que les Héliopolitains sont les mieux entendus de tous les Égyptiens. Mais je ne suis délibéré de déclarer tout ce que j'ai appris de leurs choses saintes, non pas seulement de les nommer, sachant que tous les hommes accordent en cet endroit; et proteste que tout

[1] Case, hutte, cabane. — [2] Suivant son attente. — [3] La porte. — [4] Là, dans ce pays. — [5] Ils étaient d'accord.

ce que j'en toucherai sera que le discours[1] de mon histoire m'y contraindra.

4. Quant à ce qui concerne l'esprit et entendement des hommes, ils sont d'accord que les Égyptiens ont trouvé la division de l'an, et l'ont départi en douze mois, par la connaissance qu'ils ont eue des astres; et me semble qu'en cet endroit ils se gouvernent plus sagement que les Grecs, d'autant que les Grecs, pour loger le temps superabondant, sont contraints de trois en trois ans entrejeter et intercaler un mois; et, au contraire, les Égyptiens donnent trente jours à chacun mois, ajoutant par chacun an cinq jours hors compte, de manière que la révolution du temps revient toujours à son point et se trouve bonne. Ils disent davantage que les Égyptiens ont trouvé les noms des douze dieux, et que les Grecs les ont pris d'eux; outre que premiers ils ont dressé autels, images et temples aux dieux, et gravé en pierre les effigies des animaux, de quoi ils montrent encore aujourd'hui plusieurs apparences. Au reste, ils racontent que Ménès a été le premier régnant chez eux, et que de son temps toute l'Égypte était un palus[2], hors mise la province de Thèbes; finalement, que rien n'apparaissait de tout le pays qui est au-dessus de l'étang Mœris, jusque auquel on compte huit journées de navigage depuis la mer, en cinglant à mont[3] le Nil.

5. Et me semblaient fort bien parler quant à la région, car il se trouve manifeste, non pour l'écoutant, mais pour le voyant, s'il est homme d'esprit, que toute l'Égypte, où naviguent les Grecs, est terre suracquise et don du fleuve, comme est tout le pays qui est au-dessus de cet étang. Toutefois, les Thébains et Héliopolitains ne parlaient ainsi dudit étang, combien que le contraire de leurs propos est vrai, car la nature et situation du pays d'Égypte est cette-ci : premièrement, si vous naviguez en Égypte, et, étant encore à une journée de la terre, vous jetez la bolide[4], assurez-vous de rapporter la vase, et si aurez néanmoins d'eau onze brasses, qui montre manifestement que la terre s'est avalée[5] jusque-là.

[1] La suite. — [2] Marais. — [3] En remontant. — [4] Sonde. — [5] A été charriée.

6. Au regard de l'étendue de l'Égypte, la côte, qui confine la mer Méditerrane, est longue de soixante schènes[1], à la prendre, comme nous faisons, depuis le golfe Plintinèthe[2] jusqu'au palus Selbonis[3], auquel touche la montagne Casius[4]. Cette côte marine donc a de longueur soixante schènes. Les hommes qui ont peu de terre mesurent par toises, ceux qui en sont moins pauvres par stades, ceux qui en ont largement par parasanges, et ceux qui en ont plus qu'abondamment par schènes. Parasange vaut trente stades, et schène, qui est mesure égyptienne, en vaut soixante. Ainsi, la côte marine de l'Égypte a de longueur trois mille six cents stades.

7. De là jusqu'à Héliopolis, à tirer avant parmi le plat pays, l'Égypte se découvre large et spacieuse; mais elle est tout oisive, sèche et limoneuse. Pour celui qui va le haut des montagnes, le chemin est environ aussi long que depuis Athènes, et depuis l'autel des douze dieux[5] jusqu'à Pise et jusqu'au temple de Jupiter Olympique; et qui voudra bien calculer, il trouvera que, quinze stades rabattus, ces chemins sont égaux : car, depuis Athènes jusqu'à Pise et jusqu'au temple de Jupiter Olympique, il y a mille cinq cents stades, moins quinze, lequel nombre est fourni depuis la mer jusqu'à Héliopolis.

8. Depuis Héliopolis, en prenant aussi par haut, l'Égypte se trouve étroite, à cause que là se maintient une montagne d'Arabie, laquelle, tirant de septentrion vers midi, règne par la haute Égypte jusqu'à la mer Rouge. En cette montagne sont les carrières où ont été coupées les pierres dont sont bâties les pyramides de Memphis. Cette montagne donc de ce bout se rabat, comme j'ai dit, environ la mer Rouge. De l'autre bout, elle est, par manière de dire, plus longue qu'elle-même, et, comme j'ai entendu, elle a deux mois de chemin en tirant de levant au ponant, et ses extrémités du levant portent l'encens. Une autre montagne pierreuse s'étend

[1] Le schène équivalait à soixante stades, environ douze kilomètres. — [2] Ainsi appelé de Plinthiné, lieu considérable de la Marmarica, sur la frontière du nomos Maréotique. — [3] Aujourd'hui le Sebaket-Bardoïl ou lac de Baudouin. — [4] Le mont El-Kas. — [5] Cet autel était sur l'agora d'Athènes.

du côté de Libye parmi l'Égypte, en laquelle sont pyramides, et est semée de sable comme celle du côté d'Arabie, de la part qui regarde au midi. Ainsi, depuis Héliopolis, l'Égypte, se trouvant étroite, n'a de pays qu'on lui puisse attribuer plus de quatre journées de navigage. Pareillement, la plaine qui est entre ces deux montagnes me semble assez étroite, et ne saurait avoir que deux cents stades de large ou environ; mais au delà l'Égypte s'élargit derechef.

9. Nature donc a ainsi projeté cette étendue de pays. Depuis Héliopolis jusqu'à Thèbes, il y a neuf journées par eau, qui font quatre mille huit cents stades, lesquels reviennent à quatre-vingt-un schènes. Tous ces stades rapportés ensemble font premièrement pour la côte marine, comme j'ai ci-dessus déclaré, trois mille six cents stades de largeur. En après, depuis la mer jusqu'à Thèbes, je montre que de longueur il y a stades six mille six vingts, et au reste, depuis Thèbes jusqu'à Éléphantine, huit cent vingt stades.

10. La grande partie donc de cette région, suivant le propos des prêtres de léans, m'a semblé suracquise par les Égyptiens; et m'était avis que la plaine, qui est entre les deux montagnes qui sont au-dessus de Memphis, autrefois a été un golfe de mer, comme la campagne qui est près Ilion, Tenthrane, Éphèse, et aussi la plaine qui est le long du fleuve Méandre, afin qu'il me soit permis de faire comparaison de choses petites aux grandes : car les rivières, qui ont laissé ces terres découvertes, ne sont dignes d'être conférées avec l'une des bouches du Nil, qui sont sept. Il se trouve plusieurs autres rivières qui de grandeur n'approchent aucunement du Nil, lesquelles néanmoins ont fait de grands ouvrages. Je les nommerai ci-après, et autres avec. Ne sera le moins nommé Achéloüs, lequel, coulant travers Acarnanie et tombant en la mer celle part où sont les îles Échinades[1], a rendu la moitié d'elles terre ferme.

11. Il y a davantage un golfe de mer en Arabie, non loin d'Égypte, lequel, partant de la mer Rouge, se trouve aussi long et étroit que je vais dire. Celui qui navigue sa longueur

[1] Petites îles, sur la côte de l'Acarnanie, à l'entrée du golfe de Corinthe, près de l'embouchure de l'Achéloüs : aujourd'hui Curzolari.

avec la rame dépend[1] quatre journées depuis un lieu nommé Myclus[2] jusqu'en pleine mer, et toutefois sa plus grande largeur n'a que demi-journée. En icelui chacun jour se fait flux et reflux, avec impétueux rengorgement des ondes, et je crois qu'il s'en fait un pareil travers l'Égypte, venant de la mer Méditerrane, et dressant son cours en Éthiopie, ainsi que celui d'Arabie part du midi et coule vers la Syrie. Les deux se fraternisent presque en leurs étendues, et changent bien peu de pays; et par ce, si le Nil voulait tourner son cours dans celui d'Arabie, qui le garderait que, d'ici à vingt mille ans, il ne le comblât de limon et bourbier? J'ai opinion qu'en dix mille ans avant moi, si aucun golfe a été rempli, que cestui, voire plus grand, l'a pu être par si grand et si besognant fleuve comme est le Nil.

12. C'est donc ce que j'ai ouï raconter de la nature et situation du pays d'Égypte, et pense qu'il est ainsi pour avoir vu à l'œil qu'elle est reculée d'autre terre voisine, que léans se trouvent coquilles ès montagnes, et que le salpêtre s'y concrète, lequel mange et gâte les pyramides; davantage, que la seule montagne au-dessus de Memphis est sablonneuse, et finalement que l'Égypte ne ressemble à aucune des régions circonvoisines, soit Arabie, Libye ou Syrie : car les Syriens habitent le pays d'Arabie, qui confine la mer. Certes la terre d'Égypte est noire et toute pourfendue et crevée du soleil, à cause que c'est limon que le fleuve a apporté d'Éthiopie; et nous savons que la terre de Libye est rouge et sablonneuse, et qu'Arabie et Syrie sont argileuses et pierreuses.

13. Outre, les prêtres me racontaient une chose qui porte grand témoignage de l'Égypte : c'est que, au temps que régnait Mœris, le fleuve, en son débord, ne montait que huit coudées, et si arrosait le pays qui est au-dessus de Memphis. Ce néanmoins, il n'y avait huit cents ans que Mœris était mort quand les prêtres me faisaient ce récit. Aujourd'hui,

[1] Emploie.

[2] Saliat a fait un nom propre du mot μύχου, enfoncement : le grec dit, suivant Larcher : Depuis l'enfoncement de ce golfe. M. Giguet traduit : A partir du sommet de l'angle.

si le débord ne monte jusqu'à quinze ou seize coudées, il ne peut aller celle part; et suis d'opinion que ceux qui habitent au-dessus de l'étang Mœris, même en autres endroits de l'Égypte, comme en la contrée qui se nomme Delta, si la terre se hausse à l'équipolent[1] par succession de temps, ils ne seront plus participants de la crue du fleuve, mais souffriront ci-après ce qu'ils disent être souffert par les Grecs : car, entendant que la Grèce est arrosée de pluies et non de rivières, comme est leur pays d'Égypte, disent que les Grecs se trouveront quelque jour trompés, et auront beaucoup à souffrir, connu qu'ils n'ont eau d'ailleurs que de Jupiter. En quoi ils veulent dire que, si Dieu ne pleut sur les Grecs, mais les veut affliger de sécheresse, ils seront en danger de périr de faim, n'ayant eau d'ailleurs que par la merci de Jupiter[2].

14. Et certainement à bon droit les Égyptiens parlent ainsi des Grecs; mais je leur demanderais volontiers, avenant que le pays qui est au-dessus de Memphis, duquel je parlais maintenant, se haussât ci-après selon qu'il s'est déjà haussé, à savoir si les habitants ne se trouveraient en grande calamité quand leur terre ne goûterait de la grâce de Jupiter, et que le fleuve ne pourrait surpasser leurs labourages. C'est chose certaine qu'ils sont ceux de tous les hommes qui recueillent les fruits de la terre avec moins de labeur, car ils n'ont peine d'ouvrir les sillons avec la charrue, de fouir ne labourer et cultiver la terre en sorte aucune, comme font toutes autres nations; mais le fleuve de soi-même vient arroser leurs terres, et, après s'être retiré, ne leur reste que semer et mettre les pourceaux[3] dedans pour fouiller et enterrer la semence, et sur ce attendre la moisson.

[1] D'une hauteur égale, également.

[2] « STREPSIADE. Mais, par la Terre, notre Jupiter Olympien n'est-il pas dieu? — SOCRATE. Quel Jupiter? Es-tu fou? Il n'y a pas de Jupiter. — STREPSIADE. Que dis-tu là? Et qui donc fait tomber la pluie? Réponds-moi d'abord là-dessus. » ARISTOPHANE, *Nuées*, vers 360 et suivants.

[3] Peut-être faut-il lire βουσί au lieu de ὑσί, et traduire par *bœufs* au lieu de pourceaux. D'ailleurs, ὗς signifie quelquefois *bœuf*. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans tout l'Orient, on se servait de bœufs pour cette opération, que les Latins appelaient *tritura*.

15. Mais si nous voulons suivre l'opinion des Ioniens quant à l'Égypte, disant que la contrée nommée Delta est seulement Égypte depuis l'échauguette de Perséus[1], et qu'elle est toute maritime jusqu'aux salines de Damiette[2], qui sont quarante schènes; davantage, qu'elle commence à la mer Méditerrane, et s'étend jusqu'à la ville Cercasore, où le Nil se fend pour couler à Damiette et à Bolhir[3]; plus, que l'Égypte est partie Afrique et partie Arabie, sans nul doute. Suivant ce propos, nous montrerions que les Égyptiens n'ont par ci-devant eu région aucune : car jà, comme disent les Égyptiens (et je pense que la vérité est telle), la contrée de Delta est terre amassée par le fleuve, et, par manière de dire, produite hier ou avant-hier. Parquoi, si ainsi était que les Égyptiens n'eussent aucune région, que veulent-ils tant faire les empêcher à penser qu'ils soient les premiers des hommes? Il n'était jà besoin faire l'épreuve des enfants[4] pour savoir quelle langue ils parleraient la première. Je pense donc que les Égyptiens ont été aussitôt que la contrée que les Ioniens appellent Delta, et que toujours ils ont été, depuis que le genre humain a été, allant de jour en jour leur région en augmentant, de manière que plusieurs peuples de léans sont restés des premiers habitants, ainsi que plusieurs sont venus d'ailleurs; ni fais doute que la province de Thèbes, qui a six mille six vingts stades de circuit, ne fût jadis portion d'Égypte.

16. Pourtant[5] il faut conclure, si sommes bien informés des choses, que les Ioniens s'abusent en la description de l'Égypte; et s'ils voulaient maintenir leur opinion bonne, je leur montrerais qu'eux et les Grecs n'entendent rien à discourir. Car, premièrement, ils disent que la terre est divisée en trois parties : Europe, Asie et Afrique. Or, il faut qu'ils en mettent quatre, si la contrée Delta n'est Asie ne Afrique. Davantage, selon leur propos, le Nil ne sera borne de l'Asie contre l'Afrique, et faudra dire que Delta est entre l'Asie et l'Afrique, attendu que le Nil se va rompre contre la pointe d'icelui.

[1] La tour de Persée. — [2] Les tarichées ou séchoirs de Péluse. Voyez plus loin, 77. — [3] Péluse et Canope. — [4] Voyez plus haut, 2. — [5] Partant, par conséquent.

17. Laissons donc l'opinion des Ioniens, et disons de notre part que toute l'Égypte est celle qui est habitée par les Égyptiens, comme Cilicie est celle qu'habitent les Ciliciens, et Assyrie celle où sont les Assyriens. Certes, à parler rondement, je ne sais autre borne d'Asie et d'Afrique que l'Égypte; et toutefois, si nous voulons suivre l'opinion des Grecs, nous tiendrons que toute l'Égypte, qui commence à Catadoupi[1] et à la ville Éléphantine, est divisée en deux parties, et que chacune prend nom à part, tant que l'une est Afrique et l'autre Asie, pour cause que, partant le Nil de Catadoupi et coulant en la Méditerrane, il divise l'Égypte par le milieu, ne tenant qu'un cours jusqu'à la ville Cercasore, au-dessous de laquelle il en prend trois, desquels celui qui est vers le levant s'appelle la bouche Pélusine, et l'autre, qui regarde le ponant, est nommé la bouche Canobique; le troisième, qui est le droit cours du Nil, vient d'en haut rencontrer la pointe de Delta, laquelle il fend, et, par l'entrée qu'il y fait, va tomber en la mer, ne baillant à ce cours la moindre portion de son eau, ni le rendant le moins nommé : c'est la bouche Sébennytique. Ce cours se départ[2] en deux autres qui coulent en la mer : l'un est nommé la bouche Saïtique, et l'autre la bouche Mendésienne. Au regard de la bouche Bolbitine et de la Bucolique, elles ne sont naturelles, mais ont été ainsi faites et creusées par la main des hommes.

18. Et que l'Égypte soit telle que je dis, en cet endroit me sert de témoin un oracle du dieu Ammon, lequel j'ai appris depuis les opinions que j'en avais conçues. L'oracle est que ceux des villes Maréa et Apis, qui sont frontières de l'Égypte du côté de Libye, eurent opinion qu'ils étaient Libyens et non Égyptiens, et se fâchèrent des cérémonies égyptiennes, ne voulant se garder de sacrifier vaches. Pour cette cause, ils envoyèrent messagers vers Ammon lui proposer qu'ils n'avaient rien commun avec les Égyptiens, et par ce voulaient qu'il leur fût permis tâter de tous animaux. Le dieu ne voulut qu'ils se gouvernassent ainsi, et leur dit

[1] Aux Cataractes : il s'agit de la petite cataracte; la grande est en Éthiopie. Il y en a six en tout : la plus célèbre et la plus connue est celle d'Assouan. — [2] Se divise.

que l'Égypte est tout ce que le Nil arrose, et que ceux mêmes qui demeurent au delà de la ville Éléphantine sont Égyptiens, attendu qu'ils boivent l'eau du Nil. Ainsi leur répondit l'oracle.

19. Or, quand le Nil se déborde, non-seulement il passe par Delta, mais davantage il s'épand par la frontière de Libye, et quelquefois par celle d'Arabie, l'espace de deux journées de l'une et l'autre part, peu plus, peu moins. Mais il faut que je confesse ici que je n'ai pu apprendre ne des prêtres ne d'autres la nature de ce fleuve, combien que je les écoutai volontiers disant que le Nil commence se déborder environ le solstice d'été, et qu'il continue ce débord cent jours, à la fin desquels il se retire, sans rentrer toutefois en son canal, qui est cause qu'il demeure petit tout l'hiver, jusqu'à ce que ledit solstice d'été revienne. Il ne me fut possible savoir d'iceux Égyptiens la cause de ce débord, ne pourquoi le Nil est contraire à tous les autres fleuves, bien que je fisse devoir de m'enquérir, ne davantage pourquoi lui seul entre tous fleuves ne respire aucun vent[1].

20. Certains grands personnages de la Grèce qui se cuident[2] la sagesse même assignent trois causes de ce débord, dont je n'estime les deux dignes d'être récitées; seulement je les veux bien conter ici. En l'une[3], ils disent que les vents étésies sont cause que le fleuve s'enfle, parce qu'ils l'empêchent de se décharger en la mer. Mais je leur réponds que souvent les étésies ne soufflent en sorte qui soit, et néanmoins le fleuve ne laisse à faire son accoutumé. Davantage, si les étésies étaient cause de ce débord, il faudrait que le pareil avînt aux autres fleuves, voire beaucoup plus, d'autant qu'ils sont moindres, et ont leurs cours plus faibles et plus lents que le Nil; et on sait assez que plusieurs fleuves sont en Syrie et Afrique qui ne souffrent rien tel que le Nil.

21. La seconde cause[4] est plus lourde et plus étrange à réciter que la première : car ils disent que le Nil part de

[1] N'exhale point de brise. — [2] Croient. — [3] C'est l'opinion de Thalès. Diodore de Sicile, liv. I, 38, la réfute par les mêmes raisons qu'Hérodote. — [4] Opinion d'Euthyménès de Marseille. Voyez Sénèque, *Questions naturelles*, liv. IV, 2.

l'Océan, et que de là vient la cause du débord, présupposant que l'Océan environne toute la terre.

22. La troisième cause[1] est la plus épicaïzante[2], mais aussi la plus fausse, car autant vaudrait ne rien dire que mettre en avant que le Nil procède de neige fondue, attendu qu'il part de Libye pour venir passer travers les Éthiopiens et se jeter en l'Égypte. Comment est-il donc possible qu'il procède de neige, quand il coule de pays extrêmement chaud en région froide? Un homme d'esprit peut faire plusieurs autres arguments contre telles lourderies, pour montrer qu'il n'est vraisemblable que neiges fondues soient cause du débord du Nil. Premièrement, les vents qui soufflent en ces quartiers-là en baillent grand témoignage, car ils sont tous chauds. Secondement, la région est telle qu'il n'y pleut ne gèle jamais, et toutefois il est nécessaire qu'il pleuve cinq jours après neige chute; parquoi, s'il neige en ce pays-là, il y pleut aussi. Tiercement, les hommes y sont noirs pour être brûlés du chaud, et qui plus est milans et hirondelles n'abandonnent point ce pays tout le long de l'année, joint aussi que les grues, fuyant l'hiver de Scythie, y vont hiverner par chacun an. Toutes lesquelles choses ne pourraient être, si ainsi était qu'il neigeât en la région, par laquelle coule le Nil, et en laquelle il prend source.

23. Au regard de celui qui parle de l'Océan[3], il se jette en une fable obscure, et ne prouve rien avec nécessité : car je ne connais point de fleuve qui se nomme Océan, et pense qu'Homère[4], ou quelque poëte avant lui, a inventé ce terme, puis l'a couché en sa poésie.

24. Et si faut que je déclare mon opinion en reprochant toutes les obscures que j'ai alléguées, je dirai que le Nil se déborde en temps d'été, à raison qu'en hiver le soleil, chassé de son cours ancien par les vents et orages de la saison, se retire en la haute Libye. Voilà, en un mot, toute la cause de

[1] Opinion d'Anaxagore. Voyez Diodore de Sicile à l'endroit cité. — [2] Épicaïzer est un vieux terme de jurisprudence qui signifie *juger conformément à l'équité, mitiger la rigueur de la loi*. Épicaïzante veut dire tout simplement *vraisemblable*. — [3] Euthyménès. — [4] *Iliade*, XVIII, 607; XVI, 151.

la crue du Nil : car, approchant ce dieu de quelque région que soit, son effet est d'y mettre la soif et de sécher fleuves et ruisseaux.

25. Qu'on en dispute avec tant de paroles que l'on voudra, on trouvera toujours que le soleil, parcourant la haute Afrique, fait ce que je dis, parce que, marchant par ces lieux où l'air toujours est serein, la terre chaude, et au contraire les vents froids, il fait ce qu'il a accoutumé faire par deçà en temps d'été, quand il est au milieu du ciel. C'est qu'il tire les eaux à soi, et les conduit en la région d'en haut, où, reçues, sont après dissipées et dissoutes par les vents, qui les font dégoutter bas. Davantage, les vents qui soufflent de ces quartiers-là sont pluvieux sur tous autres. Mais je suis bien d'avis que le soleil ne renvoie par chacun an au Nil toute l'eau qu'il en a tirée, et qu'il en fait réserve chez soi. Au reste, chacun sait que, l'hiver passé, le soleil retourne au milieu du ciel, dont il tire également de tous fleuves et ruisseaux, lesquels, par après, ne laissent pourtant à s'enfler et remplir par les pluies qui se mêlent en eux, et parce aussi que les terres sont abreuvées et pleines de torrents. Les fleuves se trouvent donc faibles et abaissés en été, parce qu'ils sont tirés du soleil [1] et que pluies leur défaillent. Le Nil seul est au rebours, car il est plus bas en hiver qu'en été, combien que lors il ne reçoive aucune pluie, et soit tiré du soleil comme les autres fleuves. Certes, en été, il a cela commun avec les autres fleuves qu'il est tiré du soleil; mais, en hiver, il est seul qui diminue. Et voilà comment j'ai estimé que le soleil est cause de la croissance du Nil [2].

26. M'est aussi avis que l'air est sec en ces régions-là,

[1] Par le soleil.

[2] Toutes ces explications données par Hérodote n'ont aucune valeur scientifique. Les anciens n'avaient une idée exacte ni de la figure de la terre ni du mouvement des astres. Les inondations régulières du Nil doivent être attribuées aux pluies périodiques qui tombent dans les régions tropicales. Ces inondations commencent en juin, atteignent en septembre leur plus grande hauteur, et décroissent jusqu'à la fin de novembre, époque à laquelle on fait les semailles et où les eaux du fleuve redeviennent les plus pures que l'on connaisse.

parce que le soleil lui échauffe fort son passage, tellement qu'il est toujours été en la haute Libye. Et s'il avenait que la constitution des saisons et du ciel changeât, de manière que la bise et l'hiver fussent où est le midi, le soleil, chassé du milieu du ciel par les rigueurs de l'hiver, cheminerait par le haut de l'Europe, comme aujourd'hui par le haut de Libye. N'y fais doute que, marchant ainsi travers l'Europe, il ne rendît le Danube tel qu'il fait le Nil.

27. Quant à la raison pourquoi le Nil ne respire aucun vent[1], j'ai opinion que c'est pour autant que de lieux fort chauds n'est jetée aucune respiration, et volontiers le vent est soufflé de lieux froids[2]. Et faut tenir cela pour tel, comme à la vérité il est et dès le commencement a été.

28. Reste à dire de la source du Nil, de laquelle homme à qui je parlasse onques, soit Africain, soit Grec, ne me sut rendre certain, fors un secrétain[3] des trésors de Minerve que je trouvai en Saïs, ville d'Égypte; mais il me semblait se moquer quand il disait la savoir au vrai. « Deux montagnes, me disait-il, dont les cimes tirent en pointe, sont entre la ville de Syène, qui est en la Thébaïde, et entre Éléphantine. L'une de ces montagnes est appelée Crophi, et l'autre Mophi. Les sources du Nil, qui sont abîmes, partent du milieu de ces montagnes, et la moitié de leurs eaux coule en Égypte, vers septentrion, et l'autre moitié en Éthiopie, vers midi. Et pour cause que ces fontaines sont comme abîmes, le roi Psammétique voulut sonder leur profondité, et à ces fins commanda un cordage long de plusieurs brasses, lequel il fit dévaler là-bas; mais il ne put descendre jusqu'au fond de l'abîme. » Le secrétain affirmait ces choses. Si elles sont croyables, je m'en rapporte au lecteur. Pour le moins me faisait-il penser que là sont quelques fondrières, gouffres et réciprocations d'eaux, lesquelles, s'effondrant travers les montagnes avec grande impétuosité, sont cause que la sonde ne peut parvenir jusqu'au fond de l'abîme.

[1] Voyez plus haut, 19. — [2] On n'a pas besoin d'insister sur la faiblesse puérile de cette assertion météorologique. — [3] Secrétaire : grammatiste, en grec.

29. De nul autre homme je n'ai jamais pu rien apprendre de la source du Nil, si ce n'est un autre conte recherché de bien loin, que je sais par ouï dire : car je n'ai passé Éléphantine, et n'ai rien vu de ce qui est au delà. Le conte est que, au sortir d'icelle ville Éléphantine, si vous tirez outre, vous trouverez un pays plein de pierres et rochers, par lequel, si voulez naviguer, il faut que le vaisseau soit halé et attaché comme un bœuf par les cornes, et conduit par les deux rives du fleuve; autrement, si le vaisseau perd la corde, il est emporté de la roideur de l'eau. Cette navigation dure quatre journées, et est le Nil en cet endroit tortu comme peut être Méandre[1]; à raison de quoi le chemin qu'il convient ainsi naviguer contient douze schènes. De là vous descendez en une plaine où le Nil enceint une île nommée Tachompso. Et pour autant que tantôt au-dessus d'Éléphantine habitent les Éthiopiens, ils tiennent la moitié de cette île, et les Égyptiens l'autre. Attenant de ladite île est un grand lac entour lequel demeurent les Éthiopiens nomades. Cette île passée, vous rentrez dans le canal du Nil, qui traverse le lac. De là en avant, si voulez suivre le fleuve, il vous faut cheminer quarante journées par terre : car le Nil se trouve si plein de rochers, qu'impossible est d'y naviguer. Ce chemin achevé, vous vous embarquez derechef, et naviguez douze journées pour arriver en la grande ville Méroé, qui est métropolitaine des Éthiopiens. Les manants et habitants d'icelle entre les dieux adorent seulement Jupiter et Bacchus, et les honorent grandement. Même ils ont léans un oracle de Jupiter, et entreprennent guerre quand et où il plaît au dieu.

30. Pour naviguer de Méroé jusqu'aux Automoles[2], il est autant requis de temps comme il en faut depuis Éléphantine jusqu'à ladite Méroé. Ces Automoles sont nommés Asmach[3], qui signifie en grec ceux qui assistent prés du roi à main gauche. Pour une fois, deux cent quarante mille Égyptiens, gens de guerre, se retirèrent vers

[1] Fleuve de Phrygie, célèbre par ses sinuosités. — [2] Transfuges. On croit que ce peuple est le même que les Sébrides. — [3] D'autres lisent Ascham, qui signifie *côté gauche*.

iceux Éthiopiens pour cause qui fut telle. Régnant Psammétique, garnisons étaient assises en la ville Éléphantine pour la garder contre les Éthiopiens, et en Daphnés Pélusines[1] contre les Arabes et les Syriens; plus, en Maréa pour garder contre les Libyens. Aujourd'hui les Perses tiennent encore garnisons en ces mêmes lieux, comme faisait Psammétique : car il y a garnison de Perses en Éléphantine et en Daphnés. Ces Égyptiens donc demeurèrent en leurs garnisons l'espace de trois ans sans qu'aucun bougeât; mais enfin ils se fâchèrent, et d'un commun accord abandonnèrent leur roi Psammétique pour aller en Éthiopie. Psammétique, averti de leur partement[2], les poursuivit, et, les ayant atteints, avec grandes prières les requit qu'ils n'abandonnassent les dieux de la patrie, leurs femmes et enfants. Lors on dit qu'un soldat lui montra sa braguette[3], disant : « Tant que nous porterons cette-ci, nous y trouverons femmes et enfants. » Arrivés en Éthiopie, se donnèrent au roi, lequel leur fit un autre don. Pour ce que quelques Éthiopiens mutins n'accordaient avec lui, il permit aux Égyptiens les chasser de leur pays et d'y habiter. Logés léans, ils rendirent les Éthiopiens fort modestes et gracieux, à cause des mœurs et coutumes égyptiennes qu'ils apprirent.

31. Il est donc ainsi que, hormis le cours que le Nil prend travers l'Égypte, on le reconnaît quatre mois après, soit en naviguant ou cheminant; et qui en voudra faire supputation, il trouvera qu'autant de mois se dépendent[4] par celui qui veut aller d'Éléphantine aux Automoles. Pour faire court, il faut tenir tout certain que le Nil vient du ponant; mais d'en parler plus outre, il n'est homme qui au vrai le sût faire : car, au moyen de la chaleur, la région est toute déserte et inhabitée.

32. J'ai ouï faire un autre conte à hommes cyrénéens, qui disaient avoir été à l'oracle d'Ammon, et s'être trouvés à deviser avec le roi des Ammoniens, nommé Étéarchus, lequel, après qu'ils furent tombés sur le propos du Nil, savoir que nul a pu trouver sa source, leur conta qu'un

[1] Sur la frontière de l'Arabie et de la Syrie. — [2] Départ. — [3] Le signe de la virilité. — [4] Sont employés.

jour vinrent vers lui hommes nommés Nasamones, qui est nation d'Afrique habitant la côte de la Syrte[1] et le quartier qui tend au ponant. Arrivés vers lui, il leur demanda s'ils avaient rien à conter des déserts d'Afrique; et ils lui dirent qu'en leur région s'étaient trouvés enfants de grands seigneurs, lesquels, parvenus en âge viril, comme gens débauchés, firent entreprises étranges, et entre autres élurent cinq d'entre eux pour aller voir les déserts d'Afrique et pour essayer s'ils pourraient connaître davantage que ceux qui ont vu le plus loin : car la côte d'Afrique, à commencer depuis Égypte jusqu'au promontoire Soloïs[2], qui est la borne d'icelle Afrique, est toute habitée par Africans, hormis ce que tiennent les Grecs et Phéniciens. Au-dessus de cette côte marine, le pays et les hommes sont farouches et sylvestres[3], et plus outre ne se trouvent que sables merveilleusement altérés et du tout inhabités. Ces cinq jeunes seigneurs envoyés par leurs compagnons, après avoir fait provision d'eau et de vivres, cheminèrent premièrement par l'habitable; mais, au partir de là, ils entrèrent en un pays sauvage, rude et âpre. Après, ils traversèrent les déserts en tirant vers le ponant; et quand ils eurent cheminé grand pays de sable, ce qu'ils firent par plusieurs journées, ils aperçurent certains arbres en une campagne, desquels ils approchèrent pour cueillir du fruit pendant par les branches. Là s'adressèrent à eux hommes moindres que ceux qui sont ici de moyenne taille, qui les prirent et menèrent avec eux, encore qu'ils n'entendissent parler les uns les autres. Ils les guidèrent travers grands marécages, lesquels passés, ils arrivèrent en une ville où les hommes étaient tous de la grandeur de ces guides, et avaient la couleur noire. Selon[4] cette ville coule un grand fleuve[5] qui part du ponant et tire au levant, auquel apparaissent crocodiles.

33. Mais à tant sera dit du propos d'Étéarchus, roi des

[1] Il y avait deux Syrtes : la petite, ou golfe de Gabès, et la grande, ou golfe de la Sidre. Les Nasamons étaient au-dessous de la grande Syrte. — [2] Aujourd'hui le *Spartel*. — [3] Hérodote dit plus que son interprète : « En s'éloignant de la côte et de la partie habitée, la Libye est pleine de bêtes sauvages. » — [4] Le long de. — [5] Peut-être le Niger.

Ammoniens, si n'est qu'il disait davantage, comme récitent les Cyrénéens, que les cinq jeunes seigneurs avaient été de retour, et que les hommes qu'ils avaient abordés étaient tous grands moqueurs. Étéarchus aussi prenait conjecture que le fleuve qui abreuve la ville de ces petits hommes est le Nil, et la raison y accorde, car le Nil vient d'Afrique et la divise par le milieu. De ma part, selon que je puis comprendre choses inconnues par les connues, le Nil peut égaler son étendue avec le Danube, car le Danube commence à couler des Celtes et de la ville Pyrène, puis vient à diviser l'Europe par le milieu. Celtes sont au deçà les colonnes d'Hercule, prochains des Cynésiens, qui sont les derniers habitants d'Europe vers le ponant. Icelui Danube vient tomber en la Majour[1] environ les Istriens, colonie des Milésiens.

34. Il est connu de maintes nations, comme qui traverse l'habitable : mais nul sait parler au vrai de la source du Nil, parce que l'Afrique est déserte et inhabitée. Au regard du cours qu'il tient, j'en ai parlé au plus loin que possible est, et comment il se vient jeter dans l'Égypte, qui est située à l'opposite des montagnes de Cilicie. Depuis lesquelles, jusqu'à Sinope, qui est deçà la Majour, on compte cinq journées pour homme bien dispos. Cette ville de Sinope est à l'avenue du Danube, la part où il se décharge dans la Majour. Ainsi je fais mon projet que le Nil, lequel parcourt toute l'Afrique, se peut paragonner[2] au Danube, et à tant sera dit du Nil.

35. Je viens à poursuivre mon histoire touchant l'Égypte, parce qu'en elle plus sont de merveilles qu'en nulle autre région, et que partout elle montre ouvrages plus grands qu'on ne saurait exprimer, au moyen de quoi notre propos en sera plus prolixe. Les Égyptiens donc, avec la faveur du ciel, qui leur est autre qu'à tous hommes, et avec leur rivière, qui est d'autre nature que toute autre, se sont établies lois et coutumes contraires à celles dont usent le demeurant des hommes. Entre lesquelles cette-ci est, que les femmes conduisent tout le train de leurs trafics et marchandises, et tiennent les tavernes et cabarets, pendant que les

[1] Mer Noire. — [2] Comparer.

hommes demeurent assis en la maison à tistre[1]. Les autres nations tissent en montant leur tissure, mais eux en l'abaissant. Les hommes portent les fardeaux sur leurs têtes, et les femmes sur leurs épaules. Elles se tiennent debout quand elles urinent, mais les hommes s'accroupissent. Il n'est permis de faire les nécessités du corps hors la maison, mais ils boivent et mangent en pleine rue, disant que choses laides et vilaines se doivent faire en secret, et les honnêtes en public. La femme ne peut être prêtresse d'aucun dieu, ne déesse; mais les hommes le sont de tous et toutes. Les enfants mâles ne sont nullement contraints de nourrir père et mère, si n'est de leur bonne volonté, mais les filles y sont contraintes malgré elles.

36. Es autres pays les prêtres portent longs cheveux; en Égypte ils ont la tête rase. La coutume des autres hommes est de se faire raire[2] ès funérailles de leurs parents; au contraire, les Égyptiens, pour faire deuil des trépassés, laissent croître le poil de la tête et se coupent la barbe. Les autres hommes ont leur vivre séparé des bêtes brutes; les Égyptiens vivent avec elles. Les autres hommes vivent de blé et d'orge; l'Égyptien tient à honte vivre de pâtisserie qui soit faite de ces deux grains, mais fait son pain d'olyres, que les aucuns appellent espeltre[3]. Ils pétrissent avec les pieds, et manient fange et mortier avec les mains. Les autres hommes laissent le prépuce tel que nature leur donne, hormis les Égyptiens, et ceux qui ont appris d'eux à le couper[4]. Chacun homme Égyptien a deux habillements, mais la femme n'en a qu'un. Ils attachent les cordes et crochets des voiles au dehors du navire, ce que tous autres hommes font par dedans. Les Grecs écrivent, jettent et calculent en portant la main gauche à droite, mais les Égyptiens la portent de droite à gauche, et, ce faisant, disent qu'ils tirent à droite, et les Grecs à gauche. Ils usent de deux sortes de lettres, dont ils appellent les unes saintes et les autres communes[5].

37. Ils sont cérémonieux[6] outre mesure et plus que tous

[1] Faire de la toile, tisser. Nous n'avons plus de ce verbe que le participe *tissu*. — [2] Raser, tondre. — [3] Dourah ou épeautre. — [4] Particulièrement les Juifs. — [5] Écriture hiéroglyphique et écriture démotique. — [6] Superstitieux.

hommes, usant de toutes les façons et cérémonies que je dirai. Ils boivent en vaisseaux de cuivre, lesquels ils écurent et nettoient par chacun jour, et n'est chose que l'un fasse et l'autre non, mais généralement tous font ainsi. Ils portent habillements de lin, lesquels ils sont fort soigneux de laver et blanchir. Ils se coupent le prépuce, afin d'être plus nets, estimant plus netteté que la beauté. Les prêtres se font raire[1] tout le corps de trois en trois jours, afin que nulle vermine et ordure ne s'amasse sur eux qui servent aux dieux, et, ce fait, se couvrent seulement d'un rochet[2], et portent souliers faits de l'écorce des roseaux qu'on appelle papiers[3], ne leur étant permis porter autre habillement ne autre chaussure. Ils se lavent deux fois par chacun jour en eau froide, et autant la nuit. Ils font, pour dire en un mot, un million d'autres superstitions, qui leur reviennent à grand profit : car ils n'usent ne dépendent[4] rien du leur, mais leur sont fournies viandes sacrées toutes cuites, et ont au parsus chacun jour livrée fort ample de chairs d'oies et de bœufs, avec portion de vin de vigne : cependant il leur serait grand péché s'ils avaient tâté d'un poisson. Les Égyptiens ne plantent jamais et ne mangent fèves crues ne cuites, et les prêtres ne les peuvent seulement voir, estimant que c'est un fruit immonde. Chacun dieu n'a seulement un prêtre, mais plusieurs. Le souverain desquels est nommé archiprêtre, et lui mourant, son fils est subrogé en son lieu.

38. Ils ont opinion que les bœufs appartiennent à Épaphus[5], et par ce ils en font l'épreuve en cette manière. S'ils leur trouvent un poil noir, ils les tiennent pour immondes. A faire telle épreuve est député un des prêtres, qui langueie[6] la bête, puis debout, puis couchée le ventre dessus, afin de connaître si elle est saine et nette des marques que je dirai en autre passage[7]. Il regarde aussi les poils de la queue, pour voir s'ils sont naturels, et si trouve la bête sans tache nulle, en signe de ce, il lui met une corde[8] à

[1] Raser. — [2] Robe de lin, de la forme d'une blouse. — [3] C'est le byblos ou papyros. — [4] Dépensent. — [5] Sur Épaphus, voyez plus loin, liv. III, 27. — [6] Visite la langue, et, par extension, tout le corps d'une bête. — [7] Livre III, 28. — [8] Faite de byblos.

l'entour des cornes, avec terre sigillaire [1] par-dessus, laquelle il scelle de son cachet, et ce fait ils l'emmènent. Il est ordonné sur peine de mort que nul ose sacrifier bête aucune, qui ne soit ainsi marquée par le prêtre. Or, l'épreuve se fait ainsi que je viens de dire; mais la manière du sacrifice est établie telle.

39. Ils mènent la bête ainsi marquée à l'autel où se fait le sacrifice, et là allument le feu : après, ils font certaine effusion de vin, et, invoquant le dieu, étranglent la bête. Quand elle est étranglée, ils lui coupent la tête et écorchent le corps : adonc ils fulminent infinies malédictions sur la tête, puis l'apportent au marché, où communément se trouvent Grecs trafiquants : s'ils en rencontrent aucuns, ils leur vendent; mais, si nuls sont là présents, ils la jettent dans la rivière, la maudissant, et requérant, si quelque défortune doit avenir au pays d'Égypte et aux sacrifiants, qu'elle tombe sur cette tête. De telles cérémonies usent tous Égyptiens, et, suivant icelles, il n'est loisible à Égyptien tâter de la tête d'aucun animal.

40. Mais la façon de choisir les victimes et d'allumer le feu du sacrifice est établie une en un temple, et autre en autre. Suivant propos, je m'en vais dire de l'animal qu'ils estiment le plus saint et le plus heureux, et pour lequel ils mènent plus de fêtes. Avant que d'immoler une vache, ils jeûnent et demeurent en prières et oraisons par certains jours, au bout desquels ils l'assomment et écorchent, puis lui tirent du ventre tous les entrailles, hormis la froissure [2] et le sein [3], après, ils lui taillent les cuisses, l'échine, les épaules et l'herbière [4]. Ce fait, ils emplissent le corps de pains blancs, de miel, de raisins secs, de figues, encens, myrrhe et autres drogues, et, allumant le sacrifice, y épandent grande quantité d'huile, mais il faut qu'ils soient jeuns [5] et qu'ils se battent pendant que l'hostie [6] brûle, et, à batture cessée, on présente pour dîner les reliefs du sacrifice.

[1] Qui sert à sceller. L'empreinte de ce sceau représentait un homme à genoux, les mains au dos, avec une épée la pointe sur la gorge. — [2] Ou fressure, c'est-à-dire le cœur, le foie, la rate et les poumons. — [3] Et mieux le sain, la graisse. — [4] Ou herbier, premier ventricule des ruminants. Hérodote dit simplement le cou. — [5] A jeun. — [6] La victime.

41. Il est donc permis à tout Égyptien de sacrifier bœufs purs et mondes, ensemble veaux, mais vaches non, parce qu'elles sont sacrées à Isis, à qui est faite effigie fémine [1] en forme de vache, suivant les Grecs qui peignent Io ainsi. Sur toutes bêtes les Égyptiens portent également tous fort grande révérence aux vaches. Et pour cette cause, homme ne femme égyptienne jamais ne baise en la bouche un homme grec, jamais ne se sert de son couteau, de sa broche, ne de sa chaudière, et ne tâte de la chair du bœuf qui aurait été dépecé d'un couteau grec. Au reste, voici comment ils enterrent iceux animaux quand ils meurent. Ils jettent les femelles dans le fleuve, mais ils enterrent les mâles ès faubourgs des villes, laissant sortir hors terre une des cornes, ou bien les deux, pour marquer le lieu. Quand ils sont pourris, et que le temps est qu'on peut recueillir les os, une barque se va pourmenant par chacune ville, laquelle part de l'île Prosopitis, qui est en Delta, ayant de circuit neuf schènes, et contenant en soi plusieurs villes. Ces os sont portés en une ville nommée Atarbéchis, où est bâti un temple de Vénus [2]. De cette ville plusieurs hommes s'épandent ès autres pour fouiller les os des bœufs, et les apporter en certain lieu où ils les enterrent. Et non-seulement ils enterrent ainsi les bœufs, mais généralement toutes bêtes brutes : car tel est l'édit de la loi, qui par même moyen leur défend d'en tuer aucune.

42. Tous ceux qui sont immatriculés au temple de Jupiter Thébain, ou bien qui sont de cette province, ne touchent jamais aux moutons, mais bien sacrifient les chèvres. Tous les Égyptiens n'adorent également mêmes dieux excepté ces deux, Isis et Osiris, qu'ils appellent Bacchus, et que tous ils adorent également. Ceux qui sont associés au temple de Mendès, ou bien qui sont de la province Mendésienne

[1] Féminine, de femme. — [2] C'est ce temple qui a donné le nom à la ville. La déesse égyptienne Atar ou Athor peut être assimilée à Vénus, et *bek* veut dire ville, comme on le voit dans le nom de Balbek, la Ville du Soleil, que les Grecs rendaient par Héliopolis. Le mot *baki* se prend encore aujourd'hui dans le même sens chez les Coptes. Is est une terminaison grecque.

s'abstiennent des chèvres, et immolent les moutons, disant que cette loi leur a été imposée pour cause qui est telle Hercule, désirant voir Jupiter, et au rebours Jupiter ne voulant être vu de lui, enfin connaissant qu'Hercule persistait, il lui bailla cette trousse[1] : ayant écorché un mouton, coupé et jeté la tête, il se vêtit de la peau, et se montra ainsi à Hercule. Depuis cette finesse, les Égyptiens ont fait la statue de Jupiter en forme de mouton : en quoi ont été suivis par les Ammoniens, qui sont issus d'eux, et des Éthiopiens, qui tiennent de la langue des deux : combien que j'ai opinion que les Ammoniens se sont imposé ce nom, pour cause que les Égyptiens appellent Jupiter Ammon. Bref, les Thébains ne sacrifient point les moutons, et les tiennent sacrés pour cette raison. Le jour qu'ils célèbrent la fête de Jupiter, ils coupent la gorge à un mouton, et, après l'avoir écorché, vêtent la peau à la statue de Jupiter, et en approchent celle d'Hercule. Ce faisant, tous les ministres du temple battent et frappent le mouton, puis le mettent dans le cercueil bénit[2].

43. Or, j'ai entendu touchant cet Hercule[3] qu'il est du nombre des douze dieux, mais de l'autre Hercule que les Grecs connaissent, je n'en pus onque ouïr nouvelles en aucun lieu d'Égypte. J'ai plusieurs arguments que les Grecs ont plutôt emprunté ce nom d'Hercule des Égyptiens, que n'ont les Égyptiens des Grecs, qui ont imposé ce nom au fils d'Amphitryon : mais entre autres cestui-ci est péremptoire, que les père et mère d'Hercule, Amphitryon et Alcména, sont jadis issus d'Égypte. A cause de quoi, les Égyptiens disent qu'ils ignorent le nom de Neptune, de Castor et de Pollux, et qu'ils ne sont reçus au calendrier de leurs dieux : et toutefois, s'ils ont emprunté des Grecs les noms de quelques dieux, ils n'ont dû faire peu de mémoire, mais beaucoup de ces trois, voire si lors ils usaient de navigage, et si entre les Grecs étaient aucunes gens de marine, comme je pense qu'il était, et suis de cet avis. Au moyen de quoi les Égyptiens devaient plutôt avoir appris les noms de ces dieux

[1] Il lui joua ce tour. — [2] Cérémonie analogue à celle du bouc émissaire. — [3] Il s'agit ici de l'Hercule tyrien ou égyptien, Melcarth ou Harokel.

que d'Hercule. Certainement Hercule est dieu fort ancien emprès[1] les Égyptiens. Et de fait, selon qu'ils en devisent, sept mille ans avant que régnât Amasis sur eux, de huit furent faits douze dieux, desquels ils estiment qu'Hercule fut l'un.

44. Désirant en savoir la vérité tant que possible m'était, je naviguai en Tyr, ville de Phénicie, parce que j'avais entendu que là était un temple sacré à Hercule, lequel je vis richement paré et orné de plusieurs joyaux, et étaient léans deux colonnes, l'une de fin or, et l'autre d'une émeraude qui rendait la nuit grande clarté. Je m'accostai[2] de prêtres du lieu, et leur demandai combien il y avait que ce temple était bâti. Je trouvai qu'ils n'accordaient point avec les Grecs : car ils me répondirent que le temple avait été bâti avec la ville de Tyr, deux mille trois cents ans avant. En celle même ville de Tyr, je vis un autre temple d'Hercule, surnommé Thasien, qui fut cause que je dressai mon chemin à Thasus, où je trouvai qu'il y avait un temple d'Hercule bâti par Phéniciens, qui, naviguant à la quête d'Europe[3], édifièrent celle ville de Thasus. Et ce fut cinq générations d'hommes avant qu'Hercule, fils d'Amphitryon, vînt en la Grèce. Tous ces propos montrent ouvertement qu'Hercule est dieu ancien. Et m'est avis qu'entre les Grecs ceux font très-bien, lesquels bâtissent deux temples à Hercule, sacrifiant à l'un comme immortel, qu'ils appellent Olympique, et à l'autre comme héros.

45. Sur ce passage je ne craindrai dire que les Grecs sont coutumiers de mettre en avant plusieurs choses mal digérées. Entre autres ils font un conte fort lourd touchant Hercule, savoir que lui étant arrivé en Égypte, les Égyptiens lui posèrent une couronne sur la tête, et avec grande pompe le menèrent comme s'ils allassent le sacrifier à Jupiter. Il ne fit semblant de rien par le chemin, mais quand ils l'eurent rendu devant l'autel, il se souvint de sa force, et les occit tous. Certes, quand les Grecs parlent ainsi, il semble bien qu'ils ne connaissent la nature des Égyptiens, ne leurs coutumes : car comment est-il vraisemblable que ceux voulussent

[1] Auprès de, chez, pour. — [2] Je m'entretins avec. — [3] La fille d'Agénor, enlevée par Jupiter.

sacrifier les hommes, lesquels font conscience de sacrifier les bêtes brutes, hormis pourceaux, bœufs et veaux mâles : pourvu toutefois qu'ils soient purs et mondes, hormis aussi les oies. Davantage comment est-il croyable qu'Hercule seul, et qui n'était rien qu'homme, tuât un million d'hommes? Mais en parlant ainsi nous prions les dieux et les héros qu'ils prennent le tout en bonne part.

46. Or, les Égyptiens que nous venons de nommer, Mendésiens sont-ils, ne sacrifient point les chèvres ne les boucs, à cause qu'ils tiennent Pan pour l'un des huit dieux anciens, et disent que ces huit dieux sont devant les douze. Pour ce les peintres et statuaires peignent et taillent icelui Pan, comme font les Grecs, en forme de chèvre, et lui baillent cuisses de bouc, non qu'ils l'estiment tel, mais semblable aux autres dieux. De dire la cause pourquoi ils le peignent ainsi, de ma part il ne me saurait revenir à grand plaisir. Quoi que soit, tous les Mendésiens font grand cas de cette espèce d'animaux, et plus des mâles que des femelles, de sorte qu'ils honorent grandement leurs bergers et principalement un sur tous, lequel mourant, la loi ordonne que tous Mendésiens en portent le deuil. Bouc et Pan sont appelés en égyptien Mendès. Du temps que j'étais par delà, il y avint un cas horrible d'un bouc qui se mêla publiquement avec une femme, tant que chacun le pouvait montrer au doigt[1].

47. Au surplus, les Égyptiens estiment que le pourceau est bête immonde, et par ce, si aucun d'eux, seulement en passant, touche à un pourceau, il va soudain dépouiller ses habillements et se lave au fleuve. Les porchers aussi, encore qu'ils soient Égyptiens, n'entrent jamais dans aucun temple, et ne se trouve homme qui leur veuille donner sa fille en mariage, ne pareillement qui veuille épouser les leurs, mais sont contraints se marier les uns contre les autres. Il n'est licite aux Égyptiens immoler pourceaux à autres dieux qu'à Bacchus et à la lune, et, pour cette cause, au temps que la lune est pleine, ils les sacrifient et en mangent la chair. En autre temps ils les abhorrent, de quoi ils rendent raison, laquelle m'est trop mieux séant taire, encore

[1] Le texte dit : Et ce fait vint à la connaissance des hommes.

que je l'aie apprise d'autrui. Cette immolation de pourceaux se fait à la lune en la manière qui suit. La bête tuée, ils mettent ensemble le bout de la queue, la rate et la crépine [1], enveloppant le tout de la graisse qui est parmi les entrailles, et les faisant brûler au feu du sacrifice : le demeurant est mangé en pleine lune, lorsqu'ils sacrifient, car en autre jour ils n'en tâteraient jamais. Les pauvres, pour leur impuissance [2], contrefont pourceaux, lesquels après avoir fait cuire, ils les sacrifient en effigie.

48. Quant au sacrifice qu'ils en font à Bacchus, est qu'au souper du jour de sa fête chacun tue un pourceau devant la porte de sa maison, lequel il baille à son porcher pour le transporter. Les Égyptiens célèbrent une autre fête de Bacchus, où il n'est mention de pourceaux, et est presque toute semblable à celle des Grecs. En lieu d'un membre viril, ils ont inventé d'autres images, grandes environ d'une coudée, et faites de nerfs. Femmes les portent par les villages, et audevant marche un ménétrier, lequel elles suivent en chantant Bacchus. Toutefois de ce est maintenu un propos bien saint.

49. A cause de quoi semble que Mélampus, fils d'Amythaon, jà de son temps ne fut ignorant, mais connaissant ce sacrifice : car c'est il qui a donné à entendre aux Grecs le nom de Bacchus, le sacrifice, et la pompe de l'image susdite, combien qu'il ne leur a proprement déclaré tout le mystère, mais les hommes savants de la Grèce qui sont venus après lui, plus amplement ont déclaré ces choses. Ainsi Mélampus a interprété aux Grecs le nom de Bacchus, et par son instruction ils se gouvernent en cet endroit [3]. Quant à moi, je tiens Mélampus pour homme savant, qui a eu connaissance de la divination, et qui a appris plusieurs choses en Égypte, lesquelles il a déclarées aux Grecs, mêmement ce qui est de Bacchus, en le changeant quelque peu : car je ne veux affirmer que les cérémonies des Égyptiens touchant ce dieu, reviennent à celles des Grecs, et supposé qu'elles fussent semblables, si ne seraient-elles nouvellement intro-

[1] Littéralement l'épiploon, ou grand repli du péritoine, qui flotte audevant de l'intestin grêle : c'est une partie de l'intestin où la graisse abonde. — [2] Leur dénûment. — [3] Le texte dit : Les Grecs font ce qu'ils font.

duites : et ne saurais dire comment les Égyptiens les ont prises des Grecs, ne autre coutume qu'ils aient. Je suis d'opinion que Mélampus plutôt entendit de Cadmus et de ses compagnons, qui de Phénicie vinrent en Béotie, ce qui concerne l'adoration de Bacchus.

50. Au demeurant, peu s'en faut que tous les noms des dieux ne soient venus d'Égypte en Grèce, et l'ai trouvé ainsi, après que je me suis enquis pourquoi les Grecs disent que les noms des dieux leur viennent des Barbares. A ce moyen je suis d'opinion que la grande part a été apportée d'Égypte : et si on me demande pourquoi Neptune, Castor et Pollux, Juno, Vesta, Thémis, Grâces, Néréides et autres dieux ne sont nommés au pays d'Égypte, je réponds ce que répondent les Égyptiens mêmes, c'est qu'ils ne connaissent tels dieux. Est à mon avis que les Pélasgiens leur ont imposé ces noms, fors à Neptune, lequel ils ont appris des Africans : car du commencement nuls avaient le nom de Neptune en usage, sinon les Africans, qui l'honorent de tout temps. Les Égyptiens donc pensent bien tels dieux, mais ils ne les célèbrent en sorte qu'il soit[1].

51. Au regard des Grecs, sans doute ils ont emprunté des Égyptiens les choses que j'ai dites, et autres davantage. Non toutefois qu'ils aient appris d'eux, mais bien des Pélasgiens, à faire la statue de Mercure en la forme vilaine qu'ils la font[2]. Les Athéniens ont été premiers qui l'ont ainsi patronée : tous les autres n'ont fait que les suivre : car ils commencèrent lors être comptés entre les Helléniens, quand les Pélasgiens vinrent demeurer en leur contrée, dont ils furent appelés Helléniens. Quiconque se ressouvient des Orgies des Cabires, que les Samothraces observent après les avoir pris des Pélasgiens, cestui entend ce que je dis. Ces Pélasgiens, qui habitèrent avec les Athéniens, avaient premièrement habité en Samothrace, et les Samothraces apprirent d'eux les Orgies. Par ce moyen les Athéniens ont été les premiers des Grecs qui ont fait les statues de Mercure avec façon déshonnête, après l'avoir apprise des Pélasgiens, et néanmoins ils en tien-

[1] La phrase est défectueuse. Hérodote dit simplement : les Égyptiens ne rendent pas de culte aux héros. — [2] *Erecto pene*.

nent quelque saint propos, lequel est déclaré ès mystères des Samothraces.

52. La coutume des Pélasgiens en tous sacrifices était de faire premièrement prières et oraisons avant que sacrifier, et je le sais parce que je les ai ouïs en Dodone : vrai qu'ils ne baillent nom ne surnom à aucun de leurs dieux, car ils ne les avaient encore appris. Et la cause pourquoi finalement ils leur donnèrent noms fut qu'ils trouvèrent leurs affaires et tout leur gouvernement en bonne disposition. Depuis, long temps passa quand ils entendirent que d'Égypte étaient apportés noms des autres dieux, et celui dont nouvelles leur vinrent le plus tard fut Apollo. Certain temps après, ils se conseillèrent à l'oracle de Dodone touchant iceux noms, lequel oracle est estimé le plus ancien de tous ceux qui sont en la Grèce, et lors était seul. Quand ils eurent demandé à l'oracle de Dodone s'ils devaient recevoir les noms venant des Barbares, il répondit qu'ils en usassent, et depuis ce temps ils ont sacrifié et usé des noms des dieux, que les Helléniens ont pris d'eux[1].

53. Mais de dire d'où sont venus iceux dieux, si tous ont toujours été, et quelles sont leurs formes, nul jamais le sut faire, si n'est, par manière de parler, depuis hier ou devant hier : car je pense qu'Homère et Hésiode ne sont devant moi que quatre cents ans, et non plus. Ces deux ont fait une théogonie aux Grecs, et ont imposé noms aux dieux, départi honneurs et offices, et finalement marqué leurs effigies. Ils sont maintenus tous deux avoir été devant[2] quelques certains personnages; et toutefois selon mon jugement ils ont été après. Le premier propos disant les noms des dieux être empruntés par les Pélasgiens, est affirmé par les prêtresses de Dodone, mais le second, qui touche Homère et Hésiode, est de moi.

54. Reste au surplus voir comment devisent les Égyptiens des oracles qui sont en la Grèce, et de celui qui est en Afrique. Les prêtres de Jupiter Thébain racontent que deux dévotes furent enlevées de Thèbes par les Phéniciens, qui vendirent l'une aux Africans, et l'autre aux Grecs, et qu'elles

[1] C'est-à-dire des Pélasges. — [2] Antérieurement à.

furent premières qui établirent oracles par ces nations. Leur demandant dont ils avaient appris ce qu'ils affirmaient : ils me répondirent qu'ils avaient beaucoup travaillé à la quête desdites femmes, mais ne les avaient pu rencontrer; toutefois que, depuis, ils avaient ouï dire d'elles ce qu'ils disaient.

55. Et voilà que j'appris en Thèbes, après inquisition par moi faite. Les devineresses de Dodone disent, quant à ce propos, que de Thèbes Égyptienne volèrent deux colombes noires, dont l'une arriva en Afrique, et l'autre vers elles : laquelle se brancha en un fouteau[1], et dit en parole humaine qu'il fallait que Jupiter eût oracle en ce lieu : ce message fut estimé divin, et par ce commencèrent dès lors à l'exécuter. Elles disent davantage que l'autre colombe, qui vola en Afrique, commanda pareillement aux Africans de construire un oracle d'Ammon, qui est aussi sacré à Jupiter. Trois Dodoniennes m'ont fait ce récit, dont la plus ancienne avait nom Proménia, la seconde Timarète, et la plus jeune avait nom Nicandre; et à elles accordaient les Dodoniens ministres du temple.

56. Quant à moi, ce que j'en conçois est que, si véritablement les Phéniciens emmenèrent les deux dévotes, et rendirent l'une en Afrique, et l'autre en Grèce, à mon jugement celle de la contrée aujourd'hui nommée Hellas, qui auparavant se nommait Pélasgienne, fut vendue et transportée en Thesprote[2], où, après avoir servi comme esclave, elle fonda sous un fouteau une chapelle au nom de Jupiter, comme raison voulait que celle qui lui avait servi en Thèbes eût mémoire de lui au lieu où elle était arrivée. Et ainsi dès lors fut l'oracle consacré. Depuis, quand elle eut appris la langue grecque, elle conta que les Phéniciens qui l'avaient vendue en avaient autant fait d'une sienne sœur en Afrique.

57. Et la cause pourquoi les Dodoniens les nommaient colombes, je pense que c'était pour autant qu'elles étaient barbares, et cuidaient[3] qu'elles parlassent quelque langage d'oiseaux. Certain temps après, la colombe, ce disent-ils, commença à parler, savoir quand la femme usa de langage

[1] Se percha sur un hêtre. — [2] Contrée de la Grèce qui longe la mer Ionienne. — [3] Croyaient.

à eux connu; mais tant qu'elle se sentit de sa barbarie, il leur fut avis qu'elle jargonnait comme un oiseau : car comment serait-il possible qu'une colombe parlât le langage des hommes? Aussi, quand ils disent que la colombe était noire, ils veulent signifier que la femme était Égyptienne.

58. Et voilà comment est avenu que la divination de Thèbes Égyptienne et celle de Dodone approchent grandement l'une de l'autre. Pour conclusion, je dis que toute la divination qui se trouve aujourd'hui parmi les temples de par deçà est venue et procédée d'Égypte. Maintenant il faut parler des assemblées, fêtes, pompes et affluences de lieu à autre, desquelles les Égyptiens sont premiers inventeurs, et lesquelles les Grecs ont apprises d'eux. L'argument que j'ai de ce dire est que celles des Égyptiens semblent établies de longtemps là où celles des Grecs sont récentes et modernes.

59. Les Égyptiens ne s'assemblent une seule fois l'an, mais plusieurs; et principalement ils s'assemblent avec grande allégresse en la ville de Bubastis pour la solennité de Diane; secondement, en la ville de Busiris pour célébrer la fête d'Isis, parce que léans lui est construit un temple fort grand. La ville est assise au milieu d'une contrée d'Égypte qui est nommée Delta; et vaut à dire ce terme Isis autant comme Cérès. Davantage, ils s'assemblent en la ville de Saïs pour l'honneur de Minerve; après, en la ville d'Héliopolis pour la fête du Soleil; plus, en la ville de Buto pour celle de Latone; finalement, en la ville de Paprémis pour Mars.

60. Or, quand ils se transportent en la ville de Bubastis, voici qu'ils font. Hommes et femmes s'embarquent ensemble, et grand nombre, tant d'un sexe que de l'autre, se trouve en même barque. Les aucunes des femmes battent les sonnettes[1], et les hommes sonnent de la flûte et du fifre[2]; autres chantent et battent les mains. Approchant de la ville, prennent terre, et là aucunes des femmes font ce que j'ai dit[3], et les autres crient après celles de la ville, leur disant mille injures;

[1] Jouent des castagnettes. — [2] Ce mot a été ajouté par le traducteur. — [3] Le texte n'est pas suivi d'assez près. Il y a : Lorsque, en naviguant, ils passent devant quelque autre ville, ils amarrent la barque et font ceci : parmi les femmes, les unes font ce que je viens de dire, les autres, etc.

les autres dansent, et autres tâchent à les retirer[1] dans le bateau. Autant en font-ils par toutes les villes qui sont sur le bord de la rivière. Se faisant cette allée en Bubastis, ils y mènent grand nombre de bétail pour sacrifier et célébrer la fête, en laquelle plus est dépendu[2] de vin qu'il n'est au reste de toute l'année : car il s'y trouve hommes et femmes, outre les petits enfants, plus de soixante-dix mille. Ainsi le racontent les habitants du pays[3].

61. J'ai ci-devant touché comment ils célèbrent la fête d'Isis en la ville de Busiris, sans dire qu'ils se battent tous après le sacrifice, où il se trouve nombre infini de personnes; mais il ne serait honnête de dire pourquoi ils se battent. Les Cariens qui habitent en Égypte s'y portent vaillants plus que nuls autres, et sont reconnus en ce qu'ils sont étrangers, et non Égyptiens[4].

62. Étant l'assemblée en la ville de Saïs, toute la nuit lampes de cuivre sont allumées entour les maisons, et sont pleines de sel et d'huile, nageant la mèche par-dessus, qui brûle toute nuit. Cette fête est appelée la *fête des lampes ardentes*. Les Égyptiens qui ne se trouvent à l'assemblée observent néanmoins cette nuit, et tiennent lampes allumées. Par ainsi, non-seulement en Saïs est gardée la cérémonie, mais en toute l'Égypte, étant maintenu un propos saint[5] de la raison pourquoi cette nuit est ainsi éclairée et festoyée.

63. Ceux qui affluent en Héliopolis et en Buto font seulement sacrifices et immolations. Pareillement, en Paprémis ils sacrifient comme ès autres villes, hormis que, le soleil abaissant, petit nombre de prêtres font diligence de sacrifier entour l'image de Mars, et ce pendant plusieurs d'entre eux gardent les portes du temple, tenant chacun une masse de bois[6] en la main. Le peuple, qui se trouve là par milliers pour faire prières et oraisons, demeure à part tout serré, avec une houssine en sa main. L'image est enchâssée dans

[1] Il y a dans le texte : d'autres se retroussent tout debout. — [2] Dépensé, consommé. — [3] Hérodote ajoute : Voilà ce qui se fait en cet endroit. — [4] Hérodote dit : Ils se tailladent le front avec des couteaux et montrent par là qu'ils sont étrangers et non pas Égyptiens. — [5] En sorte que l'on ne peut le révéler. — [6] Un bâton, une baguette.

un petit tabernacle de bois doré, qu'ils transportent le lendemain en un autre temple. Ce peu de prêtres, qui est pour servir entour l'image, la tire sur un chariot à quatre roues avec son tabernacle; mais les portiers du temple leur refusent les portes, lesquels bientôt en sont jetés à grands coups par le grand nombre du peuple qui là est pour adorer, et se dresse un combat fort et rude avec houssines, desquelles ils se chargent si rudement sur la tête, que plusieurs, comme je crois, meurent des coups qu'ils reçoivent. Toutefois, les Égyptiens affirment que jamais n'en mourut homme.

64. Ceux du pays tiennent que cette fête est ainsi célébrée parce que, demeurant la mère de Mars en ce temple, et étant Mars sorti de page et parvenu en âge viril, se rencontra léans, et voulut avoir la compagnie de sa mère; ce que les serviteurs d'elle empêchèrent pour la première fois, ne permettant qu'à leur vue il se trouvât avec elle, et de fait le repoussèrent. Après, il y revint avec bonne compagnie, et frotta si bien les varlets, qu'il eut entrée vers sa mère. Depuis ce temps, les Égyptiens maintiennent que cette batterie de houssines fut instituée en l'honneur de Mars; et certes ils sont les premiers qui font conscience de prendre la compagnie des femmes dans les temples, et d'entrer en iceux sans être lavés après avoir couché avec femme : car presque tous les hommes, hormis Grecs et Égyptiens, se mêlent avec les femmes dans le temple, et, se levant d'avec elles, y entrent sans aucune ablution précédente, estimant qu'eux hommes sont comme les bêtes et oiseaux, lesquels ils voient se couvrir et caucher[1] dans le temple des dieux, chose que ne feraient iceux animaux, si à Dieu déplaisait. Telle raison allèguent ceux qui commettent si orde[2] vilenie, mais, quant à moi, elle ne m'agrée en sorte aucune.

65. Et pour finir ce propos des solennités et assemblées, je dis que les Égyptiens sont fort cérémonieux, non-seulement endroit les femmes, mais aussi en toutes leurs fêtes et solennités. Au surplus, encore que l'Égypte soit confinant l'Afrique, si n'est-elle fort garnie de bêtes sauvages, bien

[1] Caucher, et mieux *cocher,* expression prise de l'accouplement du *coq* et des poules. — [2] Sale, malpropre.

répute-t-elle saintes et sacrées toutes celles qu'elle nourrit, soit domestiques ou non. Mais si j'entreprends de dire les causes, mon propos tombera sur les choses divines, que je fuis à déclarer tant que possible m'est, et proteste que nécessité m'a contraint dire tout ce que j'en ai dit. Or, la coutume qu'ils ont touchant les bêtes est telle : certains hommes et femmes ont charge de les nourrir chacune à part, et en ce le fils succède au père comme à état ou dignité. Parmi les villes, ils se dévouent à icelles, se recommandant au dieu à qui chacune est dédiée; et, suivant cette dévotion, ils font raire[1] toute la tête de leurs enfants, ou la moitié, ou bien la tierce part, et pèsent les cheveux contre certaine somme d'argent, lequel, s'il emporte les cheveux, est donné à la femme qui nourrit, et en achète poissons, qu'elle met en pièces pour la pitance de ses bêtes. Si aucune est tuée sciemment, mort est punition au tueur; mais si le cas est fortuit, telle peine s'ensuit qu'il plaît aux prêtres ordonner. Qui tue ibis ou sacre[2], soit exprès ou non, il lui convient mourir[3].

66. Et comme ainsi soit qu'il se trouve plusieurs bêtes vivant domestiquement parmi les hommes, certes trop plus s'en trouveraient léans[4], si malheurs tels que je dirai ne tombaient sur les chats. C'est chose notoire que les chattes, après leurs chatons faits, ne cherchent les mâles, lesquels néanmoins appètent[5] grandement jouir d'elles, combien qu'ils n'en peuvent trouver les moyens, qui est cause qu'ils s'avisent de ravir et emporter leurs chatons, lesquels ils font mourir, encore qu'ils ne les mangent. Les chattes, privées de leurs chatons, désirent en avoir d'autres, et lors vont à ces fins chercher les mâles, car le chat est animal qui aime fort avoir des petits. Davantage, se faisant quelque feu en aucune ville d'Égypte, autre malheur, qui semble chose divine, vient saisir les chats : car tantôt ils courent celle part[6], et se fourrent dans le feu, au travers des hommes, lesquels n'ont fait compte d'éteindre le feu, pour autant que les chats, comme nous avons dit[7], ont leurs gardes. Toute-

[1] Raser. — [2] Épervier. — [3] Il lui faut mourir, il faut qu'il meure. — [4] Dans ce pays, en Égypte. — [5] Désirent. — [6] De ce côté. — [7] Dans le chapitre précédent.

fois, voyant ce désastre, ils en mènent après grand deuil. Au reste, ès maisons où sera mort un chat de sa propre mort, toute la mesnie[1] se fait raire[2] les sourcils; et où sera morte une chienne, ils se font raire tout le corps et la tête.

67. Mourant les chats, ils sont ensevelis dans cercueils bénits, sont salés et enterrés en la ville de Bubastis; mais chacun enterre les chiennes en sa ville dans cercueils bénits, comme les chats, et font le pareil des veneurs et braconniers[3]. Ils envoient les mysaraines et sacres[4] en la ville de Buto pour leur cimetière. Les ours et loups, qu'ils tiennent pour saints et sacrés, ne sont guère plus grands que renards, et les enterrent la part[5] qu'ils les trouvent morts.

68. Mais en ce discours des animaux d'Égypte il ne faut oublier dire de la nature du crocodile, lequel, par quatre mois de l'an les plus hivernaux, ne mange chose de ce monde. Il est animal terrestre, marchant sur quatre pieds; mais il ne laisse pourtant d'être aquatique; car, combien qu'il fasse ses œufs en terre, qu'il les y couve jusqu'à l'éclore, et que la grande part du jour il demeure en terre, toutefois, il se retire la nuit dans la rivière du Nil, parce que l'eau est plus chaude que le serein de la nuit et que la rosée. Sur tous animaux mortels que j'ai connus, le crocodile de petit devient grand à merveille, car il ne fait ses œufs guère plus gros que ceux des oies, et le petit qui en sort est grand à l'équipolent[6]; ce néanmoins il croît jusqu'à dix-sept coudées de long et davantage. Il a les yeux porcelins[7] et les dents claires et peu serrées, mais grandes selon la proportion de telle masse. A lui seul des animaux nature n'a point donné de langue, et seul ne remue la mâchoire d'en bas, mais laisse tomber dessus celle d'en haut. Il a les ongles fort dures et la peau du dos tellement revêtue d'écailles, que possible n'est de l'entamer. Dans l'eau il ne voit goutte, mais dehors il a la vue fort aiguë. Il porte aussi dans l'eau

[1] Maisonnée, maison. — [2] Raser. — [3] Ce dernier mot n'est pas dans le texte. Mais, ce qui est plus grave, c'est la fausse interprétation du mot ἰχνευταί, qui ne signifie nullement *veneurs* ni *braconniers*, mais *ichneumons*. On sait que l'ichneumon est une espèce de rat, ennemi mortel du crocodile, dont il casse les œufs. — [4] Musaraignes et éperviers. — [5] A l'endroit où. — [6] A l'avenant. — [7] De porc.

la bouche pleine de petites sangsues, et combien que toutes bêtes et oiseaux le fuient, toutefois le roitelet se trouve son ami pacifique, à raison du plaisir qu'il lui fait : car, sortant de l'eau en terre, il a accoutumé d'ouvrir la gueule et humer le vent volontiers du côté dont soufflent les zéphyrs. Alors le roitelet se va loger là-dedans, et fait mourir les sangsues; à quoi le crocodile prend tel plaisir qu'il ne lui fait aucun mal.

69. Aucuns Égyptiens les tiennent pour sacrés, et les autres non, les poursuivant comme ennemis. Ceux des environs de Thèbes et de l'étang Mœris les réputent grandement sacrés, de manière que chacun en nourrit un qui est apprivoisé jusqu'à la main et jusqu'à se laisser pendre bagues et pierres précieuses aux oreilles, même à se laisser entraver de chaînes les pattes de devant. Ils les traitent de viandes exquises et sacrées, les cherchant, comme si c'étaient créatures vivantes, fort civilement. Mourant, ils les salent et les enterrent dans cercueils bénits. Au rebours, les habitants d'entour Éléphantine en font pitance [1], et n'ont opinion qu'ils soient sacrés : aussi ne les appellent-ils crocodiles, mais champses. Les Ioniens les appellent crocodiles, estimant qu'ils sont semblables à ceux [2] qui se trouvent parmi leurs haies.

70. Les façons de les prendre sont diverses, mais j'en toucherai ici seulement une, qui vaut bien le réciter. Le pêcheur enveloppe son hameçon de la peau d'un pourceau, qu'il porte au milieu de la rivière, et s'en retourne à bord, où il trouve un cochon, lequel il margousse [3] et fait crier tant que le crocodile l'entend, lequel tire soudain celle part; mais il rencontre en chemin la peau du pourceau, qu'il engloutit toute. Adonc les pêcheurs sont diligents de tirer la corde de l'hameçon, et, ayant arrivé [4] la bellue [5] à terre, la première chose qu'ils font, c'est de lui plaquer et boucher les yeux de boue : car après il est aisé d'en jouir; autrement serait difficile.

71. Il se trouve davantage dans la rivière du Nil chevaux fluviatiles, que nous nommons hippopotames, lesquels on

[1] Les mangent. — [2] Aux lézards. — [3] Frappe. — [4] Amené à la rive. — [5] La bête.

tient pour sacrés en la contrée de Paprémis, et non ailleurs. Leur forme est telle : ils ont quatre pieds fourchés, encolure de bœuf, museau camus, crin de cheval, dents longues et crochues, queue et hennissement de cheval; au reste, grands comme le plus grand bœuf qui se trouve. La peau est si dure et épaisse, que l'on en fait traits et dards tranchants.

72. Autres animaux aquatiques sont engendrés dans le Nil, estimés par les Égyptiens sacrés, comme tous poissons portant écaille[1], et pareillement l'anguille. Au regard des oiseaux, ils ont opinion que les vulpoies[2] sont sacrés au Nil.

73. Plus, leur est sacré l'oiseau nommé phénix, lequel je ne veux affirmer avoir vu, sinon en peinture : car à la vérité il arrive peu souvent vers les Égyptiens, savoir, comme récitent les Héliopolitains, de cinq cents en cinq cents ans, et disent qu'il prend son vol vers eux quand il voit que son père est mort. Quant à la grandeur et la forme, ils le peignent ainsi : il a les ailes colorées de jaune doré entremélé d'incarnat, et est grand comme un aigle. Ils racontent de lui chose que je trouve vraisemblable : c'est que, partant d'Arabie, il apporte son père enchâssé de myrrhe au temple du soleil, et l'enterre léans[3]. La façon de l'apporter est qu'il bâtit un nid de myrrhe en forme ovale, grand selon qu'il connaît sa portée par l'essai qu'il en fait. Ce nid ainsi bâti creux par dedans, il y loge son père, puis il achève de remplir et étouper le tout de myrrhe, tant que sa charge soit fournie, et lors il le transporte en Égypte au temple du Soleil. Voilà qu'ils content du phénix.

74. Au surplus, environ Thèbes il y a une sorte de serpents sacrés qui ne font jamais déplaisir aux hommes. Ils sont de petite corpulence, et portent deux cornes au cime de la tête. Mourant, on les ensevelit au temple de Jupiter, parce qu'ils lui sont sacrés, comme ils disent.

[1] Le texte dit : le poisson appelé *lépidote*, c'est-à-dire *qui porte écaille*. Linné croit que c'est la carpe rousse du Nil.

[2] Il y a dans le texte χηναλωπέκας, c'est-à-dire *oies-renards*. Saliat le traduit par le mot hybride *vulpoies*, du latin *vulpes* et du français *oie*. C'est la *vulpanser* ou *oie d'Égypte*, qui se terre comme le renard : d'où lui vient son nom. Larcher l'appelle le cravan.

[3] Là, dans cet endroit.

75. Or, j'entrepris d'aller en une marche d'Arabie prochaine de la ville Buto, ayant entendu qu'il y avait des serpents volants. Arrivé que je fus, je vis os et échines de serpents, tant qu'il n'est possible plus : car ils y sont à tas [1], plus ci, moins là; mais en général beaucoup. Le lieu se comporte ainsi : une saillie étrécie de montagnes vous jette en une campagne fort grande, attenant d'une autre qui est de l'Égypte. Le bruit commun tient que par là, sur le printemps, les serpents volants volent d'Arabie en Égypte, et que, en droit ce pas, les ibis leur viennent au-devant, qui non-seulement les gardent de passer, mais davantage les tuent et défont. A cette cause les Arabes honorent grandement les ibis, et les Égyptiens aussi.

76. La forme de ces oiseaux est telle : elles ont le plumage fort noir, jambes de grue, bec crochu, et sont grandes comme l'oiseau nommé crex [2]. Voilà quelles sont celles qui combattent contre les serpents. Les autres, car il y en a deux sortes, ont allures d'homme, tête et col menu [3], pennage des ailes blanc, et tout le demeurant du corps, c'est à savoir la tête, le col, le croupion et le bout de la queue fort noirs : au reste, elles ont jambes et bec semblables aux premières. Aussi le serpent volant rapporte au serpent aquatique, et n'a pas proprement des ailes, mais des membranes semblables à celles des chauves-souris. Et à tant soit dit des animaux sacrés.

77. Il faut dorénavant parler des hommes égyptiens, entre lesquels je trouve ceux qui habitent le pays fructueux les plus limés, et de meilleur esprit que tous hommes à qui je me sois onque adressé. Leur façon de vivre est telle : par chacun mois ils prennent purgation trois jours de suite, conservant leur santé avec vomissements et clystères, et estimant que toutes les maladies des hommes procèdent des viandes [4] dont ils se nourrissent. A la vérité, les Égyptiens sont les plus sains de tous les hommes après les Africans :

[1] En grande quantité. — [2] Le râle d'eau. — [3] Ce passage est mal compris; il faut lire : « Les autres (car il y a deux sortes d'ibis), qui se trouvent le plus souvent sous les pas des hommes, ont la tête et le cou pelés. » — [4] Aliments.

et à mon jugement que les saisons en sont cause, lesquelles, emprès eux [1], se changent bien peu : car par soudain changement sont engendrées les maladies aux hommes, et principalement par la mutation des saisons. Ils mangent d'un pain fait d'épeautre, qu'ils appellent cyllestis. Ils usent aussi d'un vin qui est fait d'orge, parce qu'il n'y a point de vignes en Égypte. Plus, ils sèchent au soleil certains poissons qu'ils mangent crus : ils en salent d'autres, lesquels ils mangent comme ils viennent du caque [2]. Au reste, ils mangent rôtis, bouillis, tous oiseaux [3] et poissons qu'ils ont chez eux, hormis ceux qu'ils tiennent pour sacrés.

78. Ès maisons des riches, après le repas, un certain homme porte une image de mort dans un étui, tirée le plus au naturel que possible est, et grande d'une coudée ou deux, laquelle il montre à chacun des assistants, et en la regardant il dit : Bois et t'esjouis, car mort tu seras tel [4].

79. Quant aux lois et coutumes du pays, ils les gardent fort bien, sans en chercher d'autres : ils en ont de belles et honnêtes, et entre autres, ils ont une manière de chanson, qu'ils appellent Linos, et les Phéniciens Aœdimos, les Cypriens, et autres : car selon les nations, elle prend noms divers. Sans doute elle approche de celle que les Grecs chantent et appellent aussi Linos. Cause pourquoi je m'ébahis de plusieurs choses qui sont en Égypte, et mêmement dont [5] ils ont appris ce mot Linos, que chantant ils ont toujours en la bouche : car en égyptien Linos se dit Manéros. Là-dessus, ils me contaient que leur premier roi n'eut qu'un fils, lequel mourant jeune, fut pleuré avec tel chant, qui leur est seul et premier.

80. Ils accordent en une chose avec les Lacédémoniens seulement d'entre tous les Grecs : c'est que leurs jeunes gens, rencontrant personnes âgées, se détournent du chemin pour leur faire voie, et si arrivent en lieu, les jeunes se

[1] Chez eux. — [2] De la tonne à saumure. On dit aujourd'hui la caque. — [3] Le texte ajoute : cailles et canards. Voici, du reste, la phrase intégrale, qui a été traduite incomplètement par Saliat : Ils mangent, parmi les oiseaux, des cailles et des canards, et, en outre, de petits oiseaux crus, qu'ils ont fait sécher. — [4] Le paragraphe se termine par ces mots : Voilà ce qu'ils font dans leurs festins. — [5] D'où, de qui.

lèvent et leur quittent la place. En lieu de saluer par les chemins avec paroles, ils se font la révérence, et s'embrassent les genoux.

81. Ils portent tuniques de lin, avec franges qui leur battent sur les cuisses, et les appellent calasiris : par-dessus ils s'enveloppent de mantelines faites de laine blanche, combien qu'il n'est licite de porter dans les temples habillement de laine, ne se faire ensevelir dans iceux, parce que la façon en est réprouvée. En quoi ils accordent aux cérémonies appelées orphiques et bachiques, qui, à la vérité, sont égyptiennes et pythagoriennes, à raison qu'il n'est licite à homme confrère des Orgies se faire ensevelir en drap de laine, et de ce est rendue raison, qu'ils tiennent pour sacrée.

82. Plusieurs autres cérémonies sont inventées par les Égyptiens, comme d'attribuer chacun mois et chacun jour à quelque dieu, d'observer la nativité de chacun homme, prédire sa fortune, sa fin, et généralement quel il sera en tout et partout : choses dont usent aussi les poëtes des Grecs. Davantage, ils se sont forgé plus de prodiges et de merveilles que tous autres hommes : avenant aucune, ils en font registre, afin qu'une autre fois échéant la semblable, ils en puissent juger selon l'événement de la première.

83. Leur divination est tellement établie, qu'elle n'est fondée sur aucun homme, mais sur certains dieux, et, par ce, ils ont oracle d'Hercule, d'Apollo, de Minerve, de Mars et de Jupiter; mais celui qu'ils ont plus en révérence est de Latone en la ville de Buto : toutefois leurs divinations ne se ressemblent, mais sont diverses.

84. Pareillement leur médecine est ordonnée de sorte que chacun médecin guérit d'une seule maladie, non de plusieurs. Par ce moyen, ils ont médecins particuliers pour les yeux, pour la tête, les dents, le ventre, et pour les maladies occultes.

85. Au parsus, leurs funérailles et sépultures sont telles que je dirai. Si en une maison est décédé homme notable, toutes les femmes du logis se souillent le visage et la tête de boue, et, laissant le trépassé sur les tréteaux, vont tourner

toutes les rues de la ville, ceintes par le milieu du corps, sans rien cacher du sein, et en cet état se battent accompagnées de leurs proches parentes. Les hommes en font autant de leur part, ceints et découverts comme les femmes. Quand ils ont achevé cette montre, ils portent avec pompe magnifique le corps vers les embaumeurs de sel, qui est office [1].

86. Le corps rendu en leur présence, ils montrent à ceux du convoi certains tableaux de morts, et tiennent que celui est le mieux tiré, duquel je fais conscience d'exprimer le nom en cestui mien œuvre [2]. Pour le second, ils en montrent un de moindre artifice et valeur, et pour le tiers un plus grossier que les deux premiers. Ce fait, ils demandent sur lequel des trois les parents veulent que soit pourtrait et patronné le trépassé, et ayant convenu du prix se retirent. Les autres officiers de léans sont incontinent prêts à faire devoir pour embaumer. Premièrement, ils font couler le cerveau par les narines avec ferrement propre à ce, et pendant que les uns font cette distillation, autres y entonnent baume et onguents. Après, ils ont une pierre éthiopique de fort bon tranchant, avec laquelle ils font incision du ventre, puis en tirent les entrailles. Quand le ventre est ainsi vidé et arrosé de vin de palmes, derechef ils l'adoubent de drogues aromatiques, et, emplissant les entrailles de myrrhe fine, de casse et autres bonnes odeurs, hormis d'encens, ils cousent l'incision et referment le tout. Toutes ces façons baillées, ils salent très-bien le corps [3], et couvrent le saloir jusqu'à soixante-dix jours : et n'est licite de l'y tenir davantage. Les jours révolus, ils retournent prendre le corps, lequel, lavé et nettoyé, lient de bandes faites d'un drap de soie, collées avec certaine gomme, à raison que les Égyptiens en lieu de colle usent de cette gomme. Alors les parents reprennent le corps, et lui font faire un étui de bois moulé en effigie d'homme, dans lequel ils le mettent, et l'ayant étuyé là-dedans, le serrent comme trésor en un autre

[1] Le texte est plus explicite. Hérodote dit en commençant le chapitre 86 : Or, il y a des gens préposés à ce soin et qui en font métier. — [2] On sait que c'est Osiris. — [3] Avec du natron.

coffre, qu'ils dressent debout contre une muraille. Et voilà comment ils traitent ceux qui sont riches et qui ont beaucoup à dépendre[1].

87. Quant à ceux qui demandent choses moyennes et veulent éviter dépense, ils les accoutrent en cette manière. Ils chargent certains canons de clystères d'une huile de cèdre, dont ils emplissent le ventre du trépassé sans faire incision et sans tirer les entrailles, mais seringuent seulement par le siége, par lequel ils retirent aussi leurs clystères : après, ils salent le corps pour les jours susdits, et au dernier retirent l'huile du ventre, ayant telle vertu qu'elle amène avec soi tous les boyaux et entrailles jà recuits et desséchés. Le sel aussi dont ils usent mange et consume tellement la chair, qu'il ne reste du corps du trépassé que la peau et les os : alors ils rendent le corps, et plus ne s'en soucient.

88. La tierce façon d'embaumer qui sert pour les pauvres est telle. Ils préparent premièrement le ventre avec purgations[2], et après salent le corps pour les soixante et dix jours, et de là ils le rendent et le font reporter.

89. Les femmes de maison, allant de vie à trépas, ne sont soudain portées aux embaumeurs, ne celles qui ont eu vogue et réputation de beauté, mais sont gardées trois ou quatre jours avant que les transporter de la maison, et le font, afin que les embaumeurs ne prennent la compagnie d'elles : car autrefois est venu en notice qu'aucun s'était mêlé avec le corps de femme nouvellement morte, lequel fut décelé par un sien compagnon.

90. Si aucun Égyptien ou étranger est tué d'un crocodile, ou noyé dans la rivière du Nil, la ville où aborde le corps est tenue de le faire embaumer, et lui donner sépulture, la plus honorable que possible est, dans tombeau bénit : et n'est licite à aucun, soit parent ou ami, toucher tel corps, sinon aux prêtres du Nil, comme s'ils ensevelissaient quelque chose qui soit plus qu'homme mort.

91. Au reste, les Égyptiens refusent user des coutumes des Grecs, et généralement de tous hommes. Et voilà quant aux mœurs et façons des Égyptiens qui habitent le bon pays

[1] Dépenser. — [2] Avec une injection de syrmaïa ou de raifort.

d'Égypte[1]. Ceux qui ont leurs demeures ès autres endroits se maintiennent en cette sorte. Chemmis est une ville fort grande, assise en la province de Thèbes, assez prochaine de Néopolis. Léans est un temple carré dédié à Perseus, fils de Danaé, lequel est environné de palmiers. Les portiques, faits de pierre, sont merveilleusement grands et spacieux : sur la cime desquels sont plantées deux statues d'hommes faites de pierre, fort élevées. Dans iceux est une chapelle où est posée la statue de Perseus, que les habitants de Chemmis disent leur apparoir souvent par le pays, et souvent dans le temple. Disent davantage qu'on trouve que l'escarpin[2] qu'il porte a deux coudées de long, et que, venant en vue des hommes, toute l'Égypte fructifie et abonde grandement. Ils racontent ces choses de Perseus; en l'honneur duquel ils font, à la mode des Grecs, ce qui ensuit. Ils lui dressent un combat gymnique, avec toutes sortes de jeux et exercices du corps, en proposant aux vainqueurs, outre le prix, bétail, robes et peaux. Quand je leur demandai pourquoi Perseus soulait[3] se montrer à eux seulement, et pourquoi ils se distraient[4] de tous Égyptiens, en lui ordonnant combat gymnique, ils me répondirent que Perseus était sorti de leur ville, à raison que Danaüs et Lynceus, qui furent de la ville de Chemmis, jadis naviguérent en Grèce, et, sur ce, déduisant leurs généalogies, vinrent tomber à Perseus, lequel s'achemina en Égypte pour la cause même que récitent les Grecs, savoir qu'il emporta de Libye la tête de Gorgone, et s'en vint à Chemmis, où il reconnut tous ses parents et affins[5] : et prit le chemin d'Égypte, pour avoir appris de sa mère le nom de Chemmis. Au regard du combat gymnique, ils me répondirent aussi, qu'ils le font en l'honneur de Perseus, parce que ce fut il qui l'institua.

92. Les Égyptiens qui habitent le dessus des marécages observent toutes ces coutumes, mais ceux qui habitent au dedans usent de mêmes mœurs que le demeurant des Égyptiens, et, entre autres, chacun d'eux habite avec une seule femme, comme font les Grecs. Et pour avoir vivres plus à

[1] La partie cultivée. Voyez plus haut, 77. — [2] La sandale. — [3] Avait coutume. — [4] Se séparent, se distinguent. — [5] Alliés.

commandement, ils ont inventé moyens que n'ont pas les autres. Quand le fleuve est si plein, qu'il regorge parmi les champs, il y croît grande quantité de lis, que les Égyptiens appellent lotes; lesquels ils coupent et font sécher au soleil, pour avoir la graine, ressemblant à pavot, laquelle ils font bouillir et en font pains qu'ils cuisent sur la braise. La racine est oblongue, grosse comme une pomme et bonne à manger, parce qu'elle a un goût fort suave et délicieux. Plus, croît en la rivière du Nil une autre sorte de lis, approchant d'une rose, dont le fruit ressemble fort aux rais[1] de miel que font les guêpes, et se trouve dans une pomme à part, bien qu'elle procède de la même racine du lis : ce sont pepins drus, entassés et gros comme le noyau d'une olive, lesquels séchés se trouvent fort bons à manger. Davantage ils arrachent et tirent hors du marais une canne[2] nommée byblus, dont ils coupent le bout d'en haut pour convertir en autre usage, et mangent ou bien vendent le reste d'en bas, qui est long de deux coudées : ceux qui le veulent avoir fort bon le font sécher au four, et ainsi le mangent. Aucuns de ces hommes vivent seulement de poisson, lequel pris, l'effondrent, et en tirent le ventre, puis le font rôtir au soleil et le mangent.

93. En rivières courantes communément ne se trouvent poissons par troupes; toutefois ceux des lacs et étangs d'Égypte, au temps qu'ils veulent frayer, partent et nagent de compagnie en la mer. Les mâles mènent la troupe, et jettent leur semence, que les femelles suivantes recueillent, en se renversant, et l'avalent si bien qu'elles en conçoivent. Se trouvant pleines, la troupe retourne en son accoutumé : mais lors aux mères appartient marcher les premières, parce que elles font comme ont fait les mâles à l'aller. Elles rendent leurs œufs menus comme grains de mil, que les mâles survenant engloutissent pour la grande part, et du reste sont engendrés poissons. Quand ils remontent ainsi en la mer, si aucun est pris, on lui trouve le côté gauche de la tête tout battu et froissé, et, au retour, le côté droit. Et ce leur avient parce que, montant en la mer, nagent terre à terre, qui leur donne à gauche, et, retournant, la prennent

[1] Rayons. — [2] Roseau.

à droite sans s'en éloigner, afin que le courant de l'eau ne les dévoie de leur route. Or, le Nil commençant à s'enfler, les croulières[1] et bourbiers, qui lui sont prochains, se remplissent les premiers, et soudain que l'eau y est entrée, aussi soudain se trouvent peuplés de poissons : et m'est avis qu'ils sont engendrés de ce que, à la retraite du Nil, les poissons, qui ont fait leurs œufs, sont aussi contraints se retirer, et que, l'année d'après, revenant le fleuve soudain, de ces œufs sont engendrés poissons.

94. Les habitants d'entour les marais usent d'une huile faite de la graine de palma-Christi[2], que les Égyptiens nomment kiki. Ils les sèment sur les rivages des fleuves et aux lieux aquatiques. En Grèce, les agrestes viennent d'elles-mêmes, et en Égypte, pour être semées[3], elles rapportent grande quantité de graine, mais elle est puante. Après qu'elle est cueillie, les uns la pilent et les autres la font frire, puis serrent la graisse qui en sort, laquelle n'est moins propre pour la lampe que l'huile, n'était qu'elle rend mauvaise odeur.

95. Au demeurant, voici le remède qu'ils ont trouvé contre le grand nombre de mouches piquantes. Les tours et châteaux défendent ceux qui habitent le haut des marais : d'autant qu'ils s'y retirent pour dormir, et que les cousins, au moyen des vents, ne peuvent voler par haut. Ceux qui demeurent au bas, en lieu de tours et châteaux, ont trouvé cette invention. Chacun d'eux a une ret[4] sienne, dont il pêche de jour, et de nuit elle lui sert de tour de lit : car, s'il dormait avec linceul et couverture, les cousins le mordraient travers l'un et l'autre ; ce qu'ils n'essayent jamais sur la ret.

96. Plus, leurs vaisseaux sont marchands, faits d'une épine qui ressemble fort l'alisier de Cyrène, et dégoutte une larme qui est gomme. Ils en font merrein[5] long de deux coudées, lequel ils maçonnent comme briques et en dressent leurs vaisseaux, le liant avec grandes et grosses chevilles : et, quand ils l'ont bien joint et assemblé, ils jettent par-dessus des sommiers qui accolent l'édifice d'une part en autre. Ils n'usent point

1 Berges mouvantes. — 2 Sillicypria ou ricin. — 3 Parce qu'elles sont semées. — 4 Filet. Nous disons un rets. — 5 Bois débité en planches.

de mortaises, mais par dedans ajustent et accoutrent les joints avec liens de jonc. Davantage ils y donnent un gouvernail qui traverse le long des vaisseaux, et un mât qui est fait de la même épine dont est bâti le demeurant. Les voiles sont faites de joncs, mais ils ne peuvent naviguer contre le cours de la rivière, si quelque grand vent ne les gouverne, parce que la vase les empêche. En avalant [1], ils sont conduits en cette manière. Ils ont une claie faite de bruyères et des rognures des joncs, avec une pierre bien taillée : la claie pend par une corde à la proue, et la pierre à la poupe. Quand la claie a trouvé le courant de l'eau, elle nage avec telle roideur qu'elle tire après soi la baris, ainsi appellent-ils ces vaisseaux : mais la pierre, qui est à la poupe, descend à fond, et tient le vaisseau droit, sans pencher d'un côté ne d'autre. Ils ont grand nombre de ces vaisseaux, et portent les aucuns plusieurs milliers de talents.

97. Je dirai encore que, quand le Nil vient à s'épandre parmi le pays, rien ne demeure découvert que les villes, que l'on jugerait les îles qui sont au golfe de l'Archipel, car tout le demeurant d'Égypte est une mer, et rien n'apparaît que les villes. Avenant donc cette inondation, non-seulement la rivière est navigable en son canal, mais davantage au milieu de la campagne. En autre saison, qui voudrait naviguer de Naucrate à Memphis, il prendrait la route des Pyramides, mais il ne peut lors, ainçois [2] est contraint naviguer environ la pointe de Delta et la ville Cercasore. Et si de la mer et de la bouche Canope tu veux naviguer à Naucrate travers la plaine, il te faudra passer par la ville d'Antylla et par celle qui porte le nom d'Archandre.

98. Antylla est ville fort célèbre, domaine ordinaire et particulier de la reine d'Égypte, à elle ordonné pour ses pantoufles et escarpins, depuis que l'Égypte est sous la domination des Perses. L'autre ville me semble prendre nom d'Archandre, gendre de Danaüs et fils de Phthie, petit-fils d'Achée, attendu qu'elle se nomme la ville d'Archandre : joint que, s'il y avait autre Archandre, ce ne serait nom égyptien.

[1] En descendant le Nil. — [2] Mais.

99. Jusqu'ici j'ai raconté choses que j'ai vues à l'œil, que j'ai connues, et desquelles j'ai eu certitude comme de vraie histoire. Désormais je parlerai de l'Égypte selon que j'ai ouï dire, ajoutant quelque mot de chose vue. Les prêtres racontent que Ménès, qui a été premier roi d'Égypte, fit bâtir le pont de Memphis, et que, battant le fleuve au pied de la montagne sablonneuse qui regarde la Libye, environ cent stades plus haut que Memphis, il commença faire combler du côté de midi une encognure [1] de la rivière, et sécher son cours ancien, pour lui faire prendre chemin travers les montagnes. Cette encognure, qui, encore aujourd'hui, dominant les Perses, coule comme restreinte et resserrée, est gardée fort soigneusement et remparée toute l'année : car si la rivière rompait le terrain et passait par-dessus, la ville de Memphis serait en danger d'être noyée. Quand ce roi Ménès eut étréci cette encognure, et rendu terre ferme, il y fit bâtir la ville qui est aujourd'hui appelée Memphis, au quartier le plus étroit de l'Égypte. Et hors l'enceinte d'icelle fit fouiller un lac, lequel, procédant de la rivière, regarde le septentrion et le ponant, parce que le cours du Nil étrécit le côté du levant. Il érigea aussi léans ce grand et renommé temple de Vulcan.

100. Mais depuis lui les prêtres me lisaient dans leurs registres et annales les noms de trois cent trente rois, et parmi ces grandes générations d'hommes en nommaient dix-huit éthiopiens et une femme étrangère; tous les autres étaient Égyptiens. Cette femme avait nom Nitocris, comme celle qui régna en Babylone, et disaient qu'elle avait vengé le roi son frère, que les Égyptiens avaient fait mourir, et depuis l'avaient couronnée reine. Vengeant la mort d'icelui son frère, perdit grand nombre d'Égyptiens par finesse qui fut telle. Elle fit un long conduit sous terre, avec semblant de vouloir faire quelque nouveau bâtiment, mais bâtissant autrement en sa pensée : car, ayant son cas prêt [2], elle invita aucuns Égyptiens, et principalement les complices de la mort de son frère, à venir manger chez elle, lesquels, venus et séant à table, se trouvèrent surpris et engloutis de

[1] Un bras. — [2] Son dessein arrêté, son plan tout prêt.

la rivière, conduite par un tuyau fort grand et secret. Autre chose ne disaient-ils de cette reine, sinon que, l'entreprise exécutée, elle épandit force cendres parmi le logis pour cacher le délit et pour n'être punie[1].

101. Les autres rois n'avaient fait chose qui fût fort magnifique; au moins les prêtres ne parlaient qu'ils eussent laissé aucune marque de leurs ouvrages, fors que Méris, dernier d'eux tous, pour mémoire de soi, avait fait bâtir les portiques du temple de Vulcan tournés au septentrion, et fouiller un étang qui a de circuit autant de stades que je dirai ci-après, dans lequel il fit bâtir pyramides, de la grandeur et hauteur desquelles je ferai aussi mention en parlant de l'étang. Le demeurant de tous ces rois ne fit entreprise aucune.

102. Pourtant[2] je les passerai, et dirai de Sésostris, qui fut roi depuis eux. Les prêtres récitaient que lui premier, avec longs vaisseaux, navigua par le golfe Arabique contre les nations d'alentour, lesquelles il mit toutes en son obéissance, et tira outre jusqu'à ce qu'il trouva que ledit golfe plus n'était navigable, à cause des détroits et sequains[3]. Retourné en Égypte, il fit, ce disaient les prêtres, une autre grande levée des siens, lesquels il conduit par terre ferme, mettant sous sa puissance toute nation qu'il abordait, et faisant ériger ès terres de ceux qui s'étaient portés vaillants, comme qui tenaient la liberté moult chère, colonnes avec inscription du sien nom, de sa patrie et de sa puissance, moyennant laquelle il avait subjugué cette gent. Mais où les villes s'étaient rendues à sa merci sans se mettre en défense, les colonnes dressées, il y faisait inscrire le même que dessus, et davantage y faisait graver la nature[4] d'une femme, voulant signifier que les hommes du pays étaient pusillanimes et efféminés.

103. Avec cette bravade, il chevaucha par terre ferme tant que d'Asie il entra en Europe, où il se fit maître et

[1] Saliat n'a pas compris ce passage. Hérodote dit que, lorsque Nitocris eut assouvi sa vengeance, elle se précipita dans une chambre pleine de cendres, afin d'échapper au châtiment. — [2] Par conséquent. — [3] Brisants. Ce mot paraît venir du latin *sequana*, qui vient lui-même du celtique *seghaon*, *eau sinueuse*, *coupée;* d'où le nom de la *Seine*. — [4] Les parties sexuelles.

seigneur des Scythes et des Thraces. Mais je suis d'opinion que l'armée d'Égypte ne passa point plus avant, et la raison est que, parmi ces deux nations, on voit encore aucunes de ces colonnes debout, et non plus outre. Les Thraces et Scythes subjugués, il retourna sur ses brisées, et étant arrivé au fleuve Phasis, je ne saurais pas bien dire si cassa[1] une partie de son armée et la laissa pour habiter en ce pays, ou bien si aucuns des soldats se fâchèrent de tant tracasser, et par ce demeurèrent ès limites de Phasis.

104. Sans doute les hommes colchois semblent Égyptiens, et je le dis pour m'en être aperçu avant que d'en avoir ouï parler. Combien que, pour contenter mon opinion, je me suis enquis des uns et des autres, et ai trouvé que les hommes colchois plus se recordent des Égyptiens que non pas les Égyptiens d'eux. Les Égyptiens me disaient qu'ils étaient bien d'avis que les Colchois étaient venus de l'armée de Sésostris, et de ma part j'en prenais conjecture, d'autant qu'ils sont noirs et ont les cheveux fort crépes[2]. Toutefois, cela n'avance rien, car il se trouve nations semblables. Mais ce qui plus fait à noter est que, de tous hommes, les Colchois seulement, avec les Égyptiens et Éthiopiens, se coupent le prépuce : car les Phéniciens et Syriens de Palestine confessent l'avoir appris des Égyptiens, et disent les habitants des Marches du Thermodon et du fleuve Parthénien, ensemble les Macrons, qui leur sont voisins, que nouvellement ils ont appris la circoncision des Colchois, qui seuls des hommes se circoncisent, et semble qu'ils le font à l'imitation des Égyptiens. De dire au vrai si les Égyptiens ont appris des Éthiopiens à circoncire, ou bien les Éthiopiens des Égyptiens, je ne saurais, car la chose est par trop ancienne; toutefois, l'apparence est grande que les Éthiopiens l'apprirent des Égyptiens, lorsqu'ils commencèrent avoir communication avec eux, comme au rebours les Phéniciens ne circoncisent plus leurs nouveau-nés depuis qu'ils ont hanté la Grèce.

105. Or sus, j'ai davantage une autre raison pour montrer que les Colchois retirent[3] fort aux Égyptiens : c'est qu'en

[1] Licencia. — [2] Crépus. — [3] Ressemblent.

tissure et ouvrages de lin, mêmement en façon de vivre et en langage, ils leur ressemblent du tout. Je veux bien aussi avertir que les Grecs appellent le lin colchois lin de Sardaigne, et, nonobstant, ils appellent Égyptien celui qui vient d'Égypte.

106. Revenant au roi Sésostris, je dis que plusieurs des colonnes qu'il fit ériger ne sont plus aujourd'hui. J'en ai vu encore d'aucunes, qui sont debout en Syrie Palestine, portant inscription telle que j'ai dite avec la partie honteuse de la femme. Plus, ès frontières d'Ionie sont deux statues de lui taillées en pierre : l'une sur le chemin qui mène d'Éphèse à Phocée, et l'autre sur le chemin par lequel on va de Sardis à Smyrne. Chacune représente un homme haut de cinq paumes tenant en main droite une flèche, et en la senestre[1] un arc; au reste, armé de toutes pièces, soit de harnois égyptien ou éthiopien. Outre plus, un rouleau lui traverse sur la poitrine, parlant ces mots : « J'ai conquis cette terre avec ces miennes épaules. » Par cet écrit, on ne peut connaître quel ou dont est le parlant, mais on le connaît d'ailleurs. Aucuns qui ont vu les statues jugent que c'est le vrai portrait de Memnon, mais ils s'égarent de la vérité.

107. Les prêtres me contaient davantage que, retournant Sésostris en Égypte, et menant avec soi grand nombre d'hommes des nations qu'il avait vaincues, quand il se fut rendu en Daphnés Pélusine, son frère, auquel en son absence il avait baillé le gouvernement d'Égypte, le pria que lui et ses enfants allassent descendre en sa maison; mais, quand ils furent léans, il fit environner et remparer tout le logis de bois, fagots et bourrées, puis commanda qu'on y mît le feu. Sésostris, connaissant le traitement que lui voulait faire son frère, demanda à la reine sa femme, laquelle il avait menée avec soi, qu'il était de faire. Elle fut d'avis que deux de leurs six enfants fussent jetés dans le feu pour faire planche aux autres, disant que les autres se pourront sauver en passant par-dessus les deux. Sésostris y accorda, et furent les deux jetés dans le feu, lesquels donnèrent moyen aux autres de se sauver avec leurs père et mère.

[1] Gauche.

108. Sésostris, retourné en Égypte après punition prise de son frère, se servit de ces hommes, qu'il avait amenés, en cette façon : tant qu'il régna, il leur fit traîner au temple de Vulcan les pierres que l'on y voit, excessivement grandes, et les contraignit fouiller toutes les carrières qui sont en Égypte, en sorte que, malgré eux, ils rendirent l'Égypte, qui était charriable et chevauchable, sans chemin et sans charriage : car, depuis ces carrières faites, l'Égypte, qui était toute une plaine, plus n'a été voiturière ne voyagère. De quoi ont été cause lesdites carrières, car elles y sont en si grand nombre, qu'elles occupent tout le pays[1]. Ce roi les fit faire afin que les Égyptiens, qui n'avaient leurs villes assises sur le fleuve, mais étaient au milieu de la plaine, s'en pussent servir, pour être larges et spacieuses, en lieu de puits, quand le fleuve se retirerait, et les eaux leur seraient courtes[2].

109. Outre, disaient les prêtres, que ledit roi Sésostris avait départi l'Égypte à tous les Égyptiens, baillant à chacun son partage en carré, à la charge d'en payer par chacun an rentes et censives[3]; mais avenant que la rivière gagnât sur la portion de quelqu'un, cestui devait avoir recours vers le roi, et faire entendre sa perte. Adonc étaient envoyés commissaires pour visiter les lieux et mesurer la diminution, afin que le tenancier ne payât dorénavant qu'au prorata[4]. Par cet acensement, comme je pense, fut inventée géométrie, et de là a été apportée en Grèce : car, quant est de l'élévation du pôle, de l'usage du quadrant et de la division du jour en douze parts, les Grecs ont appris les trois des Babyloniens.

110. Plus, Sésostris a été seul roi égyptien qui a dominé sur l'Éthiopie; il a aussi laissé pour mémoire de soi certaines statues de pierre devant le temple de Vulcan, dont les deux qui ont trente coudées de haut sont de lui et de sa femme, et quatre, ayant chacune vingt et quatre coudées, de ses

[1] Le texte ne porte pas tout à fait cela. Hérodote dit : Les nombreux canaux et leurs divers détours en sont la cause. — [2] Le grec ajoute : Voilà pourquoi l'Égypte fut ainsi coupée. — [3] Redevances annuelles. — [4] En proportion de ce qui restait.

quatre enfants. Longtemps après Sésostris trépassé, Daire, roi des Perses, voulant dresser sa statue devant celle dudit Sésostris, un prêtre de Vulcan lui dit : « Sire, pardonnez-moi, je ne vous passerai point cette-ci, et faut que je vous die que vous n'avez fait tels actes que Sésostris : car il n'a débellé moins de nations que vous, et entre autres a subjugué les Scythes, auxquels vous n'avez su porter aucun dommage. Et partant, il n'est raisonnable que votre offrande précède celle d'un roi que n'avez surpassé en grands et hauts exploits. » Daire prit la parole du prêtre en bonne part et lui pardonna.

111. Sésostris trépassé, son fils Phéron vint à régner. Il ne fit aucune entreprise de guerre, à cause qu'il devint aveugle pour un cas qui fut tel. Le Nil étant cru jusqu'à vingt et huit coudées, tellement qu'il couvrait toutes les terres et labourages des Égyptiens, un vent se rabattit dessus qui l'émut et excita grandement. Adonc ce roi, disent-ils, fut outrecuidé [1], et tira un trait au milieu des vagues du fleuve, à cause de quoi soudain lui prit mal aux yeux, et enfin perdit la vue, demeurant aveugle dix ans entiers. Sur l'onzième année, il lui vint un oracle de la ville de Buto lui nonçant que le temps de sa punition était passé, et qu'il recouvrerait la vue en lavant ses yeux de l'urine de femme qui tiendrait loyauté à son mari : de quoi il fit le premier essai sur sa femme; et, n'ayant recouvré la vue, il essaya en après sur toutes indifféremment. Enfin, lui étant la vue rendue et restituée, il assembla en l'une de ses villes toutes les éprouvées, fors celle dont l'urine l'avait guéri, et les ayant assemblées mit le feu dans la ville, et les brûla toutes; puis épousa celle dont l'urine lui avait rendu la vue. Délivré de tel accident des yeux, fit grandes offrandes par tous les temples, entre lesquelles cette-ci est digne de récit. Il posa au temple du Soleil deux pièces d'ouvrage qui certes méritent d'être regardées : ce sont deux obélisques faits chacun d'une seule pierre, lesquels ont de hauteur cent coudées sur huit de large.

112. Au reste, les prêtres me disaient qu'un citadin de

[1] Transporté de fureur.

Memphis lui succéda au royaume, lequel, selon la langue grecque, se nommait Protéus. Aujourd'hui il a son temple à Memphis, fort bien paré et décoré, assis du côté que le temple de Vulcan regarde le midi. Entour sont habitants phéniciens de Tyr, dont est que le lieu est nommé le camp des Tyriens. En ce temple de Protéus est une chapelle de Vénus l'Étrangère, que j'estime Hélène, fille de Tyndare, parce que j'ai ouï faire le conte comment Hélène séjourna pour un temps chez Protéus, et que son surnom était Vénus l'Étrangère. Et aussi, de tous les temples de Vénus qui sont ès autres lieux, il ne s'en trouve point qui soit baptisé de ce nom.

113. Pourtant[1] je demandai aux prêtres qu'ils disaient de ladite Hélène, et ils me firent réponse que Paris Alexandre, après être saisi d'elle, partit de Sparte et se mit à la voile pour retourner chez lui. Mais tantôt qu'il fut en l'Archipel, vents et orages le jetèrent en la côte d'Égypte, et, ne cessant la tourmente, il entra en la bouche du Nil nommée Canopique, et ès salines qui sont attenant. En ce rivage était et encore est de présent un temple d'Hercule, auquel, si le serviteur d'homme, pour tel qu'il soit, se retire et se flétrit des saintes marques qui sont léans, soi dévouant au dieu, il n'est après loisible mettre la main sur lui. Et a été cette franchise gardée et maintenue sans enfreindre depuis son institution jusqu'à maintenant. Étant donc les serviteurs de Paris avertis de la franchise du temple, ils l'abandonnèrent[2] pour se dévouer au dieu, et, ce fait, se mirent en leur séant pour plus à leur aise blâmer et dénigrer leur maître, en racontant comment il était allé de lui et d'Hélène, et du tort qu'il tenait à Ménélaüs. Là furent présents les prêtres et le maître du port, qui avait nom Thonis.

114. Lequel, écoutant telles paroles, soudain dépêcha à Memphis vers Protéus, écrivant ainsi : « Sire, je vous avertis qu'il est arrivé en ce havre un gentilhomme étranger de nation troyenne, lequel a commis en Grèce crime fort détestable : car, après avoir séduit et suborné la femme de son hôte, il l'a enlevée et chargée dans ses vaisseaux avec grands

[1] Par conséquent. — [2] Ils abandonnèrent Paris.

trésors et richesses; mais les vents l'ont tellement combattu, qu'ils l'ont jeté en cette terre vôtre. Par quoi, sire, il vous plaira mander si voulez que nous le laissions aller, lui et ses bagues sauves, ou bien si voulez qu'il soit dépouillé du butin qu'il porte. » Protéus lui répondit : « Monsieur le maître, vous ne ferez faute de prendre au corps le personnage dont m'écrivez, quiconque soit, qui si malheureusement a forfait vers son hôte, afin que j'oie et entende ses raisons. »

115. Thonis, écoutant le commandement du roi, fait appréhender Paris Alexandre, et mettre ses vaisseaux en arrêt, donnant ordre que lui, Hélène et leurs serviteurs dévoués soient conduits vers le roi, qui, les voyant en sa présence, demande à Paris qui il est et dont[1] il navigue. Paris lui déclare sa maison, son pays et le lieu dont il est parti. Le roi lui demande davantage où il a recouvré Hélène. Adonc Paris commença extravaguer, et s'égarait de la vérité; mais ses serviteurs dévoués le redressèrent en récitant toute l'histoire du délit commis. Enfin Protéus leur prononça leur sentence, disant : « Si n'était que je tiens en grand respect faire mourir l'étranger jeté ès miens ports et havres par violence et tourmente de mer, tu es assuré que je te ferais porter la peine de la trahison et déloyauté dont tu as usé vers le seigneur grec en commettant acte aussi lâche et méchant que fit jamais homme à son hôte : car tu as enlevé sa femme, et ne t'a suffi d'être le long des jours en la compagnie d'elle, mais tu l'as tirée de sa maison, et ne t'es contenté à tant, ainçois davantage[2] tu as pillé ses biens et richesses. Pourtant, ainsi que je tiens à beaucoup ne faire mourir aucun étranger, pareillement il ne te sera permis de transporter plus avant cette dame ne ses richesses; mais je ferai bonne garde des deux pour ton hôte grec, jusqu'à ce que lui-même vienne par deçà pour les recouvrer et rapporter chez lui. Et au regard de toi et de tes compagnons, je vous commande que dans trois jours vous ayez à sortir hors mon royaume, terres et seigneuries, et prendre votre chemin ailleurs; autrement, je veux et entends que vous soyez poursuivis comme ennemis de nous et des nôtres. »

[1] D'où. — [2] Mais de plus.

116. Ainsi contaient les prêtres l'arrivée d'Hélène vers Protéus. Et me semble qu'Homère a autrefois entendu ce propos; mais il ne l'a trouvé si propre pour sa poésie comme celui dont il a usé avec déguisement, laissant toutefois manifeste qu'il avait appris cestui-ci propre, comme il a déclaré en son *Iliade*, sans se rétracter en aucun lieu, que Paris n'ait été errant par mer quand il cuida retourner chez lui chargé d'Hélène, et que non-seulement son erreur[1] le conduit en autres parts, mais aussi qu'il alla prendre terre en Sidon, ville de Phénicie. De quoi il fait mention au banquet de Diomède, parlant ces mots[2] :

Là les habits étaient bien assortis
De couleur mainte ouvragés, tous partis
Des sages mains des femmes de Sidon,
Que beau Paris, estimant un haut don
Leur art exquis, d'illec[3] il amena,
Quand par la mer Hélène en ramena.

Il en fait aussi mémoire en l'*Odyssée* avec telles paroles[4] :

Ainsi était de ces drogues garnie
De Jupiter la fille, et bien munie
De ce l'avait la femme de Thonis,
Polydamna d'Égypte, où champs unis
Herbes et fruits portent innumérables,
Plusieurs fort bons, et plusieurs peu valables.

Plus, il introduit Ménélaüs disant à Télémachus[5] :

Ci retourner d'Égypte me gardèrent
Les dieux, pourtant que[6] de moi sacrifices
N'avaient reçus, dont ils se courroucèrent.

Par ces vers appert qu'Homère avait entendu la traverse que prit Paris vers l'Égypte, car la Syrie est contiguë de l'Égypte, et les Phéniciens, ès fins et limites desquels est la ville de Sidon, habitent en Syrie.

117. Appert aussi par iceux vers, et non moins, mais beaucoup plus, par le lieu de Sidon, que les vers intitulés

[1] Sa course errante. — [2] *Iliade*, VI, 200. Il faut remarquer qu'il ne s'agit point, dans ce passage, d'un *banquet*, mais de la valeur de Diomède. Saliat s'est trompé sur le sens du mot ἀριστείῃ. — [3] De là-bas, de Grèce. — [4] *Odyssée*, IV, 227. — [5] *Ibid.*, 354. — [6] Parce que.

Cypriens[1] ne sont d'Homère, mais de quelque autre, à raison qu'il est dit par iceux vers que Paris Alexandre, emmenant Hélène, ne mit que trois jours à naviguer de Sparte en Ilion, tant il eut vents à gré et la mer calme; et au rebours l'*Iliade* chante qu'il fut jeté çà et là. Mais laissons Homère et les vers Cypriens.

118. Quand je m'enquis des prêtres si le propos maintenu par les Grecs touchant les aventures d'Ilion est fable ou non, ils me répondirent choses qu'ils disaient savoir par histoire, spécialement quant au fait de Ménélaüs, affirmant pour certain que, après le rapt d'Hélène, grande armée des Grecs passa à Troie pour aider et secourir Ménélaüs, laquelle, après qu'elle fut descendue à terre et campée, envoya certains personnages en Ilion, auxquels se joignit Ménélaüs, et arrivés requirent Hélène et les trésors que Paris avait pillés et dérobés, avec réparation de l'injure par lui faite à son hôte. Adonc les Troyens répondirent, et depuis continuèrent, que, sur leur foi et serment, Hélène n'était en leur possession, ne les trésors qu'ils demandaient, mais que le tout était en Égypte; et partant n'était raisonnable qu'ils fussent molestés et travaillés pour choses que tenait Protéus, roi d'Égypte. Les Grecs, entendant cette réponse, estimèrent que les Troyens se moquaient d'eux, et par ce demeurèrent au siége de la ville tant qu'ils l'eurent prise, et, voyant qu'ils ne trouvèrent point Hélène, rasèrent la muraille. Vrai qu'ils avaient auparavant entendu le même que répondirent les Troyens à leurs ambassadeurs, qui fut cause qu'enfin ils ajoutèrent foi à la réponse, et envoyèrent Ménélaüs vers Protéus.

119. Lequel, arrivé en Égypte, tira à Memphis, et ayant conté la vérité des affaires, lui furent faits grands présents; ensemble il reçut Hélène, qui n'avait eu que tous bons et honnêtes traitements, avec tous ses trésors et richesses. Néanmoins, après toutes ces choses recouvrées, Ménélaüs se montra cruel et inhumain vers les Égyptiens : car, comme il se voulût embarquer et vents contraires soufflassent, il fut

[1] Le sujet de ce poëme était la guerre de Troie depuis la naissance d'Hélène. On n'en sait point au juste l'auteur.

contraint de séjourner longuement, attendant temps propice pour sa navigation; et, étant en ce séjour, commit cas horrible et détestable : car, saisissant deux enfants du pays, les ouvrit pour prendre présage et conjecture de son partement. La chose, venue à la connaissance des Égyptiens, fut trouvée fort mauvaise, et leur déplut grandement. Si poursuivirent icelui Ménélaüs fuyant avec ses vaisseaux en Afrique, mais ils ne surent où depuis il tourna chemin. Et me contaient les prêtres qu'ils avaient appris partie de ces événements par les histoires, et le reste ils affirmaient le savoir pour vérité, comme chose faite et avenue chez eux[1].

120. De ma part, je veux ajouter à ce propos et dire que, si Hélène eût été dans Ilion, indubitablement elle eût été rendue aux Grecs, voulût ou non Paris Alexandre : car il n'est à croire que Priam fût si dépourvu de sens et d'entendement, ne tous ses parents et amis, qu'ils eussent voulu hasarder leurs propres vies, leurs enfants et leur ville pour maintenir Paris en la compagnie d'Hélène. Et, dès le commencement de la guerre, ils purent avoir connaissance du danger où ils étaient, attendu que la grande part de ceux qui venaient au combat contre les Grecs y étaient tués et défaits; et à chacune saillie[2] mouraient deux, ou trois, ou bien plusieurs enfants de Priam, voire si on doit se servir de ce que disent les poëtes. Au regard de moi, je tiens tant de Priam, que, voyant telles choses avenir, encore qu'il eût été bien fort amoureux d'Hélène, si l'eût-il rendue aux Grecs pour se délivrer des maux qui lui étaient présents. Davantage, il faut penser que le royaume ne venait à Paris, en sorte qu'il dût avoir la charge et le commandement des affaires, pour être lors Priam vieil et cassé; mais Hector, qui était son aîné, sentant un petit mieux son homme que lui[3], devait succéder à la couronne après la mort de Priam. Et certes, il n'avait occasion de soutenir Paris en son méfait, attendu que tant de maux en revenaient à lui particulièrement et à tous autres Troyens. Mais fortune voulait qu'ils

[1] Le mouvement du texte n'est pas tout à fait le même; mais la différence est légère. — [2] Rencontre, soit assaut, soit sortie. — [3] Ayant plus de courage que Paris.

ne rendissent point Hélène, et que les Grecs ne leur ajoutassent point de foi, bien qu'ils leur eussent répondu vérité, procurant[1] quelque dieu, afin que j'en die ma sentence, que, par leur totale ruine, ils donnassent à connaître aux hommes que « de grandes fautes les punitions sont grandes près les dieux ». Et voilà qu'il me semble de ce discours.

121. Pour revenir à notre propos d'Égypte, les prêtres me disaient que Rhampsinite fut roi après Protéus[2], et qu'en mémoire de soi il laissa les portiques du temple de Vulcan tournés au ponant. A l'entrée desquels il a posé deux statues, hautes chacune de vingt-cinq coudées. Les Égyptiens appellent Été celle qui regarde au septentrion, en l'adorant et honorant grandement; mais ils font le rebours à celle qui regarde le midi, l'appelant Hiver et Orage[3]. Ce roi eut trésor si grand, que nul de ses successeurs non-seulement ne l'a surmonté, mais davantage n'a su en approcher. Pour le tenir en sûreté, il fit bâtir un cabinet de pierre de taille, et voulut que l'une des murailles sortît hors œuvre et hors l'enclos de l'hôtel, mais le maçon tailla et assit une pierre si proprement que deux hommes, voire un seul, la pouvait tirer et mouvoir de sa place. Le cabinet achevé, le roi y amassa tous ses trésors, et quelque temps après, le maçon architecteur, sentant approcher la fin de sa vie, appela ses enfants, qui étaient deux fils, et leur déclara comment il avait pourvu à leurs affaires, et l'artifice dont il avait usé, bâtissant le cabinet du roi, afin qu'ils pussent vivre plantureusement. Et après leur avoir clairement donné à entendre le moyen d'ôter la pierre, il leur bailla certaines mesures, les avisant que, si bien les gardaient, ils seraient les grands trésoriers du roi : et sur ce alla de vie à trépas. Adonc ses enfants guère ne tardèrent à entamer besogne : ils vinrent de nuit au palais du roi, et, la pierre trouvée aisément, la tirèrent de son lieu, et emportèrent grande somme d'argent. Mais quand fortune voulut que le roi vînt ouvrir son cabinet, il se trouva fort étonné, voyant ses coffres fort diminués, et ne sachant qui accuser ou soupçonner : attendu qu'il trou-

[1] Prenant soin, veillant à ce que. — [2] L'an 1237 avant J. C. — [3] Ce dernier mot est ajouté par le traducteur.

vait les marques, par lui apposées, saines et entières, et le cabinet très-bien clos et fermé. Et, après y être retourné deux ou trois fois voir si les coffres toujours diminuaient; enfin pour garder que les larrons plus si franchement ne retournassent chez eux, il commanda faire certains piéges, et les asseoir près les coffres où étaient les trésors. Les larrons retournèrent selon leur coutume, et passa l'un dans le cabinet, mais soudain qu'il approcha d'un coffre, il se trouva pris au piége. Alors connaissant le danger où il était, appela vitement son frère, et lui montra l'état où il se retrouvait, lui conseillant qu'il entrât vers lui et lui tranchât la tête, afin qu'il ne fût cause de se perdre avec soi, s'il était reconnu. Le frère pensa qu'il parlait sagement, et par ce exécuta ainsi qu'il lui suadait[1] : et ayant remis la pierre, s'en retourna chez lui, avec la tête de son frère. Quand il fut jour, le roi entra en son cabinet, mais voyant le corps du larron pris au piége et sans tête, fut fort effrayé, connu qu'il n'y avait apparence d'entrée ne de sortie. Et étant en doute comment il pourrait besogner en telle aventure, il avisa pour expédient faire pendre le corps du mort sur la muraille de la ville, et donner charge à certaines gardes d'appréhender, et lui amener celui ou celle qu'ils verraient pleurer et prendre pitié du pendu. Ce corps ainsi troussé haut et court, la mère, pour la douleur grande qu'elle sentait, s'adressa à son autre fils, et lui commanda, comment que fût, qu'il eût à lui apporter le corps de son frère, le menaçant, s'il était refusant de ce faire, d'aller vers le roi, et lui déclarer qu'il avait ses trésors. Connaissant le fils que sa mère ainsi prenait les matières à cœur, et que, pour remontrance qu'il lui fit, rien ne profitait, il excogita[2] cette ruse. Il fit bâter certains ânes, et les chargea de peaux de chèvres pleines de vin, puis les chassa devant lui. Arrivé la part[3] où étaient les gardes, c'est-à-dire à l'endroit du pendu, il délia deux ou trois de ses peaux de chèvre, et, voyant le vin couler par terre, commença à se battre la tête en faisant grandes exclamations, comme ne sachant auquel de ses ânes il se devait tourner pour le premier. Les gardes, voyant que grande quantité de

[1] Conseillait. — [2] Imagina. — [3] A l'endroit.

vin se répandait, ils coururent celle part avec vaisseaux[1], estimant autant gagné pour eux, s'ils recueillaient ce vin répandu. Le marchand se prit à leur dire injures, et faire semblant de se courroucer bien fort. Adonc les gardes furent courtois, et lui, avec le temps, s'apaisa et modéra sa colère, détournant en la parfin[2] ses ânes du chemin pour les racoutrer et recharger : se tenant néanmoins plusieurs petits propos d'une part et d'autre, tant que l'un des gardes jeta un lardon au marchand, dont il ne fit que rire, mêmement leur donna au parsus encore une chèvre de vin. Et lors ils avisèrent de s'asseoir comme on se trouvait et boire d'autant, priant le marchand de demeurer et leur tenir compagnie à boire, ce qu'il leur accorda : et voyant qu'ils le traitaient doucement quant à la façon de boire, il leur donna le demeurant de ses chèvres de vin. Quand ils eurent si bien bu, qu'ils étaient tous mort-ivres, le sommeil les prit et s'endormirent au lieu même. Le marchand attendit bien avant en la nuit, puis alla dépendre le corps de son frère, et se moquant des gardes, leur rasa à tous la barbe de la joue droite. Si chargea le corps de son frère sur ses ânes et les rechassa au logis, ayant exécuté le commandement de sa mère. Le lendemain, quand le roi fut averti que le corps du larron était dérobé, il fut grandement marri, et voulant par tous moyens trouver celui qui avait joué telle finesse, il fit chose, laquelle quant à moi, je ne puis croire : il mit sa fille en un bordeau[3], lui commandant recevoir indifféremment tout homme qui viendrait vers elle pour prendre son plaisir, et toutefois, avant que se laisser toucher, contraindre chacun lui dire ce qu'il avait fait en sa vie le plus prudemment et plus méchamment; et que celui qui lui déclarerait le tour du larron, fût par elle saisi, sans le laisser partir de sa chambre. L'infante obéit au commandement de son père : mais le larron entendant à quelle fin la chose se faisait, voulut venir à chef de toutes les finesses du roi, et le contremina en cette façon. Il coupa le bras d'un nouveau mort, lequel il tint caché sous sa robe, et s'achemina vers la fille. Quand il est entré, elle l'interroge comme les autres, et il lui conte que le crime plus énorme par

[1] Vases. — [2] A la fin. — [3] Maison de débauche.

lui commis fut quand il trancha la tête à son frère pris au piége dans le trésor du roi. Pareillement, que la chose plus avisée, qu'il avait onque faite, fut quand il dépendit icelui sien frère, après avoir enivré les gardes. Soudain qu'elle l'entendit, elle ne fit faute de le saisir : mais le larron, par le moyen de l'obscurité qui était en la chambre, lui tendit la main morte qu'il tenait cachée, laquelle elle empoigna, cuidant[1] que ce fût la main de celui qui parlait, mais elle se trouva trompée, car le larron eut loisir de sortir et fuir. La chose rapportée au roi, il s'étonna merveilleusement de l'astuce et hardiesse de tel homme : enfin il manda qu'on fit publier par toutes les villes de son royaume qu'il pardonnait à ce personnage, et que, s'il voulait venir se présenter à lui, il lui ferait grands biens. Le larron ajouta foi à la publication faite de par le roi, et s'en vint vers lui. Quand le roi le vit, il lui fut à grande merveille : toutefois il lui donna sa fille en mariage, comme au plus capable des hommes, et qui avait affiné[2] les Égyptiens, lesquels affinent toutes nations.

122. Ce mariage accompli, les prêtres me contaient que ce roi descendit là-bas au lieu que les Grecs appellent Enfers, et que là il jouait aux dés avec Cérès, laquelle il gagnait quelquefois, et pareillement elle lui : puis, voulant retourner, qu'elle lui fit présent d'une serviette d'or. Les Égyptiens célèbrent cette descente, et leur ai vu entretenir la fête ; toutefois, s'ils le font pour Rhampsinite ou non, je ne le puis affirmer. Ce jour même, les prêtres tissent un rochet duquel ils vêtent l'un d'eux, et lui bandent les yeux avec une mitre, puis l'acheminent vers le temple de Cérès, et ce fait le laissent, et s'en retournent. Adonc deux loups, si me contaient les prêtres, se présentent, et conduisent celui qui a les yeux ainsi bandés jusque dans le temple de la déesse Cérès, qui est distant de la ville vingt stades, et après est ramené par les deux loups au même lieu où ils l'ont pris.

123. En cet endroit j'avertis le lecteur d'ajouter foi, si bon lui semble, à tout ce que racontent les Égyptiens : car mon intention est, en toute cette histoire, de coucher par écrit ce que je sais seulement par ouï dire. Je dis donc que les

[1] Croyant. — [2] Trompé.

Égyptiens récitent outre plus que Cérès et Bacchus dominent là-bas sur les infernaux, et davantage, qu'ils ont été les premiers qui ont mis en avant l'immortalité de l'âme, disant que, mourant le corps humain, elle se vêt du corps de quelque autre animal brut, et quand elle a circui[1] parmi tous animaux terrestres et aquatiques, mêmement parmi les oiseaux de l'air, derechef elle retourne dans un corps humain, achevant icelui sien période en l'espace de trois mille ans. Aucuns Grecs se sont servis de ce propos comme de leur propre invention, les uns pour les premiers, et les autres suivant après, les noms desquels je n'exprimerai, encore qu'ils me soient connus[2].

124. Disaient davantage les Égyptiens que jusqu'à Rhampsinite toute équité et toutes bonnes mœurs avaient eu cours en Égypte, en sorte qu'elle abondait grandement en tous biens, mais que venant Chéops à la couronne[3], elle était tombée en tous vices et misères : car premièrement icelui Chéops ferma tous les temples : et en étrangea[4] tous sacrifices, ordonnant que tous les hommes d'Égypte eussent à travailler pour lui, et que certain nombre tirât pierres des carrières, qui sont en la montagne du côté de l'Arabie, et de là les menassent jusqu'au bord du Nil, pour icelles, transportées en bateaux d'un rivage à autre, être reçues par autres hommes et tirées jusqu'à la montagne qui regarde l'Afrique. A quoi faire travaillaient ordinairement, par chacun les trois mois, cent mille hommes, et, en ce labeur de tirer et traîner pierres, fut vexé le peuple l'espace de dix ans : qui lui fut, à mon jugement, non moindre peine que bâtir la pyramide, combien qu'elle eût de profondeur cinq stades[5], de largeur dix toises, et de hauteur huit : construite de pierre taillée et gravée avec figures de diverses bêtes : qui fut aussi besogne de dix ans, compris le logis qui est sous le coutault[6], où sont assises les pyramides : et auquel logis souterrain sont les sépultures d'icelui roi environnées du Nil, qui est tiré léans par un conduit aussi souterrain. Et

[1] Passé en cercle. — [2] Ce sont, entre autres, Pythagore et Phérécyde. — [3] L'an 1182 avant J. C. — [4] Bannit. — [5] Un stade peut équivaloir à cent mètres. — [6] Coteau, colline.

partant furent employés vingt ans pour l'entière perfection de cette pyramide : laquelle, étant de forme carrée, avait en chacun front huit cents pieds de large et autant de haut, étant chacune pierre le plus ordinairement de trente pieds fort bien ouvrée.

125. Les aucuns appellent tables d'attente, et les autres tables d'autel, celles qui sont assises en forme de degrés : car quand la première était assise, ils avaient petits engins de bois, qu'ils posaient dessus pour monter les autres pierres. Et par ce moyen était la première pierre levée de terre avec son engin particulier, puis sur icelle était dressé un autre engin pour monter la seconde pierre, et ainsi conséquemment des autres, tellement qu'autant y avait d'engins comme il y avait de marches, ou bien n'y avait qu'un engin : lequel, pour être aisé à manier, était levé de degré en degré, quand besoin était de monter une pierre. Avec cet artifice, fut premièrement bâti le haut de cette pyramide, après ce qui suit, et achef[1] la pièce de logis sous terre. En elle sont gravées lettres exprimant combien les ouvriers dépendirent en raves, aulx et oignons, et, si bien me recorde, celui qui interpréta l'écriture me dit qu'il y avait argent mille six cents talents[2]. Mais si cet article est recevable en ligne de compte, combien est-il vraisemblable qu'il fut dépendu[3] ès instruments des manigants[4] et artisans, en vêtements, et au reste de leurs vivres? Il est certain qu'ils ont autant mis de temps à édifier, comme j'ai dit, et le résidu, selon que je pense, a été employé à couper les pierres et les traîner : au reste ils ne séjournèrent peu de temps à fouiller et miner le conduit du Nil.

126. Ce bâtiment achevé, Chéops devint si malheureux, que, se trouvant court d'argent, il voulut que sa fille tînt l'huis[5] ouvert, en faisant gain de son corps le plus grand qu'elle pourrait, sans exprimer jusqu'à quelle somme. La fille exécuta le commandement de son père, mais cependant

[1] Enfin. — [2] Le talent d'argent valait un peu plus de quatre mille francs : c'est donc quelque chose comme six cent cinquante mille francs de raves, d'oignon et d'ail pour la nourriture des ouvriers. — [3] Dépensé. — [4] Manœuvres. — [5] La porte.

elle s'avisa de laisser mémoire particulière d'elle, requérant à chacun homme qui venait vers elle, lui donner une pierre pour un sien bâtiment. Et maintenaient les prêtres que de ces pierres elle avait bâti la pyramide, qui est au milieu de trois, vis-à-vis de celle grande, portant en chacun front cent cinquante pieds.

127. Les Égyptiens me disaient au demeurant que ce roi Chéops régna cinquante ans, et que lui mort, son frère Céphren vint à la couronne[1], lequel se gouverna comme son prédécesseur, faisant, entre autres choses, bâtir une pyramide, mais qui d'enceinte n'approche aucunement de celle de Chéops : car je l'ai mesurée, et davantage il n'y a point de logis sous terre, ne de conduit pour y faire venir le Nil, comme il y a en l'autre : et en ce conduit est maçonné un tuyau jetant eau suffisante pour faire l'île en laquelle gît, comme ils disent, Chéops. Le premier corps de logis de la pyramide dudit Céphren est bâti d'une pierre éthiopienne madrée[2], est laquelle fondée quarante pieds plus bas que l'autre pyramide, et si est néanmoins de même hauteur. Les deux sont assises en un coutault[3], lequel n'a que cent pieds de haut pour le plus.

128. Au surplus, les Égyptiens me disaient que ce roi Céphren régna cinquante-six ans, et font leur conte par là que toute peine et affliction régna cent six ans parmi eux, et que, par si long trait de temps, furent clos les temples sans les ouvrir. A cause de quoi les Égyptiens portent tant de mauvais vouloir à ces rois qu'ils ne les daignent seulement nommer, et disent que ces pyramides ont été bâties par un berger qu'ils nomment Philition, qui, en ces temps-là, gardait ses bêtes environ ces lieux.

129. Après Céphren régna Mycérine[4], fils de Chéops, lequel fit tout le rebours de son père, ouvrant les temples et réduisant le peuple à sacrifices, qui se trouvait en extrémité de misères et travaux. Il rétablit l'état de justice avec autant grande équité que fit onque roi, dont les Égyptiens le louent

[1] L'an **1132** avant J. C. — [2] Marbrée, de diverses couleurs. On croit que c'est la pierre appelée par Pline Pyropœcilos, le granit. — [3] Coteau, colline. — [4] L'an **1076** avant J. C.

sur tous. Ne seulement fut ainsi équitable, mais davantage, si aucun se trouvait mal content de ses ordonnances, pour le contenter il lui donnait du sien propre. Mais comme il se portait ainsi doux et bénin vers ses sujets, et exerçait actes si louables, pour la première fortune qui lui avint, une sienne fille lui mourut, n'ayant autre enfant qu'elle : dont il reçut deuil extrême et chut[1] en volonté de lui donner sépulture magnifique par-dessus toutes celles d'Égypte. Et à cette fin fit construire une vache de bois, et dans le creux d'icelle, après qu'elle fut toute dorée de fin or, il logea le corps de sa fille.

130. Cette vache n'est cachée sous terre, mais encore aujourd'hui est découverte à la vue de chacun. Elle repose au palais royal de la ville de Saïs, dans une chapelle richement parée, où lui sont faits par chacun jour encensements de toutes odeurs; mêmement toute nuit une lampe y est brûlante. Joignant ladite chapelle est une autre où sont les effigies des concubines dudit Mycérine, ainsi que récitaient les prêtres de Saïs : car léans sont dressés colosses de bois, en nombre vingt ou environ, représentant femmes nues, desquelles je ne puis autre chose affirmer fors ce qui m'en a été dit.

131. Les aucuns tiennent ce propos quant à la vache et aux colosses, savoir que Mycérine aima désordonnément sa fille jusqu'à la forcer, dont la pauvrette eut si grand deuil qu'elle s'étrangla : par quoi son père la fit ensevelir dans la vache. Mais la mère coupa les mains à ses damoiselles, qui avaient vendu et trahi sa fille au roi; et pour ce aujourd'hui leurs effigies sont punies de même mutilation qu'elles souffrirent vivantes. Hommes mensongers mettent ainsi bourdes[2] en avant; car, selon que j'ai vu, les mains de ces colosses sont tombées par vieillesse et longueur de temps, et aujourd'hui on les voit amassées à leurs pieds.

132. Tout le corps de ladite vache est couvert d'un cramoisi[3], excepté le col et la tête, qui sont dorés d'une dorure fort épaisse. Entour ses cornes est un cercle en forme de soleil. Au reste, elle ne demeure en pieds, mais est age-

[1] Tomba. — [2] Tromperies, erreurs. — [3] Housse de pourpre.

nouillée, haute toutefois comme une bien grande vache vive. Elle est portée par chacun au hors le palais royal, quand les Égyptiens battent le dieu que je ne veux nommer en cette mienne histoire[1]. Ils la tirent lors en lumière, pour autant, disent-ils, que, mourant, elle requit à son père Mycérine qu'une fois l'an elle vît le soleil.

133. Une autre infortune avint à ce roi tantôt après celle de sa fille. Il lui fut apporté un oracle de la ville Buto, lui signifiant qu'il ne vivrait plus que six ans et mourrait au septième, qui lui fut nouvelle fort griève et fâcheuse à ouïr; et par ce il manda honte et vitupère[2] au dieu, disant que, s'il était indigné contre le roi, aussi était le roi contre lui, attendu que ses père et oncle, qui ne s'étaient oncques souvenu de dieux ne déesses, et avaient clos leurs temples, vexé et affligé excessivement les hommes, avaient néanmoins vécu longuement; et lui, qui était homme de bien, honorant et révérant les dieux, devait si tôt finer sa vie. Sur ce, il lui vint un second oracle, disant que pour ces causes mêmes sa vie serait abrégée, parce qu'il avait fait chose qu'il ne devait : car il était besoin que l'Égypte fût affligée cent cinquante ans, ce qu'avaient entendu ses deux prédécesseurs rois, mais lui non. Mycérine, écoutant ces paroles comme si on lui eût prononcé son arrêt, fit provision de grande quantité de flambeaux, lesquels, la nuit venant, seraient allumés, pour faire incessamment festins et banquets, en se donnant plaisir jour et nuit, mêmement pour aller s'ébattre parmi les prairies et bocages, afin qu'on lui dît que les passe-temps de jeunesse lui étaient bienséants. Il excogita[3] ces façons de vivre pour déclarer l'oracle mensonger, et afin que de six ans fussent faits douze, par être les nuits converties en jour.

134. Au surplus, il laissa de lui une pyramide moindre que celle de son père de trois cent vingt pieds sur tous sens; elle est toutefois carrée, demi-bâtie de pierre éthiopique[4]. Aucuns Grecs veulent maintenir que Rhodopis, femme impudique, la fit bâtir; mais ils s'abusent, car, s'ils la connaissaient, ils ne présupposeraient jamais qu'elle ait érigé tel

[1] Osiris. Voyez plus haut, 86. — [2] Blâme, reproche. — [3] Imagina. — [4] Basalte.

édifice, où ont été dépendus[1], par manière de dire, milliers de talents innumérables. Et davantage, régnant Amasis[2], elle était en vogue, et non du temps de ce roi Mycérine, plusieurs ans après les rois qui ont bâti ces pyramides. Elle[3] était native de Thrace, esclave d'Iadmon, fils d'Héphestopole, Samien, avec Ésope, auteur de fables, qui pareillement se donna audit Iadmon, connaissant qu'elle lui portait tout plein de volonté. Et avint la chose en cette manière : Comme les Delphes, suivant un oracle, eussent souvent fait demander en cri public si aucun voulait tollir la peine d'Ésope[4], enfin s'offrit un arrière-fils d'Iadmon qui avait aussi nom Iadmon, lequel fut moyen à Ésope d'être à son aïeul.

135. Depuis, Rhodopis prît le chemin d'Égypte, où elle fut transportée par Xanthe, Samien. Arrivée avec intention de suivre la lucrative[5], un Mételinois nommé Charaxe, fils de Scamandronyme et frère de Sapho, poëte, la tira de servitude et l'affranchit moyennant grande somme d'argent. Étant affranchie, elle demeura en Égypte, où, se trouvant belle et de bonne grâce, fit gros amas de deniers pour femme de sa sorte, non point qu'elle parvînt à telle richesse que pouvoir faire bâtir une pyramide. Et jusqu'à ce jour tout homme qui voudra prendre la peine de supputer connaîtra par la décime[6] de ses richesses qu'elle ne pouvait faire grande entreprise, car, voulant laisser en Grèce mémoire d'elle, elle fit un présent au temple de Delphi, tel que nul avait pensé ne posé le pareil. Après avoir fait forger grandes broches de fer en telle quantité que la décime de son bien pouvait s'étendre, elle les envoya en Delphi; et y sont encore derrière l'autel que les Chiois ont fait dresser vis-à-vis du temple. Il faut entendre que les femmes qui font gain de leur corps en Naucrate appètent fort la réputation, dont celle de qui est notre propos tant acquit de bruit, qu'il n'y avait homme en Grèce qui ne sût le nom de Rhodopis. Une autre, nommée Archidice, y fut fort chantée depuis elle; toutefois elle n'ac-

[1] Dépensés. — [2] L'an 509 avant J. C. Voyez plus loin, 172. — [3] Rhodopis ou Rhodope. — [4] Payer l'amende due pour la mort d'Ésope. Les Delphiens l'avaient injustement condamné à être précipité du haut des roches Phédriades. — [5] Métier de prostituée. — [6] Le dixième.

quit du tout si grand bruit. Quand Charaxe eut mis Rhodopis en liberté, il retourna à Mételin, de quoi Sappho, en son chant poétique, le blâme grandement. Mais je laisse Rhodopis.

136. Les prêtres me contaient qu'Asychis fut roi d'Égypte après Mycérine[1], et qu'il fit ériger à Vulcan un portique regardant au levant, fort superbe et magnifique, tant à cause des médailles et figures gravées de toutes parts comme à cause d'un million d'ouvrages et enrichissements méritant le regard. Ils me faisaient ce conte, et pareillement un autre, qui en est fort éloigné : c'est que, de son règne, se trouvant la faculté d'argent mutuel fort courte et resserrée, il fit une loi parmi les Égyptiens contenant que qui baillerait par dépôt le corps de son père mort, à tel serait fait prêt d'argent, avec condition au surplus que le créditeur aurait toute puissance sur la sépulture du debteur; outre, que le dépositeur et le refusant de payer pour mulcte[2] n'auraient en leur mort sépulture avec leurs parents ne aucun de leur race. Au reste, voulant ce roi Asychis surpasser tous ses prédécesseurs rois d'Égypte, il laissa pour mémoire de soi une pyramide faite et construite de briques, en laquelle sont gravées lettres disant ainsi : « Ne fais comparaison de moi avec les pyramides de pierre, car je les excède d'autant que Jupiter tous les dieux, à raison que les briques dont je suis bâtie ont été faites de limon tiré de l'étang avec dragues[3]. » Tels sont les gestes de ce roi.

137. Après lui régna un aveugle de la ville Anysis[4], ayant aussi nom Anysis, lequel régnant, les Éthiopiens et Sabacos, roi des Éthiopiens, passèrent en Égypte avec grosse puissance, qui fut cause de faire retirer Anysis dans les marécages, laissant dominer en Égypte ce roi éthiopien l'espace de cinquante ans, lequel, en tel laps de temps, produit ces actes. Il fit une loi par laquelle était dit que, si l'Égyptien

[1] L'an 1056 avant J. C. — [2] Peine afflictive, amende. — [3] Voici le texte plus littéral de cette inscription : « Ne me dédaigne pas à cause des pyramides de pierre, car je l'emporte sur elles autant que Jupiter sur les autres dieux : en effet, en plongeant un croc dans le lac et en recueillant la vase qui s'y attachait, on en a fait des briques, et c'est de cette façon que j'ai été bâtie. » — [4] L'an 1006 avant J. C.

avait délinqué en sorte aucune, il n'entendait qu'il fût puni de mort, mais que, selon la qualité du délit, il fouillerait et porterait terre pour hausser la ville dont il serait. Par ce moyen, il haussa fort les villes, combien que, auparavant, régnant Sésostris, il y avait été besogné par ceux qui avaient fait les canaux du Nil. Sous ce roi éthiopien, elles furent grandement haussées, attendu que c'était pour la seconde fois; et m'est avis que de toutes les villes d'Égypte Bubastis est la plus haute élevée. En elle est un temple de Bubastis qui mérite le récit, car jaçoit[1] qu'il s'en trouve de plus spacieux et de plus grande dépense, toutefois, d'en voir un plus plaisant à l'œil il n'est possible. Bubastis vaut autant à dire que Diane.

138. Ce temple sien se comporte ainsi. Il est île de toutes parts, fors d'une avenue où est l'entrée : car deux canaux du Nil y arrivent sans se mêler l'un dans l'autre, et battent jusqu'à ladite avenue, étant chacun large de cent pieds, planté par ses bords d'arbres qui rendent un fort gracieux ombrage. Les portiques du temple ont dix toises de haut, ornés d'effigies portant six coudées, qui certes sont dignes d'être mentionnées. Ce temple, pour être assis au milieu de la ville, se découvre de toutes parts à la vue de celui qui en fait la ronde, à cause que, quand la ville a été surépandue de terre pour la hausser, le temple est toujours demeuré en son premier état, de manière qu'il est comme un miroir à toute la ville. Il est davantage enceint d'une muraille où sont empreintes plusieurs et diverses effigies, et dans le pourtour d'icelle est un bocage d'arbres fort hauts, plantés entour une grande chapelle où est une statue. Le temple a de longueur un stade, et de largeur autant. Pareillement, l'avenue dont je parle est pavée de pierres le long de trois stades, menant travers le marché au temple de Mercure, qui est en la partie orientale, et ayant de largeur quatre cents pieds, avec un plant d'arbres rangés de chacun côté si haut qu'ils semblent toucher le ciel. Ce temple donc est ainsi bâti.

139. Au demeurant, ils me contaient que ce roi éthiopien s'en retourna pour causes telles. Dormant, lui fut avis qu'il

[1] Quoique.

partait d'Égypte et prenait la fuite pour avoir vu, comme il cuidait, homme devant soi qui le conseillait d'assembler tous les prêtres d'Égypte, et les tailler tous par le milieu du corps. Il discourut là-dessus, et estima que les dieux lui montraient cette couleur de forfaire endroit les choses saintes, afin qu'il lui méchût[1] ou de la part des dieux ou des hommes. Au moyen de quoi il délibéra de n'attenter telle cruauté, joint que le temps qu'il devait régner en Égypte était jà passé : car étant encore en Éthiopie, après s'être conseillé aux oracles, dont usent les Éthiopiens, il lui fut rapporté qu'il régnerait en Égypte l'espace de cinquante ans. Lui courant donc le temps, et se trouvant épouvanté de telle vision, de son propre mouvement Sabacos se retira d'Égypte.

140. Quand il fut parti, l'aveugle retourna régner, et sortit des marécages où il avait demeuré cinquante ans, èsquels il avait fait une île avec terre et cendres, priant chacun Égyptien qui lui portait vivres à l'insu de l'Éthiopien lui faire davantage un présent de cendres. Jamais homme n'avait su trouver cette île jusqu'au roi Amyrtée, et plus de sept cents ans auparavant lui n'y avait eu roi qui la sût découvrir. Elle est nommée Elbo, ayant dix stades de diamètre.

141. Après Anysis l'aveugle, régna un prêtre de Vulcan qui avait nom Séthon[2], lequel, faisant peu de compte des gentilshommes d'Égypte suivant les armes, et abusant d'eux comme si jamais ne lui devaient faire besoin, leur fit recevoir grandes hontes et ignominies en leur ôtant les terres que les précédents rois leur avaient données, savoir est à chacun par tête douze arpents de terre en fiefs. Mais tantôt après qu'il eut ainsi traité les gens de guerre, Sanachérib, roi des Arabes et des Assyriens, amena grosse armée en Égypte. Adonc il

[1] Qu'il lui arrivât malheur.

[2] L'an 715 avant J. C. « Séthon ne succéda donc pas immédiatement à Anysis, comme le fait voir la date. Y a-t-il eu plusieurs rois éthiopiens ou plusieurs Anysis? Comment combler cette lacune de deux cent cinquante-neuf ans? Le calcul du chapitre 142, d'ailleurs, la contredit, mais ce calcul est fait par des Égyptiens, intéressés à dissimuler le long asservissement de leur pays. » Giguet. — Larcher croit qu'il y a ici une lacune considérable dans le texte, et il renvoie à sa *Chronologie d'Hérodote*, chap. I, § 12.

se trouva sans secours, et n'y eut gentilhomme qui partît de sa maison, de quoi il se trouva fort fâché. Si entra dans le temple, et devant l'image du dieu fit sa plainte, connaissant qu'il était en danger d'avoir beaucoup d'affaires; mais comme il se deuillait[1] et lamentait, un sommeil lui prit qui lui fit sembler que le dieu se présentait à lui et l'assurait de ne souffrir aucun détriment, et partant qu'il allât hardiment au-devant de l'Arabe, et qu'il lui fournirait des vengeurs. Il ajouta foi à ce songe, et, accompagné de tous les Égyptiens qui voulurent suivre, les mena droit à Damiette[2], parce que là sont les issues de l'Égypte. Il ne fut suivi d'un seul gentilhomme, mais était toute son armée de gens mécaniques[3], charcutiers, cabaretiers, taverniers, artisans, manouvriers et marchands. La nuit qu'ils arrivèrent, rats champêtres s'épandirent parmi leur camp, lesquels rongèrent leurs carquois, arcs et courroies de leurs écus, tellement que le lendemain ils se trouvèrent sans armes, et furent contraints prendre la fuite, en laquelle plusieurs tombèrent. Pour mémoire de telle aventure, ce roi est aujourd'hui tiré en pierre au temple de Vulcan, tenant en sa main un rat, et disant en un écriteau : « Toi qui me regardes, révère les dieux. »

142. Les prêtres égyptiens me faisaient tous ces discours, et me donnaient à entendre que, depuis le premier roi d'Égypte jusqu'à ce prêtre de Vulcan, qui fut le dernier roi, il y avait trois cent quarante et une générations d'hommes, et autant de rois et de pontifes. Trois cents générations d'hommes équipolent[4] à dix mille ans, car trois générations font cent ans, et les quarante et une qui restent valent des ans mille trois cent quarante. Ainsi me contaient que, en l'espace d'onze mille trois cent quarante ans, nul homme avait été déifié, et que nul roi d'Égypte, auparavant ne après, était parvenu à cet honneur. Trop bien disaient que, en ce trait de temps, le soleil avait quatre fois changé son accoutumé, se levant deux fois en la partie où est son occident, et se couchant aussi deux fois en orient, combien que pour ce l'Égypte n'avait en rien changé, ne quant à la pro-

[1] Il se désolait. — [2] Péluse. — [3] Qui font un métier manuel. — [4] Équivalent.

duction de la terre, ne quant à la nature du fleuve, ensemble quant aux maladies et quant aux termes de vivre et mourir.

143. Moi étant par delà, et voulant faire déduire ma généalogie, les prêtres de Jupiter me firent telle réponse qu'ils avaient auparavant faite à Hécatée[1], historiographe, qui, étant à Thèbes, voulut éplucher sa généalogie, et magnifier son pays jusqu'à y compter seize dieux. Et sur ce me menèrent en une grande salle, où ils me montrèrent autant de colosses de bois comme j'ai dit qu'ils ont eu de pontifes jusqu'au dernier roi, car là est chacun pontife tiré d'après le vif. Si me déclarèrent de qui chacun était fils, commençant à l'effigie du dernier décédé, et me les montrant toutes l'une après l'autre. Aussi, quand Hécatée voulut déduire sa race et se vanter de seize dieux, il fut repris des prêtres quant au nombre, et lui nièrent que d'un dieu fût engendré un homme; et sur leurs colosses lui contre-formèrent un argument de généalogie, disant que chacun piromis avait été engendré d'un autre piromis, dont ils faisaient preuve, discourant à l'œil les trois cent quarante-cinq colosses, lesquels ils appelaient chacun piromis, et non point dieu ou héros. Piromis est autant à dire[2] que bon et honnête.

144. Or, ils maintenaient que ceux dont ils montraient les effigies étaient tous de cette qualité, mais qu'ils étaient fort éloignés d'être dieux. Vrai que, auparavant, les dominants en Égypte étaient dieux qui ne communiquaient point avec les hommes, et tenait toujours la souveraine puissance un des dieux, dont le dernier a été Orus, fils d'Osiris, que les Grecs appellent Apollo. Il régna le dernier en Égypte, après avoir expulsé Typhon du royaume. Osiris, en grec, est à dire Bacchus.

145. Et parmi les Grecs, Hercule, Bacchus et Pan sont tenus pour les plus récents des dieux, combien que, entre les Égyptiens, Pan est des plus anciens, et l'un des huit qu'ils estiment les premiers. Hercule est du second rang de

[1] Il était de Milet et fils d'Hégésandre. On croit qu'il vivait du temps de Cyrus l'Ancien. Ses ouvrages ne nous sont point parvenus. — [2] Signifie en langue grecque.

ceux qui sont nommés des douze, et Bacchus du tiers. J'ai ci-dessus dit combien les Égyptiens comptent depuis Hercule jusqu'au roi Amasis. Ils donnent davantage à Pan, et à Bacchus le moins des trois, faisant leur compte que, depuis lui jusqu'à Amasis, passèrent des ans quinze mille; et affirment de le savoir pour vérité, parce que toujours ils ont tenu compte et registre des ans. Au regard de Bacchus, que l'on dit avoir été né de Sémélé, fille de Cadmus, il n'a pas été devant moi plus de mille six cents ans, ne Hercule, fils d'Alcmène, plus de neuf cents ans. Pareillement de Pan, que les Grecs disent issu de Pénélope et Mercure, jusqu'à moi sont comptés environ huit cents ans pour le plus, qui est moins qu'il y a que fut la guerre de Troie.

146. Pourtant[1] qui voudra se servira de l'une et l'autre opinion, ainsi que bon lui semblera. Quant à moi, ce que j'en sens est que, s'ils ont été connus et ont vieilli en la Grèce, comme il est certain d'Hercule, fils d'Amphitryon, et de Bacchus, fils de Sémélé, semblablement de Pan, fils de Pénélope, on peut dire par même raison que les autres dieux ont été engendrés d'hommes, et qu'ils ont pris et emprunté les noms des autres dieux, leurs ancêtres. Et qu'ainsi soit, les Grecs tiennent aujourd'hui que, soudain que Bacchus fut né, Jupiter le cousit en sa cuisse, et le porta en Nysa, qui est en Éthiopie, au-dessus d'Égypte. Au regard de Pan, ils ne savent certainement dire où il a été nourri depuis sa naissance, et par ce je tiens pour tout clair que les Grecs ont été avertis de leurs noms plus tard, et qu'ils n'ont pas été des autres dieux, attendu qu'ils recherchent leur généalogie seulement depuis le temps qu'ils les ont ouï nommer.

147. Et voilà comment devisent les Égyptiens de ces choses. Désormais je dirai en quoi accordent les Égyptiens avec les autres nations quant à leur pays d'Égypte, y ajoutant quelque mot de ce que j'ai vu. Les Égyptiens se trouvèrent en liberté, après la mort du roi, prêtre de Vulcan, mais ne pouvant vivre sans roi, départirent l'Égypte en douze portions, pour lesquelles tenir et régir créèrent douze

[1] En conséquence.

rois[1], qui, par mariages faisant les uns parmi les autres, tellement se gouvernèrent, qu'ils n'eurent onque volonté de s'entre-nuire, ne plus posséder l'un que l'autre, ainçois[2] furent toujours bons amis, et gardèrent ces façons soigneusement, parce que, tantôt après qu'ils furent érigés en rois, il leur fut répondu par un oracle que celui d'entre eux qui ferait au temple de Vulcan effusion de vin avec une aiguière d'airain, dominerait sur l'Égypte : qui fait présupposer qu'ils se trouvaient ensemble par tous les temples.

148. Et comme ils fussent suivant ce beau train de régner, ils délibérèrent laisser mémoire commune à eux tous, et firent bâtir à leur grande gloire le Labyrinthe, un petit[3] au-dessus de l'étang Mœris, près une ville nommée la ville des Crocodiles[4]. Je l'ai vu, et certes c'est un édifice plus grand qu'on ne saurait exprimer; car si on voulait faire comparaison des bâtiments, forteresses et ouvrages, qui sont en la Grèce, certainement il se trouverait que tous sont de moindre labeur et dépense que n'est le Labyrinthe. J'entends bien que le temple d'Éphèse et celui de Samos méritent d'être estimés : mais les pyramides essorent[5] langue et plume : car de plusieurs l'une se peut égaler à tous les édifices des Grecs : et néanmoins il est ainsi que le Labyrinthe surmonte les pyramides : car, en premier lieu, il a douze salles voûtées, qui ont leurs portes vis-à-vis les unes des autres. Six regardent le septentrion, et six le midi, contiguës. Elles sont toutes comprises dans l'enceinte d'une même muraille. Et y a double logis, l'un sous terre, et l'autre à rez-de-chaussée, contenant chacun chambres mille cinq cents, qui est pour les deux trois mille. J'ai tourné et suivi tout ce qui est par terre, et je parle de ce que j'ai vu. Quant au bas, j'en parle par ouï dire, pour autant que les capitaines et concierges de léans nullement ne voulurent me montrer ce qui est sous terre, alléguant que là-dessous sont sépulcres des rois qui commencèrent édifier ce Labyrinthe, et des crocodiles sacrés. Quant au dessus, nous l'avons vu pour le plus grand ouvrage des humains : car les escaliers qui mènent par les

[1] L'an 671 avant J. C. — [2] Mais. — [3] Un peu. — [4] Crocodilopolis, depuis Arsinoé. — [5] Dépassent.

voûtes, les traverses, tours et retours régnant parmi les salles sont si différents, qu'ils donnent un million de merveilles. D'une salle ils passent aux cabinets, et des cabinets aux chambres, des chambres aux voûtes, et derechef des cabinets en autres salles. Le comble de tout l'édifice est de pierre, et pareillement les murailles, lesquelles sont remplies de la sculpture de plusieurs et diverses effigies. Plus chacune salle est complantée de colonnes faites d'une pierre blanche, fort polie et bien taillée. Au reste une pyramide, haute de quarante toises, se lève au coin, qui parfait et achève le labyrinthe, en laquelle sont gravées bêtes fort grandes, et n'y peut-on entrer que par sous terre.

149. Or, combien que ce labyrinthe soit tel que nous avons dit, toutefois l'étang Mœris, près lequel il est bâti, donne encore plus de merveilles, car il a de pourtour trois mille six cents stades, qui valent soixante schènes, autant que s'étend la côte marine de l'Égypte. Cet étang si spacieux est répandu entre midi et septentrion, ayant cinquante toises de profond la part où l'eau est la plus haute. On connaît par lui-même qu'il est fait avec main d'homme, fouillé et creusé; car au milieu se découvrent deux pyramides, qui se lèvent chacune cinquante toises par-dessus l'eau, dans laquelle elles cachent pareille hauteur, et un colosse sied en chacune sur un trône. Chacune donc a de hauteur cent toises, qui font un stade de six cents pieds : attendu que chacune toise porte six pieds ou bien quatre coudées : et le pied vaut quatre paulmes, et la coudée six. Au reste, cet étang ne prend source en lui-même, car le pays d'alentour est fort sec, mais l'eau y est conduite par un canal du Nil, qui met six mois à couler et retourner dans ledit Nil, et lors la pêche vaut par chacun jour un talent d'argent[1] au roi; mais, quand il s'emplit, la pêche ne vaut que vingt marcs par jour.

150. Les habitants des environs disent que cet étang se va décharger par sous terre dans la Syrte d'Afrique, à raison que, du côté du ponant, il se rabat vers la montagne qui est au-dessus de Memphis. Mais ne voyant la terre qu'il a

[1] L'argent qui provenait de cette pêche était destiné à la parure de la reine et aux parfums dont elle faisait usage.

convenu[1] tirer en perçant la montagne, je m'enquis, car j'en étais en peine, où était la terre que l'on avait tirée, en fouillant si long déchargeoir, et il me fut répondu qu'elle avait été transportée. Chose que facilement je me persuadai, parce que j'avais ouï dire que le semblable avait été fait en Ninus[2], ville des Assyriens : car étant les richesses du roi Sardanapalus, roi de Ninus, fort grandes et gardées en un cabinet sous terre, certains larrons s'avisèrent de miner jusque-là, et commençant à leur logis, jaugèrent[3] si bien leur adresse par sous terre, qu'ils fouillèrent droit au palais du roi : et ce faisant transportaient de nuit la terre, qu'ils avaient tirée de jour, dans le fleuve Tigris, qui passe travers la ville Ninus, jusqu'à ce qu'ils furent parvenus au bout de leur entreprise. Autant m'en fut dit en Égypte du bassin de l'étang Mœris, fors que la terre était portée de jour, et non de nuit dans la rivière du Nil, laquelle reçue était éparse çà et là. Et ainsi fut fouillé et creusé l'étang.

151. Pour revenir aux douze rois, qui usèrent de si grande équité les uns vers les autres, avec le temps avint que, comme ils sacrifiaient au temple de Vulcan, et, le dernier jour de la fête, étaient prêts à faire l'effusion de vin, le pontife leur apporta certaines fioles, avec lesquelles ils avaient coutume faire cette effusion, mais il s'abusa au nombre, et, pour douze, n'en présenta que onze. Alors Psammitique, qui était le dernier, voyant qu'il n'y avait point de fiole pour lui, ôta son armet[4] d'airain qu'il avait en tête, et y reçut du vin, puis versa pour la libation du sacrifice. Les autres rois portaient aussi l'armet, et lors chacun d'eux l'avait en tête. Psammitique donc, sans penser à aucune finesse, tint son armet en main pour recevoir du vin; mais les autres, comprenant en eux-mêmes ce que fait était par Psammitique, et que l'oracle avait répondu que celui d'eux qui ferait libation avec une fiole d'airain serait seul roi de toute l'Égypte, après qu'ils eurent bien discuté l'affaire, et trouvé que Psammitique avait besogné sans aucune prévoyance ne précogitation du fait, ils jugèrent que, de droit et équité, ne le pouvaient faire mourir. Trop bien furent d'avis de le jeter et chasser

[1] Qu'il a fallu. — [2] Ninive. — [3] Calculèrent. — [4] Casque.

dans les marais, en le dépouillant de la grande part de sa puissance, et lui défendant qu'il ne fût si hardi partir de léans, ne se trouver parmi le demeurant de toute l'Égypte.

152. Or ceux de la province Saïtique avaient auparavant ramené de Syrie icelui Psammitique, qui s'était retiré par delà, fuyant l'Éthiopien roi Sabacos, qui avait fait mourir son père Nécos, et le ramenèrent, après que ledit roi éthiopien s'en fut retourné, à cause de la vision qu'il avait eue en songeant[1]. Régnant derechef avec les onze, fortune voulut qu'il fût fugitif pour s'être servi du sien armet, par quoi connaissant que c'était toute moquerie pour lui, délibéra prendre vengeance de ses ennemis, et envoya vers l'oracle de Latone, le plus certain de l'Égypte, dont il lui fut rapporté que le moyen de se venger lui procéderait de la mer, et qu'hommes d'airain viendraient se présenter à lui : ce qu'il ne put aisément croire. Peu de temps après, certains Ioniens et Cariens, écumant par la mer pour faire butin, furent contraints de venir surgir en la côte d'Égypte, où, descendus, commencèrent à courir le pays, armés de harnais d'airain. Adonc un Égyptien vint aux marais porter nouvelles à Psammitique qu'hommes d'airain, descendus de la mer, pillaient tout le plat pays. Il jugea que l'oracle était accompli, et par ce prit amitié avec ces Ioniens et Cariens, auxquels il fit tant de promesses, qu'il leur persuada de suivre son parti. Depuis, il besogna si bien avec les Égyptiens, qu'ils se donnèrent à lui, et, avec ces auxiliaires, il défit les rois, ses adversaires, et les destitua de leurs royaumes.

153. Se trouvant seul seigneur de toute l'Égypte, il fit édifier en Memphis certains portiques à Vulcan, du côté du midi, et, à l'opposite, fit bâtir une salle au dieu Apis, en laquelle il prend ses repas, quand il se montre aux Égyptiens. Elle est toute environnée de colonnes et remplie de médailles et effigies : toutefois, à parler proprement, en lieu de colonnes sont dressés colosses de douze coudées. Apis en grec se nomme Épaphus.

154. Psammitique donna aux Ioniens et Cariens, qui lui

[1] Voyez plus haut, 139.

avaient porté secours, terres pour habiter, de l'un et l'autre côté du Nil, vis-à-vis les uns des autres, et appela ces lieux Camps de guerre. Il leur donna donc ces terres, et, outre, leur fit délivrer tout ce qu'il leur avait promis : ensemble leur bailla enfants égyptiens pour leur apprendre la langue grecque : laquelle par eux apprise, aujourd'hui servent de truchements et interprètes aux Égyptiens. Ces Ioniens et Cariens habitèrent longtemps en ces lieux, qui sont assez prochains de la mer, au-dessus de la ville Bubastis, joignant le bras du Nil nommé Pélusin. Finalement, Amasis les ôta de là, et les fit venir demeurer à Memphis, les prenant pour sa garde. Depuis qu'ils furent habitants en Égypte, les Grecs eurent telle communication avec eux, que nous avons moyen de savoir au vrai toutes les choses des Égyptiens, et principalement ce qui est avenu depuis Psammitique, auquel les Grecs ont commencé leur histoire. Ils furent les premiers de langue étrangère qui habitèrent en Égypte, et jusqu'à ce jour on voit ès lieux, où du commencement furent demeurants, les havres, où ils tenaient leurs vaisseaux de mer, et les ruines et démolitions de leurs loges. Et voilà comment Psammitique tint toute l'Égypte.

155. J'ai souvent ci-dessus[1] fait mention de l'oracle d'Égypte, et, pour cause qu'il le mérite, j'en parlerai encore. Il est au temple de Latone, qui est situé et assis en une grande ville, environ l'une des bouches du Nil, nommée Sébennitique, pour celui qui naviguerait de la mer à mont[2] la rivière. Cette ville se nomme Buto, ainsi que j'ai nommé ci-devant[3]. En elle est un temple d'Apollo et un autre de Diane, avec celui de Latone, où est l'oracle, qui[4] est fort grand et spacieux, et sont les portiques hauts de dix coudées. Mais je veux parler de ce qui est léans le plus admirable entre les choses découvertes à l'œil. En ce grand temple est une chapelle de Latone, faite d'une seule pierre, dont chacune muraille est égale en hauteur et profondeur, et a quarante coudées. La voûte est d'une autre pierre épaisse, de quatre coudées par les entablements.

[1] Voyez plus haut, 59, 83, 133. — [2] En remontant. — [3] Voyez plus haut, 59, 63. — [4] *Qui* se rapporte à *temple*.

156. Ainsi cette chapelle, entre les choses que l'on voit en ce temple, m'a semblé la plus admirable. La seconde chose qui m'a fait ébahir en ce lieu est l'île de Chemmis, qui est un lac large et profond, près ce temple de Buto. Les Égyptiens disent qu'elle flotte. Quant à moi, je ne l'ai point vue flotter ne mouvoir en sorte aucune, et fus étonné quand j'ouïs affirmer pour vérité qu'une île flotte[1]. En cette-ci est un grand temple d'Apollon, où sont dressés triples autels : palmiers aussi et autres arbres y croissent fort drus et épais, dont plusieurs portent fruit, et plusieurs non. Quand les Égyptiens tiennent ce propos que l'île flotte, ils disent que c'est pour autant que demeurant Latone, qui est du nombre des huit premiers dieux, en la ville de Buto, où est son oracle, elle reçut Apollo, suivant le commandement d'Isis, et le sauva dans l'île qui aujourd'hui est mouvante, quand Typhon, qui le cherchait partout, arriva chez elle, pour trouver le fils d'Osiris. Et disent que Apollo et Diane sont enfants de Bacchus et Isis, et que Latone leur a servi de mère nourrice, et mêmement les a gardés et sauvés de leurs malveillants. Apollo, en égyptien, se nomme Orus; Cérès, Isis, et Diane, Bubastis : et de là est qu'Eschylus, fils d'Euphorion, seul des poëtes qui ont été par ci-devant, a mis en sa poésie[2] ce que je dis, faisant Diane fille de Cérès, et disant que l'île devint mouvante à cause de la nourriture et du sauvement que fit Latone. Et ainsi en devisent les Égyptiens.

157. Pour revenir à Psammitique, il régna cinquante-quatre ans[3], dont il fut les vingt et neuf devant Azotus, grande ville de Syrie, et s'opiniâtra tellement, qu'il ne voulut jamais bouger qu'il ne l'eût prise. De toutes les villes que j'ai connues, c'est celle qui a soutenu le plus long siége.

[1] Il ne s'agit que de s'entendre sur le mot *île*. Théophraste, Sénèque et les deux Pline parlent d'îles flottantes, d'après des témoignages certains ou pour les avoir vues. Mais comme ils entendent par là des masses de pierre ponce, des troncs d'arbres réunis ou des végétaux entrelacés, qui ne pèsent pas plus que le volume d'eau qu'ils déplacent, ces exemples ne contredisent en aucune manière les principes de l'hydrostatique; or, si l'île de Chemmis se trouvait dans les mêmes conditions, ce phénomène ne devait pas étonner Hérodote.

[2] Dans une pièce que nous n'avons plus. — [3] De 671 à 617 avant J. C.

158. Ce roi Psammitique eut un fils, nommé Nécos, qui lui succéda au royaume, et fut le premier qui commença faire le canal qui va tomber en la mer Rouge, et auquel Daire, roi de Persie, besogna pour le second. Il a de longueur quatre journées de navigation, et est large pour passer de front deux galères. Son eau procède du Nil, un petit[1] au-dessus de la ville Bubastis, et passant par Patume, ville d'Arabie, va rencontrer la mer Rouge. Son ouverture commence en la campagne d'Égypte, du côté de l'Arabie, et se continue par le haut de cette campagne, selon[2] la montagne des carrières[3], qui chevale[4] la ville de Memphis. Ainsi ce long canal, qui tire du ponant au levant, passe au pied de ladite montagne, et de là coule travers les baricaves[5], qui, depuis la montagne, le portent jusqu'au golfe Arabic. Le plus court et abrégé chemin pour monter de la mer Méditerrane en celle de Midi, nommée mer Rouge, est en prenant par la montagne Casius, qui sépare l'Égypte de la Syrie : car, depuis là jusqu'au golfe Arabic, il n'y a que mille stades : le canal est un peu plus long, à cause qu'il est plus tortu. Pendant que Nécos fit besogner audit canal, il y mourut douze myriades d'Égyptiens, qui sont six vingt mille[6] hommes. Par quoi fit cesser besogne, et y eut un oracle qui se mit au travers, disant qu'un barbare parachèverait. Les Égyptiens appellent barbares toutes nations qui ne parlent point leur langue.

159. Quand Nécos eut laissé l'entreprise du canal, il tourna son esprit aux préparatifs de guerre, faisant bâtir grand nombre de trirèmes sur la mer Méditerrane et au golfe Arabic, dont on voit encore les havres, pour s'en servir en temps et heure. Cependant il donna une bataille en terre aux Syriens, au lieu nommé Magdolus[7], laquelle il gagna, et depuis alla assiéger une grande ville, nommée Cadytis,

[1] Un peu. — [2] En longeant. — [3] Voyez plus haut, 8. — [4] Avoisine. — [5] Gorges, ravins. — [6] Cent vingt mille.

[7] « Ce fut contre Josias, roi de Judée, que se livra cette bataille. Elle ne se donna pas près de Magdole, qui était une ville de la basse Égypte, mais proche de Magiddo. La ressemblance de ces deux noms a trompé Hérodote. » LARCHER.

laquelle il prit aussi. Lors, faisant ces actes, il voua l'habillement qu'il portait à Apollo, et l'envoya aux Branchides des Milésiens[1]. Tantôt après, il alla de vie à trépas, ayant en tout régné des ans un et dix, et laissa le royaume à son fils Psammis.

160. Vers Psammis, dès le commencement de son règne, s'achemina une ambassade des Héliens, pour l'avertir qu'ès Olympies se devait faire un tournoi, autant équitable et magnifique que dressèrent onque les humains, et ne pensaient que les Égyptiens, encore qu'ils soient fort habiles et bien entendus, sussent rien excogiter[2] par-dessus. Arrivés qu'ils furent, ils déclarèrent leur charge. Adonc le roi fit appeler ceux qu'on tenait les plus experts de son pays, lesquels venus écoutèrent ce que proposaient les Héliens touchant leur tournoi, et, le tout récité, dirent qu'ils étaient venus pour apprendre si les Égyptiens sauraient trouver chose plus réglée selon droit et raison. Les Égyptiens, après avoir consulté[3] ce que l'ambassade avait proposé, demandèrent si ceux de la ville seraient du tournoi : et les Héliens répondirent qu'indifféremment à eux et à tous autres serait loisible faire épreuve de leurs personnes. Adonc les Égyptiens leur dirent que, en ce faisant, ils succomberaient de tout droit et équité : à raison qu'il leur serait facile tenir les leurs en repos, et en lieu d'eux, présenter sur les rangs hommes empruntés et étrangers. Et par ce, s'ils voulaient proposer jeu sans tricherie, et à cette fin étaient venus en Egypte, il fallait qu'ils dressassent tournoi particulier pour les étrangers, où ne serait licite à aucun Hélien de se trouver. Tel fut le conseil que donnèrent les Égyptiens aux Héliens.

161. Quand Psammis eut régné des ans seulement six, qu'il eut mené la guerre en Éthiopie, et fut allé de vie par mort, Apriès, son fils, vint à la couronne, lequel, après son grand-père Psammitique, se trouva le plus heureux des rois qui avaient été auparavant, et régna vingt-cinq ans, durant lesquels il mena armée contre Sidon, et combattit sur mer contre les Tyriens. Mais quand ses affaires se durent mal

[1] Voyez liv. I, 92. — [2] Imaginer. — [3] Mis en délibération.

porter, le cas échut par occasion que je déclarerai plus amplement en mes œuvres de Libye[1], me contentant pour le présent d'en parler médiocrement. C'est qu'Apriès envoya grosse armée contre les Cyréneens, où il fit fort mal ses besognes. De quoi les Égyptiens indignés l'abandonnèrent, estimant que, de propos délibéré, il les avait envoyés en péril éminent pour les perdre, afin que plus sûrement il dominât sur le demeurant des Égyptiens : et portèrent la chose tant à regret, que ceux qui furent de retour et les amis des morts abandonnèrent le pays.

162. Apriès, averti de ce partement, envoya après eux Amasis, qui fut prêt d'obéir. Quand il les eut atteints, et leur remontrait qu'ainsi ne devaient laisser leur roi et seigneur, un Égyptien vint par derrière lui mettre un armet en tête, disant qu'il le mettait en possession du royaume, et, comme Amasis donna depuis à connaître, la chose ne fut faite trop outre son gré. Car incontinent que ces Égyptiens l'eurent établi roi, il s'apprêta pour aller contre Apriès, lequel, entendant ces nouvelles, envoya vers lui l'un des plus apparents et plus estimés seigneurs de sa cour, nommé Patarbémis, et lui commanda de lui amener Amasis vivant. Patarbémis, arrivé au lieu, fit savoir à Amasis qu'il avait à parler à lui. Amasis, qui séait à cheval, méprisa la semonce de Patarbémis[2], et dit qu'il voulait quant et quant[3] qu'il le menât vers Apriès. Toutefois il pensa que Patarbémis méritait bien qu'il allât vers lui, mêmement[4] attendu qu'il était envoyé par le roi, et par ce sa réponse fut que jà de long temps il se préparait pour faire ce que le roi lui mandait : par quoi lui suppliait de n'être marri contre lui, l'assurant qu'il se rendrait vers lui, et lui mènerait tous ses sujets égyptiens. Patarbémis entendit fort bien que signifiaient ces paroles, et, voyant l'apprêt que faisait Amasis, partit en diligence, pour au plus tôt avertir le roi de ce qui se brassait. Quand Apriès le vit retourner sans amener Amasis, il ne lui dit un seul mot, mais fut si déplaisant[5] qu'il com-

[1] Voyez plus loin, livre IV, chap. 159. — [2] Le texte dit crûment : « Leva la cuisse, fit un pet, et ordonna à Patarbémis de porter cela à Apriès. » — [3] Sur-le-champ. — [4] Surtout. — [5] Courroucé.

manda que nez et oreilles lui fussent coupés. Quoi voyant les Égyptiens, qui jusque lors avaient connu les vertus de tel personnage, ainsi vilainement accoutré et mutilé de ses membres, sans attendre ne peu ne point, abandonnèrent leur roi, et s'allèrent joindre avec les autres se donnant à Amasis.

163. Apriès, averti de tout ceci, arma tous ses auxiliaires, et marcha contre Amasis avec trente mille Ioniens et Cariens, qui lui servaient de gardes. Et faut entendre qu'il partit de la ville de Saïs, où il avait son palais fort grand et digne de regard. Ainsi ses gens allaient contre les Égyptiens, qui étaient naturels du pays : et l'armée d'Amasis allait contre étrangers : enfin ils se rencontrèrent en la ville de Momemphis[1] et se frottèrent fort bien les uns les autres[2].

164. Or, les Égyptiens sont divisés en sept états. Au premier sont les prêtres; au second les gentilshommes suivant le métier de la guerre. Après sont les pâtres de bêtes à cornes. Les quatrièmes sont les porchers. Au cinquième, cabaretiers et taverniers. Au sixième sont les truchements, et au septième sont les pilotes, matelots et gens de marine. Et leur sont imposés ces noms à cause des métiers qu'ils exercent. Les gentilshommes suivant la guerre sont appelés Calasiries et Hermotybies, auxquels, pour être toute l'Égypte divisée en provinces, sont ordonnées celles qui s'ensuivent.

165. Aux Hermotybies la province de Busiris, de Saïs, de Chemmis, de Paprémis, l'île nommée Prosopitis, et la moitié de la province de Natho. Lesdits Hermotybies sont en ces provinces, et le plus grand nombre qu'ils se trouvent est cent dix mille hommes. Ils n'apprennent jamais art vil ne mécanique, mais du tout s'adonnent aux armes.

166. Touchant les Calasiries, ils sont de ces provinces : de la Thébaine, de la Bubastie, de l'Aphthite, de la Tanite,

[1] Cette bataille se donna près de Maréa, suivant le témoignage de Diodore de Sicile, liv. I, chap. 68. Momemphis était près du lac Maréa, dans le voisinage d'une bourgade nommée comme le lac, sur la route de Saïs à la Cyrénaïque. P. Saliat avait écrit Memphis. Nous avons dû corriger cette faute, commise aussi par du Ryer et par Rollin.

[2] Le texte dit seulement qu'ils se préparèrent à combattre. Le récit de la bataille vient plus loin, chap. 169.

de la Mendésie, de la Sébennyte, de l'Athribite, de la Pharbéthie, de la Thmouite, de l'Onuphite, de l'Anysite et de la Myecphorite, qui est une île vis-à-vis de Bubastis. Toutes ces provinces sont pour les Calasiries, qui, en leur plus grand nombre, se trouvent deux cent cinquante mille. Il ne leur est aussi licite d'exercer autre art que celui des armes, lequel ils se montrent et enseignent de main en main et de père en fils.

167. Si les Grecs ont appris cette coutume des Égyptiens, je ne le saurais véritablement juger, voyant que les Thraces, Scythes, Perses, Lydiens, et presque tous les barbares tiennent les artisans pour les plus vilains de tous leurs hommes, mêmement leurs enfants et toute leur race, et réputent nobles ceux qui plus sont éloignés des arts mécaniques, et singulièrement ceux qui font profession des armes. Tous les Grecs sont imbus de cette opinion, et sur tous les Lacédémoniens : les Corinthiens aussi font peu d'estime des artisans[1].

168. Et entre les Égyptiens, hormis les prêtres, les gens de guerre reçoivent plus de bienfaits et dons particuliers que tous autres états : car à chacun sont départis douze arpents de terre labourable, outre la distribution ordinaire, lesquels ils tiennent en fief, sans charge ne redevance aucune. L'arpent a cent coudées de toutes parts, et la coudée égyptienne est semblable à la samienne[2]. Ces douze arpents sont particuliers à chacune tête : mais ils prennent par tour ce qui ensuit, et les mêmes ne le prennent jamais deux fois en leur vie. Mille Calasiries et autant d'Hermotybies vont par chacun an servir le roi en ses gardes, et lors ils ont de livrée par jour, outre les douze arpents, chacun cinq livres de pain, deux de chair, et de vin trois pintes[3].

169. Quand donc Apriès avec ses auxiliaires, et Amasis avec les Égyptiens, se furent rencontrés, ils tirèrent à Momemphis[4] où les étrangers combattirent vaillamment; mais, parce

[1] Il y a le contraire dans le texte. Hérodote dit que de tous les Grecs ce sont les Corinthiens qui méprisent le moins les artisans. — [2] Soixante-douze centimètres. — [3] Le chapitre se termine en grec par ces mots : Voilà ce qu'on donne aux gardes. — [4] Voyez plus haut, 163, à la fin.

qu'ils étaient en beaucoup plus petit nombre que les Égyptiens, enfin ils eurent du pire. On dit que, auparavant cette bataille; Apriès avait opinion que Dieu même n'eût su lui faire perdre son royaume, tant lui était avis qu'il était bien assuré de toutes parts, et toutefois il se trouva si faible, quand il vint au combat, qu'il fut pris et mené prisonnier en la ville de Saïs, en laquelle il avait auparavant ses palais et maisons royales, qui lors furent à Amasis. Pour un temps, Amasis le traita léans[1]; mais finalement les Égyptiens en furent mal contents, et dirent à Amasis qu'il avait tort de nourrir et garder celui qui était son ennemi et le leur. Si leur fut délivré, et soudain l'étranglèrent[2], puis lui donnèrent sépulture ès monuments de ses prédécesseurs, qui sont au temple de Minerve, attenant du palais, à main gauche pour celui qui entre dans le temple : car les Saïtes ont enseveli tous les rois, qui ont été de leur province, dedans ce temple. Quant au sépulcre d'Amasis, il est plus éloigné du palais que n'est celui d'Apriès, ne de ses ancêtres : car il est en une grande chapelle de la nef, faite d'une pierre fort belle et bien élabourée[3], soutenue de colonnes faites en forme de palmiers, avec autres enrichissements de grande dépense. Deux huis tiennent ce sépulcre sous la clef, avec autres sépultures de choses qu'il ne me serait honnête de nommer en cette mienne histoire.

170. Icelui temple est environné d'obélisques de pierre fort haut élevés. Davantage un lac est attenant du temple, fort proprement bordé d'une douve[4] de pierre, ramenée en rond, avec un ouvrage conduit et poursuivi de bien bonne grâce. Et à mon avis qu'il peut être aussi grand que celui qui est en Délos, appelé Trochoïde, c'est-à-dire de forme ronde comme une roue.

171. En ce lac chacun tire de nuit figure de ces passions[5] que les Égyptiens appellent mystères. Mais combien que j'entende ces choses pour la grande part, toutefois, en cet

1 Dans cet endroit. — 2 Larcher fait observer ici que le roi Apriès est le même que Pharaon Hophra de l'Écriture, ou Pharaon Éphrée de la Vulgate, et le Vaphrès de Manéthon. — 3 Travaillée. — 4 Bordure. — 5 Représentations mimiques, processions mystérieuses en l'honneur d'Osiris.

endroit, je veux avoir bonne bouche[1]. Pareillement, je me tairai du sacrifice de Cérès, que les Grecs appellent Thesmophories, sinon en tant que les choses sont honnêtes à dire. Les filles de Danaüs apportèrent ce sacrifice d'Égypte en Grèce, et l'enseignèrent aux Pélasgiennes. Depuis, étant tous les Péloponésiens chassés de leur pays par les Doriens, ce sacrifice fut aboli, et n'y eut que les seuls Arcades, pour n'être transportés de leurs demeures, qui l'entretinrent comme ils avaient appris des Pélasgiens.

172. Quand donc Apriès fut ainsi détourné de la voie, Amasis, qui était de la province saïtique, né en une ville nommée Siouph, vint à régner[2]; mais du commencement les Égyptiens en firent peu de compte, parce qu'il était simple citadin et de maison qui bien peu paraissait. Depuis il les tira à soi par façon qui ne fut des moins subtiles. Entre autres siens meubles infinis, il avait une tinne[3] d'or, en laquelle lui et tous ceux de sa table avaient coutume laver leurs pieds par chacun jour. Il la fit fondre, et d'icelle stamper[4] une statue, laquelle il posa au lieu de la ville le plus propre et plus commode pour être vue. Les Égyptiens affluèrent tantôt cette part, et commencèrent d'adorer la statue avec grand honneur et révérence. Amasis, averti de telle adoration, fit convoquer le peuple, et adonc déclara comment la statue était faite d'une tinne qui soulait[5] servir à laver les pieds, à vomir et à pisser, et néanmoins était par eux adorée et révérée grandement; puis leur dit : « Les choses sont aujourd'hui tellement avenues, que vous vous êtes portés vers moi comme vers la tinne : car, encore que je fusse par ci-devant petit compagnon, toutefois de présent je suis votre roi, et par ce j'entends que vous me rendiez tout honneur et que me teniez en respect tel que de raison. » Par ce moyen, il gagna tellement les Égyptiens, qu'ils estimèrent juste et raisonnable de se rendre sujets et obéissants à lui.

173. De là en avant, il mania ses affaires en cette sorte : il donnait toute la matinée à dépêcher promptement les

[1] Bouche close. — [2] L'an 309 avant J. C. — [3] Bassin. — [4] Forger, fondre. — [5] Avait coutume.

négoces qui s'offraient, jusqu'à heure que le palais se trouvait plein de peuple[1]. Adonc il allait se mettre à table, et là se moquait et gaudissait de tous les assistants en faisant le gosseur[2], dont ses amis furent marris, et avisèrent de lui faire telle remontrance : « Sire, il nous semble que ne vous maintenez selon le dû de votre état, en vous rabattant ainsi à façon qui n'est belle ne honnête : car vous devez entendre qu'à vous, qui séez en trône de majesté, appartient vous montrer grave, auguste et vénérable, en vaquant le long du jour aux affaires du royaume. C'est le moyen pour faire connaître aux Égyptiens qu'ils sont régis et gouvernés par un grand personnage, et pour leur donner meilleure opinion de vous qu'ils n'ont eue jusqu'ici. Mais vous maintenant, ainsi que vous faites aujourd'hui, croyez que vous n'exercez aucunement l'office de roi. » Amasis leur répondit : « Messieurs, il faut que vous entendiez que ceux qui tiennent un arc en leur possession le tendent quand besoin est, et le débandent quand ils s'en sont servis, car si toujours le tenaient bandé, il se romprait, tellement qu'ils ne s'en pourraient aider quand il leur serait métier[3]. La nature et constitution de l'homme est justement telle : s'il veut travailler incessamment, sans laisser couler une partie de soi en jeu et récréation, il ne se donne garde qu'il se trouve blessé du cerveau et tombé en quelque manie. Ce par moi connu, je distribue partie du temps à l'un et à l'autre, à moi et aux affaires. » Telle fut la réponse que fit Amasis à ses amis.

174. On dit que lui, étant encore homme de simple état, il aimait fort à boire et faire chère, ne se mêlant d'autre métier que gaudir et railler les personnes; puis, quand argent lui faillait, il tournait et virait tant qu'il trouvât que dérober; et lors, s'il niait le larcin à ceux qui l'accusaient d'avoir leur argent, ils le menaient vers l'oracle du lieu, par lequel souvent il a été condamné et souvent absous. A raison de quoi, quand il se trouva roi, il se gouverna ainsi vers les

[1] Le texte dit jusqu'à l'heure où l'agora est pleine de monde. Cette expression, fort usitée chez les auteurs grecs, signifie jusque vers la moitié du jour, jusque vers midi. — [2] Ou gausseur, c'est-à-dire rieur, railleur. — [3] Besoin, nécessité.

oracles. Il n'eut jamais cure des temples des dieux qui l'avaient absous, ne leur fit aucun bien, et n'y entra pour sacrifier, comme qui n'étaient dignes de rien, et qui avaient oracles faux et mensongers. Au contraire, il eut grand soin des temples des dieux qui l'avaient condamné et jugé larron, comme ayant oracles véritables et non mensongers.

175. Si fit, suivant ce soin, bâtir portiques admirables en Saïs, au temple de Minerve, surpassant de beaucoup tous autres rois, soit en hauteur ou grandeur d'édifice. Il y posa davantage grands colosses et androsphinges[1] de merveilleuse longueur, avec autres pierres taillées et apprêtées pour mettre en œuvre, lesquelles sont de grandeur excessive. Il fit venir les unes des carrières qui sont au-dessus de Memphis, et les autres, qui sont ainsi démesurément grandes, de la ville Éléphantine, distante de Saïs le navigage de vingt journées. Mais ce que je n'admire moins, ainçois[2] beaucoup plus est, qu'il fit apporter un cabinet d'Éléphantine, tout fait d'une pierre[3], pour lequel conduire deux mille hommes furent empêchés l'espace de trois ans, qui tous étaient de cet état d'Égyptiens, que nous avons nommés pilotes et mariniers[4]. Ce cabinet porte, hors œuvre, dix-huit coudées de profondeur, de largeur douze, et de hauteur cinq. Il est posé à l'entrée de ce temple de Minerve, et disent que l'architecteur ne le tira dans le temple, parce que, travaillant à ce faire, il jeta un grand soupir, comme si se trouvât fâché de besogne où tant il avait dépendu de temps, qui fut cause qu'Amasis se tint mal content de lui, et ne permit qu'il le tirât plus outre. Les aucuns tiennent que ce fut à raison que l'un de ceux qui le tiraient fut tué en le remuant, et que depuis ne fut tiré.

176. Au surplus, Amasis posa en tous autres temples insignes ouvrages qui, pour leur grandeur, méritent le regard. Entre autres, il mit à Memphis, devant le temple de Vulcan, un colosse, gisant à l'envers, long de soixante et

[1] Ou Androsphinx, figures colossales bien connues, qui ont un corps de lion et un visage de jeune fille. — [2] Mais. — [3] Sur cet édifice monolithe, on peut lire le Mémoire du comte de Caylus, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXXI. — [4] Voyez plus haut, 164.

quinze pieds; plus, en ce même plan, fit dresser deux colosses, aux deux côtés de ce gisant, faits de même pierre et portant chacun vingt pieds de haut. Davantage, il fit bâtir le temple d'Isis qui est en Memphis, fort grand et très-digne de regard.

177. Au reste, lui régnant, l'Égypte se trouva autant heureuse qu'il est possible, soit en ce qui revient à la région par le moyen de la rivière, ou soit en ce que la terre produit aux hommes. Mêmement, de son règne, elle se trouva peuplée et bâtie de villes habitées jusqu'à vingt mille. Il est celui qui établit la loi par laquelle il était ordonné à chacun sien sujet faire apparoir d'an en an à son prévôt ou bailli[1] de quoi il vivait; autrement, par faute de ce faire ou de ne montrer la façon de vivre être juste et raisonnable, convenait[2] aller droit à la mort. Solon, Athénien, prenant cette loi des Égyptiens, l'imposa aux Athéniens, lesquels en usent jusqu'à ce jour, parce qu'elle est irrépréhensible et non sujette à correction.

178. Amasis, devenu amateur des Grecs, fit tout plein de grâces aux aucuns, et mêmement permit à ceux qui voudraient venir en Égypte d'habiter en la ville de Naucrate; et à ceux qui ne voudraient demeurer, mais retourner en la Grèce, leur donna places pour dresser et bâtir autels et temples aux dieux, dont aujourd'hui le plus grand, plus renommé et plus riche, est celui qu'ils ont appelé Hellénion. Et voici les villes qui ont bâti à communs dépens : de la part des Ioniens, la ville de Chios, de Téos, de Phocée et de Clazomènes; de la part des Doriens, la ville de Rhodes, de Cnide, d'Halicarnasse et de Phasélis; mais des villes appartenant aux Éoliens, Mételin[3] seule contribua. Ce grand temple était commun à toutes ces villes, lesquelles avaient privilége de commettre et établir gouverneurs, maîtres et juges sur le fondigue[4] et sur tout le trafic de Naucrate[5]. Toutes autres villes qui étaient de la communauté de léans

[1] En grec, *nomarque*, chef d'un nome ou village égyptien. — [2] Il fallait. — [3] Mitylène. — [4] Commerce, trafic. — [5] Le texte est moins explicite. Hérodote se borne à dire que ces villes instituent les *prostates du marché*, c'est-à-dire les préposés aux transactions commerciales.

ne pouvaient rien faire en particulier, hormis les Éginètes, qui ont bâti un temple de Jupiter; les Samiens un de Juno, et les Milésiens un d'Apollo.

179. Et faut entendre que Naucrate était anciennement le seul abord d'Égypte où se faisait et menait le trafic, et n'y en avait point d'autre. Si quelque marchand abordait en autre bouche du Nil, il lui convenait jurer[1] qu'il avait été forcé et contraint de ce faire, après lequel serment il allait descendre avec son même vaisseau en la bouche Canopique; et si, d'aventure, les vents lui étaient contraires, il déchargeait sa marchandise et la remuait dans les baries[2] du Nil, puis voguait entour Delta, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Naucrate, qui était privilégiée de tant.

180. Quand les amphictyons eurent marchandé à trois cents talents[3] pour réédifier le temple qui est aujourd'hui en Delphi, et qui, par feu de méchef[4], avait été brûlé, ils taxèrent les habitants de la ville à payer la quarte partie de la somme, pour laquelle fournir les Delphes s'épandirent par les villes pour quêter icelui leur temple, et en leur quête reçurent grands dons et présents, desquels ne fut moindre celui qui leur fut fait en Égypte : car Amasis leur donna alun[5] pesant mille talents[6], et les Grecs habitant en Égypte le poids de vingt marcs[7].

181. Au surplus, Amasis prit amitié et confédération avec les Cyrénéens, et trouva bon de se marier léans[8], fût qu'il désirât avoir femme grecque, ou bien fût pour quelque amitié qu'il portait auxdits Cyrénéens. Bref, il épousa la fille, comme disent les aucuns, de Battus; les autres d'Arcésilaüs, et les derniers de Critobulus, homme fort estimé de ses citoyens, laquelle sienne fille avait nom Ladicé. Amasis, couché avec elle, ne put prendre sa compagnie; et toutefois il se trouvait assez gentil compagnon avec les autres femmes.

[1] Il fallait qu'il jurât. — [2] Voyez plus haut, 96. — [3] Environ un million trois cent quarante mille francs. — [4] On attribuait cet incendie à la malveillance des fils de Pisistrate. — [5] L'alun provenait de Lipara, de Mélos, de Sardaigne, de Phrygie, d'Arménie et d'Égypte. On se servait en médecine de celui d'Égypte et de celui de Mélos. L'alun d'Égypte était le plus estimé. — [6] Environ six mille kilogrammes. — [7] Six mille quatre cent quatre-vingts grammes. — [8] Chez eux, chez les Cyrénéens.

Par quoi, lui continuant ce défaut, il parla à elle en cette manière : « Madame, je connais que vous usez de quelque sorcerie en mon endroit; mais je vous avise qu'il n'y a artifice ne enchantement qui vous puisse sauver que je ne vous fasse mourir le plus malheureusement que mourut jamais femme. » Ladicé employa toutes ses forces de bien dire à lui persuader le contraire et nier que fût vrai ce qu'il lui imposait, mais il ne s'apaisa aucunement; et par ce elle fit sa prière à Vénus, et en son cœur lui voua (car autre enchantement ne savait-elle) que, si cette nuit Amasis pouvait prendre sa compagnie, elle lui enverrait une image en Cyrène. Ce vœu ne fut plus tôt fait qu'Amasis fit devoir de mari, et jamais depuis ne se trouva rétif, toutesfois et quantes qu'il s'approcha de Ladicé : au moyen de quoi il lui porta dorénavant fort bonne affection. Elle, de sa part, n'oublia à payer son vœu; mais quand l'image fut faite, elle l'envoya en Cyrène, où elle est encore aujourd'hui, saine et entière, hors la ville. Cambyse, après avoir vaincu et débellé l'Égypte, entendant qui était cette dame Ladicé, la renvoya à Cyrène sans qu'injure aucune fût faite en sa personne.

182. Outre, Amasis envoya présents en Grèce, comme l'image de Minerve toute dorée, et le portrait de lui, tiré après le vif, qu'il envoya à Cyrène, comme sont aussi deux images de pierre, posées à Linde[1], en l'honneur de Minerve, et une camisole de lin qui vaut bien le regard; plus, deux images de lui faites de bois, lesquelles il posa dans le grand temple de Samos, en l'honneur de Juno, et y sont derrière les portes jusqu'à ce mien âge, ce qu'il fit à cause de l'hospitalité qui était entre lui et Polycrate, fils d'Aïas. D'envoyer en Linde nulle hospitalité le mouvait, mais il le faisait pour autant que l'on dit que les filles de Danaüs bâtirent le temple de Minerve qui est léans[2], quand elles y furent arrivées, fuyant les Égyptiens[3]. Et ce sont les présents que posa Amasis. Il fut le premier qui prit Cypre et la rendit tributaire.

[1] Ville ionienne de l'île de Rhodes. — [2] A Linde. — [3] Le texte dit les fils d'Égyptus.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

THALIE.

SOMMAIRE.

1-9. Motifs de la guerre déclarée par Cambyse, roi des Perses, à Amasis, roi d'Égypte. Double récit des Perses et des Égyptiens : troisième relation. Circonstances qui contribuent au succès de l'invasion : conseils de Phanès : alliance de Cambyse avec les Arabes, qui lui fournissent de l'eau et l'aident à pénétrer en Égypte par la Syrie. — 10-13. Psamménite, fils et successeur d'Amasis, attend Cambyse sur la bouche pélusienne du Nil. Bataille des Perses et des Égyptiens. Observation d'Hérodote sur les crânes des morts des deux nations. Fuite des Égyptiens, qui s'enferment dans Memphis. Siége et prise de cette ville. Soumission de l'Égypte et des contrées environnantes. — 14, 15. Touchant épisode de la captivité de Psamménite. Sa mort. — 16. Cambyse fait flageller le cadavre d'Amasis. Tradition des Égyptiens sur cet incident. — 17. Projet d'une triple expédition formé par Cambyse. — 18. Ce que c'est que la table du Soleil en Éthiopie. — 19. Les Phéniciens refusent à Cambyse de faire voile contre Carthage. — 20-24. Cambyse envoie des députés ichthyophages chez les Éthiopiens-Macrobies. Détails sur les mœurs de ce peuple. Fontaine remarquable; prison; sépulcres. — 25. Colère de Cambyse au retour des envoyés. Il s'enfonce dans les déserts avec son armée. Détresse de ses soldats. Il revient à Thèbes et à Memphis. — 26. Marche des Perses envoyés contre les Ammoniens. Oasis ou Ile des Heureux. Ils disparaissent engloutis dans les sables. — 27-29. Fête d'Apis. Irritation insensée de Cambyse. Il fait mettre à mort les magistrats de Memphis, fait fustiger les prêtres et blesse de son épée le bœuf sacré, qui meurt de sa blessure. — 30-32. Cambyse devient fou : il fait tuer son père Smerdis, et sa sœur, qui est en même temps sa femme. — 33-37. Autres folies et cruautés épileptiques de Cambyse, malgré les conseils de Crésus, qu'il veut tuer. — 38. Digression sur l'empire de la coutume. Exemple de Darius. Mot de Pindare. — 39-47. Dans le temps que Cambyse fait son expédition d'Égypte, les Lacédémoniens en font une contre Polycrate, tyran de Samos. Correspondance de Polycrate avec Amasis. Épisode de l'anneau et du poisson. Quelle part Polycrate prend à l'expédition de Cambyse. Les Samiens, expulsés par Polycrate, se rendent à Lacédémone. Les Lacédémoniens partent pour attaquer Samos. — 48-60. Les Corinthiens s'adjoignent à eux comme auxiliaires. Digression sur Périandre et sur ses deux fils, Cypsélus et Lycophron. Pourquoi Périandre veut se venger des Corcyréens. Échec des Lacédémoniens devant Samos. Victoire de Polycrate. Ceux des Samiens qui ont combattu contre lui s'enfuient à Siphnos. Lutte des Samiens et des Siphniens. Colonies samiennes. Importance des ouvrages exécutés par les Samiens. — 61-66. Révolte du faux Smerdis. Colère de Cambyse à cette nouvelle. Sa mort. — 67-79. Règne de Smerdis. Sa ruse est découverte par Otanès, à l'aide de sa fille Phédyme. Conspiration des sept. Mesures prises par les mages. Mort de Préxaspe. Massacre des mages. Fête de la magophonie. — 80-87. Délibération des sept sur le gouvernement à donner aux Perses. Darius, fils d'Hystaspe, devient roi par l'adresse d'Æbarès, son écuyer. — 88-106. Règne de Darius. Détails sur son administration, sur les

peuples tributaires de la Perse, et particulièrement sur les Indiens. Fourmis qui donnent de l'or. — 107-113. De l'Arabie. Arbres, animaux et parfums de cette contrée. — 114-116. De l'Éthiopie et des contrées extrêmes de l'Asie et de la Libye. Régions métallurgiques de l'Europe septentrionale. — 117. Grande plaine de l'Asie, percée de cinq défilés. Le fleuve Acis et ses canaux. — 118, 119. Intapherne, l'un des sept, est mis à mort par Darius, avec ses fils et ses parents. Choix singulier de la femme d'Intapherne. — 120-128. Orœte forme le dessein de tuer Polycrate et de prendre Samos. Comment il exécute son projet. Il fait périr Mitrobate et Cranaspe, son fils. Darius demande à ses seigneurs de le délivrer d'Orœte, qui lui fait ombrage. Orœte est tué par les gardes du roi. — 129-132. Darius se donne une entorse à la chasse. Il est guéri par Démocède, médecin de Crotone, appelé à Samos par Polycrate. Comment Darius récompense Démocède. — 133-138. Démocède guérit la reine Atossa d'une tumeur au sein. Atossa promet à Démocède de lui accorder telle grâce qu'il demandera. Il demande à retourner dans sa patrie. Expédient mis en œuvre par la reine pour tenir sa promesse sans offenser Darius. Démocède revient à Crotone, où il épouse la fille de l'athlète Milon. Le Tarentin Gillus reconduit dans leur patrie les matelots perses qui avaient ramené Démocède. — 139-149. Darius attaque Samos. Anecdote de Syloson. Prise de Samos par Otanès. Méandre, qui la défendait, s'en échappe et tente vainement d'y rentrer. Samos est rendue à Syloson. — 150-160. Révolte de Babylone. Dévouement de Zopyre. Prise de la ville.

1. Cambyse, fils de Cyrus, s'achemina contre ce roi Amasis, menant en sa compagnie, entre autres ses sujets, les Ioniens et Éoliens, nations grecques. La cause de son voyage fut qu'il envoya en Égypte vers ledit Amasis lui demander sa fille en mariage, suivant le conseil d'un Égyptien qui se trouvait mal content de lui, parce que, de tous médecins égyptiens, il l'avait choisi pour le bailler aux Perses, et l'avait jeté d'auprès de sa femme et de ses enfants, lorsque Cyrus lui avait mandé qu'il lui envoyât le meilleur médecin des yeux qui fût en Égypte. A cette cause, l'Égyptien, indigné contre son roi, conseilla à Cambyse lui demander sa fille en mariage, afin que, en la baillant, il reçût deuil et déplaisir, ou bien, si ne la baillait, que Cambyse conçût haine et inimitié contre lui. La puissance des Perses beaucoup pesait à Amasis, et les craignait : par quoi fut en grand doute s'il devait bailler sa fille ou non, car il entendait fort bien que Cambyse ne la demandait pour épouser, mais seulement pour en faire son plaisir. Si discourut là-dessus, et enfin délibéra d'y besogner ainsi. Il avait chez lui la fille d'Apriès, son dernier prédécesseur roi, laquelle était de taille et de visage très-belle, et demeurée seule de sa maison,

ayant nom Nitétis. Il la fit bien diaprer et accoutrer d'habits somptueux, puis l'envoya pour sa fille vers les Perses. Quand elle eut demeuré par delà quelque espace de temps, un jour, ainsi que Cambyse la saluait par le nom de son pere Amasis, elle lui dit : « Sire, pardonnez-moi; vous n'entendez le tour que vous a joué Amasis, qui, m'ayant ainsi bien parée comme sienne, m'a envoyée vers vous, bien qu'à la vérité je sois fille d'Apriès, contre lequel, nonobstant qu'il fût son seigneur lige, il s'est levé avec les Égyptiens, et l'a fait mourir. » Cette parole, avec l'occasion qui en ressortissait, émut et anima grandement Cambyse de venir contre l'Égypte; et ce disent les Perses.

2. Les Égyptiens, au contraire, veulent domestiquer et tirer Cambyse de leur affinité[1], disant qu'il est issu de cette fille d'Apriès, et que ce fut Cyrus qui envoya vers Amasis pour avoir sa fille, et non point Cambyse. Mais, quand ils parlent ainsi, ils savent mieux qu'ils ne disent : car, s'il y a gens qui sachent les coutumes des Perses, ce sont les Égyptiens, et en premier lieu ne sont ignorants qu'emprès[2] les Perses le bâtard ne vient jamais à la couronne, si n'est par faute de fils légitime. Pour second, ils savent que Cambyse n'était fils d'une Égyptienne, ainçois[3] de Cassandane, fille de Pharnaspe, Achéménide; mais ils changent ainsi l'histoire, et supposent qu'ils sont alliés de la maison de Cyrus. Un propos que je ne puis croire est aussi maintenu de ce.

3. Savoir qu'une dame persienne alla faire la révérence aux femmes de Cyrus, et voyant les enfants de Cassandane fort beaux et grands, en les admirant les loua hautement, et Cassandane lui dit : « Encore que je fasse tels enfants à Cyrus, toutefois il tient peu de compte de moi, et favorise plus cette masque[4] égyptienne. » Ils disent que Cassandane usa de ce langage à cause de Nitétis, qui moult lui grevait[5]. Cambyse, qui était l'aîné de ses enfants, lui dit : « Madame, assurez-vous que, quand je serai parvenu en âge, je vous mettrai tout le pays d'Égypte ce dessus dessous, et au rebours ce dessous dessus. » Ainsi parla Cambyse, n'ayant

[1] Mettre Cambyse dans leur parenté. — [2] Chez. — [3] Mais. — [4] Femme de rien. — [5] Pesait, était à charge.

encore que dix ans ou environ : de quoi les dames qui là furent présentes s'émerveillèrent grandement. Quand il eut atteint l'âge viril et fut roi, il se souvint de la promesse qu'il avait faite à sa mère, pour laquelle exécuter il dressa armée et vint descendre en Égypte.

4. Environ ce temps-là, un des auxiliaires d'Amasis, qui était d'Halicarnasse et avait nom Phanès, homme de bon cerveau et vaillant aux armes, dépité contre Amasis, partit d'Égypte et monta sur mer pour aller trouver Cambyse et communiquer avec lui. Amasis, sachant que parmi les auxiliaires il avait grande autorité, et qu'il entendait fort bien les affaires de l'Égypte, dépêcha un de ses plus fidèles eunuques avec une trirème, lequel vint constituer prisonnier ledit Phanès, qui était en Lycie; mais, l'ayant pris, ne le sut amener en Égypte, et lui échappa par subtil moyen : il enivra si bien ses gardes, qu'il eut loisir de s'aller rendre aux Perses, et trouva Cambyse prêt à partir pour tirer en Égypte, mais qui se souciait comment il passerait son armée par les déserts, qui sont du tout sans eau. Sur cette difficulté, il se présenta, et, après avoir d'arrivée déclaré à Cambyse l'état où étaient les affaires de l'Égypte, il enseigna moyen pour passer, lui conseillant envoyer vers le roi des Arabes, et lui demander passage assuré parmi ses terres, disant que de ce côté seul l'entrée d'Égypte est ouverte et aisée.

5. Car, depuis la Phénicie jusqu'aux montagnes qui sont lès[1] Cadytis, ville à mon avis non guère moindre que la ville de Sardis, est la terre de Syrie Palestine, et depuis ledit Cadytis jusqu'à Iénysus, entre lesquelles sont plusieurs ports et abords de mer où se fait grand trafic, et dont le tout est pays sujet à l'Arabe. Davantage, depuis Iénysus, qui est aussi en Syrie, jusqu'au lac de Serbonis, selon lequel s'étend la montagne Casius jusqu'à la Méditerrane; ensemble, depuis ce lac, auquel, comme l'on dit, Typhon se cacha, et lequel confine l'Égypte, tout le pays, dis-je, qui est entre Iénysus, la montagne Casius et le lac de Serbonis, qui s'étend le chemin de trois journées, est merveilleusement sec et aride.

[1] Auprès de.

6. Et je m'en vais dire chose à quoi prennent garde peu ceux qui naviguent en Égypte. Chacun an est porté par deux voyages en Égypte de la Grèce, et pareillement de la Phénicie, un baril de terre plein de vin, et néanmoins en toute l'Égypte vous ne sauriez voir, par manière de dire, un seul baril de terre aviné. Où sont donc, dira quelqu'un, employés ces vaisseaux? Je le vous dis. Le prévôt de chacune ville est tenu d'en faire amas et les faire porter à Memphis, pour d'illec[1] les envoyer pleins d'eau en ces landes de Syrie, qui sont ainsi mal pourvues d'eau. Et par ce moyen est envoyé en Syrie, avec les barils des années précédentes, celui qui de nouveau arrive en Égypte.

7. Les Perses faisaient apprêt de telle munition, quand Phanès arriva vers eux : car autrefois avaient-ils usé de même invention, qui certes ne leur pouvait servir pour ce voyage; et par ce Cambyse crut l'auxiliaire Phanès, et dépêcha ambassade vers le roi des Arabes, lui demandant passage avec assurance : ce qui lui fut accordé moyennant que serment de fidélité se baillerait tant d'une part que d'autre.

8. Sur tous les hommes les Arabes tiennent à grand respect la solennité des serments, lesquels ils font en cette façon. Voulant jurer amitié et confédération avec autrui, ils constituent au milieu des deux parties quelque certain personnage, lequel, avec une pierre aiguë et tranchante, leur fait incision au dedans des mains, environ les plus longs doigts, puis prend floc et poil de la robe des deux, lequel il trempe dans le sang, et en frotte sept pierres qui là sont posées entre les deux jurants, avec invocation de Bacchus et Uranie. Lors, celui qui a moyenné telle paix et amitié admoneste l'étranger ou bien le citoyen, si l'amitié est contractée entre concitoyens, de garder les pactes et conventions faites; et les devenus amis trouvent juste et raisonnable d'honorer et révérer la foi qu'ils se sont donnée. Les Arabes n'ont point opinion qu'il soit autre dieu que Bacchus et Uranie, et disent que Bacchus est tondu à la mode des filles, qui se font raire[2] les tempes pour avoir les

[1] De là. — [2] Raser.

cheveux ronds. Ils appellent Bacchus Orotal, et Uranie Alilat [1].

9. Quand donc le roi d'Arabie eut baillé la foi à l'ambassade venue de la part de Cambyse pour lui donner moyen de passer parmi les déserts, il s'avisa de faire emplir d'eau grand nombre de peaux de chameaux, et les charger sur autres chameaux qui lui restaient vivants, lesquels il fit chasser aux déserts, et là attendit l'armée de Cambyse. Ce propos est le plus croyable de tous : si faut-il nonobstant raconter un autre, qui est de moindre foi. En Arabie est une grande rivière qui se nomme Corys, laquelle va tomber dans la mer Rouge. De cette rivière, comme l'on dit, il tira de l'eau au pays sec, faisant coudre ensemble grande quantité de peaux de bœufs tout écrues et non passées par le tan, avec lesquelles il dressa un aqueduc parvenant audit pays sec, où il fit fouiller grandes citernes pour garder l'eau. Depuis ce fleuve jusqu'au pays sec, il y a de chemin douze journées, et toutefois il y fit arriver l'eau par trois conduits en trois divers endroits.

10. Psamménit, fils d'Amasis, averti de la venue de Cambyse, lui marcha au-devant, et s'alla parquer à Damiette[2], l'une des bouches du Nil, où il l'attendit : car Cambyse ne trouva plus Amasis quand il fut arrivé en Égypte, et était mort après avoir régné des ans quarante et quatre, durant lesquels l'Égypte ne souffrit jamais défortune. Décédé de ce monde, et son corps embaumé de sel, il fut enseveli ès tombes qu'il avait fait dresser. Étant son fils Psamménit parvenu à la couronne, un cas fort nouveau avint en Égypte : il plut en la ville de Thèbes, ce qu'auparavant ne depuis, jusque aujourd'hui, n'a, comme disent les Thébains, été vu : car il ne plut jamais au haut pays d'Égypte, et néanmoins il plut lors à Thèbes.

11. Or, quand les Perses eurent passé le pays sec, ils vinrent planter leur camp auprès des Égyptiens, comme si leur présentassent la bataille. Adonc les auxiliaires qui

1 « Orotal signifie le soleil et la lumière ; Alilat, la lune, lorsqu'elle est nouvelle. Elle s'appelait aussi Alitta. » LARCHER. — Voyez plus haut, liv. I, 131. — 2 Péluse.

étaient Grecs et Cariens, indignés que Phanès amenait en Égypte une armée étrangère, excogitèrent chose telle : ils firent amener en l'armée ses enfants, qu'il avait laissés en Égypte, et à la vue de lui, entre les deux camps, posèrent une grande coupe dont furent approchés lesdits enfants, auxquels tous ils coupèrent la gorge l'un après l'autre, et reçurent le sang dans la coupe, lequel ils mêlèrent de vin et eau, et burent tous de ce breuvage sanguinolent, puis allèrent attaquer l'ennemi. Le conflit fut âpre et furieux, et tomba grand nombre d'une part et d'autre, tant que l'Égyptien tourna le dos[1].

12. Ceux qui sont proches du lieu où fut donnée cette bataille m'ont conté chose merveilleuse, car, étant ainsi que les os de ceux qui tombèrent d'un côté et d'autre soient épandus en un quartier à part, et que ceux des Perses demeurent séparés comme ils furent lors, et pareillement que ceux des Égyptiens soient à part, vous trouvez les têtes des Perses si molles et si tendres, que, les touchant seulement d'un jeton[2], vous les faussez[3] de part en autre. Au contraire, le test[4] des Égyptiens est si dur et si ferme, qu'à peine est-il rompu en le frappant contre un caillou. Ils me dirent la cause de cette différence, laquelle ils me persuadèrent aisément : c'est que, dès l'enfance, on fait raire la tête aux Égyptiens, qui est cause que l'os s'endurcit, et qu'ils deviennent moins chauves que tous autres peuples. Mais la raison pourquoi les Perses ont la tête si tendre est parce que, depuis leur naissance, on les tient en l'ombre, la tête couverte de béguins et bonnets, et tantôt après avec tiares et turbans. J'ai connu le semblable à Paprémis ès soldats qui furent défaits avec Achéménès, lieutenant de Daire, par Inare[5], roi de Libye.

13. Quand donc les Égyptiens eurent tourné le dos, ils

[1] Cette rencontre eut lieu l'an 525 avant J. C. — [2] Petit caillou. — [3] Rompez. — [4] Crâne. — [5] Inare ou Inaros était fils de Psammitique, au dire d'Hérodote, liv. VII, 7. Mais, à moins que ce ne soit un Psammitique différent de celui qui régna sur l'Égypte, la rigueur chronologique ne permet pas d'admettre qu'Inaros soit autre qu'un descendant de ce roi. En effet, la bataille dont il est ici question eut lieu l'an 462 avant J. C., et Psammitique régnait deux cents ans auparavant.

fuirent avec un grand désordre, et se retirèrent à Memphis, où Cambyse leur envoya amont la rivière un vaisseau mételinois chargé d'un sien héraut d'armes, lequel arrivé demanda à parlementer. Mais incontinent que ceux de la ville entendirent sa venue, d'une chaude colère ils sortirent, et allèrent rompre et enfondrer le vaisseau, taillant et déchirant les hommes par pièces et morceaux, lesquels ils portèrent en la ville, qui bientôt après se trouva assiégée, combien toutefois qu'elle se défendit longtemps. Les Libyens, qui sont limitrophes, redoutèrent l'aventure de l'Égypte, et se vinrent rendre sans vouloir essayer le hasard de la guerre, se taxant à certain tribut, et envoyant au parsus plusieurs présents. Les Cyrénées et Barcées n'eurent moins de crainte, par quoi firent le même. Cambyse eut fort agréables les présents venus de la part des Libyens, mais il dédaigna ceux des Cyrénées, pour ce, à mon avis, qu'ils étaient trop petits : car ils ne lui avaient envoyé que cinq cents marcs d'argent, lesquels de sa main il épandit et en fit largesse aux soldats.

14. Dix jours après qu'il eut pris la ville de Memphis, il logea Psamménit, qui avait été roi six mois, avec certains princes et grands seigneurs égyptiens, aux faubourgs, pour lui faire honte, le vilipender et déprimer, ensemble pour essayer quelle patience il aurait. Et à cette fin envoya sa fille, en habit de pauvre esclave, avec les filles de ces autres seigneurs, querir de l'eau une cruche en la main : lesquelles, passant par-devant leurs pères, incontinent s'écrièrent et lamentèrent grandement ; et eux aussi, de leur part, ne purent contenir les larmes, voyant le traitement qu'on faisait à leurs filles. Psamménit ne fit autre semblant, fors qu'il baissa la vue en terre, connaissant à quelle fin Cambyse lui envoyait tel spectacle. Quand ces filles furent passées, son fils suivit tantôt après, accompagné de deux mille Égyptiens de son âge, ayant tous la corde au col, bridés et enchevêtrés comme députés à souffrir pour réparer l'injure faite aux Mételinois qui avaient été mis en pièces avec leur vaisseau : car il avait été ordonné par les juges royaux que pour chacun Mételinois mourraient dix des plus apparents de l'Égypte. Psamménit, voyant ce second triomphe et en-

tendant bien qu'on menait son fils à la mort, encore que toute sa compagnie pleurât amèrement, toutefois il ne montra autre contenance que quand il avait vu passer sa fille. Depuis, un sien ami jà vieil, qui avait perdu tout son bien jusqu'à demander l'aumône, vint à passer; mais soudain qu'il[1] l'aperçut il jeta un grand cri, et, l'appelant par son nom, commença se battre et frapper la tête. Adonc trois hommes, qui avaient été ordonnés pour remarquer ses gestes et tout son maintien, quand il verrait passer son fils et sa fille, allèrent faire leur rapport à Cambyse, lequel fut fort ébahi, et par ce envoya homme par devers Psamménite lui porter cette parole : « Le roi Cambyse m'envoie vers toi, et te mande que tu lui rendes raison pourquoi tu n'as jeté un seul soupir, quand tu as vu ta fille en si pauvre état, et ton fils aller à la mort; et néanmoins tu as fait cas de ce pauvre homme, lequel, comme j'entends, ne t'appartient en rien. » Psamménite répondit : « Enfant de Cyrus, les malheurs de ma maison sont si grands qu'ils ne se doivent lamenter; mais l'affliction d'un mien ami mérite d'être pleurée, lequel, en sa vieillesse, se trouve privé de tous ses biens et réduit à pauvreté extrême. » Ces paroles furent trouvées fort bien dites, et, comme disent les Égyptiens, Crésus, que Cambyse avait amené en sa compagnie, se prit lors à pleurer : si firent les seigneurs perses qui là furent présents. Pareillement, Cambyse en eut pitié telle qu'il commanda dès l'heure que l'on sauvât le fils de Psamménite d'entre ceux qui étaient jugés et députés à la mort. Davantage, il voulut que Psamménite fût tiré du faubourg et amené vers lui.

15. Les messagers trouvèrent que le fils était mort, et qu'il avait été dépêché le premier. Au regard de Psamménite, ils l'amenèrent à Cambyse, et vécut depuis avec lui sans violence ne outrage de sa personne, et si se fût gardé de brouiller et faire plusieurs trames et monopoles[2] il eût recouvré l'Égypte, et en eût eu l'administration comme auparavant : car les Perses ont coutume de grandement estimer les enfants des rois, et, bien que les pères se soient retirés de leur obéissance, si rendent-ils la seigneurie aux

[1] Psamménite. — [2] Conspirations.

enfants : ce qu'ils avaient délibéré faire endroit Psamménite, comme l'on peut juger par plusieurs autres qu'ils ont ainsi traités. Desquels est Thannyras, fils d'Inare, roi de Libye [1], lequel ils restituèrent en toutes les terres que tenait son père. Pareillement Pausiris, fils d'Amyrtée [2] en peut faire foi, lequel reçut de leurs mains tout son bien et héritage paternel, et jamais ne firent souffrir ne l'un ne l'autre. Mais Psamménite, à juste cause, reçut son loyer pour avoir méchamment et iniquement machiné contre les Perses, voulant rebeller et se remettre dans l'Égypte. De quoi Cambyse averti lui fit boire du sang de taureau, dont il mourut subitement. Et ainsi fina ses jours.

16. Cette exécution faite, Cambyse partit de Memphis, et prit le chemin de Saïs, avec délibération d'y faire ce qu'il fit. Étant arrivé au palais du feu roi Amasis, commanda que son corps fût tiré du tombeau, qu'il fût fouetté, qu'on lui arrachât le poil et fût poinçonné [3], bref, qu'en tout et partout on lui fit injures, opprobres et vitupères [4]. Et voyant que le corps résistait, sans empirer aucunement, à raison qu'il avait passé par le sel, se lassant les satellites, il commanda qu'il fût brûlé et consumé en cendres contre toute sainteté et religion : car les Perses ont opinion que le feu est dieu : et par ce il n'est permis en la loi des Perses ne des Égyptiens brûler les corps des trépassés : disant les Perses qu'il n'est raisonnable qu'un dieu se repaisse d'un homme mort, et estimant les Égyptiens que le feu est animal, lequel mange et consume tout ce qu'il saisit, et que, quand il est soûl, il meurt avec sa viande [5]. Et en leur loi il n'est licite de bailler les corps morts aux animaux, pour les manger et dévorer, et par ce ils les embaument de sel, afin qu'ils ne soient mangés des vers. Par ainsi, Cambyse commanda chose prohibée, et non accoutumée en l'une et l'autre nation. Les Égyptiens veulent dire que ce ne fut le corps d'Amasis qui souffrit tous ces opprobres, mais fut d'un autre Égyptien de même et pareil âge qu'Amasis : lequel ayant entendu, comme ils disent, de l'oracle ce qui lui était ave-

[1] Voyez la note 5 de la page 207. — [2] Sur la révolte d'Amyrtée, voyez Thucydide, I, 110. — [3] Percé d'aiguillons. — [4] Outrages. — [5] Nourriture.

nir après sa mort, fit ensevelir dans sa tombe ce corps ainsi fouetté par les Perses, et commanda à son fils que son corps fût mis en quelque recoin de la cave. Combien qu'il m'est avis que le commandement d'Amasis n'a point de fondement; mais les Égyptiens veulent ainsi révérer ces choses.

17. De là en avant Cambyse tint conseil de partir[1] son armée en trois. L'une pour aller contre les Carthaginois, l'autre contre les Ammoniens, et la troisième contre les Éthiopiens Macrobies, qui habitent en Afrique environ la mer Méridionale. L'affaire bien consultée, il fut d'avis d'envoyer une armée de mer contre les Carthaginois, et que les Ammoniens seraient assaillis par terre. Au regard des Éthiopiens, avant que marcher contre eux, il avisa d'envoyer voir qu'il était de la table qu'ils appellent la Table du Soleil, et si vrai était qu'elle fût, chargeant, par même moyen, de reconnaître tout le pays, et, pour couleur, envoya présents au roi des Égyptiens.

18. Quant à la Table du Soleil, elle est maintenue telle. En un faubourg est une prairie, laquelle, tous les matins, se trouve couverte de la chair de toutes bêtes à quatre pieds, bien cuite et assaisonnée, que les officiers de la ville ont charge de faire apprêter et rendre sur le lieu par chacune nuit, pour être de jour mangée et dépendue[2] par chacun qui s'en veut repaître, et disent les habitants des environs que la terre leur rend et produit ces viandes.

19. Lorsque Cambyse eut conclu d'envoyer espies[3], il manda soudain de la ville Éléphantine certains hommes ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne : toutefois, attendant leur venue, il commanda que l'armée de mer s'embarquât pour tirer à Carthage. Les Phéniciens dirent qu'ils ne pouvaient entreprendre ce voyage, à raison qu'ils étaient liés par grands serments, et qu'ils feraient choses non équitables, lesquelles, quelque jour, tourneraient au grand préjudice de leurs enfants. Faisant ce refus, tout le demeurant de l'armée se trouva peu suffisant pour aller combattre les Carthaginois, lesquels, par ce moyen, évitèrent la servitude des Perses. Cambyse ne trouva bon de presser les Phéni-

[1] Diviser. — [2] Consommée. — [3] Espions.

ciens, attendu que, de leur pure et franche volonté, ils s'étaient venus donner à lui, et que toute l'armée de mer était fournie de Phéniciens : les Cypriens s'étaient aussi rendus aux Perses, et avaient marché quant et eux [1] contre l'Égypte.

20. Quand les Ichthyophages furent arrivés [2] vers Cambyse, il les envoya en Éthiopie, les instruisant de ce qu'ils avaient à dire, et leur baillant à porter pour présents une robe de pourpre, un collier d'or, certains affiquets [3], une boîte pleine d'un précieux onguent [4] et un baril de vin de palmes. On dit que ces Éthiopiens sont hommes de la plus belle et haute taille qui se trouve, mais que, en lois et coutumes, ils sont différents à toutes nations, et mêmement en celle qui concerne leur roi : car ils estiment celui digne de régner, qui est le plus grand d'entre eux, et qui a force correspondante.

21. Quand donc les Ichthyophages furent arrivés vers ces hommes, en offrant leurs présents au roi, ils parlèrent ainsi : « Cambyse, roi des Perses, désirant trouver amitié avec toi, nous envoie, avec commandement de te porter parole, et te livrer de par lui ces présents, desquels l'usage lui est fort plaisant et agréable. » L'Éthiopien se douta qu'ils venaient pour l'épier; si leur répondit en cette manière : « Je suis plus que très-certain que le roi des Perses ne vous a envoyés pour grande estime qu'il fasse d'entrer en amitié et hospitalité avec moi, et n'est tout votre dire que mensonge : car je connais que vous êtes venus pour sonder ma seigneurie et mon royaume. En quoi Cambyse montre qu'il n'est homme juste ne droiturier; car, s'il était tel, il n'appéterait d'autre seigneurie que la sienne, et n'asservirait ceux qui en rien ne l'ont offensé. Toutefois vous me ferez ce plaisir de lui présenter cet arc, et lui direz de par moi ces mots : « Le roi » des Éthiopiens conseille au roi des Perses que, quand les » siens sauront enfoncer un arc de telle grosseur et longueur, » alors il dresse armée pour venir combattre les Éthiopiens » Macrobies; mais qu'il soit bien accompagné, jusqu'à sur- » monter de nombre. Au reste, qu'il doit savoir bon gré aux

[1] Avec eux. — [2] Le texte ajoute d'Éléphantine. — [3] Des bracelets. — [4] Un vase d'albâtre plein de myrrhe.

» dieux de quoi ils n'ont jusqu'à maintenant mis en volonté » aux Éthiopiens d'aller conquêter autre pays que le leur. »

22. Ce propos achevé, il débanda l'arc et le bailla aux Ichthyophages; puis mit la main à la robe de pourpre, et demanda de quoi et comment elle était faite. Vérité lui fut dite et quant au pourpre et quant à sa teinture. Adonc il dit aux Ichthyophages que, comme ils étaient pleins de tromperie, aussi étaient leurs habillements. Après, il s'enquit du collier et des affiquets, et ils lui déclarèrent comment la personne en est bien parée et ornée. De quoi il se prit à rire, disant qu'il avait pensé que ce fussent chaînes pour les enferrer, combien qu'il en avait de beaucoup plus massives et plus fortes. A la troisième demande, il les interrogea de l'onguent, et ils lui contèrent sa confection et le moyen d'en user, mais il leur en dit autant qu'il avait fait de la robe. Quand il tomba sur le vin de palmes et entendit comment il était fait, il fut merveilleusement aise d'ouïr conter d'un tel breuvage, et demanda quelles viandes avait accoutumé de manger leur roi, et combien vivait pour le plus l'homme perse. Les Ichthyophages répondirent que la viande du roi était pain : et, là-dessus, lui déclarèrent la nature du froment, et que le plus que vive l'homme perse sont quatre-vingts ans. A quoi dit l'Éthiopien : « Vraiment, je ne m'étonne point si les Perses vivent peu, attendu que leur manger n'est que fiente et ordure. Et crois qu'ils vivraient encore moins si la boisson ne les sustentait; » voulant par ce donner à entendre le vin, lequel défaut aux Éthiopiens, et en cette partie manquent auprès des Perses[1].

23. A tant fit le roi fin de dire, et permit aux Ichthyophages de l'interroger de leur part. Ils lui demandèrent de la longueur de vie de ses hommes, et de leur façon de vivre. Le roi répondit que plusieurs arrivaient à six-vingts ans[2], mêmement que les aucuns passaient. Au reste, que leur manger étaient chairs cuites, et leur boire du lait. Les Ichthyophages furent émerveillés de la longueur de vie : et le roi les fit conduire à une fontaine qui a telle propriété, que, quand les Éthiopiens se sont baignés en elle, ils se trouvent

[1] Et en cela ils sont inférieurs aux Perses. — [2] Cent vingt.

tout le corps comme si on les avait graissés d'huile, et fleurent[1] comme violette. Toutefois les Ichthyophages firent rapport que l'eau de ladite fontaine est si faible et si molle que rien ne peut flotter dessus, soit bois ou chose plus légère, mais que le tout va à fond. Si la chose est vraie, telle eau peut être cause que ces Éthiopiens sont Macrobies, c'est-à-dire de longue vie. Au retour de la fontaine des Ichthyophages, furent menés en une prison où tous les prisonniers étaient liés et enferrés de chaînes d'or : car le plus rare et plus précieux des métaux, qui sont par delà, est le cuivre, et non pas l'or. Quand ils eurent bien contemplé cette prison, on les mena voir la Table du Soleil.

24. Laquelle vue, enfin, ils regardèrent les sépultures du pays, lesquelles, comme l'on dit, sont faites de verre[2] en cette sorte. Après qu'ils ont vidé et décharné les corps, soit à la mode des Égyptiens[3] ou bien autrement, ils les adoubent[4] et lissent de plâtre, sur lequel ils jettent à frais une peinture, qui approche le vif[5], tant qu'il leur est possible. Et ce fait, ils enferment le corps, ainsi peint et plâtré, dans une colonne de verre creux, dont ils ont abondance, et le tirent de la terre avec peu de peine. Ce corps, ainsi enchâssé, paraît travers le verre, sans rendre mauvaise odeur, et sans désagréer aucunement, encore que l'on n'y connaisse qu'une peinture morte. Les plus proches parents le gardent chez eux l'espace d'un an, lui faisant offrandes et sacrifices, et, au bout de l'an, le transportent, et le vont planter ès environs de la ville.

25. Quand ces espies eurent tout bien regardé et reconnu, ils reprirent leur chemin vers Cambyse, auquel ils firent rapport bien ample des choses susdites : et il se coléra de sorte que, soudain, il tira son armée vers iceux Éthiopiens, combien qu'il n'eût aucune munition ne provision de vivres, ne davantage qu'il se fût seulement arraisonné soi-même pour l'entreprise qu'il voulait faire d'aller mener la guerre aux extrémités de la terre; mais, comme furieux et trans-

[1] Sentent. — [2] Ce verre est proprement du feldspath ou du mica. — Voyez plus haut, liv. II, 86 et suivants. — [4] Enduisent. — [5] Qui ressemble au vivant.

porté de son sens, soudain qu'il eut ouï parler les Ichthyophages, il fit partir son armée, et commanda que les Grecs qu'il avait en sa compagnie ne bougeassent. Arrivé à Thèbes avec toutes ses troupes, choisit environ cinquante mille combattants, auxquels il commanda d'aller mettre sous son obéissance les Ammoniens, et brûler l'oracle de Jupiter, qui était léans[1]. Lui, de sa part, tira vers les Éthiopiens avec le demeurant de son exercite[2], mais avant qu'il eût fait la cinquième partie du chemin, les vivres lui faillirent, et furent les soldats contraints de manger toutes les bêtes de somme qui étaient à la suite de l'armée. Cette nécessité connue par Cambyse, s'il eût changé propos et fût retourné, étant encore la faute à son commencement, il eût été tenu pour prince sage et avisé; mais il n'en fit compte, et marcha toujours avant en pays. Tandis que[3] les soldats trouvèrent que prendre et cueillir de la terre pour faire pitance, ils se maintinrent; mais quand ils furent parmi les sables, les aucuns firent chose étrange, en jetant au sort par les dizaines lequel d'entre eux serait mangé. Cambyse, averti de telle façon, eut crainte que les soldats ne se mangeassent indifféremment les uns les autres, et par ce rompit son voyage, et retourna à Thèbes avec grande perte des siens. Depuis il les en fit partir et leur bailla gens pour les guider parmi l'Égypte : il reprit aussi le chemin de Memphis, où, étant arrivé, donna congé aux Grecs de renaviguer en leur pays. Et ainsi se porta le voyage de l'Éthiopie.

26. Quant à l'expédition qui fut envoyée contre les Ammoniens, au partir de Thèbes, les soldats furent aussi guidés jusqu'à une ville nommée Oasis, en laquelle habitaient hommes samiens, que l'on disait être de l'extraction[4] eschrionienne. Elle est à sept journées de Thèbes en cheminant par les sables, et est la contrée nommée par les Grecs l'Ile des Heureux. On dit que l'armée marcha jusque-là; mais, depuis, ne les Ammoniens, ne ceux qui les ont ouïs parler, n'en savent rien dire : car ils n'allèrent jusque auxdits Ammoniens, et aussi ils ne retournèrent point. Les Ammoniens

[1] En cet endroit. — [2] Armée. — [3] Tant que. — [4] De la tribu. On sait le nom de deux autres tribus de Samos, la Chésienne et l'Astypaléenne.

tiennent que, tirant l'armée vers eux travers les sables, comme elle était à mi-chemin d'eux et de cette ville Oasis, à l'heure de dîner, un si grand orage se leva, tirant le vent de midi, que tous les soldats se trouvèrent chargés et accablés d'un poussier de sable, tellement que plus ne comparurent. Ainsi devisent les Ammoniens de cette armée.

27. Cambyse ne faisait qu'arriver à Memphis, quand le dieu Apis, que les Grecs appellent Épaphus, se montra aux Égyptiens : parquoi soudain vêtirent leurs beaux habits, et firent fêtes et banquets de joie. Cambyse estima qu'ils faisaient telle solennité à cause que ses affaires s'étaient mal portées, et par ce manda les maîtres et gouverneurs de la ville, lesquels venus en sa présence, il leur dit pourquoi, avant sa venue, les Égyptiens n'avaient fait tous ces triomphes, mais les faisaient quand il était présent, et quand il avait fait si grande perte de ses gens. Les gouverneurs répondirent que le dieu leur était apparu, lequel n'a coutume d'apparoir sinon de longtemps en autre. Mais, quand il apparaît, que tous les Égyptiens en mènent grande joie, et font fête solennelle. Cambyse écoutant ces propos leur dit qu'ils ne faisaient que mentir, et comme menteurs les fit punir de mort.

28. Après [1], il commanda qu'on lui fît venir les prêtres, auxquels parlant le même que les gouverneurs, il dit : « Messieurs les prêtres, je vous avise que, s'il était aucun dieu si apprivoisé que venir parmi les Egyptiens, ce ne serait sans que j'en eusse bonne connaissance. » Et, sans leur tenir plus long propos, commanda qu'ils lui amenassent ce dieu Apis. Ce qu'ils firent. Apis, ou bien Épaphus, est un veau, sorti de vache, qui jamais n'en peut porter d'autre. Et tiennent les Égyptiens qu'une foudre du ciel vient entrer dans icelle vache, dont elle conçoit et engendre Apis, lequel, devenu grand, porte sur lui ces marques [2]. Il a un bail [3] au

[1] Le texte porte : Ayant fait périr ceux-ci. — [2] Il y a dans le texte : Il est noir. — [3] Marque blanche. De là on appelle *baillet* un cheval qui a une étoile ou marque blanche sur le front, ou un poil roux tirant sur le blanc. Cette marque était carrée, suivant le texte d'Hérodote ; triangulaire, suivant les monuments.

front, une aigle empreinte sur son épaule, les poils de sa queue doubles, et porte en sa langue un escarbot.

29. Quand les prêtres l'eurent rendu en la présence de Cambyse, comme s'il fût maniaque, il tira sa dague pour lui en donner dans les tripes; toutefois il le frappa en la cuisse, et jetant une grande risée, dit aux prêtres : « Ah! méchantes personnes, forgez-vous ainsi des dieux pleins de chair et de sang, et craignant le fer! Vraiment, tel dieu appartient aux Égyptiens. Toutefois je vous veux donner à connaître que trop ne devez vous réjouir de m'avoir trompé. » Et sur ces paroles commanda à ceux qui exécutent tels commandements que les prêtres fussent fustigés, et davantage qu'ils fissent mourir tous autres Égyptiens qu'ils trouveraient fêtant en l'honneur d'Apis. Ainsi fut rompue la fête des Égyptiens, les prêtres châtiés; et Apis, blessé en la cuisse, petit à petit, se consuma gisant au temple : et après être mort du coup que lui avait donné Cambyse, en son déçu[1] les prêtres lui donnèrent sépulture.

30. Ce délit commis, les Égyptiens disent que Cambyse soudain devint tout furieux; joint qu'auparavant il n'avait le cerveau des plus sains : car jà, en premier excès, il avait fait mourir son frère de père et de mère, nommé Smerdis; lequel il renvoya d'Égypte en Persie, pour l'envie qu'il eut sur lui, à cause que, seul de tous les Perses, il avait bandé l'arc qu'avaient apporté les Ichthyophages, jusqu'à deux doigts près du cran de l'embouchure, ce que nul des Perses n'avait su faire. Retourné en Persie, Cambyse, en dormant, eut vision, et lui fut avis qu'un messager lui venait de Persie noncer que Smerdis, séant en trône royal, touchait de la tête jusqu'au ciel. Parquoi craignant que son frère ne le fit mourir afin d'être roi, il dépêcha Prexaspe, qui lui était le plus fidèle des Perses, et lui commanda d'aller faire mourir son frère Smerdis. Prexaspe fit diligence de s'aller rendre à Souses, où il exécuta le commandement du roi son maître. Les uns disent qu'il mena Smerdis à la chasse, les autres qu'il le mena à l'ébat sur la mer Rouge, où il le noya.

31. Comment que soit, les Égyptiens affirment que Cambyse

[1] A l'insu de Cambyse.

commença par là à folier[1], et se montrer homme aliéné de sens et de raison. Pour seconde galanterie, il fit mourir sa sœur, qu'il avait amenée avec soi en Égypte et épousée, encore que tous deux fussent issus de même père et mère. Le moyen de l'épouser fut qu'il ne voulut aimer autre qu'elle, afin d'enfreindre la coutume des Perses, lesquels, auparavant, ne soulaient[2] épouser leurs sœurs; et prenant fantaisie de faire choses non accoutumées, après l'amour voulut faire suivre mariage : pour lequel consommer, il demanda à ses juges royaux s'ils ne trouvaient point de loi qui permît au frère d'épouser sa sœur. Ces juges sont hommes choisis entre les Perses, qui, jusqu'à la mort, demeurent en leur état de judicature, si d'aventure il ne se trouve qu'ils aient délinqué. Leur office est de dire droit et justice à chacun, et de donner résolution sur les lois du pays, tellement que tout dépend de leur sentence et autorité. Pourtant[3] Cambyse leur proposa sa question, à laquelle ils répondirent vertueusement en justice et équité, disant qu'ils ne trouvaient loi aucune qui permît au frère d'épouser sa sœur, mais bien qu'ils en avaient une trouvée, par laquelle il est permis au roi des Perses faire tout ce que bon lui semble. Par ce moyen, ils ne rompirent la loi, craignant que pour ce Cambyse ne les fît mourir, mais colorèrent le fait par en avoir trouvé une qui le favorisait, puisqu'il voulait épouser ses sœurs. Là-dessus Cambyse épousa son amie : et toutefois, peu de temps après, il ne fit difficulté de la faire mourir, et épouser une autre sœur, bien que cette-ci était plus jeune, et l'avait amenée de si loin en Égypte.

32. Deux propos sont tenus de la mort d'elle, comme de celle de Smerdis. Les Grecs disent que, faisant Cambyse battre ensemble un petit lion et un jeune levron[4], et elle étant présente à les regarder, le levron se trouva le plus faible, mais un autre sien frère[5] rompit sa lesse et le vint secourir, en sorte que, se trouvant deux, ils eurent du meilleur contre le lion. Cambyse prenait plaisir à voir ce passe-temps, mais elle, de sa part, se tourna à pleurer, et l'apercevant Cam-

[1] Devenir fou. — [2] N'avaient pas coutume. — [3] Donc. — [4] Lévrier. — [5] Le frère du jeune lévrier.

byse lui demanda pourquoi elle pleurait. Elle répondit que, ayant vu le levron prendre vengeance pour son frère, elle n'avait pu contenir les larmes : car il lui était souvenu de son frère Smerdis, lequel, comme elle savait, jamais n'aurait qui le vengeât. Les Grecs disent que pour cette parole Cambyse la fit mourir. Les Égyptiens tiennent, au contraire, que, les deux séant à table, elle prit une laitue et en tira les feuilles, puis demanda à Cambyse en quelle sorte il trouvait la laitue plus belle, ainsi mise en pièces ou bien assemblée. Il répondit que plus belle et meilleure était unie et amassée en sa pomme. Elle ajouta : « Vous n'avez pas donc suivi le naturel de cette laitue, quand vous avez ainsi dénué et défait la maison de Cyrus. » Il fut fort marri de cette parole, et lui donna du pied contre le ventre, nonobstant qu'elle fût grosse d'enfant, et la blessa tellement qu'elle en mourut.

33. De telles furies et manies usa Cambyse vers les siens, ou parce qu'il avait frappé Apis, ou bien parce que les hommes sont sujets à plusieurs inconvénients et maladies : car on dit que Cambyse en avait une héréditaire fort dangereuse, que les aucuns appellent haut-mal ou maladie de saint [1]. Et par ce n'était-il point disconvenant que, souffrant le corps si griève [2] maladie, l'esprit, de sa part, ne se trouvât guère sain.

34. Et voici comment il s'est porté furieux et insensé vers les autres Perses. On dit qu'un jour il s'adressa à Prexaspe, lequel il honorait sur tous, et volontiers l'employait en ses commissions et ambassades, et davantage un sien fils qui lui servait de coupe [3], qui n'était pas petit honneur. Il dit à Prexaspe : « Venez çà, je vous prie, faites-moi sage d'une chose : dites-moi quel homme je suis estimé parmi les Perses, et quel propos ils tiennent de moi. » Prexaspe répondit : « Sire, puisqu'il vous plaît, je le vous dirai. Ils vous louent grandement en toutes choses, fors qu'ils disent que vous vous rendez trop sujet au vin. » Prexaspe lui osa dire que

[1] Mal sacré, ainsi nommé, suivant Hippocrate, par les magiciens ou les charlatans, qui, ne pouvant rien dire de précis, ont cherché à couvrir leur impuissance en s'enveloppant de la Divinité comme d'un manteau. — [2] Grave. — [3] Était son échanson.

les Perses parlaient ainsi de lui; mais aussi le prit-il en mauvaise part et répondit : « J'entends bien ; je suis trop adonné au vin, et me trouble. Ils ne m'ont pas donc dit vérité par ci-devant. » Quelque temps auparavant, Cambyse, en pleine assemblée des seigneurs perses, où Crésus était présent, avait demandé quel ils le trouvaient au regard de son feu père Cyrus, et il lui fut répondu qu'il était trop plus vaillant que son père; car il tenait tous ses pays et seigneuries, et davantage il avait conquêté l'Égypte, mêmement qu'il dominait la mer. Les Perses le dorèrent de ces paroles, pareillement Crésus, qui là fut présent, ne se contenta de tant, et dit à Cambyse : « Enfant de Cyrus, je vous apprends que je ne suis de l'opinion de ces seigneurs; car seulement vous ne me semblez égal à votre père, tant s'en faut que le plus y soit. Et ma raison est parce que vous n'avez encore enfant tel comme il vous a laissé. » Cambyse prit plaisir en ces paroles, et loua le jugement de Crésus.

35. Se souvenant donc de cette réponse, que lui avaient faite les seigneurs perses, il dit en colère à Prexaspe : « Il faut que présentement tu connaisses si les Perses disent vérité, en parlant comme tu dis, ou bien si les seigneurs se sont par ci-devant abusés : car si je puis adresser mon trait au milieu du cœur de ton fils, qui demeurera debout sur ce perron, le parler des Perses s'en ira à néant : au contraire, si je le faus[1], il y aura apparence de vérité en leur dire, et je confesse dès à présent que je ne suis ne courtois ne attrempé[2]. » Ce disant, il décocha contre l'enfant, lequel tomba par terre, et par ce commanda soudain qu'il fût ouvert pour voir l'adresse du coup. Et trouvant que le trait passait au travers du cœur, en riant et se festoyant soi-même dit au père : « Prexaspe, vous pouvez maintenant connaître que je ne suis troublé de sens ne d'entendement, et que les Perses s'abusent. Mais je vous prie, dites-moi, vîtes-vous jamais homme qui frappât plus droit au but que moi? » Prexaspe, connaissant qu'il avait affaire à un homme forcené, et qui se redoutait soi-même[3], dit : « Par

[1] Manque. — [2] Sensé. — [3] Il y a une erreur de traduction; il faut : Et redoutant pour soi-même (la fureur de Cambyse).

ma foi, Sire, je ne pense point que le dieu Apollo eût adressé si droit que vous avez. » Voilà donc une de ses insignes mélancolies[1]. Un autre jour, il prit douze seigneurs perses, qui approchaient des princes en biens et réputation, lesquels, sans cause juste ne valable, il fit enterrer tous vifs, jusqu'à la tête.

36. Adonc le Lydien Crésus pensa qu'il le devait redresser, et par ce lui parla ainsi : « Je vous prie, Sire, ne soyez tant obéissant à votre âge, et à votre sensualité; mais pensez que, désormais, il vous convient prévoir et présupposer en vous choses vertueuses. Le prévoir rend l'homme sage, mais je vois que vous faites mourir les hommes sans cause et tuez leurs enfants. Donnez-vous garde, si en faites beaucoup de telles, que les Perses ne vous abandonnent et se tournent contre vous. Je vous le dis, parce que feu votre père, Cyrus, me commanda souvent de vous remontrer et vous proposer ce que je trouverais vertueux. » Ainsi le conseillait Crésus avec démontrance[2] de grande amitié et affection vers lui. Cambyse répondit : « Déa[3], monsieur Crésus, osez-vous entreprendre de me donner conseil, vous qui avez si gentiment régi et gouverné votre royaume, et qui conseillâtes au feu roi de passer le fleuve Araxe pour aller vers les Massagètes, quand eux-mêmes étaient prêts à passer deçà en nos terres. D'un côté, vous perdîtes vous-même par ne savoir administrer votre royaume; d'autre, vous fûtes cause de la ruine du feu roi, qui crut votre conseil. Mais l'heure est venue que jà ne vous louerez de vos façons; car longtemps a que je désirais trouver l'occasion qui s'offre maintenant. » Et ce disant prit son arc pour en jouer contre Crésus, qui vitement le gagna au pied, et se détourna. Cambyse, voyant qu'il ne pouvait tirer sur lui, commanda qu'il fût pris et qu'on le fît mourir : toutefois ses gens, connaissant sa nature, célèrent Crésus par convenant[4] que, si Cambyse se ressouvenait de lui comme le désirant, ils en feraient

[1] Frénésies, fureurs frénétiques. — [2] Démonstration. — [3] Déa ou Diva, exclamation familière à nos vieux poëtes. Elle subsiste en partie dans les locutions : Oui-da, non-da! et dans le cri des charretiers : Dia! — [4] Par calcul, en calculant.

récit, et recevraient guerdon[1] pour lui avoir sauvé la vie; mais si Cambyse ne s'en souciait et point ne le regrettait, lors ils le pourraient mettre à mort. Peu de temps après, Cambyse souhaita que Crésus fût vivant : de quoi avertis ceux qui avaient eu charge de le faire mourir vinrent signifier qu'il était vivant. Cambyse dit qu'il en était aise, mais qu'il voulait que ceux qui s'étaient moqués de lui, en sauvant la vie à Crésus, fussent mis à mort, et ainsi fut fait.

37. Pendant qu'il séjourna à Memphis, il fit plusieurs tels actes d'extrême folie, tant contre les Perses que contre ses alliés. Il fit ouvrir les anciennes sépultures, et rechercha les corps de plusieurs défunts. Il entra aussi dans le temple de Vulcan, où il fit un million d'opprobres et injures à son image, à cause qu'elle ressemble à celles que les Phéniciens appellent pataïques[2], lesquelles ils portent à la pointe des proues de leurs trirèmes. A qui ne les a vues, je déclare qu'elles sont faites et taillées après un homme pygmée. Davantage, il entra dans le temple des Cabires, où il n'est licite à autre d'entrer, fors au prêtre. Et, après qu'il eut dit tout plein de sornettes et moqueries aux images de léans, il les fit brûler, parce qu'elles sont semblables à celles de Vulcan, de qui les Cabires se disent les enfants.

38. Mais j'ai assez rendu manifeste que, en tout et partout, Cambyse s'est montré fort altéré du cerveau : car autrement il ne se fût moqué des choses saintes ne des bonnes lois et coutumes, car, si à tous hommes de ce monde était proposé de faire élection des façons de vivre qu'ils penseraient les meilleures et plus honnêtes, indubitablement, quand ils auraient tout bien épluché, ils choisiraient celles de leur pays, tant chacun a bonne opinion de ce qui est chez soi! Et par ce on ne peut faire autre jugement de l'homme qui méprise et se moque de ses propres lois, fors qu'il est fol désespéré : ce que l'on peut discourir et examiner en plusieurs exemples, et mêmement en cestui que je vais raconter. Au temps que Daire régnait, il demanda aux Grecs, qui étaient à la suite de sa cour, pour quelle somme

[1] Récompense. — [2] On ne sait de ces images que ce qu'en dit ici Hérodote.

d'argent ils voudraient manger les corps de leurs pères trépassés, et ils répondirent que pour rien ne voudraient ce faire. Après, il fit appeler certains Indiens nommés Callaties, lesquels avaient coutume de manger leurs pères. Il leur demanda, présents les Grecs, pour combien ils voudraient consentir à brûler leurs pères dans un feu. Ils s'écrièrent et dirent : « Sire, Dieu vous doint[1] bonne vie; mais faites-nous chanter chanson de meilleur présage. » Ainsi certes sont estimées les coutumes reçues, et suis d'opinion que Pindare a très-bien fait quand il a dit que coutume est comme roi dominant sur tous[2].

39. Or, du temps que Cambyse passa en Égypte, les Lacédémoniens menèrent aussi armée contre Samos et contre Polycrate, fils d'Ajacès, qui par force occupait l'île, ayant à son avénement départi la ville en trois, et baillé part et portion d'icelle à ses frères Pantagonte et Syloson. Toutefois, depuis, il s'était emparé de la totalité, faisant mourir l'un, et chassant Syloson, qui était puiné. Quand l'île fut toute sous sa main, il prit ligue et confédération avec Amasis, roi d'Égypte, pour laquelle nourrir et entretenir il envoya et reçut plusieurs présents. Ses affaires augmentèrent fort en peu de temps, tellement que le bruit en courait par Ionie et toute la Grèce : car, en quelque lieu qu'il fît la guerre, tout lui venait à souhait. Son armée était de cent galions[3] et de mille hommes de trait, avec laquelle indifféremment il se jetait sur tous pays, pillant et ravissant tout ce qu'il pouvait. Et disait qu'il faisait plus de plaisir à son ami en lui rendant ce qu'il avait usurpé sur lui que si jamais ne lui eût rien ôté; et sur ce il occupa plusieurs îles et villes de terre ferme, desquelles fut celle des Mételinois, qui, avec toutes leurs forces, vinrent secourir les Milésiens. Mais, après qu'il les eut vaincus et défaits en un combat naval, il les mit à la cadène[4], et leur fit fouiller le fossé qui est entour Samos.

[1] Vous donne, vous accorde. — [2] Voici le passage complet de Pindare, tel qu'il a été conservé par le scholiaste, pour expliquer le vers 35 de la neuvième néméenne : « La loi, reine de toutes les choses divines et humaines, règle et dirige de sa main puissante ce qu'il y a même de plus violent. » Voyez aussi Platon, *Gorgias*, 39. — [3] En grec, pentécontores ou navires à cinquante rames. — [4] Chaîne.

40. Amasis ne fut seulement averti des bonnes fortunes de Polycrate, mais davantage en eut souci; et, voyant que de jour en jour il prospérait de bien en mieux, il lui écrivit la missive qui suit : « Amasis à Polycrate, salut. J'ai été fort joyeux d'entendre que le personnage, lequel m'est ami et allié par hospitalité, soit prospérant en ses affaires, bien que les grandes prospérités ne me plaisent beaucoup, sachant que la Divinité nous est merveilleusement envieuse. Et quant à moi, je serais toujours content que les affaires, tant miennes que de mes amis, se portassent tantôt bien et tantôt mal; et me plairait de passer cette vie avec telle vicissitude plutôt qu'être toujours heureux, car je n'ouïs oncques parler d'homme toujours ayant vent à gré qu'enfin il n'ait fait bris et se soit trouvé ruiné de fond en racine. Pourtant[1], ami Polycrate, si m'en croyez, vous userez de vos bonnes fortunes en cette manière. Regardez quelle chose vous avez en votre possession la plus précieuse, et pour laquelle perdue vous seriez le plus marri : ceste-là je vous conseille de jeter, afin que jamais ne vienne ès mains des hommes. Et si, par après, sans mutation, vos prospérités tombent toujours en même convalescence, donnez-y remède suivant le moyen que je vous propose. »

41. Polycrate, ayant fait lecture de cette missive, estima qu'Amasis lui donnait un très-bon enseignement, et par ce se mit à rechercher quelle pièce de son meuble, bagues et joyaux, plus lui travaillerait l'esprit si l'avait perdue; et, cherchant, trouva que l'émeraude qu'il portait au doigt, mise en œuvre par Théodore, fils de Télècle, Samien, était celle dont la perte plus le tristerait : par quoi il avisa de la jeter. Si fit charger un galion plein d'hommes, et lui-même y entra, puis commanda de cingler en pleine mer; et se trouvant éloigné de l'île, il se tira l'anneau du doigt, et, à la vue de toute la compagnie, le jeta dans la mer, puis retourna à bord. Revenu au logis, et supportant sa perte le plus doucement qu'il pouvait, la cinquième ou sixième journée d'après, arriva un cas qui fut tel.

42. Un pêcheur prit un poisson fort beau et grand, par

[1] Ainsi.

quoi estima qu'il en devait faire présent à Polycrate, et vint à la porte du château, disant au portier qu'il se voulait présenter au roi. L'huis étant ouvert, sa harangue fut : « Sire, ayant pris ce poisson, je ne l'ai voulu porter au marché, encore que le gain de ma vie soit manuel, et m'a semblé qu'il méritait être offert à votre seigneurie; et par ce, Sire, je le vous donne de bien bon cœur. » Polycrate se délecta d'ouïr ces paroles, et lui dit : « Vraiment, mon ami, vous avez bien fait, et m'avez doublement gratifié, en votre harangue premièrement, et secondement en votre présent. Mais savez-vous qu'il y a? Je vous convie à dîner, et veux que veniez manger votre part du poisson. » Le pêcheur, estimant ces paroles à beaucoup, retourna en sa maison. Quand il fut temps, les cuisiniers ouvrirent le poisson, et lui trouvèrent dans le ventre l'anneau du roi, lequel soudain, avec grand-fête, ils lui allèrent porter, et, lui présentant, contèrent comment il avait été trouvé. Il pensa bien que c'était ouvrage divin, et par ce coucha toute l'histoire par écrit comment il avait jeté l'anneau et depuis recouvré. Si dépêcha un messager vers Amasis avec ses lettres.

43. Lesquelles lues, Amasis connut qu'impossible est à l'homme détourner ce qui doit avenir à autres, et fallait finalement, après tant de bonnes fortunes, que Polycrate tombât en adversité, attendu mêmement qu'il avait retrouvé ce qu'il avait jeté. A cette cause, il lui renvoya un héraut en Samos lui signifier qu'il se départait de son amitié et hospitalité; et le fit afin que, quand quelque grande défortune viendrait empoigner Polycrate, il n'eût occasion de s'en trister et fâcher comme du dommage de son ami.

44. Les Lacédémoniens donc entreprirent la guerre contre cestui Polycrate, qui ainsi prospérait en toutes ses affaires, et appelèrent à leur secours celle portion de Samiens qui, depuis, ont édifié la ville de Cydoine en Crète. Polycrate, averti de l'entreprise des Lacédémoniens, dépêcha secrètement un héraut vers Cambyse, qui faisait levée de ses gens, et s'apprêtait pour venir contre l'Égypte, le priant de lui envoyer demander en Samos quelque nombre de gens de

guerre. Cambyse, écoutant cette requête, envoya promptement en Samos prier Polycrate de lui envoyer gens pour lui faire compagnie à descendre en Égypte. Polycrate choisit des siens ceux qu'il soupçonnait mutins et rebelles, dont il fournit quarante galères, qu'il envoya à Cambyse, lui suppliant que jamais plus ne retournassent.

45. Les aucuns veulent dire que ces galères ne tinrent la route d'Égypte, mais que, quand les Samiens furent en la mer Carpathie, ils parlèrent ensemble, et délibérèrent de ne passer outre. Les autres disent qu'ils arrivèrent en Égypte, et furent gardés sains et saufs, et que depuis en retournèrent. Toutefois, quand ils voulurent descendre en Samos, Polycrate leur alla au-devant avec son armée de mer, et les chargea; mais ils furent les plus forts et vinrent à terre, où derechef ils furent combattus et vaincus, en sorte qu'ils furent contraints de démarrer et naviguer en Lacédémone. Et il me semble que ceux parlent peu pertinemment, lesquels disent que retournant ces Samiens d'Égypte eurent du meilleur contre Polycrate : car, s'ils étaient suffisants pour lui faire tête, ils n'avaient jà besoin d'appeler les Lacédémoniens à secours. Et ne procède ce propos que soldats auxiliaires et mercenaires, mêmement gens de trait, qui étaient sur leur fumier[1] en grande multitude, aient été défaits par un petit nombre de Samiens retournant et voulant venir à bord. Joint que Polycrate avait assemblé tous ses sujets, femmes et enfants, dans les havres, pour les avoir tout prêts à brûler avec les havres, si d'aventure ils le trahissaient aux retournants.

46. Quand donc Polycrate leur eut donné la chasse et furent arrivés en Sparte, ils se présentèrent aux gouverneurs de la ville, auxquels, comme suppliants, firent plusieurs requêtes. Mais, à la première audience qui leur fut donnée, les seigneurs répondirent qu'ils avaient oublié le commencement de leur harangue, et davantage qu'ils n'entendaient point la fin; et, se présentant la seconde fois, rien ne leur fut répondu, sinon que le conseil commanda que l'on apportât une huche, laquelle apportée, fut dit que la huche

[1] Sur leur terrain.

avait besoin de farine. Les Samiens répondirent qu'ils n'étaient que trop soigneux de la huche. Adonc conclurent les Lacédémoniens de leur porter aide.

47. Et à cette fin dressèrent un équipage de mer et tirèrent à Samos. Ces Samiens disent que les Lacédémoniens étendirent leurs gratuités jusque tant, parce que, autrefois, ils les avaient aidés sur mer contre les Messéniens. Toutefois, selon que disent les Lacédémoniens, ils ne naviguèrent à cette guerre, pour envie qu'ils eussent de venger les Samiens qui les étaient venus requérir, mais bien pour prendre vengeance de la coupe qu'ils détroussèrent à leurs messagers qui la portaient à Crésus[1]; aussi pour se venger de la camisole[2] qu'Amasis, roi d'Égypte, leur avait envoyée pour présent, et laquelle avait été volée par les Samiens un an devant la coupe. Elle était de lin, ouvrée avec figures de plusieurs animaux, faites de fil d'or et de laine de coton. Mais qui la rendait admirable étaient chasses[3] tirées par le champ, lesquelles, pour être les corps merveilleusement subtils et menus, se trouvaient nombre trois cent soixante, si bien compassées et rehaussées, que tout paraissait. Amasis en offrit aussi une autre telle à Minerve de Linde.

48. Une autre raison qui mut les Lacédémoniens de mener guerre contre Samos fut afin que les Corinthiens missent pareillement les voiles au vent pour avoir été offensés par les Samiens une génération avant cette guerre, qui était environ le temps que la coupe fut détroussée : car, envoyant Périandre, fils de Cypsèle, trois cents enfants des meilleures maisons de Corfou à Sardis vers Halyatte pour les circoncire[4], et étant les Corinthiens qui les conduisaient abordés à Samos, quand les Samiens entendirent pourquoi on menait ces enfants à Sardis, d'arrivée ils leur conseillèrent de s'aller

[1] Voyez liv. I, 70. — [2] Voyez liv. II, 182. Cf. Pline, *Hist. nat.*, XIX, 1. — [3] Saliat s'est trompé sur le sens du mot grec ἁρπεδόνη, qui ne veut pas dire *chasse*, mais *corde*, *cordeau*, *fil*. Voici la phrase telle qu'il faut la lire : « Ce qui la rend admirable, c'est chacun des fils dont elle est composée : quoique légère, en effet, elle ne contient pas moins de trois cent soixante fils, tous visibles. » Le passage de Pline, cité dans la note précédente, éclaire nettement ce que dit ici l'historien. — [4] Hérodote dit *pour les mutiler*.

rendre à l'autel de Diane, et depuis ne permirent qu'ils en fussent tirés, disant qu'ils s'étaient voués à la déesse. Et voulant les Corinthiens empêcher qu'on leur baillât à manger, les Samiens commencèrent à célébrer une fête, laquelle ils observent encore aujourd'hui en pareille forme. Le soir venu, les jeunes garçons et les jeunes filles se mirent à danser pendant que les enfants firent leur dévotion, et fut ordonné qu'ils porteraient à la danse fouaces[1] pétries avec miel[2], afin que les enfants corfousiens les prissent et s'en repussent. Ils entretinrent cette façon de les nourrir, tant que les Corinthiens qui avaient charge de les conduire furent contraints de partir sans les enfants, lesquels furent renvoyés à Corfou par les Samiens.

49. Je ne fais doute, attendu que Périandre était mort, que, si les Corinthiens eussent été amis des Corfousiens, jamais n'eussent entrepris la guerre contre les Samiens pour cause telle; mais, depuis que l'île de Corfou fut bâtie et peuplée, ils ont toujours eu débat les uns contre les autres. Voilà donc pourquoi les Corinthiens gardaient une pensée aux Samiens. Au regard de Périandre, il avait ainsi choisi les enfants des principaux de Corfou, et envoyé à Sardis pour être circoncis, afin de se venger d'un tort que lui avaient premièrement fait les Corfousiens.

50. Car, quand il eut fait mourir sa femme Mélisse, il tomba en autre inconvénient. Il avait deux enfants mâles de celle dame Mélisse, dont l'un était âgé de dix-sept ans, et l'autre de dix-huit. Proclès, leur aïeul maternel, qui tenait la seigneurie d'Épidaure, les envoya querir, et les ayant chez lui les aimait comme raison veut que l'on aime les enfants de sa fille, et par ce, quand il les voulut renvoyer, avant que partir, il leur fit une leçon et leur dit : « Ne savez-vous pas bien, mes enfants, que votre père a fait mourir votre mère? » L'aîné[3] ne fit point de compte de la parole; mais le puîné, qui avait nom Lycophron, se saisit fort le cœur, écoutant son grand-père ainsi parler. Et étant arrivé à Corinthe, jamais ne salua son père, ne de là en avant lui répondit mot, si d'aventure il lui tenait propos, ou l'inter-

[1] Galettes, gâteaux. — [2] Et sésame. — [3] Nommé Cypsélus.

rogeait de quelque chose : dont Périandre enfin se courrouça si âprement, qu'il le chassa de sa maison.

51. Et l'ayant chassé, il s'enquit de l'aîné quel propos leur avait tenu leur grand-père. Il lui conta qu'il les avait humainement et courtoisement reçus ; mais, parce qu'il n'avait recueilli la parole que Proclès leur avait dite au partir, il n'en était point mémoratif. Périandre lui dit qu'indubitablement il les avait instruits de quelque chose, et par ce insista en son inquisition. Le jeune seigneur se recorda de l'adieu que leur avait fait son grand-père, et le déclara. Périandre entendit fort bien ce qu'il disait ; toutefois, ne voulant pour ce en rien être plus doux ne plus indulgent vers son autre fils, envoya la part où il se retirait et cachait de lui, faisant défendre que plus on ne le reçût ; mais étant chassé d'une maison, il se retirait en l'autre : par quoi Périandre commanda lui-même à ceux qui le recevaient de lui refuser leur maison. L'enfant fit comme auparavant : chassé d'une maison, se retira vers quelque autre de leurs amis : et, jaçoit qu'on le reçût avec crainte, toutefois, à cause qu'il était fils de Périandre, il était logé et traité.

52. Enfin, Périandre fit publier que, s'il y avait plus homme qui le reçût ou bien communiquât avec lui, il encourrait peine arbitraire vers Apollo. Pourtant, depuis la publication faite, nul voulut plus parler à lui ne le recevoir : aussi Lycophron ne trouva raisonnable d'attenter sur la défense. Et par ce, durant contre le mal, se couchait et hébergeait ès porches des maisons, ne trouvant qui l'osât loger chez lui. Au quatrième jour, Périandre en eut pitié, voyant que son fils allait périssant de faim et de misère : par quoi modérant son courroux, le vint accoster et lui dit : « Venez çà, mon fils Lycophron ; lequel trouvez-vous meilleur, vous maintenir ainsi en souffrant, ou bien jouir de ma seigneurie et de mes biens, en vous rendant obéissant à votre père? Vous êtes mon fils, et me devez succéder au royaume de Corinthe ; et néanmoins vous choisissez une vie pauvre et chétive, en me contrevenant, et usant de dépit vers celui endroit qui moins le devez faire : car, si quelque malheur est avenu du côté dont vous me soupçonnez, certes, il est

tombé sur ma tête, et suis celui qui ai porté le plus pesant parchon[1], d'autant que j'ai blessé et offensé moi-même. Et je vous prie apprendre que mieux vaut faire envie que pitié : ensemble, combien est grande la cruauté de tenir son cœur contre ceux qui nous ont engendrés, et qui de beaucoup nous surpassent; bref, si m'en croyez, reprenez le chemin de ma maison. » Périandre le tâta avec toutes ces remontrances; mais Lycophron ne lui fit autre réponse, fors qu'il avait encouru la peine due à Apollo, ayant parlé et communiqué avec lui. Adonc Périandre connut que le mal de son fils était incurable, et par ce il délibéra de l'envoyer arrière de ses yeux. Si le fit charger dans un navire, et l'envoya à Corfou, dont il était souverain seigneur. Après, il dressa armée contre son beau-père Proclès, comme étant cause principale des fâcheries qu'il avait, et ne faillit de prendre Épidaure à force d'armes; mêmement prit Proclès, auquel néanmoins il donna la vie sauve.

53. Venu le temps que Périandre se trouva fort sur l'âge, et connut qu'il ne pouvait plus entendre aux affaires, les manier ne gouverner, il envoya à Corfou, et manda à Lycophron qu'il s'en vînt vers lui pour prendre le gouvernement du royaume : car il ne voyait rien de bon en son fils aîné, mais le trouvait morne et hébété. Lycophron méprisa son mandement, et ne lui daigna faire réponse. Ce nonobstant, Périandre, touché de l'amour de son fils, pour la seconde fois envoya vers lui sa sœur, estimant qu'il la croirait plus que tous autres. Arrivée vers lui, usa de ce langage : « Monsieur mon frère, mon ami, voulez-vous laisser tomber la seigneurie de Corinthe à autre qu'à vous, et que la maison de notre père se perde plutôt que vous y retourniez pour en être jouissant et possesseur? Je vous supplie, monsieur, avisez de vous rendre sur votre bien, et cessez désormais de vous affliger vous-même. Opiniâtreté est un franc fief fort sinistre et de très-mauvais présage. Par quoi, si m'en croyez, vous oublierez votre médecine, suivant laquelle vous voulez guérir un mal par un autre mal, et vous souviendrez que plusieurs préfèrent les façons douces et gracieuses aux justes

[1] Partage.

et raisonnables. Je vous assure que plusieurs ont été, lesquels, en voulant poursuivre le droit de leurs mères, ont perdu celui de leurs pères. Davantage, je vous apprends bien que seigneurie est une damoiselle fort inconstante, et si a néanmoins beaucoup de prétendants. Ces choses considérées, et aussi que le roi notre père s'en va fort vieil, je vous supplie, monsieur, ne cédez et ne laissez à autrui ce qui vous appartient. » Elle lui tint ce propos, selon qu'elle avait été instruite par son père, pour induire Lycophron à retourner; mais il répondit que jamais n'entrerait à Corinthe qu'il n'eût entendu la mort de son père. La jeune princesse s'en retourna sur ces termes, et, étant de retour, récita tout son voyage à son père, lequel y envoya pour la troisième fois, et commanda à un héraut faire entendre à Lycophron qu'il voulait achever le demeurant de sa vie à Corfou, et par ce lui priait qu'il s'en vînt à Corinthe pour être installé au royaume. Lycophron accepta ces offres, et devait Périandre passer à Corfou, et Lycophron à Corinthe. Les Corfousiens, avertis de cet échange, pour empêcher que Périandre ne vînt vers eux, firent mourir le jeune prince Lycophron, dont Périandre prit depuis punition et les en châtia rigoureusement.

54. Or, tantôt que les Lacédémoniens furent arrivés en Samos avec leur armée, qui était fort grosse, ils assiégèrent la ville et firent leurs approches jusqu'au pied de la muraille, laissant derrière eux une tour qui est sur le bord de la mer, environ le faubourg de la ville. Polycrate sortit bien accompagné pour secourir ceux de la tour, et chargea ses ennemis si vivement qu'il les contraignit de reculer. Adonc les auxiliaires et les Samiens saillirent par les créneaux de la tour, qui touchait jusqu'au cime de la montagne, et reçurent les Lacédémoniens si bravement, que bientôt ils leur donnèrent la chasse et les poursuivirent fort loin.

55. Mais si tous les Lacédémoniens, qui pour ce jour se trouvèrent en cet assaut, se fussent portés comme firent Archias et Lycope, sans doute ils eussent gagné la ville de Samos : car eux deux seuls, se fourrant travers les Samiens, en dépit d'eux entrèrent dans la ville, combien qu'enfin ils

se trouvèrent enclos et moururent léans. Autrefois je me suis trouvé avec un autre Archias, fils d'Archias Samien et arrière-fils de cestui-ci Lacédémonien, lequel était d'une race qui sur tous prisait et honorait les Samiens, et me conta que ce nom Samien avait été imposé à son père, parce que son aïeul était mort en Samos après avoir fait grandes armes. Et me disait qu'il portait cet honneur aux Samiens à raison que son aïeul fut par eux enterré magnifiquement aux dépens du public.

56. Quand les Lacédémoniens eurent tenu Samos assiégé l'espace de quarante jours, voyant qu'ils n'avançaient rien, ils retournèrent en la Morée. Et, pour donner cours à un propos qui est sans apparence du monde, on dit que Polycrate fit battre chez lui une monnaie de plomb doré, laquelle il départit aux Lacédémoniens, et avec ce retournèrent en leurs pays. Cette expédition fut la première que menèrent les Lacédémoniens en Asie.

57. Touchant les Samiens qui étaient venus assaillir Polycrate, quand ils connurent que les Lacédémoniens les laissaient, ils naviguèrent en Siphne, parce qu'argent leur faillait. Les affaires des Siphniens fleurissaient pour lors, et étaient riches sur tous les isolans de l'Asie : car ils avaient chez eux tant de minères d'or et d'argent que, seulement de la décime, fut assemblé un trésor en Delphi équivalent les plus riches de la terre. Leur coutume était de distribuer tous les ans par tête le recueil provenant desdites minères d'or et d'argent. Quand donc ils eurent fait fonds de tel trésor en Delphi, ils demandèrent à l'oracle si les richesses qu'ils avaient présentes leur demeureraient longtemps, et Pythie leur répondit en ces vers :

Quand en Siphne se trouveront bâtis
Un prytanée et un palais ornés
De pierre blanche, alors soyez sortis
D'homme prudent, et garde vous donnez
Du héraut rouge et escadron de bois.

Les Siphniens avaient lors une maison de justice et un prytanée de pierre parienne.

58. Toutefois, ils ne purent entendre l'oracle, ne quand

il fut répondu, ne quand les Samiens furent arrivés, combien qu'ils accélérèrent leur venue, et soudain dépêchèrent une ambassade vers la ville dans un de leurs navires. Anciennement, tous vaisseaux de mer étaient peints de rouge, et était ce que Pythie avait prédit aux Siphniens, quand elle leur avait commandé se donner garde de l'escadron de bois et du héraut rouge. Étant donc l'ambassade arrivée, elle requit aux Siphniens prêter dix talents aux Samiens; mais elle fut refusée. Et par ce commencèrent les Samiens à piller les places, terres et seigneuries des Siphniens, qui, tantôt après en être avertis, voulurent aller au-devant; mais, les ayant rencontrés, ils se trouvèrent les plus faibles; et plusieurs qui ne purent regagner la ville furent depuis rachetés cent talents.

59. Ils ne traitèrent si doucement les Hermionées, mais, en lieu d'argent, prirent sur eux l'île de Thyrée, qui est en la Morée, et la baillèrent en garde aux Trézéniens. Au reste, ils bâtirent Cydoine en Crète, bien que, à cette intention, ils n'avaient navigué celle part, mais afin de jeter les Zacynthiens de l'île. Ils y demeurèrent cinq ans avec grande prospérité et abondance de tous biens, durant lesquels ils bâtirent tous les temples qui sont en ladite ville de Cydoine, ensemble le temple de la déesse Dictyne[1]. Au sixième an, les Éginètes gagnèrent contre eux une bataille sur mer, et subjuguèrent de tout point eux et les Candiens, désarmant leurs navires des mufles[2] dont les proues étaient garnies, et les offrant au temple de Minerve qui est en Égine. Ils usèrent ainsi de rigueur vers les Samiens pour l'inimitié qu'ils leur portaient, à cause que, régnant Amphicrate en Samos, les Samiens avaient premièrement fait la guerre contre Égine, en laquelle ils firent beaucoup de maux aux habitants, et les habitants à eux.

60. J'ai davantage étendu mon propos touchant les Samiens, parce qu'ils ont fait trois les plus grands ouvrages qui soient en toute la Grèce. Le premier est qu'ils ont percé une montagne de part en autre, laquelle est haute de cent

[1] Diane, ou selon d'autres Britomartis, ou bien encore Aphéa. — [2] C'étaient des hures de sanglier.

cinquante toises, et ont commencé par le pied, étendant le pertuis la longueur de sept stades, en lui donnant huit pieds de haut et autant de large. Après, ils ont fouillé, le long et travers du pertuis, un conduit, profond de vingt coudées et large de trois pieds, par lequel dans tuyaux ils tirèrent en la ville une belle et grosse fontaine. Et fut architecteur de ce conduit Eupaline de Mégare, fils de Naustrophe. Pour le second, ils ont levé près le port une dune en la mer, haute de vingt toises ou environ, et longue de deux stades et plus. Pour le tiers, ils ont bâti un temple, le plus grand dont nous ayons eu connaissance, et en fut le premier architecteur Rhèce, fils de Philée, natif du pays. Et voilà pourquoi j'ai plus étendu ce propos.

61. Pour revenir à Cambyse, pendant qu'il séjourne à Memphis, continuant sa manie, deux frères mages se lèvent contre lui, à l'un desquels il avait laissé le gouvernement de sa maison au partir de la Persie. Ce mage, sachant que Smerdis avait été secrètement tué, et que peu de Perses en avaient eu connaissance, mêmement que plusieurs pensaient qu'il fût encore vivant, après avoir bien ruminé la chose, il pensa comment il pourrait empiéter le royaume. Il avait un sien frère qui lui tenait couple à rebeller, et qui de visage ressemblait grandement à Smerdis, fils de Cyrus, que Cambyse avait fait mourir, nonobstant qu'il fût son frère, ne seulement ressemblait à Smerdis, mais davantage portait aussi son nom. Quand le mage Patizithès l'eut bien leurré et appris à jouer son personnage, il l'intronisa au siége royal, et de ce pas dépêcha hérauts çà et là, mais principalement envoya en Égypte signifier aux soldats de l'armée de Cambyse que désormais ils eussent à écouter les commandements de Smerdis, fils de Cyrus, et non plus ceux de Cambyse.

62. Les hérauts firent devoir de publier ce nouveau règne ès lieux et pays où ils furent envoyés, principalement celui qui avait été ordonné pour l'Égypte, lequel trouva Cambyse avec son armée en Syrie, en une ville nommée Ecbatane, où, se présentant au milieu de l'armée, publia et déclara sa charge. Cambyse, entendant la publication de ce héraut, et

cuidant qu'il dît la vérité, dont s'ensuivait que Prexaspe l'avait trahi, et que, étant envoyé pour faire mourir Smerdis, n'en avait rien fait, jeta la vue sur Prexaspe et lui dit : « Prexaspe, vous n'avez point accompli mon commandement. — Sire, répondit Prexaspe, il ne peut être vrai que votre frère Smerdis se soit élevé contre vous, et vous ose assurer que jamais il ne vous donnera empêchement grand ne petit : car je suis certain d'avoir exécuté votre commandement en sa personne et de l'avoir enterré avec ces miennes mains. Toutefois, si les morts ressuscitent pour rebeller, je suis d'avis qu'en attendiez autant d'Astyage le Médois. Mais s'ils mordent aussi peu cette année que l'an passé, vous ne devez craindre que du côté de Smerdis vous naisse aucun nouveau détriment. Et partant, Sire, je serais d'avis qu'on envoyât après le héraut pour savoir de lui de par qui il est venu nous signifier d'obéir à Smerdis. »

63. Cambyse trouva bon l'avis de Prexaspe, et par ce fut poursuivi le héraut et amené. Si lui parla Prexaspe en cette manière : « Écoutez, monsieur le héraut, dites-vous pas que vous êtes envoyé par Smerdis, fils de Cyrus? Il faut que vous nous dites vérité, et puis vous en irez à Dieu. En quelle forme vous est-il apparu quand il vous a commandé venir par deçà publier son édit, ou bien qui est celui de ses gens qui vous a envoyé? » Le héraut répondit : « Sachez, monseigneur, que, depuis le temps que le roi partit avec son armée pour venir en Égypte, je n'ai vu Smerdis, fils de Cyrus; mais celui qui m'a commandé venir par deçà est le mage que le roi a laissé en Persie pour le gouvernement de sa maison, lequel m'a dit que Smerdis, fils de Cyrus, me commandait parler à l'armée comme j'ai fait. » Ainsi répondit le héraut sans rien mentir. Cambyse dit lors à Prexaspe : « Je connais que vous êtes hors de toute coulpe, et que, comme bon et loyal serviteur, vous avez exécuté ce qui vous a été commandé; mais, je vous prie, dites-moi, qui pensez-vous que soit le Perse, lequel, pour rebeller contre moi, a supposé le nom de Smerdis? — Sire, répondit Prexaspe, il m'est avis que j'entends toute cette trame. Indubitablement, ce sont mages qui vous dressent cet alarme, dont l'un est

Patizithès, que vous avez laissé pour la conduite des affaires de votre maison, et l'autre est son frère, nommé Smerdis. »

64. Cambyse, oyant nommer Smerdis, se sentit frappé de la vérité du propos que lui tenait Prexaspe, et du songe qu'il avait fait quand il lui sembla qu'il voyait homme lui nonçant que Smerdis, assis au trône royal, touchait de la tête jusqu'au ciel. Et connaissant que, follement et sans cause, il avait fait mourir son frère, il se prit à pleurer et mener grand deuil; puis, se lamentant et dépitant tout son malheur, monta à cheval avec délibération de tirer en diligence droit à Souses. Mais, en montant, son cimeterre lui tomba du fourreau et le blessa en la cuisse, à l'endroit où il avait frappé Apis, dieu des Égyptiens. Se sentant blessé, il demanda le nom de la ville où il était, et il lui fut répondu qu'elle se nommait Ecbatane. Il faisait cette demande pour cause qu'il lui avait été répondu par l'oracle de Buto qu'il finerait sa vie en Ecbatane, suivant laquelle réponse il avait estimé qu'il mourrait vieil en Ecbatane de Médie, où étaient tous ses affaires et négoces; mais l'oracle entendait d'Ecbatane, ville de Syrie. Cambyse, oyant le nom de la ville, s'étonna, et, tant à cause de la fâcherie que lui voulait donner le mage que de la plaie que lui avait faite son cimeterre, il abandonna toute folie précédente, et, ayant compris le sens de l'oracle, dit : « Je connais que, par fatale destinée, Cambyse doit ici finir ses jours. »

65. Et à tant se tut. Environ vingt jours après, il fit appeler les principaux seigneurs perses qui étaient en son armée, et leur fit cette harangue : « Messieurs mes amis, je suis contraint vous découvrir le plus secret de mes actes, lequel est que, moi étant en Égypte dormant, avis me fut que je voyais chose que trop plus profitable me serait n'avoir jamais vue. Il me sembla que de ma maison venait un messager me portant nouvelles que Smerdis, assis au trône royal, touchait de la tête jusqu'au ciel. Au moyen de quoi, redoutant que mon frère quelque jour me jetât du royaume, je besognai en son endroit plus légèrement que sagement, pour autant, comme je crois, qu'il n'est en puissance de l'homme détourner ce qui est à venir. Ainsi moi, pauvre roi mal

avisé, j'envoyai Prexaspe à Souses pour faire mourir Smerdis, et vivais, depuis le crime perpétré, sans crainte nulle, faisant état qu'après Smerdis ôté des vivants, jamais autre homme ne s'élèverait contre moi. Ce nonobstant, aujourd'hui, je me trouve frustré de mon espoir, ayant été pour néant homicide de mon frère, et me voyant pareillement priver et dépouiller de mon royaume : car c'était Smerdis le mage qui me fut montré en vision pour devoir reheller contre moi. J'ai donc fait et commis ce malheureux acte : par quoi il vous convient penser que plus n'avez Smerdis, fils de Cyrus, et qu'aujourd'hui les mages se tiennent saisis du royaume, desquels j'avais laissé l'un superintendant de ma maison, et l'autre est son frère, nommé Smerdis. Mais, ô moi infortuné! celui qui me devait venger de telle injure, par l'entreprise de ses plus proches est mort pauvrement et iniquement! Et pourtant, attendu que Smerdis n'est plus, j'ai besoin, en second lieu, vous donner charge, seigneurs perses, et vous commander ce que moi, étant présentement au lit de la mort, je veux par vous être fait et accompli; et je supplie par les dieux royaux vous tous qui êtes ici présents, et spécialement les Achéménides, que derechef vous ne permettiez le royaume venir ès mains des Mèdes. Mais si par dol et cautèle l'ont usurpé, par dol et cautèle vous leur ôtiez, ou bien si par force s'en veulent emparer, par force vous le recouvriez. Ce faisant, je requiers que la terre vous produise son fruit, et que vos femmes et votre bétail soient féconds; finalement, que vous demeuriez à toujours en liberté. Mais, si ne recouvrez la monarchie et ne vous mettez en effort de ce faire, je prie que le rebours vous avienne. » Ce propos achevé, Cambyse se mit à pleurer et détester tout l'état de sa vie.

66. Et voyant les Perses que leur roi pleurait, tous rompirent et déchirèrent leurs habillements avec grands cris et lamentations. Depuis, quand l'estiomène[1] eut pénétré jusqu'à l'os, incontinent toute la cuisse lui sécha et devint morte et altérée, dont s'ensuivit le trépas de Cambyse, fils de Cyrus, n'ayant en tout régné que sept ans et cinq mois, et ne

[1] Gangrène.

laissant de son corps aucune lignée masculine ne féminine. Les Perses qui se trouvèrent là présents ne purent croire que les mages eussent occupé le maniement des affaires, mais que Cambyse avait ainsi parlé de la mort de Smerdis pour le rendre odieux à toute la nation persique.

67. Et tenaient pour tout certain que c'était Smerdis, qui, comme roi, s'était élevé contre Cambyse. Et, d'autre part, Prexaspe niait à plate couture qu'il eût fait mourir Smerdis : car ce n'était son plus sûr, après la mort de Cambyse, confesser qu'il eût occis de sa main le fils de Cyrus. Étant donc Cambyse décédé, le mage commença à régner franchement et sans crainte, supposant le nom de Smerdis, fils de Cyrus, par l'espace de sept mois qui restaient à parfournir par Cambyse pour le parfait de huit ans régnés, durant lesquels sept mois il usa de grandes libéralités vers les sujets : par quoi fut fort regretté, après sa mort, de tous les Asiens, fors des Perses : car il avait envoyé vers toutes les nations, et fait publier qu'il les exemptait de tout service de guerre, de tailles, subsides et tributs pour trois ans, laquelle publication avait été faite dès le commencement de sa rébellion.

68. Au huitième mois, il fut découvert par le moyen qui s'ensuit. Entre les Perses était un fils de Pharnaspe, nommé Otanès, égal aux plus grands seigneurs en biens et noblesse de race, lequel fut le premier qui se douta que ce mage n'était point Smerdis, fils de Cyrus, mais était celui qu'il fut trouvé par après; et prenait cette conjecture pour autant que monsieur le mage ne sortait jamais du logis et n'appelait vers soi aucun des seigneurs. Ayant donc cette soupçon, il besogna ainsi : Cambyse soulait[1] tenir une sienne fille, nommée Phédyme, qui lors était au mage, et se servait d'elle comme de toutes les femmes de Cambyse. Otanès envoya vers elle savoir avec quel homme elle soulait dormir, si avec Smerdis, fils de Cyrus, ou bien avec autre. Elle lui manda qu'elle ne connaissait le personnage, et ne savait qui était Smerdis, fils de Cyrus, ne celui qui couchait avec elle. Il y renvoya derechef avec ce mandement : « Ma fille, puisque

[1] Avait coutume.

vous ne connaissez Smerdis, fils de Cyrus, je vous prie, apprenez de madame Atosse qui est celui avec lequel elle et vous soulez coucher : car elle ne peut ignorer qu'elle ne connaisse fort bien son frère. » La fille répondit : « Monsieur, il ne m'est possible de parler à madame Atosse, ne voir aucune des femmes qui sont pour coucher avec le roi : car, depuis que ce seigneur, quel qu'il soit, est venu à régner, il nous a écartées les unes des autres et logées chacune à part. »

69. Ces paroles de plus en plus découvrirent l'affaire à Otanès, et par ce il envoya le troisième message vers sa fille, disant ainsi : « Ma fille, il faut que vous, qui êtes sortie de tant noble et haut lignage, preniez le péril que vous commande votre père : car, si ce n'est Smerdis, fils de Cyrus, ainçois[1] est celui dont je me doute, il ne faut qu'il échappe ainsi à bon marché d'avoir ordinairement couché avec vous et de s'être attribué la monarchie des Perses, mais convient qu'il soit puni. Pourtant[2], voici que vous ferez. Quand il couchera avec vous et verrez qu'il sera endormi, ne faillez à lui tâter les oreilles : car, si trouvez qu'il les ait saines et entières, vous pouvez estimer que serez couchée avec Smerdis, fils de Cyrus; mais, au contraire, si le trouvez essoreillé[3], sans point de doute vous serez couchée avec Smerdis le mage. Phédyme répondit qu'elle se mettrait en grand danger si entreprenait telle chose : « Car, disait-elle, s'il est ainsi que ce roi n'ait point d'oreilles, et il me surprenne quand je le tâterai, pour certain il me fera mourir; toutefois, j'entreprendrai le hasard. » Et ainsi promit à son père d'exécuter son commandement. Cambyse, régnant, avait fait couper les oreilles audit Smerdis, mage, pour cause qui n'était de petite conséquence, mais fort atroce. Voulant donc madame Phédyme, fille d'Otanès, accomplir sa promesse, quand fut son rang d'aller vers le mage (car les femmes couchent par tour avec les Perses), elle se rendit en sa chambre et coucha avec lui; et voyant qu'il était au plus profond de son somme, elle lui tâta les oreilles, et connut aisément qu'il n'en avait point. Par quoi, sitôt que

[1] Mais. — [2] Par conséquent. — [3] Privé d'oreilles.

le jour fut venu, elle envoya vers son père lui signifier ce qu'elle avait fait et trouvé.

70. Adonc Otanès prit avec soi Aspathinès et Gobryas, deux des principaux seigneurs perses, estimant qu'ils étaient fort propres pour lui garder la foi, et leur déclara le fait. Et, pour autant qu'eux-mêmes avaient eu soupçon que la chose était telle, quand ils eurent ouï parler Otanès, ils comprirent fort bien son dire. Si conclurent que chacun d'eux s'accompagnerait d'un autre seigneur perse, dont il se fierait grandement. A ce moyen, Intapherne fut introduit en la compagnie par Otanès, Megabyze par Gobryas, et Hydarnès par Aspathinès. En cet instant, voici arriver à Souses Daire [1], fils d'Hystaspe, qui venait du camp des Perses, où son père était connétable [2].

71. Les six furent d'avis de l'associer avec eux, et, étant assemblés sept, promirent la foi les uns aux autres, puis opinèrent de ce qui était à faire. Mais quand Daire fut en rang de dire, il parla ainsi : « Messieurs, pensant être seul qui sût et connût que la couronne royale est usurpée par les mages, et que, pour tout certain, Smerdis, fils de Cyrus, est trépassé, je suis venu par deçà, en diligence extrême, pour trouver moyen de faire mourir le mage. Mais puisque vous savez l'affaire comme moi, je suis d'avis qu'il faut diligenter besogne, sans remettre et différer de jour en autre : car, indubitablement, c'est pour le plus expédient et pour le plus sûr. » Otanès répondit : « Enfant d'Hystaspe, je sais que vous êtes sorti d'un bon et vaillant père, et connais maintenant que vous ne vous montrez en rien inférieur à lui. Toutefois, si m'en croyez, vous ne précipiterez telle entreprise sans avoir pris aucun conseil; mais vous y gouvernerez avec grande et mûre prudence et sagesse, car ainsi doivent entreprendre plusieurs de même ligue. » Daire répondit : « Messieurs, je vous avertis que, si vous procédez en la manière qu'a proposée Otanès, sans doute vous périrez pauvrement : car il se trouvera quelqu'un qui, pour être particulièrement rémunéré du mage, ira lui découvrir toute votre embûche. Et par ce, si vous avez envie de faire telle

[1] Darius. — [2] En grec, hyparque, c'est-à-dire lieutenant.

entreprise, vous-mêmes devez être les exécuteurs. Ensemble, puisque vous avez été d'avis que plusieurs en aient eu connaissance, et que, d'abondant, m'avez pris des vôtres, je suis d'opinion que dès aujourd'hui nous dépêchions matière. Ou bien sachez, de par moi, que, si laissez perdre l'opportunité de ce jour, nul ne préviendra pour m'accuser devant le mage, mais irai moi-même vous déceler à lui. »

72. Otanès, voyant que Daire les pressait, dit : « Puisque vous nous contraignez d'ainsi précipiter l'affaire, et ne permettez que nous différions un seul jour, déclarez-nous comment nous pourrons entrer dans le logis du roi, et par quel bout nous commencerons à exécuter l'entreprise : car, comme vous savez, gardes sont assises et ordonnées par tout le château, et, si ne le savez, au moins l'avez ouï dire. Je vous prie, dites-nous par quel moyen nous pourrons passer au travers. » Daire répondit : « Seigneur Otanès, apprenez que plusieurs choses ne se peuvent déclarer par paroles, mais bien par effet; et, au contraire, plusieurs se déclarent fort bien avec la langue, mais d'elles ne ressortit aucun acte insigne. Et vous-même savez qu'il n'y a nulle difficulté à passer les gardes, car, attendu les qualités dont nous sommes, il n'y aura celui, tant soit-il brave, qui ne nous fasse voie, partie pour la révérence qu'ils nous doivent, partie pour crainte qu'ils auront de nous offenser. Et, de ma part, j'ai la plus belle couverture du monde, de laquelle nous servirons, si m'en croyez. Je dirai que je viens du camp des Perses, et que, de par mon père, j'ai à porter parole au roi; et passe, il faut mentir quand besoin est : car même raison incite à mentir et dire vérité. Les uns mentent pour l'espoir du profit qui leur reviendra en disant mensonge, et les autres disent vérité afin aussi d'en tirer et arracher quelque guerdon[1], encore qu'il s'en trouve quelqu'un qui plus suit ce qui lui est de nature. Pourtant, nous qui manions cette entreprise, nous devons être conduits de même pratique; et, s'il avient que n'en percevions loyer ne émolument aucun, lors le vrai disant sera menteur, et le menteur vrai disant. Au reste, si quelque huissier nous est gracieux, je suis d'avis

[1] Récompense, profit.

qu'avec le temps mieux lui en soit; mais, si aucun fait semblant de nous repousser, il lui faut montrer qu'il n'est pas notre ami. Et là-dessus nous nous jetterons dans la porte et mettrons main à l'œuvre. »

73. Ce propos achevé, Gobryas dit : « Messieurs, il est tout notoire qu'il nous sera trop plus honorable de nous montrer vaillants et vertueux à recouvrer la monarchie, ou bien de mourir, si ne pouvons ce faire, attendu que sur nous, qui sommes Perses, veut dominer un Mède mage, voire qui est essoreillé. Ceux d'entre nous qui se sont trouvés à la fin de Cambyse se doivent souvenir des malédictions qu'il a données aux Perses, s'ils ne se mettent en devoir de recouvrer la monarchie : chose qui lors ne put entrer en nos esprits, mais pensions qu'il parlât ainsi pour calomnier son frère. A cette cause, je donne ma voix à la résolution du seigneur Daire, et conclus, suivant ce qu'il a voulu persuader, que, sans rompre cette assemblée et sans prendre autre chemin, nous marchions droit contre le mage. » Ainsi parla Gobryas, et fut son opinion de tous approuvée.

74. Sur le point de cette délibération, fortune voulut que ce cas avint. Ainsi que les mages avisaient à la conduite de leur fait, ils trouvèrent qu'ils devaient rendre Prexaspe leur ami, à raison que Cambyse lui avait fait beaucoup de tort, et ne fut seulement que quand d'un trait d'arc il navra son fils mort. Et davantage il était seul qui savait la vérité de la mort de Smerdis, fils de Cyrus, pour l'avoir occis de sa main propre. Au demeurant, il était fort prisé et estimé parmi les Perses. Pour ces causes, ils le mandèrent vers eux, et le gagnèrent tant qu'ils purent en prenant foi et serment de lui qu'il tiendrait la chose à lui seul, et ne décèlerait à homme du monde la tromperie qu'ils jouaient aux Perses, lui faisant au parmi un million de belles promesses. Prexaspe leur accorda toutes leurs demandes, de façon qu'ils ajoutèrent foi à son dire, et par ce lui proposèrent en second lieu qu'ils voulaient faire crier à son de trompe que les Perses eussent à se trouver devant le château; et sur ce le priaient de monter en une tour et faire entendre au peuple que Smerdis, fils de Cyrus, était celui qui régnait sur eux, et non autre.

Ils s'adressèrent à lui, pour autant que les Perses lui ajoutaient plus de foi qu'à nul autre des seigneurs, et que souvent il leur avait affirmé que Smerdis, fils de Cyrus, était encore vivant.

75. Prexaspe leur répondit, comme dessus, qu'il était prêt à ce faire. Et par ce, quand les mages eurent fait convoquer les Perses, ils le firent monter pour parler au peuple; mais il oublia sciemment le propos dont ils l'avaient requis, et, commençant sa harangue par Achéménès[1], discourut toute la généalogie de Cyrus, laquelle finalement récitée, il vint à remémorer tous les biens qu'icelui Cyrus avait faits aux Perses, et de là entra en matière pour découvrir la vérité, disant que par le passé il l'avait cachée et celée, pour cause qu'il ne lui était sûr de dire les choses comme elles avaient été faites, mais que de présent nécessité le contraignait. Et lors il déclara comment Cambyse l'avait contraint de faire mourir Smerdis, fils de Cyrus, et que non lui mais bien les mages régnaient. Et, après avoir donné infinies malédictions aux Perses, si arrière[2] ils ne recouvraient la monarchie et prenaient punition des mages, il se précipita du haut en bas de la tour. Ainsi fina ses jours Prexaspe, qui toute sa vie avait été personnage notable et de grande réputation.

76. Quand les sept seigneurs eurent résolu de mettre incontinent la main sur les mages, et ne plus différer en sorte aucune, ils partirent pour aller faire prière aux dieux, ne sachant rien du fait de Prexaspe; mais, comme ils furent à mi-chemin, ils en ouïrent le bruit. Adonc ils se détournèrent du chemin pour parlementer ensemble, et fut l'avis d'Otanès qu'il fallait délayer[3] et ne rien entreprendre qui ne fût licite et raisonnable. D'autre, le seigneur Daire opina que soudain, et sans aucun délai, il convenait marcher et exécuter ce qui était arrêté. Comme ils étaient en cette contrariété, sept paires de sacres[4] leur apparurent hachant dru et menu après deux paires d'autours, lesquels ils buffetaient[5], pillaient et bourraient fort rudement. Les seigneurs,

[1] Chef de la famille royale des Perses.— [2] Avant peu. — [3] Différer. — [4] Éperviers. — [5] Maltraitaient.

voyant ce passe-temps, commencèrent tous à louer et approuver la sentence du seigneur Daire, et s'acheminèrent vers le château, fort assurés pour la vue des oiseaux.

77. Venus à la porte, trouvèrent comme avait dit le seigneur Daire : car les gardes firent honneur à tels personnages, qui étaient les premiers des Perses, et ne pensèrent jamais qu'ils fussent pour exécuter telle besogne, voyant qu'ils venaient en compagnie de si hautes couleurs et si magnifique[1], tellement qu'on ne les enquit d'un seul mot. Quand ils furent entrés en la salle, ils trouvèrent les eunuques établis pour porter au roi nouvelles des arrivants. Ils leur demandèrent qu'ils allaient cherchant et quelle était la cause de leur venue; et cependant menaçaient les huissiers qui les avaient laissés entrer, ensemble voulaient empêcher les seigneurs de passer plus outre. Alors ils se dirent les uns aux autres : « Tue! tue! » Et, mettant la main à la dague, firent trépasser les eunuques, puis se jetèrent soudain dans la chambre.

78. Là étaient les deux mages consultant[2] le fait de Prexaspe, lesquels, oyant le bruit et le cri des eunuques, vinrent tous deux celle part, et, voyant la façon de procéder, eurent recours à leur force et hardiesse. L'un se saisit d'un arc, et l'autre d'une javeline. Si fut la mêlée rude; toutefois, celui qui avait l'arc, pour être tenu de près, nullement ne s'en pouvait aider. Mais l'autre, qui tenait la javeline, s'en défendait vaillamment, tant qu'il en navra Aspathinès en la cuisse et Intapherne en l'œil, lequel il perdit, sans toutefois que mort ensuivît. Ces deux blessés par l'un des mages, quand l'autre vit que son arc lui était inutile, il prit sa course vers une garde-robe qui avait entrée en la chambre, pensant en soi-même qu'il se remparerait de l'huis; mais deux des sept, Gobryas et Daire, le poursuivirent si roidement qu'ils entrèrent pêle-mêle. Gobryas saisit le mage au corps, par quoi Daire demeura tout piqué, pensant, à cause de l'obscurité du lieu, comment il pourrait faire sans toucher Gobryas; mais Gobryas, le voyant demeurer oisif, lui demanda pourquoi il ne jouait de la main; et il

[1] Le texte dit comme guidés par les dieux. — [2] S'entretenant sur.

répondit : « Je regarde à ne vous point frapper. » Gobryas lui dit : « Donnez à tous deux de l'épée travers le corps. » Daire, écoutant cette parole, tira un coup et rencontra le mage.

79. Quand les deux furent occis, les seigneurs leur tranchèrent les têtes, et laissèrent léans les deux des leurs qui avaient été blessés, tant pour ce qu'ils ne pouvaient marcher que pour garder le château. Les autres cinq sortirent avec les têtes des deux mages, faisant grande rumeur. Ils appelaient tous les Perses pour conter leur entreprise et montrer ces têtes. Quant et quant, ils faisaient mourir tous les mages qu'ils trouvaient en leur chemin; et, si la nuit ne les eût surpris, il n'en fût demeuré pas un vivant. Les Perses solennisent publiquement cette journée plus que toute autre, et en font fête fort solennelle, qu'ils appellent *magophonie,* c'est-à-dire occision de mages. Ce jour, il n'est permis à aucun mage se trouver en public, mais se tiennent enfermés chez eux sans sortir.

80. Quand le tumulte, qui dura cinq jours, fut apaisé, les seigneurs qui s'étaient bandés contre les mages tinrent conseil sur tous les affaires du royaume, et là furent faites harangues qu'aucuns Grecs ne peuvent croire; tant y a toutefois et la vérité est qu'elles furent prononcées. Otanès fut d'avis que les choses fussent maniées en commun par tous les Perses, et dit ainsi : « Je ne suis point d'opinion qu'aucun de nous soit désormais fait monarque, pour autant que c'est un gouvernement qui n'est ne beau ne bon. Qu'ainsi soit [1], regardez à quel bandon et insolence était parvenu Cambyse; en après, concevez en vous-mêmes l'audace du mage, et finalement pensez comment monarchie peut être bien instituée et établie quand elle a liberté de faire tout ce que bon lui semble, sans être tenue à compte ne à raison vers aucun : car que le plus homme de bien du monde soit constitué en cet état, si sera-t-il détraqué et perdra le train de toutes bonnes et louables opinions. Il deviendra arrogant et insolent à cause des grands biens, et davantage haine s'engendre naturellement en l'homme dès sa naissance : les-

[1] Pour preuve, comme exemple.

quels deux, insolence et haine, depuis qu'ils sont logés en l'homme, certainement toute iniquité abonde en lui; et n'est chose tant injuste ne déraisonnable qu'il n'entreprenne, maintenant par insolence et bandon, et maintenant par haine. Et toutefois il serait besoin à roi bien conditionné qu'il fût fort éloigné de toute haine et malveillance. Pourtant j'ose affirmer que l'état d'une communauté[1] se trouvera tout contraire et dissemblable au monarque, lequel hait les gens de bien, vertueux et vaillants, et favorise les méchants. Et qui lui est le plus mal séant de tout, il prend plaisir à ouïr mal parler d'autrui et aux rapports qu'on lui fait. Davantage, si vous l'émerveillez et louez modestement, il est marri que ne le faites à toute bride; et si le faites, il le trouvera mauvais, et estime flatterie tout ce que vous lui dites. Au reste, je vous vais dire le comble de toutes ses males façons. Il enfreint, change et abolit les lois et coutumes du pays; il force les femmes de ses sujets et fait mourir ses hommes sans cause connue. Au contraire, la communauté, tenant les rênes d'un gouvernement, prend, en premier lieu, un nom très-beau : c'est équalité[2]; en après, elle ne fait rien tel que le monarque, car elle tient les offices par sort, et n'a point d'état qui ne soit sujet à correction; finalement, elle rapporte tous ses conseils, avis et délibérations en commun. A ces causes, messieurs, je dis, pour résolution, que nous devons abandonner monarchie et introduire démocratie. La raison si est que, en plusieurs, se trouvent toutes choses. » Otanès donc mit cette opinion en avant.

81. Mais le seigneur Mégabyse suada[3] qu'ils se tournassent au gouvernement qui se nomme oligarchie, et fut tel son langage : « Messieurs, je suis d'accord avec le seigneur Otanès en ce qu'il a dit, comme redoutant la tyrannie du monarque; mais, touchant ce qu'il veut transporter la souveraine puissance ès mains d'une communauté, certes il se mécompte : car il est certain que rien ne se trouve plus ignorant ne plus effréné que la multitude d'un peuple lourd

[1] République. — [2] Égalité : en grec, isonomie, égalité des droits. — [3] Conseilla.

et inutile. Par quoi ne faut aucunement souffrir ne permettre que ceux qui veulent fuir l'insolence d'un monarque tombent en celle d'un peuple farouche et désordonné : car, si le monarque fait quelque chose, il la fait comme connaissant ; mais en un peuple il n'y a connaissance, sens ne entendement. Et comment connaîtra-t-il, quand il n'a point appris ? Davantage, il ne sait bien honneur ne courtoisie du monde, et se fourre parmi les affaires sans discrétion, comme la rivière qui se déborde avec grand ravage et impétuosité d'eau. Pourtant je conseille que ceux se servent du peuple, lesquels ont envie que les affaires des Perses soient mal régis et gouvernés. Au regard de nous, quand nous aurons élu certain nombre d'hommes sages et vertueux, je suis d'avis que nous leur baillions la puissance suprême, m'assurant que nous serons de la partie. Si conclus qu'il est tout vraisemblable que des gens de bien sont bons les conseils. »

82. Quand le seigneur Mégabyse eut baillé cette opinion, le seigneur Daire opina le troisième, et dit ainsi : « Il me semble, messieurs, que, comme le seigneur Mégabyse a fort bien parlé quant à ce qui fait contre l'état populaire, pareillement il s'est abusé quant à oligarchie : car, supposé que les trois, démocratie, oligarchie et monarchie, soient très-bonnes, je soutiens, nonobstant, que monarchie surmonte de beaucoup les deux autres, à raison qu'il ne se peut rien trouver meilleur que le gouvernement d'un seul homme de bien, lequel, usant de bon entendement, gouverne une multitude sans commettre faute digne de répréhension. Cependant je me tais des conseils et délibérations qu'il prend contre les adversaires et les malversants. Mais en l'état d'oligarchie, où plusieurs s'empêchent [1] du bien public, haines et inimitiés sont coutumières : car chacun d'eux, pour être coryphée et coq par-dessus tous, veut vaincre en ses opinions, qui est cause qu'ils tombent en rancunes et envies les uns contre les autres, dont naissent séditions, et de séditions meurtres, et de meurtres on vient à la monarchie. En quoi est à connaître combien monarchie

[1] Se mêlent, s'occupent.

est meilleure qu'oligarchie. Au surplus, quant à l'état populaire, je dis qu'il est impossible qu'en icelui ne se trouve beaucoup de malice, laquelle toutefois n'engendre aucune inimitié, mais plutôt grandes ligues et amitiés : car ceux qui mal gouvernent une république demeurent secrets jusqu'à ce qu'il se trouve homme qui, prenant autorité sur le peuple, les fasse cesser. Alors tel est admiré, et avec cette admiration il ose apparoir[1] et se porter pour monarque. Quoi faisant, il montre évidemment que des gouvernements monarchie est la plus forte, la plus suffisante, ferme et assurée. Et, afin que je comprenne le tout en un mot, je vous prie, dites-moi, comment avons-nous recouvré liberté, et qui nous l'a donnée? Je conclus donc, puisque vous êtes remis en liberté par le moyen d'un seul homme, que vous embrassiez monarchie; autrement, vous enfreindrez lois et coutumes du pays fort bien établies : qui ne sera, de ce je vous assure, pour le meilleur. »

83. Ces trois opinions furent mises en avant, dont la troisième fut approuvée par les quatre seigneurs qui restaient à opiner. Et voyant Otanès qu'il l'avait perdu tout à trac[2], derechef il parla en cette sorte : « Messieurs, il est maintenant tout clair et manifeste qu'il est de nécessité que l'un de nous soit roi, soit que le preniez par sort, ou que nous nous en remettions à la commune des Perses, qui choisira celui qui lui plaira, ou soit finalement par quelque autre expédient. Au regard de moi, je vous promets bien que je ne prendrai débat avec vous quant à ce point : car je ne veux ne gouverner ne être gouverné, et vous quitte ma part du royaume, à la charge toutefois que moi, les miens ne ma postérité ne seront jamais vos sujets ne vassaux. » Cette protestation faite, les six lui accordèrent son dire : au moyen de quoi il se retira à part, ne voulant en rien se formaliser à l'encontre d'eux. Jusqu'à ce jour, sa maison demeure seule franche parmi les Perses, sans reconnaître aucun seigneur lige[3], et, qui plus est, elle a commandement en tout ce que bon lui plaît, pourvu qu'elle n'excède les lois des Perses.

[1] Se faire voir, se déclarer. — [2] Tout à fait. — [3] Lié par une obligation féodale.

84. Or, les six avisèrent comment ils pourraient faire un roi avec la plus juste et sainte voie que possible leur serait. Mais premièrement ils furent d'avis, au cas que le royaume n'échût au seigneur Otanès, qu'à lui et à ses successeurs les Perses seraient à toujoursmais tenus et obligés donner par chacun an un accoutrement médois, et lui faire présent de tout ce qui est plus précieux en la Persie; et firent ce décret à cause que le seigneur Otanès avait été premier qui avait pris délibération sur le fait du mage, et à cette fin les avait assemblés. Et voilà qui fut particulièrement donné et concédé à Otanès. Mais, en général, il fut dit que les sept pourraient dorénavant entrer en la chambre du roi sans parler à aucun des gardes ne des huissiers, n'était d'aventure que le roi dormît avec femme; davantage, qu'au roi ne serait permis se marier ailleurs qu'en la race d'eux sept. Au reste, ils avisèrent de cet expédient quant au royaume, savoir que, le lendemain, dès soleil levant, ils se trouveraient en un certain faubourg de la ville, et que celui dont le cheval hennirait le premier serait roi.

85. Le seigneur Daire avait un écuyer d'écurie, homme de bon esprit, nommé OEbarès. Quand les seigneurs furent retournés chacun en son logis, Daire dit audit écuyer : « OEbarès, mon ami, il faut que je t'apprenne des nouvelles. Nous avons arrêté que demain, à soleil levant, nous monterons à cheval pour nous trouver tous ensemble, et qu'à celui appartiendra le royaume duquel le cheval hennira le premier. Par quoi je te prie, si tu sais quelque bonne recette, que maintenant tu la mettes en pratique, afin que nous, sans autre, emportions ce beau prix. » OEbarès répondit : « Monseigneur, assurez-vous et prenez bon courage, car si à autre chose ne tient que ne soyez roi, reposez-vous sur moi qu'homme ne le sera devant vous, tant je pense avoir bonnes drogues. » Daire lui dit : « Mon ami, si tu sais quelque moyen, l'heure est venue qu'il s'en faut servir promptement et sans remise, car demain seront les coups rués[1]. » OEbarès, ayant entendu ces paroles, besogna en cette manière. La nuit venue, il prit une jument dont le

[1] Lancés, joués.

cheval de son maître était fort amoureux, et la mena au faubourg, et, l'ayant attachée, en fit approcher le cheval, lui faisant faire plusieurs tours à l'environ d'elle, enfin lui laissant couvrir.

86. Le lendemain, à la pointe du jour, les six seigneurs montèrent à cheval, et tracassant[1] çà et là parmi le faubourg, quand ils approchèrent du lieu où la jument avait été attachée, le cheval du seigneur Daire prit sa course celle part et se mit à hennir, et au même instant, encore que le ciel fût fort beau et serein, il tonna et éclaira. Ces choses avenues à point nommé, comme si elles fussent commandées, le seigneur Daire se trouva au bout de sa prétente. Adonc les autres seigneurs mirent pied à terre et lui firent l'honneur tel qu'à leur roi.

87. Les uns tiennent qu'OEbarès usa de cette subtilité, et les autres en mettent une autre. Comment que soit, les deux sont récitées par les Perses. Cette autre est qu'OEbarès mania longtemps la nature[2] de la jument, puis tint la main cachée, et, étant les chevaux prêts à partir dès soleil levant, il tira la main et la porta aux narines du cheval de son maître, lequel commença à ronfler et hennir.

88. Ainsi Daire, fils d'Hystaspe, fut déclaré roi des Perses[3]. Tous les peuples de l'Asie lui rendirent obéissance, hormis les Arabes : car, premièrement, ils avaient été subjugués par Cyrus, et depuis par son fils Cambyse. Les Arabes n'avaient jamais obéi aux Perses comme sujets, mais bien les avaient reçus chez eux, et leur avaient livré passage pour descendre en Égypte, où ils ne pouvaient passer sans leur permission. Les premiers mariages de Daire furent contre dames persiennes, et épousa deux filles de Cyrus, dames Atosse et Artystoné, dont Atosse avait été à son frère Cambyse, et depuis au mage; mais Artystoné était encore pucelle. Il épousa depuis une fille de Smerdis, fils de Cyrus, nommée Parmys; plus la fille d'Otanès, qui avait découvert le mage[4]. Ces mariages célébrés et accomplis, voyant que

[1] Courant, galopant. — [2] Parties génitales. — [3] L'an 523 avant J. C. — [4] Darius n'eut pas d'enfants de Phédyme, fille d'Otanès, mais il eut douze princes de ses femmes légitimes, qui étaient au nombre de six. De

tout était rempli de sa puissance, pour son premier ouvrage, il fit dresser une statue de pierre, qui était un homme à cheval avec cette inscription : « Daire, fils d'Hystaspe, par la valeur de ce cheval (le nom y était) et d'OEbarès, écuyer, a conquis le royaume des Perses. »

89. Après, il ordonna et érigea, pour toutes les terres, pays et seigneuries de son obéissance, vingt gouvernements, qu'ils appellent *satrapies,* et en chacune établit un satrape, ensemble les taxa à certain tribut, statuant que la contribution se ferait à la plus prochaine satrapie, et que les éloignés payeraient entre eux chacun pour leur quote-part la taxe imposée. Telle fut l'ordonnance de ses satrapies et de son tribut annuel. Au reste, il voulut que ceux qui lui rendraient argent le baillassent au poids du talent babylonien, et ceux qui rendraient or au poids du talent euboïque. Le talent babylonien pèse soixante et dix marcs euboïques[1]. Du règne de Cyrus et de son fils Cambyse, il n'avait été imposé aucun tribut, mais apportaient les pays certains présents, dont ils faisaient offrandes et dons gratuits au prince. Et disent les Perses, à cause de cette imposition de tribut et autres semblables, que Daire fut mercadant[2], Cambyse seigneur, et Cyrus père. La raison est pour autant que Daire était fort mécanique[3] et tirait gain de toutes choses, que Cambyse était rude et superbe, et Cyrus était doux, humain et gracieux, ayant procuré tous biens aux Perses.

90. La première satrapie établie par le roi Daire comprenait les Ioniens, les Magnètes qui sont en Asie, les Éoliens, Cariens, Lyciens, Milyens et Pamphyliens, qui tous ne faisaient qu'un tribut de quarante talents d'argent. La seconde satrapie était des Mysiens, Lydiens, Lasones, Cabaliens et Hygenniens, qui payaient argent cinquante

la fille de Gobryas, il eut trois enfants, Artobazanes, Ariabignès et Arsaménès; d'Atossa, fille de Cyrus, Xerxès, qui lui succéda, Masistius, Achéménès et Hystaspe; d'Artystoné, Arsamus et Gobryas; de Parmys, Ariomardus; de Phratagune, Abrocomas et Hypéranthès.

[1] Le talent babylonien valait près de sept mille francs, et le talent euboïque près de six mille. — [2] Marchand. — [3] Avare, mesquin.

talents. La troisième était des Hellespontins, qui sont à ourse[1], si naviguez celle part; de Phrygiens et Thraces, qui sont en Asie; de Paphlagoniens, Mariandyns et Syriens, taxés à trois cent soixante talents. Ciliciens faisaient la quatrième satrapie, lesquels étaient tenus livrer par chacun an, au roi des Perses, trois cent soixante chevaux blancs, qui étaient à prendre jour pour jour, chacun jour un cheval; et outre payaient cinq cents talents, dont les cent quarante étaient assignés pour la contrée de Cilicie, où étaient gardés et nourris iceux chevaux, et les autres trois cent soixante talents venaient ès coffres du roi.

91. La cinquième satrapie commençait à la ville de Posidée, qu'Amphilochus, fils d'Amphiarée, bâtit ès montagnes de Cilicie et Syrie, et s'étendait jusqu'à l'Égypte, excepté le pays qui est aux Arabes, lequel est exempt de tribut. Cette étendue de pays, où sont comprises la Phénicie, la contrée de Syrie appelée Palestine, et mêmement l'île de Cypre, rendait trois cent cinquante talents. La sixième satrapie consistait en toute l'Égypte et aux Africans qui lui sont voisins; ensemble Cyrène et Barce y contribuaient : au moyen de quoi le revenu annuel était de sept cents talents, outre l'argent qui était perçu de la pêche de l'étang Mœris, et sans compter aussi certaine quantité de blé qui était fournie à six vingt mille Perses et aux soldats auxiliaires qui tenaient garnison dans les blanches murailles de Memphis. La septième satrapie était de Sattagydes, Gandariens, Dadiques et Aparytes, qui faisaient talents cent soixante et dix. La huitième satrapie contenait la ville de Souses et autre portion des Cisses, rendant par chacun an trois cents talents.

92. La neuvième satrapie régnait par la ville de Babylone et par le résidu de l'Assyrie, fournissant argent mille talents et cinq cents garçons châtrés. De la dixième satrapie, ordonnée pour Ecbatane et le reste de la Médie, avec les Paricaniens et Orthocorybantes, étaient perçus quatre cent cinquante talents. L'onzième satrapie était de Caspiens, Pausiques, Pantimathes et Darites, qui, pour leur quotepart, envoient argent deux cents talents. La douzième sa-

[1] Au nord.

trapie s'étendait depuis les Bactriens jusqu'aux Ègles, et était chargée de trois cent soixante talents.

93. La treizième satrapie commençait à Pactyice, aux Arméniens et terres voisines se confinant par la Majour, et taxée quatre cents talents. La quatorzième satrapie consistait ès Sagarties, Sarangies, Thamanées, Outies, Myces et ès peuples des îles de la mer Rouge, où sont coutumièrement relégués ceux qu'on appelle Anaspastes, c'est-à-dire bannis et exilés; et le tribut de cette satrapie montait six cents talents. En la quinzième étaient les Saces et Caspiens, qui rendaient deux cent cinquante talents. La seizième se comportait par le pays des Parthes, des Chorasmiens, Sogdes et Ariens, taxés trois cents talents.

94. Les Paricaniens et les Éthiopiens de l'Asie faisaient la dix-septième satrapie, et rendaient de tribut quatre cents talents. La dix-huitième satrapie était ordonnée ès pays des Matiènes, Saspires et Alarodiens, qui payaient deux cents talents. La dix-neuvième satrapie comprenait les Mosches, Tibarènes, Macroses, Mosinèces et Mardiens, auxquels étaient induits trois cents talents. Les Indiens parfournissaient la vingtième satrapie, lesquels pour être en plus grande multitude que toutes les nations que nous vîmes oncques, aussi rendaient-ils plus de tribut que tous autres peuples : savoir est trois cent soixante talents d'or.

95. Toutes ces sommes, qui se payaient au talent d'argent, dont usent les Babyloniens, si sont rapportées au talent euboïque, font argent neuf mille cinq cent quarante talents; et, si l'or de mine est multiplié par treize, il se trouvera qu'il fait quatre mille six cent quatre-vingts talents euboïques. Ainsi, total somme du tribut annuel, qui se levait pour le roi Daire, était talents euboïques quatorze mille cinq cent soixante, sans comprendre autres menus tributs que je ne nomme ici.

96. Tout ce tribut donc revenait audit roi Daire, et était levé ès pays de l'Asie et en quelque portion de l'Afrique. Par succession de temps, il perçut autre tribut des îles et nations de l'Europe, ayant étendu sa domination jusqu'à la Thessalie. L'expédient dont il usait à garder ses trésors était

tel : il faisait fondre or et argent, et les entonnait dans barils de terre cuite; puis, quand le vaisseau était plein, il le faisait charrier çà et là à la suite de sa cour, et, si se trouvait en faute d'argent, il en faisait rompre et couper autant que besoin lui faisait.

97. Voilà donc comment furent érigées les satrapies et tribut ordonné à chacune endroit soi. Je n'ai point parlé que la Persie fût aucunement tributaire, pour cause qu'elle était exempte et affranchie de tous tributs, tailles et subsides. Les Éthiopiens, qui confrontent l'Égypte, ne furent aussi chargés d'aucun tribut, mais bien envoyèrent quelques présents. Cambyse les avait mis en l'obéissance des Perses quand il entreprit d'aller contre les Éthiopiens Macrobies. Ils habitent environ l'île de Nisse, nommée la sacrée, et célèbrent les fêtes de Bacchus. Eux et leurs voisins usent de même grain[1] que les Calanties indiens, et ont leurs maisons sous terre. L'une et l'autre nation, jusqu'à ce jour, envoient de trois en trois ans un boisseau d'or de mine et deux cents fascines d'ébène, avec cinq cents garçons éthiopiens et vingt dents d'éléphant les plus grandes que l'on puisse trouver. Les Colchois et ceux qui habitent près la montagne Caucase furent taxés à envoyer certains présents, car la domination des Perses s'étendait jusqu'à ladite montagne, combien que ceux qui sont de l'autre côté, vers septentrion, ne se soucient encore des Perses. Ces Colchois et Caucasiens, jusqu'à ces miens jours, sont tenus envoyer de cinq en cinq ans, pour présent, cent jeunes garçons et autant de filles. Plus, les Arabes faisaient par chacun an présent d'encens pesant mille talents. Ces présents donc étaient envoyés au roi des Perses, outre le tribut, que j'ai couché par le menu.

98. Mais il faut ici réciter comment les Indiens recouvrent l'or qu'ils envoient selon que ci-dessus est déclaré. En la partie des Indes qui plus est prochaine du levant, se trouve une contrée fort sablonneuse (et je sais, et pour véritable est maintenu, que, de tous les pays de l'Asie, les Indes sont les plus orientaux, et que, plus vous approchez du levant, plus est le pays désert, à cause des sables). Léans

[1] Le riz.

sont diverses nations qui usent de diversité de langage, dont les unes s'adonnent à nourrir grands troupeaux de bétail, et les autres non. Davantage, les aucunes demeurent en lieux aquatiques, et mangent les poissons tout crus, lesquels ils prennent et envahissent avec nacelles faites de cannes[1] sciées de nœud en nœud, tellement que de chacun tronçon est faite une nacelle. Outre, ces hommes portent un habillement fait d'écorce qu'ils cueillent aux arbres de la rivière, laquelle ils tillent[2], lacent et tressent comme ouvrage d'osier, et en font jaques[3] et haubergeons[4].

99. Autres Indiens orientaux sont aussi grands nourriciers de bétail, et vivent de chair crue. Ils sont nommés Padées, et dit-on qu'ils tiennent cette coutume que, si aucun d'eux, soit homme ou femme, tombe malade, il est tantôt mis à mort par ses domestiques et familiers, à cause, disent-ils, que la maladie les empire et amaigrit; et, bien que le personnage nie qu'il soit malade, ce nonobstant ils le font trépasser sans en prendre merci, puis en repaissent tout leur soûl. Pareillement, si la femme se trouve mal, ses amies les plus privées lui en font autant que les hommes à l'homme. Davantage, si aucun est parvenu jusqu'à la vieillesse, ils l'assomment et en font gorges chaudes. Ainsi, peu d'entre eux atteignent l'extrême vieillesse : car, avant qu'ils tombent en maladie, ils les font mourir.

100. Il se trouve une autre sorte d'Indiens toute différente, car ils ne tuent jamais créature qui ait âme, et mêmement ne plantent ne sèment grain du monde, mais vivent d'herbes, dont la terre d'elle-même leur en produit une qui porte grain, lequel n'est pas plus gros que mil, et se trouve en une cosse qu'ils cuisent et mangent avec le grain. Si aucun d'eux chet[5] malade, il se retire à l'écart, et là gît tout seul, nul prenant soin si meurt ou réchappe.

101. Tous ces Indiens, dont j'ai parlé, se mêlent publiquement avec les femmes comme les bêtes brutes, et ont tous la couleur semblable à celle des Éthiopiens. Leur sperme n'est pas blanc comme celui des autres hommes, mais est

[1] Bambous. — [2] Tordent comme une corde. — [3] Espèces de blouses courtes et serrées. — [4] Cottes de mailles. — [5] Tombe.

noir comme leur teint et comme celui que rendent les Éthiopiens. Ces Indiens habitent fort loin des Perses, et se rabattent vers le midi, à raison de laquelle distance ils n'étaient en rien obéissants au roi Daire.

102. Les autres Indiens limitrophes de la ville Caspatyre et du pays Pactyique habitent à ourse vers la tramontane, et approchent des Bactriens quant à leur manière de vivre. De tous les Indiens ils sont les plus belliqueux, et volontiers sont envoyés au recouvrement de la mine d'or qui se trouve environ leur quartier, ès landes désertes et sablonneuses, où sont fourmis[1] moindres certes que chiens, mais plus grands que renards, ainsi que l'on connaît par ceux qui sont gardés chez les rois des Perses, lesquels ont été pris et amenés de par delà. Pour se loger sous terre, ils tirent le sable comme font les fourmis de la Grèce, auxquels ils ressemblent de forme; mais le sable qu'ils fouillent est plein de grains d'or, et là sont envoyés les Indiens, lesquels y mènent chacun trois chameaux couplés et attelés ensemble, dont les deux côtiers[2] sont mâles, et au milieu est une femelle, sur laquelle monte l'Indien pour lui apprendre et accoutumer le joug, encore qu'elle soit nouvellement ôtée à son poulain. Ces chameaux ne sont moins vites que chevaux, outre qu'ils sont plus forts à porter sommes.

103. Mais je ne me veux amuser à écrire leur forme et corpulence, car assez en savent les Grecs; bien dirai-je ce qui n'est pas fort connu : c'est que le chameau, en son train de derrière, a quatre cuisses et quatre jointures de genou, et davantage le membre lui est tourné vers la queue par entre les cuisses.

104. Quand les Indiens les ont ainsi couplés et sont montés dessus, ils les chassent par tel compas[3], qu'ils se rendent au lieu de butin à l'heure du jour la plus chaude : car, à cause de l'ardeur du soleil, les fourmis se tiennent lors cachés sous terre; et la plus chaude partie du jour qu'ils aient est la matinée, et non pas, comme ès autres nations, le midi. Mais, depuis soleil levant jusqu'à l'heure que les marchands

[1] On croit que ces fourmis sont une variété de l'hyène, et leurs fourmilières des terriers. — [2] Placés de chaque côté. — [3] De telle manière.

se retirent du change et du trafic, tout ce temps leur est aussi brûlant, ou plus, que n'est l'heure de midi aux Grecs, et par ce avec bonne raison est dit que lors ils se baignent et se tiennent dans l'eau. Le midi les brûle presque autant que tous autres hommes; mais, quand il vient à décliner, le soleil leur est tel comme il est le matin aux autres nations; et tant plus il s'éloigne du midi, tant plus il leur laisse de fraîcheur, jusqu'à ce que, parvenu à son couchant, il les rafraîchit en abondance.

105. Quand ces Indiens sont arrivés ès landes des fourmis, ils emplissent leurs sacs et retournent le plus vitement qu'ils peuvent : car les fourmis, ce disent les Perses, incontinent en ont l'odeur, et, sortant, les poursuivent avec telle vitesse qu'il n'est possible de plus. Or, si les Indiens ne préviennent à gagner le pas où les fourmis ont coutume de s'assembler, il ne s'en sauve pas un. Pourtant, afin qu'ils n'aient l'empêchement de tirer quant et eux les deux chameaux mâles, ils les découplent et détachent. Adonc, se souvenant les femelles de leurs poulains, elles ne se montrent en rien faibles ne débiles. Et voilà comment ces Indiens, au dire des Perses, sont abondants en or, car ils en ont peu de minères.

106. Les extrémités de l'habitable[1] ont ainsi adressé[2] à choses les plus belles et meilleures, comme la Grèce a rencontré que toutes les saisons de l'année lui sont fort tempérées. Au surplus, en cette région des Indiens, dernière, comme je viens de dire, du côté du levant, bêtes à quatre pieds et oiseaux y croissent beaucoup plus grands qu'ailleurs, si n'est que les chevaux leur sont moindres que ne sont aux Mèdes ceux qu'ils appellent Nisées. Davantage, il s'y trouve or infini, soit en rivières, ou bien soit en ce butin qui se fait sur les fourmis. Les arbres champêtres portent laine[3] pour fruit, qui est trop plus belle et meilleure que celle des brebis, et par ce les hommes du pays en font leur vêture.

107. Du côté de midi, l'Arabie est la dernière région habitée, et aussi seule porte encens, myrrhe, casie, cannelle et lédanon[4], drogues que les Arabes perçoivent avec peu

[1] Terre habitée. — [2] Obtenu par le sort. — [3] Cette laine est le coton. — [4] Et mieux ladanum, gomme aromatique tirée du lédum ou ciste.

de peine, fors la myrrhe. Sous les arbres encensiers, ils font brûler une gomme, nommée *styrax,* que les Phéniciens apportent tous les jours en la Grèce, pour autant que certains serpents volants, de petite corpulence et tavelés, gardent iceux arbres avec gros nombre en chacun. Ce sont ceux qui se jettent comme une armée dans l'Égypte, et n'y a moyen de faire partir telle fauconnerie de ces arbres, sinon avec la fumée de styrax.

108. Les Arabes disent que tout le pays en serait plein, si ne leur avenait comme nous savons qu'il avient aux vipères[1]. En quoi la Providence divine a été, comme raison veut, fort sage, ayant fait que tous animaux peureux et de bon manger soient grandement féconds, afin que, par être souvent mangés, ne défaillent; ainsi que bêtes nuisibles et malfaisantes sont peu lignagères[2]. Pourtant le lièvre est fort fécond, et seul de toute venaison surcharge sa portée, à cause que l'homme, bêtes et oiseaux, le cherchent et poursuivent à mort. Pareillement, la hase du connil[3] se trouve si pleine de lapins, que les uns sont encore sans poil, les autres sont un peu plus formés, et les autres sortent du ventre. Mais la lionne, qui est la plus forte et plus hardie de toutes les bêtes, en sa vie ne porte qu'une fois et ne porte qu'un. La cause est que, quand elle s'emplit, son faon s'enveloppe dans les pellicules de la matrice, lesquelles, quand il commence à remuer, il égratigne avec les griffes, qu'il a aiguës plus que toutes autres bêtes, et, à mesure qu'il croît, il les y écrit[4] si bien, que sortant n'y laisse rien sain ne entier.

109. De pareil, si les vipères et serpents volants de l'Arabie multipliaient suivant la production de nature, il n'y aurait homme qui sût vivre; mais quand les vipères se nouent ensemble, rendant le mâle son sperme, la femelle lui engloutit le col et ne le lâche que premièrement ne lui ait troncé[5]. Ainsi meurt, mais il est tantôt après vengé par les petits vipéreaux, lesquels, étant encore dans le ventre de leur mère, lui mangent et rongent la matrice, tant qu'ils se développent et se font ouverture pour sortir. Tous autres serpents, qui ne sont

[1] Voyez le chapitre suivant. — [2] Prolifiques. — [3] Lapin. — [4] Grave, enfonce. — [5] Rongé, coupé.

point nuisibles à l'homme, font œufs, dont est engendré grand nombre. Vipères se trouvent en toute la terre, mais serpents volants, dont l'engeance est si grande, ne se trouvent qu'en Arabie, et nullement ailleurs, au moins avec telle abondance. Et voilà comment les Arabes recouvrent l'encens.

110. Quant à la casie, ils la conquêtent en cette manière : ils s'arment et couvrent tout le corps et le visage de peaux, et en cet équipage vont à la quête de la casie, qui croît en un profond étang, environ et dans lequel demeurent bêtes volantes, semblables à chauves-souris, lesquelles jettent cris épouvantables, et sont fort vaillantes à donner empêchement; toutefois, le cuir garde les hommes, et ont tout moyen de cueillir et moissonner la casie.

111. La cannelle est aussi recueillie par façon plus étrange, car ils ne savent dire où elle croît, ne quelle terre la nourrit, sinon qu'ils usent d'un propos qui est vraisemblable. Les aucuns disent qu'elle croît au lieu où fut nourri Bacchus, et que d'illec certains gros oiseaux en transportent ces bâtons, que nous appelons *cinnamome,* après l'avoir appris des Phéniciens. Ces oiseaux les portent en leurs nids, qui sont bâtis de boue sur montagnes si roides que nul homme y peut monter; contre quoi les Arabes ont avisé de cet expédient : ils taillent en pièces bœufs, ânes recrus de peine ou de vieillesse, ou bien autres bêtes de joug, et portent ces pièces, qui sont fort grosses, sur les lieux, lesquelles posées au plus près des nids, se retirent arrière. Adonc les oiseaux viennent fondre sur ce carnage[1], et portent les gros membres en leurs nids, qui ne les peuvent soutenir, ainçois rompent et viennent à bas. Les Arabes se présentent, qui amassent la cannelle, et de leurs mains vient ès autres pays.

112. Au reste, lédanon, que les Arabes nomment *ladanon,* n'est rien moins admirable, d'autant qu'il se concrée en lieu fort puant, et néanmoins est fort odoriférant : car il se trouve en la barbe du bouc comme glu en l'arbre. Il sert à la confection de beaucoup de senteurs et parfums, et d'icelui spécialement se parfument les Arabes.

[1] Viande, morceaux de chair.

113. Mais à tant soit dit des drogues odoriférantes et de l'Arabie, laquelle est imbue d'odeur si suave que c'est toute divinité de la sentir. Elle porte au surplus deux sortes de moutons dignes d'admiration, lesquels ne se voient en autre part de la terre : les uns ont les queues longues de trois coudées, lesquelles, si on laisse traîner, elles s'écorchent en battant par terre. Mais aujourd'hui chacun berger est devenu charron : ils font petits chariots qu'ils pendent aux queues desdits moutons, et dedans mettent et lient les queues, que les autres moutons ont larges d'une coudée.

114. Au déclin du midi, tirant au ponant, est l'Éthiopie, dernière des régions habitées, laquelle porte aussi grande copiosité[1] d'or, porte éléphants de grande corpulence, tous arbres que l'on peut trouver aux champs, porte pareillement l'ébène, et au demeurant hommes fort beaux et de belle taille, qui vivent fort longuement.

115. Et voilà quelles sont les extrémités de l'Asie et de l'Afrique. Quant à celles de l'Europe qui tendent au ponant, je n'en saurais parler au vrai, et ne puis concevoir qu'une rivière soit par les Barbares nommée Éridane[2], qui s'aille rendre en la mer septentrionale, et que d'icelle nous vienne comme l'on dit le laiton; ni sais quelles sont les îles Cassitérides, dont l'étain nous est apporté. Et certes Éridane est diction grecque et non barbare, feinte par quelque poëte, non point par homme qui ait vu cette rivière. De ma part, encore que j'aie rendu peine d'entendre quelle est la mer aux extrémités de l'Europe, si n'ai-je pu rencontrer homme qui en parlât à la vérité; et toutefois la chose est certaine que laiton et étain nous viennent du fin bout de l'Europe.

116. Il se trouve aussi grande quantité d'or en la partie de l'Europe qui est sous le septentrion, mais je ne saurais dire comment il y croît. Trop bien dit-on qu'une sorte d'hommes nommés Arimaspes, lesquels sont monocules[3],

[1] Abondance. — [2] Suivant Larcher, il s'agit du Rhodaon (Rhod-aon, rivière rapide; même nom que le Rhône de France ou que l'Éridan d'Italie), rivière qui se jette dans la Vistule, près de Dantzig. — [3] Ou monophthalmes, qui n'ont qu'un œil. Voyez, sur les Arimaspes, une dissertation d'Édouard Tournier : *De Aristæo Proconnesio et Arimaspeo poemate*, et le *Journal général de l'instruction publique* du 19 août 1863.

vont piller et butiner cet or sur griffons qui le gardent soigneusement; mais je ne puis croire qu'hommes naissent avec un seul œil, autrement composés que le demeurant des hommes. J'entends aussi que les extrémités de l'habitable enclavent une autre région, où elles ont resserré tout ce que nous trouvons beau, rare et précieux.

117. Il est une campagne d'Asie environnée d'une montagne qui règne tout à l'entour d'elle, fors cinq pertuis[1] qui l'ouvrent en cinq divers endroits. Cette campagne fut jadis aux Chorasmes, habitant ès montagnes, aux Hyrcaniens, Parthes, Saranges et Thamanes; mais, depuis que les Perses se sont emparés de la monarchie, le lieu appartient au roi. De cette montagne, qui enceint la campagne, part une grande rivière nommée Acès, laquelle vient premièrement arroser les régions de ces peuples, coulant et se distribuant par chacun des cinq pertuis. Depuis qu'ils sont sous la puissance des Perses, inconvénients leur sont avenus, au moyen que le roi a fait boucher les pertuis et y planter portes : tellement que, n'ayant l'eau plus d'issue, la campagne s'est trouvée toute à nage, sourdant[2] toujours la rivière, et ne pouvant sortir, au grand désavantage de ces nations, lesquelles auparavant se servaient grandement de la rivière, qui, par cet étoupement[3], leur fut ôtée et rendue inutile. Le ciel leur pleut en hiver comme aux autres nations; mais en été, quand ils ont semé pois et sésami, ils ont besoin d'eau pour arroser. Et par ce, ne leur étant baillée aucune eau, ils s'acheminèrent, eux et leurs femmes, vers les Perses, et quand ils se furent rendus à la porte du palais du roi, ils démenèrent grands cris, plaintes et lamentations, tant que le roi commanda que les pertuis fussent ouverts, spécialement du côté de ceux qui étaient en nécessité d'eau, et, quand leur terre serait arrosée, qu'on refermât les portes des pertuis; ordonnant, au surplus, que le pareil fût fait pour les autres nations quand le besoin y serait. Selon que j'ai entendu dire, pour ouvrir ces portes, il tirait gros deniers, outre le tribut ordinaire. Et ainsi est de ces choses.

118. Or, Intapherne, l'un des sept qui s'étaient levés

[1] Passages. — [2] Sortant de terre, jaillissant. — [3] Étanchement.

contre le mage, voulut tant faire l'audacieux qu'il encourut la mort. Tantôt après le mage saccagé, il vint pour entrer dans la chambre du roi, comme s'il eût à lui communiquer de quelque affaire : car l'ordonnance portait qu'à chacun des seigneurs qui s'étaient levés contre le mage était loisible d'entrer en la chambre du roi sans le faire avertir, sinon quand il serait couché avec sa femme[1]. Suivant celle ordonnance, Intapherne pensa qu'il n'avait métier[2] de faire avertir le roi, mais, parce qu'il était l'un des sept, voulut entrer franchement et privément : ce que l'huissier et messager de chambre ne voulurent permettre, lui remontrant que le roi était couché avec femme sienne ; mais il pensa qu'ils le voulaient paître de paroles, et par ce dégaîna son cimeterre, dont il leur coupa nez et oreilles, puis les brida et enchevêtra comme chevaux, et s'en alla.

119. Lui parti, ils entrèrent incontinent en la chambre, et, se présentant au roi, lui contèrent la cause pourquoi Intapherne les avait ainsi accoutrés. Le roi eut doute que ceci ne se fit par conspiration des six, et pour ce il les manda l'un après l'autre, afin de les sonder et sentir d'eux s'ils trouveraient bon ce que fait avait été par Intapherne; et ayant entendu qu'il avait ainsi besogné sans aucun consentement des autres, il commanda qu'il fût constitué prisonnier, ses enfants et toute sa famille, craignant qu'il ne voulût entreprendre contre lui avec l'aide de ses parents et alliés. A cette cause, il les fit tous tenir étroitement, comme s'ils eussent commis crime de mort. La femme d'Intapherne se vint mettre à la porte du roi, menant grand deuil, criant et pleurant si très-incessamment, qu'elle émut le roi à pitié, lequel envoya un des siens lui porter cette parole : « Madame, le roi vous donne et octroie de vos parents prisonniers celui qu'il vous plaît choisir. » Elle pensa en soi-même, puis répondit : « Mon gentilhomme, puisque le roi me fait ce bien de me donner une âme, vous lui direz que de tous ses prisonniers je choisis, si lui plaît, mon frère. » Le roi, entendant cette réponse, fut fort émerveillé; par quoi derechef renvoya vers elle, et lui dit le messager : « Madame, le roi

[1] Voyez plus haut, 84. — [2] Besoin, nécessité.

demande quelle raison vous avez de laisser votre mari et vos enfants pour choisir votre frère, qui ne vous est si proche que vos enfants, ne si agréable que votre mari. » Elle répondit : « Mon ami, vous direz au roi que Dieu me peut donner autre mari et autres enfants quand bon lui semblera; mais, quand mon frère me sera ôté, attendu que mes père et mère ne sont plus vivants, je n'ai nul moyen de jamais avoir autre frère. » Telle fut sa réponse, et en telle raison se fonda. Le roi trouva qu'elle parlait fort bien, et lui fit délivrer son frère; ensemble, pour plus lui gratifier, lui donna son fils aîné. De tous les autres n'en échappa un seul qu'il ne fût exécuté. Et ainsi mourut l'un des sept conjurés, tantôt après leur entreprise.

120. Mais je ne veux omettre chose qui avint environ le temps de la maladie de Cambyse. Cyrus avait baillé le gouvernement de Sardis à Orétès, seigneur perse, qui entreprit un acte méchant et déloyal : il délibéra faire mourir Polycrate Samien, encore que jamais il ne l'eût offensé, ne de lui eût ouï parole mal couchée, et qui plus est sans l'avoir auparavant connu. Les plusieurs disent que ce fut pour cause telle. Étant assis ensemble ledit Orétès et un autre Perse nommé Mitrobate, gouverneur de la province qui est en Dascylée, de devises vinrent aux injures, et, disputant de leur valeur, Mitrobate reprocha à Orétès, et lui dit : « Te veux-tu mettre au rang des gens de bien, quand tu n'as encore su joindre à ta province l'île de Samos, qui est si prochaine et si aisée qu'un des isolans, accompagné seulement de quinze soldats, s'en est emparé, et aujourd'hui en est maitre et seigneur? » Orétès, écoutant ces paroles, fut fort marri de la honte qui lui était faite; toutefois, il ne pensa tant à se venger de celui qui l'injuriait qu'à ruiner Polycrate, pour lequel il était désestimé.

121. Autres, qui sont en moindre nombre, disent qu'Orétès envoya un héraut en Samos demander chose qui n'est point exprimée, et que, à l'heure que le héraut arriva, Polycrate, par cas d'aventure, était en sa chambre assis en une chaire[1], et en sa présence Anacréon de Téos, qui lui

[1] Chaise.

tenait propos des affaires d'Orétès, fût par exprès, ou que fortune le donnât ainsi : car le héraut d'Orétès entra sur ces termes, et voulut déclarer sa charge à Polycrate, qui, ayant le visage tourné vers la muraille, ne daigna se retourner ne faire réponse au héraut.

122. Ces deux causes sont récitées de la mort de Polycrate, dont chacun peut croire celle que bon lui semble. Orétès donc, séjournant en Magnésie, ville construite sur la rivière Méandre, et connaissant ce que Polycrate ourdissait en son esprit, dépêcha Myrse, Lydien, fils de Gygès, en Samos. Sans point mentir, Polycrate est le premier des Grecs dont nous ayons connaissance qui a entrepris de dominer en la mer, excepté Minos Gnossien, ou bien si aucun autre avant lui a tenu la maîtrise de la mer; et est Polycrate seul qui, pour être de race, comme l'on dit, humaine et commune, a conçu grands espoirs de dominer Ionie et les îles adjacentes. Ainsi, sachant Orétès qu'il était en ces appétits, et qu'il pensait à démêler telle fusée[1], il lui envoya lettre de cette teneur : « Orétès à Polycrate, salut. Je suis bien certain que tu tiens sur le bureau plusieurs et grandes entreprises, et que néanmoins tu n'es en argent selon tes conceptions. Pourtant, si tu te veux gouverner ainsi que je te dirai, je t'assure que tu prendras le droit chemin, et si, par même moyen, tu me seras cause de sauvement : car je suis averti que le roi Cambyse a délibéré de me faire mourir. A cette cause, regarde si tu veux recevoir moi et mes argents, à la charge qu'une partie sera tienne et l'autre mienne; et je ne fais doute que, avec telle finance, tu ne te rendes seigneur de toute la Grèce. Que si tu révoques ce mien offre en doute, envoie-moi le plus sûr et le plus fidèle des tiens, et il n'y aura faute que je ne lui fasse délivrance. »

123. Polycrate, entendant l'ouverture que lui faisait cette lettre, fut fort joyeux, et délibéra (car il était fort convoiteux de pécune) d'y entendre. Toutefois, avant que passer outre, il envoya, pour tâter le gué, Méandrie, fils de Méandrie, son sujet, qui lui servait de secrétaire, lequel, peu de temps après, donna au temple de Juno tout le pare-

[1] Fil roulé autour du fuseau.

ment de la chambre de Polycrate, chose qui bien méritait le regard. Orétès averti de la dépêche, et connaissant qu'il aurait affaire à homme accort et de bon entendement, il joua cette finesse : il fit emplir huit coffres de cailloux, et dessus, environ les bords, étendre quelque quantité d'or, puis furent très-bien emballés et tenus prêts à charger. Méandrie, arrivé et ayant vu de quoi, retourna faire son rapport à Polycrate, qui, tantôt après, se mit à la voile pour aller trouver Orétès sur le lieu, nonobstant que plusieurs oracles et plusieurs choses de ses amis lui conseillassent le contraire.

124. Mêmement que sa fille avait, en dormant, cuidé[1] voir son père élevé haut en l'air, lavé par Jupiter, oint et graissé par le soleil. A raison de quoi elle empêchait, tant qu'il lui était possible, que son père n'entreprît ce voyage, et, allant pour s'embarquer, lui disait qu'il s'en trouverait mal; et par ce il la menaçait, disant que, si retournait sain et sauf, bien la garderait que de longtemps fût mariée : ce qu'elle le priait et souhaitait ainsi avenir, mieux aimant être longtemps à marier que demeurer sans père.

125. Ce nonobstant, Polycrate ne fait compte d'avertissement qu'on lui donne, et cingle droit vers Orétès, menant avec soi plusieurs de ses amis et familiers, entre lesquels était Démocède, Crotoniate, fils de Calliphon, lequel faisait profession de médecine, et autant bien la mettait en pratique qu'homme de son temps. Polycrate fut recueilli par Orétès avec traitement indigne de soi et de ses entreprises, car nul des seigneurs qui ont régné en Syracuse, ne aucun des dominants en la Grèce, est à conférer avec Polycrate en magnificence et grandeur de courage. Orétès donc, qui est chose étrange à réciter, le fit mourir en croix. Après, il donna congé à tous les Samiens qui l'avaient suivi, leur remontrant le gré qu'ils lui devaient savoir de quoi il les avait mis en liberté; mais il tint pour esclaves tous les étrangers et serviteurs du train de Polycrate, lequel, étant ainsi pendu en croix, accomplit toute la vision de sa fille : car il était lavé par Jupiter quand il pleuvait, et oint par le soleil, qui

[1] Cru.

faisait dégoutter la graisse de tout son corps. Telle fin prirent les heureuses fortunes de Polycrate, et arrivèrent au point que lui avait prédit Amasis, roi d'Égypte.

126. Guère ne tarda que Polycrate fut vengé d'Orétès, car, après Cambyse mort, régnant les mages, et lui demeurant en Sardis, il ne s'était mis en aucun devoir d'aider aux Perses, que les Mèdes voulaient frustrer de la monarchie; mais, au rebours, avait fait mourir Mitrobate, vice-roi en Dascylée, qui lui avait fait vergogne en lui reprochant Polycrate. Et davantage, il avait usé de toute l'audace et insolence du monde vers Cranaspe, fils de Mitrobate, et contre certains les plus apparents Perses; au reste, vers un messager à lui envoyé par le seigneur Daire, lequel, pour autant qu'il lui avait apporté nouvelles qui peu lui plaisaient, à son retour le fit guetter par les chemins et mettre à mort. Mais le cheval du trépassé, trouvé en sa possession, le découvrit.

127. Daire, venu à la couronne, voulut punir tels crimes, et principalement l'outrage qu'Orétès avait fait à Mitrobate et à son fils. Toutefois, Daire ne fut d'avis d'envoyer contre lui armée prise au pays, attendu que ses affaires étaient encore, par manière de dire, en bourre[1], et nouvellement avait pris la monarchie. Il était bien averti de la grosse puissance que tenait ledit Orétès entour soi, car il avait mille hommes perses pour sa garde, et était gouverneur de la Phrygie, Lydie et Ionie. Afin donc de besogner sûrement en cet endroit, Daire avisa de mander les principaux seigneurs des Perses, auxquels il fit ouverture de tel propos : « Messieurs, je vous ai mandés pour entendre si aucun de vous se veut charger de conduire un affaire avec sagesse, et non par force, ainçois avec belles et douces paroles : car sagesse est requise en cet endroit, et de rien ne peut servir la voie de fait. Pourtant, dites-moi qui est celui d'entre vous qui veut accepter la commission de rendre entre mes mains Orétès, vif ou mort, attendu que jamais il n'essaya faire service aux Perses, mais bien a commis et perpétré maux infinis, et entre autres a fait mourir deux des nôtres, assavoir le seigneur Mitrobate et son fils; et davantage a occis

[1] Embourrées, emmêlées, embarrassées.

nos hérauts et messagers par lesquels nous lui mandions venir vers nous : en quoi il a donné à connaître son insupportable superbe et outrecuidance. A cette cause, avant qu'il porte plus de dommage aux Perses, il est question de l'empoigner pour en faire justice comme de raison. »

128. Cette entreprise proposée, trente chevaliers, qui là furent présents, s'offrirent tous et chacun à prendre cette charge, et estrivant[1] les uns contre les autres, Daire commanda qu'ils tirassent aux ballotes : ce qu'ils firent, et échut bénéfice de commission au seigneur Bagée, fils d'Artontès, lequel, avant partir, fit écrire plusieurs lettres de divers affaires, auxquelles il apposa le cachet du roi, et avec icelles s'achemina vers Sardis. Arrivé, se rendit vers Orétès, et en sa présence tira son paquet, et bailla ses lettres l'une après l'autre au secrétaire du roi pour en faire lecture : car tous gouverneurs de pays ont avec eux un secrétaire de roi. Si baillait ses lettres à lire le seigneur Bagée pour voir la contenance des archers de la garde qu'avait Orétès, et s'ils montreraient point quelque apparence de le vouloir abandonner. Finalement, connaissant qu'ils révéraient grandement ces lettres, et encore plus le contenu en icelles, il en produit une où étaient ces mots : « Nos bien-aimés les Perses, le roi Daire vous défend de plus servir de gardes à Orétès. » A ces paroles, ils posèrent bas les hallebardes; et voyant Bagée qu'ils avaient ajouté foi à la lettre, il bailla la dernière au secrétaire, laquelle parlait ainsi : « Le roi Daire commande aux Perses qui sont en Sardis de mettre à mort Orétès. » Incontinent que les gardes ouïrent ce commandement, ils sacquèrent[2] tous la main au cimeterre et firent trépasser Orétès. Et par ce moyen trouva vers lui passage la vengeance qu'il devait à Polycrate, et furent tous ses biens, trésors et richesses transportés à Souses.

129. Peu de temps après, étant le roi Daire à la chasse, en descendant de son cheval, il s'étordit[3] le pied si fort qu'il le mit hors de sa boîte avec grande dislocation. Avant cette aventure, il estimait avoir chez lui les premiers médecins de l'Égypte, et par ce se servit d'eux; mais ils lui manièrent le

[1] Luttant. — [2] Portèrent vivement. — [3] Se tordit, se tourna.

pied de telle façon qu'ils rendirent le mal beaucoup plus grand, et demeura le roi sept jours et sept nuits sans dormir et sans prendre aucun repos. Au huitième jour, un des siens lui fit récit de ce qu'il avait entendu de Démocède Crotoniate, lui étant à Sardis. Le roi commanda qu'en toute diligence on lui fit venir. Les envoyés le trouvèrent entre les esclaves d'Orétès, comme personne de quoi on faisait bien peu de cas. Ils l'amenèrent en cet état, et le présentèrent au roi avec les cadènes aux pieds et mal habitué[1].

130. Daire lui demanda si bien savait son art de médecine, mais il n'osa répondre affirmativement, craignant que, si se déclarait, il se priverait totalement de la Grèce. Toutefois, Daire aperçut qu'il savait son métier, et par ce commanda à ceux qui l'avaient amené d'apporter verges et étrivières. Adonc Démocède confessa qu'il ne savait pas bien certainement l'art, mais que, pour avoir fréquenté souvent chez un médecin, il en tenait quelques recettes mal apprises. Quand Daire se fut mis entre ses mains, il le traita à la grecque, et lui appliqua cataplasmes et médicaments si lénitifs et si vertueux pour apaiser la douleur, qu'il reposa et dormit : de sorte qu'en peu de jours il le rendit tout guéri, n'ayant jusque lors espéré de jamais être bien à droit de son pied. La cure faite de tout point, Daire lui fit présent de deux couples de chaînes d'or, lesquelles recevant il dit : « Entendez-vous, Sire, par ces cadènes, que la fortune d'esclave me redouble pour vous avoir guéri? » Le roi prit plaisir en la parole, et l'envoya vers ses femmes. Les eunuques qui le conduisaient dirent aux dames qu'il était celui qui avait rendu la vie au roi. Adonc chacune d'elles, pour sa caresse, lui donna un vase d'or avec l'étui, présent si bien fourni et si plantureux qu'un page, nommé Sciton, ramassa grande somme d'or en recueillant les dariques qui tombèrent des vases en les secouant pour mieux entasser et agencer les pièces.

131. Or, ce Démocède abandonna la ville de Crotone, et fut de la maison de Polycrate par ce moyen. Demeurant chez son père, qui était homme fâcheux et colère, tant que plus ne le pouvait endurer, il partit et s'en alla en Égine,

[1] Vêtu.

où, dès la première année, il surpassa tous les premiers médecins, encore qu'il fût mal garni de ce qui fait besoin pour l'exercice de la médecine, c'est à savoir des instruments propres et duisants[1] au métier. Au second an, la ville lui donna un talent de gages, et au troisième les Athéniens lui donnèrent cent marcs d'argent. Au quatrième, Polycrate lui donna d'état deux talents, et ainsi alla demeurer en Samos. A cause de lui, les médecins crotoniates ont été fort estimés, et de là est venu que, par toute la Grèce, ils ont été dits les premiers, et les Cyrénées les seconds. Environ ce temps, furent aussi les Argives tenus pour les premiers musiciens de la Grèce.

132. Ayant donc Démocède guéri Daire en la ville de Souses, il lui fut ordonné logis magnifique, et ordinairement mangeait et buvait à la table du roi : si bien que toutes les félicités de ce monde lui étaient présentes, ne fût qu'il était absent de la Grèce. Il obtint pardon pour les médecins égyptiens, qui du commencement avaient pansé le roi de son pied, et qui devaient être empalés pour s'être laissé vaincre par un médecin grec. Il fit davantage donner liberté à un devin éléen qui avait suivi Polycrate, et qui était délaissé entre les esclaves, sans que personne se souciât de lui. Bref, la cure faite par Démocède tenait lieu souverain près le roi.

133. Continuant cette faveur, avint dans peu de jours que madame Atosse, fille de feu Cyrus et femme de Daire, eut un ulcère au tetin, lequel, s'enflant avec grande félonie, gagnait et s'étendait de plus en plus. Du commencement qu'il était encore peu de chose, elle le céla et fut honteuse de se découvrir. Toutefois enfin, sentant le mal croître, elle manda Démocède et lui montra. Il lui promit de la rendre saine et guérie, moyennant qu'elle, de sa part, lui voulût jurer et promettre la foi de lui faire tout autre plaisir dont il lui ferait requête. « J'entends, disait-il, l'honnêteté gardée et sans vous porter vergogne. »

134. Quand il l'eut pansée et rendue toute guérie, elle étant couchée avec le roi, suivant l'instruction qu'il lui avait

[1] Convenables, assortis.

donnée, entama ce propos au roi : « Monsieur, je vous prie ne trouver mauvais si je vous dis mon avis quant à une chose : c'est que je trouve mal séant à vous, qui êtes jeune prince, si puissant en hommes et en richesses, de demeurer par deçà comme un casanier, assis tout le jour en votre chaire, sans faire aucune entreprise de conquérir peuples et nations, afin d'étendre la puissance et domination des Perses, et davantage, sans vous montrer en chose dont ils puissent connaître qu'ils sont seigneuriés[1] par homme de cœur. Et me semble qu'il y a deux raisons pourquoi vous vous devez jeter aux champs[2] : l'une, afin que les Perses sachent qu'ils ont un roi qui est homme tout outre[3]; et l'autre, afin que la guerre les mate et tienne en bride tellement que repos et aise ne les incitent à conspirer contre vous. Pourtant, je suis d'opinion que devez, pendant que vous êtes jeune, montrer de vous quelque acte insigne : car vous devez entendre que l'esprit et le courage croissent avec le corps, et vieillissent aussi avec lui, deviennent recrus et hébétés, et finalement sont du tout inutiles pour le maniement des affaires. » Ainsi parla madame Atosse, instruite par Démocède. Le roi lui répondit : « Madame, vous avez devisé au plus près de mon dessein, car j'ai délibéré faire un pont sur la mer Méditerrane pour passer de terre ferme en autre, et aller faire la guerre aux Scythes; et je vous assure que devant peu de temps vous en verrez l'exécution. » Madame Atosse lui dit : « Je vous prie, monsieur, pensez-y bien, et pour votre première entreprise ne vous adressez aux Scythes, ainçois laissez-les là, car ils seront toujours vôtres quand vous voudrez. Si m'en croyez plutôt, vous irez conquérir la Grèce. Le récit qu'ai ouï faire des femmes de par delà me donne envie d'avoir avec moi des Lacédémoniennes pour me servir, des Argives, des Athéniennes et Corinthiennes. Et vous avez homme le plus à propos qu'on saurait demander, le médecin qui vous a guéri le pied, pour vous enseigner et déclarer toutes les adresses de la Grèce. » Daire répondit : « Puisque vous êtes d'avis que je fasse mon premier effort sur la Grèce, avant

1 Dominés. — 2 Mettre en campagne. — 3 Tout à fait au-dessus des autres.

tout œuvre, il convient envoyer espies avec celui que vous dites, lesquels, après l'avoir étudiée et reconnue, nous en feront rapport; et là-dessus nous aviserons de nous acheminer. »

135. Ainsi répondit, et aussitôt fut fait qu'avisé : car, dès incontinent que le jour commença à poindre, il commanda qu'on lui fît venir quinze personnages des plus notables des Perses, auxquels il donna charge de suivre Démocède, et aller avec lui reconnaître les pays maritimes de la Grèce, les havres, ports, avenues, villes et forteresses, leur enjoignant au surplus de suivre Démocède de près, et se donner garde qu'il ne leur échappe; au reste, qu'ils ne fassent faute de le ramener. Leur ayant baillé cette instruction, il manda Démocède, et lui pria qu'il voulût aller avec les présents seigneurs en la Grèce pour leur enseigner et montrer le pays, et après qu'il retournât avec eux; davantage, lui commanda de porter à son père et à ses frères tous les meubles qu'il avait, lui promettant de lui en donner d'autres, et, au reste, qu'il lui ferait délivrer un navire marchand chargé de toutes sortes de biens, lequel ferait voile quant et lui. Et crois fermement que Daire faisait toutes ces promesses sans penser à finesse ne à malice du monde : toutefois, Démocède eut crainte que par là Daire ne le voulût sonder, et que, si recevait tous ses offres, il pensât qu'il le voulait abandonner; pourtant il lui répondit que, si c'était son plaisir, il laisserait léans à Souses tout son bien, afin qu'il le trouvât à son retour. Trop bien était-il content d'accepter le navire que le roi lui promettait pour donner à ses frères. Enfin Daire envoya Démocède avec les seigneurs députés droit à la mer.

136. Arrivés en la Phénicie, et depuis en Sidon, ville de ladite Phénicie, incontinent firent fréter et équiper deux trirèmes, ensemble chargèrent un navire marchand de toutes denrées et de tous biens; puis, quand ils furent prêts, ils se mirent à la voile, naviguant en la Grèce, où, étant arrivés, reconnurent les côtes et pays maritimes, et en firent leurs cartes et descriptions, tant que, ayant vu et contemplé plusieurs choses singulières, vinrent aborder en une ville

d'Italie nommée Tarente, dont était seigneur Aristophilidès, citoyen de Crotone, ainsi qu'était Démocède. Il fit ôter les gouvernails aux vaisseaux médois, et fit prendre les Perses pour espies. Là-dessus Démocède trouva moyen de gagner la ville de Crotone; mais ainsi[1] qu'il pouvait être chez lui, Aristophilidès donna congé aux Perses, et leur fit rendre les gouvernails de leurs vaisseaux.

137. Adonc ils se mirent à la poursuite de Démocède, et vinrent arriver à Crotone, où ils le trouvèrent allant et venant par le marché. Si le saisirent au corps. Aucuns Crotoniates, redoutant les armes des Perses, furent prêts de leur faire voie; autres les arrêtèrent et les fustigèrent, combien qu'ils s'excusassent, disant : « Messieurs les Crotoniates, regardez que vous faites. Voulez-vous retenir un homme qui abandonne le roi? Cuidez-vous gagner beaucoup en faisant cet outrage au roi Daire, et vous trouver fort bien de vos façons en nous repoussant et empêchant d'emmener celui qui est nôtre? A votre avis, quelle sera la ville où plus tôt nous viendrons faire la guerre qu'à ceste-ci? Quelle essayerons-nous d'asservir avant elle? » Ils usèrent de ces termes, et nonobstant les Crotoniates se fermèrent[2] en leur pertinacité[3], et se trouvèrent les Perses dessaisis de leur Démocède : ensemble, ils perdirent le navire marchand qu'ils avaient amené avec leurs trirèmes. Pourtant, ils reprirent la route de l'Asie, sans plus naviguer par la Grèce pour la reconnaître, attendu qu'ils avaient perdu leur guide. Démocède les pria, quand ils seraient de retour, dire au roi qu'il allait épouser la fille de Milon, pour cause que ce nom de Milon le lutteur était moult célébré près le roi. Je croirais que Démocède avança ce mariage et le fit avec grande somptuosité et dépense, afin que Daire entendît qu'il était estimé en son pays.

138. Les Perses, partis de Crotone, tombèrent entre les mains d'une flotte de vaisseaux qui tiraient à Iapygie; toutefois, un Tarentinois nommé Gilles, banni, les délivra et mena jusqu'au roi Daire, lequel, reconnaissant le service qu'il lui avait fait, lui offrit donner tout ce qu'il demande-

[1] Au moment. — [2] S'affermirent. — [3] Résistance opiniâtre

rait. Gilles choisit que son bannissement lui fût remis, et qu'il retournât chez lui : sur quoi discourut toute sa fortune au roi; puis, afin que les Grecs ne s'épouvantassent si parmi eux voyaient passer en Italie si grosse armée comme celle des Perses, il dit au roi que les Cnidiens suffiraient pour le mener, pensant que pour eux plus tôt lui serait accordé son retour, à raison qu'ils étaient amis des Tarentinois. Daire lui octroya sa requête, et envoya faire commandement aux Cnidiens de le remener à Tarente : ce que firent les Cnidiens. Toutefois, ils ne surent persuader aux Tarentinois de le recevoir, et aussi de les contraindre il n'était en leurs forces. Voilà donc comment passèrent ces choses. Ces Perses dont nous parlions maintenant furent les premiers Asiens qui naviguèrent en la Grèce, qui la contemplèrent et reconnurent.

139. Après leur retour, le roi Daire prit Samos, et fut la première ville qu'il occupa sur les Grecs et Barbares, par occasion qui fut telle. Passant Cambyse, fils de Cyrus, en Égypte, plusieurs Grecs le suivirent, dont les aucuns, comme il est vraisemblable, y allèrent pour le trafic, et les autres pour voir le pays, du nombre desquels fut Syloson, fils d'Aïacès et frère de Polycrate, qui était fugitif de Samos, et qui rencontra cette bonne fortune. Ayant rejeté sur son épaule un manteau d'écarlate, se promenait parmi le marché de Memphis. Daire, qui pour lors était entre les gardes de Cambyse, et duquel on ne faisait encore pas grand compte, eut envie sur cet habillement, et s'adressa à Syloson pour l'acheter, lequel, connaissant son grand désir et usant de quelque fortune divine, lui dit : « Pour rien je ne le voudrais vendre; mais, puisque vôtre doit être, je le vous donne de bien bon cœur. » Daire, louant fort son honnêteté, prit l'habillement; et Syloson, de sa part, pensa que c'était autant perdu pour lui.

140. Avec le temps, Cambyse alla de vie à trépas, et, depuis, les sept entreprirent contre le mage, et fut Daire celui des sept qui vint à la couronne. Alors Syloson entendit que celui auquel il avait donné son manteau était roi des Perses : par quoi, venu à Souses, demeura à l'entrée

de la porte du château, tenant propos qu'autrefois il avait fait plaisir au roi. Le portier, entendant son dire, fit que le roi en fut averti, lequel s'émerveilla et dit : « Qui est ce Grec qui m'a fait plaisir, et auquel faut que je fasse l'hommage de ma nouvelle royauté? Peu de par delà, voire nuls, sont encore venus vers nous; et aussi, à vrai dire, je n'ai que faire de Grec, quel qu'il soit. Toutefois, faites-le entrer, afin que j'entende qu'il demande. » On fit entrer Syloson, et, demeurant en pieds, les truchements l'interrogèrent qui il était et quelle raison il avait de se nommer bienfaiteur du roi. Syloson leur conta du manteau, et qu'il était celui qui l'avait donné. Lors Daire répondit : « Ah! mon ami, le plus noble et le plus franc des hommes, êtes-vous celui qui donnâtes à moi, qui n'avais adonc nulle puissance? Foi de roi, encore que vous me fîtes présent de peu de chose, si vous en veux-je savoir autant de gré comme si présentement je recevais de vous quelque don bien exquis. Pourtant, je vous donne or et argent à souhait, afin que jamais ne vous repentiez d'avoir fait plaisir à Daire, fils d'Hystaspe. » Syloson lui dit : « Si vous plaît, Sire, vous ne me donnerez or ni argent; mais, si me voulez faire aucun bien, je vous supplie de me restituer et remettre dans l'île de Samos, laquelle, depuis qu'Orétès a fait mourir mon feu frère Polycrate, est usurpée par un serviteur de notre maison. Toutefois, Sire, si faire se peut, je vous requiers de me la donner sans effusion de sang et sans l'asservir ne rendre vassale à autrui. »

141. Sa requête entendue, le roi Daire dépêcha soudain gens de guerre, et le seigneur Otanès, l'un des sept, pour leur capitaine en chef, lui commandant faire et exécuter tout ce dont Syloson le requérait. Otanès partit, et, arrivé à la mer, fit embarquer son armée et tirer droit à Samos, dont Méandrie, fils de Méandrie, occupait la souveraine puissance, depuis que Polycrate, allant vers Orétès, lui en avait baillé le gouvernement.

142. Cestui Méandrie, se voulant montrer homme de grande équité, se trouva tout autre; et voici comment. Ayant entendu la mort de Polycrate, il fit dresser un autel à Jupiter Libérateur, et à l'entour jeta le temple qui de présent

est au faubourg, puis fit convoquer tous les citoyens, auxquels il parla ce langage : « Messieurs, vous tous, comme moi, savez que le sceptre et toute la puissance de Polycrate m'ont été mis entre mains : au moyen de quoi il m'est aujourd'hui facile de dominer sur vous. Toutefois, tant qu'il me sera possible, je me donnerai garde de faire ce qu'en autrui je veux blâmer : car je ne trouvai jamais bon que Polycrate vous commandât comme maître à son varlet, et plaire ne me saurait quiconque fait le semblable. Or est-il que Polycrate a parfourni sa destinée fatale, et par ce je remets entre vos mains toute la domination de cette île, vous conseillant de vous réduire à bonne et sûre équalité; et à moi que vous trouviez droit et équitable, pour récompense, faire particulièrement délivrer six talents des trésors de Polycrate, vous requérant qu'à moi et à ma postérité soit à toujoursmais appartenant le pontificat de Jupiter Libérateur, de qui j'ai fondé et construit le temple, et vous ai la liberté rendue. » Telle fut la requête que fit Méandrie aux Samiens, desquels l'un se leva et dit : « Monsieur, à vous n'appartient de dominer sur nous, attendu les maux, pertes et concussions dont vous nous avez affligés; ainçois plutôt faut que vous avisiez de rendre compte des deniers que vous avez eus en maniement. »

143. Celui qui prononça ces paroles était homme fort estimé entre ses concitoyens, et avait nom Télésarque. Adonc Méandrie pensa bien que, si lâchait la domination, un autre prendrait la place et se installerait en la tyrannie. A cette cause, il délibéra en soi de non quitter, et se retira au château, puis manda chacun les citoyens, feignant de leur vouloir rendre compte; mais il les fit appréhender et mettre prisonniers. Ce fait, une maladie lui prit, et espérant un sien frère, nommé Lycarète, qu'il en mourrait, pour plus aisément occuper la superintendance des affaires, il fit mourir tous iceux citoyens prisonniers : car, selon qu'ils avaient donné à connaître, ils n'eussent voulu être libres.

144. Quand les Perses qui ramenaient Syloson furent arrivés en Samos, ils ne trouvèrent homme qui seulement fit semblant de lever la main à l'encontre d'eux; mêmement

dirent les partisans de Méandrie qu'ils étaient prêts à se rendre, et que Méandrie était parti de l'île : à raison de quoi Otanès les loua grandement; et, pendant qu'il prit leur foi et serment de fidélité, les grands seigneurs perses qui étaient en l'armée demeurèrent assis dans leurs coches[1] au-devant du château.

145. Méandrie avait un frère demi-furieux, nommé Charilée, qui, pour certaine faute par lui commise, était tenu prisonnier en une basse-fosse. Oyant les choses qui se traitaient, et, quand il était courbé, voyant par une barbacane[2] les Perses assis en paix, se prit à bramer et crier, disant qu'il voulait parler avec Méandrie, duquel il fut ouï, et par ce commanda qu'on le tirât et qu'il lui fût amené. Rendu en sa présence, commença l'injurier, et lui voulut persuader qu'il se ruât sur les Perses, disant ainsi : « Méchant et malheureux que tu es, tu m'as bien fait mettre prisonnier, moi qui suis ton frère, sans que j'aie commis acte qui mérite la prison; et maintenant que tu vois les Perses qui te veulent chasser et bannir de ta maison, tu ne les oses châtier, et si sont en la plus belle du monde. Si tu les crains, donne-moi tes auxiliaires, et assurément que je les punirai d'être venus par deçà. Et quant à ta personne, j'ai le moyen tout quis[3] pour te jeter hors de l'île. »

146. Ainsi parla Charilée, et ne fut son dire trouvé mauvais par Méandrie, non, comme je pense, qu'il fût parvenu à telle outrecuidance de penser que ses forces fussent pour résister au roi des Perses, mais il eût été marri que Syloson eût recouvré à si bon marché une ville saine et entière, sans aucun destourbier[4] et empêchement. Et par ce il était content d'irriter les Perses, afin d'empirer et affaiblir les affaires des Samiens, et telles les rendre et laisser à Syloson : car bien savait-il que, si déplaisir était fait aux Perses, indubitablement on les aigrirait contre les Samiens. Davantage, il se tenait assuré de sortir quand bon lui semblerait, pour autant qu'il avait fait une mine qui conduisait du château jusqu'à la mer. Il partit donc et se mit à la voile. Charilée, de sa part, arma les auxiliaires, et, les portes du château

[1] Litières. — [2] Soupirail. — [3] Trouvé. — [4] Embarras, obstacle.

ouvertes, saillit[1] sur les Perses, qui de rien ne se doutaient, et pensaient que jà leur était avenu tout l'empêchement qui survenir leur pouvait. Ces auxiliaires se jetèrent sur les grands seigneurs perses, qui étaient portés en coche, et en firent grande occision. Le demeurant de l'armée vint au secours, et sentant les auxiliaires qu'on les repoussait fort rudement, ils regagnèrent le château.

147. Adonc Otanès, lieutenant général pour le roi Daire, voyant que les siens avaient été si lourdement secous[2], encore qu'il se recordât des commandements que le roi lui avait faits à son partement, qui étaient de ne tuer aucun Samien, de n'asservir la ville, et finalement de rendre l'île entre les mains de Syloson sans dégât et sans y porter aucun dommage. Ce nonobstant, il oublia le tout, et fit crier qu'on fit passer au fil de l'épée tout homme et enfant que l'on pourrait trouver. A ce cri, les aucuns des soldats allèrent assiéger le château, et les autres firent le carnage de tout ce qu'ils trouvèrent en leur chemin, fût en temples ou ailleurs.

148. Or, Méandrie, partant de Samos, prit la route de Lacédémone, où il arriva portant avec soi tous ses biens et trésors; et, voulant faire montre de sa vaisselle d'or et d'argent, commanda à ses gens de la tirer hors des coffres. Pour lors, Cléomène, fils d'Anaxandride, avec grande estime et réputation, régnait en Sparte. Méandrie trouva façon de le mener en son logis, et, voyant qu'il s'émerveillait de voir telle singularité et quantité de vaisselle, le pria d'en prendre et choisir à sa volonté, et la faire porter chez lui. Mais, combien que deux et trois fois il lui répétât les paroles, toutefois Cléomène se montra homme entier, et estima qu'il n'était raisonnable prendre tel présent. Depuis, connaissant que Méandrie la donnait aux bourgeois de la ville, il s'avisa de ce moyen pour le réprimer. Il s'adressa aux éphores, et leur dit que trop meilleur était pour Sparte chasser du Péloponèse ce Samien, afin qu'il ne fût cause de mal ou à lui, ou à aucun des citoyens : lequel propos entendu par les éphores, ils ne faillirent de lui bailler congé.

149. Pour revenir à Samos, elle fut toute pillée et saccagée par les Perses, et la baillèrent à Syloson toute dépeu-

[1] S'élança. — [2] Secoués, maltraités.

plée. Toutefois, quelque temps après, Otanès la repeupla, suivant la vision d'un songe et d'une maladie qui lui prit aux parties honteuses.

150. En ces entrefaites que l'armée de mer passa en Samos, les Babyloniens se rebellèrent, après avoir fait provision de vivres et de toutes munitions de guerre : car, pendant que le mage régna et que les sept se levèrent contre lui, et en tout ce temps que les choses étaient troublées, ils se fournirent et munirent pour un siége, et y besognèrent si secrètement qu'ils ne furent point découverts. Mais voici qu'ils firent quand apertement déclarèrent leur révolte. Ils mirent toutes femmes mères hors leur ville, et fut permis à chacun d'eux de retenir seulement une, celle de sa maison que choisir il voudrait. Tout le demeurant du sexe féminin fut suffoqué et étranglé. Celle qui était de retenue devait savoir boulanger; les autres furent étranglées, afin qu'elles ne dépendissent[1] les victuailles.

151. Daire, averti de ce désordre, assembla toutes ses forces, et se jeta aux champs avec son armée. Arrivé à Babylone, planta le siége devant la ville : de quoi peu se soucièrent les Babyloniens, lesquels, montés sur la muraille, commencèrent à danser, en se raillant et moquant du roi Daire et des siens. L'un d'eux jeta cette parole : « Pauvres Perses, que demeurez-vous ici? Que ne partez et vous en retournez chez vous? Croyez que lors vous prendrez la ville quand les mules engendreront. » Il parla ainsi, ne pensant que jamais mule pût engendrer.

152. Jà un an et sept mois étaient passés : si commença d'ennuyer à Daire et à toute son armée, voyant qu'il ne pouvait prendre les Babyloniens. Il avait essayé toutes ruses et subtilités possibles, et nonobstant n'avait su l'emporter; mêmement il s'était servi de l'expédient dont usa Cyrus quand il les prit, mais ils étaient si diligents à se tenir sur leurs gardes contre toutes ses inventions, que, somme toute, il ne les pouvait avoir.

153. Sur ces difficultés, environ le vingtième mois du siége, il avint un prodige au seigneur Zopyre, fils de Mégabyse, l'un des sept qui saccagèrent le mage, et fut qu'une

[1] Consommassent.

de ses mules sommières engendra. En étant averti et ne le pouvant croire, voulut voir de quoi, puis défendit bien expressément à ses gens de ne révéler le cas; et, suivant la parole du Babylonien qui, au commencement du siége, avait dit que, quand les mules engendreraient, leur ville serait prise, Zopyre eut fantaisie que Babylone était prenable, et que la Divinité avait voulu qu'ainsi parlât le Babylonien et que la mule engendrât.

154. Pourtant, lui étant avis que c'était chose fatale à Babylone d'être prise, il vient trouver le roi Daire et lui demande si beaucoup estimerait la prise de Babylone. Il entendit que le roi avait l'affaire en grande et singulière recommandation, et par ce il délibéra être celui qui, par son entreprise seule, prendrait Babylone : car près les Perses les actes vertueux et les prouesses sont à beaucoup estimés, et sont cause que les hommes parviennent grandement. Si tint secret que lui seul et de sa propre main voulait exécuter telle besogne, en passant vers les Babyloniens, quand il se serait mutilé et défiguré, et, sur ce propos, estima peu d'être irréparablement difforme. Quand donc il se fut coupé nez et oreilles, bertondu[1] les cheveux et donné plusieurs taillades, il alla se présenter au roi.

155. Et pensez s'il fut marri de voir un tel personnage en tel état. Il se leva de son siége et s'écria tout haut, en lui demandant qui l'avait ainsi accoutré et pourquoi. Zopyre répondit : « Autre que vous, Sire, n'a pouvoir de me faire cette courtoisie, et vous avise que nul, sinon moi-même, ne m'a touché, trouvant trop grief[2] et difficile à endurer que les Assyriens se truffent[3] et gaudissent[4] des Perses. » Daire répondit : « Ah! pauvre, vous imposez nom très-beau à œuvre très-vilaine. Pensez-vous que les ennemis plus tôt se viennent rendre, pourtant si vous êtes gâté et difformé le visage? Est-il possible que ne fussiez hors du sens quand vous êtes ainsi charpenté? » Zopyre lui dit : « A ce que je vois, Sire, vous ne m'eussiez permis d'ainsi besogner, si je vous en eusse demandé conseil. Maintenant il n'y a remède, je me suis rué sur moi-même et ai fait un coup de ma main. Il reste que vos gens se mettent en devoir, et je m'assure

[1] Rasé. — [2] Pénible. — [3] Se moquent. — [4] Se rient, se raillent.

que nous emporterons Babylone. Au regard de moi, voici que je ferai. Au point que je suis, je m'en irai rendre au pied de la muraille, et de là crierai aux ennemis que vous-même m'avez ainsi accoutré. Quand je leur aurai persuadé que la chose est vraie, je me tiens assuré qu'ils me bailleront la charge et conduite de leur armée. Lors, de votre part, vous aurez à faire ce que je vous vais dire. Le dixième jour après que je serai entré dans la ville, il faudra que vous ordonniez mille soldats de légère perte aux portes de Sémiramis, et autres sept jours après deux mille aux portes des Niniens. Cela fait, vous laisserez passer vingt jours, et au bout d'iceux ferez conduire autres quatre mille aux portes des Chaldées; mais à ceux-ci, ne aux premiers, ne laisserez porter autres armes que la dague. Vingt jours après, vous commanderez que toute l'armée vienne de front donner l'assaut par tous les côtés de la ville, et ne faillez alors d'ordonner les Perses pour les portes Bélides et Cissies. Quant à moi, je ne fais doute que, pour les grandes prouesses et les exploits de guerre que j'aurai montrés aux Babyloniens, ils ne mettent les clefs de la ville entre mes mains; et après ce sera aux Perses et à moi de jouer nos personnages. »

156. Quand il eut ainsi devisé au roi par le menu tout son dessein, il part et s'en va droit aux portes de la ville, en se retournant souvent et regardant derrière soi comme vrai fugitif. Ceux qui étaient aux tours et échauguettes, le voyant, dévalèrent à terre, et, abaissant quelque peu une planchette, lui demandèrent qui il était et qui il venait cherchant. Il leur dit qu'il était Zopyre, et se venait rendre à eux. Sitôt que les portiers l'entendirent, ils le mirent dedans, et le menèrent en la maison de ville, où, tiré en place, commença se plaindre, disant que le roi Daire lui avait fait ce que soi-même s'était fait, et l'avait ainsi traité parce qu'il lui conseillait de lever le siége et faire partir son armée, connu qu'il n'y avait moyen de prendre la ville. « Et maintenant, dit-il, messieurs les Babyloniens, si me voulez croire, je vous ferai paroir[1] que je viens pour votre singulier profit et pour le grand désavantage du roi et de tout son exercite; et je lui promets bien qu'il demeurera quitte

[1] Paraitre, être évident.

d'ainsi m'avoir mutilé et déchiqueté le visage, car je sais les issues de tous ses desseins, conseils et entreprises. » Ainsi parla Zopyre.

157. Les Babyloniens, voyant que lui, qui était un des principaux des Perses, avait nez et oreilles coupées, et qu'il était tout souillé de sang et meurtri de coups, eurent grande opinion qu'il disait vérité, et qu'il venait pour leur être aidant contre Daire. Si furent prêts de lui bailler gens de guerre pour faire saillies sur les Perses et leur porter tout le dommage qu'il pourrait. Ayant reçu ce qu'il demandait, il ne faillit d'exécuter selon qu'il avait conclu et arrêté avec Daire : au dixième jour, il sortit avec les Babyloniens, et vint enclore les premiers mille soldats qu'il avait assignés pour les portes de Sémiramis, lesquels il tailla tous en pièces. Les Babyloniens, connaissant que l'œuvre rapportait aux paroles, furent fort joyeux et se montrèrent prêts et appareillés de servir Zopyre en tout et partout. Depuis cette première saillie, il laissa couler les autres jours de convention, et sortit pour la seconde fois, menant certain nombre des Babyloniens, tous gens d'élite, avec lesquels il défit les deux mille soldats envoyés par le roi Daire. Ce second exploit vu par les Babyloniens, ils n'eurent plus en bouche autre que Zopyre, et le louèrent jusqu'au ciel. Il laissa pareillement passer les jours pris et accordés pour la troisième saillie, et sortit par l'endroit qu'il avait assigné, où, tenant au rouet quatre mille soldats envoyés celle part, il les fit tous mourir. Alors il fut le tout parmi les Babyloniens; il fut chef de leur armée, et lui fut baillé toute la ville en garde.

158. Cependant Daire n'oublia de venir donner l'assaut, suivant ce qui avait été accordé entre lui et Zopyre, lequel, à ce coup, découvrit toute sa fraude et déception : car les Babyloniens allèrent à la muraille, et repoussèrent vaillamment les gens du roi Daire, qui faisaient un merveilleux effort. Mais lui, de sa part, alla ouvrir les portes Cissies et Bélides, et mit les Perses dans la ville. Aucuns des Babyloniens, apercevant ce tour, fuirent au temple de Jupiter Bélus; les autres, qui rien n'en connurent, demeurèrent chacun en leur quartier, jusqu'à ce qu'ils aperçurent qu'ils

étaient trahis. Et ainsi fut prise Babylone pour la seconde fois.

159. Daire, se trouvant maître et seigneur de la ville, fit raser la muraille et abattre les portes, combien que Cyrus, qui premier l'avait prise, ne fit ne l'un ne l'autre. Il fit davantage empaler jusqu'à trois mille des plus apparents de la ville, laissant habiter léans tout le reste; et voulut qu'ils eussent femmes pour engendrer enfants et produire lignée, sachant qu'ils avaient étranglé leurs femmes pour éviter à faute de vivres. A cette fin, il fit enjoindre aux nations voisines qu'elles eussent à fournir et envoyer femmes en Babylone, toutes selon leur quote-part, et furent assemblées léans cinquante mille femmes, desquelles sont issus les Babyloniens d'aujourd'hui.

160. Au regard de Zopyre, Daire fit ce jugement de lui que jamais homme, ne devant, ne après, ne fit tant de services aux Perses, excepté Cyrus tant seulement, auquel jamais Perse ne s'estima digne d'être conféré; et dit-on que souvent Daire a usé de cette parole, que mieux il eût aimé un Zopyre sain et entier de ses membres que prendre encore vingt autres Babylones. A cette cause, il lui fit grands biens et honneurs : car, par chacun an, il lui fit présents des plus singulières choses qui soient en la Persie; mêmement, il lui donna la ville de Babylone, pour en jouir toute sa vie, outre plusieurs terres et seigneuries qu'il lui bailla. De ce Zopyre était fils celui Mégabyse[1] qui en Égypte fut chef et conducteur de l'armée des Perses contre les Athéniens et leurs alliés, et dudit Mégabyse fut fils ce Zopyre[2] qui abandonna les Perses et se vint rendre en Athènes.

[1] Les Égyptiens s'étant révoltés sous Artaxerxès, l'an 463 avant J. C., élurent pour roi Inaros, qui fit alliance avec les Athéniens et vainquit plusieurs fois les Perses. Mais Artaxerxès envoya contre les Égyptiens une armée commandée par Mégabyze, fils de Zopyre, qui les vainquit.

[2] Zopyre, fils de Mégabyze, et petit-fils du fameux Zopyre, se révolta contre Artaxerxès et vint se réfugier à Athènes. Il périt dans une rencontre avec les Cauniens.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

MELPOMÈNE.

SOMMAIRE.

1-4. Babylone prise, Darius porte la guerre chez les Scythes, qui avaient jadis occupé l'Asie. — 5-12. Origine et mœurs des Scythes d'après les Scythes eux-mêmes et d'après les Grecs. — 13-15. Récits d'Aristéas de Proconnèse. Légende sur ce poëte. — 16-31. Description de la région septentrionale de la Scythie. Énumération des peuples qui l'habitent et des fleuves qui l'arrosent. — 32-36. Détails spéciaux sur les Hyperboréens. — 37-46. Exposé sommaire de l'état géographique du globe au temps d'Hérodote. Périples des Phéniciens et de Sataspe. — 47-57. Retour à la description du pays des Scythes. Côtes du Pont-Euxin. Les sept grands fleuves de la Scythie. — 58-62. Divinités des peuples scythiques. — 63-66. Leurs institutions guerrières. — 67-73. Divination, devins, cérémonies des alliances, sépulture des rois et des particuliers. — 74-80. Haine des Scythes pour les usages étrangers. Fin tragique d'Anacharsis et de Scylas. — 81, 82. Nombre incertain de la population scythique. — 83-96. Darius, pour aller faire la guerre aux Scythes, jette un pont sur le Bosphore de Thrace. Inscription de Mandroclès. Darius reçoit la soumission de plusieurs peuples et dompte les Gètes. Digression sur Zalmoxis. — 97, 98. Darius confie aux Ioniens la garde du pont de l'Ister. — 99-101. Entrée de Darius en Scythie. Situation et étendue de la région où se meut Darius. — 102. Les Scythes demandent du secours aux rois voisins. — 103-109. Mœurs des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlènes, des Gélons, des Budins et des Sauromates. — 110-117. Digression sur les Amazones. — 118, 119. Arrivée des députés scythes chez les nations alliées. Refus de celles-ci de prendre part à la guerre. — 120, 121. Tactique des Scythes pour diviser les forces des Perses. — 122-125. Commencement des hostilités. Marches et contre-marches des Scythes et de Darius. — 126, 127. Darius envoie un messager à Indathyrse, roi des Scythes. Fière réponse de ce dernier. — 128, 129. Fuite calculée des Scythes. Les ânes des Perses effrayent les chevaux de leurs ennemis. — 130-132. Message emblématique des Scythes à Darius. Interprétation de Gobryas. — 133. Un corps de Scythes engage les Ioniens à livrer le pont de l'Ister. — 134. Nouvelle tactique des Scythes pour diviser les forces de Darius. Conseil de Gobryas. — 135. Darius fait ses préparatifs pour rentrer en Asie. — 136-142. Les Ioniens délibèrent s'ils abandonneront la garde du pont de l'Ister. Diversité d'avis de Miltiade et d'Histiée. Histiée l'emporte et livre passage aux Perses. — 143, 144. Darius retourne en Asie et laisse Mégabaze en Europe. — 145-174. Expédition d'Aryandès contre les Barcéens. Digression sur les Minyens, sur Théra, Battus, la fondation de Cyrène et la dynastie des Battiades. — 175-177. Fuite de Phérétime en Égypte, où elle implore et obtient l'appui d'Aryandès. Départ de l'armée perso-égyptienne pour la Libye. — 178-199. Description de la Libye. Ses principaux habitants : Adyrmachides, Giligammes, Asbytes, Auschises, Nasamons, Psylles, Garamantes, Maces, Lotophages, Machlyes, Auses, Ammoniens, Troglodytes, Atarantes, Atlantes, Nomades, Maxyes, Zavèces, Gyzantes. — 200-203. Les Perses assiégent Cyrène. Prise de la ville. Vengeance de Phérétime. Sa mort. Retour des Perses en Égypte.

1. Babylone prise, Daire, voyant que l'Asie fleurissait en hommes, et que grands deniers lui revenaient ens[1], dressa expédition contre les Scythes, et lui prit volonté de les châtier, pour cause que jadis ils s'étaient jetés en la Médie, et avaient commencé d'offendre[2] en défaisant ceux qui leur étaient venus au-devant : car, comme j'ai dit ci-dessus[3], les Scythes avaient dominé en la haute Asie l'espace de vingt et huit ans, où ils étaient entrés poursuivant les Cimmériens, et avaient ôté la domination aux Mèdes, qui auparavant étaient seigneurs de l'Asie. Après qu'ils eurent été absents ledit espace de vingt et huit ans, ils voulurent retourner chez eux; mais affaires non moindres se présentèrent que celles que leur avaient données les Mèdes, trouvant qu'une grosse armée leur faisait tête : car, à cause de leur longue absence, leurs femmes s'étaient adressées à leurs esclaves, auxquels ils ont coutume de crever les yeux, pour mieux s'en servir au recouvrement de lait, qui leur est boisson, et lequel ils tirent des juments en cette manière.

2. Ils prennent canons d'os en façon de flûtes, lesquels mis dans la nature des juments, ils y font souffler les esclaves pendant qu'on tire le lait; et disent qu'ils le font à cause que, par tel soufflement, les veines de la jument s'enflent, et le pis en avale[4] et grossit. Le lait tiré est mis dans vaisseaux de terre fort creux, entour lesquels ils rangent les esclaves, le faisant battre et remuer, parce qu'ils ont bien opinion que le dessus est le meilleur, et que le fond vaut moins. A cette fin, ils crèvent les yeux à tous leurs prisonniers de guerre : car ils ne se mêlent d'aucun labourage, mais sont tous pâtres et nourriciers de bétail.

3. De tels esclaves, leurs femmes leur avaient nourri et élevé tout plein de jeunes hommes, lesquels, entendant comment ils avaient été engendrés, marchèrent au-devant de ceux qui revenaient de la Médie, et d'arrivée, pour se mettre en défense, firent une tranchée fort large, laquelle s'étendait depuis la montagne Taurus jusqu'au grand palus Méotis. Ils se campèrent dans icelle à l'opposite des Scythes,

[1] A l'intérieur. — [2] Attaquer. — [3] Livre I, 103 et 105. — [4] Descendre, s'allonger.

lesquels ils repoussaient s'ils faisaient effort de passer. Après plusieurs assauts et alarmes où les Scythes firent assez mal leur besogne, un d'entre eux parla en cette manière : « Messieurs, que pensons-nous faire d'ainsi combattre nos esclaves? Si par eux nous sommes défaits, nous diminuons; et, si les défaisons, sur moindre nombre ci-après commanderons. Je suis d'avis que nous posions arcs et traits, et que nous les allions trouver chacun un fouet en la main. Jusqu'à présent, nous voyant porter armes, ont pensé qu'ils sont semblables à nous et sortis de semblables; mais, s'ils nous voient porter un fouet au lieu d'armes, ils connaîtront qu'ils sont nos esclaves, et de honte qu'ils auront, ne nous attendront. »

4. Les Scythes, écoutant ces paroles, firent ce qui leur était proposé. Les esclaves, étonnés de les voir en tel équipage, abandonnèrent le combat et prirent la fuite. Les Scythes donc dominèrent en Asie, et, jetés par les Mèdes, rentrèrent en leur pays par le moyen de leurs fouets. Daire, les voulant châtier de ce qu'ils étaient descendus en la Médie, leva armée pour leur aller faire la guerre.

5. Selon qu'ils disent, leur nation est la plus moderne qui soit point, et voici comment un personnage, nommé Targitas, fut le premier qui se trouva en leur terre déserte et inhabitée. Ce Targitas, suivant leur propos, qui ne me semble digne de foi, fut engendré de Jupiter en la fille du fleuve Borysthène, et de lui issirent[1] trois enfants, Lipoxaïs, Arpoxaïs et Colaxaïs, du règne desquels tombèrent du ciel une charrue, un joug, une hache et un vase, le tout d'or massif. L'aîné les aperçut premier, et alla soudain pour s'en saisir; mais, à son arrivée, l'or commença à brûler. Lui retourné, le second y voulut aller; mais le pareil se fit, et furent les deux rejetés par l'or qui ardit[2]. Approchant le troisième, le feu s'éteignit, et lui fut loisible porter le tout en son logis. Ses deux frères, voyant l'aventure, lui cédèrent tout le droit du royaume.

6. Ils appelèrent ceux qui sont descendus de Lipoxaïs Auchates, ceux d'Arpoxaïs Catiares et Traspies; du troisième sont issus leurs rois, qui sont appelés Paralates. En

[1] Naquirent. — [2] Brûla.

terme général, ils s'appellent tous Scolotes, qui est appellation royale; mais les Grecs les ont nommés Scythes.

7. Ainsi devisent-ils de leur origine, depuis laquelle, c'est-à-dire depuis leur premier roi Targitas jusqu'à la venue de Daire vers eux, ils comptent en tout mille ans, et non plus. Ces ustensiles d'or sont principalement gardés par les rois comme chose sacrée, et par chacun an y a voyage au lieu où ils sont, avec grands sacrifices. Les Scythes racontent que, dormant à découvert le jour de la fête, celui qui garde ces joyaux ne peut vivre jusqu'au bout de l'an; et néanmoins il lui est donné autant de terre qu'il en peut circuir[1] le long d'un jour sur un cheval, pour cause que la région est de grande étendue. Colaxaïs y établit trois royaumes pour ses trois fils, et fit celui où sont gardés les joyaux le plus grand. Ils disent qu'il n'est possible passer ès pays qui sont au-dessus de leur région en tirant vers la bise[2], à cause des plumes[3] qui y tombent, desquelles terre et air sont si pleins qu'elles coupent passage à ceux qui voudraient aller voir plus outre.

8. Ainsi devisent les Scythes d'eux-mêmes et de la région qui est au-dessus d'eux. Toutefois, les Grecs qui habitent la côte de la Majour disent qu'Hercule, emmenant les vaches de Géryon, arriva en la région qu'habitent les Scythes, laquelle était toute déserte, et que Géryon habitait au delà de la Majour, en l'île que les Grecs appellent Érythie, laquelle est en l'Océan vers les Gades, hors les colonnes d'Hercule. Ils maintiennent par leur dire que l'Océan commence en la partie de levant d'environner toute la terre, mais ils n'en montrent rien par effet. Hercule, disent-ils, partant de cette île, arriva en la Scythie, où le froid de l'hiver et la gelée le surprirent, et par ce se vêtit de sa peau de lion et s'endormit. Par fortune divine, les juments de son chariot disparurent.

9. Lesquelles, quand il fut réveillé, il se mit à chercher, et, ayant tracassé toute la contrée, enfin se rencontra en la terre nommée Hylée, où il trouva dans une caverne une

[1] Parcourir en cercle. — [2] Nord. — [3] On verra plus loin, 31, que ces plumes ne sont autre chose que de la neige.

demi-pucelle, qui avait nom Échidna, tenant des deux natures, pour être femme de la partie d'en haut depuis les cuisses, et du reste d'en bas serpent. Hercule s'émerveilla de la voir telle; ce néanmoins, il lui demanda si elle avait point vu certaines juments épaves[1]. Elle répondit qu'elle les avait en sa possession, mais qu'elle ne les rendrait s'il ne prenait sa compagnie pour loyer d'avoir enseigné ses juments; et, remettant la restitution de jour à autre, voulait qu'Hercule lui tînt plus longue compagnie, encore qu'il demandât son congé. Enfin, elle lui fit délivrer les juments, et dit : « Monseigneur, je vous ai sauvé vos juments égarées en ces marches; mais vous avez si bien payé la sauve que je suis grosse de trois enfants. Je vous supplie me dire que j'en dois faire quand ils seront parvenus en âge : si je les dois retenir ici avec moi, qui suis dame de cette terre, ou bien les envoyer vers vous. » Il répondit : « Madame, quand vous connaîtrez que les enfants seront grands, vous ne faillirez point si faites ainsi. Retenez par deçà celui que vous verrez tendre cet arc comme il est et ceindre ce baudrier; mais envoyez hors ce pays celui qui plaisir ne prendra à telles choses. Ce faisant, vous en trouverez bien et accomplirez mon commandement. »

10. Sur ce, il tira du fourreau un de ses arcs (car il en portait deux), ensemble découvrit un baudrier, auquel pendait une burette d'or. Il lui bailla les deux et se mit à chemin. Les enfants nés et parvenus en âge, elle leur imposa noms : au premier Agathyrse, au second Gélone, et au plus jeune Scythès. Mais, se ressouvenant du commandement d'Hercule, ne faillit à l'accomplir : elle chassa d'avec elle Agathyrse et Gélone, pour avoir été refusants d'aller à un jeu de prix, et retint avec soi Scythès, le plus jeune, qui accomplit son commandement. De lui sont toujours descendus les rois des Scythes, lesquels Scythes, jusqu'à ce jour, portent à leur baudrier une burette, en mémoire de celle qui pendait au baudrier d'Hercule. Ainsi demeura à la mère seulement le soin de Scythès. Les Grecs de la Majour font tout ce récit.

[1] Égarées.

11. Mais il y a un autre propos, auquel j'accorde grandement : c'est que les Scythes nomades habitant en Asie, et se trouvant fort affaiblis de la guerre que leur faisaient les Massagètes, passèrent au delà du fleuve Araxe, en la terre des Cimmériens : car on dit que le pays qu'habitent aujourd'hui les Scythes était jadis aux Cimmériens, lesquels, voyant que grosse armée de Scythes les venait assaillir, tinrent conseil, et se trouvant rois et sujets en contrariété d'opinions, nonobstant qu'elles fussent fortes et valables d'une part et d'autre, toutefois celle des rois se trouva la meilleure, car le peuple était d'avis qu'il fallait quitter le pays sans hasarder leurs corps et leurs biens; au contraire, les rois disaient qu'il fallait combattre et repousser l'ennemi. En quoi le peuple ne voulut obéir aux rois, ne les rois suivre l'opinion du peuple, qui conseillait laisser le pays aux ennemis sans faire résistance. A ce contrevenaient les opinions des rois, parce que mieux ils aimaient mourir et être ensevelis en leurs terres que fuir avec le peuple, estimant quels grands biens et commodités ils avaient reçus, et combien de maux et misères leur aviendraient étant fugitifs de la patrie. Si conclurent de ne bouger, et que, mettant nombre égal en deux bandes, se tueraient les uns avec les autres. Ainsi moururent-ils tous, et furent enterrés par le peuple près le fleuve Tyras, où jusqu'à ce jour se voit et reconnaît leur sépulture. Quand le peuple leur eut donné ce dernier devoir, il partit du pays, et y entrèrent les Scythes, qui le trouvèrent désert.

12. Encore de présent sont léans clôtures et murailles de villes faites par les Cimmériens, ports et havres. Certes, une contrée est nommée Cimmérie, et un Bosphore nommé Cimmérien. Davantage, il est notoire que les Cimmériens sont arrivés en Asie fuyant les Scythes, et qu'ils ont possédé la péninsule où de présent est bâtie Sinope, ville grecque. On sait aussi que les Scythes les ont poursuivis, et que, détournés de leur chemin, sont entrés en la Médie : car eux Cimmériens fuyaient toujours selon la côte de la mer; mais les Scythes, qui avaient le Caucase à droite, les poursuivirent tant qu'ils les jetèrent en la Médie, leur faisant prendre

chemin par le pays méditerrane. Un autre propos, commun entre Grecs et Barbares, est maintenu des Scythes.

13. Et dit Aristéas, poëte proconnésien, fils de Caystrobie, que lui, étant agité de Phébus, arriva aux Issédons, au-dessus desquels sont demeurants les hommes monocules[1], nommés Arimaspes, et plus outre griffons qui gardent certaines minères d'or; plus, que delà sont les Hyperborées, habitant les environs de la mer. Dit davantage Aristéas que tous ces peuples, fors les Hyperborées, font ordinairement la guerre à leurs voisins, sous la conduite des Arimaspes, par lesquels les Issédons ont été chassés de leur région, et les Scythes par les Issédons; enfin, que les Scythes ont tellement maté les Cimmériens, habitant sur la mer qui leur est méridienne, qu'ils ont abandonné le pays. Par ce moyen, ce poëte n'accorde avec les Scythes quant à leur région.

14. Et j'ai dit d'où était cet Aristéas, qui a mis ce propos en avant : aussi ai-je entendu ce que j'en dis en Proconnèse et Cyzicène, où ils racontent qu'Aristéas, n'étant inférieur de race à aucun de ses concitoyens, entra dans l'ouvroir d'un foulon en la ville de Proconnèse, et y trépassa : par quoi le foulon ferma son ouvroir, et courut en avertir les parents; et étant jà le bruit semé par toute la ville qu'Aristéas était mort, se présenta à ceux qui disaient tel propos un homme cyzicénien venant de la ville Artacé, lequel affirma que sur le chemin il avait rencontré Aristéas, et de fait avait parlé à lui, ce qu'il soutenait fort et ferme. Les parents, chargés de ce qui fait besoin pour la sépulture, et ayant ouvert l'huis de l'ouvroir, ne trouvèrent Aristéas mort ne vif. Disent aussi que sept ans après il fut vu en Proconnèse, et fit les vers que les Grecs appellent aujourd'hui Arimaspées, après lesquels composés il disparut. Ainsi parlent ces deux villes.

15. Moi étant en une ville d'Italie nommée Métaponte, trois cent quarante ans après la seconde disparition, j'entendis choses qui accordaient avec celles de Proconnèse, selon que je trouvai en conférant un fait avec l'autre. Les Métapontins disaient que, leur étant apparu Aristéas, il leur

[1] Qui n'ont qu'un œil. Voyez plus loin, 27.

commanda d'ériger autel à Apollo, et auprès dresser une statue au nom d'Aristéas Proconnésien, disant qu'Apollo n'était jamais descendu en autre région que celle des Italiens, et que lui, qui pour l'heure se nommait Aristéas, lui avait fait compagnie, mais qu'il était adonc corbeau; et en l'instant disparut. Ils me disaient qu'ils envoyèrent en Delphi demander que voulait dire tel propos, et Pythie leur commanda d'obéir, disant, si ainsi le faisaient, que mieux leur en serait. Ils obéirent, et aujourd'hui est dressée léans une statue d'Aristéas près l'image d'Apollo, et l'autel est dressé en la place du marché, tout environné de lauriers. Mais à tant sera dit d'Aristéas.

16. Quant au pays dont il est propos, nul sait au vrai que c'est au delà, et n'ai pu ouïr homme qui affirmât l'avoir vu; ne Aristéas, duquel je parlais maintenant, dit en ses vers avoir été plus loin que les Issédons, et, au regard de ce qui est au delà, qu'il l'a ouï dire, alléguant pour ses auteurs les Issédons. De notre part, marchons le plus loin que nous pouvons avoir ouï raconter.

17. Depuis le port où se fait le commerce des Borysthéniens, qui est le milieu de la Scythie pour les habitants maritimes, les premiers peuples sont les Callipides, qui sont Scythes venus des Grecs. Au delà est une autre nation nommée Alazones, et les uns et les autres exercent le corps en mêmes choses que les Scythes, semant et mangeant aulx, oignons, lentilles et mil. Au-dessus desdits Alazones demeurent les Scythes laboureurs, lesquels ne sèment pour avoir à manger, mais pour avoir de quoi faire feu[1]. Outre sont les Neures, desquels le quartier qui tire à la bise, selon que j'entends, est tout désert et inhabité. Ces nations demeurent sur le fleuve Hypanis, vers le couchant du Borysthène.

18. Lequel passé, en suivant la mer, la première nation est Hylée, et après sont les Scythes laboureurs, que les

[1] Saliat s'est trompé sur le sens du mot πρήσει, qui, dans la langue commune, signifie *incendie*, *combustion*, mais qui, dans le dialecte ionien employé par Hérodote, veut dire *vente*, *trafic*. Le texte porte que les Scythes laboureurs sèment le blé, non pour s'en nourrir, mais pour le vendre.

Grecs habitant sur le fleuve Hypanis appellent Borysthénites; mais eux se nomment Olbiopolitains[1]. Ainsi, ces Scythes laboureurs habitent un pays, lequel, du côté de levant, a de chemin trois journées, tant qu'ils arrivent à un fleuve nommé Panticapès; mais la partie qui regarde la bise s'étend la navigation d'onze jours par le fleuve Borysthène. Au delà tout est désert pour la grande part, et outre habitent hommes androphages, nation particulière et nullement scythique. Sans doute, tout est désert au-dessus, et, selon que j'entends, n'y habitent aucuns hommes.

19. En la partie de levant où sont ces Scythes laboureurs, Panticapès passé, se trouvent les Scythes nomades, qui ne sèment ne labourent, et est toute leur terre, fors Hylée, découverte, sans bois, arbres ne buissons. Leur région contient quatorze journées de chemin, s'étendant jusqu'au fleuve Gerrhe.

20. Au delà du Gerrhe sont les nations nommées royales, les plus vaillantes et mieux peuplées des Scythes, et par ce réputant toutes les autres pour leurs esclaves. Elles touchent jusqu'à la région Taurique du côté de midi, et du levant jusqu'à la tranchée que firent ceux qui avaient été engendrés par les esclaves aveugles[2], et jusqu'à un bord du Palus-Méotis nommé Précipices[3]. Les aucunes de ces nations royales habitent la côte du fleuve Tanaïs, et plus haut, vers la bise, sont logés les Mélanchlènes[4], nation qui n'est point scythique; au delà, comme j'entends, sont palus[5] et marécages, où nuls hommes peuvent habiter.

21. Passé donc Tanaïs, le pays n'est plus scythique, et entrez en la première province des Sauromates, qui sont le long du Palus-Méotis, vers la bise, en pays qui s'étend le chemin de quinze journées, nu de tout arbre, soit agreste ou domestique. Les Budins possèdent au-dessus la seconde province, qui est peuplée de toutes sortes d'arbres.

22. Mais le pays suivant est désert par le chemin de sept journées. Outre, en rabattant vers est-nord-est, demeurent les Thyssagètes, nation fort populeuse et particulière en soi.

[1] Citoyens d'Olbia, colonie milésienne. — [2] Voyez plus haut, 3. — [3] Cremnes. — [4] *Aux manteaux noirs.* — [5] Marais.

Ils vivent de gibier, et ont pour voisins les nommés Iyrces, qui pareillement vivent de chasse, laquelle ils pratiquent en celle manière. Cachés parmi les arbres, qui sont drus et épais par toute la région, avec un chien et un cheval couchant, à quoi, pour sa petitesse, il se trouve plus propre, tirent sur la bête, et, la voyant partir d'entre les arbres, montent sur le cheval, qui demeurait couché sur le ventre, puis vont poursuivant la bête avec leur chien. Au-dessus de ces hommes, en la partie qui est tournée au levant, habitent autres Scythes qui se sont départis d'avec les Scythes royaux, et se sont venus jeter en cette contrée.

23. Jusqu'à laquelle tout le pays que j'ai déclaré est une plaine entre vallées. Au delà tout est pierreux, âpre et raboteux. Après avoir passé beaucoup de tel pays, au pied des hautes montagnes, sont habitants certains hommes, lesquels, comme l'on dit, naissent chauves, et les femmes pareillement, ayant nez fort camus, mentons grands et longs, sonnant une parole à eux particulière. Ils portent habits scythiques, prenant leur vivre d'un arbre nommé pontique, de la grandeur d'un figuier, et portant fruit dans une cosse gros comme une fève, lequel mûr ils épreignent[1] dans leurs langes, et en font sortir jus noir et épais, lequel ils appellent aschy. Ils le lèchent, ou bien le mêlent avec lait qu'ils boivent, et du marc font flammiches[2] qu'ils mangent, à cause qu'ils n'ont beaucoup de bétail ne pâturages bien propres. Chacun d'eux couche en hiver sous un arbre qu'ils affublent et serrent d'une coiffe blanche, laquelle ils ôtent en temps d'été. Nul homme vivant les outrage, car ils sont estimés pour sacrés : aussi ne tiennent-ils chez eux aucunes armes ne bâtons offensibles[3]. Ils décident et appointent tous les différends de leurs voisins, et, si aucun se retire vers eux en franchise, nul est si osé de lui toucher. Leur nom est Argippées.

24. Jusqu'à eux et aux nations qui sont au-devant, le pays est connu et découvert, et, par ce qu'aucuns des Scythes s'y acheminent, facile est ouïr et en apprendre d'eux, mêmement des Grecs, qui trafiquent par Borysthène et par la

[1] Expriment, font sortir. — [2] Gâteaux. — [3] Qui servent à l'attaque.

Majour. Les Scythes qui se trouvent parmi eux achètent et marchandent avec sept truchements et sept sortes de langues.

25. Ainsi, le pays est connu jusqu'aux chauves; mais de ce qui est au delà nul en peut certainement parler, à raison que montagnes hautes et inaccessibles coupent le passage. Ces hommes chauves disent choses que je ne puis croire : c'est qu'en ces montagnes demeurent hommes ayant pieds de chèvre, outre lesquels vous en trouvez d'autres qui dorment six mois entiers. Mais je ne puis recevoir telles paroles en mon esprit. Bien sait-on, par le rapport des Issédons, que la partie orientale est habitée par ces hommes chauves; mais ce qui est au-dessus, tirant au septentrion, n'est connu ne par le récit des chauves ne des Issédons, sinon d'autant qu'ils en content.

26. On dit que ces Issédons usent de ces coutumes. Mourant le père de quelqu'un, tous ses proches parents lui amènent quantité de bétail, lequel ils immolent et taillent en pièces avec le défunt père de celui qui les reçoit, et du tout mêlé dressent le banquet. Au regard de la tête, après qu'ils l'ont bien pelée et nettoyée, ils l'enchâssent en or, pour leur servir de joyau et reliquaire, lui faisant grands sacrifices anniversaires; et ce devoir rend le fils au père, ainsi que les Grecs célèbrent les nativités. Au reste, on dit qu'ils usent de grand douceur et prud'homie, et que les femmes se trouvent aussi fortes et robustes que les hommes.

27. Au-dessus d'eux sont les Issédons, qui devisent des hommes monocules et des griffons gardiens de l'or. Ainsi en parlent les Scythes enseignés par iceux Issédons, et ainsi l'avons-nous estimé après l'avoir entendu des Scythes, tellement que nous appelons les monocules, par terme scythique, Arimaspes : car les Scythes disent Arima pour un, et Spou pour œil.

28. Par toute cette région règne huit mois durant un hiver si rude, que la gelée est intolérable. Lors, si vous épandez de l'eau, vous êtes assuré que vous ne ferez boue, n'est que vous allumiez feu à l'entour. Leur mer se glace et congèle, et pareillement tout le Bosphore Cimmérien. Ceux qui demeurent dans l'enceinte de la tranchée marchent en

guerre par-dessus celle glace, et jettent outre leurs chariots contre les Indiens. Continuant ainsi cet hiver huit mois, les autres quatre ne sont sans froidure, mais il est différent à celui de toutes autres régions : car, encore que la saison le porte, toutefois il ne pleut par delà chose qui mérite d'être nommée pluie. Au contraire, il ne cesse d'y pleuvoir tout l'été; et quand ès autres lieux se font tonnerres, qui volontiers sont grands en été, là nuls aviennent. Ils s'émerveillent et prennent à mauvais signe les tonnerres d'hiver, et leur est effroyable le tremblement de terre, soit hiver ou été. Leurs chevaux durent contre la rigueur de l'hiver, mais leurs mulets principalement et leurs ânes ne la peuvent porter. Au rebours, ès autres pays les chevaux demeurant à la gelée se gâtent et morfondent; mulets et ânes y résistent.

29. Et généralement me semble qu'à cause de ce grand froid, les cornes ne peuvent venir aux bœufs et vaches de par delà; et à cette mienne opinion porte témoignage un vers de l'*Odyssée* d'Homère qui est tel[1] :

Libye aussi, où fort cornus
Sont les agneaux tôt devenus.

Et droitement est dit qu'en lieux chauds les cornes soudain viennent, mais que point ou difficilement en pays fort froids. Ces choses donc aviennent par delà à cause du froid.

30. Mais je m'ébahis dont procède que, en toute la terre Élée (car du commencement mon propos tendait là), ne peut être engendré un mulet, attendu que la région n'est point froide, et qu'autre cause apparente ne s'en trouve. Les Éléens disent que c'est au moyen d'une malédiction; et par ce, quand le temps est que leurs juments soient couvertes, ils les chassent aux lieux circonvoisins, et les font saillir aux ânes tant qu'elles soient pleines, puis les rechassent chez eux.

31. Quant aux plumes[2] dont les Scythes maintiennent l'air rempli, et être cause qu'ils ne peuvent plus loin découvrir le continent ne passer outre, je suis d'avis que c'est pour autant que, ordinairement, il neige au haut pays de delà, bien que, comme il est vraisemblable, moins l'été

[1] Chant IV, v. 65. — [2] Voyez plus haut, 7.

que l'hiver. Qui de près a vu tomber grosses papillotes de neige, il sait ce que je dis : car la neige ressemble à plumes. Sans doute cette partie du continent septentrional est inhabitable, à raison que l'hiver y est ainsi rigoureux; et j'estime pouvoir dire que les Scythes et leurs circonvoisins font conférence de plume avec neige. De ces choses donc, comme fort lointaines, tels en sont les devis.

32. Quant aux hommes hyperborées, demeurant au delà du septentrion, les Scythes n'en parlent point, ne aucuns de ceux qui habitent ces quartiers-là, si ne sont les Issédons, lesquels même, comme j'estime, n'en peuvent dire au naturel; ne les Scythes en savent autrement deviser que les monocules. Hésiode a touché desdits Hyperborées, et Homère pareillement en ses Épigones, voire[1] s'il est vrai qu'il ait fait iceux vers.

33. Plus amplement beaucoup en parlent les Déliens, disant que sacrifices[2], liés de fétus de blé, ont été apportés des Hyperborées aux Scythes, et que les voisins, après les avoir reçus, les ont portés de main en main fort loin en Occident, jusqu'à la mer Adriatique, et que, de là envoyés, les Dodonées, premiers des Grecs, les ont reçus; que d'eux sont venus au golfe de Malée, dont ils ont passé en Eubée, et ont été envoyés de ville en autre jusqu'à Caryste, partant duquel ont laissé derrière l'île d'Antandre[3] : car les Carystiens les portèrent en Ténos, et les Téniens en Délos. Et disent qu'ainsi y arrivèrent; davantage, que les Hyperborées envoyèrent premièrement deux filles porter ces sacrifices par les pays, lesquelles sont nommées par les Déliens Hyperoché et Laodice, leur baillant pour sûreté de leurs personnes cinq de leurs hommes, qui aujourd'hui sont nommés Périphères, fort honorés en Délos. Mais voyant que ces envoyés ne retournaient point, furent marris, et voulurent de là en avant que ceux qui porteraient ces sacrifices, liés de fétus de blé, par leurs frontières, commandassent aux voisins les envoyer de chez eux aux autres nations. Ainsi disent qu'ils furent portés en Délos. J'ai vu faire sacrifices,

[1] En supposant que. — [2] Offrandes sacrées. — [3] Andros dans les leçons les plus autorisées.

qui en approchaient fort, par les femmes des Thraces et des Pannoniens, quand, non sans fétus de blé, elles sacrifient à Diane la Royale.

34. En l'honneur de ces pucelles hyperborées qui trépassèrent en Délos, les filles coupent leurs cheveux avant leurs noces, puis les filent entour un fuseau, et les mettent sur la tombe de ces pucelles, qui est à main senestre pour celui qui entre dans le temple de Diane, sur laquelle est de soi-même crû un olivier. Les garçons tortillent les leurs entour une certaine herbe, et les posent aussi sur la tombe. Ces pucelles reçoivent ces honneurs par les Déliens.

35. Ceux-ci maintiennent pareillement que, avant Hyperoché et Laodice, Argé et Opis, vierges, vinrent delà en Délos, accompagnées d'iceux Périphères; et davantage que Hyperoché et Laodice vinrent vers eux payer l'offrande qu'elles avaient vouée à Lucine[1] pour tôt être délivrées de leur enfantement, mais qu'Argé et Opis étaient venues avec les dieux dessusdits, et qu'ils leur font autres grandes solennités; finalement, qu'en l'honneur d'elles leurs femmes s'assemblent, chantant les noms d'icelles vierges en un hymne qu'Olen, homme lycien, a fait et composé; lequel hymne ayant appris d'eux les isolans et les Ioniens chantent Opis et Argé, et en l'honneur d'elles ils s'assemblent. Cet Olen, partant de Lycie, fit aussi plusieurs autres hymnes anciens, lesquels sont chantés en Délos. Au reste, ils disent qu'ils brûlent myrrhe sur l'autel, puis épandent la cendre sur la tombe desdites Opis et Argé, qui sont gisantes derrière le temple de Diane, du côté de levant, près la salle des Céiois.

36. Mais je ferai fin des Hyperborées, car je ne veux réciter le propos, qui est maintenu, d'Abaris Hyperborée, qu'il ait porté un trait par toute la terre sans rien manger. Or, si les hommes hyperborées sont, par conséquent il en est qui demeurent au delà du midi. Certes, je me ris de plusieurs qui jà ont écrit les limites de la terre, la faisant ronde comme si elle était tournée au tour, et davantage peignant l'Asie et l'Europe égales. Pourtant, je montrerai de l'une et de l'autre, et dirai quelle elle doit être.

[1] Ilithye dans le grec.

37. Les Perses habitent sur la mer méridionale, qui est nommée Rouge, et au-dessus d'eux, vers la tramontane, habitent les Mèdes; au delà les Saspires, et outre les Colchois, sur la mer septentrionale, dans laquelle se rend le fleuve Phasis. Ces quatre nations tiennent depuis une mer jusqu'à l'autre.

38. Au deçà, tirant au ponant, deux bordures s'étendent le long de la mer, ainsi que je déclarerai. Celle du côté de septentrion commence au fleuve Phasis, et s'étend selon la Majour et l'Hellespont jusqu'au Sigée de Troie; elle règne aussi depuis le golfe des Mariandins, qui regarde la Phénicie par la côte marine, jusqu'au promontoire Triopie, se retrouvant en elle trente nations d'hommes.

39. La seconde commence aux Perses, et s'étend jusqu'à la mer Rouge. Après, elle est reçue par l'Assyrie, et de l'Assyrie par l'Arabie, et, ne se terminant que par défense, vient finir au golfe Arabique, dans léquel Daire tira un canal du Nil[1]. Depuis les Perses jusqu'à la Phénicie, l'étendue de pays est large et spacieuse, et depuis la Phénicie la même bordure se continue en la mer Méditerrane par Syrie, Palestine et l'Égypte, où elle se termine, et contient seulement trois nations. Ce sont les traits de pays qui s'offrent en tirant vers l'occident de l'Asie.

40. Mais ce qui est au-dessus desdits Perses, Médes, Saspires et Colchois, tire au levant, et là bat la mer Rouge, commençant à ce limite. Du côté de septentrion sont le mont Caspie et le fleuve Araxe, qui coule au levant. Tout l'habitable de par delà est Asie jusqu'aux Indes, au-dessus desquels, en tirant au levant, la terre est déserte et inhabitée, et n'est homme qui en sache parler. Certes, l'Asie se comporte et étend ainsi.

41. Au regard de l'Afrique, elle est en la seconde bordure, car elle suit après l'Égypte, et se trouve fort étroite, à raison que depuis la mer Méditerrane jusqu'à la mer Rouge ne sont comptées que cent mille toises, qui font mille stades. Au partir d'Égypte, la bordure se retrouve fort large, et là se nomme Afrique.

[1] Voyez plus haut, liv. II, 158.

42. Je m'étonne donc de ceux qui mettent les bornes desdites Asie, Europe et Afrique, attendu que leurs différences ne sont certes petites. Europe se peut égaler aux deux autres en longueur, mais de largeur elle n'est mêmement digne d'être conférée. L'Afrique se découvre d'elle-même, à cause qu'elle est environnée de mers, fors de la part qu'elle confronte l'Asie. Et ceci premier, que je sache, découvrit Nécos, roi des Égyptiens[1], lequel, ayant cessé de fouiller le canal qui coule du Nil dans le golfe Arabique, dépêcha certains vaisseaux phéniciens, leur commandant d'aller passer derrière les Colonnes d'Hercule, et naviguer jusqu'à la mer septentrionale, puis retourner en Égypte. Ces Phéniciens s'embarquèrent sur la mer Rouge, et naviguèrent en la méridionale. L'automne venu, ils descendirent à terre, et firent semailles, afin d'avoir moyen pour naviguer et reconnaître l'Afrique de toutes parts. Ayant attendu la moisson, recueilli et serré leurs métives, se remirent à la voile, et, après les deux ans révolus, au troisième ils se vinrent rendre aux Colonnes d'Hercule, et retournèrent en Égypte, où ils contèrent chose que non moi mais un autre peut croire : c'est que, naviguant entour l'Afrique, ils avaient eu le soleil à ourse[2]. Ainsi fut connue l'Afrique pour la première fois.

43. Depuis, les Carthaginois content que Sataspès, fils de Théaspès, de race achéménide, qui était envoyé à mêmes fins que les Phéniciens, ne sut environner[3] l'Afrique, mais, craignant la longueur du navigage et des pays déserts, retourna sur ses terres, et ne paracheva la charge que lui avait donnée sa mère, parce qu'il avait violé la sœur de Zopyre, fils de Mégabyse : à cause de quoi le roi Xerxès l'avait condamné d'être empalé. Toutefois, sa mère, qui était sœur du feu roi Daire, le requit, disant que mieux le punirait que le roi, et le mettrait en nécessité d'aller naviguer entour l'Afrique, jusqu'à se retrouver au golfe Arabique. Xerxès lui accorda sa demande, et se rendit Sataspès en Égypte, où, s'étant équipé de vaisseau et gens de ma-

[1] Voyez liv. II, 159. — [2] Le fait qu'Hérodote ne peut croire est pour nous la garantie la plus authentique de ce voyage de circumnavigation autour de l'Afrique. — [3] Faire le tour de.

rine, fit voile prenant la route des Colonnes d'Hercule, lesquelles passées, il gauchit vers le promontoire d'Afrique nommé Soloïs, et navigua droit au midi. Il traversa grands pays de mer en l'espace de plusieurs mois; mais, voyant que pour parachever son voyage il lui fallait encore longtemps, il rebroussa chemin et arriva en Égypte. Au partir de là, il alla trouver le roi Xerxès, auquel il conta que, en ce navigage si lointain, il avait passé une nation de petits hommes portant habillements rouges[1]; mais, quand il les avait cuidé accoster, ils s'en étaient fuis aux montagnes, et avaient abandonné les villes, combien que lui ne les siens ne les avaient point outragés, seulement s'étaient rafraîchis de vivres. Et pour sa raison de n'avoir environné toute l'Afrique, alléguait que son vaisseau n'avait pu passer outre, et était demeuré tout court. Xerxès ne crut qu'il lui rapportât vérité, et, parce qu'il n'avait accompli la charge qui lui avait été donnée, il le fit empaler, suivant son premier jugement. Un eunuque dudit Sataspès se retira en Samos, soudain qu'il ouït la mort de son maître, et porta grands trésors avec soi, desquels se saisit un Samien, duquel, bien que je sache le nom, je suis content néanmoins de l'oublier ici.

44. Or, plusieurs pays de l'Asie ont été découverts par le roi Daire, qui, voulant savoir la part où le fleuve Inde tombe en la mer, lequel est second après le Nil d'Égypte, nourrissant crocodiles, y envoya Scylax et Caryande entre autres, se fiant qu'ils lui rapporteraient vérité. Partant de la ville Caspatyre et de la terre Pactyique, naviguèrent par ce fleuve Inde vers levant, tant qu'ils entrèrent en mer, par laquelle cinglant au ponant, au trentième mois, vinrent surgir au propre lieu dont le roi d'Égypte avait fait partir les Égyptiens, comme je viens de dire, pour aller circuir l'Afrique. Ces hommes retournés, Daire mit en sa sujétion les Indiens, et se servit fort bien de celle mer. Il découvrit que l'Asie, fors en ce qui tend au levant, est fort conforme à l'Afrique.

[1] D'après l'explication judicieuse de Larcher, ces peuples portaient des vêtements de feuilles de palmier.

45. Mais il n'est homme qui ait connu si l'Europe est navigable à l'entour d'elle, ne du côté de levant, ne de septentrion. Bien sait-on que de longueur elle égale l'Asie, et aussi l'Afrique. Mais je ne puis imaginer, attendu que toute la terre est une, d'où lui sont imposées trois appellations portant noms de femmes[1]; pourquoi le Nil et Phasis, fleuve colchois, sont mis pour bornes et séparations, ne pourquoi aucuns les assignent au fleuve Tanaïs et au Bosphore Cimmérien. Je ne sus onque entendre qui ont été ceux qui ont fait ce partage, ne dont est qu'ils ont imposé ces noms aux trois parties de la terre. Plusieurs Grecs tiennent que Libye a pris nom d'une femme native du pays, et Asie de la femme de Prométhée, auquel nom les Libyens demandent part, disant qu'Asie a pris nom d'Asis, fils de Cotys, et non point d'Asie, femme de Prométhée, de laquelle une race est en Sardis appelée Asiade. Mais, ainsi que nul sait si l'Europe est ceinte de mer, aussi nul peut dire dont elle a pris tel nom, ne qui est celui qui lui a imposé, si ne disons qu'elle l'a pris de Syrie. Auparavant elle était sans nom, ainsi que les deux autres. Et c'est chose manifeste que telle femme était d'Asie, ne jamais se transporta en la région que les Grecs appellent aujourd'hui Europe, sinon d'autant qu'elle vint de Phénicie en Crète, et de Crète passa en Afrique; mais à tant sera dit de ces choses, endroit lesquelles nous userons cependant de ce qui est accoutumé.

46. Pour revenir à la mer Majour, au delà de laquelle Daire délibérait aller faire la guerre, elle vous jette parmi nations les plus grossières et ignares qui soient entre les hommes : car impossible est choisir au delà nation qui soit polie d'aucune science, fors la scythique avec son Anacharsis. A mon jugement que les Scythes ont mis en avant la plus prudente façon qui soit parmi les hommes. Je n'émerveille point le demeurant, mais ils ont trouvé moyen qui est

[1] L'Asie doit son nom à Asia, fille de l'Océan et de Téthys et femme de Prométhée ou de Japet. L'Europe doit le sien à Europe, fille d'Agénor, enlevée par Jupiter. L'Afrique, nommée primitivement Libye, tirait son nom de Libya, fille d'Épaphus et de Memphis.

très-grand, savoir que nul se retirant en leur pays soit chassé, ne permettant aussi qu'il soit cherché, afin que point ne soit trouvé et pris, car ils n'ont bâti clôtures de murailles; mais chacun d'eux traîne sa maison après soi. Ils sont bons archers à cheval, et ne vivent de labourage, mais de nourrir bétail. Leurs maisons sont certaines chariotes, et par ce comment est-il possible qu'ils ne soient gens de guerre et propres à se trouver en la mêlée d'une bataille?

47. Ils ont pris ces moyens de vivre, leur étant la terre propice, et les aidant à ce les rivières : car, à raison que leur pays est plain et uni, leur terre est grasse et bien abreuvée d'eau coulant au travers non moins de fleuves qu'il y a de canaux parmi l'Égypte. Et je veux ici mettre les plus renommés d'iceux et qui sont navigables depuis la mer. Le Danube, qui se décharge par sept bouches dans icelle, est le premier; après sont Tyrès, Hypanis, Borysthène, Panticapès, Hypacris, Gerrhe, Tanaïs, lesquels coulent tous en cette manière.

48. Le Danube, qui est le plus grand de tous les fleuves dont nous ayons connaissance, coule en toute saison semblable à soi, tant l'été que l'hiver, et, comme premier coulant du ponant par la Scythie, est rendu moult grand, à cause des fleuves qui se déchargent en lui. De la Scythie y coulent cinq fleuves, dont les Scythes appellent l'un Porata, et les Grecs Pyréton; le second est Triarante, le tiers Arare, le quart Naparis, et le cinquième Ordesse. Le premier est grand, et coule vers orient, communiquant son eau avec le Danube; le second, Triarante, coule vers occident, et est moindre; les trois autres, Arare, Naxaris et Ordesse, coulent par le milieu de ces deux dans le Danube. Ils naissent tous en Scythie, et augmentent grandement le Danube. Le fleuve Maris, qui tombe dans le Danube, coule aussi des Agathyrses.

49. Plus, trois autres grands sourdent de la montagne Hémus, lesquels tirent au septentrion pour aller aussi tomber dans le Danube. Ils sont nommés Atlas, Auras et Tibisis. Pareillement Athrys, Noès et Atarnès, coulant travers la Thracie et les Thraces Crobizes, se rendent dans le

Danube. Davantage, Scie, qui mépart la montagne Hémus, en venant des Pannoniens et de la montagne Rhodopé, se perd dans le Danube. Coulant aussi des Illyriens vers septentrion, le fleuve Augre marche parmi la campagne Triballique dans le Bronge, et le Bronge dans le Danube : par ainsi, il reçoit les deux, qui sont moult grands. Plus deux autres, Carpis et Alpis, partant d'au-dessus des Ombriques, et coulant au septentrion, se cachent dans le Danube, lequel traverse toute l'Europe, et commence aux Celtes, qui sont derniers de l'Europe, habitant outre les Cynètes. Coulant ainsi travers l'Europe, il s'ouvre chemin par l'un des flancs de la Scythie, et entre dedans.

50. Il se fait donc, par le moyen de tant de fleuves qui apportent leurs eaux dans le Danube, qu'il soit le plus grand de tous les fleuves; toutefois, à prendre eau pour eau, sans doute le Nil excède, à raison qu'en lui n'est reçu fleuve ne fontaine qui lui donne augmentation. Et me semble que le Danube coule toujours semblable, hiver et été, sinon qu'en hiver il est un peu plus grand que de nature, ores que[1] les terres voisines ne soient abreuvées de pluies; mais bien y règnent brouillards, nuées et bruines. Au regard de l'été, pour ce que la neige tombe l'hiver en grande quantité, se fond en tous endroits, venant tomber dans le Danube, le fait croître, avec les pluies et torrents : car en été il pleut abondamment tout le long de son cours; et d'autant qu'en été le soleil attire plus d'eau qu'en hiver, autant plus remplit ce qui se mêle en lui, pour le rendre fort semblable hiver et été. Certes, il se trouvera que ces choses, mises en comparaison, équipollent[2] tellement, qu'il est tout manifeste que le Danube toujours est semblable.

51. Ainsi donc, le Danube est un des fleuves de la Scythie; après suit Tyras, lequel, partant de septentrion, coule d'un grand palus qui fait séparation de la terre scythique et neuride, et sur la bouche d'icelui demeurent en Grèce ceux qui sont nommés Tyrites.

52. Le troisième fleuve est Hypanis, lequel prend source en la Scythie et coule d'un palus entour lequel se nourrissent

[1] Quoique. — [2] Sont égales.

chevaux blancs sauvages, et à bon droit ce palus est dit mère de Hypanis. Sourdant donc d'icelui, il coule son eau douce avec grande vitesse le navigage de cinq journées. Depuis, à quatre journées de la mer, il est fort amer, à cause d'une fontaine amère qui se rend en lui, laquelle, combien qu'elle soit petite, détrempe néanmoins ce fleuve, qui entre les petits est fort grand. La fontaine est en la contrée des Scythes laboureurs et des Alazones. Elle porte nom Scythique, et le lieu de sa source est nommé en langage du pays Exampéos, qui, selon la langue grecque, signifie les chemins sacrés. Environ les Alazones, Tyras et Hypanis apportent leurs plis et cambrures ensemble; mais, depuis, l'un et l'autre tourne chemin, laissant un milieu large et spacieux.

53. Le quatrième est Borysthène, le plus grand de tous après le Danube, et, selon mon opinion, le plus fertile, non-seulement des fleuves scythiques, mais généralement de tous autres, excepté le Nil égyptien, auquel nul peut être comparé. Certes, de tous Borysthène est le plus fertile, soit pour les bons et herbus pâtis qu'il fournit au bétail, soit pour les excellents poissons qu'il produit en abondance. Il est fort doux à boire, et près lieux fangeux coule néanmoins pur et net. Sur ses rives se font très-bonnes semailles, et où la terre n'est point labourée, l'herbe y croît fort haute. En son embouchure se concrée de soi-même quantité de sel infini. Au surplus, il produit pour salure baleines, qui ont le dos plat sans épine, qu'ils appellent antacées. Plusieurs autres choses dignes de mémoire se retrouvent en lui, et est reconnu coulant de la bise jusqu'à un lieu nommé Gerrhée, par quarante journées de navigage. Nul homme sait parler de ce qui est au delà des pays qu'il traverse; bien est certain qu'il coule parmi grands déserts en la contrée des Scythes laboureurs, qui habitent sur icelui par dix journées de navigage. De ce fleuve seul et du Nil je ne puis nommer les sources, et pense qu'il n'est Grec qui les sache. Non loin de la mer, il est reconnu, et en lui se mêle Hypanis, qui va tomber à même but. La terre qui est entre les deux est nommée promontoire d'Hippolée, où est bâti un temple de Cérès, au delà duquel,

sous Hypanis, sont habitants les Borysthénites. Et voilà quant à ces quatre premiers fleuves.

54. Suit le cinquième, nommé Panticapis, qui, venant aussi de la bise, part d'un palus; et les Scythes laboureurs habitent la terre qui est entre lui et Borysthène. Il fait une entrée dans la terre Hylée, et, icelle traversée, se mêle dans Borysthène.

55. Hypacaris est sixième, qui, partant d'un palus et coulant parmi les Scythes nomades, donne contre la ville Carcinitis, resserrant la Hylée à main droite, et le lieu nommé la Carrière d'Achille.

56. Gerrhe est septième, séparé de Borysthène environ le lieu jusque auquel est reconnu Borysthène, et prend nom d'un lopin de pays qui les divise; coulant en la mer, fait limite entre la région des Scythes nomades et Scythes royaux, et se vient rendre dans Hypacaris.

57. Le huitième est Tanaïs, qui, partant d'en haut et sourdant d'un grand palus, donne derechef travers un autre nommé Méotis, qui divise les Scythes d'avec les Sauromates. Dans lui entre un autre fleuve nommé Hyrgis.

58. De ces fleuves insignes sont abreuvés les Scythes, et néanmoins l'herbage que produit la terre est le plus sec et le plus maigre[1] que j'aie point connu : ce que l'on aperçoit en l'ouverture de leurs bêtes. Ils ont donc chez eux toutes ces commodités.

59. Au reste, leurs lois et coutumes sont ainsi établies. Ils sacrifient à ces dieux seulement : à Vesta pour la première, à Jupiter et à la Terre, estimant que la Terre est femme de Jupiter; en après, à Apollo, à Vénus Uranie, à Hercule et à Mars. Ils font état de tous ceux-ci, et davan-

[1] Ce passage est diversement traduit par les interprètes d'Hérodote. D'après Wesseling et Walckenaer, Larcher lit ἐπιχυλοτάτη et traduit l'herbe la plus succulente. Miot et Gignet lisent ἐπιχολωτάτη et traduisent qui produit le plus de bile. P. Saliat a suivi sans doute quelque autre leçon, et il a passé les mots τοῖσι κτήνεσι pour les bestiaux, qui se trouvent au commencement du membre de phrase. Voici, d'après Miot, la traduction de ce passage : « Les pâturages du pays fournissent une herbe qui a la propriété de produire une très-grande abondance de bile chez les bestiaux qui s'en nourrissent. »

tage les Scythes royaux sacrifient à Neptune. Vesta est appelée en leur langue scythique Tabiti, et Jupiter, à mon jugement, est par eux droitement appelé Papée; la Terre, Apia; Apollo, OEtosyre; Vénus Uranie, Artimpasa, et Neptune, Thamimasadas. Ils n'ont opinion qu'ils doivent faire images, dresser autels ne temples à aucun de ces dieux, fors à Mars, et font tous leurs sacrifices en cette manière.

60. Ils présentent la bête les deux pieds de devant liés ensemble. Le sacrifiant se tient derrière, et, ayant ôté son chaperon de la tête, fiert[1] dessus. Tombée par terre, il invoque le dieu auquel il entend faire sacrifice; après, il lui met une corde entour le col, laquelle il entrelace d'un bâton, et d'icelui vire, tourne et harasse tant la bête qu'il la suffoque, sans allumer feu, sans faire dévotions ne aspersion aucune. Icelle étranglée et écorchée, il se tourne à la cuisson.

61. Mais le pays de Scythie est si mal garni de bois, qu'ils n'en peuvent recouvrer, mêmement pour cuire les viandes. Par quoi, quand la bête du sacrifice est écorchée, ils décharnent les os pour les mettre sous chaudières du pays, qui ressemblent fort aux coupes dont se servent les Lesbiens, sinon qu'elles sont trop plus grandes. La chair mise là-dedans, ils allument les os pour faire cuire; et si d'aventure ils n'ont point de chaudière, ils serrent toute la chair dans le ventre de la bête avec eau, et des os, qui brûlent fort bien, la font cuire, étant la chair aisément contenue dans le ventre après les os ôtés. Par ce moyen, le bœuf se cuit soi-même, et autant en font les autres bêtes. La chair cuite, le sacrifiant paye offrandes d'icelle et des entrailles, laquelle il épand devant soi.

62. Ils sacrifient aussi les autres bêtes, et principalement les chevaux. Leur façon est de sacrifier à leurs dieux telles bêtes, fors à Mars, auquel ils sacrifient en cette manière. En chacune des provinces anciennes, ils lui dressent temple avec telle composition. Après avoir assemblé en un tas fagots de brière[2] la longueur et largeur de trois stades, et de hau-

[1] Frappe. — [2] Broussailles.

teur guère moins, ils font dessus une plate-forme carrée, de laquelle les trois fronts sont coupés si roides qu'il n'y reste qu'une avenne. Ils y conduisent chacun an cent cinquante charretées desdites brières, à cause que les hivers y gâtent toujours quelque chose. Au-dessus de celle môle[1] est plantée une lame d'épée fort vieille en tous les endroits où se fait le sacrifice, et n'ont autre image de Mars. Ils font sacrifices annuels à cette lame avec chevaux et autres bêtes, et au parsus, de tous prisonniers qu'ils prennent sur leurs ennemis, sacrifient le centième, non en la sorte que les bêtes brutes, mais toute diverse. Après qu'ils ont fait effusion de vin sur la tête du patient, ils lui coupent la gorge dans un vaisseau qu'ils portent sur la môle de brières, et là répandent le sang sur l'épée. Ainsi est le sang porté haut au cime de la plate-forme, mais bas, au pied du talus, ils font ceci : après qu'ils ont coupé l'épaule et la main dextre, ils le jettent en l'air, et ce fait avec autres cérémonies, ils se retirent, demeurant la main la part où elle tombe, et le corps à part.

63. Telle donc est l'ordonnance de leurs sacrifices. Ils n'estiment à rien les pourceaux, et ne veulent qu'ils soient nourris en leur région.

64. Quant au fait de leurs guerres, il est établi en cette manière. Le Scythe boit du sang du premier homme qu'il jette bas, et apporte au roi les têtes de tous ceux qu'il fait mourir en bataille, faisant lequel apport, demeure sien tout le butin qu'il peut faire, autrement non. Il écorche les têtes ainsi. Il fait de son glaive un cerne rond environ les oreilles, puis rebrasse la peau, et en secouant la lève. Quand il l'a bien mégissée, comme si c'était le dos d'un cuir de vache, il la manie, mollit et tire avec les mains, tant qu'elle semble une belle serviette blanche. Adonc il l'attache aux rênes de son cheval, et s'en tient fort éjoui : car tant plus le Scythe donne de telles faveurs à son cheval, tant est-il tenu plus prud'homme. De pareil, les aucuns prennent les bras dextres des ennemis morts, lesquels écorchés, ils tirent et étendent les peaux avec les ongles pour en couvrir leurs carquois,

[1] Masse, tas, amas.

pour ce que la peau de l'homme est épaisse et luisante sur toutes, avec grande blancheur. Plusieurs écorchent entièrement les hommes, et, étendant les peaux comme sur herses, en font caparaçons à leurs chevaux.

65. Ainsi se gouvernent-ils en cet endroit, combien toutefois qu'ils ne traitent tellement toutes têtes, sinon de ceux auxquels ils veulent grand mal : car les pauvres, après qu'ils ont râclé et nettoyé le dessous des sourcils, étoffent ces têtes de cuir de bœuf par dehors, et ainsi s'en servent; mais les riches, après les avoir revêtues de cuir, dorent le dedans et le font servir de hanap[1]. Ils font le pareil de leurs familiers, s'ils ont eu débat avec eux et les ont vaincus en la présence du roi. Si leurs amis de dehors les viennent voir, pourvu qu'ils les aient en réputation, ils leur montrent ces têtes, et leur content comme les trépassés, étant de leurs familiers, les ont voulu outrager, et tiennent ces actes à bien grande prouesse.

66. Les chefs des provinces présentent une fois par chacun an vin à boire dans une coupe, et boivent tous les Scythes qui ont tué leur ennemi; mais ceux qui n'ont été si vaillants de ce faire ne boivent point, et demeurent méprisés et déshonorés, leur tournant ce peu d'armes à grand honte et vitupère[2]. Ceux qui en ont beaucoup tué boivent d'un trait en deux coupes.

67. Parmi cette nation se trouvent devins en grand nombre, qui font leurs divinations avec sions[3] de saule en cette manière. Ils assemblent en un lieu grosses jarbes[4] desdits sions, lesquelles posées par terre, ils délient, et, mettant chacun sion à part, ils devinent en barbotant quelques paroles; après, ils les rassemblent comme ils étaient auparavant, puis derechef les remettent à part. Et telle est la divination du pays. Ceux qui sont nommés Énaries[5] et Androgynes disent que Vénus leur baille le don de prophétie, et devinent avec tille[6] de trois cordons qu'ils entrelacent parmi leurs doigts, et icelle ôtée prophétisent.

[1] Grand vase à boire. — [2] Honte, affront. — [3] Branches, baguettes. On écrit plutôt scion. — [4] Gerbes, fagots. — [5] Voyez liv. I, 105. — [6] Corde faite avec de l'écorce de tilleul.

68. Si le roi des Scythes se trouve malade, il mande trois des plus estimés de ces devins, lesquels vaticinants, selon que j'ai dit, le plus souvent répondent que cestui-ci et cestui-là des sujets, duquel ils expriment le nom, a juré par le trône royal, à raison que la coutume des Scythes voulant faire grand serment est de jurer par le trône royal. Soudain est amené le personnage qu'ils disent avoir juré, et comparants[1] les devins lui reprochent que par leur art ils trouvent qu'il a juré le trône royal, et que, à cause de ce, le roi est détenu malade. Adonc, si ce personnage nie la parole et montre contenance d'être fort marri, le roi mande autres devins au double, lesquels regardant à leur divination, si le trouvent coupable, il s'en va droit à la mort, et lui font trancher la tête; même son bien est confisqué aux premiers devins. Au contraire, si les seconds devins le déclarent absous, autres sont mandés, et autres après. Adonc, si telle pluralité le dit innocent, mourir convient aux premiers devins, et voici comment.

69. Ils emplissent une chariote pleine de brières, à laquelle sont bœufs attelés, et les couchent au travers avec fers aux pieds, mains liées derrière le dos et la bouche bâillonnée; après, ils mettent le feu en la chariote, et se retirent pour crainte des bœufs, qui souvent brûlent avec les devins, et souvent, après leurs limons brûlés, fuient fort échaudés. Ainsi sont brûlés les devins, et mêmement pour autres causes, dont ils les appellent faux devins. Au reste, le roi ne permet que leurs enfants vivent, mais sont occis les mâles, étant toutefois fait pardon aux femelles.

70. Quand les Scythes font promesse de serment à autrui, ils mettent vin dans une grande coupe de terre, et le mêlant de leur sang, qu'ils tirent en se frappant d'un petit couteau, ou bien du cimeterre en se coupant quelque petit morceau du corps, demeurent longtemps en prières, puis boivent de la coupe avec tous les assistants.

71. Les sépulcres de leurs rois sont en un lieu nommé Gerrhes, jusque auquel Borysthène est navigable. Mourant leur roi, ils fouillent léans une grande fosse carrée, laquelle

[1] Comparaissant.

promptement faite, ils chargent le corps du trépassé dans une chariote, lequel ils ont premièrement mis en cire, et ont tiré le ventre et nettoyé, puis rempli de cyprès concassé, d'encens, de graine de persil et anis, et en après recousu. Ils le promènent de province en autre, où il est reçu honorablement, et les habitants, pour le regret de leur roi, font comme les Scythes royaux. Ils se coupent le bout de l'oreille, se font raire la tête, s'entament le bras, se navrent front et nez, et finalement se traversent la main gauche de sagettes[1]. Ce recueil fait, ils marchent consécutivement en autre nation de leur obéissance, et sont tenus les sujets d'accompagner le corps de province en autre. Quand ils ont fait leur tour et circui tous les pays de leur sujétion, ils rendent le corps aux Gerrhois, qui sont les derniers habitants du royaume. Léans ils donnent sépulture au corps en fichant javelines à chacun côté du gisant, sur lesquelles ils traversent aucunes perches, qui servent comme de plancher. En ce qui reste vide, ils logent une des concubines du roi qu'ils ont étranglée, ensemble son échanson, cuisinier, écuyer d'écurie, chambellan et huissier de chambre, chevaux pareillement, et de tout autre meuble quelque pièce, avec vases d'or, car argent et cuivre ne leur sont point en usage. Ces funérailles accomplies, ils couvrent le tout de terre à qui plus et mieux, tant qu'ils lèvent un grand tertre.

72. L'an révolu, ils font derechef ceci. Ils prennent cinquante pages du roi les plus idoines, moyennant qu'ils soient Scythes naturels : car le roi reçoit à son service tels qu'il lui plaît, sans leur donner gage ni état. Quand donc ils ont étranglé cinquante de ces pages et autant de chevaux, les plus beaux qu'ils peuvent trouver, ils leur tirent les entrailles, lesquelles, bien nettoyées, ils emplissent de paille, et, les ayant remises, recousent le ventre. Après, ils posent sur deux pieds droits un demi-cercle renversé, avec un autre soutenu de même, et, en ayant dressé plusieurs de même façon, ils montent les chevaux dessus, embrochés de perches jusqu'à la tête. Le premier demi-cercle soutient les épaules,

[1] Flèches.

et le second la croupe, tellement que les jambes de devant et de derrière pendent en l'air; après, ils les brident et les attachent à certains paux[1] plantés en terre, et ce fait, ils mettent les pages dessus, empalés par l'épine du dos jusqu'au gosier. Ces chevaliers ainsi équipés et rangés entour la tombe, ils se retirent.

73. Et voilà quant aux funérailles de leurs rois. Mourant les autres hommes scythes, leurs proches parents les portent dans chariotes d'amis vers amis, qui leur font bonne chère, et présentent au trépassé semblables viandes qu'à ceux de la suite, lesquels sont quarante jours à veiller ainsi ce corps, et au bout le mettent en terre. Et voici leur purification pour l'enterrement. Ils purgent premièrement et déchargent le chef de toute réplétion, besognant au demeurant en cette manière. Ils dressent trois plançons[2] de bois accolés et courbés l'un sur l'autre, entour lesquels ils arrangent chapeaux de laine forts et épais, puis mettent pierres chaudes et transparentes, à cause du feu, dans une cuvette faite en forme d'esquif, qui est posée au milieu des plançons.

74. Il croît chez eux chanvre qui approche fort de lin, sinon qu'il est plus gros et plus haut, se trouvant très-bon, soit qu'il croisse de soi-même ou par être semé. Les Thraces en font vêture fort semblable à celle de lin, et, n'est que vous y soyez bien expert, vous ne connaîtrez si c'est lin ou chanvre; ainçois qui jamais n'en aura vu jugera que les vêtements sont de lin.

75. Les Scythes, prenant graine de ce chanvre, le mettent sous cette chape couverte de chapeaux dessus les pierres chaudes, dont est rendu tel parfum et vapeur si grande, que les Grecs n'ont bains ne étuves qui en rendent davantage. Les Scythes qui sont là-dessous, émerveillés de telle vapeur, se prennent à braire et crier, et leur sert ceci de bain, car ils ne lavent point leurs corps d'eau. Seulement les femmes, après s'être mouillées, pulvérisent cyprès, cèdre et bois d'arbre encensier avec une pierre rude et meulière, puis en détrempent onguent épais, duquel elles s'adoubent tout le corps et le visage pareillement, qui est cause qu'elles

[1] Pieux. — [2] Branches.

sentent fort bon ; et le lendemain, après ce fard ôté, elles se montrent nettes et reluisantes.

76. Les Scythes fuient grandement à user de coutumes et façons étrangères, et ne prennent celles des uns des autres, mais sur tous abhorrent les mœurs des Grecs : en quoi Anacharsis a servi d'exemple, et après lui Scylès. Cestui Anacharsis, ayant beaucoup vu de pays et beaucoup appris, voulut reporter sa science en la terre scythique, dont il était né et natif. Naviguant par l'Hellespont, il arriva en une ville nommée Cyzique, où il trouva que les habitants célébraient une fort belle fête en l'honneur de la Mère des dieux, à laquelle il fit requête, et promit que, si, sain et sauf, il pouvait retourner chez lui, il lui sacrifierait en la manière qu'il voyait faire les Cyzicéniens, et lui ordonnerait une veille. Quand il fut de retour en la Scythie, il se jeta à dérobée en la province Hylée, qui est attenant la Carrière d'Achille, et peuplée de toutes sortes d'arbres. Il voulut célébrer parfaitement cette fête, mais, comme il tenait le tambourin devant les statues étrangères, il fut découvert par un Scythe, qui le révéla au roi Saulie, lequel, venu au lieu et voyant Anacharsis en tel acte, lui tira un coup de trait et le fit trépasser. Aujourd'hui, si aucun s'enquiert d'Anacharsis, les Scythes répondent que point ne le connaissent, parce qu'il partit du pays pour voyager par la Grèce et voulut user de façons étrangères. Selon que j'ai entendu de Timnée, gouverneur et curateur de Spargapithès, il était oncle d'Indathyrse, qui fut roi des Scythes, et fils de Gnoure, qui eut à père Lycus, fils de Spargapithès. Si donc Anacharsis était de telle maison, il faut inférer qu'il a été tué de la main de son frère : car Indathyrse était fils de Saulie, qui le fit trépasser.

77. J'en ai ouï un autre récit des Péloponésiens, disant qu'Anacharsis, étant envoyé par le roi des Scythes ès pays étrangers, devint grand écolier des Grecs, et que, quand il fut de retour, conta au roi que les Grecs étaient tous adonnés aux sciences, hormis les Lacédémoniens, qui seuls étudiaient à prendre et donner sagement. Mais ce second propos est controuvé par les Grecs. Ainsi donc mourut Anacharsis, et

ainsi voulut sacrifier, à cause des coutumes étrangères qu'il avait apprises et de la communication qu'il avait eue avec les Grecs.

78. Plusieurs ans après, Scylès, fils d'Ariapithès, souffrit le même, lequel, avec autres enfants engendrés par icelui Ariapithès, roi des Scythes, en dame Istrine[1], fut par elle enseigné en la langue et lettres grecques. Quelque temps après, mourut Ariapithès par le dol de Spargapithès, roi des Agathyrses, et reçut Scylès la couronne avec la femme de son père, qui avait nom Opéa et qui était naturelle du pays, de laquelle son père Ariapithès avait eu un fils nommé Orice. Scylès, devenu roi, ne se plaisait aucunement en la façon de vivre des Scythes; mais, à cause de l'instruction qu'il avait reçue, se tournait trop plus aux coutumes des Grecs. Si fit chose telle. Il mena souvent l'exercite des Scythes en la ville des Borysthénites, qui se disent issus des Milésiens. Arrivé léans, faisait demeurer ses gens au faubourg, et tantôt qu'il était entré dans la ville faisait fermer les portes, et, dévêtant son habillement scythique, prenait le grec : lequel vêtu, faisait du citadin trafiquant, sans gardes ne autre suite. Bien faisait-il garder les portes, afin qu'il ne fût vu portant tel accoutrement. En autres choses, il usurpa aussi les mœurs grecques, et fit bâtir temples aux dieux suivant les coutumes des Grecs. Après avoir séjourné léans l'espace d'un mois ou plus, il partait et reprenait l'habillement scythique. Souvent il usa de telle façon, et fit bâtir léans maisons et palais pour loger; mêmement il y prit femme.

79. Venu le temps que fortune lui devait mal dire, l'occasion s'apprêta telle. Il eut envie de célébrer les bacchanales, mais, comme il avait tel souci en l'esprit, un grand prodige avint. Ayant, comme je viens de dire, fait bâtir palais grand et magnifique en la ville des Borysthénites, entour lequel étaient dressés sphinx et griffons d'une pierre blanche, la foudre tomba sur ce palais, lequel ardit tout et brûla. Toutefois, il ne laissa de parachever sa fête. Or, les Scythes blâment fort les Grecs de ce qu'ils célèbrent les

[1] De la ville d'Istria.

bacchanales, et disent qu'il n'est vraisemblable que celui soit dieu qui ainsi fait démener et follier[1] les hommes. Pendant donc que Scylès célébrait Bacchus, quelque personnage borysthénite l'alla déceler aux capitaines des Scythes, leur disant : « Vous, Scythes, avez coutume de nous mépriser et moquer, à cause que nous bacchanalisons; mais le dieu vous saisit aussi bien que nous autres; et qu'ainsi soit, tout présentement, votre roi en est fort bien pris, et fait le furieux au possible. Si ne m'en croyez, suivez-moi, et je vous montrerai de quoi. » Les capitaines le suivirent, et furent par lui secrètement conduits en une tour. Scylès se jette en place avec sa troupe, et, voyant le Scythe qui se débattait comme insensé, estimèrent le fait à grand malheur. Par quoi, sortis de la tour, déclarèrent devant tous les soldats scythes ce qu'ils avaient vu.

80. Depuis, Scylès étant de retour au pays, les Scythes firent lever contre lui son frère, nommé Octamasades, sorti de la fille de Térée. Scylès, averti de la machination qui se dressait contre lui et de la cause pourquoi, se retira en la Thrace, où il fut poursuivi à main armée par Octamasades, lequel, averti de son partement et étant arrivé au bord du Danube, les Thraces lui marchèrent à l'encontre. Mais comme les deux armées s'apprêtaient pour charger, Sitalcès envoya vers Octamasades lui porter cette parole : « Qu'est-il besoin que nous nous essayions l'un contre l'autre? Tu es fils de ma sœur, et davantage tu as mon frère chez toi. Il me semble que, en te rendant Scylès, tu me le dois rendre, sans que tu hasardes tes gens, ne moi les miens. » Telle parole fit porter Sitalcès à Octamasades, à cause qu'il recueillait son frère, qui l'avait abandonné. Octamasades trouva bon le convenant[2] que proposait Sitalcès, et par ce rendit son oncle, et Scylès lui fut délivré. Sitalcès, ayant recouvré son frère, leva son camp et partit; mais Octamasades fit trancher la tête à Scylès au lieu même. Ainsi gardent les Scythes et observent leurs coutumes, et font souffrir ceux qui veulent introduire celles des étrangers.

81. Je n'ai jamais su entendre au vrai en quel nombre

[1] Être fou. — [2] Convention.

sont les Scythes, mais en ai ouï tous propos différents. Les uns disent plus, et les autres moins. Voici que j'en ai connu à vue d'œil. Entre les fleuves Borysthène et Hypanis est une étendue de pays nommée Exampéos[1], dont j'ai naguère fait mention, disant que là est une fontaine qui jette une eau amère, et rend Hypanis tel qu'on n'en peut boire. En ce lieu est posée une coupe de cuivre six fois plus grande que celle que Pausanias, fils de Cléombrote, a posée sur la bouche de la Majour[2]. J'apprends à qui ne l'a vue qu'elle est de telle façon. Elle contient aisément six cents amphores et est épaisse de six doigts. Les habitants du lieu disent qu'elle est faite des bouts de flèches des Scythes, parce que, voulant leur roi, nommé Ariante, savoir en quel nombre ils étaient, fit commander à tous qu'ils lui envoyassent un bout de flèche, sur peine de la hart[3]. Il lui en fut apporté grande quantité, dont il estima qu'il devait laisser mémoire; et par ce fit forger cette coupe et poser en ce lieu Exampéos. Et voilà que j'en ai ouï pour faire foi de la multitude des Scythes.

82. Leur région ne porte chose que l'on doive émerveiller, fors qu'elle est pleine de beaucoup et grands fleuves; les spacieuses campagnes sont aussi bien dignes de merveille. Ils montrent près le fleuve Tyras la marche[4] d'Hercule imprimée dans une pierre, qui bien ressemble le pas d'un homme; mais elle a deux coudées de long. Il est donc ainsi de toute cette description. Retournons désormais à notre propos.

83. S'apprêtant Daire pour venir contre les Scythes, et ayant dépêché par ses pays, aux uns de lui faire levée de gens de pied, aux autres de lui dresser un équipage de mer, et aux autres de lui construire un pont sur le Bosphore de Thrace, Artabanus, fils d'Hystaspe, et par ce frère de Daire, se trouva devant lui, et lui remontra qu'il ne devait entreprendre la guerre contre les Scythes, à cause de leur

[1] Voyez plus haut, 52. — [2] Pausanias, vainqueur de Mardonius à Platées, consacra à Neptune un cratère d'airain, avec une inscription d'une vanité en opposition formelle avec les lois de Sparte. Voyez Athénée, liv. XII, chap. 19. — [3] Corde. — [4] Trace du pied.

grande pauvreté. Toutefois encore que son opinion fût très-bonne, si ne le crut le roi Daire, et par ce il se déporta de plus en parler. Quand Daire fut prêt, il partit de Souses.

84. Et en l'instant de son partement, Œobaze, Perse, lui supplia qu'il lui voulût laisser un de ses trois fils qu'il menait avec soi en la guerre. Daire lui répondit comme à l'ami qui requiert chose raisonnable : « Vraiment, ils vous demeureront tous trois! » Œobaze fut joyeux de la réponse, espérant avoir sauvé ce voyage à ses enfants; mais Daire commanda à leurs capitaines qu'ils les fissent mourir tous trois. Par ainsi furent laissés au père.

85. Daire, parti de Souses, exploita[1] tant qu'il arriva à Chalcédon, qui est sur le bord du Bosphore, où se dressait le pont. Il s'embarqua en ce lieu, et navigua ès îles nommées Cyanées, que les Grecs disent jadis avoir été mouvantes et errantes çà et là. Étant léans assis en un temple, se mit à contempler la Majour[2], qui bien est digne de regard, car de toutes les mers c'est la plus admirable. Elle a de longueur onze mille cent stades, et sa plus grande largeur est de trois mille deux cents stades. Pareillement son embouchure a de largeur quatre stades, et son encolure[3], qui est nommée Bosphore, où se dressait le pont, est longue de six vingts stades, à prendre jusqu'au Propontis, qui est large de cinq cents stades et long de mille trois cents, venant répondre en l'Hellespont, qui est si étroit qu'il n'a que sept stades de large; mais il est long de quatre cents. Cet Hellespont arrive dans une grande ouverture de mer qui se nomme Égée.

86. Et ainsi sont mesurées ces longueurs et largeurs. Aux longs jours un vaisseau peut faire par la Majour soixante et dix mille toises, et de nuit soixante mille. Par quoi, comme ainsi soit que, depuis l'embouchure d'icelle mer Majour jusqu'à la rivière Phasis, le navigage soit de neuf jours et huit nuits, ce seront cent dix mille cent toises, qui reviennent à trois mille trois cents stades. Ainsi donc sont mesurés la Majour, le Bosphore et l'Hellespont, et se comportent selon que j'ai dit. Cette mer Majour reçoit davantage un palus qui

[1] Alla vite, se hâta. — [2] Mer Noire. — [3] Goulet, entrée d'une rade.

n'est guère moindre qu'elle-même, et se nomme Méotis, mère de ladite Majour.

87. Daire, l'ayant bien contemplée, retourna où se dressait le pont, duquel était entrepreneur et architecteur Mandroclès Samien. Ayant ainsi bien reconnu le Bosphore, il fit dresser en la côte deux colonnes de pierre blanche, en l'une desquelles furent gravées lettres assyriennes, et en l'autre grecques, exprimant les nations qu'il menait avec soi; et certes il menait toutes celles dont il était roi et seigneur, qui faisaient nombre, tant à pied qu'à cheval, non comprise l'armée de mer, sept cent mille hommes, et celle de mer était de six cents voiles. Depuis, les Byzantinois ont porté ces colonnes en leur ville, et s'en sont servis à dresser un autel à Diane Orthosie, fors d'une pierre qui est demeurée près le temple qui est léans consacré à Bacchus, et est pleine de lettres assyriennes. Selon mon jugement et le projet[1] que je puis faire, l'endroit du Bosphore où Daire fit dresser le pont fait mi-chemin de la ville de Byzance et du temple qui est sur l'embouchure de la Majour.

88. Daire, voyant la composition de ce pont, y prit plaisir, et fit présent à Mandroclès de dix jeunes garçons : en respect de quoi Mandroclès fit un tableau qui montrait toute l'ordonnance du pont, touchant d'un bord à l'autre, et le roi Daire, assis en une chaire, regardant passer son armée par-dessus; lequel tableau il posa au temple de Juno avec ces vers :

Sur le Bosphore, où maint poisson reluit,
Quand Mandroclès pont a fait et construit,
De lui Juno ce tableau a reçu,
Pour vrai témoin ci-après de son su.
Certes à soi couronne il a donnée,
Et à Samos louange et renommée :
Quand son ouvrage a livré si bien fait,
Que le Roi Daire a rendu satisfait.

Ceci fut pour mémoire de celui qui avait bâti le pont.

89. Daire, l'ayant bien guerdonné, passa en Europe[2], et commanda aux Ioniens naviguer par la Majour jusqu'au

[1] Conjecture. — [2] L'an 508 avant J. C.

Danube, et, en l'attendant, construire un pont dessus : car les Ioniens, Éoliens et Hellespontins conduisaient l'armée de mer, laquelle, ayant passé les îles Cyanées, prit la route du Danube, et, après avoir navigué deux jours par icelui, commença dresser un pont la part où le fleuve se divise en plusieurs bouches. Le Bosphore passé, Daire entra en la Thrace, et, arrivé aux sources et fontaines du fleuve Téare, y séjourna trois jours.

90. Ce fleuve est maintenu par les voisins le meilleur et plus excellent des fleuves, ayant, entre autres, la propriété de guérir hommes et chevaux de toutes gales. Les fontaines dont il part sont en nombre trente et huit, partant toutes d'un même rocher. Les unes sont froides, et les autres chaudes, distantes les unes des autres autant qu'il y a depuis le temple de Juno, qui est prochain de Périnthe, jusqu'à la ville d'Apollonie, qui est en la côte de la Majour, où sont deux journées de chemin. Ce fleuve Téare se rend dans un autre, nommé Contadesde, qui tombe en Agrianès, et Agrianès en Hébrus, lequel se perd en la mer environ la ville d'Énus.

91. Étant donc Daire arrivé sur le bord de ce fleuve, se campa, et pour le plaisir qu'il y prit fit planter et ériger en ce lieu une colonne où étaient gravés ces mots : « Les chefs [1] du fleuve Téare rendent eau belle et bonne sur toutes. Aussi Daire, bon et beau, fils d'Hystaspe, roi des Perses et de toute terre ferme, est à iceux arrivé allant faire la guerre aux Scythes. »

92. Cette écriture gravée, il partit de ce lieu, et arriva sur un autre fleuve nommé Artisce, lequel coule travers les Odryses; et là, ayant montré certain lieu à son armée, voulut que chacun y apportât sa pierre, tellement qu'il y en laissa un grand tas, puis tira outre.

93. Et avant que d'arriver sur le Danube, mit en sa sujétion les Gètes, qui se cuident immortels. Les Thraces pareillement, qui habitent Salmydesse, et ceux qui sont audessus d'Apollonie et Mésambrie, nommés Scyrmianes et Mypsées, se rendirent tous sans faire résistance aucune. Ces

[1] Sources.

Gètes furent ainsi tôt asservis par leur ignorance, attendu qu'ils sont les plus vaillants et plus justes des Thraces.

94. Mais il faut dire comment ils se cuident immortels. Ils ont opinion qu'ils ne meurent point, mais prennent chemin vers Zalmoxis, que les aucuns estiment Gébélizis. De cinq en cinq ans ils envoient pour messager vers lui l'un d'entre eux, tiré aux ballotes, et lui donnent charge de ce qui leur fait communément besoin. Les aucuns d'eux sont ordonnés pour tenir trois javelines droites; autres prennent icelui messager aux pieds et aux mains, et le jettent en l'air sur les javelines. S'il meurt en cet état, ils ont opinion que le dieu leur est miséricordieux; mais, si ne meurt point, ils lui disent injures et le blâment comme méchant. Enfin, après qu'ils l'ont bien injurié, ils y envoient un autre, et lui donnent celle charge, nonobstant qu'il soit encore plein de vie. Ces Thraces tirent contre le ciel traits et flèches lorsqu'il tonne ou éclaire, menaçant leur dieu et estimant que point n'en est d'autre.

95. Comme j'ai entendu des Grecs qui habitent sur l'Hellespont et sur la Majour, ce Zalmoxis fut esclave en Samos et servit Pythagoras, fils de Mnésarque; puis, étant mis en liberté et ayant amassé grandes richesses, retourna en son pays. Les Thraces vivaient lors en grand desbaux[1] et fort grossièrement; mais lui, qui avait appris la coutume de vivre des Ioniens, et mœurs plus gracieuses pour avoir hanté les Grecs et conversé avec Pythagoras, qui n'était le moins savant d'entre eux, fit dresser et accoutrer une chambre où il recevait à boire et à manger les principaux des Thraces, et, sur le repas, leur enseignait que lui, eux ne leurs successeurs, ne mourraient point, mais iraient en lieu où, vivant éternellement, jouiraient de tous biens. Il fouilla en ce logis une cellule sous terre, laquelle parachevée, plus n'apparut aux Thraces. Descendu là-bas, il vécut trois ans, fort regretté d'eux, pour ce qu'ils le cuidaient mort. Au quatrième an, il sortit et se montra comme auparavant : qui fut cause de leur faire croire pour certain que les choses qu'il leur avait dites étaient vraies. Ils en content tous ces mystères.

[1] Misère.

96. Au regard de moi, je ne crois ne décrois beaucoup ce qui touche la personne dudit Zalmoxis, ne ce qu'ils disent de son logis sous terre; mais je suis bien d'opinion qu'il a été plusieurs ans devant Pythagoras. Au reste, soit qu'il ait été homme ou bien quelque esprit familier aux Gètes, bon preu[1] leur fasse! Quand donc ils se furent laissé asservir en la sorte que j'ai dite, Daire les fit suivre son armée.

97. Laquelle passée au delà du Danube, il commanda aux Ioniens de rompre le pont, et que l'armée de mer marchât à mesure qu'il marcherait. Les Ioniens se mettaient en devoir d'exécuter son commandement, quand Coès, fils d'Erxandre, chef des Mételinois, après s'être enquis si le roi soulait prendre en mauvaise part quand quelqu'un lui voulait déclarer son opinion, fit cette remontrance : « Sire, je vous veux bien avertir que vous entreprenez d'aller faire la guerre en pays où vous ne trouverez labourages ne ville aucune bâtie. Par quoi, Sire, je serais d'avis que le pont demeurât pour servir non-seulement au passer, mais au repasser, et que, à cette fin, vous donniez charge à ceux qui l'ont fait de le bien garder : car, si nous trouvons les Scythes et besognons selon notre intention, il nous servira au retour; ou bien, si ne les pouvons rencontrer, il nous servira toujours d'un assuré passage. Non que j'aie peur que nous perdions la bataille, si venons à la main; mais bien trop plus me défie que nous n'ayons moyen de les rencontrer, et que nous nous trouvions par deçà comme pris au filet. Mais par aventure qu'il semblera à quelqu'un que je parle ainsi afin que je ne bouge, Sire, j'ai proposé devant vous l'opinion que j'estime la plus expédiente. Ce nonobstant, je suis bien prêt de vous suivre, et, si vous plaît, je ne demeurerai point. » Daire trouva ce conseil fort bon, et répondit : « Capitaine, je ne veux que vous fassiez faute de vous présenter à moi quand je serai de retour, et lors je vous ferai paroir que par bienfaits je sais reconnaître un ami. »

98. Ces paroles proférées, il fit soixante nœuds en un fouet, et, appelant les capitaines ioniens, leur dit : « Messieurs, j'ai changé d'opinion quant au pont; pourtant, pre-

[1] Grand bien.

nez ce fouet, et faites ce que je vous dirai. Incontinent que vous me verrez partir pour tirer contre les Scythes, commencez à dénouer par chacun jour un de ces nœuds; et si dans le temps vous ne me voyez de retour et se passent les jours des nœuds, ne différez à reprendre la route de votre pays. Mais jusqu'à tant, puisque ainsi nous l'avons avisé, soyez soigneux de bien et diligemment garder le pont. Ce faisant, vous me donnerez grande occasion d'être content de vous. » Sur ces paroles, il tira outre.

99. Or, la côte marine de la Thracie confronte la Scythie, et ne sont séparées que par un golfe qui se rejette en la Thracie, outre lequel vous reçoit la Scythie, par laquelle passe le Danube, tournant sa bouche au levant. Et je vais déclarer la mesure de la Scythie depuis le Danube jusqu'à la mer. L'ancienne Scythie, qui est droitement à l'opposite du midi, s'étend depuis icelui Danube jusqu'à la ville Carcinis. Au delà est la Scythie Taurique, en tirant à la mer. Ce pays est fort bossu et plein de montagnes jusqu'à la péninsule, qui joint la mer orientale. Ainsi, les deux sont côtoyées, l'une de la mer opposite au midi, et l'autre de la mer orientale, comme l'on pourrait dire de la région attique et autres semblables. La nation taurique habite une des côtes marines de la Scythie, ainsi que si autre nation, et non athénienne, habitait environ le promontoire Sunion, se soutenant en la mer depuis le bourg Thorique jusqu'à un autre nommé Anaphlyste. Mais je baille cette comparaison comme s'il m'était licite de conférer choses petites aux grandes. Pour icelui qui n'aurait passé en Attique, je vais figurer la chose autrement. Prenons le cas que le promontoire des Iapyges soit habité, non par eux, mais par autre nation, et qu'ils tranchent pays depuis le port de Brunduse jusqu'à Tarente : en parlant de ces deux, je parle de plusieurs autres semblables régions, auxquelles se peut conférer la Taurique.

100. Au delà sont Scythes habitant les parties qui tirent à la mer orientale; mais du côté de ponant habitent les Scythes sur le Bosphore Cimmérien, depuis le Palus-Méotis jusqu'au fleuve Tanaïs, qui coule travers icelui palus. Ainsi, la contrée qui est au delà du Danube s'étend par le pays médi-

terrane, et sépare les Scythes des Agathyrses, après des Neures, puis des Androphages, et enfin des Mélanchlènes.

101. Ainsi, la Scythie se trouve comme carrée, étant les deux côtes marines de même étendue que le dedans du pays : car depuis le Danube jusqu'à Borysthène sont dix journées de chemin, et depuis Borysthène jusqu'au Palus-Méotis autres dix journées. Davantage, depuis la mer, en montant par le plat pays jusqu'aux Mélanchlènes, habitant au-dessus des Scythes, le chemin est de vingt journées; et je mets deux cents stades pour chacune journée, lesquels feront que le chemin traversant la Scythie sera de quatre mille stades, et le droit tirant en plain pays d'autres quatre mille stades. Et telle est la grandeur de cette région.

102. Or, les Scythes pensèrent en eux-mêmes qu'ils n'étaient suffisants pour repousser l'armée de Daire : par quoi dépêchèrent messagers vers leurs voisins. Leurs rois aussi furent assemblés, et comme déjà était attendue la grande armée qui marchait contre eux, avisèrent en commun d'un expédient convenable. Ces rois furent le roi des Taures, le roi des Agathyrses, le roi des Neures, le roi des Androphages, le roi des Mélanchlènes, le roi des Gélonois, le roi des Budins et le roi des Sauromates.

103. Entre ces nations, les Taures usent de ces coutumes. Ils sacrifient à certaine vierge ceux qui ont fait naufrage et tous les Grecs qu'ils peuvent prendre, les offrant en cette manière. Après qu'ils ont fait prières et invocations, ils leur donnent d'une massue en la tête. Aucuns disent qu'ils précipitent le corps d'un rocher où est leur temple, et fichent la tête sur une croix. Les autres accordent quant à la tête, mais ils ne disent point que le corps soit précipité, ainçois qu'il est mis en terre. Ils tiennent que la sainte à laquelle ils sacrifient est Iphigénia, fille d'Agamemnon. Au reste, ils traitent leurs prisonniers de guerre en cette façon. Ils leur coupent la tête, et, l'ayant apportée chez eux, la fichent au bout d'une longue hampe, qui de hauteur surpasse leur maison; et le plus souvent la mettent sur la cheminée, disant qu'elle sert de guette et découvre aux environs de la maison. Ils ne vivent que de pillage et de la guerre.

104. Les Agathyrses sont autant magnifiques que nuls autres hommes et portent autant d'or. Ils ont leurs femmes communes, afin qu'ils soient tous parents, familiers et domestiques, sans porter envie ne inimitié les uns aux autres. Au reste de leurs coutumes, ils accordent avec les Thraces.

105. Les Neures usent de mœurs scythiques, et une génération avant l'expédition de Daire, certaine espèce de serpents les contraignit abandonner leur pays, lesquels venus des déserts entrèrent léans, et leur portèrent tant de dommages qu'ils passèrent vers les Budins. Ils sont sujets à devenir lutins et loups garous [1], et maintiennent les Scythes et les Grecs demeurant en la Scythie que chacun an ils sont transformés en loups pour quelque peu de jours : ce qu'ils ne me sauraient faire croire; toutefois ils l'affirment, et disent que depuis ils retournent en leur première forme.

106. Quant aux Androphages, ils ont mœurs plus farouches et agrestes que tous hommes, ne tenant compte de justice et équité, et n'usant d'aucune loi. Nomades sont-ils, et portent habillement semblable au scythique; mais ils ont leur langue particulière. Ils sont seuls entre ces nations qui se repaissent de chair humaine.

107. Les Mélanchlènes sont tous vêtus de noir, suivant le propre de leur appellation. Au reste, ils usent de mœurs scythiques.

108. Les Budins sont nation grande et populeuse, ayant tous les yeux fort verts et le poil roux. Ils ont une ville bâtie de bois qui se nomme Gélone; sa muraille est longue, en chacun front, de trois cents stades, et est fort haute, combien qu'elle soit de bois, comme sont les maisons et temples de léans : car il y a temples consacrés aux dieux grégeois, parés et accoutrés à la mode des Grecs, avec images et autels. Ils font fêtes de Bacchus de trois en trois ans, et célèbrent ses bacchanales : car anciennement les Gélonois étaient Grecs, et, partis des lieux de commerce, ont habité parmi les Budins. Aussi usent-ils de langue partie scythique et partie grecque.

109. Ce que ne font les Budins; mêmement leur façon de

[1] Le texte dit : Ces gens-là ont bien l'air d'être des imposteurs.

vivre n'est semblable, car les Budins, pour être naturels du pays, sont nomades, et seuls ès parties de par delà mangent la vermine. Au contraire, les Gélonois labourent la terre, vivent de blés, font jardins, et ne ressemblent de forme ne de couleur aux Budins, qui néanmoins sont appelés par les Grecs Gélonois, mais moins que droitement. Leur région est pleine de toute sorte d'arbres, parmi lesquels se trouve un grand lac bordé de marais et roseaux. En lui sont pris loutres, bièvres[1] et autres animaux qui ont le museau carré, et de leurs peaux sont faites cuirasses; même leurs génitoires sont propres pour guérir les maladies du fondement.

110. Des Sauromates on parle ainsi. Au temps que les Grecs combattirent contre les Amazones, que les Scythes appellent Oïorpata, qui vaut autant à dire comme celles qui tuent les hommes (car ils appellent l'homme oïor, et pata leur signifie tuer), on dit que les Grecs, ayant été victorieux en la bataille qui se donna à Thermodon, retournèrent avec trois vaisseaux chargés des Amazones qu'ils prirent prisonnières, lesquelles, se trouvant en pleine mer, coupèrent la tête à tous les hommes qui étaient dans les vaisseaux, et depuis, ne sachant manier voiles ne rames, furent conduites à la merci des vents et des vagues, tant qu'elles se trouvèrent ès croulières[2] du Palus-Méotis, qui sont en la contrée des Scythes nobles. Descendues à terre et cheminant par l'habitable, pillèrent le premier troupeau de chevaux qu'elles rencontrèrent, et montées dessus coururent le pays des Scythes.

111. Lesquels ne purent entendre telle manière de faire, leur étant inconnu le langage, l'habillement et la nation de telle gent, et s'étonnant dont elle était venue. Ils les cuidèrent hommes de tel âge qu'elles montraient : par quoi conclurent de les combattre. Venues au combat, aucunes tombèrent entre les mains des Scythes, et lors fut connu qu'elles étaient femmes. Quand les Scythes eurent bien consulté qu'ils en devaient faire, ils avisèrent de ne les faire point mourir, mais que vers elles enverraient pareil nombre

[1] Castors. — [2] Foudrières. Il y a dans le grec κρημνούς, nom propre qui signifie le port de Cremnes.

de leurs jeunes hommes, lesquels iraient planter leur camp au plus près d'elles, et feraient tout ce qu'ils leur verraient faire; et, au cas qu'elles les poursuivissent, que point ne résisteraient, mais prendraient la fuite; au reste, que, partout où elles séjourneraient, ils iraient se camper près elles. Les Scythes prirent cette délibération, désirant avoir lignée d'elles.

112. Les jeunes hommes envoyés exploitèrent selon qu'il leur était commandé, et les Amazones, entendant qu'ils n'étaient venus pour leur porter dommage : « A leur bon commandement », dirent-elles. Toutefois, les deux camps s'approchèrent de jour en jour, et ne différaient en rien ces jeunes hommes des Amazones en armes ne en chevaux, vivant comme elles de chasse et de butin.

113. Sur le midi, voici qu'elles faisaient. Elles s'écartaient puis une, puis deux, pour aller aux nécessités du corps. Les jeunes Scythes les aperçurent et firent le pareil : qui fut cause que l'une des Amazones, qui était seule, se rencontra avec un Scythe, lequel elle ne repoussa, combien qu'elle n'en fît pas grand compte; et aussi ne pouvaient-ils tenir propos l'un à l'autre, à cause qu'ils ne s'entendaient point. Toutefois, elle lui dit de la main que le lendemain il se retrouvât en ce lieu et amenât quant et soi quelque autre, montrant par signe qu'elle amènerait aussi une de ses compagnes. Le jeune homme retourné conta sa fortune, et ne fit faute de se rendre le lendemain au lieu assigné, un second avec soi, et trouva l'Amazone, qui l'attendait, elle deuxième. Le demeurant du camp, voyant la façon d'y procéder, s'ébranla, et alla chacun prendre sa chacune à l'écart.

114. Depuis ils mêlèrent camp avec camp, et logèrent ensemble, tenant chacun pour femme celle dont il s'était premièrement accosté. Les hommes ne pouvaient bonnement apprendre le langage des femmes; toutefois, elles apprenaient celui des hommes. A raison de quoi ils s'assemblèrent, et leur parlèrent en cette manière : « Nobles dames, vous devez entendre que nous avons pères et mères, biens et possessions : qui est cause que nous ne pouvons plus longuement mener cette façon de vivre, mais nous convient retirer avec

toute la compagnie des Scythes, vous assurant néanmoins que, tant que nous vivrons, nous vous tiendrons, et non autres, pour nos femmes et épouses. » Elles répondirent : « Seigneurs, il nous serait impossible demeurer avec les femmes scythiques, à cause que nous différons beaucoup de coutumes. Notre métier est jouer de l'arc, brandir le dard et être ordinairement à cheval, ne sachant aucun art féminin. Vos femmes ne font pas un de ces exercices que nous avons nommés, mais besognent en ouvrages de femmes, demeurant en vos chariotes, sans aller à la chasse ne à autre exploit : au moyen de quoi il nous serait impossible d'accorder ne compatir ensemble. Toutefois, si vous nous voulez retenir pour vos femmes et vous faire réputer prud'hommes, allez vers vos parents, et prenez le bien qui vous appartient, puis retournez, et nous demeurerons avec vous. »

115. Ces jeunes hommes les crurent, et firent ce qu'elles leur proposaient. Ayant pris la part des biens qui leur compétaient, retournèrent. Adonc elles leur dirent : « Seigneurs, nous redoutons grandement que nous ne puissions habiter en ce lieu, attendu que d'une part nous sommes cause de vous retirer d'avec vos parents, et d'autre nous savons les grands dommages que nous avons portés à cette terre. Par quoi, si nous faites ce bien de nous retenir pour vos femmes, nous vous prions estimer raisonnable de faire comme nous. Sus donc, seigneurs, abandonnons cette terre, et allons habiter au delà du Tanaïs. »

116. Les jeunes hommes furent d'accord, et, Tanaïs passé, cheminèrent trois journées depuis le Palus-Méotis vers septentrion. Parvenus en la contrée où de présent sont habitants, s'arrêtèrent; et depuis ce temps les femmes des Sauromates usent des coutumes et du langage des anciennes Amazones. Elles montent à cheval pour aller à la chasse avec les hommes, même y vont sans eux, comme en la guerre, portant accoutrement tel que les hommes.

117. Les Sauromates usent de langage scythique, combien qu'ils le dépravent et le déguisent d'avec l'ancienne façon de parler, parce que les Amazones ne l'apprirent bien au vrai. Mariage est ainsi établi chez eux : il n'est loisible à

fille se marier avant que de sa main propre elle ait fait mourir un des ennemis du royaume, qui est cause que les aucunes vieillissent avant que d'être mariées, pour n'avoir accompli la coutume.

118. Étant arrivés les ambassadeurs des Scythes vers les rois des nations susdites, leur font entendre que le Perse, après avoir mis sous sa puissance toute la terre de par delà, s'est avisé faire dresser un pont sur l'encolure de Bosphore, et qu'il a passé en la terre ferme de deçà, où, après avoir subjugué les Thraces, pareillement a fait autre pont sur le Danube, avec délibération de mettre en son obéissance tous les pays. « A ces causes, dirent-ils, nous venons vous requérir que ne vous départiez du milieu de tel affaire, comme vous souciant peu de notre ruine, mais que, sentant avec nous, nous marchions ensemble au-devant de celui qui nous vient assaillir. Et vous êtes assuré que, si ainsi ne le faites, nous serons contraints quitter le pays, ou bien demeurer moyennant quelque composition : car que nous servirait de nous faire battre, si ne voulez nous être secourants, attendu qu'en cet endroit l'affaire ne vous doit moins peser qu'à nous? Le Perse ne vient point plus contre nous que contre vous, et croyez qu'il n'est si gracieux, quand il nous aura subjugués, qu'il se garde de s'attacher à vous. De quoi nous vous pouvons alléguer ce témoignage. S'il était venu pour faire guerre à nous tant seulement, avec délibération de nous punir à cause de la servitude où nous avons ci-devant tenu grande partie de l'Asie, il devrait être venu droit à nous, sans toucher aux autres nations; et lors on connaîtrait que son intention est de venir guerroyer les Scythes, et non autres. Mais aujourd'hui la chose est telle que, sitôt qu'il a été passé au continent de deçà, il a dompté tout ce qu'il a trouvé en chemin; et entre autres il tient jà les Thraces empiétés avec les Gètes, qui nous sont proches voisins. »

119. Ces remontrances faites par les ambassadeurs des Scythes, les rois des nations susdites tinrent conseil, où les opinions furent diverses : car les rois des Gélonois, Budins et Sauromates accordèrent secours aux Scythes; mais les rois des Agathyrses, Neures, Androphages, Mélanchlènes

et Taures répondirent en cette manière : « Messieurs, si vous n'eussiez premiers offensé les Perses, aujourd'hui vous ne vous présenteriez, faisant requête peu juste et peu civile, et serions prêts de vous écouter pour faire ce que vous demandez. Mais, puisque sans nous vous allâtes envahir leurs terres, soyez aussi vainqueurs tant et si grandement que le moyen vous sera donné ; et eux, que Dieu semble susciter, vous soient rendant la pareille. Nous ne les offensâmes point lors, et de présent ne sommes délibérés de premiers essayer à les offendre. Toutefois, si nous connaissons qu'ils veulent commencer, ils se peuvent assurer que nous ne les endurerons point ; mais, jusqu'à ce que nous voyions manifestement leurs efforts, nous ne sommes point délibérés de bouger, ainçois de demeurer chez nous : car nous n'avons point opinion que les Perses viennent contre nous, mais bien contre ceux qui sont coupables du tort à eux fait. »

120. Ces réponses rapportées aux Scythes, ils délibérèrent de n'aller point de droit fil combattre leur ennemi, puisque ces rois leur refusaient secours. Bien furent d'avis de se jeter aux champs, et mener secrètement leurs gens remplir tous les puits et fontaines qu'ils trouveraient en chemin, faisant par même moyen le dégât des herbages. Ils avisèrent aussi de se mettre en deux troupes, et que les Sauromates se joindraient avec celle dont le roi Scopasis était chef, vers laquelle, si le Perse tournait bride, ils auraient à se retirer droit au fleuve Tanaïs, environ le Palus-Méotis ; et, si prenait autre chemin, qu'ils le poursuivraient : davantage, que les deux rois Indathyrse et Taxacis assembleraient leurs troupes en une, lesquelles jointes avec les Gélonois et Budins, ils les mèneraient à une journée près des Perses, pour, selon qu'il était avisé, les attirer ès terres de ceux qui leur avaient refusé secours, afin de les faire prendre les armes contre les Perses, sinon de volonté, au moins malgré eux. Au reste, que, après ces choses exécutées, chacun retournerait chez soi et entreprendrait à son bon plaisir.

121. Cette délibération prise par les Scythes, ils marchèrent à l'encontre du roi Daire, et envoyèrent pour avant-

coureurs leurs meilleurs hommes à cheval, laissant chariotes, femmes et enfants avec tout leur bétail, hormis celui qui leur faisait besoin pour manger, commandant à icelles leurs femmes de tirer toujours vers septentrion.

122. Quand leurs avant-coureurs eurent trouvé que les Perses étaient trois journées deçà le Danube et à une journée d'eux, après s'être parqués, ils gâtèrent tous les fruits de la terre. Les Perses découvrirent tantôt leur cavalerie, et leur marchèrent au-devant, combien qu'ils prenaient toujours les chemins détournés. Sans chercher l'autre troupe, ils poursuivirent cette-ci, qui tirait au levant droit au Tanaïs, lequel elle passa, et après elle les Perses, lesquels traversèrent toute la région des Sauromates, et arrivèrent en celle des Budins.

123. Tandis qu'ils cheminèrent par la Scythie et Sauromatie, à cause que le pays est tout en friche, ils ne purent porter aucun dommage; mais, quand ils furent en la contrée des Budins, trouvant leur ville abandonnée de chacun, ils y mirent le feu, puis suivirent toujours leurs erres, tant qu'ils arrivèrent en un désert inhabité qui est au delà de la contrée des Budins, et contient sept journées de chemin. Au delà demeurent les Thyssagètes, de la contrée desquels coulent quatre grandes rivières qui viennent tomber dans le Palus-Méotis. Leurs noms sont Lycus, Oarus, Tanaïs, Syrgis.

124. Daire, étant arrivé en ce désert, s'arrêta et se parqua sur la rivière Oarus, où il fit planter huit grandes ceintures de murailles, distantes les unes des autres environ six cents stades, dont se voient les ruines jusqu'à ce jour. Pendant que Daire s'amusait à ces bâtiments, les Scythes, qu'il poursuivait, chevauchèrent les pays qui sont au-dessus d'eux, puis se rabattirent en la Scythie. Daire, voyant que plus ils ne comparaissaient, abandonna ses bâtiments, qui n'étaient qu'à demi faits, et tourna le chemin du ponant, pensant qu'il y trouverait les Scythes, parce que tous fuyaient celle part.

125. Il fit marcher son armée en diligence, tant qu'il arriva en la Scythie, où il se trouva au milieu des deux armées scythiques, et poursuivit toute une journée, sans

reprendre haleine, ceux qui se dérobaient; mais les Scythes fuyaient, suivant l'avis de leur conseil, ès terres de ceux qui leur avaient refusé secours. Ils se jetèrent premièrement en la contrée des Mélanchlènes, lesquels furent fort étonnés de voir chez eux les Scythes et les Perses. Après, ils passèrent au pays des Androphages, et, les ayant pareillement effrayés, entrèrent en la région des Neures, qui ne se trouvèrent moins épouvantés que les autres. Bref, ils fuirent tant qu'ils approchèrent les Agathyrses, lesquels, voyant que les Scythes avaient donné la chasse à leurs voisins et les avaient si bien épouvantés, avant que rien mouvoir, envoyèrent vers eux leur signifier qu'ils se gardassent d'entrer en leurs fins et limites, les avisant, s'ils en montraient semblant, que premièrement il leur conviendrait les combattre. Cette défense leur étant signifiée par les Agathyrses, ils se retirèrent en leurs frontières pour les secourir, et avec bonne volonté de garder le passage contre ceux qui essayeraient d'entrer. Mélanchlènes, Androphages et Neures ne recoururent point à leurs forces, et n'eurent point l'esprit de menacer Perses et Scythes entrés en leurs terres, ains effrayés fuirent toujours vers septentrion ès pays déserts. Or, les Scythes ne marchèrent plus outre contre les Agathyrses après la défense par eux faite, combien que les Neures montrèrent chemin aux Perses parmi leur contrée.

126. Daire connaissant que la fuite continuait, il dépêcha un héraut vers Indathyrse, roi des Scythes, avec ces paroles : « Heureux[1] entre les hommes, que te sert de fuir incessamment, attendu que tu peux faire l'un de ces deux? Si tu te trouves suffisant pour résister, demeure et viens au combat; autrement, en arrêtant le cours de ta fuite, viens parler à ton seigneur, et lui apporte pour don terre et eau. »

127. Indathyrse répondit : « Sache, roi perse, que ma coutume est telle que je ne fuis onque pour crainte d'homme, et par ci-devant ne de présent je n'ai fait acte de fuite, t'avisant qu'aujourd'hui je ne fais chose qui ne me soit coutumière en temps de paix. Et je te veux bien déclarer pourquoi je ne viens à te combattre. Nous n'avons villes aucunes, et nos

[1] Le texte dit : Insensé!

terres ne sont plantées ne labourées, pour nous faire craindre que prises soient ou gâtées, si soudain n'entrons en bataille contre vous; mais si voulez nécessairement nous faire venir à ce point, nous avons les sépultures de nos ancêtres : marchez et les allez trouver, puis essayez de les gâter; lors, vous verrez si nous combattrons ou non pour icelles sépultures. Avant que tu aies parachevé besogne, si raison ne nous dément, tu es assuré que nous entrerons en mêlée avec toi. Et ce est quant au combat. Au regard de ce mot seigneur dont tu uses, je t'avise que je ne reconnais pour seigneurs que Jupiter, mon ancêtre, et le siége royal des Scythes. Aussi, pour don de terre et eau, j'ai bien proposé de t'envoyer tels dons, qui vers toi doivent arriver. Cependant, en lieu que tu te dis seigneur de moi, je te conseille de pleurer. » Telle fut la réponse des Scythes.

128. Le héraut vint faire son rapport au roi Daire. Depuis, entendant les rois scythes qu'on leur parlait de servitude, ils se trouvèrent fort marris, et envoyèrent la troupe qui était ordonnée pour les Sauromates, à laquelle commandait Scopasis, vers les Ioniens, qui gardaient le pont du Danube. Les autres furent d'avis de ne plus pourmener les Perses, mais se jeter sur leur amonition[1] et leur couper vivres, qui leur venaient de fort loin. Avec cette délibération, ils commencèrent à détrousser les vivandiers, et leur cavalerie donnait à chacune fois la chasse à celle des Perses, qui se retirait à la faveur de ses gens de pied, lesquels étaient tellement redoutés par les Scythes, que souvent ils leur faisaient tourner dos, encore qu'ils repoussassent la cavalerie et lui donnassent perpétuelles alarmes, sans cesser même la nuit.

129. Mais je vais dire grande merveille qui de beaucoup servit aux Perses, et grandement rebuta les Scythes, qui venaient escarmoucher au camp de Daire. Les ânes brayant et la forme des mulets, lesquels, comme j'ai dit ci-dessus[2], sont nuls en la Scythie, à cause du froid, effrayèrent tellement les chevaux des Scythes, que, allant plusieurs fois pour

[1] Vivres, provisions, munitions. On disait le *pain d'amonition* pour désigner celui qui était consacré à la subsistance des troupes. — [2] Voyez plus haut, 38.

rencontrer les Perses, incontinent que les chevaux entendaient la voix des ânes, ils avaient si grand'peur, qu'ils tournaient en arrière, et étonnés tenaient les oreilles droites, comme n'ayant onque ouï telle musique, ne vu telle forme d'animaux : ce qui servit assez aux Perses quand il fallut joindre l'ennemi[1].

130. Les Scythes furent avertis qu'il y avait trouble au camp des Perses, et, pour les retenir plus longuement en la Scythie, afin que par long séjour ils se trouvassent en nécessité de toutes choses, ils usèrent de cette ruse : ils abandonnèrent tout leur bétail avec les pâtres, et passèrent en autre contrée. Les Perses survinrent, qui pillèrent et emmenèrent le bétail.

131. Toutefois, après avoir ce fait par plusieurs fois, enfin Daire se trouva en faute de vivres. Ce connaissant, les rois des Scythes envoyèrent un héraut vers Daire lui porter pour présent un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Les Perses lui demandèrent que signifiaient ces choses, et il répondit qu'il n'avait charge sinon de présenter et se retirer soudain; toutefois, s'ils étaient gens d'esprit, qu'ils entendaient bien la signification. Cette réponse ouïe, les Perses disputèrent entre eux de l'interprétation.

132. Or fut l'opinion de Daire que les Scythes se donnaient à lui avec terre et eau, discourant ainsi : « La souris est engendrée dans la terre, et se nourrit de semblable pâture que fait l'homme; la grenouille se concrée en l'eau; l'oiseau se peut accomparager[2] au cheval en beaucoup de sortes, et les flèches signifient qu'ils baillent leur force et vertu. » Telle fut l'opinion de Daire; mais Gobryas, l'un des sept qui saccagèrent le mage, fut de cette-ci, et estima que les présents disaient ainsi : « Si vous, Perses, ne devenez oiseaux et volez au ciel; si ne vous faites souris et vous cachez en la terre, ou bien si ne vous convertissez en grenouilles et vous retirez ès palus et marais, vous recevrez tant de coups de flèches que vous ne retournerez jamais d'où vous êtes venus. »

[1] Ce n'est pas tout à fait le texte. Hérodote dit : Cette circonstance influait quelque peu sur le sort des combats. — [2] Comparer.

133. Ces deux interprétations furent faites par les Perses. Or, la troupe des Scythes, qui premièrement avait été ordonnée pour garder le Palus-Méotis, tira vers le Danube pour parlementer aux Ioniens, qui gardaient le pont, auxquels, tôt qu'ils furent arrivés, ils dirent : « Seigneurs Ioniens, il faut que vous pensiez que nous venons vous apporter liberté si nous voulez écouter. Nous sommes bien avertis que Daire vous a commis à la garde de ce pont pour soixante jours seulement; mais ne comparant au jour par lui assigné, si nous croyez, vous reprendrez la route de votre pays. Quoi faisant, vous vous déchargerez vers lui et vers nous, et n'aurez bougé avant les jours préfix. » Ce propos achevé, ayant promesse des Ioniens, retournèrent soudain par leurs brisées.

134. Les autres Scythes, après le présent envoyé à Daire, se vinrent présenter à l'encontre des Perses, avec gens de pied et de cheval bien délibérés de combattre. Comme ils étaient rangés en bataille, un lièvre se vint lancer au milieu de l'armée, et se mit chacun qui le vit à le poursuivre avec cris et huées : à cause de quoi Daire demanda s'il y avait quelque mutinerie en l'armée des ennemis; mais, entendant qu'ils poursuivaient un lièvre, il commença dire à ceux auxquels il avait coutume de s'adresser : « Vraiment, je connais que ces hommes font bien peu de cas de nous, et crois que Gobryas a dit vérité quant à leur présent. Au moyen de quoi je suis bien d'avis que nous regardions à prendre quelque bon conseil pour nous retirer sûrement. » Gobryas recueillit la parole et dit : « Sire, j'avais presque appris la pauvreté de ces hommes par ouïr dire; mais, venu sur les lieux, je l'ai trop mieux connue, voyant principalement qu'ils se truffent et moquent de nous. Par quoi je trouverais bon que, la nuit venue, on fasse feux et autres choses accoutumées; davantage, qu'on donne belles paroles aux malades et débiles qui sont en ce camp, qu'on délie aussi tous les ânes, et que nous retirions avant que les Scythes s'acheminent pour aller rompre le pont du Danube par la permission des Ioniens, qui pourront venir à ce point. Et certes, je trouve qu'aisément nous pouvons ainsi gouverner. » Gobryas bailla ce conseil, et Daire s'en servit.

135. Car, sitôt que la nuit fut venue, il monta à cheval et partit, laissant au camp les malades et tout ce dont la perte était à peu estimée. Il fit pareillement délier les ânes, à intention, disait-il, que, brayant iceux et étant les débiles laissés avec le bagage pour la garde du camp, il se jetât sur l'ennemi avec l'élite de son armée. Cette couleur trouvée et ayant fait allumer les feux, soudain il prit le chemin du Danube. Les ânes, délaissés de la compagnie, commencèrent à braire plus que jamais, tellement que les oyant les Scythes cuidèrent qu'ils fussent passés de leur côté.

136. Le jour venu, les délaissés au camp connurent que Daire leur avait donné la baye : par quoi tendirent les mains aux Scythes, et les avertirent de tout ce qu'ils avaient à faire. Les Scythes tournèrent tous soudain un même chemin, et, assemblant les gens d'Indathyrse et Taxacis en une troupe, les joignirent avec celle que menait Scopasis[1], où étaient les Sauromates, Budins et Gélonois, et marchèrent après les Perses droit au Danube. L'infanterie des Perses, qui était merveilleusement grande, ne savait les chemins, ne les passages lui étaient ouverts; au contraire, la cavalerie des Scythes connaissait les plus courtes adresses[2] : qui fut cause qu'ils faillirent[3] les uns les autres, et que les Scythes arrivèrent les premiers au pont, où ils entendirent que les Perses n'étaient encore venus, et par ce arraisonnèrent les Ioniens, qui étaient dans leurs vaisseaux, disant : « Seigneurs Ioniens, le nombre des jours qui vous a été limité est passé, et ne faites le devoir d'hommes de bien de demeurer ici. Nous savons que ces jours précédents vous êtes demeurés par crainte; mais maintenant vous avez à rompre le pont, et vous retirer conjouissant[4] à votre liberté, de laquelle vous devez savoir gré aux dieux et aux Scythes, vous assurant que nous rendrons votre maître en tel état, que jamais il ne fera guerre à l'homme vivant. »

137. Les Ioniens avisèrent là-dessus, et fut l'opinion de Miltiade, Athénien, qui était chef des péninsulaires de l'Hellespont, qu'ils devaient écouter les Scythes et mettre Ionie

[1] Il y a ici une légère paraphrase du texte. — [2] Chemins de traverse. — [3] Manquèrent. — [4] Vous réjouissant de.

en liberté. Histiée, Milésien, soutint au contraire, alléguant que, par le moyen de Daire, ils dominaient chacun sur leur cité, et que, tollue[1] la domination de Daire, ne lui dominerait les Milésiens, ne autre potentat les autres cités, pour autant que toute et chacune cité plus aime démocratie que monarchie. Par le dire de Histiée furent soudain changés tous ceux qui avaient approuvé l'opinion de Miltiade.

138. Toutefois, ceux qui étaient favoris et estimés du roi Daire se trouvèrent différents. D'une part furent les seigneurs de l'Hellespont, Daphnis Abydénois, Hippocle Lampsacénois, Hérophante Parien, Métrodore Proconnésien, Aristagoras Cyzicénois, et Ariston Byzantin. Tous ceux-ci étaient Hellespontins. D'autre part étaient d'Ionie Strattis Chiois, Aïacès Samien, Laodamas Phocéen, et Histiée Milésien, duquel l'opinion fut contraire à celle de Miltiade. De la part des Éoliens était un seul personnage de réputation, nommé Aristagoras Cyméen.

139. Quand ces seigneurs eurent choisi l'opinion de Histiée, ils furent d'avis d'y ajouter foi et paroles : à savoir que la partie du pont touchant du côté des Scythes serait rompue la longueur d'un jet d'arc, afin que, en rien faisant, il semblât qu'ils feraient quelque chose, et que les Scythes n'essayassent faire effort de passer le Danube par-dessus le pont. Trop bien qu'ils leur promettraient de bouche de parachever à rompre du côté de la Scythie, leur faisant entendre combien ils étaient prêts d'accomplir leur volonté. Cette addition conclue, Histiée entre tous répondit aux Scythes : « Seigneurs, vous êtes plus que les très-bien venus, nous apportant offres si bonnes que vous faites et nous acheminant par si bonne voie : par quoi vous devez assurer que nous sommes bien prêts à vous rendre service. Et jà vous voyez la diligence que nous faisons de rompre le pont. Croyez que nous y mettrons toute peine, pour le désir que nous avons de recouvrer liberté. Mais nous sommes bien d'avis, pendant que nous achèverons de rompre, que l'heure vous est fort propre pour aller chercher les Perses, et venger vous et nous selon leurs mérites, si les pouvez rencontrer. »

[1] Enlevée, détruite.

140. Les Scythes, croyant que les Ioniens leur disaient vérité, retournèrent chercher les Perses; mais ils ne les purent rencontrer, et en étaient cause, à raison du dégât qu'ils avaient fait de tous les pâturages des chevaux, et qu'ils avaient rempli tous les puits et fontaines : car s'ils n'eussent ce fait, moyennant bonne volonté, ils eussent facilement rencontré les Perses, et maintenant ils trouvent qu'ils ont failli en ce, qu'ils cuidaient avoir bien avisé. Ils vont cherchant l'ennemi par l'endroit de leur région où étaient eaux et fourrages, estimant que par là il prenait son chemin, combien que toujours il tenait celui par lequel il s'était premièrement acheminé; et ce fut cause que difficilement le purent estraquer[1]. Les Perses arrivèrent de nuit sur le Danube, où, trouvant le pont rompu, doutèrent grandement que les Ioniens ne leur eussent faussé compagnie.

141. Un Égyptien était près la personne du roi Daire, lequel avait la voix autant forte que nul homme qui se trouvât. Daire lui commanda de s'approcher sur la rive et appeler Histiée Milésien : ce qu'il fit, et fut entendu par Histiée dès la première fois, lequel fit approcher tous les vaisseaux et rejeta les trappes du pont pour passer l'armée.

142. Ainsi se sauvèrent les Perses à la fuite, et les Scythes, qui les allaient cherchant, les faillirent pour la seconde fois. A cette cause, ils estiment les Ioniens les plus méchants et plus lâches de tous les hommes, les tenant à lieu d'esclaves, et disant qu'ils sont serfs dévoués à être seigneuriés sans vouloir mieux avoir. Ainsi blasonnent-ils[2] les Ioniens.

143. Daire, cheminant par la Thrace, arriva à Seste, ville du Chersonèse, par laquelle il repassa en Asie dans ses vaisseaux, laissant pour lieutenant général en Europe Mégabaze, seigneur perse, lequel il loua grandement en une parole qu'il proféra, lui étant en la Persie. Ainsi qu'il voulait manger des grenades, à la première qu'il entama, son frère Artabanus lui demanda de quoi il voudrait autant comme il y avait de graines en la grenade. Il lui répondit que mieux aimerait avoir autant de Mégabazes que tenir la

[1] Suivre à la piste. — [2] Blâment.

Grèce à lui obéissante. Et de tant il l'honora. Il le laissa donc pour lieutenant en Europe, lui baillant armée de quatre-vingt mille hommes.

144. Ce Mégabaze, par une sienne parole, laissa de soi mémoire immortelle parmi les Hellespontins. Lui étant à Byzance, et entendant que jadis les Chalcédoniens avaient mis dix-sept ans à bâtir celle ville de Byzance, dit que les Chalcédoniens étaient lors aveuglés, et que, si tels n'eussent été, attendu qu'ils avaient trop plus beau lieu, ils n'eussent choisi cestui où il n'y avait nulle beauté. Laissé pour lieutenant au pays des Hellespontins, subjugua ceux qui point ne médisaient[1], et autre chose ne fit.

145. En ce même temps se dressa un grand voyage en Afrique, par occasion que je dirai, après avoir premièrement narré ce qui suit. Les successeurs des Argonautes, chassés de Bauron par les Pélasgiens, qui avaient volé les femmes des Athéniens, se retirèrent en Lacédémone, et, ayant pris port à Taygète, allumèrent feux que les Lacédémoniens aperçurent : par quoi envoyèrent savoir qui et d'où ils étaient. Ils répondirent qu'ils étaient Minyens, issus des seigneurs qui naviguèrent dans la nef Argo, lesquels, arrivés en Lemnos, les engendrèrent léans. Les Lacédémoniens, entendant l'origine de ces Minyens, envoyèrent derechef vers eux savoir qu'ils demandaient, pour s'être adressés en ce lieu, et à quelle occasion ils avaient allumé les feux. Ils répondirent que, chassés par les Pélasgiens, se retiraient vers leurs parents, ainsi que bien est raisonnable. Si les prient qu'ils les veuillent loger et domicilier avec eux, en leur faisant part de leurs libertés et de leurs terres. Les Lacédémoniens leur accordèrent ce qu'ils demandaient, et les reçurent à demeurer en tel endroit de leur contrée que bon leur semblerait. Ce qui les induisait principalement à ce faire était que les deux fils de Tyndare avaient jadis navigué avec la nef Argo. Ayant donc reçu les Minyens, leur donnèrent terres et les assignèrent par certaines races, de sorte que tôt après ils se marièrent, faisant épouser à autres hommes les femmes qu'ils avaient amenées de Lemnos.

[1] Étaient du parti mède.

146. Guères ne tardèrent que le cœur leur haussa, et affectèrent de régner en commettant plusieurs crimes, excès et malversations. A raison de quoi les Lacédémoniens conclurent qu'ils les devaient faire mourir, et les firent constituer prisonniers. Mais ici il faut savoir que les Lacédémoniens font leurs exécutions de nuit, et de jour point. Étant en voie de faire mourir ces Minyens, leurs femmes, qui étaient de la ville et filles des principaux seigneurs de la Sparte, supplièrent que permis leur fût d'entrer en la prison et parler à leurs maris : ce qui leur fut accordé sans prendre égard à elles. Mais voici qu'elles firent après qu'elles furent entrées : elles dévêtirent tous leurs habillements et les baillèrent à leurs maris, lesquels, vêtus comme femmes, sortirent de prison, et, sortis avec ce déguisement, allèrent derechef se parquer à Taygète.

147. En ce temps, Théras, fils d'Antésion, qui eut père Tisamène et aïeul Terpandre, fils de Polynice, fut envoyé de Lacédémone chercher nouvelle demeure, lui étant de race cadmienne et frère de la mère des enfants d'Aristodème, nommés Eurysthène et Proclès, pour lesquels, étant encore en bas âge, il gouverna le royaume de Sparte. Eux devenus majeurs voulurent avoir l'administration des choses; mais Théras trouva fort aigre qu'un autre lui commandât, après avoir tâté de la friandise de régner : à cause de quoi il délibéra de ne plus demeurer en Lacédémone et de naviguer vers ses parents et amis. Or étaient en l'île aujourd'hui nommée Thère, et auparavant Calliste, hommes issus de Membliare, fils de *Pécilès*, Phénicien : car allant Cadmus, fils d'Agénor, *à la quête* d'Europe, il aborda en cette île nommée Thère, où, étant descendu à terre, soit que le pays lui plût ou autrement, il laissa léans son cousin Membliare avec autres Phéniciens, lesquels ont demeuré en ladite île, lors nommée Calliste, l'espace de huit générations d'hommes, avant que Théras partit de Lacédémone, et qu'il y fût envoyé avec certain peuple pris par les Races.

148. Il ne foula léans personne, ains traita chacun doucement et humainement. Quand donc les Minyens furent sortis de prison et logés à Taygète, les poursuivant toujours

les Lacédémoniens pour les perdre et défaire, Théras les requit qu'ils leur donnassent la vie sauve, et se chargea de les tirer hors de leur contrée. Les Lacédémoniens lui accordèrent sa requête, et par ce fit embarquer les Minyens en trois galères, et les mena vers les successeurs de Membliare, non qu'il les menât tous, mais quelque portion : car plusieurs d'entre eux s'acheminèrent vers les Paroréates et Caucones, qui les cuidèrent chasser de leurs terres. Toutefois, ils se mirent en six bandes, et depuis ont édifié léans ces villes, Léprée, Maciste, Phrixas, Pyrge, Épie et Nudie, dont plusieurs ont été de mon temps détruites par les Éléens. Ainsi, l'île Calliste prit nom Thère de celui qui l'alla habiter.

149. Son fils fut refusant de naviguer avec lui, et par ce il lui dit qu'il le laisserait comme la brebis entre les loups : de quoi lui fut donné nom OEolycus[1], qui depuis lui est toujours demeuré. Il engendra Égée, duquel sont appelés les Égides, race grande en Sparte. Les hommes d'icelle, par le conseil de l'oracle, bâtirent temple des Érinnys, de Laïus et d'OEdipe, pour cause qu'il ne leur demeurait point d'enfants, et depuis leur demeurèrent même ceux qui furent engendrés des hommes qui allèrent habiter en l'île de Thère.

150. A tant devisent les Lacédémoniens des isolans de Thère. Ce que depuis est ensuivi est récité par lesdits isolans seulement, savoir que Grine, fils d'Ésanie, issu de Théras, et étant roi de ladite île, alla en Delphi, menant avec soi une hécatombe, suivi, entre autres ses sujets, de Battus, fils de Polymneste, qui était d'une race fort bien voulue entre les Minyens, nommée Euphémide. Se conseillant à l'oracle, Pythie lui dit qu'il lui convenait aller édifier une ville en Libye. A quoi il répondit : « Ah! seigneur dieu Apollo, je suis jà vieil, caduc et mal portable. Par quoi commandez, si vous plaît, ce faire à quelqu'un de ces jeunes gens. » Et ce disant montrait Battus. Toutefois, pour lors autre chose n'en fut faite, ne depuis, quand ils furent de retour, firent compte de l'oracle, ne sachant en quel endroit de la terre est Libye, et n'osant envoyer à chose incertaine.

[1] Des mots grecs ὄϊς, *brebis*, et λύκος, *loup*.

151. Par sept ans consécutifs il ne plut point en Thère, de manière que les arbres de l'île, fors un, séchèrent et moururent tous. Par quoi, retournant les Théréens vers l'oracle, Pythie leur proposa derechef le voyage de Libye, et ne trouvant fin à leur calamité, envoyèrent ambassade en Crète pour enquérir si aucun Crétéen ou étranger de léans avait jamais passé en Libye. Les ambassadeurs se fourvoyèrent, et allèrent descendre en la ville d'Itane, où ils s'accostèrent d'un marchand de pourpre qui avait nom Corobie, qui leur dit qu'autrefois par tourmente il avait été porté en Libye et en l'île Platée. Quand ils l'eurent persuadé moyennant bon loyer, ils l'emmenèrent en Thère; et au premier voyage fut envoyé quelque petit nombre de gens pour découvrir et reconnaître le pays, lesquels, étant conduits par ledit Corobie en l'île de Platée, le laissèrent léans avec vivres pour deux mois, et hâtivement retournèrent en Thère dire nouvelles de l'île de Platée.

152. Mais faisant plus de séjour qu'ils n'avaient proposé, Corobie se trouva en faute de toutes choses; toutefois, un vaisseau samien, dont le nocher était nommé Colée, venant d'Égypte, fut transporté celle part, et ayant les Samiens entendu de Corobie tout le discours de son arrivée en ce lieu, et comment il y était demeuré, lui laissèrent vivres pour un an, puis se remirent à la voile avec grand désir de rebrousser le chemin d'Égypte; mais le vent grec[1] les maîtrisa si bien qu'ils furent jetés outre les Colonnes d'Hercule, et allèrent surgir en Tartesse, comme par quelque divine conduite : car en ce temps y avait léans commerce où le trafic se menait avec grande franchise. A cette cause, quand ils furent de retour, ils se trouvèrent avoir fait gain plus grand que tous les Grecs dont nous ayons eu connaissance après Sostrate, Éginète, fils de Polydamas : car à lui nul peut être conféré. Ces Samiens, prenant six talents pour la décime de leur gain, en firent fondre un vase de cuivre tel que la coupe qui est en Argos, à l'entour duquel sont têtes de griffons sortant à pleine bosse comme degrés sur degrés. Ils le posèrent au temple de Juno sur trois colosses aussi de cuivre agenouillés, hauts néanmoins de sept coudées. Ce

[1] Vent d'est.

vase fut cause première que les Cyrénées et Thérées portèrent grandes amitiés aux Samiens.

153. Or, quand les Thérées, qui avaient laissé Corobie en l'île Platée, furent arrivés en Thère, ils rapportèrent qu'ils avaient conquis une île en Libye. Les Thérées avisèrent d'y envoyer, et que le frère jetterait au sort avec le frère, en prenant les hommes en sept de leurs places, desquels serait roi et conducteur Battus. Par ce moyen, ils fournirent deux galions, et les envoyèrent à Platée.

154. Ces choses racontent les Thérées, auxquels n'accordent les Cyrénées, fors en ce qui touche Battus, duquel ils devisent ainsi. En Crète est une ville nommée Axe, de laquelle Étéarchus fut roi, qui, après la mort de sa femme, dont il avait une fille nommée Phronime, convola en secondes noces, et se trouva sa fille pourvue d'une marâtre, laquelle, sitôt qu'elle eut le pied en la maison du roi, estima qu'elle se devait montrer telle qu'elle était, à savoir marâtre, en donnant peines et tourments à la jeune princesse, et lui dressant tous les armes qu'elle pouvait, même en lui mettant sus qu'elle se maintenait peu pudiquement. Et ainsi le persuada au roi, qui s'avisa d'un moyen peu juste et louable entre gens d'hospitalité et d'amitié. Pour lors était trafiquant en Axe un marchand de Thère, nommé Thémison, lequel par hospitalité Étéarchus avait reçu chez soi, en lui faisant promettre par serment qu'il lui ferait service en tout ce qu'il le requerrait. Le serment baillé, il lui mit sa fille entre mains pour la mener avec soi et la jeter dans la mer. Thémison fut fort marri que le roi l'avait ainsi fait finement promettre : par quoi, renonçant à toute l'hospitalité du roi, besogna en cette manière. Étant chargé de la jeune princesse, fit voile tant qu'il se trouva en pleine mer, où, mettant sous pied tout le serment fait à Étéarchus, après avoir bien lié l'infante, il la dévala[1] dans la mer, et la tira à la queue de son vaisseau tant qu'il arriva en Thère.

155. Là Polymneste, homme des plus apparents de léans, la prit et la tint pour sa garce. Avec le temps, elle lui fit un fils qui fut bègue, auquel fut imposé nom Battus, selon que

[1] Descendit.

disent les Thérées et Cyrénées. Combien que je suis d'opinion qu'on lui en donna un autre, et ne fut appelé Battus jusqu'à ce qu'il fut parvenu en Libye, suivant l'oracle qui lui fut répondu en Delphi, et lui fut donné ce nom à cause de l'honneur qu'il gagna : car les Libyens appellent un roi Battus. Et à cette cause, je pense que Pythie prophétisant le nomma en langue libyenne, connaissant qu'il serait roi en Libye. Parvenu en âge, se retira en Delphi, pour se conseiller touchant sa parole, qu'il avait ainsi blessée. Et interrogeant Pythie, elle lui répondit :

Tu viens, Battus, afin d'apprendre
De ton parler quelque raison,
Mais Apollo dit qu'il faut prendre
Chemin d'Afrique, où grand foison
De moutons paissent l'herbe tendre.

Qui était autant comme si elle eût dit en grec : « Roi, tu viens à cause de ta langue. » Battus répondit : « Seigneur dieu Apollo, je suis vers toi venu pour avoir l'oracle touchant ma langue, et tu me réponds choses impossibles, me commandant d'aller prendre demeure en Libye. Avec quelle force et avec quelle compagnie? » Il fit cette excuse; toutefois, il ne put tirer autre réponse de l'oracle, et par ce reprit le chemin de Thère, où à lui et aux autres Thérées renouvelèrent les calamités.

156. Ce voyant, envoyèrent en Delphi pour se conseiller sur les maux qui leur étaient présents. Adonc Pythie leur répondit que mieux se porteraient leurs affaires, si avec Battus ils allaient bâtir et peupler Cyrène, qui est en Libye. Cette réponse entendue, ils dépêchèrent Battus avec deux galères; mais comme ils naviguaient la route de Libye, force leur fut de retourner en Thère. Toutefois, ils en furent chassés par les Thérées, qui ne leur permirent de venir à bord, mais leur commandèrent de reprendre le chemin de Libye. Ainsi furent contraints de hausser les voiles et renaviguer en Libye pour aller prendre terre en l'île nommée, ainsi que j'ai dit[1], Platée, qui est, selon le propos qui en est tenu, aussi grande que celle où habitent les Cyrénées.

[1] Voyez plus haut, 151.

157. Quand ils eurent là demeuré l'espace de deux ans, et qu'il ne leur amendait en rien, ils laissèrent léans un des leurs, et au demeurant naviguèrent tous en Delphi. Arrivés vers l'oracle, dirent qu'ils habitaient en Libye, mais que leurs affaires ne s'en portaient point mieux. A quoi Pythie répondit :

Je m'ébahis de ta sagesse,
Mieux cuidant Afrique savoir
La moutonnière, où onc adresse
N'ont pris tes pas, que qui la voir
Et visiter a fait devoir.

Ces paroles entendues par Battus et par ceux de sa compagnie, ils retournèrent sur leurs erres : car le dieu ne leur permettait tirer ailleurs avant qu'ils fussent de retour en Libye. Par quoi, arrivés en l'île de Platée, et ayant repris celui qu'ils y avaient laissé, se logèrent en une contrée qui est à l'opposite d'une île nommée Aziris, qui est environnée de fort belles et plaisantes vallées de deux côtés, et travers coule une rivière.

158. Ils habitèrent six ans en ce lieu, et au septième étant requis par les Libyens de passer en meilleur quartier, furent contents de ce faire. Ils furent conduits vers occident en lieu fort plaisant et délectable, et les menèrent de nuit, afin que les Grecs naviguant cette côte ne les découvrissent et remarquassent le lieu, qui est nommé Irasa. Enfin les ayant rendus sur le bord d'une fontaine, nommée la fontaine d'Apollo, ils leur dirent : « Vous voyez, messieurs, que ce lieu est fort commode pour habiter, car il semble proprement que le ciel y parle. »

159. Ayant donc Battus bâti la ville de Zoa [1], régné quarante ans, et son fils Arcésilaüs onze, les Cyrénées demeurèrent en ce lieu tel nombre qu'ils avaient été envoyés. Mais régnant pour troisième, Battus, nommé l'Heureux, Pythie, par un oracle, incita tous les Grecs à passer la mer et aller demeurer en Libye avec les Cyrénées, qui les appelèrent pour leur faire part de leur terre. Et fut l'oracle tel :

[1] Trompé par la traduction latine de Laurent Valla, Saliat a traduit τῆς ζωῆς, *la vie*, par *Zoa*, dont il a fait un nom de ville. Le texte d'Hérodote dit : Pendant la vie de Battus, le fondateur, etc.

Je dis que cil qui le dernier viendra
En terre Afrique, Afrique désirable,
Pour la partir entre ceux qu'il voudra,
Un jour regret en aura dommageable.

Sur ces mots, grand peuple s'assembla en Cyrène, lequel retrancha beaucoup de terre aux circonvoisins Libyens; à cause de quoi eux et leur roi Adicran, se voyant privés et chassés de leur pays, ensemble moqués des Cyrénées, envoyèrent en Égypte, et se donnèrent à Apriès, qui en était roi, lequel leva grosse armée des siens et les envoya en Libye. Les Cyrénées, de leur part, prirent chemin en Irasa, près la fontaine Thestis, où ils se ruèrent sur les Égyptiens et les mirent à vau de route [1], n'ayant auparavant les Égyptiens essayé que savaient faire les Grecs. Ils furent si rudement traités, que peu retournèrent en Égypte, et furent si déplaisants [2], qu'ils abandonnèrent le service d'Apriès.

160. De Battus troisième fut fils Arcésilaüs, lequel venu à la couronne, incontinent fut en divorce avec ses frères, qui le laissèrent, et allèrent habiter en autre quartier de Libye, où ils bâtirent la ville qui lors fut, et aujourd'hui encore, est appelée Barcé. Quand elle fut achevée, ils avisèrent de soustraire les Libyens de l'alliance des Cyrénées; à cause de quoi Arcésilaüs, depuis, entreprit la guerre contre ceux qui reçurent lesdits Libyens, et contre les Libyens mêmes. Ces Libyens redoutèrent, et fuirent vers les Libyens orientaux, où les poursuivit Arcésilaüs, jusqu'à ce qu'ils se trouvèrent en Leucon, ville de Libye, où ils s'avisèrent de lui faire tête. Venus au combat, ils eurent tel avantage sur les Cyrénées, qu'il en tomba sept mille. Arcésilaüs, ayant reçu cette secousse, devint malade, et après que certain breuvage lui fut baillé, son frère Léarchus l'étrangla, qui depuis n'en reçut pas moins de la femme dudit Arcésilaüs, nommée Éryxo.

161. Par quoi Battus, fils d'Arcésilaüs, qui était boiteux, vint à la couronne. Les Cyrénées ayant fait si lourde perte, envoyèrent en Delphi demander à quelle raison ils se pourraient ranger pour être bien gouvernés. Pythie leur répondit qu'ils emmenassent avec eux un gouverneur pris en Manti-

[1] En chemin. — [2] Chagrins, courroucés.

née, ville des Arcades. Les Cyrénées requirent, et les Mantinéens leur donnèrent homme des plus estimés de leur ville, nommé Démonax, lequel arrivé en Cyrène, et apprenant comme les choses s'y étaient passées, départit les habitants en trois bandes : en la première, il mit les Thérées et leurs circonvoisins; en la seconde, les Péloponésiens et Crétéens; et en la troisième, tous les isolans. Après, il fit dresser temples et sacrifices à Battus, et remit entre les mains du peuple toutes les autorités et prééminences dont les rois avaient auparavant joui.

162. Lesquelles ordonnances furent entretenues tant que régna icelui Battus; mais Arcésilaüs, fils de lui [1] et de dame Phérétime, venu au royaume, excita grand trouble touchant iceux honneurs et droits royaux, et dit qu'il n'endurerait les ordonnances de Démonax. Parquoi requit que les facultés et libertés de ses ancêtres lui fussent rendues, et là-dessus fit une émotion [2] en laquelle il eut du pire, et fuit en Samos, et sa mère en Salamine, ville de Cypre, où dominait pour lors Euelthon, lequel donna en Delphi un encensier [3] digne de regard, qui est au trésor des Corinthiens. Phérétime, arrivée vers Euelthon, le pria de lui bailler armée pour aller remettre son fils et elle en leur seigneurie de Cyrène. Euelthon lui répondit qu'en toute autre chose il lui ferait plaisir, mais il ne pouvait lui bailler armée. Elle dit qu'elle ne refusait son offre, mais qu'elle estimerait plus une armée que toutes les choses de ce monde. Telle estime fit de tout ce qu'on lui pourrait donner. A la fin, Euelthon lui envoya pour présent un fuseau d'or et une quenouille de même, chargée de laine, dont elle le remercia en mêmes paroles qu'elle avait auparavant usé. Euelthon lui manda que telles choses se doivent donner aux femmes, et non des armées.

163. Arcésilaüs, qui était en Samos, suscita tous les hommes de l'île à partager les terres; et ayant assemblé grandes troupes, envoya en Delphi demander conseil touchant son retour; mais Pythie lui répondit ces mots : « Apollo vous permet régner en Cyrène jusqu'au quatrième Battus et

[1] Le texte ajoute : Le boiteux. Voyez le chapitre précédent. — [2] Émeute. — [3] Encensoir.

au quatrième Arcésilaüs, qui sont huit générations d'hommes, et vous avertit de n'attenter outre. Pourtant, toi, va-t'en reposer en ta maison, et si tu trouves fourneau plein d'amphores, garde-toi de les faire cuire, mais envoie-les au vent; et si recuis le fourneau, garde d'entrer dans le parvis entouré d'eau, autrement tu mourras, toi et le taureau qui fort embellit. »

164. Ainsi répondit Pythie à Arcésilaüs. Lequel prit avec soi les hommes qu'il avait pratiqués en Samos, et retourna en Cyrène, où, ayant recouvré le gouvernement des affaires, ne se ressouvint plus de l'oracle, ainçois prit punition des mutins qui l'avaient chassé. Aucuns furent contraints d'abandonner le pays, et les autres tombèrent entre ses mains, lesquels il envoya en Cypre pour se dépêcher d'eux; toutefois, ils furent transportés vers les Cnidiens, qui leur donnèrent liberté et les envoyèrent en Thère. Le reste se sauva en une forteresse appartenant à Aglomachus, entour laquelle Arcésilaüs fit assembler fascines et autres matières, puis commanda qu'on y mît le feu. La chose exécutée, il connut qu'il avait directement fait contre l'oracle par lequel Pythie lui avait défendu de ne faire cuire les amphores quand il les trouverait dans le fourneau; à cette cause, de son propre mouvement il abandonna Cyrène, redoutant la mort qui lui avait été prononcée par l'oracle, et estimant que Cyrène était le parvis entouré d'eau. Il eût épousé sa parente, fille du roi des Barcées, nommé Alazir, vers lequel il se retira; mais les Barcées, cuidant que lui et ceux de sa compagnie fussent marchands venus pour le trafic, saccagèrent lui et son beau-père Alazir, avec tous ceux de sa compagnie. Ainsi ayant Arcésilaüs, ou de volonté ou autrement, transgressé l'oracle, accomplit son destin.

165. Pendant qu'il était à Barcé forgeant sa malheure, sa mère Phérétime prit en Cyrène toute autorité royale, et plus, mêmement assistait au conseil; mais quand elle eut nouvelles que son fils avait été occis à Barcé, elle prit la fuite, et se retira en Égypte; car autrefois Arcésilaüs avait fait services à Cambyse, fils de Cyrus, et avait avoué tenir de lui la souveraineté de Cyrène, se taxant à lui faire certain

tribut annuel. Phérétime, arrivée en Égypte, se présenta à Aryandès, le suppliant qu'il la voulût venger de ses ennemis, lui remontrant que son fils avait été tué parce qu'il tenait le parti des Mèdes.

166. Cet Aryandès était alors vice-roi d'Égypte pour Cambyse; mais, depuis, Daire le fit mourir, pour autant qu'il se voulait égaler à lui; car entendant que Daire avait envie de laisser mémoire de soi, il le voulut contrefaire en chose non permise fors à rois, et par ce en reçut son payement. Daire fit battre certaine monnaie d'or le plus haut et plus fin que l'on trouvât. Aryandès, qui était vice-roi d'Égypte, fit à l'envi battre monnaie d'argent de première bonté, et jusqu'à ce jour ne se trouve argent plus fin que celui d'Aryandès. Daire, averti de telle audace, lui jette un autre chat aux jambes, lui faisant accroire qu'il avait voulu rebeller contre lui, et par ce le fit mourir.

167. Cet Aryandès, ayant pitié de Phérétime, lui fournit armée égyptienne par mer et par terre, et bailla la charge de l'armée de terre à Amasis, homme maraphien, et de celle de mer à Badrès, de nation pasargade. Toutefois, avant que faire partir ses armées, il envoya un hérant en Barcé savoir qui était celui qui avait occis Arcésilaüs. Les Barcées répondirent que tous ensemble l'avaient fait mourir, pour cause qu'il leur faisait maux infinis. Cette réponse ouïe, Aryandès envoya ses armées avec Phérétime, prenant couleur sur la parole réponse[1] par les Barcées; car, à mon jugement, telles armées étaient envoyées pour subjuguer les nations de Libye, qui sont plusieurs et diverses, et peu obéissent à roi, dont la grand part ne se souciait pas beaucoup de Daire.

168. Elles tiennent environ les pays que je dirai, à commencer depuis l'Égypte. Les premiers peuples sont les Adyrmachides, qui usent le plus de mœurs égyptiennes et sont néanmoins vêtus comme les autres Libyens. Leurs femmes portent en l'une et l'autre jambe des grèves[2] de cuivre, laissant croître leurs cheveux, et toutefois prenant sur elles un pou, elles le remordent ainsi qu'il les a morses[3], et sont

[1] Répondue. — [2] Anneaux. — [3] Mordues. Le texte ajoute : Et le jettent ensuite.

seules des Libyennes qui usent de cette honnêteté. Les filles de ce peuple sont présentées, le jour de leurs noces, à leur roi pour les dépuceler, si bon lui semble. Leur région s'étend depuis l'Égypte jusqu'au port nommé Plynus.

169. Les Giligames sont attenant, en tirant au couchant, jusqu'à l'île Aphrodisiade, en laquelle étendue de pays est l'île Platée, que les Cyrénées bâtirent. Et au continent est le port de Ménélaüs et la ville Aziris, que les Cyrénées habitèrent : là commence aussi le Silphie [1], qui s'étend depuis Platée jusqu'à l'embouchure de la Syrte.

170. Ces Giligames usent des mêmes mœurs que les autres peuples. Après eux, en tirant à l'occident, sont les Asbystes, au-dessus de Cyrène, qui toutefois ne touchent jusqu'à la mer; car la côte marine est habitée par les Cyrénées. Les Téthrippobates ne sont les moindres, ainçois les principaux des Libyens [2], et étudient la grande part à imiter les mœurs des Cyrénées.

171. Du côté d'occident sont joignant aux Asbystes les Auschises, qui demeurent au-dessus de Barcé, tendant à la mer, selon les Euespérides. Au milieu de leur contrée sont habitants les Cabales, nation petite, qui s'étend jusqu'à la mer environ Tauchire, ville des Barcées, et usent de semblables mœurs que ceux qui demeurent au-dessus de Cyrène.

172. Aux Auschises sont finitimes, du côté de ponant, les Nasamones, nation fort grande. Ils mènent leur bétail, l'été, en la côte de la mer, puis passent en un lieu nommé Augile pour cueillir et y serrer les dattes des palmiers, qui là croissent en grande quantité fort beaux et fruitiers. Ils prennent les hannetons et les sèchent au soleil, puis les pilent et détrempent avec lait, qu'ils boivent. Leurs femmes sont com-

[1] P. Saliat prend pour un pays le nom d'une plante, le silphium ou assa-fœtida. Il faut lire : C'est dans ce pays que commence à paraître le silphium, plante qui croît depuis l'île de Platée jusqu'à l'embouchure de la Syrte.

[2] Autre erreur. Saliat prend pour un nom de peuple le mot τεθριπποϐάται, qui veut dire *conducteurs de chars à quatre chevaux*. Voici la phrase : Les Asbystes sont de tous les Libyens les plus adroits à conduire des chârs à quatre chevaux, et étudient, etc.

munes entre eux presque en la sorte des Massagètes; car ils prennent leur compagnie après avoir fiché près eux un bâton en terre. Quand ils se marient, leur coutume est que l'épousée, la première nuit, se trouve avec tous ceux du banquet, qui, pour ce, lui doivent chacun le présent qu'ils ont apporté de leur maison. En leurs serments, ils jurent par les hommes d'entre eux que l'on estime avoir été les plus justes et plus vertueux, en posant la main sur leurs tombes. Ils se retirent aussi aux sépulcres de leurs ancêtres, quand ils veulent deviner, et là font priéres tant qu'ils s'endorment, puis se servent du songe qu'ils ont fait. En promettant foi les uns aux autres, ils se donnent à boire de main réciproque, et, si leur défaut liqueur présente, ils prennent poudre à terre et la lèchent.

173. A ces Nasamones sont contigus les Psylles, qui jadis périrent en cette manière. Ayant le vent de midi mis à sec tous leurs réservoirs d'eau, car tout le pays qui est environné de la Syrte est sec et sans nulles eaux, après avoir pris délibération de ce qu'ils avaient à faire, d'un commun accord marchérent en armes contre le vent : je dis ce que disent les Libyens; mais quand ils furent parmi les sables, le vent de midi souffla si impétueusement, qu'ils se trouvérent tous couverts et enterrés de poussier : et depuis qu'ils périrent ainsi, les Nasamones tinrent leur contrée.

174. Au-dessus d'icelle, en tirant au midi, en pays plein de bêtes sauvages, sont les Garamantes, qui fuient toute fréquentation des hommes, n'ayant aucunes armes ne accoutrement de guerre et ne sachant aucune vindication[1].

175. Les Maces tiennent le pays maritime qui regarde le ponant. Ils se rasent le sommet de la tête et laissent croître les cheveux d'alentour, faisant raire le dessous sur le cuir. En la guerre, ils portent pour cuirasse les peaux des autruches. Le fleuve Cinyps coule parmi eux, et part d'un tertre nommé le tertre des Charites, qui se continue jusqu'à la mer, étant revêtu de forêts, encore que toute la Libye, dont j'ai parlé, soit nue et découverte, et son commencement est à deux cents stades de la mer.

[1] Moyen de défense.

176. Aux dits Maces sont attenants les Gindanes, et dit-on que chacune de leurs femmes porte entour sa robe autant de lanières de cuir comme elle a reçu d'hommes.

177. En la marche de ces Gindanes, qui s'étend jusqu'à la mer, sont habitants les Lotophages, qui vivent seulement de ce fruit lotos, qui est la fève de l'alisier, grosse comme la graine du lentisque et douce comme la datte d'un palmier. Ils en font aussi vin pour leur boisson.

178. La part de leur contrée qui confine la mer est habitée par les Machlyes, qui vivent pareillement du fruit de l'alisier, combien que ce soit moins que les dessus nommés. Ils s'étendent jusqu'à un grand fleuve nommé Triton, lequel se va rendre dans un grand palus nommé Tritonis, auquel est une ile nommée Phla, que l'on maintient devoir être habitée par les Lacédémoniens; et le propos est tel.

179. Quand Jason eut bâti la nef Argo au pied de la montagne Pélion, il la chargea d'une hécatombe et d'un tiers point de table[1] de cuivre, puis navigua entour le Péloponèse pour venir surgir en Delphi; mais naviguant par l'écueil de la Malée, la tramontane[2] le surprit et le jeta en la côte de Barbarie, et, avant qu'il découvrît terre, se trouva embarrassé parmi les détours du palus Tritonis, où, étant en peine comment il pourrait sortir, on dit que Triton lui apparut et lui pria de lui donner son tiers point de table de cuivre, et il lui enseignerait voie pour sortir sans aucun dommage. Jason fut content, et par ce moyen lui fut montrée issue pour passer outre. Triton posa icelui tiers point en son temple et y rendit oracles : ensemble, déclara à ceux de la compagnie de Jason que, quand ce tiers point serait pris par aucun de leurs successeurs, nécessairement cent villes grecques seraient habitées entour le palus Tritonis : laquelle chose entendue par les Libyens du pays, ils cachèrent icelui tiers point.

180. De ces Machlyes sont attenants les Auses, qui uns et autres habitent les environs du palus Tritonis, et travers eux passe le fleuve Triton, bornant les deux contrées. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux de derrière et les Auses

[1] Trépied. — [2] Vent du nord.

ceux de devant. Ils célèbrent une fête à Minerve, en laquelle leurs pucelles se mettent en deux bandes et se battent avec pierres et bâtons, disant que c'est pour observer la coutume du pays vers leur déesse naturelle, qu'ils appellent Minerve. Et maintiennent que celles qui meurent des coups reçus en cette bataille ne sont vraies pucelles. Avant que laisser le combat, toutes ensemble arment la plus vaillante d'un armet corinthien et de tout un harnois grec, puis la mettent sus un chariot et la pourmènent entour le palus. Mais je ne saurais dire comment elles les accoutraient avant que les Grecs se soient faits leurs proches voisins. Je pense bien qu'on leur vêtait armes égyptiennes : car je suis certain que le bouclier et l'armet sont venus d'Égypte aux Grecs. Elles disent que Minerve est fille de Neptune et du palus Tritonis, et qu'en dépit de son père elle se donna à Jupiter, qui la reçut à fille. Ils se mêlent indifféremment avec les femmes comme bêtes brutes; et quand l'enfant a acquis quelque force de marcher, ils s'assemblent tous, ce qui leur est coutumier de trois en trois mois, et celui auquel s'adresse l'enfant est estimé son père.

181. Ceux-ci sont les maritimes des Libyens nomades. Au delà est la Libye sauvage, outre laquelle se lève un sourcil de montagne sablonneuse, qui se continue depuis Thèbes égyptienne jusqu'aux Colonnes d'Hercule. De dix en dix journées s'y trouvent collines et roches de sel qui s'égrugent par petits morceaux, et du cime desdites collines, travers le sel, découle une eau, qui est néanmoins douce et fraîche, près laquelle sont les derniers habitants au-dessus du pays sauvage, en tirant vers le désert. Les premiers sont les Ammoniens, à dix journées de Thèbes, qui ont temple de Jupiter Thébain, dont l'image est faite, comme j'ai dit ci-dessus[1], avec tête de bélier. Ils ont une autre eau de fontaine qui est tiède le matin, froide à l'heure que le fondigue[2] est ouvert, et à midi fort froide. Ils en arrosent les jardins, et, déclinant le jour, diminue aussi sa froideur jusqu'à soleil couchant, qu'elle revient tiède, augmentant toujours de chaleur jusqu'à minuit, et lors elle se déborde avec gros bouil-

[1] Voyez plus haut, liv. II, 42. — [2] Marché.

lons qu'elle jette. Minuit passé, elle retourne à refroidir jusqu'à l'aube du jour, et est nommée la fontaine du Soleil.

182. Outre les Ammoniens, suivant toujours ce sourcil, à dix journées, se trouve une autre colline de sel semblable à celle des Ammoniens, et y coule une eau habitée à l'environ. La contrée se nomme Augile, et en icelle se transportent les Nasamones pour recueillir les fruits.

183. A dix journées d'Augile est encore une colline de sel, abreuvée d'eau comme les autres; et en icelle croissent palmiers fruitiers, comme ès autres lieux; les Garamantes, qui est nation fort grande, la tiennent, et y portent terre sur le sel pour y faire semailles. Les Lotophages leur sont prochains, et depuis eux sont comptées trente journées jusqu'à la région où bœufs et vaches paissant, marchent en arrière, à cause qu'ils ont les cornes rabattues si bas, que, paissants, elles les empêchent de marcher en avant, parce qu'ils les ficheraient en terre. Au reste, ils ne diffèrent rien des autres bêtes bovines, sinon qu'ils ont le cuir merveilleusement épais et rude. Ces Garamantes poursuivent dans chariots, comme si chassaient après bêtes sauvages, les Troglodytes égyptiens, parce qu'ils sont habiles du pied plus que tous hommes dont nous ayons ouï parler. Ils mangent serpents et lézards, et autres semblables reptiles. Leur langage ne ressemble à aucun autre des hommes, mais parlants, frient[1] de la langue comme les chauves-souris.

184. A dix journées des Garamantes est une autre colline de sel; mêmement y coule une eau sur laquelle habite certaine nation d'hommes nommés Atarantes, qui, entre tous mortels que j'ai connus, sont seuls qui ne se donnent point de nom spécial, jaçoit qu'en général ils se nomment Atarantes. Ils maudissent le soleil, quand il passe par-dessus eux, et lui disent toutes les vilenies du monde, pour cause qu'il brûle eux et leur région. Encore plus outre, à dix journées de là, est une roche de sel, avec son ruisseau habité aux environs; et joignant est une montagne, nommée Atlas, ronde et menue, mais haute à perte de vue, en sorte qu'il n'est possible d'en voir le cime, à cause qu'hiver et été elle

[1] Frôlent.

est couverte d'un brouillard. Ceux du pays disent que c'est le pilier du ciel, lesquels ayant pris nom d'elle, sont nommés Atlantes. Et dit-on qu'ils ne mangent jamais chose qui reçoive mort, et ne songent jamais.

185. J'ai nommé jusqu'à eux les peuples qui demeurent le long de ce sourcil de montagne; mais de dire plus outre, je ne saurais, car ce sourcil continue jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Au delà sont salines fossiles, qui s'étendent le chemin de dix journées, et y habitent hommes qui bâtissent leurs maisons avec mottes et blocaille de sel : qui fait présupposer qu'en ces parties de Libye il ne tombe point de pluie, car murailles faites de sel ne pourraient résister, s'il y pleuvait. Ce sel fouillé est de deux couleurs, l'un blanc et l'autre vermeil. Au-dessus du sourcil, en tirant au midi, et au plein pays, la région est déserte, sèche, sans bêtes sauvages, sans pluies, sans bois et sans aucune humidité.

186. Ainsi depuis l'Égypte jusqu'au palus Tritonis sont les Libyens nomades, qui mangent chair et boivent lait, combien qu'ils ne tâtent jamais de chair de vache, non plus que les Égyptiens, et ne nourrissent point de pourceaux. Aussi les femmes Cyrénées font scrupule de toucher les vaches à cause d'Isis, déesse égyptienne, en l'honneur de laquelle elles jeûnent et célèbrent fêtes; aussi, outre la vache, les femmes des Barcées ne tâtent jamais de porc. Ces mœurs et coutumes sont telles parmi ces nations.

187. Au delà du palus Tritonis, en tirant au ponant, les Libyens ne sont plus nomades et n'usent de semblables coutumes, ne traitent leurs enfants comme font les nomades, lesquels si tous je ne saurais dire, au moins plusieurs, font ceci. Quand leurs enfants sont parvenus en l'âge de quatre ans, ils leur brûlent les veines du sommet de la tête, aucuns celles des tempes, avec laine à tout[1] le suif, afin que les catarrhes ne leur nuisent tant qu'ils vivront. Et dit-on que par ce moyen ils se trouvent beaucoup plus sains. A la vérité, les Libyens sont les plus sains de tous les hommes que nous ayons connus; toutefois je ne voudrais affirmer que ce soit à cause de cette cautérisation de veines; mais, quoi

[1] Avec.

que soit, ils sont fort sains. Si d'aventure leurs enfants tombent en pâmoison, ils ont trouvé remède avec urine de bouc, qu'ils épandent sur les veines brûlées, laquelle soudain les délivre et les fait revenir à eux. Et je dis ce que disent les Libyens.

188. Au surplus, les nomades ont cette façon de sacrifier · Ils coupent premièrement l'oreille à la victime et la jettent par-dessus la maison, puis lui tordent le col. Ils sacrifient seulement au soleil et à la lune, comme font en général tous les Libyens. Combien que ceux qui habitent les environs du palus Tritonis sacrifient spécialement à Minerve, après à Triton et à Neptune.

189. Et n'y a point de doute que les Grecs ont pris des Libyens l'habillement qu'ils baillent à Minerve, ensemble les écus de ses statues, excepté que les habillements que lui donnent les Libyennes sont de cuir, et que les courroies des écus ne sont faites en forme de serpent, mais sont un cuir tout simple; au reste tout est semblable. Aussi ce terme Égis argue que l'habillement des Palladiens vient de Libye; car les Libyens jettent par-dessus leurs robes peaux de chevrotins, frangées et teintes en rouge, dont les Grecs ont appelé les égides [1], c'est-à-dire les écus de Pallas. Et j'ai aussi opinion que de là sont premièrement venues les lamentations qui se font ès temples; car les Libyennes s'en aident fort bien. Plus, les Grecs ont appris des Libyens à joindre et gouverner quatre chevaux ensemble en une course.

190. Ces nomades ensevelissent leurs trépassés comme les Grecs, fors les Nasamones, qui les enterrent en leur séant, se donnant garde, quand quelqu'un est près de la mort, qu'il ne soit couché à l'envers, mais soit assis. Leurs logements sont claies dressées entour les lentisques, lesquelles se portent de lieu à autre.

191. Telles donc sont les mœurs dont usent les nations susdites. Ès parties occidentales, le long du fleuve Triton, sont attenants des Auses les Libyens laboureurs, lesquels bâtissent maisons, et sont nommés Maxyes. Ils laissent croître les cheveux du côté droit de la tête et rasent ceux du

[1] Du mot grec αἴξ, αἰγός, chèvre.

gauche. Ils se rougissent le corps de vermillon, et disent qu'ils sont descendus des Troyens. Leur région et tout le demeurant de Libye occidentale est beaucoup plus sauvage et plus âpre que n'est le pays des nomades; car Libye orientale, où habitent les nomades, est plate et sablonneuse jusqu'au fleuve Triton; mais l'occidentale, où sont les laboureurs, est fort bossue, rude et pleine de bêtes sauvages; car on y trouve serpents grands outre mesure, lions, éléphants, ours, aspics et ânes cornus. Il y a aussi des cynocéphales [1], qui ont les yeux à l'endroit des tetins, comme récitent les Libyens. Plus y sont hommes et femmes sauvages, et à la vérité plusieurs autres animaux d'étrange forme.

192. Au pays des nomades rien ne se trouve de ces choses: bien y sont cigognes, chevreuils, buffles, ânes non cornus, mais qui jamais ne boivent. Il s'y trouve davantage une sorte d'animaux appelés oryes, auxquels sortent de la tête, en lieu de cornes, palmiers et ramures longues d'une coudée, et sont environ de la grandeur d'un bœuf. Plus y sont bassaries, hyènes, hystrices, moutons sauvages, dictyes, thoës, panthères, boryes [2], crocodiles terrestres longs de trois coudées, semblables à lézards, autruches terrestres, et petits serpents qui ont une corne en la tête. Tous ces animaux se trouvent en la contrée des nomades, et y sont vus tous ceux que l'on voit ès autres régions, fors le cerf et le sanglier, qui ne se trouvent point en toute Libye. Il se trouve davantage parmi ces nomades trois sortes de rats, dont les uns sont appelés dipodes, les autres zégéries, diction libyenne qui vaut autant à dire en grec que collines. Et les tiers se nomment échines. Belettes naissent aussi en Silphie [3], semblables à celles de Tartesse. La terre donc des Libyens nomades porte toutes ces espèces d'animaux, selon que nous avons pu apprendre en recherchant au plus loin.

193. A ces Maxyes Libyens sont proches voisins les Zayèces, les femmes desquels conduisent les chariots des combattants en la guerre.

[1] Hommes à tête de chien. Le texte ajoute : des acéphales ou hommes sans tête. — [2] Voici le nom moderne de quelques-uns des animaux cités dans cette phrase : les hystrices sont des porc-épics, et les thoës des loups-cerviers. — [3] Voyez plus haut, 169.

194. Auprès d'eux sont les Zygantes, où les abeilles font miel en grande quantité, et toutefois on dit que les hommes sont ouvriers d'en faire davantage. Ils se peignent tous de vermillon, et mangent les singes, qu'ils ont en aussi grande abondance comme aux montagnes.

195. Les Carthaginois disent qu'assez près de ces hommes est une île nommée Cyraunis, qui a de longueur deux cents stades, mais de largeur elle est si étroite, que du continent on y peut passer et y dresser pont; elle est toute peuplée d'oliviers et de vignes. Plus y est un lac, duquel les filles ramènent, avec plumes d'oiseaux bien poissées, de la mine d'or. Si la chose est vraie, je ne sais, mais j'écris ce qui se dit : toutefois il pourrait être ainsi, comme j'ai vu tirer de la poix du lac qui est en Zacynthe, où sont plusieurs lacs, desquels le plus grand a de tous sens soixante pieds de long, et de profondeur deux toises : ils descendent une perche, au bout de laquelle sont attachées branches de myrte, lesquelles rapportent poix sentant comme asphalte, au reste meilleure que la poix piérie. Ils la mettent en une fosse creusée près le lac, et, quand ils en ont assemblé quantité, ils la transportent avec vaisseaux de terre. Ce qui retombe au lac passe sous terre, et est reconnu en la mer, qui est environ à quatre stades de là. Le pareil est vraisemblable du lac qui est en cette île de Libye.

196. Disent aussi les Carthaginois qu'en Libye, au delà des Colonnes d'Hercule, sont hommes et lieu est, où, quand ils sont arrivés, ils déchargent leurs marchandises, et, les ayant étalées sur le rivage, retournent en leurs vaisseaux, où ils font paraître grande fumée, laquelle voyant les hommes de la contrée, s'acheminent vers la mer, et là sur le rivage arrangent or, et se retirent d'auprès des marchandises. Les Carthaginois viennent regarder la somme, laquelle s'ils trouvent raisonnable ils la prennent et s'en retournent; mais si ne la trouvent suffisante, ils rentrent derechef en leurs vaisseaux, et ce regardent ces hommes, lesquels tantôt apportent autre or, et en mettent tant qu'ils connaissent que les Carthaginois sont contents. Ils ne se font aucun tort d'un côté ne d'autre, car les Carthaginois ne touchent l'or avant qu'ils le

voient équivalent à leurs denrées, auxquelles aussi ne touchent ces hommes avant que les Carthaginois aient pris et relevé l'or.

197. Et ce font tous les peuples de Libye que je puis nommer, dont plusieurs lors bien peu, et aujourd'hui nullement, se soucient du roi des Mèdes. Je puis bien dire que quatre nations, et non plus, y habitent, dont les deux sont naturelles du pays, habitant l'une ès parties septentrionales et l'autre ès parties méridionales. Les Phéniciens et les Grecs de par delà sont étrangers.

198. Quant à bonté et fertilité, je suis bien d'opinion que Libye n'est à comparer avec l'Asie ne avec l'Europe, fors la Cinype seulement, qui prend le nom du fleuve qui la traverse. Certes, elle se peut égaler au meilleur pays que l'on trouve pour le rapport de blé, et ne ressemble rien à toute l'autre Libye. Sans doute elle n'est de moindre rapport que la contrée babylonienne. Les Euespérides ont aussi bonne terre; car, quand elle est meilleure qu'elle-même, elle rapporte et multiplie jusqu'à cent pour un, et la Cinype jusqu'à trois cents.

199. Au reste, Cyrène, qui est pays le plus bossu de Libye, et en laquelle demeurent les nomades, a en elle trois contrées dignes de merveille : car quand les fruits de la première, qui est maritime, sont prêts à cueillir et vendanger, ceux de la seconde, appelée les Collines, se rendent demimûrs; et pendant que l'on serre ceux de la troisième, qui est pays haut, mûrissent, et incontinent demandent à être cueillis, de sorte que, quand les premiers sont bus et mangés, les derniers viennent. Par ce moyen, les moissons et vendanges des Cyrénées durent huit mois de l'an. Mais à tant soit dit de ces choses.

200. Quand les Perses, envoyés par Aryandès pour venger Phérétime, furent arrivés à Barcé, ils y mirent le siége, et envoyèrent une trompette sommer ceux de la ville qu'ils eussent à livrer les homicides d'Arcésilaüs; car ils ne pouvaient croire que la commune l'eût fait mourir. Avec cette persuasion, ils demeurèrent à ce siége par l'espace de huit mois, durant lesquels ils s'avisèrent de miner la ville en plusieurs

endroits, et y donnèrent forts et rudes assauts; mais un fondeur de cuivre trouva moyen d'éventer les mines, sondant avec une targe de cuivre toute la ronde de la muraille, et frappant d'icelle sur le pavé, qui fut sourd, sinon ès endroits où étaient les mines. Là, les Barcées contreminèrent si à propos, qu'ils firent mourir tous les pionniers des Perses, joint qu'ils repoussèrent vivement tous les assauts qui leur furent donnés.

201. Les Perses, voyant qu'ils avaient consumé beaucoup de temps en ce siége, et que d'une part et d'autre était tombé grand nombre d'hommes, dont le moindre n'était de leur côté, Amasis, chef de l'armée de terre, connaissant qu'il était impossible de prendre les Barcées par force, inventa cette finesse. Il fit faire de nuit une grande tranchée, et par-dessus fit mettre solives et planches ténues et faibles, puis icelles couvrir de terre à l'uni de la place; et le lendemain, dès qu'il fut jour, demanda à parlementer avec ceux de la ville, qui en furent très-contents, espérant parvenir à quelque bon accord. A ces fins furent prêtés les serments d'une part et d'autre, sur cette secrète tranchée, par convenant que les pactes seraient tant et si longuement entretenus, comme le lieu où ils étaient demeurerait en son état. Outre que les Barcées feraient au roi des Perses tel tribut qu'il lui plairait imposer, moyennant que les Perses n'attenteraient d'aucune nouveauté contre eux. Cette composition faite, les Barcées, se fiant aux Perses, sortirent de leur ville, et ouvrirent les portes à qui voulut entrer. En cet instant les Perses rompirent le faux pont et se jetèrent dans la ville. Ils rompirent le pont afin que l'accord qu'ils avaient avec les Barcées fût rompu, attendu qu'il était dit que si longtemps il serait entretenu comme la terre, où ils étaient, demeurerait en son état, et par ce étant le pont rompu, le traité demeurerait nul.

202. Par ce moyen, quand les Perses eurent mis les Barcées entre les mains de Phérétime, elle fit empaler ceux qui plus étaient coupables de la mort de son fils entour la muraille de la ville, et à leurs femmes fit couper les mamelles et les fit ficher près lesdits empalés. Au reste, elle donna aux Perses le sac de tous les autres Barcées, fors de ceux

qui étaient Battiades et de ceux qui n'étaient point complices de la mort de son fils Arcésilaüs, auxquels elle permit habiter la ville comme auparavant.

203. Quand les Perses eurent mis à la cadène tous les autres Barcées, ils partirent, et, se trouvant devant la ville de Cyrène, leur fut donné passage par icelle. En quoi ceux de la ville firent peu prudemment : car comme les Perses passaient, Barés, qui était conducteur de l'armée de mer, voulut que la ville fût prise et assassinée. Mais Amasis, chef de l'armée de terre, empêcha, disant qu'ils étaient seulement envoyés contre une ville grecque, assavoir Barcé. Ce néanmoins, quand ils eurent passé la ville et furent venus sur le hurt[1] de Jupiter Lycée, ils se repentirent de ne s'être emparés de la ville, et essayèrent d'y rentrer; mais les Cyrénées ne firent les recrues, et eurent les Perses si belle vezarde[2], encore que nul les envahît, qu'ils allèrent se parquer à soixante stades de la ville, où leur vint messager de la part d'Aryandès, qui les rappelait à soi. Toutefois ils obtinrent des Cyrénées victuailles pour leur retour, et prirent le chemin d'Égypte, le long duquel les Libyens firent mourir tous ceux qui suivaient au cul de l'armée, et butinèrent tout le bagage jusqu'à ce qu'ils furent en Égypte.

204. Cette armée des Perses marcha en Libye le plus loin que l'on ait point fait : car elle fut jusqu'aux Euespérides. Les esclaves des Barcées furent envoyés d'Égypte vers le roi Daire, qui leur assigna certaine bourgade de la Bactrie pour habiter, à laquelle ils donnèrent nom Barcé, qui jusqu'à ce jour est.

205. Phérétime, de sa part, ne paracheva sa vie fort heureusement : car, sitôt qu'elle fut vengée des Barcées, elle retourna en Égypte, où elle mourut fort pauvrement, et fut mangée toute vive d'une grosse vermine. Tant sont les vengeances des dieux grandes et rudes contre les hommes. Phérétime donc, femme de Battus, prit telle vengeance des Barcées.

[1] Coteau, tertre. — [2] Peur.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

TERPSICHORE.

SOMMAIRE.

1, 2. Mégabaze, laissé en Europe par Darius, soumet les Périnthiens et attaque les Thraces. — 3-10. Mœurs des Thraces. — 11-17. Les Péoniens sont transportés violemment en Asie par ordre de Darius. Détails sur la nation des Péoniens. — 18-22. Négociations de Darius avec Amyntas et les Macédoniens. Comment Alexandre, fils d'Amyntas, trompe les Perses et s'en débarrasse. — 23-25. Mégabaze engage Darius à se défier d'Histiée et à l'empêcher de retourner chez les Grecs. Message de Darius à Histiée. Le roi l'emmène avec lui à Suse, après avoir laissé à Sardes son père Artapherne, et institué Otanès gouverneur des côtes de l'Ionie. — 26, 27. — Otanès s'empare des villes de l'Hellespont, notamment de Lemnos et d'Imbros. — 28. Les habitants de Naxos se réconcilient avec ceux de Milet par l'entremise des Pariens. — 29-36. Aristagoras, gouverneur de Milet, sollicité par les exilés naxiens de les aider à rentrer dans leur patrie, négocie avec Artapherne, qui lui envoie deux cents vaisseaux. Échecs des Perses devant Naxos. Craintes d'Aristagoras. Histiée l'engage à se révolter. Aristagoras se met en devoir de suivre ce conseil. — 37-48. Aristagoras essaie d'entraîner les Lacédémoniens dans son parti. Cléomène, roi de Sparte. Digression sur les démêlés des Sybarites et des Crotoniates. Colonies fondées par Doriée, fils d'Anaxandride et frère de Cléomène. — 49-54. Aristagoras échoue auprès des Lacédémoniens et se rend à Athènes. — 55-95. État d'Athènes sous les Pisistratides et sous la restauration démocratique de Clisthène. Digression sur les affaires des Thébains, des Éginètes et des Spartiates durant la même période. Épisode de Labda et de Cypsèle. — 96, 97. Hippias, chassé d'Athènes, dénigre les Athéniens auprès d'Artapherne, tandis que les Athéniens, de leur côté, promettent vingt vaisseaux à Aristagoras. — 98-103. Révolte de l'Ionie. Incendie de Sardes. — 104, 105. Siége d'Amathonte par Onésile. Irritation de Darius à la nouvelle de la révolte des Ioniens, soutenus par les Athéniens. — 106, 107. Darius fait venir Histiée et lui reproche sa trahison. Défense habile d'Histiée. — 108-115. Les Perses cherchent à comprimer le mouvement des Ioniens. Lutte des deux partis. Épisode d'Artybie et d'Onésile. — 116-123. Avantages remportés par les seigneurs perses sur les Ioniens, maîtres de Sardes. — 124-126. Aristagoras propose à ses partisans de s'enfuir et d'aller fonder une colonie en Europe. Opposition de l'historien Hécatée. Aristagoras fait voile vers la Thrace et est tué devant une place qu'il voulait assiéger.

1. L'armée des Perses, laissée par Daire en Europe sous la conduite de Mégabaze, subjugua pour premiers des Hellespontins les Périnthiens, qui refusaient obéir à Daire, encore qu'auparavant ils eussent été fort rudement traités par les Pannoniens[1], lesquels, habitant sur le fleuve Stry-

[1] Le texte dit Péoniens.

mon, furent avertis par un oracle d'aller faire la guerre auxdits Périnthiens, et, si tant étaient outrecuidés de leur faire tête et les appeler au combat, de les bien frotter; mais autrement, qu'ils n'essayassent de les offendre. Les Périnthiens se campèrent en un de leurs faubourgs à l'avenue des Pannoniens, où ils leur présentèrent trois combats singuliers : d'homme à homme, de cheval à cheval et de chien à chien. Mais comme ils s'éjouissaient et chantaient, voyant que deux de leurs champions étaient vainqueurs, les Pannoniens estimèrent que ce chant était l'appel au combat dont leur avait parlé l'oracle, et par ce s'entredirent : « Maintenant est accompli l'oracle, et maintenant à nous est de besogner. » De ce pas ils chargèrent si âprement les Périnthiens, qu'ils se trouvèrent de beaucoup les plus forts, et en laissèrent bien peu vivants.

2. Ainsi donc avaient auparavant été traités les Périnthiens par les Pannoniens. Ils se montrèrent gens de cœur contre les Perses, et combattirent vaillamment pour la liberté; toutefois, Mégabaze les défit, à cause du grand nombre de Perses qu'il avait avec soi. La ville des Périnthiens gagnée, Mégabaze mena son armée par la Thrace, réduisant à l'obéissance du roi Daire toutes les villes et nations de par delà, suivant le commandement qu'il avait de ce faire.

3. La nation des Thraces, après les Indiens, est la plus grande de tous les hommes; tellement que, si elle était dominée par un seul, ou bien si en elle accordait, elle serait invincible, et, à mon jugement, beaucoup plus forte que toute autre; mais elle ne saurait parvenir à ce point, et n'y a moyen de l'y réduire : qui est cause qu'elle demeure faible. Selon les contrées, les noms des peuples y sont divers, et néanmoins ils ont généralement tous mœurs et coutumes semblables, si ne sont les Gètes, les Thrauses et ceux qui demeurent au-dessus des Crestomois.

4. Et j'ai dit ci-dessus comment se gouvernent les Gètes, qui se cuident immortels. Au regard des Thrauses, ils font totalement ainsi que les autres Thraces, fors qu'en la mort et nativité des leurs, ils se maintiennent en cette manière. Les proches parents s'assemblent entour l'enfant nouveau-né,

et là pleurent et gémissent les maux qu'il est pour endurer, discourant les misères et calamités humaines; au contraire, mettant leurs trépassés en terre, s'éjouissent et font fête, comptant de combien de maux ils sont délivrés, et les estimant colloqués en toute félicité.

5. Au reste, ceux qui habitent au delà des Crestonnois font ceci. Chacun d'eux a plusieurs femmes, qui est cause que, quand aucun d'eux va de vie à trépas, grand procès se meut entre elles, et leurs amis sont fort embesognés à juger quelle d'entre elles a été la mieux aimée. Celle qui emporte cet honneur est grandement louée des hommes et des femmes, puis est assommée par son parent le plus proche sur la tombe du trépassé, et ensevelie avec lui. Les autres femmes estiment telle chose à leur grand désavantage, pour la honte qui leur revient.

6. Tous les autres Thraces ont cette coutume. Ils vendent leurs enfants pour être menés et transportés çà et là, et ne se donnent point garde de leurs filles, mais leur permettent se trouver avec tous les hommes que bon leur semble. Ce néanmoins ils gardent étroitement leurs femmes épousées, lesquelles ils achètent des pères et mères avec grande somme de deniers. Parmi eux est réputé à grande noblesse avoir le front bien stigmatisé et marqué de coups, comme au contraire ne l'avoir point est réputé à vilenie. Ils estiment aussi fort beau d'être oisif, à grand déshonneur de labourer la terre, et fort magnifique de vivre de guerre et de pillage. Et ce sont les plus apparentes coutumes qu'ils ont.

7. Quant aux dieux, ils adorent seulement Mars, Bacchus et Diane. Combien que leurs rois adorent seulement Mercure, ce que ne font les sujets; mais ils jurent par lui seul, disant qu'ils sont de sa race.

8. Aux riches sont faites funérailles, èsquelles, trois jours durant, le corps du trépassé est exposé à la vue de chacun, et lui sont faits sacrifices de toutes sortes, en les pleurant et lamentant; enfin, ils font chères et banquets, lesquels finis, ou ils brûlent le corps, ou ils le mettent en terre, et lèvent dessus quelque grande terrasse, entour laquelle font en l'honneur du trépassé combats et tournois, dont les plus

grands sont ceux qui se dressent en forme de combats singuliers. Telles sont les sépultures des Thraces.

9. Nul saurait dire au vrai quels hommes sont habitants la partie septentrionale de leur région, parce qu'au delà du Danube tout le pays est désert et inconnu. J'ai seulement ouï dire que là sont habitants hommes nommés Sigynes, qui se vêtent à la mode des Mèdes, et ont chevaux qui par tout le corps portent le poil long de cinq doigts, lesquels, outre qu'ils sont camus, sont si très-petits, qu'ils n'ont la puissance de porter un homme; toutefois, attelés à un chariot, sont fort vites, et pour ce ceux du pays se font porter dans chariots. Leurs frontières touchent jusqu'aux Hénètes, qui sont en la mer Adriatique, et disent qu'ils sont colonies des Mèdes, combien que je ne saurais dire comment ils sont venus des Mèdes; et pourtant faut présupposer que, en long espace de temps, rien n'est qui n'avienne. Les Africans[1] qui demeurent au-dessus de Marseille les appellent taverniers et cabaretiers, et les Cypriens les appellent Azaganes[2].

10. Selon que récitent les Thraces, mouches à miel tiennent le pays au delà du Danube, et n'est possible de passer outre : quoi disant ne me semblent dire chose vraisemblable. Car on sait que ces animaux sont impatients de froid, et m'est bien avis que le pays qui est droitement sous l'ourse leur est inhabitable à cause du froid. Et voilà que l'on dit de cette région, dont Mégabaze mit la côte maritime en l'obéissance des Perses.

11. Quand Daire eut repassé l'Hellespont, jouant à maudit soit le dernier[3], et fut arrivé à Sardis, se souvenant du service que lui avait fait Histiée et de l'avertissement que lui avait donné Coès, de Mételin, il leur manda qu'ils le vinssent trouver à Sardis, et là les mit au choix de lui faire telle requête qu'ils voudraient. Histiée, qui était potentat de Milet, ne demanda autre seigneurie, mais supplia Daire lui donner Myrcine des Édones pour y faire bâtir une ville.

[1] Le texte dit Ligyens ou Liguriens, et non pas Libyens ou Africains. — [2] Cette phrase est défectueuse. Voici ce que dit Hérodote : « Les Ligures qui vivent au-dessus de Marseille appellent *sigynnes* les marchands, et les Cypriotes donnent ce nom (*sigynnes*) aux javelots. — [3] Forme proverbiale pour dire : au plus vite.

Coès, qui n'était que citadin sans seigneurie, requit être potentat de Mételin, ce qui lui fut accordé, et tous deux, leurs demandes impétrées, retournèrent demeurer ès lieux qu'ils avaient choisis.

12. Depuis il avint que Daire vit chose qui lui donna fantaisie de commander à Mégabaze qu'il eût à mettre entre ses mains les Pannoniens, et les faire passer d'Europe en Asie. Pigrès et Mantyès, hommes pannoniens, désirant se faire souverains de la province, allèrent à Sardis, menant avec eux une sienne sœur qui était de taille et de beauté grande. Ils épièrent que Daire était logé en un faubourg de la ville, et, ayant équipé leur sœur le mieux qu'ils purent, l'envoyèrent à la rivière une cruche sur sa tête, un cheval attaché à son bras, et filant sa quenouille. Daire, la voyant passer, y prit égard, pour cause qu'elle faisait chose non accoutumée aux femmes des Perses, des Lydiens, ne autres de l'Asie. Il envoya aucuns de ses archers regarder qu'elle ferait de son cheval, lesquels la suivirent. Venue à la rivière, elle fit boire le cheval, emplit sa cruche d'eau, et retourna par son chemin portant la cruche sur sa tête, menant le cheval à son bras et tordant son fuseau.

13. Daire, émerveillé du rapport des archers et de ce que lui-même avait vu, commanda qu'elle fût amenée en sa présence. Ses frères, qui n'étaient pas loin cachés, regardant comment tomberait leur entreprise, se présentèrent incontinent avec elle, et, demandant Daire qui elle était, ils répondirent qu'ils étaient Pannoniens, et qu'elle était leur sœur. Daire leur demanda davantage quels hommes étaient les Pannoniens, et à quelle fin ils étaient venus à Sardis. Ils répondirent qu'ils étaient venus pour se donner à lui, et que Pannonie est région sur le fleuve Strymon, où plusieurs villes sont bâties, ensemble que Strymon n'est pas loin de l'Hellespont, et qu'ils sont descendus des Troyens qui partirent de Troie. Ils lui contèrent toutes ces choses par les menus, puis leur demanda si toutes les femmes de leur pays étaient ainsi soigneuses à besogner. Ils répondirent que oui, et que, suivant ce naturel, leur sœur avait fait ce qu'il avait vu.

14. Daire fit soudain dépêcher lettres à Mégabaze, qu'il avait laissé gouverneur en Thrace, lui commandant faire partir les Pannoniens de leur pays, et les lui envoyer avec femmes et enfants. Le courrier fit diligence de se rendre sur l'Hellespont, lequel passé, il présenta ses lettres à Mégabaze, et, après les avoir lues, il prit avec soi les capitaines de la Thrace, et marcha droit en Pannonie.

15. Les Pannoniens, avertis que les Perses venaient contre eux, assemblèrent leurs hommes de guerre, et tirèrent droit à la mer, avec intention de se ruer sur eux, à mesure qu'ils descendraient en terre, bien délibérés de les garder de passer plus outre. Les Perses furent avertis que les Pannoniens étaient assemblés, et qu'ils venaient pour les empêcher de n'entrer vers eux du côté de la mer, et par ce se dévoyèrent, prenant le chemin des montagnes, et menant avec eux lesdits capitaines thraces si secrètement, qu'au déçu des Pannoniens ils vinrent tomber dans leurs villes, dépourvues de toute défense, desquelles ils se firent aisément les maîtres. Les Pannoniens, entendant cette ruse, rompirent leur armée, et, écartés puis çà, puis là, retournèrent en leurs demeures, où depuis ils se rendirent aux Perses. Par ce moyen, les Siropannoniens, les Péoples et tous les peuples qui habitent jusqu'au lac Prasias, furent tirés de leurs anciennes habitations et menés en Asie.

16. Combien toutefois que Mégabaze ne sut ainsi prendre d'arrivée ceux qui demeurent ès environs la montagne Pangée, voisins des Dobères, Agriames et Odomantes, ne ceux qui sont entour ce lac Prasias, bien y mit son effort avec telle manière. Il fit faire trappes brisées, lesquelles il jeta sur les paux[1] croisés qui étaient fichés dans le lac, et qui lui servirent de pont à passer de terre ferme vers ceux du lac. Ces bois croisés, qui soutenaient les trappes, avaient jadis été fichés par commun avis des habitants du lac, et depuis les fichaient suivant l'ordonnance, qui voulait que chacun homme, épousant femme, fût tenu apporter du mont Orbèle et ficher dans le lac trois paux croisés; et leur coutume est que chacun homme épouse plusieurs femmes. Le

[1] Pieux, palis.

moyen d'habiter léans est que chacun a sa loge, où il demeure, bâtie sur trappes, travers lesquelles, pour séparation, s'ouvre une porte qui descend bas jusqu'au lac. Ils attachent leurs petits enfants avec une sangle, de peur qu'ils ne tombent dans le lac, et nourrissent chevaux et bêtes sommières de poisson : car ils en ont si grande abondance que, la porte abattue, dévalant dans le lac un grand mannequin, tôt après ils le retirent plein de poissons qui sont en deux espèces, et appellent les uns papraces, et les autres tilones.

17. Tous les Pannoniens donc qu'il fut possible prendre furent envoyés en Asie. Mégabaze, ayant ainsi exploité, envoya en Macédoine sept seigneurs perses les plus estimés de l'armée après lui, et furent envoyés vers Amyntas le semondre de donner terre et eau au roi Daire. Depuis le lac Prasias jusqu'en Macédoine, le chemin y est fort court, et à l'entrée du pays, joignant icelui lac, est une minère, de laquelle revint depuis à Alexandre par chacun jour un talent d'argent. Au delà de cette minère est une montagne nommée Dysore, laquelle passée vous êtes en Macédoine.

18. Ces Perses envoyés vers Amyntas, tantôt qu'ils furent arrivés, se rendirent en sa présence, et au nom du roi Daire lui demandèrent terre et eau : ce qu'il leur accorda, ensemble les pria prendre sa maison pour logis, et leur fit apprêter un festin magnifique, où il les reçut et traita singulièrement bien. Après souper, lorsqu'ils prenaient leur collation, les Perses dirent à Amyntas : « Notre coutume est que, quand nous faisons quelque banquet, nos femmes y assistent et nos concubines mêmes. Par quoi, notre hôte macédon, puisque vous nous avez reçus si libéralement en nous faisant tous les bons traitements que l'on peut désirer en vraie et cordiale hospitalité, et aussi puisque vous donnez terre et eau au roi Daire, nous vous prions au reste suivre la coutume de notre pays. » Amyntas répondit : « Messieurs, nous n'avons point par deçà cette coutume que vous dites, ainçois les hommes buvant et mangeant sont séparés des femmes. Toutefois, puisque dorénavant vous êtes nos bons seigneurs, cette partie de bon traitement ne vous man-

quera. » Et ce disant commanda qu'on fît venir les dames, lesquelles arrivées furent assises vis-à-vis des Perses, qui, les voyant fort belles, dirent à Amyntas qu'il n'avait pas bien ordonné les places des dames, et que mieux eût valu ne les point faire venir que de les faire seoir devant et non à côté d'eux, pour seulement leur donner mal aux yeux. Amyntas, contraint, commanda aux dames passer auprès d'eux, lesquelles obéirent; mais soudain les Perses commencèrent leur mettre les mains dans le sein et leur tâter les tetins, comme ivres qu'ils étaient, mêmement en voulurent tirer quelques baisers.

19. Amyntas endurait moult impatiemment ces façons; toutefois, redoutant les Perses, demeura coi. Son fils Alexandre, qui là fut présent, étant jeune prince et non accoutumé à telles dissolutions, ne se put contenir davantage, et fort indigné dit à Amyntas, son père : « Monsieur, vous devez vous accommoder à l'âge où vous êtes, et vous aller reposer sans assister davantage à cette taverne. Je demeurerai, si vous plaît, et ferai bailler à ces messieurs nos hôtes tout ce qui leur fera besoin. » Amyntas, entendant bien qu'il voulait faire quelque acte de jeunesse, lui dit : « Vos paroles me font presque entendre que vous êtes échauffé, et me voulez envoyer pour faire quelque tour de jeune homme; toutefois, je vous défends de ne rien entreprendre contre ces seigneurs : car ce serait notre ruine. Pourtant retenez-vous, et seulement les regardez faire; cependant je suis content vous croire et me retirer. »

20. Amyntas l'ayant ainsi averti, prit congé de la compagnie et se retira. Adonc Alexandre s'adressa aux Perses, et leur dit : « Seigneurs, toutes ces dames sont à votre commandement, et ne vous reste sinon aviser si les voulez toutes pour coucher avec vous, ou bien les aucunes. Et parce que désormais il est temps d'aller dormir, car, à mon avis, vous êtes des mieux pansés, regardez, s'il vous plaît, que les dames s'en aillent laver pour vous revenir trouver. » Ce langage leur plut, et par ce Alexandre fit retirer les dames en leurs chambres, puis habilla en femmes autant de pages encore sans barbe, à chacun desquels il bailla une dague,

et les amena en la salle où étaient les Perses, auxquels il parla ainsi : « Seigneurs, toute la bonne chère de quoi on s'est pu aviser vous a été faite céans, sans épargner chose qui y soit ou que l'on ait pu recouvrer. Maintenant, qui excède le tout, nous vous faisons largesses de nos mères, sœurs et parentes, afin de vous donner à connaître que nous désirons vous honorer selon que vous le méritez. Pourtant, il vous plaira faire rapport au roi, de la part duquel vous êtes envoyés, qu'un seigneur grec, souverain des Macédones, vous a amiablement reçus à sa table, logés et couchés chez lui. » Sur ces paroles, il fit asseoir ses femmes déguisées auprès des Perses, lesquels essayant de les toucher et manier, elles les firent tous mourir.

21. Ainsi furent eux et leur train saccagés, car ils étaient suivis d'un grand attirail d'hommes et de bagage, qui fut subitement défait et mis à néant. Peu de temps après, les Perses firent grande inquisition de ces seigneurs ; mais Alexandre fut subtil à les gagner, leur faisant dons et présents de grandes richesses, et donnant sa sœur Gygéa en mariage à un des inquisiteurs, nommé Bubarès. Si fut tue cette mort, encore qu'elle eût été manifestement découverte.

22. Ces inquisiteurs étaient Grecs, issus de Perdiccas, selon que disent les Grecs, et j'espère le montrer ci-après en autres mes écrits[1]. Davantage, ainsi le confessèrent les juges des Olympies : car ayant Alexandre pris délibération de se trouver èsdits Olympies pour la lutte, et y étant arrivé à cette fin, les Grecs, qui devaient être ses parties en ce jeu, le rejetèrent, disant que le pas du tournoi n'était ouvert pour les Barbares, mais pour les Grecs. Toutefois, quand Alexandre eut montré qu'il était Argive, il fut dit qu'il était Grec, et, quand on dut courir le stade, il échut d'avoir la première course. Ainsi passèrent ces choses.

23. Mégabaze, menant avec soi les Pannoniens, arriva sur l'Hellespont, lequel passé il se rendit à Sardis. Dès lors, Histiée, Milésien, avait jà commencé à bâtir une ville, selon qu'il lui avait été accordé par le roi Daire, pour récompense d'avoir gardé le pont contre les Scythes, et se nommait le

[1] Livre VIII, 137 et 138.

lieu où il bâtissait Myrcine, près le fleuve Strymon. Mégabaze, sachant l'entreprise de Histiée, incontinent qu'il fut arrivé à Sardis avec les Pannoniens, parla au roi Daire en cette manière : « Sire, que pensez-vous avoir fait en donnant permission à homme grec, sage et hardi, de bâtir ville en Thrace, où toutes matières pour dresser équipage de mer sont en abondance, où se trouve grand nombre de gens de marine, où sont minères d'argent, et finalement où ès environs sont demeurants peuples infinis, tant Grecs que Barbares, lesquels, gagnés et pratiqués par un chef, feront tout ce qu'il leur commandera, soit de nuit, soit de jour? Certes, Sire, si me croyez, vous aviserez de faire cesser besogne, afin que ne vous trouviez enveloppé d'une guerre domestique. Il faut que vous mandiez le seigneur avec belles et douces paroles, et, quand vous le tiendrez, faire qu'il ne retourne jamais vers les Grecs. »

24. Mégabaze, comme prévoyant à l'avenir, persuada aisément à Daire ce qu'il disait. Daire dépêcha homme en Myrcine avec cette instruction : « Seigneur Histiée, le roi Daire vous mande ces paroles. Quand j'ai bien considéré, je ne trouve homme de meilleur esprit pour mes affaires que vous, l'ayant connu et appris non-seulement par paroles, mais aussi par effet. Par quoi, étant en délibération de faire grandes entreprises, vous me ferez plaisir de me venir trouver, afin que je vous en donne la charge. » Histiée ajouta foi à ces paroles, et, estimant à beaucoup être du conseil du roi, prit le chemin de Sardis, où, étant arrivé, Daire lui parla ainsi : « Histiée, mon ami, la cause pourquoi je vous ai mandé est que, depuis que je suis revenu du voyage des Scythes et vous ai perdu de vue, je n'ai désiré chose plus tôt m'avenir que vous revoir et pouvoir communiquer avec vous, sachant très-bien que le prudent et loyal ami est la plus excellente possession que l'homme puisse avoir : lesquelles deux parties j'ai certes connues en vous, et mes affaires m'en donnent ample témoignage. Or, ce que je vous veux présentement offrir est que, si, laissant Milet et la ville, que nouvellement vous avez bâtie en la Thrace, voulez me suivre en Souses, vous n'aurez ne pis ne mieux que moi,

boirez et mangerez à ma table, et vous ferai participant de tout mon conseil. »

25. Daire lui bailla de cette courtisanie; puis, ayant établi vice-roi en Sardis Artapherne, son frère de père, s'achemina vers Souses, menant avec soi Histiée. Il fit pareillement son amiral Otanès, dont le père Sisamnès était du nombre des juges royaux, lequel Cambyse, à raison que pour argent il avait donné jugement inique, fit étrangler, et après écorcher, puis trancher la peau par lanières, qu'il fit tendre sur le siége où il soulait être assis quand il faisait acte de juge. Depuis, Cambyse bailla l'état du père au fils, et lui commanda se souvenir en quel siége il séait.

26. Cet Otanès, ayant succédé à son père et à Mégabaze en la charge de l'armée, prit les Byzantins et les Chalcédoniens; il prit aussi Antandre, qui est en la Troade, et Lamponie pareillement. Les Mételinois lui fournirent vaisseaux de guerre armés, fretés et équipés, avec lesquels il prit Lemnos et Imbros, qui lors étaient habitées par les Pélasgiens.

27. Les Lemnois résistèrent vaillamment, mais depuis ils furent châtiés, et pour un temps endurèrent beaucoup de maux. Les Perses baillèrent pour gouverneur au demeurant des hommes qui restèrent léans, Lycarète, frère de Méandrie, qui voulut régner en Samos[1]. Mais enfin il fut tué, à cause qu'il accusait tous hommes de son gouvernement, les aucuns d'avoir abandonné l'armée des Perses lorsque les affaires étaient contre les Scythes, et les autres d'avoir pillé et détroussé lesdits Perses retournant du voyage des Scythes.

28. Ainsi administrait-il la charge de gouverneur. Depuis, il ne dura guère qu'on ne lui donnât le saut. Lors commencèrent les Ioniens être vexés et affligés des Milésiens et Naxois pour la seconde fois, car, d'un côté, Naxe était la plus riche et la plus heureuse des îles; et d'autre, Milet florissait grandement, et par manière de dire plus que soi-même, de façon que c'était la perle et le lustre de toute Ionie : combien que, deux générations d'hommes auparavant, il s'était trouvé fort vexé de séditions et partialités[2], jusqu'à tant que les Pariens les remirent et redressèrent,

[1] Voyez liv. III, 123, 142 et 143. — [2] Factions, partis.

lesquels furent choisis entre les Grecs par iceux Milésiens pour leur servir de correcteurs.

29. Et voici comment les Pariens changèrent le mauvais gouvernement qui était entre eux. Quand certains prud'hommes des leurs furent arrivés léans, voyant les maisons fort en décadence, dirent qu'ils voulaient voyager par toute l'île : auquel voyage, quand ils aperçurent aucun héritage bien entretenu, cultivé et labouré, ils prirent par écrit le nom de celui à qui il appartenait. Après toute l'île chevauchée et visitée, ayant trouvé peu de terres ainsi bien accoutrées, retournèrent subitement en la ville, et firent convoquer tous et chacun les habitants, en la présence desquels ils ordonnèrent pour le gouvernement et police d'icelle ceux dont ils avaient trouvé les terres bien labourées, disant qu'ainsi sauraient-ils bien administrer les affaires publiques, comme ils faisaient les leurs. Et enjoignirent à tous les Milésiens, fors aux partialistes[1], de leur obéir en tout et partout. Ainsi les Pariens corrigèrent le mauvais gouvernement des Milésiens.

30. Or, Ionie commença lors être travaillée par ces deux villes en façon telle. Aucuns des principaux habitants de Naxe, ayant abandonné la ville, se retirèrent à Milet, où était gouverneur Aristagoras, fils de Molpagoras, gendre et cousin germain de Histiée, fils de Lysagoras, que Daire retenait à Souses, lui étant seigneur et potentat de Milet, et absent quand ces Naxois y arrivèrent, comme qui de longtemps étaient joints à Histiée par hospitalité. Arrivés à Milet, requirent Aristagoras leur bailler quelque secours pour s'aller remettre en leurs biens. Il pensa que, si leur donnait ce moyen, il pourrait empiéter la seigneurie de Naxe, et par ce, prenant couleur sur l'hospitalité qui était entre eux, les put[2] de telles paroles : « Messieurs, il me déplaît fort que je ne vous puis bailler force suffisante pour vous ramener en dépit des Naxois qui tiennent la ville : car j'ai entendu qu'ils ont là-dedans huit mille rondeliers[3] avec plusieurs longs vaisseaux. Toutefois, vous êtes assurés que je rendrai toute peine et diligence pour aviser d'expédient,

[1] Factieux. — [2] Du verbe *paître*. — [3] Soldats armés de boucliers.

et je pense que cestui-ci vous pourra servir. J'ai le seigneur Artapherne, qui est de mes bons amis, fils d'Hystaspe, et par ce frère du roi Daire. Il est grand amiral de toute l'Asie, et tenant grosse armée avec grand nombre de tous vaisseaux de mer. Je me fie tant de lui, qu'il nous aidera de tout ce qui nous fera besoin. » Ces principaux Naxois, entendant tel propos, donnèrent congé à Aristagoras d'en faire pour le mieux, et davantage lui dirent qu'il fit promesse de dons, solde et dépense pour l'armée, espérant, aussitôt qu'ils se montreraient aux Naxois, qu'ils feraient leur volonté, et tous les autres isolans pareillement : car nulle des îles Cyclades était encore sous la puissance de Daire.

31. Aristagoras, venu à Sardis, fit entendre à Artapherne que Naxe était île non grande, mais belle et bonne, et prochaine d'Ionie, en laquelle étaient grandes richesses et beaucoup d'hommes asservis. « Pourtant, monseigneur, je serais, dit-il, bien d'avis que vous entrepreniez contre telle île, et que vous y remeniez ceux qui en sont fugitifs. A quoi si vous plaît entendre, j'ai finances en grande quantité que je ferai venir en vos coffres, et outre je défrayerai toute l'armée : car, puisque par nous êtes semond, raison veut que nous soutenions la dépense. Vous avisant, monseigneur, que, ce faisant, non-seulement vous conquêterez au roi l'île de Naxe et deux ses dépendantes, Pare et Andre, mais davantage tout le reste des îles Cyclades, et de là vous pourrez aisément jeter en Négrepont, qui est île grande et riche, et non moindre que Cypre, joint qu'elle est facile à prendre. Et je me fais fort que cent voiles suffiront pour mener à fin cette expédition. » Artapherne répondit : « Vraiment, Aristagoras, mon ami, je connais que vous êtes homme qui savez discourir bons affaires pour la maison du roi, et me semble qu'en tout votre propos vous avez baillé très-bon conseil, si n'est des cent vaisseaux : car je vous avise qu'en lieu de cent j'en ai deux cents, qui, pour l'amour de vous, seront prêts à voguer. Toutefois, il faut préalablement que nous ayons le consentement du roi. »

32. Aristagoras, fort joyeux de telle réponse, retourna à Milet; et Artapherne envoya en Souses pour faire entendre

l'ouverture, laquelle Daire trouva fort bonne. A ce moyen, Artapherne fit équiper deux cents galères et assembler grand nombre de Perses et des alliés, desquels il fit capitaine en chef Mégabate, homme perse, de la maison des Achéménides, et cousin germain de Daire, duquel Pausanias, fils de Cléombrote, fiança depuis la fille, voire, si le propos maintenu de ce est vrai, pour désir qu'il avait de se faire seigneur de toute la Grèce.

33. Quand Artapherne eut déclaré Mégabate capitaine général de l'armée de mer, il lui commanda de la mener vers Aristagoras, lequel il prit avec soi, ensemble son armée ionienne et les fugitifs naxois. Il fit semblant de vouloir naviguer par l'Hellespont, et, étant arrivé en Chios, fit encaler ses vaisseaux endroit le mont Caucase, pour de là cingler droit en Naxe à la faveur de la tramontane[1]. Mais certes Naxe ne devait périr pour ce coup, car il avint que, faisant Mégabate la revue des capitaines des galères, il se trouva en un vaisseau myndien où le capitaine était absent : dont il se courrouça aigrement, et commanda à ses archers qu'ils eussent à trouver ce capitaine, nommé Scylax, et que pour la faute qu'il avait commise il fût mis aux fers, et qu'on lui passât la tête par un estrophe[2], tellement que la tête pendit hors du vaisseau, et le corps demeurât dedans. Mais, en cet état, on vint rapporter à Aristagoras que Scylax, son hôte myndien, par le commandement de Mégabate, avait été mis aux fers et était très-maltraité. Lui venu celle part, supplia très-instamment le Perse pour Scylax; mais il ne put impétrer, et par ce alla lui-même le délier. Mégabate en fut averti, et grandement courroucé vint aborder Aristagoras, lequel lui dit premièrement : « Seigneur Mégabate, quelle charge avez-vous de faire telles braveries? Artapherne ne vous a-t-il point envoyé pour m'écouter et marcher où je dirai? Qui vous fait si hardi de tant entreprendre? » Aristagoras lui parla de cette audace, dont il eut grand deuil. Et pour ce, la nuit venue, il dépêcha un brigantin pour aller avertir les Naxois de l'état où étaient les affaires, lesquels ne s'attendaient que telle armée marchât contre eux.

[1] Vent du nord. — [2] Ouverture pratiquée pour les rames du rang inférieur.

34. L'avertissement entendu, incontinent ils firent retirer dans leur ville tout ce qui était aux champs, et s'apprêtèrent comme certains d'être assiégés, se fortifiant et munissant de tous vivres, comme si l'ennemi leur fût présent. Mégabate fit cependant lever les ancres de Chios pour venir surgir en Naxe; mais il y trouva tout si bien muni et remparé, qu'il y demeura quatre mois au siége, et les Perses y consumèrent tant de deniers, qu'Aristagoras se trouva près de soi[1], combien toutefois que, pour mener à chef telle besogne, il convenait entrer en beaucoup plus grande dépense. A cette cause, ils avisèrent de bâtir léans une ville pour les fugitifs naxois, laquelle bâtie, ils levèrent le siége, et se retirèrent en terre ferme, ayant fort mal exploité selon leur dessein.

35. Ainsi ne put Aristagoras accomplir la promesse qu'il avait faite à Artapherne, et se trouva fort perplexe pour la solde que demandait toute l'armée. Davantage, il craignait à cause qu'elle avait mal exploité, et se doutait bien que Mégabate parlerait peu à son avantage. Pour ces causes, il avisa de s'emparer de la seigneurie de Milet, et délibéra de se révolter. Il avint aussi que de Sardis arriva homme envoyé par Histiée, lequel avait la tête pleine de cicatrices, signifiant à Aristagoras qu'il eût à se départir du roi Daire. Ce voulant lui signifier Histiée (car autrement ne pouvait-il avec sûreté, à cause que les passages étaient gardés), rasa la tête à cet homme, qui était de ses plus fidèles serviteurs, et sur le cuir imprima certains caractères, puis lui commanda de laisser revenir son poil, lequel revenu, l'envoya soudain à Milet, ne lui commandant autre chose fors, quand il serait arrivé, dire à Aristagoras qu'il lui rasât la tête et regardât à icelle. Ainsi besogna Histiée, estimant que le séjour qu'il faisait lui tournait à grand dommage, et prenait espérance que, si Milet se révoltait, il repasserait deçà la mer; autrement, sans quelque nouveau ménage, que jamais n'y retournerait. Et sur cette considération envoya son messager.

36. Toutes ces choses arrivèrent en même temps à Aristagoras, à l'occasion de quoi il se conseilla avec ses adhérents, et leur fit entendre sa volonté, ensemble ce qui était venu

[1] C'est-à-dire, en langage familier, près de ses pièces.

de la part de Histiée. Ils résolurent tous qu'il fallait se départir de l'obéissance de Daire, fors Hécatée, historiographe, lequel, pour premier point, ne fut d'avis qu'ils entreprissent contre le roi des Perses, remontrant les nations qu'il dominait et la grande puissance qu'il avait. Après, ne pouvant persuader, il conseilla qu'ils donnassent donc ordre d'être les maîtres de la mer, ne pouvant voir comment leur entreprise pût autrement sortir effet, connu que la puissance des Milésiens était fort faible; et prenait grand espoir qu'ils domineraient en mer, s'ils se saisissaient des trésors que Crésus Lydien avait offerts au temple des Branchides, d'autant qu'ils s'en pourraient servir, et ôteraient aux ennemis l'espoir de piller icelles richesses, lesquelles, comme j'ai dit au premier livre[1], étaient fort grandes. Son opinion ne put vaincre, et fut conclu qu'on retournerait la robe[2], et que l'un des assistants naviguerait en Myus vers l'armée qui s'était là retirée au retour de Naxe, pour essayer de gagner et tirer de leur ligue les capitaines des galères.

37. Iatragoras fut envoyé pour cette pratique, lequel ayant finement gagné Oliate de Mylasse, fils d'Ibalonis; Histiée de Téramère, fils de Tymnis; Coès, fils d'Erxandre, à qui Daire avait donné Mételin, et Aristagoras Cyméen, fils d'Héraclide, avec plusieurs autres, adonc Aristagoras déclara manifestement sa révolte, et machina contre Daire tout ce qu'il put. D'arrivée il chassa le potentat de Milet, et établit l'égalité, afin que les Milésiens fussent plus prompts à le suivre en sa révolte. Il en fit autant au demeurant d'Ionie, chassant seigneurs et potentats, et introduisant les capitaines qui avaient navigué avec lui contre Naxe, auxquels voulant faire tour d'ami, départit à chacun les villes dont ils étaient.

38. Les Mételinois firent appréhender Coès, qui était leur seigneur, et, l'ayant tiré hors la ville, le lapidèrent. Les Cyméens se révoltèrent pareillement contre le leur, au moyen de quoi plusieurs s'absentèrent, et se trouvèrent les villes sans hommes qui leur commandassent. Quand Aristagoras eut chassé et défait les potentats d'Ionie, il commanda à

[1] § 92. — [2] Que l'on se révolterait.

chacune ville installer, au lieu d'eux, l'un de ses capitaines. Après, pour seconde besogne, il s'embarqua dans une galère, et vint ambassadeur pour soi en Lacédémone, comme ayant besoin de grande alliance et confédération.

39. N'avait guère qu'Anaxandride, fils de Léon et roi de Sparte, était allé de vie à trépas, et régnait son fils Cléomène, non pour grande vertu qui en lui fût, mais seulement par droit héréditaire. Anaxandride avait épousé la nièce d'Aristagoras, fille de sa sœur, qui moult lui fut agréable, combien qu'il n'en pût avoir lignée : au moyen de quoi les éphores s'adressèrent à lui, et lui dirent : « Sire, encore que vous n'avisiez à vous, si ne faut-il que de notre part nous soyons négligents et laissions périr la race d'Eurysthée. Nous sommes d'avis que vous quittiez votre femme, qui ne vous fait point d'enfants, et en épousiez une autre : quoi faisant, vous ferez chose agréable aux Spartiates. » Cléomène répondit qu'il ne ferait ne l'un ne l'autre, et qu'ils lui donnaient conseil qui n'était ne beau ne bon, lui voulant faire laisser sa femme, qui ne lui avait point fait de faute, pour en prendre une autre : par quoi il n'était délibéré de les croire.

40. Les éphores et les anciens consultèrent ensemble, et lui dirent : « Sire, puisque nous voyons que vous êtes ainsi coiffé de cette femme, si vous plaît, voici que vous ferez, mais sans contrevenir, afin que les Spartiates ne prennent autre conseil que vous ne voudriez. Nous sommes très-contents que cette femme vous demeure, et ne vous requérons de la jeter, ainçois voulons très-bien que lui bailliez son train accoutumé; mais il faut aussi davantage que vous en preniez une qui puisse engendrer enfants. » Anaxandride fut d'accord, et depuis, ayant deux femmes, tint deux maisons, contre les statuts des Spartiates.

41. Peu de temps passa que la seconde femme n'accouchât de Cléomène, et montra aux Spartiates un successeur à la couronne. Pareillement, la première, qui auparavant était stérile, aidée de quelque bonne fortune, se trouva grosse. De quoi avertis, les serviteurs et domestiques de la seconde, et que c'était pour tout vrai, furent fort troublés, et dirent qu'elle faisait ainsi la mine afin de supposer quelque enfant

étrange pour sien, et là-dessus faisaient fort les marris. Venu le temps de ses couches, les éphores, se défiant de l'affaire, vinrent eux-mêmes y prendre garde, et demeurèrent sis entour elle pendant qu'elle rendit l'enfant, lequel fut nommé Doriée. Tantôt après, elle en fit d'arrache-pied deux autres, Léonidas premier, et après Cléombrote, qui étaient, ce dit-on, bessons[1]. La seconde femme, qui était fille de Périnétade, fils de Démarmène, ayant fait Cléomène, n'en fit plus d'autre.

42. On dit aussi qu'il ne fut pas bien sage, et qu'il était fol outre mesure. Au contraire, Doriée était le premier de tous ceux de son âge, et sut si bien connaître que par vertu il se donnerait part au royaume, qu'avec cette connaissance, quand son père Anaxandride fut trépassé, et que les Lacédémoniens, suivant leur loi et coutume, eurent installé Cléomène, qui était l'aîné, au royaume, Doriée, marri de ce, et ne pouvant se faire croire que Cléomène le dût dominer, requit les Spartiates lui donner quelques gens, qu'il emmena du pays sans aller en Delphi se conseiller à l'oracle en quelle terre il irait habiter, et sans rien observer des cérémonies que font ceux qui entreprennent voyages, comme celui qui portait fort à regret d'être frustré de la couronne. Il dressa son chemin vers l'Afrique, où descendirent avec lui certains hommes de Théra. Arrivé en Cinype, se logea en un des plus beaux lieux qu'aient les Africans joignant une rivière. Mais, au troisième an, il en fut chassé par les Macées, par les Africans et par les Carthaginois; à raison de quoi il revint au Péloponèse.

43. Là Anticharès, qui était de la maison des Éléoniens, lui conseilla que, suivant les oracles de Laïus, il allât bâtir une ville en Sicile qui aurait nom Héraclée, lui disant que toute la contrée d'Éryx appartenait aux Herculiens, pour avoir été conquise par Hercule. Ces choses entendues, il alla en Delphi se conseiller à l'oracle savoir s'il prendrait la contrée où il était envoyé. Pythie lui répondit qu'oui. Adonc il prit la troupe qu'il avait menée en Afrique, et se mit à la voile; mais il fut transporté en la côte d'Italie.

[1] Jumeaux.

44. Les Sybarites disent qu'en ce temps même eux et leur roi Télys devaient aller faire la guerre aux Crotoniates, et que, redoutant leur venue, prièrent Doriée de leur donner secours : ce qu'il leur accorda, et marcha avec eux en Sybare, laquelle ils prirent de fait et de force. Les Sybarites parlent ainsi de Doriée et de sa bande; mais les Crotoniates disent qu'en cette guerre ils ne s'aidèrent d'aucun étranger, fors seulement de Callias, de la race des Iamides, qui était devin en Élée, et qui abandonna Télys, potentat des Sybarites, pour se rendre aux Crotoniates, à cause que, sacrifiant pour le voyage qu'entreprenaient les Sybarites contre les Crotoniates, les sacrifices ne lui dirent pas bien. Ainsi devisent les uns et les autres de ces choses, et en font paroir.

45. Car les Sybarites montrent un temple près Crasès[1], qu'ils disent, après Crotone prise, avoir été bâti par Doriée en l'honneur de Minerve Crathie; et davantage tiennent pour certain qu'il mourut à cause qu'il fit contre la réponse de l'oracle : car, s'il n'eût rien attenté au contraire et fût allé où il était envoyé, il se fût fait maître et seigneur de la contrée Érycine, et n'eût été défait lui et sa troupe. Les Crotoniates montrent pareillement plusieurs biens qui furent donnés à Callias, desquels ses héritiers jouissent encore aujourd'hui. A Doriée ne aux siens ne donnèrent chose aucune, combien que trop mieux l'eussent guerdonné que Callias, si les eût voulu aider contre les Sybarites. Les uns et les autres montrent ces enseignes, mais on peut croire ceux que bon semble.

46. Autres seigneurs de Sparte naviguèrent avec Doriée, savoir : Thessale, Parébate, Céléès et Euryléon, lesquels, arrivés en Sicile avec toute leur flotte, furent tous défaits en une bataille que leur donnèrent les Phéniciens et Égestées; et de tous ces seigneurs ne demeura qu'Euryléon, lequel, avec le demeurant de l'armée, se saisit de Minoé, colonie des Sélénusiens, lesquels étant dominés par Pythagoras, il remit en liberté, combien que quand il tint ledit Pythagoras il se fit lui-même tyran et potentat de Sélinus;

[1] Il y a dans le texte : auprès du lit desséché du Crathis.

mais ce fut pour peu de temps, car les Sélénusiens se levèrent contre lui, et le tuèrent à l'autel de Jupiter Palatin, où il était refui.

47. Philippe Butacide, homme crotoniate, suivit Doriée et mourut avec lui. Ayant fiancé la fille de Télys, potentat des Sybarites, il fuit de Crotone, et depuis, se trouvant frustré de ce mariage, navigua en Cyrène, dont il partit suivant Doriée avec une galère qu'il défrayait. Il avait autrefois emporté le prix ès Olympies, et s'était trouvé le plus beau de tous les Grecs de son temps : à raison de laquelle beauté il reçut des Égestées ce que ne reçut onque autre, car ils lui dressèrent une sépulture héroïque et lui sacrifièrent.

48. Ainsi finit Doriée, lequel, s'il eût pu endurer d'être seigneurié par Cléomène, à la fin se fût trouvé roi de Lacédémone : car Cléomène ne régna pas longtemps, et mourut sans autre lignée qu'une seule fille nommée Gorgo.

49. Or, Aristagoras, potentat de Milet, arriva en Sparte tenant le royaume icelui Cléomène, et, selon que disent les Lacédémoniens, il se présenta à lui avec une table d'airain, où était gravée toute l'étendue de la terre et toute la mer, ensemble tous les fleuves, et lui parla en cette manière : « Sire, vous ne devez entrer en merveille si j'ai pris la peine de venir vers vous, pour ce que le devoir des affaires le requiert. Et certes, ainsi qu'il nous tourne à grande honte et vitupère, voire à peine et souffrance, que les Ioniens, en lieu d'être libres, sont serfs, si doit-il faire pareillement à vous, Lacédémoniens, qui excellez et êtes les premiers de toute la Grèce. Pourtant je vous adjure par les dieux grégeois que vous ayez à délivrer de servitude vos cousins et amis les Ioniens, attendu que la chose vous est plus que très-facile : car on sait assez que les Barbares ne valent rien en la guerre, et que vous, par votre vertu, êtes parvenus au plus haut de ce métier. Ils combattent avec arcs et azagayes[1] fort courtes, et davantage marchent en bataille vêtus de longues tuniques, avec turbans en la tête, qui les rendent fort aisés à être pris. Et je vous avise d'une autre chose :

[1] Épées.

c'est que les hommes habitant celle partie de terre ferme ont autant de biens que nuls autres, soit or, afin que par là je commence, soit argent ou cuivre; ou bien soient draps et tapisseries figurées de diverses couleurs, soient bêtes de labour, ou finalement soient serfs et esclaves : toutes lesquelles choses seront vôtres, si voulez prendre courage de les avoir. Et il y a bien une commodité grande, que tous les pays sont attenants les uns des autres. Premièrement, les Lydiens confrontent aux Ioniens, et habitent un bien bon pays, qui est fort argenteux. » Ce disant, montrait sa mappemonde gravée sur la table d'airain qu'il avait apportée. « Aux Lydiens, disait-il, sont voisins vers le levant ces Phrygiens qui ont autant de bétail et tant recueillent de fruits de leur terre que nation que je sache. A eux joignent ces Cappadoces que nous appelons Syriens, auxquels sont limitrophes ces Ciliciens qui s'étendent jusqu'à cette mer où est l'île de Cypre, et font au roi cinq cents talents de tribut annuel. A ces Ciliciens sont tenants les Arméniens, qui abondent aussi en bétail, dont les Matiènes habitent ce pays, auquel est contiguë la terre Cissie, où, près le fleuve Choaspe, est située la ville de Souses, séjour ordinaire du grand roi, qui y tient ses trésors. Quand vous aurez pris telle ville, vous pourrez faire la nique à Jupiter, et lui dire que vous êtes aussi riche que lui. Au reste, il n'est ici question d'étendue et bonté de pays, ou de limites étroites, comme quand vous combattez contre les Messéniens vos égaux, contre les Arcades ou contre les Argives, qui n'ont or ne argent pour inciter les hommes à combattre courageusement jusqu'à la mort. Choisirez-vous donc autre parti, quand l'occasion s'offre de dominer facilement sur toute l'Asie? » Ainsi parla Aristagoras, auquel Cléomène répondit : « Ami Milésien, il faut que je vous remette à trois jours d'ici pour vous faire réponse. »

50. Et ne fut lors procédé plus outre. Venu le jour assigné pour la réponse, ils se trouvèrent au lieu qui était dit, et Cléomène demanda à Aristagoras combien il y avait de journées depuis la mer des Ioniens jusqu'au roi. Aristagoras, qui autrement était sage, et avait dextrement chatouillé

Cléomène, faillit en cet endroit : car, pour tirer les Spartiates en Asie, il devait un petit[1] équivoquer, et non point dire qu'il y avait trois mois de chemin, comme il dit. Aussi Cléomène lui coupa propos, disant : « Ami Milésien, regardez à vous retirer de cette ville de Sparte avant qu'il soit soleil couché : car vous n'alléguez moyen qui soit propre pour les Lacédémoniens, les voulant tirer à trois mois de chemin par delà la mer. » Ainsi se leva et retourna en son logis.

51. Tantôt après, Aristagoras prit en sa main une branche d'olivier et s'en alla léans. Étant entré comme qui venait supplier, et lui étant audience donnée, il pria au roi faire retirer sa petite fille, qui était auprès de lui, et se nommait Gorgo, seule enfant du roi, âgée de huit à neuf ans. Cléomène lui dit que pour l'enfant il ne laissât à parler. Aristagoras commença lui faire promesse de dix talents, si voulait faire ce dont il requérait. Le refusant Cléomène, il haussa tellement somme sur somme, qu'il promit jusqu'à cinquante talents. Adonc la petite mignonne dit au roi : « Monsieur, si ne vous ôtez d'ici, cet étranger vous corrompra. » Cléomène prit plaisir en tel avertissement, et se retira en une autre chambre. Aristagoras aussi s'en alla de tout point, et partit de Sparte, n'ayant moyen de faire plus amplement entendre le chemin qu'il y a jusqu'au roi.

52. Mais voici quel il est. Sur tout ce chemin, qui est sûr et habité de tous côtés, sont postes royales, assises en fort beaux logis, de journée à autre. Travers la Lydie et Phrygie, vous en trouvez vingt en l'espace de quatre-vingt-seize parasanges et demie. Après la Phrygie, vous reçoit le fleuve Halys, sur lequel sont certaines gardes assises en passages fermés, par lesquels convient nécessairement passer, et par là vous jeter outre le fleuve. Lequel passé, vous cheminez par la Cappadoce jusqu'aux montagnes de Cilicie, et faites vingt-huit postes de cent quarante parasanges. En ces montagnes sont aussi deux passages fermés et gardés, par lesquels vous entrez en la Cilicie, qui n'a que trois logis de postes par le chemin de quinze parasanges et demie. Le fleuve Euphrate, que l'on passe en bateau, fait borne entre

[1] Un peu.

la Cilicie et l'Arménie, en laquelle sont quinze postes, qui valent autant que cinquante-six parasanges et demie, et en chacune poste y a garde ordinaire. En cette coutrée se trouvent quatre fleuves qu'il faut passer en bateaux. Le premier est Tigris. Le second et troisième portent même nom, combien qu'ils ne sont un même fleuve et ne partent de même source : l'un coule de l'Arménie et l'autre des Matiènes. Le quatrième a nom Gyndès, et le tira Cyrus en trois cent soixante écluses. Depuis l'Arménie jusqu'à l'entrée de la terre Matiène, il y a quatre postes. Et de là jusqu'en Cissie et jusqu'au fleuve Choaspe, qui se passe aussi par bateaux, sont onze postes en quarante-deux parasanges et demie. Sur ce fleuve Choaspe est bâtie la ville de Souses, jusqu'à laquelle y a somme totale cent onze postes depuis la ville de Sardis.

53. Parquoi, si les parasanges de ce chemin royal sont bien mesurées, et si la parasange vaut trois cents stades, comme elle vaut à la vérité, il y a de Sardis jusqu'à la maison du roi, nommée Memnonia, treize mille cinq cents stades, attendu qu'il y a quatre cent cinquante parasanges. Et à faire par chacun jour cent cinquante stades de chemin, quatre-vingt-dix journées seraient dépendues pour lesdits treize mille cinq cents stades.

54. Par ce moyen, Aristagoras de Milet avait bien répondu à Cléomène de Lacédémone, quand il lui avait dit que jusqu'au séjour du roi il y avait chemin de trois mois. Et si quelqu'un voulait rechercher ces choses plus à la vérité, je lui apprends outre que, en faisant son calcul sur le chemin que l'on compte depuis Éphèse jusqu'à Sardis, et en conférant chemin avec chemin, que depuis la mer de Grèce il y a jusqu'à Souses, nommée ville de Memnon, quatorze mille quatre cents stades : tellement que par un chemin de trois jours on peut présumer celui de trois mois.

55. Aristagoras, parti de Sparte, s'en alla à Athènes, lesquelles par moyen que je dirai étaient lors sans potentat. Après qu'Aristogiton et Harmodie, issus des Géphyrées, eurent fait mourir Hipparchus, fils de Pisistrate et frère d'Hippias, potentat, lequel, en songeant, avait eu vision manifeste de

son accident, les Athéniens furent depuis, par l'espace de quatre ans, non moins, mais beaucoup plus, tyrannisés qu'auparavant.

56. Et la vision dudit Hipparchus fut telle. La nuit de la fête des Panathénées, il cuida voir un grand et bel homme se présenter à lui, et lui proposer ces vers :

Lion, souffre de cœur fort et hautain
Ce que souffrir certes tu ne mérites.
Car des méchants, et en sois tout certain,
Nul portera, fors eux, les démérites.

Incontinent qu'il fut jour, il fit semblant de vouloir proposer ceci aux interprètes des songes, mais depuis il méprisa la vision, et commanda faire une procession solennelle, où il mourut.

57. Ces Géphyrées, de la race desquels étaient les homicides dudit Hipparchus, vinrent premièrement, comme eux-mêmes racontent, de la Toscane. Toutefois, selon que je trouve et que j'ai entendu, ils étaient des Phéniciens, qui arrivèrent avec Cadmus en la terre aujourd'hui appelée Béotie, où ils habitèrent en la contrée dite Tanagrique. Mais ces Cadmiens en furent chassés premièrement par les Argives, et, depuis, les Géphyrées par les Béotiens, qui se retirèrent vers les Athéniens, et furent reçus en leur bourgeoisie sous plusieurs conditions qui ne valent point le récit.

58. Or, ces Phéniciens, qui vinrent avec Cadmus, desquels étaient les Géphyrées, depuis qu'ils habitèrent en la terre de Béotie, ils y introduisirent plusieurs arts et doctrines, y plantant les lettres, que les Grecs, à mon jugement, n'avaient point auparavant. Et certes, il faut confesser que tous les Phéniciens en usaient avant les Grecs; mais depuis, par succession de temps, avec la parole, le son desdites lettres a été changé. Lors, en plusieurs lieux circonvoisins habitaient les Ioniens de la Grèce, lesquels, après avoir appris d'eux lesdites lettres, en ont usé, changeant de bien peu le son d'icelles, et les appelant phéniciennes, en confessant, comme raison veut, que les Phéniciens les ont apportées en Grèce. Aussi, suivant le terme ancien, ils appelèrent les parchemins bibles : parce que, en lieu de bible écorce d'arbres, ils

usaient de peaux de moutons et de chèvres, et encore aujourd'hui plusieurs barbares écrivent en icelles peaux.

59. Moi-même ai vu en Thèbes Béotines, au temple d'Apollo Isménien, lettres cadmiennes gravées sur un tiers point de table, qui ressemblent fort aux Ioniens. L'inscription de la table est telle :

De Télèbes Amphitryon,
Ci me posa oblation.

Ce fut du temps de Laïus, fils de Labdacus, qui eut père Polydorus, fils de Cadmus.

60. Un autre tiers point dit aussi en vers :

O Apollo, des archers le parfait,
Le champion Scéos, victorieux,
A toi de moi un présent il a fait.

Cestui Scéos fut fils d'Hippocoon, voire si quelque autre de même nom n'offrit icelle table, au temps d'Œdipus, fils de Laïus.

61. Plus une troisième table dit de pareil :

O Apollo, des archers le parfait,
Laodamas, sur les siens grand monarque,
A toi de moi un présent il a fait.

Tenant la monarchie cestui Laodamas, fils d'Étéocle, les Cadmiens furent chassés par les Argives, et se retirèrent vers les Enchélées. Les Géphyrées aussi, blâmés et outragés par les Béotiens, passèrent en Athènes, où ils fondèrent temples qui n'ont rien commun avec les autres de léans : mêmement en construirent un en l'honneur de Cérès Achée, où ils instituèrent la fête des Orgies.

62. Mais à tant sera dit du songe d'Hipparchus et des Géphyrées, du nombre desquels furent ses homicides. Il faut reprendre le propos que j'ai entamé touchant les Athéniens, quand ils se trouvèrent délivrés de potentats. Dominant sur eux Hippias, et leur étant fort rude à cause de la mort d'Hipparchus, les Alcméonides, natifs d'Athènes, et néanmoins fugitifs à la poursuite des Pisistratides, après avoir essayé de retourner avec les autres fugitifs, et que leur effort ne vint à propos, ainçois se trouvèrent grandement frustrés de l'essai qu'ils firent de remettre Athènes en liberté, ils allèrent bâtir et clore de murailles une ville nommée Lipsydrion, au-dessus

de Pæonie, où ils machinèrent tout ce qu'ils purent contre les Pisistratides : et entre autres choses marchandèrent avec les Amphictyons pour bâtir un temple en Delphi, qui aujourd'hui est encore, et lors point. Comme personnes riches et opulentes, de race ancienne et fort noble, voulurent qu'il fût plus beau que son portrait, ordonnant les frontispices de pierre parienne et le reste de pierre porine[1].

63. Séjournant ces personnages en Delphi, persuadèrent (ce disent les Athéniens) à Pythie que toutes fois et quantes que les Spartiates viendraient vers elle, qu'elle leur proposât la délivrance d'Athènes, fût avec armée particulière ou générale. Quand les Lacédémoniens virent que Pythie leur chantait toujours même chanson, ils envoyèrent Anchimolie, fils d'Aster, l'un des plus notables citoyens de leur ville, et lui baillèrent gens pour aller jeter les Pisistratides de la seigneurie d'Athènes, nonobstant qu'ils fussent bien de leurs amis : car ils estimèrent que le commandement d'un dieu doit être préféré à l'amitié des hommes. Ils firent donc embarquer ledit Anchimolie, qui alla avec son armée prendre terre en Phalère. Les Pisistratides, avertis de sa venue, envoyèrent demander secours en Thessalie, à raison que les Thessaliens leur avaient promis compagnie de guerre, et par ce requis, envoyèrent par commune délibération du pays mille chevaux, avec leur roi Cinées[2]. Les Pisistratides se trouvant accompagnés de ce secours, besognèrent en cette façon. Ils firent esplanader toute la campagne qui est entour Phalère, et, l'ayant rendue fort aisée pour les chevaux, envoyèrent leur gendarmerie donner l'alarme au camp des ennemis. Laquelle fut si bien gouvernée, qu'il y mourut plusieurs Lacédémoniens, et entre autres Anchimolie. Ils tinrent le demeurant de si près, qu'ils eurent tout besoin de se sauver dans leurs galères. Ainsi fut défaite la première armée que les Lacédémoniens envoyèrent. La sépulture d'Anchimolie se voit ès Alopèces de l'Attique, près le temple d'Hercule, qui est en Cynosarge.

64. Depuis, les Lacédémoniens envoyèrent autre plus grande armée, et fut conducteur d'icelle leur roi Cléomène,

[1] Commune. — [2] Le texte ajoute : originaire de Conium.

fils d'Anaxandride, mais ce ne fut par mer, ains par terre. Entrés en la contrée attique, la gendarmerie thessalienne les vint recueillir, et donna le premier choc; toutefois elle ne soutint longuement sans tourner dos, et y perdit plus de quarante hommes : le demeurant, ainsi aorné [1] et équipé qu'il était, regagna Thessalie. Cléomène, arrivé à Athènes avec les Athéniens qui voulaient maintenir la liberté de la ville, assiégea les tyrans, qui s'étaient retirés en la forteresse pélasgienne.

65. Mais il ne lui fut possible de les prendre : car il ne s'était avisé qu'il aurait à mettre le siége, et les Pisistratides avaient fait bonne provision de vivres et munitions de guerre; au moyen de quoi, quand les Lacédémoniens les eurent tenus assiégés par peu de jours, ils levèrent le siége, et retournèrent en Sparte; mais voici où fortune plus défavorisa les uns, et combattit, par manière de dire, avec les autres. Les enfants des Pisistratides, mis hors la ville, tombèrent ès mains des Lacédémoniens; de quoi leurs affaires furent fort troublées : car ils se soumirent à telle composition que voulurent les Athéniens qui étaient en l'armée des Lacédémoniens, et furent contents de se retirer pour cinq jours de la contrée attique. Depuis, ils allèrent demeurer à Sigée, qui est sur le fleuve Scamander, après avoir dominé en Athènes des ans trente et six, eux étant descendus de Pylus et Nélus, et sortis de mêmes ancêtres que Codrus et Mélanthus, qui furent rois des Athéniens, nonobstant qu'ils fussent étrangers. A cette cause, se souvenant Hippocrate du fils de Nestor, nommé Pisistrate, imposa le même nom à son fils, et le nomma Pisistrate. Ainsi se trouvèrent les Athéniens délivrés de potentats; mais, avant que passer outre, je dirai les choses dignes de récit qu'ils ont faites et souffertes, pendant qu'ils ont été en liberté, avant qu'Ionie se soit révoltée contre Daire et qu'Aristagoras Milésien soit venu leur demander secours.

66. Étant cette ville d'Athènes fort grande et puissante, tant qu'elle a été sous la main de potentat, mise en liberté s'est trouvée avec trop plus de pouvoir : et le moyen d'y parvenir fut que, se trouvant léans deux seigneurs de renom,

[1] Arrangé.

dont l'un était Clisthène, de la maison des Alcméonides, qui s'avisa de gagner et persuader Pythie avec deniers, et l'autre était Isagoras, fils de Tisandre, de maison certes noble et bien estimée, combien que je ne saurais parler de son antiquité, bien affirmer puis que sa lignée sacrifie à Jupiter Carien. Ces deux eurent débat pour la domination, mais Clisthène fut le plus faible : à raison de quoi il pratiqua le peuple, lequel n'étant lors divisé qu'en quatre tribus, il le divisa en dix, changeant les noms qu'elles portaient des quatre fils de Ion, nommés Géléon, Égicorès, Argadès et Hoplète, et leur imposa noms de certains héros, qui étaient tous de la ville, fors Ajax, qui était des voisins et alliés.

67. En quoi me sembla que ce Clisthène fut imitateur de son aïeul maternel, nommé Clisthène, qui fut potentat de Sicyone, et lequel, ayant la guerre contre les Argives, fit cesser en Sicyone les disputes que faisaient les rhapsodes touchant les vers d'Homère, à cause qu'Argos et les Argives y sont chantés et célébrés plus que tous autres. Davantage il voulut ruiner la sépulture d'Adraste, fils de Talas, qui était et est au palais des Sicyoniens, parce qu'il était Argive. Et à cette fin alla demander l'oracle en Delphi; mais Pythie lui répondit qu'Adraste avait été vrai roi de Sicyone, et que lui en était le ruineur et destructeur. Ainsi ne lui permit faire son vouloir. Toutefois, quand il fut de retour, il pensa par quel moyen il pourrait jeter le corps d'Adraste hors Sicyone, et, cuidant l'avoir bien trouvé, envoya en Thèbes Béotienne dire aux seigneurs de la ville qu'il désirait avoir chez lui le corps de Ménalippe, fils d'Astacus. Les Thébains lui donnèrent, et l'ayant fait transporter, lui fonda chapelle dans le Prytanée des Sicyoniens, au plus fort endroit d'icelui, pour ce qu'il était (ainsi le faut dire) grand ennemi d'Adraste, et avait tué son frère Mécistès et son gendre Tydéus. La chapelle bâtie, il ôta les fêtes et sacrifices qu'on célébrait en l'honneur d'Adraste et les bailla à Ménalippe. Combien que les Sicyoniens étaient accoutumés de moult honorer Adraste, à cause que leur île avait été à Polybe, et Adraste était fils d'une sienne fille, tellement que Polybe mourant sans enfant mâle, lui donna sa seigneurie. Et en respect de ses fortunes,

les Sicyoniens, entre autres honneurs, lui célébraient un festin tragique et non à Bacchus; au moyen de quoi Clisthène lui rendit le festin et ordonna autre manière de sacrifices à Ménalippe. Et voilà qu'il fit contre Adraste.

68. Il changea davantage les noms des tribus doriennes, afin qu'elles ne fussent semblables aux sicyoniennes et argives. En quoi il se moqua grandement des Sicyoniens; car il appela leurs tribus des noms de truie, porc et âne, fors celle dont il était, à laquelle il bailla nom correspondant à sa domination, et furent appelés ceux de sa tribu Archélaées : les autres eurent noms truyers, porchers et âniers, lesquelles appellations ils gardèrent tant qu'il régna et soixante ans après qu'il fut trépassé. Depuis, ils avisèrent à eux, et changèrent ces noms en Hyllées, Pamphyles et Dymanates : ajoutant les quatrièmes du nom d'Égiale, fils d'Adraste, lesquels ils appelèrent Égialées.

69. Tout ceci fit Clisthène Sicyonien. Et à mon jugement que Clisthène Athénien, qui était fils de sa fille, et à cette cause lui avait été imposé le nom, se voulut aussi moquer des Ioniens, suivant son aïeul maternel, afin que les tribus athéniennes ne portassent semblables noms que les ioniennes: car quand il eut réuni à soi le peuple, qui était distrait et écarté çà et là, il changea le nom aux tribus, et de petit nombre en fit un grand : car pour quatre il fit dix échevins, et divisa les quartiers de la ville en autant de tribus, augmentant si bien celle dont il était, qu'il se trouvait avoir beaucoup bon par-dessus celle de ses adverses parties.

70. Qui fut cause qu'Isagoras, sentant son côté le plus faible, appela à secours Cléomène, roi des Lacédémoniens, qui avait été son hôte depuis le siége des Pisistratides, et avait été soupçonné de faire l'amour à sa femme. Avant que partir, il envoya un héraut en Athènes, par le moyen duquel il en jeta Clisthène avec plusieurs autres qu'il disait Énagées, c'est-à-dire profanes et interdits. Et le fit par l'avertissement d'Isagoras, car les Alcméonides et leurs partialistes[1] étaient accusés d'avoir commis homicide, duquel lui Isagoras ne ses amis n'étaient point coupables.

[1] Partisans.

71. Et voici comment Énagées furent ainsi appelés. Un Athénien, nommé Cylon, qui avait vaincu ès Olympies, se voulut emparer de la tyrannie, et, feignant de s'allier et associer des jeunes hommes de son âge, essaya prendre le château de la ville; mais, ne pouvant mener son entreprise à chef, demeura sis et suppliant devant la statue de Minerve, avec toute sa bande : dont ils furent tirés par les magistrats des Naucrates[1], qui lors administraient en Athènes, avec promesse de ne les point faire mourir. Ce néanmoins, les Alcméonides en firent la boucherie. Et avinrent ces choses avant la domination de Pisistrate.

72. Cléomène ayant chassé Clisthène et les Énagées seulement par un héraut qu'il envoya, encore que Clisthène se fût retiré, toutefois il se rendit à Athènes avec petite compagnie, et en chassa sept cents familles qu'Isagoras lui produisit[2]. Il voulut aussi casser le sénat, et bailler les offices à trois cents hommes de guerre qui avaient suivi le parti d'Isagoras; mais le sénat lui résista, et fut si mal obéi qu'il fut contraint de se retirer avec Isagoras et ses partisans au château de la ville, où le reste des Athéniens, tous d'un accord, les tinrent assiégés par trois jours, et au troisième sortirent par composition; et se retirèrent tous les Lacédémoniens de la région attique. La renommée tient que lors une chose avint à Cléomène. Quand il fut monté au château, pour s'en faire maître et seigneur, il voulut entrer dans la sacristie de la déesse, comme pour lui faire quelque requête. Adonc la dévote se leva de son siége avant qu'il ouvrît la porte, et lui dit : « Lacédémonien étranger, retirez-vous d'ici, et ne soyez si hardi d'entrer dans cette sacristie : car il n'est loisible aux Doriens de se trouver en ce lieu. » Cléomène répondit : « Madame, je ne suis point Dorien, mais Achée. » Et sans faire cas de telle portière s'efforça de passer outre, qui fut cause que lui et les Lacédémoniens tombèrent derechef de leur entreprise. Les Athéniens firent mourir ceux qu'ils purent tenir prisonniers, du nombre desquels fut Timésithée[3], frère[4] d'un personnage duquel je me délibère ré-

1 Patrons de navires. — 2 Désigna. — 3 Voyez Pausanias, liv. VI, chap. VIII. — 4 Le grec dit : de Delphes, au lieu de frère etc.

citer quelquefois les grands ouvrages qui sont partis de ses mains. Ces prisonniers donc moururent.

73. Les Athéniens, après ces exécutions, ayant rappelé Clisthène avec les sept cents familles que Cléomène avait jetées hors la ville, envoyèrent ambassade en Sardis pour prendre ligue et confédération avec les Perses : car ils se doutèrent bien qu'il leur conviendrait avoir la guerre contre Cléomène et contre les Lacédémoniens. L'ambassade arrivée et ayant déclaré sa charge, Artapherne, fils d'Hystaspe, demeuré vice-roi en Sardis, demanda quels hommes étaient les Athéniens, et en quel endroit de la terre ils habitaient pour venir rechercher les Perses; et, leur réponse ouïe, dit avec une morgue fière et audacieuse que, si les Athéniens voulaient donner terre et eau au roi Daire, il était prêt de les recevoir pour ses alliés et confédérés; autrement, il leur enjoignait de se retirer de bonne heure. Les ambassadeurs avisèrent entre eux, et, pour le désir qu'ils avaient de prendre ligue avec les Perses, répondirent qu'ils lui accordaient sa demande : de quoi les Athéniens les blâmèrent grandement quand ils furent de retour.

74. Cléomène, de sa part, se sentant outragé de fait et de paroles par les Athéniens, fit levée de gens de guerre par tout le Péloponèse, sans déclarer à quelle fin, mais ayant en son cœur bonne envie de châtier les Athéniens, et leur bailler pour seigneur Isagoras, qui était sorti avec lui du château. Il s'achemina donc avec grande armée vers Éleusis, et, d'autre part, les Béotiens prirent par composition OEnoé et Hysies, qui sont en la frontière de la région athénienne. Les Chalcidois, pareillement, commencèrent courir et piller les terres des Athéniens, lesquels, encore qu'ils se trouvassent en grande perplexité d'affaires, toutefois ils avisèrent qu'une autre fois ils se souviendraient des Chalcidois et Béotiens, et que pour l'heure ils marcheraient à l'encontre des Péloponésiens, qui étaient en Éleusis.

75. Quand les deux armées furent sur le point de joindre, les Corinthiens, pour les premiers, pensèrent en eux-mêmes qu'ils avaient tort de faire la guerre aux Athéniens, et par ce tournèrent dos et reprirent le chemin de Corinthe. Après,

Démarate, fils d'Ariston, qui était aussi roi des Spartiates, et avait conduit et amené armée de Lacédémone, n'ayant auparavant jamais discordé avec Cléomène, lors eut quelque prise contre lui, et à cause de leur débat fut faite loi en Sparte que désormais il ne serait loisible aux deux rois de marcher ensemble avec leurs exercites, combien que jusque lors ils eussent ce fait, mais qu'ils seraient séparés, et que l'un des Tyndarides, que les deux rois soulaient auparavant appeler pour marcher avec eux, demeurerait avec le roi qui ne bougerait : car auparavant les rois les appelaient tous deux pour leur faire compagnie. Les alliés qui étaient lors avec les Lacédémoniens, voyant que les deux rois n'accordaient point, et que les Corinthiens abandonnaient leur bataillon, se retirèrent aussi chez eux.

76. Et ce fut pour le quatrième voyage que firent les Doriens en la région attique, car ils y entrèrent deux fois pour la guerre, et deux fois pour le bien public. Le premier voyage fut quand le peuple athénien s'était retiré à Mégare, laquelle expédition se peut justement dire avoir été faite régnant Codrus sur les Athéniens. Les second et troisième voyages furent quand ils partirent de Sparte menant armée contre les Pisistratides, et le quatrième quand Cléomène, avec les Péloponésiens, se jeta contre Éleusis.

77. Étant donc cette armée ainsi honteusement rompue et départie, les Athéniens voulurent avoir leur revanche, et d'arrivée se ruèrent sur les Chalcidois, qui furent secourus par les Béotiens, en la côte de l'Euripe. A raison de quoi les Athéniens furent d'avis de faire leur premier effort sur lesdits Béotiens, et de fait leur donnèrent la bataille, où ils eurent beaucoup du meilleur : car, outre le grand nombre de morts, ils en tinrent sept cents prisonniers; et ce jour même passèrent en Négrepont, où ils combattirent pareillement les Chalcidois, sur lesquels, étant victorieux, laissèrent léans quatre mille hommes, auxquels ils départirent les terres des chevaliers chalcidois (ainsi étaient appelés les riches seigneurs du pays), et mirent à la cadène tous les prisonniers avec ceux des Béotiens, lesquels ils délivrèrent quelque temps après, moyennant la rançon de deux mines attiques par tête.

Leurs fers sont pendus au château de la ville, et de mon temps y étaient encore contre les murailles, qui ont été brûlées par les Mèdes, vis-à-vis d'un corps de logis qui regarde au ponant. Ils firent fondre un chariot de cuivre du dixième de la rançon qu'ils reçurent, lequel était posé à main gauche, à l'entrée du château, avec cette inscription :

Athéniens, après avoir dompté,
Par durs efforts et secousses de guerre,
Béotiens, ensemble et surmonté
Les Chalcidois, dont plusieurs mirent en serre
De prison noire et ténébreux repaire,
Pour leur orgueil éteindre et abaisser
De leur rançon décimée, dresser
Ont fait ce curre, attelé richement,
Et tant Pallas ont voulu caresser,
Que lui offrir pour futur monument.

78. Ainsi donc augmentèrent les affaires des Athéniens : qui fait connaître non-seulement en leur endroit, mais de toutes autres républiques, que même et égale puissance est chose excellente et moult profitable. Certainement, tant que les Athéniens ont été sous domination d'un potentat, ils n'ont jamais mieux fait en la guerre que leurs voisins; mais quand ils ont été libres, ils ont de beaucoup surpassé. En quoi appert que sujets de leur propre science faisaient mal, comme besognant pour leur maître; mais quand ils ont été délivrés, et que chacun a besogné pour soi, ils ont montré courage et diligence en leurs propres et privés affaires. Et voilà comment ils besognèrent contre les Béotiens et Chalcidois.

79. Depuis, les Thébains, se voulant venger, envoyèrent vers l'oracle; et Pythie leur répondit que cette vengeance ne serait faite par eux, mais qu'il leur convenait s'adresser au plus renommé de leurs voisins et le prier de ce faire. Les messagers retournés et ayant fait rapport de l'oracle, les Thébains s'assemblèrent en leur conseil; mais, entendant qu'il leur fallait requérir leurs voisins, dirent : « Les Tanagrées, Coronées et Thespiens demeurent-ils point auprès de nous, et de tout temps ne se sont-ils montrés prêts et appareillés à vider nos différends et combattre avec nous? Quel

besoin est-il de les prier? Estimons plutôt que ces paroles ne sont point oracle. »

80. A ce répondit un de la compagnie : « Messieurs, il me semble que j'entends que veut dire l'oracle. On tient que Thèbes et Égine furent filles d'Asope, et par conséquent sœurs : qui me fait juger que le dieu entend que vous requériez les Éginètes vous servir de vengeurs. » Il leur sembla que cette opinion était la meilleure, et par ce dépêchèrent soudain vers les Éginètes, les priant que, suivant l'oracle qui leur avait été répondu, et comme leur attenant de près, ils leur fussent aidant. Les Éginètes répondirent qu'ils leur envoyaient les Éacides.

81. Les Thébains, accompagnés de cette gent, s'essayèrent contre les Athéniens; mais ils furent recueillis fort rudement. Par quoi envoyèrent derechef demander secours aux Éginètes, en leur renvoyant les Éacides. Les Éginètes, qui pour leurs grandes félicités et richesses avaient le cœur fort haut, se souvenant de l'ancienne inimitié qu'ils portaient aux Athéniens, à la semonce des Thébains, leur vinrent faire la guerre sans aucune dénonciation précédente. Et pour ce que leur île est peu distante des Thébains, tantôt vinrent descendre avec longs vaisseaux en la terre attique, où ils pillèrent et saccagèrent Phalère, avec plusieurs bourgs et villages de cette côte marine, portant moult grand dommage aux Athéniens.

82. Or, la haine des Éginètes contre les Athéniens procédait de tel commencement. Une année fut que la terre ne rapporta fruit aucun aux Épidauriens : à cause de quoi ils allèrent demander l'oracle en Delphi, et Pythie leur répondit qu'ils érigeassent statues à Damias et Auxésias, les assurant que, après qu'ils auraient ce fait, il leur serait mieux. Les Épidauriens demandèrent de quoi ils feraient ces statues, ou de bronze, ou de pierre. Pythie leur dit qu'ils ne les fissent de l'un ne de l'autre, mais qu'ils les fissent de bois d'olivier domestique et non sauvage. Les Épidauriens requirent aux Athéniens leur permettre de couper quelques oliviers en leurs terres, estimant qu'ils étaient là plus saints qu'ailleurs; et dit-on qu'en ce temps il n'y avait point d'oliviers en autre

quartier de la terre qu'en Athènes. Les Athéniens accordèrent leur demande, à la charge que par chacun an ils amèneraient sacrifices à Minerve, leur patronne, et à Érechthée. A quoi se soumirent les Épidauriens, et eurent ce qu'ils demandaient. Ayant fait statues des oliviers qu'il leur fut permis couper, les dressèrent selon qu'il leur avait été enjoint, et, leur terre leur rendant fruit, tinrent promesse aux Athéniens.

83. Lors et auparavant les Éginètes obéissaient aux Épidauriens, et passaient vers eux tant à autres fins, comme pour avoir justice. Mais, depuis les statues faites, ils bâtirent vaisseaux de mer, et furent outrecuidés jusqu'à se révolter contre les Épidauriens, auxquels ils firent tout plein d'ennui, et, se trouvant maîtres de la mer, enlevèrent lesdites statues de Damias et Auxésias, lesquelles ils emportèrent et posèrent au milieu de leur île, en une place dite OEa, distante de la ville vingt stades pour le plus. Les ayant là dressées, ils leur firent sacrifices, où ils assistaient avec compagnie de femmes qui blasonnaient tout le monde, et députèrent à chacune des statues dix hommes pour gouverner et administrer ces sacrifices. Il n'était toutefois permis mal parler d'aucun homme, trop bien des femmes du pays. Les mêmes sacrifices étaient faits par les Épidauriens, qui en ont aussi d'autres, lesquels ne sont à révéler.

84. Leur étant les statues ôtées, ils faillirent de promesse aux Athéniens, qui tantôt envoyèrent vers eux, se plaignant de la faute qu'ils leur faisaient. Toutefois, ils montrèrent avec raison qu'ils n'avaient point de tort : car, tant qu'ils avaient eu les statues chez eux, ils avaient satisfait à leurs promesses et convenances; mais, étant dessaisis et privés, n'était raisonnable que dorénavant ils leur rendissent chose aucune; plutôt devaient ce faire les Éginètes, qui avaient les statues en leur possession. A ces paroles, les Athéniens envoyèrent en Égine redemander les statues. Les Éginètes répondirent qu'ils n'avaient que faire ne que souder avec eux.

85. Et par ce disent les Athéniens que, après avoir redemandé les statues, ils envoyèrent certains citoyens des leurs

sur une galère, lesquels, descendus en Égine, essayèrent tirer et mouvoir de leurs places les statues, parce qu'elles étaient faites de bois à eux appartenant. Mais n'en pouvant chevir par ce moyen, les lièrent de cordes, avec lesquelles ils les tirèrent, et, en les tirant, un coup de tonnerre donna avec tremblement de terre, qui leur fit perdre tout sens et entendement, tant qu'ils commencèrent à tuer les uns les autres, comme si fussent ennemis, et n'en resta qu'un seul pour retourner dire les nouvelles en Phalère.

86. Ainsi content les Athéniens de cette aventure. Les Éginètes soutiennent, au contraire, qu'une galère seule ne vint pas, mais plusieurs. Au moyen de quoi ils leur quittèrent le jeu, et ne voulurent combattre sur mer. Toutefois, ils ne montrent point évidemment ou que, se trouvant faibles pour le combat naval, ils se retirèrent, ou que tout de gré ils firent ainsi. Les Athéniens, voyant que nul se présentait à eux pour les empêcher de prendre terre, descendirent de leurs vaisseaux, et marchèrent droit aux statues, lesquelles ne pouvant déplacer, les lièrent et tirèrent tant qu'elles firent chose qu'un autre, et non pas moi, peut croire : c'est qu'elles s'agenouillèrent, et depuis sont toujours demeurées en cet état. Et voilà que firent les Athéniens. Les Éginètes disent, au surplus, que, quand ils entendirent que les Athéniens leur venaient faire la guerre, ils rendirent les Argives prêts à les secourir, lesquels, passant secrètement par Épidaure, comparurent et vinrent tomber sur les bras aux Athéniens, sans qu'ils en pussent rien savoir, tellement qu'ils leur retranchèrent tout moyen d'exécuter avec leurs vaisseaux, et en l'instant se fit grand tonnerre et tremblement de terre.

87. Ainsi en devisent les Argives et les Éginètes. Les Athéniens sont bien d'accord que, de tant qu'ils étaient, ne s'en sauva qu'un, qui fut de retour en Athènes; mais ils prennent cet un pour leur dieu domestique : ce que ne font les Argives, lesquels affirment que, de l'armée des Athéniens qu'ils défirent, n'en resta qu'un seul, qui pareillement mourut, mais en cette manière. Lui retourné en Athènes, conta la fortune comme elle était : de quoi les femmes des gens de guerre, qui avaient navigué à ce voyage des Éginètes, re-

çurent grand déplaisir que lui seul était sauf, et, se jetant entour lui, commencèrent le piquer avec les épingles dont leurs robes étaient attachées, lui demandant chacune d'elles où était son mari; et en cette façon le firent mourir. Les Athéniens trouvèrent cet acte plus grief que la perte qu'ils avaient faite, et toutefois ils ne virent autre moyen, pour punir ces femmes, fors changer leur vêture, et les faire habiller à la mode ionienne en lieu de la dorienne, qu'elles portaient avant ce cas par elles commis, de laquelle mode dorienne approche fort la corinthienne. Ils leur changèrent donc leur vêture en accoutrement de toile, afin qu'elles n'eussent besoin d'épingles.

88. Toutefois, pour parler à la vérité, leur ancienne guise de vêtir n'était pas ionienne, mais carienne. Et anciennement tout l'habillement des femmes grecques était celui que nous appelons aujourd'hui dorien. A cause du forfait des Athéniennes, les Argives et Éginètes firent loi, qui est encore observée. C'était que les femmes des uns et des autres porteraient leurs épingles une fois et demie plus grandes que celles dont elles usaient lors, et que pour le plus elles offriraient épingles ès temples des dieux. Au contraire, fut défendu aux Athéniennes de n'offrir dorénavant chose aucune ès temples, et de ne boire en vaisseaux de terre, mais en cocasses[1] du pays. Certes, jusqu'à moi les femmes des Argives et Éginètes, pour ne faire dépit aux Athéniennes, usent d'épingles plus grandes qu'elles ne soulaient avant le cas avenu.

89. Et voilà dont procéda haine et inimitié entre les Athéniens et Éginètes : lesquels étant lors requis de la part des Thébains, pour la souvenance qu'ils eurent des statues, portèrent secours aux Béotiens, pillant et gâtant le pays maritime de l'Attique. A cause de quoi, les Athéniens s'apprêtaient pour aller au-devant, quand un oracle leur vint de Delphi, leur défendant de non attenter chose aucune contre les Éginètes avant trente ans passés, et au bout de trente et un ans qu'ils auraient bâti temple à Éacus, qu'ils leur fissent la guerre, et que les affaires leur succéderaient selon leur

[1] Pots, vases d'argile.

désir. Mais si présentement ils voulaient entreprendre contre les Éginètes, qu'en ce laps de temps ils feraient et pâtiraient beaucoup de maux, combien qu'en la fin ils débelleraient leurs ennemis. Ces paroles rapportées et ouïes par les Athéniens, ils bâtirent à Éacus le temple qui aujourd'hui est encore en la place du palais; mais ils ne purent avoir patience de trente ans, attendu même qu'ils devaient endurer des Éginètes beaucoup d'outrages.

90. Toutefois, comme ils étaient prêts à se venger, un empêchement leur survint du côté des Lacédémoniens, lesquels ayant entendu la fourbe des Alcméonides touchant Pythie, et le mal qu'elle avait procuré à eux et aux Pisistratides, estimèrent qu'ils avaient fait double perte, tant en ce qu'ils avaient jeté hors leur ville hommes qui leur étaient conjoints par hospitalité, comme en ce que les Athéniens ne leur savaient point de gré d'avoir ce fait. Davantage les oracles les induisaient, disant qu'ils recevraient des Athéniens plusieurs et indignes offenses qu'ils n'avaient onque essuyées, et lesquelles, après Cléomène retourné en Sparte, ils connaîtraient. Or, avait Cléomène pris les ornements et ustensiles des oracles, qui étaient au château d'Athènes, que les Pisistratides avaient auparavant possédés et au partir les avaient laissés en la chapelle.

91. Cléomène s'en saisit, et étant en la possession des Lacédémoniens, qui voyaient les Athéniens augmenter et prospérer de jour en jour, sans montrer volonté de leur obéir, pensèrent en eux-mêmes que, si cette nation athénienne demeurait en liberté, elle se ferait aussi puissante qu'eux : mais si elle était tenue en bride par un seigneur et potentat, qu'elle serait faible et aisément commandée. Ce par eux discouru, ils mandèrent Hippias, fils de Pisistrate, du port de Sigée, qui est sur l'Hellespont, où s'étaient retirés les Pisistratides. Hippias venu à leur mandement, et ayant fait assembler les ambassadeurs de leurs alliés, les Spartiates proposèrent ainsi : « Nous connaissons très-bien, seigneurs alliés, que nous n'avons sagement besogné, nous mouvant pour la réponse de certains faux oracles, et chassant de leur patrie hommes qui étaient de nos principaux amis, et qui étaient

contents mettre en nos mains la ville d'Athènes, que nous avons baillée à un peuple le plus ingrat de la terre, lequel, par nous mis en liberté, tellement s'est orgueilli, que, méprisant nous et notre roi, nous a jetés et chassés. Et enflé de gloire s'accroît journellement, de manière que Béotiens et Chalcidois, qui lui sont voisins, en sauraient bien que dire. Et qui l'offensera, bientôt le connaîtra. Or, puisque, besognant ainsi, nous avons failli, de présent nous sommes bien délibérés d'aller avec vous prendre vengeance de ce peuple. Et à cette intention, nous avons mandé le seigneur Hippias, qui est ici, et vous, messieurs des villes nos alliés, afin que, d'un commun accord et tous de compagnie, nous marchions contre cette ville d'Athènes pour lui rendre ce qu'elle nous a prêté. »

92. Ainsi parlèrent les Spartiates. Les ambassadeurs des alliés ne voulurent entendre à ce propos; et, se taisant tous, Sosiclès, Corinthien, parla ce langage : « Quand le ciel sera sous terre et la terre sera vue au-dessus du ciel, quand les hommes vivront en l'eau et les poissons en terre, lors je suis d'avis, seigneurs Lacédémoniens, qu'en abolissant les communautés vous introduisiez tyrannie parmi les villes : chose la plus inique et pernicieuse qui soit entre les hommes. Toutefois, si vous avez opinion qu'il soit bon que les villes soient seigneuriées par un seul, commencez les premiers vous établir un seigneur, et après, requérez les autres de faire le pareil. Mais aujourd'hui, étant ainsi que vous n'essayâtes onque de seigneur ne potentat, et que soigneusement vous gardez qu'il n'y en ait point en Sparte, je vous prie ne vouloir abuser de vos alliés en cet endroit. Certes, si vous en aviez fait preuve comme nous, je ne fais doute que vos opinions seraient meilleures que celles que vous mettez présentement en avant. Vous devez entendre que pour un temps les Corinthiens se gouvernaient par oligarchie, et dominait en la ville une race nommée les Bacchiades, qui ne se mariaient jamais ailleurs qu'en ce parentage. Duquel étant issu, le seigneur Amphion eut une fille boiteuse nommée Labda, laquelle, parce que nul des Bacchiades la voulait épouser, Éétion, fils d'Échécrate, la prit à femme, lui étant de la

tribu dite de la Pierre, anciennement descendue de Lapithe et Cénide[1]. De cette femme ne d'autre il ne pouvait avoir enfants; au moyen de quoi il fut envoyé en Delphi se conseiller sur sa génération, et, quand il fut entré, Pythie de prime face lui chanta ces vers :

Éétion, bien que tu sois
A honorer moult grandement,
Honneur ne t'est fait toutefois :
Mais grosse est Labda sûrement,
Et parira[2] un rond tourment,
Qui sur des hommes tombera,
Monarchisant, et sainement
Corinthe au droit il rangera.

Cet oracle fut rapporté aux Bacchiades qui n'avaient pu entendre un autre, qui, auparavant, avait été répondu à la ville de Corinthe, tendant à même fin que celui d'Éétion, et disait ainsi :

L'aigle a conçu au beau milieu des pierres,
Et un lion certes enfantera
Fort et cruel, qui brisera les serres
De maints genoux, et désempiétera.
Corinthiens, qui Pirène la belle
Et Corinthe la superbe habitez,
Notez ces mots, retenez ce libelle.

Les Bacchiades n'avaient auparavant entendu que signifiaient ces paroles; mais, quand ils ouïrent ce qui avait été répondu à Éétion, incontinent ils tombèrent d'accord que c'était même chanson; toutefois ils ne firent semblant de rien, encore qu'ils proposassent faire mourir toute telle lignée qui aviendrait à Éétion. Quant la mère eut fait l'enfant, soudainement ils envoyèrent dix des leurs là part où demeurait Éétion, pour en faire le massacre. Arrivés au canton de la Pierre, et entrés dans le palais d'Éétion, demandèrent à voir l'enfant. Labda, qui ne savait pourquoi ils étaient venus, et pensant que, pour la bienveillance du père, ils demandassent l'enfant, l'apporta et le mit ès mains de

[1] Il y a ici quelque embarras. Voici le texte intégral : « Elle fut prise en mariage par Éétion, fils d'Échécrate, du dème de Pétra, mais dont les ancêtres étaient Lapithes et de la famille de Cénée. » — [2] Mettra au monde.

l'un des dix. Or, avaient-ils conclu en chemin que le premier qui tiendrait l'enfant le jetterait et froisserait contre terre. Labda donc apportant et baillant son enfant à l'un des dix, fortune voulut qu'il jetât un ris à celui qui le prenait. Quoi voyant, eut pitié de le faire mourir, et, mû de compassion, le bailla à un second; le second au tiers, et ainsi passa par les mains de dix, nul ayant courage de le tuer. Parquoi, le rendirent à la mère, et sortirent du palais, mais s'arrêtant à la porte, blâmèrent et accusèrent les uns les autres, spécialement le premier qui avait tenu l'enfant, parce qu'il n'avait exécuté selon qu'ils avaient avisé. Et ayant là demeuré quelque temps, délibérèrent de rentrer et procéder outre à la mort de l'enfant. Mais il fallait que de la lignée d'Éétion germassent et naquissent maux à la ville de Corinthe : car Labda, qui était derrière la porte, entendit toute la conclusion de ces meurtriers, dont elle eut crainte que leur pitié ne changeât, et que, si derechef ils tenaient l'enfant, ils le fissent mourir. Parquoi elle l'alla cacher en lieu qui lui sembla le moins soupçonneux : ce fut dans une cypsèle, qui est certaine mesure à blé, pensant bien que, s'ils retournaient, ils fouilleraient partout, comme de vrai ils firent. Toutefois, quand ils furent rentrés, et que, cherchant, point ne le trouvèrent, ils furent d'avis de retourner, et dire à ceux par qui ils étaient envoyés qu'ils avaient accompli leur commandement; et de fait, étant de retour, l'assurèrent ainsi. De là en avant, le fils d'Éétion se fit nourrir, et, pour le danger qu'il avait évité dans la cypsèle, lui fut imposé nom Cypsèle. Parvenu en âge viril, et étant allé en Delphi pour enquérir de ses fortunes, un oracle ambigu lui fut répondu, auquel il ajouta foi, et tant se parforça qu'il tint la seigneurie de Corinthe. L'oracle fut celui-ci :

D'Éétion, le fils Cypsèle,
Personne heureuse, à bon heur née,
Ci est entré dans ma chapelle.
Roi de Corinthe une journée
Sera, puis ses enfants, mais non ceux
Qui par après naquiront d'eux.

Tel fut son oracle. Or, Cypsèle, parvenu à la seigneurie de

Corinthe, se gouverna en cette manière. Il persécuta plusieurs des Corinthiens, et plusieurs dépouilla et épuisa de biens, mais beaucoup plus de la vie propre. Après qu'il eut ainsi régné des ans trente, et vogué par cette vie assez heureusement, son fils Périandre lui succéda, qui, d'entrée, fut plus doux que son père. Toutefois, depuis que par ambassades il trafiqua avec Thrasybule, potentat de Milet, il fut beaucoup plus cruel et sanguinaire que Cypsèle. Il envoya vers icelui Thrasybule savoir par quel moyen, après avoir assuré ses États, il pourrait bien gouverner sa ville. Thrasybule mena son ambassadeur hors Milet, et, entré dans une terre chargée, commença se promener, interrogeant l'ambassadeur de son voyage et de ce qui lui était avenu depuis qu'il était parti de Corinthe, rompant ce pendant et brisant les épis qu'il voyait plus hauts que les autres, puis les jetant par terre. A ce faire si bien continua, qu'il gâta tout un champ chargé de belle et épaisse métive. Quand il se fut assez promené sans faire autre réponse à l'ambassade, il lui donna congé. Étant de retour à Corinthe, Périandre fut fort soigneux d'entendre des nouvelles; mais il lui dit que Thrasybule ne lui avait rien conseillé sur ce qu'il lui avait proposé,. et s'émerveillait comment il avait envoyé vers tel homme fol et insensé, qui gâtait son bien même. Et là-dessus lui conta ce qu'il avait vu faire à Thrasybule. Périandre entendit très-bien que Thrasybule lui signifiait qu'il fît mourir tous les principaux de Corinthe : et sur ce, exerça toute la cruauté du monde contre ses sujets, parachevant de vexer et faire mourir tous ceux que son feu père Cypsèle avait laissés entiers. Mêmement un jour mit toutes les femmes des Corinthiens en chemise, par le moyen de sa femme Mélisse : car ayant envoyé ambassade en Thesprote, près le fleuve Achéron, à un lieu de nécromance, pour savoir d'un dépôt qu'avait fait un sien hôte, Mélisse apparut, disant qu'elle n'enseignerait où était caché le dépôt, parce qu'elle était nue et morfondue, et que rien ne lui servaient les habillements avec lesquels elle avait été ensevelie, pour autant qu'ils n'avaient point été brûlés : et, pour faire foi de son dire, allégua que Périandre avait mis le pain dans le four tout froid. Ceci rap-

porté à Périandre, et certes la parole couverte lui fut fort croyable, d'autant qu'il avait pris la compagnie de Mélisse, après qu'elle fut morte, soudain fit publier à son de trompe que toutes les femmes des Corinthiens eussent à se trouver au temple de Juno. Ce qu'elles firent, et y allèrent revêtues de tous leurs beaux habillements, comme un jour de fête solennelle. Lui, qui avait attitré ses gardes, commanda qu'elles fussent dépouillées toutes, tant gentefemmes qu'autres. Et fit porter leurs habillements dans une fosse, lesquels, après qu'il eut fait prières à Mélisse, commanda être brûlés : puis envoya pour la seconde fois au lieu de nécromance, et l'esprit de Mélisse enseigna où gisait le dépôt. Voilà, messieurs les Lacédémoniens, que c'est de la seigneurie et domination que vous voulez introduire, et les beaux actes qui en ressortissent. Véritablement, nous, Corinthiens, avons été fort étonnés, quand nous avons entendu que vous aviez mandé le seigneur Hippias; mais de présent nous sommes trop plus ébahis de l'ouverture que vous faites. Et nous prenons à témoin les dieux grégeois, et les prions qu'ils ne vous permettent établir monarchie. Et si ne vous déportez, mais contre tout droit et équité essayez de remettre et rétablir Hippias, sachez que les Corinthiens ne sont point de cet avis. »

93. Ainsi parla Sosiclès, ambassadeur pour les Corinthiens. Le seigneur Hippias, invoquant les mêmes dieux, lui répondit : « Quand les jours déterminés seront venus, croyez que les Corinthiens doivent être vexés et molestés par les Athéniens, et que lors plus que tous hommes désireront remettre les Pisistratides. » Ce répondit Hippias, comme celui qui avait plus que nul appris les oracles. Les autres ambassadeurs étaient jusque lors demeurés en silence; mais, quand ils eurent ouï Sosiclès, chacun d'eux parla hardiment, et furent de son opinion. Toutefois ils obtestèrent les Lacédémoniens de ne rien innover contre l'état de la Grèce ni contre la ville d'Athènes.

94. Et à tant cessa la dispute. Au partir de là, Amyntas, roi des Lacédémoniens, fit présent au seigneur Hippias de la ville d'Anthème, et les Thessaliens de celle d'Iolcos : ce nonobstant il refusa l'une et l'autre, et retourna à Sigée, que

Pisistrate, son frère, avait gagnée à la pointe de l'épée sur les Mételinois; et après qu'il s'en était fait maître et seigneur, y avait établi potentat Hégestrate, son fils naturel, qu'il avait eu d'une femme argive, mais il ne le tint sans guerre : car les Mételinois et Athéniens, partant les uns de la ville d'Achille et les autres de Sigée, se firent continuellement la guerre, redemandant les Mételinois la place qui leur avait été ôtée, et la refusant les Athéniens, qui pour leur raison alléguaient que les Éoliens n'avaient point plus de droit en la contrée d'Ilion qu'eux et les Grecs, qui aidèrent à Ménélaüs pour le ravissement d'Hélène.

95. Se faisant ainsi la guerre, plusieurs cas avinrent en leurs batailles et rencontres : mais spécialement un avint endroit le poëte Alcée, lequel, combattant les deux armées main à main, et demeurant la victoire du côté des Athéniens, se sauva à la fuite, et quitta ses armes aux Lacédémoniens, lesquelles pendirent depuis au temple de Minerve qui est en Sigée. De quoi le poëte fit une ode, et, se rendant à Mételin, conta son aventure à Mélanippe, qui lui était ami. Depuis, Périandre, fils de Cypsèle, trouva moyen d'appointer les Athéniens et Mételinois, qui se soumirent à son arbitrage : et fut leur accord que chacun se tiendrait à ce qu'il avait. Ainsi demeura Sigée aux Athéniens.

96. Hippias, retourné de Lacédémone en Asie, chercha tous moyens pour blâmer les Athéniens devant Artapherne, et fit tout son effort pour rendre Athènes ès mains de Daire. De quoi avertis, les Athéniens envoyèrent ambassade à Sardis, pour empêcher que les Perses n'ajoutassent foi à hommes fugitifs de leur ville. Artapherne leur manda que, s'ils ne voulaient être cause de leur ruine, ils eussent arrière à recevoir Hippias. A ce mandement ne furent obéissants les Athéniens, ainçois apertement délibérèrent de se déclarer ennemis des Perses.

97. Eux étant en ce propos et se trouvant fort blâmés près les Perses, Aristagoras, Milésien, qui par Cléomène, Lacédémonien, avait été chassé de Sparte, arriva en cette saison à Athènes, ville la plus puissante de la Grèce. Se retrouvant en l'assemblée du peuple, fit même harangue qu'il avait faite

en Sparte des grands biens qui étaient en Asie : ensemble leur proposa la guerre persique, alléguant que les Perses étaient fort faciles à défaire, attendu qu'ils ne font compte de porter targe ne lance. Il tint tel propos, et remontra que les Milésiens étaient descendus des Athéniens; au moyen de quoi raison voulait qu'ils employassent leurs forces, qui étaient si grandes, à les remettre en liberté. Au reste, craignant d'être refusé, promesses ne lui manquèrent, et fit tant, qu'il les persuada, connaissant, après n'avoir su ébranler Cléomène, Lacédémonien, que plus facile est de gagner les cœurs de plusieurs que d'un seul. Enfin il joua si bien son personnage, que les Athéniens lui accordèrent trente mille hommes et fournirent vingt voiles pour aider aux Ioniens, dont ils baillèrent la conduite à Mélanthie, homme de toutes parts grandement estimé : mais indubitablement ces vingt voiles furent commencement de maux tant aux Grecs qu'aux barbares.

98. Aristagoras partit le premier, et, étant arrivé à Milet, s'avisa d'un moyen, dont nul profit pouvait revenir aux Milésiens, et aussi ne le faisait-il à cette fin, mais pour fâcher le roi Daire. Il dépêcha certain messager vers les Pannoniens, que Mégabaze avait pris sur le fleuve Strymon, et les avait envoyés demeurer en Phrygie, en un bourg qu'il leur avait assigné. Le messager, arrivé vers eux, leur parla en cette manière : « Seigneurs Pannoniens, Aristagoras, potentat de Milet, m'a envoyé vers vous pour vous offrir plénière délivrance, si le voulez écouter. Vous devez entendre que toute Ionie a abandonné le roi Daire; toutefois, monseigneur Aristagoras est très-content que vous vous sauviez et retiriez en votre pays. Vous avez seulement à vous conduire jusqu'à la mer, et du demeurant assurez-vous qu'on y pourvoira. » Les Pannoniens, entendant cette offre, lui dirent qu'il fût le très-bienvenu. Ainsi chargèrent femmes et enfants et prirent le chemin de la mer, combien que les aucuns, redoutant l'affaire, ne bougèrent. Arrivés à la mer, passèrent à Chio, où, depuis, arriva grande cavalerie de Perses, qui les avaient suivis à la trace : toutefois, ils ne les purent tenir, et par ce envoyèrent vers eux, leur mandant qu'ils eussent à retourner.

De quoi les Pannoniens firent peu de compte, et de Chio furent conduits en Mételin. Les Mételinois les passèrent ès terres doriques, et de là ils firent tant de chemin, qu'ils arrivèrent en Pannonie.

99. Quand les vingt vaisseaux des Athéniens se furent rendus à Milet, avec cinq galères des Érétriens, qui ne marchaient à ce voyage pour gratifier aux Athéniens, mais pour rendre le plaisir qu'ils devaient aux Milésiens, lesquels auparavant leur avaient aidé à gagner une bataille contre les Chalcidois, lorsque les Samiens donnèrent secours auxdits Chalcidois contre les Érétriens et Milésiens; quand donc cette flotte fut arrivée et les autres alliés se trouvèrent présents, Aristagoras dressa son armée pour tirer à Sardis, non qu'il se mît de la partie, mais demeura à Milet, et bailla la conduite à un sien frère, nommé Charopin, et à Hermophante, l'un de ses citoyens.

100. Les Ioniens, arrivés avec cet exercite à Éphèse, laissèrent leurs vaisseaux à Coressa, qui est en la contrée éphésienne, et, descendus à terre avec grosse troupe, se firent guider par les Éphésiens le long du fleuve Caystre, où, ayant passé le mont Tmolus, prirent Sardis sans résistance aucune, et se trouva toute la ville en leur puissance, fors le château, qu'Artapherne gardait avec grand'force. Le butin fut perdu par un feu qui se prit léans; car les maisons de Sardis, pour la plupart, sont faites de cannes et roseaux, et mêmement celles qui sont de briques en sont couvertes. Un soldat mit le feu en une, lequel incontinent sauta de maison à autre, tant qu'il consuma et ardit toute la ville. Les Perses et Lydiens, se trouvant surpris de tous côtés pour le feu qui était aux quatre coins de la ville, et n'avait point d'issue, affluèrent tous en la place du marché, sur le bord du fleuve Pactole, qui leur apporte du mont Tmolus petits grains d'or, coulant travers icelle place pour s'aller rendre dans le fleuve Herme, qui vient tomber en la mer Méditerrane. Assemblés en ce lieu, ils sont contraints de se défendre, et voyant les Ioniens que les uns se mettaient en défense et que les autres venaient à grand'foule les charger, de crainte qu'ils eurent, se retirèrent au mont Tmolus, et de belle nuit rentrèrent

dans leurs vaisseaux, reprenant la route qu'ils étaient venus.

101. La ville de Sardis fut toute flambée, et ardit le temple de Cybèle, patronne de la ville, à cause duquel les Perses brûlèrent depuis les temples de la Grèce. Tous les Perses, qui avaient gouvernements et satrapies deçà le fleuve Halys, entendant ces nouvelles, s'amassèrent et vinrent secourir les Lydiens. Combien toutefois qu'ils ne trouvèrent plus les Ioniens à Sardis, mais ils les poursuivirent à la trace, et les vinrent atteindre en Éphèse, où les Ioniens leur montrèrent visage, mais, au joindre, ils se trouvèrent beaucoup les plus faibles, et en firent les Perses mourir grand nombre. Entre autres gens de nom y demeura Eualcide, chef des Érétriens, qui souvent avait emporté le prix ès luttes et tournois : dont il est grandement loué et célébré par Simonide de Céos. Après cette rencontre, les Ioniens s'écartèrent çà et là, et se retira chacun chez soi.

102. Aussi les Athéniens les abandonnèrent de tout point : et, bien qu'Aristagoras les recherchât par plusieurs ambassades, toutefois ils répondirent absolument qu'ils ne leur donneraient plus de secours. Cette alliance rognée aux Ioniens, connaissant qu'ainsi comme ainsi ils avaient offensé le roi Daire, furent prêts comme devant à lui courir sus, et naviguèrent en l'Hellespont, où ils prirent la ville de Byzance et toutes les autres villes de cette côte. Après, ils laissèrent l'Hellespont, et retournèrent joindre à leur ligue grande part de la Carie, mêmement la ville de Caune, qui les avait refusés au voyage de Sardis.

103. Les Cypriens pareillement, de leur bon gré, s'allièrent tous avec eux, fors les Amathusiens. Et voici comment ils abandonnèrent les Mèdes. Onésile, frère puîné de Gorgos, roi des Salaminiens, et fils de Chersis, qui eut à père Sirome, fils d'Évelthon, souvent auparavant avait sollicité son frère Gorgos de se retirer de l'obéissance du roi Daire : au moyen de quoi, étant averti de la révolte des Ioniens, insista fort en sa poursuite. Toutefois, il ne put persuader son frère, et pour ce, accompagné de ses partisans, épia quand il sortirait de la ville, et lui ferma très-bien

les portes au nez. Gorgos, privé de sa ville, refuit vers les Mèdes. Cependant Onésile se fit roi de Salamis, et révolta tous les Cypriens, puis alla mettre le siége devant Amathus, qui ne voulait venir au point des autres.

104. Ainsi Onésile assiégeait Amathus. Daire, averti que la ville de Sardis avait été prise et brûlée par les Athéniens et Ioniens, et qu'Aristagoras, Milésien, lui avait joué ce tour, comme l'on dit, il ne fut pas fort étonné des Ioniens, se doutant bien qu'ils ne s'étaient révoltés pour mépris qu'ils fissent de lui; mais il demanda quelles gens étaient les Athéniens, et, ayant entendu ce qu'il en demandait, se fit apporter un arc, tenant lequel il décocha une flèche contre le ciel, et s'écria, disant : « Seigneur Jupiter, permets que je me venge des Athéniens. » Après, il commanda à un page que, toutes les fois qu'il se mettrait à table, il lui dît par trois fois : « Sire, souvenez-vous des Athéniens. »

105. Il fit aussi appeler Histiée Milésien, que jà longtemps il avait retenu en sa cour. Venu, il lui dit : « J'ai avertissement que le lieutenant que vous avez laissé à Milet a fait tout plein de nouvelles entreprises contre moi, et a si bien joué son jeu qu'il m'a dépouillé de ma ville de Sardis, induisant les hommes de l'autre continent et les Ioniens, desquels je me saurai bien venger, à me venir faire celle algarade. Que vous en semble? Cela ne va-t-il pas fort bien? Est-il possible que telles choses se fassent sans votre persuasion? Je vous prie, donnez ordre que dorénavant je n'aie de vous mauvaise opinion. » Histiée répondit : « Ah! Sire, que dites-vous? Que j'aie conseillé chose qui vous soit peu ou plus ennuyeuse! Que puis-je prétendre en ce faisant, sinon me priver de vous, qui me faites tant d'honneur que je suis aux biens comme vous, et me communiquez toutes vos délibérations et entreprises? Je vous supplie croire que, si mon lieutenant a fait ce que vous dites, il n'a été sollicité d'autre que de soi-même : combien que je ne puis entendre pourquoi lui ne les Milésiens aient attenté d'aucune nouveauté contre l'état de vos affaires. Toutefois, s'ils ont fait chose qui se ressente de telle témérité, et avez eu bon avertissement, considérez combien vous avez fait pour vous en me retirant des pays

maritimes de par delà. Il est tout certain que, quand les Ioniens ne m'ont plus eu devant les yeux, hardiment ils ont osé entreprendre ce que de longtemps ils avaient en volonté. Mais, si j'eusse là été présent, soyez assuré que nul de leur ville eût osé se mouvoir. Pourtant, si trouvez bon que je m'en aille par delà en diligence pour redresser le tout en son premier état et dû, je vous promets rendre entre vos mains mon lieutenant, qui a conduit toute cette menée. Et quand partout j'aurai pourvu selon votre intention, je jure les dieux royaux que cet habillement ne me partira du dos que je n'aie rendu la grande île de Sardaigne tributaire à Votre Majesté. »

106. Avec ces paroles, il fendit le cœur au roi Daire, et le persuada tellement qu'il lui donna congé, lui commandant que, quand il aurait accompli tout ce qu'il promettait, que rière[1] il se rendît à Souses.

107. Pendant que la nouvelle de Sardis alla vers Daire; qu'il joua de l'arc, comme j'ai dit, et que Histiée, avec son congé, se transporta jusqu'à la mer, Onésile, qui tenait la ville d'Amathus assiégée, eut avertissement que l'on attendait en Cypre Artybie, seigneur perse, avec grosse armée de mer. A cette cause, il dépêcha ses hérauts en Ionie pour semondre les villes de secours, lesquelles, sans long avis, firent monter sur mer grand nombre des leurs, qui allèrent surgir en Cypre. Les Perses, d'autre côté, avec armée de terre, partirent de la Cilicie, et s'acheminèrent vers Salamis. Les Phéniciens aussi se rendirent avec leurs vaisseaux entre le promontoire nommé les Clefs de Cypre.

108. Les choses ainsi apprêtées, ceux qui commandaient parmi les Cypriens firent convoquer les capitaines ioniens, et leur dirent : « Messieurs, nous avons avisé vous remettre le choix de combattre les Perses en terre, ou bien les Phéniciens sur mer. Si vous avisez d'essayer la fortune contre les Perses, il est heure que vous sortiez de vos vaisseaux pour dresser vos batailles en terre, et que, au lieu de vous, nous y entrions pour aller aborder les Phéniciens. Toutefois, si mieux aimez les combattre, c'est raison que vous fassiez celui

[1] En arrière, en s'en retournant.

des deux que vous aurez choisi, afin que par vous Ionie et Cypre soient gardées et maintenues en liberté. » Les Ioniens répondirent : « Messieurs, tout le pays en général nous a envoyés pour garder la mer, non point pour bailler nos vaisseaux aux Cypriens, et nous présenter en terre contre les Perses. Tant y a toutefois que, en part que nous soyons ordonnés, nous ferons le devoir de nous montrer gens de bien. A vous aussi est vous ressouvenir des bons traitements que vous ont faits les Mèdes, vous tenant comme serfs et esclaves, et leur faire connaître que vous êtes prud'hommes. » Ainsi répondirent les Ioniens.

109. Ce propos achevé, et entrant les Perses en la campagne qui est près la ville des Salaminiens, les rois de Cypre dressèrent leurs batailles[1], et ordonnèrent que certain nombre de Cypriens combattraient les étrangers qui étaient en l'armée des Perses. Après, ils choisirent la fleur des Salaminiens et Soliois pour faire tête aux Perses naturels. Onésile dit qu'il voulait avoir affaire contre Artybie, lieutenant général de leur armée, lequel avait un cheval appris à se dresser droit contre son ennemi.

110. De quoi averti, Onésile s'adressa à un sien coustiller[2] fort estimé au métier de la guerre, et qui, au demeurant, avait tout plein d'apertises[3] et d'adresses. « J'entends, lui dit-il, qu'Artybie a un cheval qui est fait à se dresser, et avec pieds et dents froisser et meurtrir celui contre lequel il est mené. Par quoi regarde de deux choses l'une, ou de frapper l'homme ou le cheval, si tu te veux sauver. » Le coustiller répondit : « Sire, je suis tout prêt de faire tous les deux, ou bien l'un seul, selon qu'il vous plaira commander. Mais, pour vous avertir de chose qui me semble fort convenir à vous et à vos hautes prouesses, je suis d'avis que la partie de vous, qui êtes roi, sera bien faite à lui, qui est capitaine en chef : car, si tuez par terre un capitaine général, grand honneur vous reviendra; ou si, que jà ne soit, vous mourez de la main de si grand personnage, ce ne sera mourir qu'à demi. A nous serviteurs appartient de nous attacher à autres serviteurs, et même au cheval, lequel je vous prie ne craindre en rien, ne

[1] Bataillons. — [2] Soldat armé d'un poignard. — [3] Habiletés.

toutes ses façons : car dès maintenant je prends sur moi que jamais il ne se dressera contre homme. »

111. Ainsi parla le coustiller. Tantôt après, les armées se chargèrent tant par mer que par terre, et pour ce jour les Ioniens eurent le dessus des Phéniciens. Les Samiens aussi firent si bien qu'ils emportèrent l'honneur devant tous. En terre pareillement, quand le conflit se trouva pêle-mêle, l'occision fut grande d'une part et d'autre; et fortune voulut qu'Artybie avec son cheval rencontra Onésile, lequel, selon qu'il avait été dit, fut secouru par son coustiller, qui ne faillit d'atteinte. Le cheval leva les deux pieds sur l'écu d'Onésile, mais le coustiller les lui sépara d'une faux d'avec le corps, tellement qu'Artybie, chef des Perses, et son cheval, tombèrent en la place sans aller plus loin.

112. Pendant que chacun était empêché au combat, Stésénor, potentat de Curie, usa de trahison vers les siens, qui n'étaient en petit nombre, et lesquels on estime issus des Argives. Ces Curiois étant passés du côté des ennemis, soudain firent le semblable les chariots guerriers des Salaminiens : qui fut cause que les Perses gagnèrent contre les Cypriens, desquels, en tournant dos, tomba fort grand nombre; et y fut tué Onésile, fils de Chersis, qui avait induit les Cypriens à rebeller. Aristocypre, roi des Soliois, fils de Philocypre, y mourut aussi. Solon Athénien, arrivé en Cypre, le loua en ses vers par-dessus tous potentats d'alors.

113. Les Amathusiens tranchèrent la tête à Onésile, pour cause qu'il les avait assiégés, et l'emportèrent en leur ville d'Amathus, où ils la pendirent au-dessus de l'une de leurs portes. Pendue qu'elle fut et vide, un rejeton de mouches à miel s'alla loger dedans et l'emplit de cire. Les Amathusiens allèrent demander l'oracle sur cette aventure, et fut répondu qu'ils descendissent la tête et lui donnassent sépulture; ensemble, qu'ils fissent sacrifices anniversaires à Onésile, comme héros, et que, ce faisant, leurs affaires se porteraient mieux. Jusqu'à ce jour, ils le font ainsi.

114. Quand les Ioniens, qui avaient combattu sur mer devant Cypre, entendirent que les entreprises d'Onésile étaient toutes rompues, et que les villes de Cypre étaient

toutes assiégées, fors Salamis, qui s'était rendue à Gorgos, auparavant son roi, ils rebroussèrent le chemin d'Ionie. Entre les villes assiégées en Cypre, les Soliois tinrent le plus longuement, et ne furent pris qu'au cinquième mois par mines qui firent tomber leurs murailles.

115. Ainsi les Cypriens, après avoir demeuré un an en liberté, furent derechef asservis. Daurisès, qui avait épousé l'une des filles du roi Daire; Hyméés aussi, Otanès et autres capitaines perses, qui pareillement avaient épousé filles du roi, se mirent à poursuivre les Ioniens, qui avaient été faire la guerre à Sardis, et, les ayant défaits, les contraignirent de laisser la terre et se retirer en mer. Après, ils départirent entre eux les villes qu'ils avaient gagnées.

116. Ces choses faites, Daurisès dressa chemin vers les villes qui sont en la côte de l'Hellespont, et prit Dardane, Abyde, Percore, Lampsaque et Pèse, chacune de jour à autre. Mais au partir de Pèse, nouvelles lui vinrent que les Cariens avaient pris ligue avec les Ioniens, et avaient abandonné les Perses : à cause de quoi il tourna dos à l'Hellespont et ramena son armée en Carie.

117. Les Cariens, avertis devant qu'il arrivât, assemblèrent leurs forces en un lieu dit les Colonnes-Blanches, sur la rivière Marsye, laquelle, coulant de la contrée Hydrias, se và rendre dans Méandre. Assemblés en ce lieu, tinrent conseil sur leurs affaires, et furent dites beaucoup de bonnes opinions; mais de toutes celle de Pixodare, fils de Mausole, qui avait épousé la fille de Syennésis, roi de Cilicie, me semble la meilleure, conseillant que les Cariens devaient passer au delà de Méandre, et là, sur la rivière Marsye, combattre les Perses, afin que les Cariens n'eussent moyen de fuir, et fussent contraints se montrer plus vaillants que leur valeur propre. Toutefois, ce conseil n'eut point de lieu, ainçois fut arrêté que les Perses prendraient Méandre à dos, afin que, s'ils étaient les plus faibles et leurs gens voulaient reculer, ils ne pussent, à cause du fleuve.

118. Tandis que les Cariens consultaient, les Perses, ayant passé le Méandre, se présentèrent sur le Marsye, où les Cariens les vinrent charger fort vivement, et dura la mêlée

longtemps. Toutefois enfin les Cariens, à cause du grand nombre des Perses, eurent du pire, étant tombés de leur part dix mille hommes, et du côté des Perses seulement deux mille. Les Cariens qui se sauvèrent se retirèrent en Labranda, au temple de Jupiter Militaire, qui est en une grande et sacrée forêt de platanes. De tous les hommes que j'ai connus, les Cariens sont seuls qui sacrifient à ce Jupiter Militaire. Parvenus en ce lieu, avisèrent comme ils se pourraient sauver, et lequel leur serait meilleur, se rendre aux Perses, ou bien abandonner l'Asie de tout point.

119. Étant en ces termes, les Milésiens survinrent avec leurs alliés pour leur donner secours. Adonc les Cariens quittèrent la dispute, et furent prêts à faire la guerre mieux que jamais. Ayant trouvé les Perses, ne marchandèrent beaucoup à se ruer sur eux; toutefois, encore qu'ils durèrent plus longuement au combat qu'ils n'avaient fait le premier coup, ils furent néanmoins défaits, et y demeura fort grand nombre des leurs, combien que la plus grande perte fût du côté des Milésiens.

120. Cette plaie reçue, les Cariens ne laissèrent pourtant à reprendre les armes. Étant avertis que les Perses partaient pour aller contre leurs villes, leur dressèrent embûche sur le chemin de Pédase, où les Perses, passant de nuit, furent tous défaits et saccagés, même les seigneurs Daurisès, Amorgès et Sisimacès, avec lesquels mourut Myrsès, fils de Gygès. De cette embûche était conducteur l'Héraclide Ibanolios, de Mylasse. Ainsi donc furent défaits ces Perses.

121. Hyméès, poursuivant les Ioniens qui avaient marché à la guerre de Sardis, s'était pareillement acheminé vers la Propontis, et avait pris la ville de Cios, qui est en Mysie, laquelle il avait détruite et rasée. Quand il entendit que Daurisès avait laissé l'Hellespont pour tirer en Carie, il abandonna lui-même la Propontis, et tira son armée vers icelui Hellespont, où il prit tous les Éoliens qui demeurent en la marche d'Ilion, ensemble les Gergithes, qui sont reste des anciens Troyens. Cestui Hyméès, après avoir pris ces nations, mourut de maladie en Troas.

122. Artapherne, gouverneur de Sardis, et Otanès, l'un

des trois lieutenants du roi, avaient été ordonnés pour marcher en Ionie et Éolie, qui en est prochaine. Ils prirent en Ionie Clazomènes, et en Éolie Cymé.

123. Aristagoras, averti de la prise de ces villes, ne fut maître de soi, mais cuida issir hors de sens, et, voyant qu'il avait mutiné Ionie et grandement brouillé les affaires, délibéra de fuir, joint qu'il connaissait manifestement être du tout impossible de vaincre Daire. Pour ces causes, il convoqua ses adhérents, et leur dit que mieux était se retirer secrètement de Milet qu'en être jeté, fût qu'il les menât habiter en Sardaigne ou en la ville de Myrcine, que Daire avait donnée à Histiée. La proposition d'Aristagoras fut telle.

124. Mais Hécatée, historiographe, fils de Hégésandor, dit que son opinion ne tirait d'un côté ne d'autre, ains était d'avis, s'ils perdaient Milet, qu'ils allassent bâtir une ville en l'île de Lète, et là vivre en repos, et quelque jour qu'ils retournassent à Milet; toutefois, la pluralité d'opinions accorda avec Aristagoras, et fut résolu qu'ils iraient à Myrcine. Aristagoras bailla le gouvernement de Milet à un des notables citoyens de la ville, nommé Pythagoras, et, prenant avec soi tous ceux qui voulurent suivre, navigua en Thrace, et s'impatronisa de la place où il avait dressé son but. Mais il en partit, et alla assiéger certaine ville[1], où lui et les siens furent tous tués et défaits par les Thraces qui étaient dans la ville, et s'étaient voulu rendre par composition.

[1] Appelée d'abord Ennéaodi, *les Neuf voies*, et plus tard Amphipolis.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

ÉRATO.

SOMMAIRE.

1-5. Histiée, se voyant suspect à Artapherne, s'enfuit à Chios, essaye en vain d'arriver jusqu'à Milet, arrive à Lesbos sur des vaisseaux lesbiens, et capture les navires qui viennent du Pont-Euxin. — 6-25. Les Ioniens, à la vue de Milet attaquée sur terre et sur mer par les généraux perses, rassemblent une grande flotte près de l'île Lada. Discours et manœuvres de Denys, chef des Phocéens, et des généraux de Samos. Vains efforts de la flotte confédérée. Victoire des Perses. Prise de Milet. Tragédie de l'Athénien Phrynichus sur cette catastrophe. Les Milésiens fugitifs vont fonder plusieurs colonies, notamment celle de Zancle, en Sicile. — 26-30. Histiée, à la nouvelle de la prise de Milet, s'empare de Chios et attaque Thasos, mais il est battu par les Perses, fait prisonnier et mis à mort par l'ordre d'Artapherne. — 31-33. Les Perses font rentrer dans le devoir les îles de Chios, de Lesbos, de Ténédos, et la partie européenne de l'Hellespont. — 34-40. Histoire épisodique de la Chersonèse de Thrace, où avait été conduit par les Dolonces l'Athénien Miltiade, fils de Cypsélus. — 41. Miltiade, fils de Cimon, qui commandait en Chersonèse, est obligé de s'enfuir à Athènes pour éviter l'attaque des Scythes. — 42-45. Mardonius, après la pacification de l'Ionie, se dirige vers l'Europe avec de nombreuses troupes de terre et de mer. Une violente tempête détruit une partie de la flotte devant le promontoire Athos. L'armée de terre est battue par les Thraces. Mardonius ramène en Asie les restes de son armée. — 46-48. Darius envoie des députés en Grèce pour demander la terre et l'eau. Plusieurs peuples de la Grèce, entre autres les Éginètes, obéissent aux ordres du roi. — 49, 50. Les Athéniens accusent les Éginètes, auprès des Spartiates, d'avoir trahi la cause nationale. Cléomène, roi de Sparte, veut faire main basse sur les coupables, mais il échoue dans cette entreprise contre la résistance de Crios. — 51-60. Digression sur les rois de Sparte. Leur généalogie depuis Eurysthène. Traditions des Lacédémoniens et des Perses sur cette descendance. Droits et privilèges des rois Spartiates. Conformité de quelques-uns de leurs usages avec ceux des Perses et des Égyptiens. — 61-72. Démarate, roi de Sparte, accuse Cléomène, son collègue, qui cherche, de son côté, à le faire déposer. Histoire de leurs griefs et de leur différend. Démarate est déposé et remplacé par Léotychide, qui est banni plus tard de Sparte. — 73-84. Cléomène et Léotychide font invasion dans Égine et s'emparent des principaux habitants qu'ils livrent en otage aux Athéniens. Autres exploits de Cléomène. Il devient fou et se tue. Divers motifs attribués à sa mort. — 85-93. Les Éginètes redemandent aux Athéniens leurs concitoyens livrés par Cléomène. Discours de Léotychide. Refus des Athéniens. Les Éginètes leur déclarent la guerre. — 94-101. Datis et Artapherne, envoyés en Europe par Darius à la place de Mardonius, passent dans la Grèce avec une armée formidable, s'emparent de Naxos et d'autres îles, abordent en Eubée et prennent Érétrie. — 102-117. Vainqueurs des Érétriens, les Perses, guidés par Hippias, fils de Pisistrate, sont vaincus à Marathon. Détails sur les faits qui précèdent cette journée mémorable et sur les divers incidents de la lutte. — 118, 119. Datis et Artapherne retournent en Asie et conduisent à Suse les prisonniers érétriens. Darius ne leur fait aucun mal et les établit en Cissie. —

120. Deux mille Lacédémoniens arrivent à Athènes après la bataille de Marathon. — 121-123. Digression sur Callias et sur son opulence. — 124-130. Détails circonstanciés sur les Alcméonides et sur les principaux chefs de cette famille, Alcméon, Clisthène. Nombreux prétendants à la main de la fille de ce dernier. Clisthène choisit d'abord pour gendre Hippoclide d'Athènes, mais il se dédit et se décide en faveur de Mégaclès. — 131. Comment Périclès se rattache à la famille des Alcméonides. — 132-136. Influence de Miltiade à Athènes, après la bataille de Marathon. Il échoue devant Paros, revient à Athènes, où il est condamné, et meurt en prison. — 137-140. Digression sur la prise de Lemnos par Miltiade et sur les Pélasges qui s'y étaient établis.

1. Telle donc fut la fin d'Aristagoras, qui avait révolté Ionie. Or, Histiée, potentat de Milet, après avoir obtenu congé du roi Daire, se rendit à Sardis, où, étant arrivé droit de Souses, Artapherne, vice-roi de Sardis, lui demanda pourquoi, à son avis, les Ioniens s'étaient révoltés. Il répondit qu'il en était ignorant, et s'ébahissait fort de la façon, comme si ne sût l'état auquel étaient les affaires. Artapherne, voyant qu'il faisait du fin (car il avait entendu toute la vérité de la révolte), lui dit : « Histiée, les choses passent ainsi en votre endroit. Pour certain, vous avez taillé et cousu ce soulier; mais Aristagoras s'en est chaussé. »

2. Ainsi parla-t-il au vrai de la révolte. Histiée, le redoutant comme celui qui savait son enclouure, la nuit suivante partit et s'achemina vers la mer, baillant la trousse au roi Daire; et, en lieu de lui mettre la grande île de Sardaigne entre mains, se fit chef et conducteur des Ioniens pour lui faire la guerre. Si passa en Chios, où il fut arrêté prisonnier, estimant les Chiois qu'il était envoyé par le roi Daire pour leur dresser quelque nouvelle besogne. Mais, quand ils eurent appris tout l'état des affaires et qu'il était ennemi de Daire, ils le mirent en liberté.

3. Là fut interrogé par les Ioniens pourquoi il avait été si prêt de mander à Aristagoras qu'il se révoltât contre le roi Daire : en quoi faisant il avait procuré tant d'afflictions aux Ioniens. Il ne déclara pas bien expressément la cause, et leur dit que le roi Daire avait proposé de transporter les Phéniciens de leur pays en Ionie, et les Ioniens en la Phénicie, et que, à cette cause, il avait envoyé vers Aristagoras. Combien que le roi n'avait onque pensé à tout cela, mais il voulait intimider les Ioniens.

4. Depuis, il fit son messager Hermippe d'Atarne, et l'envoya porter lettres à certains Perses qui étaient en Sardis, et lui avaient tenu propos qu'ils se voulaient révolter. Le messager ne leur bailla les lettres, et tombèrent ès mains d'Artapherne, lequel, ayant appris toute la menée que faisait Histiée, les rendit au messager, lui commandant de les faire tenir selon leur adresse, et ne faire faute de lui apporter les réponses. Ce trafic découvert, Artapherne fit mourir plusieurs Perses, tellement que la ville de Sardis en fut tout émue et troublée.

5. Voyant Histiée qu'il avait failli à son but, requit les Chiois de le vouloir remener à Milet; mais les Milésiens, qui étaient fort aises d'être dépêchés d'Aristagoras, comme gens qui avaient tâté de la liberté, ne furent fort diligents à recevoir autre potentat. A raison de quoi, et parce qu'il était nuit, Histiée essaya d'entrer par force; mais un Milésien le navra en la cuisse. Lui ayant sa ville refusé la porte, il retourna en Chios; toutefois, il ne sut tant prêcher les Chiois qu'ils voulussent lui fournir aucun équipage de mer. Pourtant il se transporta à Mételin, et amadoua si bien les Mételinois, qu'ils lui armérent et équipèrent huit galères, lesquelles naviguèrent avec lui à Byzance, où il les tint à l'ancre, et, embûché en ce canal, prenait et détroussait tous les vaisseaux qui venaient de la Majour, fors ceux qui se rendaient prêts à lui obéir.

6. Et voilà le métier que faisaient les Mételinois avec Histiée. Les capitaines perses assemblèrent toutes leurs troupes en une, et en grosse armée de mer tirèrent à Milet, estimant à peu les autres villes. Les Phéniciens, entendant qu'il était question de la marine, furent fort prompts à déloger. Les Cypriens aussi, qui nouvellement avaient été subjugués, marchèrent à ce voyage; les Ciliciens pareillement et les Égyptiens.

7. Les Ioniens, étant avertis de l'entreprise des Perses, envoyèrent au Panionion les plus sages et avisés de leurs villes, lesquels, arrivés au lieu et ayant discuté les affaires, résolurent qu'ils ne feraient point d'armée sur terre contre les Perses, et tiendraient les villes fortes tant qu'ils pour-

raient, trop bien dresseraient armée de mer de tous leurs vaisseaux sans nul réserver, et qu'au plus tôt ils s'assembleraient en l'île de Lada, pour servir de boulevard à Milet. Lada est petite île assise près Milet. Cette délibération prise, et ayant les Ioniens leurs vaisseaux prêts à faire voile, se rendirent au lieu qui était dit, et avec eux tous les Éoliens, qui habitent la terre éolienne.

8. Leur bataille fut ainsi ordonnée. Du côté de levant furent mises en une flotte quatre-vingts voiles des Milésiens, desquelles étaient prochaines douze des Priénées. Après suivaient trois des Myusois, accompagnées de dix-sept téoises. Les Chiois pareillement étaient rangés de ce côté avec cent voiles. Plus, les Érythrées avec huit navires, et les Phocéens avec trois. Au reste, les Mételinois se tenaient aussi de cette bande, garnis de soixante et dix voiles. Du côté de ponant demeuraient seuls en une autre flotte les Samiens, avec soixante vaisseaux. Et ainsi fut nombre total des voiles ioniennes trois cent cinquante-trois.

9. Mais de la part des Barbares furent six cents. Toutefois, quand leur armée se trouva présente pour passer à Milet, les capitaines, avertis du nombre des vaisseaux, doutèrent de la victoire, et faisaient leur compte que, s'ils ne gagnaient sur mer, ils ne pourraient aussi emporter la ville de Milet, dont ils seraient en danger d'être maltraités du roi. Pour cette cause, ils firent appeler les potentats d'Ionie, lesquels avaient été jetés de leurs seigneuries par Aristagoras, et, s'étant retirés vers les Mèdes, lors marchaient contre Milet : auxquels ils parlèrent ce langage : « Messieurs, si vous eûtes onque volonté de faire service à la maison du roi, l'heure est qu'il le convient montrer. Nous entendons que chacun de vous s'essaye de retirer et distraire ses sujets des ligues ioniennes, les assurant qu'il ne leur sera fait aucun déplaisir, encore qu'ils aient abandonné le roi. Que leurs édifices, tant privés que sacrés, ne seront point brûlés, et que généralement ne leur sera faite force ne violence autre que par le passé. Mais si ainsi ne le font, et viennent au combat, faites-leur entendre les maux qui leur aviendront sans faute nulle : car s'ils sont vaincus, indubitablement nous les

mettrons tous aux fers, nous châtrerons leurs garçons et reléguerons leurs filles aux Bactriens, puis donnerons leur pays à autres. »

10. Ainsi parlèrent ces capitaines perses. La nuit venue, les potentats ioniens envoyèrent chacun vers les leurs, pour les avertir du parti qui leur était offert. Les Ioniens auxquels ils s'adressèrent ne furent pas un brin sots, et ne voulurent entendre à trahison, pensant chacun en son endroit qu'il était seul à qui on tenait ce propos. Et ceci fut fait soudain que les Perses furent arrivés à Milet.

11. Depuis, étant les Ioniens assemblés à Lada, ils tinrent conseil, où fut opiné tantôt par les uns, tantôt par les autres : et de ce nombre fut le capitaine général des Phocéens nommé Denys, qui parla ces paroles : « Nos affaires, seigneurs Ioniens, sont sur le tranchant du rasoir, prêts à nous rendre libres, ou serfs et esclaves. Si voulez vous soumettre à peines et à calamités, cela vous est présent. Mais si vous faites que nos ennemis soient vaincus, liberté vous demeurera infailliblement ; si vous vous portez lâches et pusillanimes, et ne gardez bien l'ordre de combattre, je ne prends autre espoir de vous, sinon que vous donnerez moyen au roi des Perses de se venger de votre rébellion. Et de cette part je vous prie me croire, et tourner vos cœurs et affections à bien concevoir ce que je vous dis : car je prends sur mon honneur, gardant Dieu les gages, ou que nos ennemis ne viendront au combat, ou, s'ils y viennent, qu'ils se trouveront de beaucoup les plus faibles. »

12. Les Ioniens, entendant ce propos, se tournèrent tous au vouloir de ce capitaine Denys, lequel, pour les exercer et dresser au combat de la marine, par sept jours fit armer quelques heures les soldats des deux flottes, envahir, aborder, investir, entremêler, avec toutes les ruses et subtilités de guerre navale, et le demeurant du jour les laissait à l'ancre : les soldats portèrent ces corvées par sept jours, faisant ce qui leur était commandé : depuis, parce qu'ils n'avaient accoutumé le travail, recrus tant de la fatigue que de l'ardeur du soleil, dirent en eux-mêmes : « Quel dieu avons-nous offensé, pour nous faire tant souffrir? Ou pourquoi sommes-nous si mal avisés, que, ayant de notre bon vouloir

navigué à ce voyage, nous nous rendions sujets à un outrecuidé Phocéen, qui n'a amené que trois méchants vaisseaux, et néanmoins entreprend sur nous, nous tue et consume de travaux intolérables, tant que plusieurs de nous sont jà tombés malades, et maints autres n'échapperont pas à moins? Mieux est, avant que nous venions à ce point, endurer toute autre incommodité, et plutôt attendre future servitude, si tant est qu'elle nous doive avenir, qu'être détenus et captivés en celle qui jà nous est présente. Sus donc, n'obéissons plus à ce brave. » Ainsi parlèrent-ils. Depuis, nul d'eux lui fut obéissant; mais, comme s'ils fussent campés en terre, dressèrent tentes et pavillons parmi l'île, et se retirèrent à l'ombre sans en vouloir partir, ne rentrer dans les vaisseaux pour s'essayer, comme les jours précédents.

13. Les capitaines samiens, connaissant ceci, et voyant le grand désordre qui était parmi les Ioniens, furent prêts d'entendre au parti que, par le commandement des Perses, Aiacès, fils de Syloson, leur avait fait proposer en les priant d'abandonner la ligue des Ioniens. Joint qu'ils trouvèrent manifeste que, à la longue, il leur serait impossible surmonter les entreprises du roi Daire : et davantage ils connaissaient que, quand sur mer ils déferaient les ennemis qu'ils avaient devant eux, tôt après en auraient cinq fois autant à leur porte. Se colorant ainsi, soudain qu'ils aperçurent que les Ioniens ne voulaient faire autre devoir, ils estimèrent que ce serait autant gagné pour eux s'ils pouvaient sauver leurs maisons, tant sacrées que profanes. Aiacès, qui conduisait cette pratique, était fils de Syloson, de qui le père fut nommé Aiacès. Aristagoras l'avait chassé de Samos, dont il était potentat, comme il avait les autres potentats d'Ionie.

14. Étant les choses en ces termes, les Phéniciens se présentèrent, à l'encontre desquels les Ioniens se rangèrent au combat et dressèrent leurs vaisseaux en pointe. Je ne saurais écrire bien au vrai si les Ioniens firent bien ou mal quand ils furent entrés pêle-mêle : car eux-mêmes donnent le tort puis aux uns, puis aux autres, et entre eux se blâment et accusent. Trop bien dit-on que, quand ce vint au joindre, les Samiens, selon qu'ils avaient convenu avec Aiacès, haus-

sèrent les voiles, et, abandonnant leur rang, cinglèrent droit à Samos, fors onze galères, dont les nochers et patrons ne voulurent obéir aux chefs des Samiens, mais demeurèrent et combattirent. A cette cause, la communauté des Samiens ordonna qu'à eux, pour s'être montrés gens de bien, serait dressée et érigée colonne, avec inscription de la race dont ils étaient. Aujourd'hui la colonne est encore en la place du marché. Les Mételinois, qui étaient prochains des Samiens, voyant qu'ils fuyaient, firent le semblable.

15. Plusieurs autres Ioniens avec les Chiois tinrent bon; mais ils furent fort rudement assaillis et combattus : toutefois ils firent vaillamment sans vouloir trahir la patrie comme lâches et méchants. Ils avaient, selon que j'ai dit ci-dessus, fourni cent vaisseaux, sur chacun desquels étaient quarante de leurs citoyens pris à l'élite pour le combat. Encore qu'ils vissent plusieurs des alliés trahissant la patrie, ils estimèrent toutefois laid et infâme d'être semblables à eux. Parquoi, accompagnés de petit nombre des alliés, se fourrèrent travers les ennemis, et si courageusement les combattirent, que perdant de leurs vaisseaux en prirent plusieurs des ennemis, et en fin eurent moyen de se retirer avec ce qui leur restait.

16. Combien qu'ils furent poursuivis, et vinrent surgir à Mycale ceux qui ne purent cingler assez vitement, à cause que leurs vaisseaux étaient fort endommagés : et pour ce, arrivés à bord achevèrent de les rompre, froisser et briser contre la terre, et les laissèrent là, s'acheminant de là en avant par terre ferme. Ils arrivèrent de nuit à Éphèse, où ce jour les femmes éphésiennes célébraient la fête de Cérès. Ceux de la ville qui n'avaient entendu l'aventure des Chiois les voyant armés, estimèrent qu'ils étaient brigands qui venaient pour voler leurs femmes. Si fut le peuple assemblé de tous côtés, et saccagèrent ces pauvres Chiois.

17. Au regard de Denys Phocéen, quand il connut que mal bastait[1] pour les Ioniens, il trouva façon d'ôter trois vaisseaux aux ennemis, et fit voile non à Phocée, se doutant bien qu'elle serait asservie avec le demeurant d'Ionie, mais le plus droit qu'il put navigua en Phénicie, où il alla sur-

[1] Allait.

prendre certains vaisseaux, qu'il fit noyer. Après avoir fait grand butin et gagné gros argent, il retourna sur ses erres, et vint prendre terre en Sicile, dont il partait ordinairement pour aller écumer par la mer, piller et détrousser non les Grecs, mais les Carthaginois et Toscans.

18. La victoire de ce conflit naval demeurée aux Perses, ils assiégèrent la ville de Milet, tant par mer que par terre : et la minèrent tellement, qu'ils jetèrent bas les murailles, puis employèrent tant de moyens et artifices à la battre, qu'ils la prirent du côté du chef[1], huit ans après qu'Aristagoras avait révolté Ionie. Ils l'asservirent de tout point, accordant ce malheur à un oracle qui avait été rendu à son désavantage.

19. Car, étant allés les Argives en Delphi pour se conseiller sur le fait de leur ville, oracle commun à eux et aux Milésiens leur fut répondu. Quand il viendra à propos, je ferai mention de ce qui touchait les Argives[2]; mais ce qui fut répondu pour les Milésiens absents fut tel :

Et toi, Milet, qui sais forger
Maux infinis, lors à manger
A plusieurs gens tu donneras,
Et de beaux dons leur serviras.
Lors tes femmes les pieds laveront
A gens qui cheveux porteront,
Et en Didyme autres seigneurs
Mon temple auront en grands honneurs.

Cette prophétie fut lors accomplie endroit les Milésiens, car les Perses, portant longs cheveux, tuèrent grand nombre de leurs hommes; leurs femmes et enfants furent asservis, et le temple qui était en Didyme avec la chapelle qui joignait à l'oracle, après être pillé, fut ars et brûlé. En autres passages de cette histoire, j'ai souvent fait mention de l'oracle et des trésors qui étaient en ce temple[3].

20. Tous les prisonniers de Milet furent menés à Souses; toutefois, le roi Daire ne leur fit autre mauvais traitement, mais les logea sur la mer Rouge, en une ville nommée Ampé, selon laquelle coule le fleuve Tigris, qui va tomber en celle

[1] Le texte dit qu'ils la prirent d'assaut. — [2] Voyez plus loin, § 77. — [3] Spécialement Liv. I, 92; II, 159; V, 36.

mer. Les Perses retinrent pour eux les environs de la ville de Milet et tout le plat pays, mais ils donnèrent le haut aux Cariens Pédases pour le peupler et bâtir.

21. Les Sybarites ne rendirent la pareille aux Milésiens tombés en ces adversités, bien qu'autrefois ils les eussent reçus ès villes de Laos et Scidre, lorsqu'ils furent jetés et privés de leur ville : car, étant Sybare prise par les Crotoniates, toute la jeunesse des Milésiens se fit raire la tête et mena fort grand deuil. Certainement ces deux villes se portaient la plus grande et fraternelle amitié que j'ai point connue en autres. Les Athéniens ne firent comme les Sybarites, ainçois en plusieurs sortes donnèrent à connaître le déplaisir qu'ils recevaient de la prise de Milet, et principalement en ce que, ayant Phrynichus composé une comédie de la prise de Milet, et la faisant jouer au théâtre, tous pleurèrent à chaudes larmes; et parce qu'il avait renouvelé la mémoire de leurs maux domestiques, le condamnèrent à mille drachmes d'amende, et défendirent que cette comédie ne fût plus jouée.

22. Ainsi se trouva Milet désert et destitué de ses Milésiens. Les riches des Samiens ne trouvèrent bon ce que les chefs de leur armée de mer avaient fait pour les Mèdes; et s'étant assemblés tantôt après la défaite de mer, conclurent en leur conseil, avant que leur potentat arrivât, qu'ils se mettraient à la voile, et iraient chercher autre habitation, sans demeurer à Samos pour être serfs des Mèdes, eux qui étaient de la race d'Aiacès. En ce temps, les Zanclées de Sicile envoyèrent en Ionie semondre les Ioniens de venir habiter sur le Beau-Rivage[1], pour le désir qu'ils avaient d'y bâtir une ville d'Ioniens. Ce Beau-Rivage, ainsi nommé, est du côté de la Sicile qui regarde la Toscane. A cette semonce entendirent les Samiens seuls entre les Ioniens, et menèrent avec eux les Ioniens fugitifs. Mais voici qui leur avint en ce voyage.

23. Naviguant en Sicile, vinrent aborder aux Locres Épizéphyres, étant les Zanclées et leur roi, nommé Scythès, au siége d'une ville sicilienne, laquelle ils voulaient ruiner. Anaxile, potentat de Rhége, averti de la venue des Samiens, les vint trouver, et, pour quelque différend qu'il avait avec

[1] Calé Acté.

les Zanclées, leur dit que trop mieux feraient de laisser là le Beau-Rivage, et aller surprendre Zancle, qui était dépourvue de gens et sans aucune garnison. Les Samiens furent de cet avis, et s'emparèrent de Zancle. Les Zanclées, avertis du bon tour, vinrent pour secourir leur ville, et appelèrent à leur aide Hippocratès, potentat de Gèle, qui était leur allié. Venu avec son armée, fit mettre les fers aux pieds à Scythès et à son frère Pythogène, faisant accroire à Scythès qu'il avait abandonné sa ville et ne l'avait su garder, et là-dessus reléguant les deux frères en la ville Inyce. Après, il capitula avec les Samiens et leur livra tous les Zanclées, à la charge qu'il aurait la moitié des meubles et des esclaves qui étaient en la ville; davantage, que tout le butin des champs serait sien. Il tint plusieurs des Zanclées pour esclaves, lesquels il mit aux fers. Au demeurant, il en bailla trois cents aux Samiens des plus principaux pour les faire mourir; mais ils ne voulurent exécuter telle cruauté.

24. Scythès trouva moyen d'échapper d'Inyce, et s'en alla à Himère, et de là en Asie, puis passa vers le roi Daire, qui le trouva autant homme de bien que nul autre qui de la Grèce fût allé vers lui. Quand il eut fait sa plainte au roi, il revint en Sicile, puis derechef retourna en Persie, où il mourut fort heureux et rempli de longs et vieux ans.

25. Ainsi les Samiens, délivrés des Perses, avec peu de peine se trouvèrent saisis de Zancle, belle ville au possible. Les Phéniciens, après la défaite des Ioniens sur mer, eurent commandement de ramener Aiacès, fils de Syloson, en Samos, attendu les grands mérites qu'il avait vers les Perses, et les services en quoi il les avait obligés. Et furent les Samiens seuls de tous ceux qui s'étaient révoltés, lesquels eurent leur ville sauve; et ne furent point brûlés leurs temples, pour cause que, en l'instant du combat, ils tournèrent les proues et abandonnèrent les Ioniens. Milet pris, incontinent les Perses occupèrent la Carie, où les aucunes des villes se rendirent de leur bon gré, et les autres furent prises par force. Ainsi donc passèrent ces choses.

26. Histiée, Milésien, étant lès Byzance, prenant et détroussant les vaisseaux des Ioniens qui venaient de la Majour,

eut nouvelle de ce qui avait été fait à Milet; et par ce il bailla la charge des affaires qu'il avait en l'Hellespont à Bisalte, fils d'Apollophanès d'Abyde, et accompagné des Mételinois navigua en Chios, où, lui étant refusés gens pour lui servir d'escorte, se rua sur les Chiois au quartier appelé le Vallage[1], et en tua grand nombre, puis se fi maître et seigneur du demeurant, parce que la guerre des Perses les avait fort matés et affaiblis[2].

27. Et volontiers se fait que maux qui doivent avenir à ville ou nation sont présignifiés, comme il était avenu aux Chiois, lesquels, ayant envoyé en Delphi cent de leurs jouvenceaux, seulement deux furent de retour. La peste prit à quatre-vingt-dix-huit, et les tua tous. Davantage, peu de temps avant la bataille de mer, le plancher d'un logis tomba sur des enfants qui étaient à l'école, apprenant les lettres, et de six vingts qu'ils étaient n'en fut sauvé qu'un. Indubitablement c'était Dieu qui leur montrait ces signes. Tantôt après, la guerre empoigna et tant malmena leur ville, qu'elle lui fit donner du genou en terre. Enfin survint Histiée avec les Mételinois, qui en eut bon marché, et aisément les subjugua, attendu les fortunes qu'ils avaient encourues.

28. De là il marcha contre Thase, et mena avec soi grand nombre des Ioniens et Éoliens; mais, étant au siége de cette ville de Thase, fut averti que les Phéniciens partaient de Milet pour aller débeller le demeurant d'Ionie. Qui fut cause qu'il leva le siége, et se retira en Mételin avec son armée. Depuis, il passa en Atarné pour la crainte qu'il connut en son armée : feignant toutefois ce faire pour cueillir et amasser les blés de léans et de la campagne Caïque, qui est en Mysie. Harpagus était ès quartiers de par delà, lequel commandait à une bien grosse armée. Il ne faillit de donner la bataille à Histiée dès qu'il fut arrivé, et le fit prisonnier en défaisant la grande part de son armée.

29. La prise d'Histiée fut en cette manière. Combattant

[1] La Vallée : en grec Κοῖλοι, les Creux. — [2] Le texte dit : « Il en tua un grand nombre, et le reste des habitants, qui avaient été très-maltraités dans le combat naval, fut subjugué par Histiée et par les Lesbiens, qui fondirent sur eux de Polichna. »

les Grecs contre les Perses, au quartier d'Atarné, nommé Malène, se maintinrent par long temps; mais, à la fin, la gendarmerie des Perses les chargea, et pour ce jour montra bien ce qu'elle savait faire. Les Grecs, ayant pris la fuite, Histiée aima tant sa vie, et eut si ferme espoir que le roi ne le ferait point mourir pour la faute où le trouvait Harpagus, que, fuyant, se laissa prendre par un Perse, qui s'apprêtait pour lui donner de la dague dans le sein, quand il commença à parler perse, et se fit connaître pour celui qu'il était.

30. Je pense bien, si on l'eût mené vers le roi soudain qu'il fut pris, qu'il n'eût point souffert de mal et lui eût été pardonné. Mais, afin qu'il n'avînt ainsi, et que, s'il réchappait, derechef ne fût en crédit près le roi, Artapherne, gouverneur de Sardis, et Harpagus, qui l'avait pris, le firent mettre en croix soudain qu'il fut arrivé à Sardis, et envoyèrent sa tête bien salée à Souses pour être présentée au roi : lequel, entendant le discours de l'affaire, fut fort mal content qu'on ne lui avait envoyé le personnage vif. Et ordonna que la tête serait lavée et nettoyée par Artapherne et Harpagus, et qu'ils lui donneraient telle sépulture qu'il appartenait à homme qui à lui et aux Perses avait fait grands services. Ainsi alla d'Histiée.

31. L'armée de mer des Perses, hivernant à Milet, deux ans après son arrivée, prit sans grande résistance les îles prochaines du continent, savoir Chios, Mételin et Ténédos. Quand ils en avaient pris une, ils accueillaient les hommes comme poissons dans le filet, et, s'entretenant les mains les uns aux autres, traversaient depuis la part de septentrion jusqu'à celle du midi, enveloppant les hommes et les menant devant eux comme s'ils eussent chassé avec la tirace [1]. Ils prirent pareillement les villes ioniennes qui sont en terre ferme environ de cette manière, sinon qu'ils ne râflèrent point ainsi les hommes : car ils ne purent.

32. Et en ce les capitaines perses ne leur mentirent point des menaces qu'ils avaient faites : car, ayant pris les villes, choisissaient les beaux garçons et les châtraient pour en faire des eunuques; et les filles qu'ils trouvèrent excellentes en

[1] Grand filet d'oiseleur.

beauté, comme bannies, les envoyèrent vers le roi. Ils usèrent de toutes ces façons, en brûlant villes et temples. Et ainsi furent les Ioniens asservis pour la troisième fois. La première fut par les Lydiens et les deux autres par les Perses.

33. Quand cette armée de mer fut partie d'Ionie, elle navigua à pouge[1] par l'Hellespont, et prit tout ce qui est en la côte marine : car à ourse les Perses avaient jà mis en leurs mains tout le pays de terre ferme. Sur l'Hellespont, en la côte d'Europe, est le Chersonèse, où étaient plusieurs villes, et mêmement Périnthe. Davantage y étaient plusieurs villes de la Thrace, comme Sélybrie et Byzance. Les Byzantinois et Chalcédonois n'attendirent point les Phéniciens, mais abandonnèrent leur ville et fuirent plus avant le long de la Majour, où ils habitèrent en une ville nommée Mésembrie. Les Phéniciens, après avoir brûlé ces places, se rabattirent en Proconnèse et Artacé, lesquelles aussi brûlées derechef, naviguèrent au Chersonèse pour prendre le demeurant des villes qu'ils n'avaient su emporter d'arrivée. Au premier voyage, ils n'avaient point navigué contre Cyzique, à cause que les Cyzicénois avaient été auparavant mis en l'obéissance du roi par OEbarès, fils de Mégabaze, et s'étaient rendus au gouverneur de Dascyle. Ils prirent toutes les villes du Chersonèse, fors une nommée Cardie, de laquelle jusque lors avait été seigneur Miltiade, fils de Cimon, qui eut à père Stésagore.

34. Et avait conquêté cette seigneurie Miltiade, fils de Cypsèle, par moyen tel. Les Dolonçois, nation de Thrace, tenant la seigneurie du Chersonèse, se trouvèrent fort travaillés et atténués de la guerre que leur faisaient les Apsinthiens, et pour ce ils envoyèrent leurs rois en Delphi demander l'oracle sur l'issue de la guerre qu'on leur faisait. Pythie répondit qu'ils menassent demeurer en leur région le premier qui les inviterait à loger en sa maison, au partir du chemin sacré. Cheminant donc ces Dolonçois le chemin sacré, et ayant passé parmi les Phocéens et Béotiens sans être invités de nuls, ils tournèrent bride vers Athènes.

35. Là Pisistrate tenait pour lors la souveraine puissance, encore que Miltiade, fils de Cypsèle, eût léans grand pouvoir

[1] Avec vent arrière.

et autorité, à cause qu'il était de la maison Téthrippotrophe [1], jadis issu d'Éacus et d'Égine, et de récent fait Athénien de maison dont le premier avait été Philée, fils d'Ajax. Cestui Miltiade, assis à sa porte, et voyant venir les Dolonçois, qui ne portaient habillement ne armes du pays, les appela, et, étant approchés, leur offrit sa maison. Après les avoir traités et reçus humainement, ils lui déclarèrent l'oracle qui leur avait été répondu, et le prièrent d'entendre à la réponse du dieu. Miltiade, qui se trouvait fâché de la domination de Pisistrate et désirait être libre, fut incontinent persuadé. Si s'achemina soudain pour aller savoir de l'oracle s'il devait faire ce dont il était requis par les Dolonçois.

36. Pythie répondit que si, et par ce lui qui était fils de Cypsèle, et avait auparavant vaincu ès Olympies conduisant quatre chevaux, reçut tous les Athéniens qui voulurent suivre son parti, et navigua avec les Dolonçois, lesquels lui mirent la contrée en mains et l'établirent seigneur. Son premier ouvrage fut une muraille qu'il planta à l'entrée de l'isthme du Chersonèse, depuis la ville Cardie jusqu'à Pactye, pour garder les Apsinthiens d'y entrer et d'y porter dommage. Cet isthme a de largeur trente-six stades, depuis lequel le Chersonèse en a de longueur quatre cents.

37. Ayant donc Miltiade clos de muraille cette encolure de l'isthme, et par ce moyen coupé passage aux Apsinthiens, il s'adressa depuis aux Lampsacénois pour les premiers, mais ils lui dressèrent une embûche, où il fut pris prisonnier. Or, Crésus, roi de Lydie, portait affection à Miltiade, et par ce, quand il fut averti de sa prise, il envoya vers les Lampsacénois, leur mandant qu'ils eussent à le délivrer, autrement il les menaçait de les faire plus petits que les grains d'une pomme de pin. Ce que ne pouvant bien comprendre un de leurs anciens, dit chose qui est vraie. Savoir que le pin, seul entre les arbres, ne rejette point depuis qu'il est coupé, mais meurt du tout. Les Lampsacénois donc, redoutant Crésus, délivrèrent Miltiade.

38. Et fut Crésus moyen de sa délivrance. Quelque temps après, il mourut sans enfants, et donna sa seigneurie, avec

[1] Qui nourrit des chars à quatre chevaux.

tous ses biens et richesses, à Stésagoras, fils de son frère Cimon. Les habitants du Chersonèse lui sacrifient, suivant la coutume, comme au fondateur du pays, et lui dressent tournois et jeux gymniques, où n'est permis à aucun des Lampsacénois de se trouver. Depuis, la guerre étant contre eux, il avint aussi que Stésagoras trépassa sans lignée, d'un coup de hache qu'il reçut en la tête, dans le Prytanée, par un fugitif qui contrefaisait d'avoir abandonné les siens, combien qu'à la vérité il était plus qu'ennemi.

39. Stésagoras allé de vie par mort, les Pisistratides envoyèrent au Chersonèse Miltiade, fils de Cimon, frère de feu Stésagoras, pour prendre le maniement des affaires. Il avait fait beaucoup de services à la ville d'Athènes, comme si les Athéniens ne fussent coupables de la mort de son père Cimon, laquelle je déclarerai en autre lieu [1] comme elle avint. Miltiade, arrivé au Chersonèse, se tint enfermé et ne bougea de la chambre pour pleurer et honorer la mort de son frère Stésagoras : de quoi avertis les Chersonésites, tous les magistrats et gouverneurs des villes s'assemblèrent, et se vinrent présenter pour faire deuil de la mort de Stésagoras, lesquels tous il fit constituer prisonniers, et par ce moyen domina le Chersonèse, tenant pour sa garde cinq cents auxiliaires. Il épousa la fille du roi de Thrace, nommé Hégésipyle.

40. Ainsi Miltiade, fils de Cimon, entra au Chersonèse comme homme nouveau; au moyen de quoi il se trouva tôt après plus en affaires qu'à son avénement : car au troisième an, les Scythes nomades le chassèrent, lesquels provoqués et irrités par le roi Daire, s'assemblèrent et marchèrent jusqu'au Chersonèse. Miltiade n'attendit leur venue, mais se retira du Chersonèse tant qu'ils en furent partis, et derechef le remenèrent les Dolonçois. Ceci donc avint au troisième an de son règne, avant les affaires qui depuis l'enveloppèrent.

41. Il eut avertissement que les Phéniciens étaient en Ténédos, et par ce fit charger tous ses meubles dans cinq galères et prit la route d'Athènes. Mais s'étant embarqué en la ville de Cardie, et faisant voile par le golfe Noir en côtoyant le Chersonèse, les Phéniciens assaillirent ses vaisseaux, dont il

[1] Voyez plus loin, 103.

sauva les quatre en Imbre, et le cinquième, duquel était chef Métioche, son fils aîné d'une autre femme que de la fille d'Olore, roi de Thrace, fut si vivement poursuivi, qu'il fut pris, et Métioche avec. Les Phéniciens entendant qu'il était son fils, l'envoyèrent au roi, estimant qu'ils lui feraient grand plaisir, pour cause que Miltiade parmi les Ioniens avait opiné qu'ils devaient écouter les Scythes, quand ils les prièrent de rompre le pont et de se retirer [1]. Toutefois quand les Phéniciens eurent mené Métioche, Daire ne lui fit nul mauvais traitement, mais au rebours lui donna de grands biens, maison, terres et seigneuries, ensemble lui fit épouser une femme perse, de laquelle il eut enfants qui furent tenus pour vrais Perses. Miltiade, parti d'Imbre, arriva à Athènes.

42. Or, cette année les Perses ne firent entreprise qui tendît à dommager les Ioniens, ains leur furent toutes choses gracieuses et avantageuses. Cette année pareillement Artapherne, gouverneur de Sardis, manda aux ennemis qu'ils lui envoyassent ambassadeurs, et contraignit les Ioniens d'appointer et accorder les uns avec les autres, afin que plus ne se portassent dommage en pillant et butinant les biens les uns des autres. A ce moyen, il fit mesurer leurs terres par parasanges, qui valent trente stades, et la mesure faite il imposa tribut à chacun en son regard. Lequel est depuis cette heure-là jusqu'à ce jour perçu selon l'ordonnance dudit Artapherne, et furent presque taxés au prorata du tribut qu'ils payaient auparavant. Par ce moyen ils demeurèrent paisibles et sans aucun différend.

43. Sur la primevère, le roi ayant révoqué les chefs de ses armées, Mardonius, fils de Gobryas, se rendit en la mer Méditerrane, menant avec soi grand exercite, tant pour mer que pour terre. Il était jeune prince, et nouvellement avait épousé une des filles du roi, nommée Artozostre. Quand il fut arrivé en Cilicie avec son armée montant sur mer, il entra dans la capitanesse [2] et se mit à la voile avec les autres vaisseaux. Pareillement les conducteurs de l'armée de terre tirèrent avec leurs gens droit à l'Hellespont. Quand Mardonius eut navigué toute la côte de l'Asie et fut arrivé en Ionie,

[1] Voyez liv. IV, 133, 136. — [2] Galère capitane.

il fit chose que doivent trouver étrange les Grecs, qui ne croient point qu'en l'assemblée des sept seigneurs [1] Otanès déclarât, pour son opinion, que le gouvernement de démocratie devait être introduit parmi les Perses : car à son arrivée il destitua tous les potentats d'Ionie, établissant démocraties et communautés par les villes, puis tira vers l'Hellespont. Si l'armée de mer était grosse, quand celle de terre fut arrivée elle ne se trouva pas moindre : toutefois tout s'embarqua, et, ayant traversé l'Hellespont, marchèrent par l'Europe s'acheminant vers Érétrie et Athènes, sur lesquelles ils fondaient l'occasion de leur voyage, jaçoit qu'ils étaient bien délibérés prendre des villes grecques le plus qu'ils pourraient.

44. Avec cette délibération ils assaillirent Thase par mer, laquelle ils eurent à leur discrétion, sans que jamais homme fît semblant de hausser la main contre eux. En terre, outre les autres nations jà asservies, ils asservirent les Macédoniens : car jà ils tenaient sous leur main toutes les nations qui sont parmi les Macédoniens. De Thase ils tirèrent avant leur armée de mer, naviguant terre à terre jusqu'à Acanthe, au partir de laquelle ils se trouvèrent entour le mont Athos, où la tramontane leur fut si forte et si violente, qu'elle contraignit la grande part des vaisseaux donner contre le roc de la montagne si rudement, que trois cents, comme l'on dit, y furent fracassés, ouverts et péris, et plus de vingt mille hommes perdus : car, à cause que la mer est, environ cette montagne, pleine de bellues, les hommes étaient ravis et engloutis par icelles. Les uns étaient jetés et froissés contre les rochers, les uns parce qu'ils ne savaient noyer [2] allaient à fond, et les autres étaient troncés de froid. Ainsi se portèrent les affaires de cette armée.

45. Mardonius étant campé en Macédoine avec son armée de terre, les Brygois, qui sont Thraces, le vinrent escarmoucher de nuit, et lui donnèrent telle camisade [3], qu'ils firent mourir grand nombre des siens, et lui-même fut blessé, mais nonobstant ils n'évitèrent la servitude des Perses : car Mardonius ne partit de ces pays-là qu'il ne les eût tous mis en l'obéissance du roi. Depuis il se retira par ses brisées, à cause

[1] Voyez liv. III, 80. — [2] Nager. — [3] Attaque de jour ou de nuit.

de la grande plaie que les Brygois avaient faite à son armée de terre, à raison aussi du grand bris et du fortunal[1] qui avait couru à celle de mer ès environs du mont Athos. Ayant donc cette expédition assez mal fait ses besognes, retourna en Asie.

46. Au second an d'après, Daire, entendant par les voisins des Thasiois qu'ils se voulaient rebeller, envoya un héraut leur intimer qu'ils abattissent leur muraille, et envoyassent leurs vaisseaux de mer en Abdère : car, quand ils avaient été assiégés par Histiée, Milésien, à cause que leur revenu était fort grand, ils n'avaient épargné deniers à faire bâtir longs vaisseaux, remparer et fortifier leur ville. Leur revenu consistait tant au trafic de terre ferme comme en certaines minères qu'ils avaient, dont la mine d'or[2] leur pouvait valoir par chacun an quatre-vingts talents, et leur bourse de ville un peu moins. Certainement les deux étaient si grands que, s'ils eussent été exempts de tribut, il leur pouvait revenir par chacun an, de terre ferme et des minères, deux cents talents, ou bien trois cents; mais c'était pour le plus.

47. Moi-même j'ai vu ces minères, qui étaient beaucoup plus admirables que celles que trouvèrent les Phéniciens, qui habitèrent et peuplèrent l'île, et prit nom de Thase Phénicien. Ces minères des Phéniciens sont entre deux places nommées Énvres et Cényres, où une grande montagne, qui est à l'opposite de la Samothrace, fondit, tant elle était fouillée et creusée. Et cela est ainsi.

48. Les Thasiois, obéissant au commandement du roi, abattirent leur muraille et envoyèrent tous leurs vaisseaux à Abdère. Depuis, Daire, voulant sonder les Grecs et sentir quelle volonté ils avaient, ou de se défendre contre lui, ou de se rendre, envoya hérauts leur demander en son nom terre et eau; ensemble dépêcha vers les villes maritimes qui lui étaient tributaires à ce qu'elles eussent à lui bâtir vaisseaux longs et autres pour porter les chevaux.

49. A quoi les villes ne firent faute. Plusieurs Grecs de terre ferme accordèrent aux hérauts ce que demandait leur

[1] Ouragan. — [2] Le texte désigne nommément la mine de Scapté-Hylé, ville de la Thrace.

roi; si firent les Éginètes entre les isolans : de quoi les Athéniens leur surent fort mauvais gré, tellement que de primesaut ils leur coururent sus, pensant, à cause de la proximité, qu'ils s'étaient rendus aux Perses, afin de leur venir faire la guerre quand et iceux Perses; et, aises d'avoir cette occasion contre les Éginètes, allèrent en Sparte les blâmer de ce qu'ils avaient fait, disant qu'ils avaient trahi toute la Grèce.

50. Cléomène, fils d'Anaxandride, roi des Spartiates, entendant cette accusation, passa en Égine pour savoir qui étaient les plus coupables de ce fait, et, se mettant en effort de les prendre, se présenta à lui un Éginète nommé Crius, fils de Polycrite, lequel lui dit qu'il se trouverait mal s'il emmenait pas un des Éginètes, et qu'il faisait ces choses sans le consentement des Spartiates, étant corrompu par la pécune des Athéniens; autrement, qu'il fût venu accompagné de l'autre roi pour les prendre. Il usa de ces termes suivant une missive qu'il avait reçue de Démarate. Quand Cléomène fut sur son partement d'Égine, il lui demanda son nom, et il lui dit ce qu'il en était. Cléomène redoubla : « Crius[1], c'est-à-dire mouton, arme hardiment tes cornes, car tu es assuré que malencontre te viendra heurter. »

51. Ce temps pendant Démarate, fils d'Aristodème, était en Sparte, blâmant le voyage de Cléomène. Vrai qu'il était aussi roi des Spartiates, mais il n'était de telle maison que Cléomène, encore que la sienne ne fût autrement inférieure, sinon que celle d'Eurysthène, pour être plus ancienne, était plus honorable, bien que tous deux étaient issus de même souche.

52. Car les Lacédémoniens, n'accordant à aucun écrivain, disent qu'Aristodème, roi fils d'Aristomaque, de qui le père, nommé Cléodée, était fils de Hylle, les amena en la terre où ils sont aujourd'hui, et toutefois ils n'étaient point ses enfants. Trop bien que non longtemps après sa femme, qui avait nom Argie, fille, comme ils disent, d'Anthésion, fils de Tisamène, qui eut père Tersandre, fils de Polynice, lui fit deux enfants bessons[2]; mais, après avoir reçu d'elle ce présent,

[1] Κριὸς, en grec, signifie bélier. — [2] Jumeaux.

une maladie le fit mourir. Les Lacédémoniens qui étaient pour lors s'assemblèrent en conseil pour, en suivant la loi, établir roi l'aîné des deux; mais ils ne surent lequel choisir, à cause qu'ils étaient fort semblables de visage et de grandeur. Par quoi, avant que procéder outre, ils s'adressèrent à la mère, laquelle dit pareillement qu'elle ne pouvait discerner leur aînesse, combien que trop mieux savait qu'elle ne disait; mais elle désirait que tous deux fussent rois. Si demeurèrent les Lacédémoniens confus, et par ce envoyèrent en Delphi demander comment ils se devaient gouverner en cet affaire. Pythie leur manda qu'ils déclarassent tous les deux enfants rois, mais que plus ils honorassent l'aîné. Cette réponse ne les mit en moindre perplexité qu'ils étaient auparavant; mais un Messénien, nommé Panitès, leur conseilla de prendre garde quel des deux la mère laverait et allaiterait le premier, et si elle continuait ce faire, qu'ils se tinssent certains d'avoir trouvé ce qu'ils cherchaient. Mais au cas qu'elle variât et prît tantôt l'un et tantôt l'autre premier, que lors ils devaient assurément croire qu'elle, non plus qu'eux, ne savait qui était l'aîné, et leur convenait chercher autre voie pour avérer la chose. Suivant le conseil du Messénien, les Lacédémoniens prirent garde à qui la mère ferait l'honneur de laver et allaiter premier, sans qu'elle sût à quelle fin elle était ainsi épiée. Ils prirent donc d'entre ses mains celui qu'elle honora de primorité, comme qui était véritablement l'aîné, et le firent nourrir en la maison de ville, lui imposant nom Eurysthène, et au puîné Proclès. Parvenus en âge virile, ils disent qu'ils discordèrent toute leur vie, et que leurs hoirs et successeurs ont continué de semblable.

53. Les Lacédémoniens sont seuls des Grecs qui disent ces choses; mais je m'en vais écrire ce qu'en disent tous les Grecs en général, lesquels, à la vérité, en devisent très-bien, disant que ces rois doriens, jusqu'à Perséus, fils de Danaé, engendré d'un dieu, ont été Grecs, et que, dès lors, ils étaient tenus pour Grecs. J'ai dit jusqu'à Perséus, sans reprendre la chose plus haut, pour autant qu'à Perséus n'est donné père portant nom d'homme mortel, comme à Hercule est donné Amphitryon. Par quoi, à parler droitement des

choses, mon dire est bien limité jusqu'à Perséus, commençant à Danaé, fille d'Acrisie : car, en comptant toujours en arrière les prédécesseurs rois, il se trouverait que les souverains des Lacédémoniens ont été nés et natifs d'Égypte.

54. Et voilà comment les Grecs généalogisent en cet endroit. Mais, selon que disent les Perses, étant icelui Perséus Assyrien, il se fit Grec, et non ses ancêtres. Et les Grecs tiennent que les ancêtres d'Acrisie n'appartenaient en rien à Perséus, mais furent Égyptiens.

55. Et à tant soit dit de ces choses, desquelles je me déporte, à raison que par autres a été dit que ces plus anciens rois ont été Égyptiens reçus à tenir les royaumes des Doriens. Je ferai seulement mention des choses que les autres n'ont point comprises en leurs écrits.

56. Or, les Spartiates ont donné ces prééminences et autorités à leurs deux rois : savoir est de tenir le pontificat de Jupiter Lacédémonien et celui de Jupiter Céleste; davantage, de pouvoir mener la guerre en tel pays que bon leur semble, sans que nul des Spartiates ose contrevenir, sur peine d'être tenu profane et exécrable; plus, que, marchant en guerre, ils vont les premiers et retournent les derniers. En après, ils ont cent hommes pour leurs gardes. Item, s'ils sortent du royaume, ils peuvent immoler et sacrifier tant de bêtes qu'il leur plaît, dont les peaux à eux appartiennent. Et voilà quant à ce qui concerne le fait de guerre.

57. Les priviléges qu'ils ont en temps de paix sont ceux-ci. Ès sacrifices que font les citoyens, les rois sont premiers assis au banquet, et commence le service par leur bout, ensemble leur est présenté de toutes viandes deux fois autant qu'aux autres assistants. Ils ont, outre plus, prééminence de faire les effusions de vin tant ès sacrifices qu'ès traités et confédérations, et à eux appartiennent les peaux des bêtes immolées. Davantage, le premier et septième jour de chacun mois leur est délivrée à tous deux, aux dépens du public, une victime saine et entière pour sacrifier à Apollo, avec une mine de farine et une quarte de vin à la mesure du pays. Ils ont pareillement les premiers lieux à part en tous jeux et

ébattements qui se font. Plus, il leur est loisible d'établir tels qu'il leur plait pour recevoir les étrangers qui viennent vers eux. Ils peuvent aussi élire chacun un Pythien pour aller vers l'oracle de Delphi, lequel est nourri avec eux aux dépens de la république. Si les rois ne se trouvent au repas, on leur envoie à chacun en leur logis un quart de farine et un poçon[1] de vin; mais s'ils comparent[2], le double leur est baillé. Et le même honneur leur est fait s'ils sont invités par les simples bourgeois. Ils sont tenus prendre garde aux pronostics et présages qui aviennent, et en faire participants leurs Pythiens; mais à rendre et ordonner justice, ils sont seuls en ce cas. Ils marient la fille héritière, si le père est négligent de ce faire. Ils ordonnent de l'entretenement[3] et réparation des chaussées et chemins publics; et si aucun veut adopter quelque personne, il faut que ce soit devant eux. Plus, ils se trouvent au conseil, qui se tient par vingt et huit personnages anciens, et, en leur absence, les deux qui plus leur sont proches jettent deux ballottes outre la troisième, qui est la leur.

58. Ces prééminences donnent les Spartiates à leurs rois tant qu'ils vivent, et, après la mort, ils leur font les honneurs qui suivent. Courriers vont porter et noncer la mort par tout le Lacédémon, laquelle entendue, les femmes tournoient toutes les rues des villes avec chaudières qu'elles sonnent; et, faisant ce tintamarre, faut que de chacune maison deux personnes non serves, homme et femme, se souillent en signe de deuil; autrement, grandes peines sont ordonnées aux défaillants. Ainsi, les Lacédémoniens observent même coutume que les barbares de l'Asie et plusieurs autres nations en la mort de leurs rois : car il faut que tous les amis du Lacédémonien, qui sont réputés pour voisins des Spartiates, se trouvent à ces funérailles. Quand plusieurs milliers de ces voisins, des Hilotes et des Spartiates mêmes se sont assemblés, tant hommes que femmes, tous pêle-mêle, ils se taillent et découpent le front, et avec cris et lamentations infinies regrettent leur roi, disant toujours que le dernier est

[1] Pot, tasse, coupe. Le grec dit une cotyle. — [2] Comparaissent, sont présents. — [3] Entretien.

le meilleur qu'ils eurent onque. Et si avient que le roi meure en la guerre, ils portent son effigie parmi la ville sur un lit d'honneur, et dix jours suivants, après la sépulture et l'enterrement fait, les boutiques sont fermées, la justice cesse et le conseil, demeurant tous en deuil.

59. Ils accordent presque avec les Perses en une autre chose, d'autant que le succédant roi remet et donne toutes dettes qui lui sont dues et à la communauté, au jour du trépas du feu roi; et le nouveau roi des Perses, à son avénement, donne à toutes les villes le tribut qu'elles devaient à l'heure que le prédécesseur roi est allé de vie par mort.

60. Les Lacédémoniens conviennent aussi avec les Égyptiens en ce que les enfants des trompettes, ménétriers et cuisiniers des rois succèdent aux états de leurs pères, tellement que cuisinier engendre cuisinier, ménétrier ménétrier, et trompette trompette; ni autres, pour excellents qu'ils soient en ces arts, peuvent envier sur eux, mais sont entretenus et continués ès états de leurs pères. Et voilà comment ils se gouvernent en toutes ces choses.

61. Tandis que Cléomène était en Égine, travaillant pour le bien de toute la Grèce en général, Démarate le blâmait et accusait, non qu'il le fît pour l'amour des Éginètes, mais par envie et malveillance. Cléomène, retourné d'Égine, avisa de moyen pour le priver du royaume, et voici qu'il allégua contre lui. Régnant Ariston en Sparte, et ayant épousé deux femmes desquelles il n'avait point d'enfants, ne voulant toutefois penser que la faute vînt de lui, épousa la troisième par façon qui fut telle. Sur tous ses citoyens il s'accointait fort d'un personnage moult bien voulu en Sparte, et qui avait une fille trop plus belle que nulle autre de la ville, laquelle de très-laide était ainsi devenue très-belle par le moyen de sa nourrice, qui, la voyant de forme si désagréable et malséante à fille de maison, et davantage que ses père et mère en étaient fort déplaisants, connaissant toutes ces choses, s'avisa de porter l'enfant par chacun jour au temple d'Hélène, qui est en un lieu nommé Thérapné, au-dessus du temple d'Apollo; et, l'ayant apportée au temple, demeurait devant l'image de la déesse, lui priant de délivrer l'enfant de sa lai-

deur. Un jour, au sortir du temple, on dit qu'une femme lui apparut, laquelle lui demanda qu'elle portait en ses bras; et elle répondit que c'était un enfant. La femme la pria de lui montrer, mais elle fut refusante, à raison qu'il lui avait été défendu par les père et mère de ne la montrer à personne. La femme lui dit absolument qu'il fallait qu'elle lui montrât. Voyant la nourrice le désir qu'elle avait de la voir, lui montra, et elle mit la main sur la tête de l'enfant, en la flattant et caressant; puis dit à la nourrice qu'elle la verrait la plus belle qui fût en Sparte. Et depuis ce jour commença se perdre et déchoir le visage qu'elle portait. Venue en âge nubile, Agète, fils d'Alcide, qui était ami d'Ariston, l'épousa.

62. Mais l'amour d'elle émut tellement Ariston, qu'il usa de cette finesse endroit son ami. Il lui promit la chose qu'il voudrait choisir en tout son bien, moyennant que de sa part il lui ferait promesse réciproque. Agète, ne se doutant aucunement de sa femme, attendu mêmement qu'Ariston était marié, accorda marché, et jurèrent l'un à l'autre de tenir promesse. Ariston mit Agète au choix de toutes ses choses précieuses, puis lui requit la pareille, disant qu'il lui fit amener sa femme. Agète répondit qu'il lui avait accordé toutes choses, fors sa femme. Toutefois, contraint tant pour le serment qu'il avait baillé que par la fraude qui le compagnait, permit que sa femme fût baillée et délivrée à Ariston, lequel, par ce moyen, épousa sa troisième femme.

63. Peu de temps après, et n'étant encore les dix mois révolus, elle lui fit ce Démarate dont est présentement notre propos, et, séant en son trône avec les éphores, on lui vint noncer que sa femme lui avait fait un fils; mais, sachant en quel temps il l'avait épousée, après avoir compté les mois sur les doigts, répondit et jura qu'il n'était pas sien. Ces paroles ouïrent les éphores, combien que lors ils n'en firent cas. L'enfant se fit grand, et se repentit Ariston de la parole qu'il avait dite, croyant fermement que l'enfant était à lui. Et lui donna nom Démarate [1], pour cause que publiquement le peuple des Spartiates avait fait vœux et prières afin qu'il eût lignée: tant était estimé et bien voulu sur tous rois lacédémoniens.

[1] Désiré du peuple.

64. Avec le temps, Ariston alla de vie à trépas, et tint Démarate le royaume. Mais il fallait, ce semble, que les paroles qui avaient été ouïes sortir de la bouche d'Ariston lui fissent perdre le royaume, et que par icelles Cléomène trouvât moyen de le reprocher. Il avait premièrement soustrait l'armée des Lacédémoniens du temps qu'elle était en Éleusine, et de récent il n'avait moins fait, étant Cléomène passé contre les Éginètes médisants[1].

65. Pour cette cause, Cléomène se parforça d'en avoir raison, et à ces fins s'entendit avec Léotychide, qui était de même maison que Démarate, à la charge que, si le rendait roi au lieu de Démarate, il marcherait avec lui contre les Éginètes. Ce Léotychide était ennemi mortel de Démarate pour cause telle. Ayant fiancé Percale, fille de Chilon, fils de Démarmène, Démarate trouva moyen de lui faucher l'herbe sous le pied, et le frustra de son prétendu mariage en ravissant ladite Percale et la tenant pour sa femme. Ceci était cause de la haine et inimitié que portait Léotychide à Démarate, et lors il affirma par serment, à l'instance de Cléomène, que, contre tout droit de ligne et de race, Démarate régnait en Sparte, et qu'il n'était point fils d'Ariston, combien que depuis il eût tâché sauver la parole qui lui était échappée quand il lui fut noncé que sa femme lui avait fait un fils, et, après avoir supputé les mois, avait dit qu'il n'était pas à lui. Léotychide, fondé en cette parole, prouva clairement qu'Ariston n'avait point engendré Démarate, et qu'illégitimement il régnait en Sparte. Et de ce produisait pour témoins les éphores qui lors séaient auprès du roi, et avaient ouï la réponse qu'il avait faite.

66. Enfin, eux étant en cette controverse, les Spartiates furent d'avis qu'on irait en Delphi demander si Démarate était fils d'Ariston. Adonc Cléomène pourvut à son affaire, sans que Pythie se doutât en rien de lui. Il aposta un des principaux de Delphi, appelé Cobon, fils d'Aristophante, pour gagner l'abbesse des religieuses d'Apollo, nommée Périale, laquelle ferait répondre par l'oracle ce que voudrait Cléomène. A ce moyen, quand les messagers spartiates eurent

[1] Attachés au parti mède.

proposé leur question, Pythie répondit nettement que Démarate n'était point fils d'Ariston. Depuis, ces corruptions furent révélées, et fut Cobon contraint partir de Delphi, et l'abbesse Périale fut aussi privée de sa dignité.

67. Voilà l'ordre qui fut tenu pour jeter Démarate du royaume, lequel enfin se retira vers les Mèdes, à cause d'une honte qui lui fut faite en un jeu gymnique[1], où il assistait comme officier de ville, après avoir été roi. Regardant ce passe-temps, Léotychide, qui était roi en son lieu, pour se moquer de lui, envoya un des siens lui demander quel goût il trouvait d'être, après roi, monsieur l'officier. Fâché de telle parole, lui manda qu'il avait tâté des deux, et non pas lui : mais que la parole serait cause de grands biens ou de maux infinis aux Lacédémoniens. Et ce disant se couvrit le visage, et sortant du théâtre se retira en son logis, où soudain fit apprêter un bœuf. Et ce pendant manda sa mère.

68. Laquelle arrivée, il lui mit en mains des entrailles de la victime, et la supplia humblement, disant : « Je vous requiers, madame, par Jupiter Domestique et par les autres dieux auxquels je touche présentement, me faire ce bien de me dire à la vérité, et sans rien déguiser, qui est mon père : car Léotychide, ès disputes que nous avons eues ensemble, a allégué que vous vîntes grosse avec le feu roi Ariston; mêmes, aucuns mettant en avant propos trop plus étrange, on dit que vous vous trouvâtes en la compagnie d'un muletier, et que je suis fils de lui. Pourtant, madame, je me présente ici à vous devant les dieux, vous suppliant me dire vérité : car, si vous avez fait ce que l'on dit, vous n'êtes pas seule à ce gâteau, mais avez beaucoup de compagnes. Au reste, le bruit est commun en Sparte qu'Ariston était inhabile pour engendrer; autrement, que ses premières femmes n'eussent failli à lui faire des enfants. »

69. Ainsi parla Démarate à sa mère, laquelle lui répondit : « Monsieur mon fils, puisque, avec si grandes prières, me requérez vous dire vérité, je vous promets que je vous vais déclarer la chose telle qu'elle est au vrai. Quand Ariston m'eut épousée, la troisième nuit après la première, un fan-

[1] C'étaient les gymnopédies ou luttes d'enfants nus.

tôme se présenta à moi tout semblable à Ariston, lequel, ayant pris ma compagnie, me mit au chef les couronnes qu'il portait, et s'en alla. Tantôt après, vint Ariston, lequel, me voyant ces couronnes en la tête, me demanda qui me les avait données, et je lui répondis que ce avait-il été. Il le nia, mais je lui en fis grand serment, lui disant qu'il avait tort de le nier, attendu que peu auparavant il était venu vers moi, et après avoir pris ma compagnie m'avait donné les couronnes. Oyant le serment que je lui faisais, se douta que c'était ouvrage de quelque dieu, et, suivant l'opinion qu'il en conçut, fut trouvé que les couronnes étaient parties de la sépulture héroïque qui est joignant la porte du palais appelée la sépulture d'Astrabace, et les devins ont dit le pareil que c'était icelui même héros Astrabace qui était vers moi venu. Et voilà, monsieur, comment il est de tout ce que vouliez ouïr : car la nuit propre que je vous ai dit je devins grosse de vous. Et quant au point dont vous battent vos ennemis, alléguant, quand on rapporta à Ariston que vous n'étiez né, qu'il répondit, plusieurs l'écoutant, que vous n'étiez point à lui, à cause que dix mois n'étaient encore accomplis, ils doivent penser que cette parole lui échappa par ne connaître telles choses : car on sait assez que les femmes font les enfants souvent à sept et à neuf mois, et ne vont toutes jusqu'à dix. Et de votre part assurez-vous que vous êtes du septième : car Ariston connut tôt après qu'il avait jeté la parole indiscrètement. Pourtant ne recevez autre propos quant à votre génération, et vous suffise que vous en avez ouï à la vérité tout ce qui en est. Au demeurant, laissez à la femme de Léotychide et des autres, qui parlent du muletier, leur engendrer enfants de telle sorte de gens. »

70. Ainsi parla la mère de Démarate, lequel, ayant le tout entendu, se conseilla avec soi, et, ayant fait provision pour son voyage, s'achemina en Élide, faisant semblant d'aller en Delphi demander l'oracle. Les Lacédémoniens eurent soupçon qu'il s'en voulait fuir, et par ce le poursuivirent; mais il était jà passé d'Élide en Zacynthe. Toutefois, ils firent si bonne diligence qu'il fut atteint, lui et ses gens. Depuis (car les Zacynthiens ne voulurent permettre qu'il fût

emmené), il passa en Asie vers le roi Daire, lequel le reçut magnifiquement, et lui donna villes, terres et possessions. Ainsi Démarate se retira en Asie, ayant eu telle fortune que nous avons dite, combien qu'il avait relui parmi les Lacédémoniens par plusieurs bons actes et conseils, et même en ce qu'il avait emporté le prix du curre quadrigaire[1], ce qui n'était onque avenu à roi de Sparte.

71. Démarate chassé, Léotychide fut roi, et eut un fils nommé Zeuxidème, que les aucuns des Spartiates appellent Cynisque. Ce Zeuxidème ne fut point roi de Sparte, et mourut avant son père, laissant néanmoins un fils de son corps nommé Archidème. Léotychide, voyant qu'il avait perdu son fils, convola en secondes noces avec Eurydame, sœur de Ménie, fille de Diactoris, de laquelle il n'eut aucun enfant mâle, mais eut une fille nommée Lampito, laquelle il fit épouser audit Zeuxidème, son fils.

72. Il ne vieillit point en Sparte, et paya cette vengeance à Démarate. Ayant conduit une armée de Lacédémoniens en Thessalie, et lui étant loisible de mettre tout le pays en ses mains, se laissa corrompre, et prit grand somme de deniers, tellement qu'en son camp propre il fut surpris tenant en chacune main argent qu'il comptait : à raison de quoi il fut tiré en jugement, mais il trouva moyen de s'absenter. Sa maison fut rasée et fuit en Tégée, où il fina ses jours.

73. Or, toutes les choses qui suivent avinrent aussi par succession de temps. Quand la poursuite faite contre Démarate eut trouvé issue selon que désirait Cléomène, soudain il prit avec soi Léotychide, et tira contre les Éginètes, fort irrité contre eux à cause de l'injure qu'ils lui avaient faite. Les Éginètes, avertis que les deux rois marchaient ensemble contre eux, ne furent d'avis de leur venir au-devant ne faire résistance. Ainsi les rois choisirent dix des plus apparents d'entre eux, tant pour les richesses que pour la race, entre lesquels étaient Crius, fils de Polycrite, et Casambe, fils d'Aristocrate, lesquels ils emmenèrent. Ces dix avaient toute puissance parmi les Éginètes, et pour ce furent emmenés et baillés par dépôt aux Athéniens, qui étaient grands ennemis des Éginètes.

[1] Char à quatre chevaux.

74. Après ces exploits la fraude de Cléomène contre Démarate fut découverte, et par ce, redoutant les Spartiates, secrètement tira en Thessalie, et de là arriva en Arcadie, où il brassa plusieurs nouveautés, incitant les Arcades contre Sparte, et leur faisant faire serment de le suivre partout où il les mènerait. Mêmement, il avait proposé conduire plusieurs des capitaines arcades en la ville de Nonacris pour les faire jurer par l'eau de Styx. Les Arcades disent qu'en cette ville est l'eau de Styx sortant d'un rocher en peu d'abondance, et est reçue dans un bassin entouré de murailles. Nonacris, où est la fontaine, est ville d'Arcadie près Phénéon.

75. Les Lacédémoniens, avertis des entreprises de Cléomène, eurent crainte et lui mandèrent qu'il retournât régner sur eux comme auparavant. Étant de retour, incontinent il tomba en une manie, comme celui qui était dès auparavant tout furieux. A tous qu'il rencontrait il donnait de son sceptre sur le nez : à l'occasion de quoi et qu'il était ainsi blessé de l'esprit, ses parents et amis le lièrent en un cep de bois. Se trouvant ainsi lié et n'ayant avec soi qu'un seul garde, il lui demanda sa dague, et lui refusant du commencement, le menaça tellement, que, craignant le garde ses menaces, car il était un esclave, lui bailla sa dague. Cléomène tenant le glaive, commença se mutiler et couper gros morceaux de sa chair depuis le gras de la jambe jusqu'au genou, et depuis le genou jusqu'au haut des cuisses et des hanches, en sorte que, parvenu jusqu'au ventre, le pourfendit et détailla comme le reste, et se fit piteusement mourir. La pluralité des Grecs tient que ce fut à cause qu'il avait corrompu Pythie pour la faire parler au désavantage de Démarate. Les Athéniens sont seuls disant que ce fut à raison que lui, étant entré avec son armée en Éleusine, il avait pillé le temple des dieux. Les Argives veulent maintenir, de leur part, que ce fut pourautant qu'il tira du temple les Argives qui avaient fui le jour de la bataille, et leur fit tailler les têtes, ensemble parce qu'il avait avec contemnement[1] mis le feu dans une touche[2] de bois sacré.

76. Car demandant l'oracle en Delphi, il lui avait été répondu qu'il prendrait Argos : pourautant, quand il fut arrivé

[1] Mépris. — [2] Petit bois de haute futaie.

sur le fleuve Érasine, qui coule, comme l'on dit, du lac Stymphale, lequel se cache dans une ouverture de terre, puis se vient remontrer en Argos, et là son eau est appelée le fleuve Érasine : quand Cléomène, dis-je, fut arrivé sur ce fleuve, il lui immola et fit sacrifice, parce qu'il ne coulait assez fort ne assez plein pour passer son armée, et dit qu'il lui savait bon gré qu'il ne trahissait point les siens, mais ce ne fut au bien grand avantage des Argives : car, après qu'il eut jeté son armée outre, il la mena en Tyrée, où, ayant immolé un taureau à la mer, il s'embarqua et navigua la route de Tirynthe et Nauplie.

77. Les Argives avertis se mirent incontinent à la voile pour aller secourir ces places, et, descendus à terre près Tirynthe, en un lieu nommé Sépie, se campèrent à l'opposite des Lacédémoniens ne craignant venir au combat, moyennant qu'ils ne fussent point surpris : car, sur l'entreprise de ce voyage, il leur avait été répondu un oracle commun à eux et aux Milésiens disant ainsi :

Quand la femelle au mâle donnera
La chasse rude, et l'honneur gagnera
D'avoir vaincu, plusieurs dames argives
En pleurs rendra dolentes et pensives :
Si que diront les hommes à venir :
« Le fier serpent devait ainsi finir. »

Toutes ces choses avenues donnèrent crainte aux Argives, et conclurent se servir de la trompette des ennemis, en sorte que, quand il se ferait quelque cri parmi l'ost [1] des Lacédémoniens, eux, de leur part, obéiraient comme les Lacédémoniens propres.

78. Cléomène, averti de ce vouloir, fit signifier aux siens que, quand la trompette sonnerait pour le dîner, chacun se mît en armes pour aller trouver les Argives. Ce qui fut fait, et vinrent surprendre les Lacédémoniens à table, desquels fut tué grand nombre, et beaucoup plus furent assiégés dans la forêt sacrée à leur dieu Argos, en laquelle ils s'étaient retirés comme en lieu de franchise.

79. A quoi voici comment besogna Cléomène. Il avait en son camp quelques Argives qui s'étaient venus rendre à lui :

[1] Armée.

il apprenait d'eux les noms des autres, et envoyait un trompette les appeler dans la forêt de franchise, promettant les quitter pour la rançon, qui, par tout le Péloponèse, est taxée pour chacun prisonnier à deux marcs d'argent. Avec cette façon d'appeler, Cléomène fit mourir jusqu'à cinquante Argives; ne pouvant connaître ceux de la forêt ce qui était fait de leurs compagnons, au moyen de l'épaisseur du bois, tant que l'un d'eux, monté en un arbre, connut comment on y procédait, et par ce plus ne sortirent à l'appel de la trompette.

80. Adonc Cléomène commanda à ses soldats de porter fagots, bourrées et feurre[1] entour la forêt, et étant obéi y fit mettre le feu. La forêt allumée, il demanda aux fugitifs des Argives à quel dieu elle était consacrée, et il lui fut répondu que c'était au dieu Argos. Écoutant cette parole, jeta un grand soupir, en disant : « Ah! seigneur dieu Apollo, vous m'avez grandement abusé, me disant que je prendrais Argos; car je me doute bien que votre oracle est accompli. »

81. A cette exclamation, il donna congé à la grande part de son armée et la renvoya en Sparte. Il retint seulement mille hommes des plus vaillants, et s'en alla sacrifier au temple de Juno; mais voulant ce faire, il fut empêché par le sacrificateur, qui lui dit qu'il n'était loisible à homme étrange de sacrifier léans. Pour cette cause, Cléomène commanda qu'il fût tiré de l'autel et qu'on lui donnât les étrivières, et cependant il sacrifia.

82. Ces choses par lui faites, il reprit le chemin de Sparte, où, étant de retour, ses ennemis lui dressèrent sous main une accusation devant les éphores, disant qu'il avait été corrompu par dons et présents, et qu'à cette cause il n'avait pris Argos, bien que tout facile lui était. Répondant, s'il parla vérité ou non, je n'en puis sûrement affirmer : bien dit-il que, quand il eut pris la forêt sacrée au dieu Argos, il lui tomba en l'esprit que l'oracle était accompli. Au moyen de quoi il estima qu'il n'était juste ne raisonnable de faire aucun effort contre la ville avant qu'il eût sacrifié, et appris si le dieu permettrait qu'elle fût prise, ou bien si l'empêcherait. Mais que, lui sacrifiant au temple de Juno, un brandon de feu sortit des

[1] Paille.

tetins de l'image; en quoi il connut certainement qu'il ne prendrait point la ville. Trop bien si le feu fût parti de la tête de l'image, il se fût assuré de la ville et du château : mais, étant sorti des tetins, disait qu'il s'était totalement gouverné selon la volonté du dieu. Les Spartiates trouvèrent ce langage vraisemblable, et fut absous Cléomène de la corruption dont l'accusaient ses ennemis.

83. Or, la ville d'Argos se trouva tellement dépourvue d'hommes, que les serviteurs de léans prirent le gouvernement des affaires, et tinrent les états et offices de ville jusqu'à ce que les enfants de ceux qui étaient morts en la guerre furent parvenus en âge. Lesquels s'étant recouvrés se remirent en Argos et en jetèrent les serviteurs, combien toutefois qu'ils avaient gagné Tirynthe à la pointe de l'épée, et le tinrent tant qu'ils eurent paix et amitié avec les Argives. Mais quand un devin d'Arcadie, nommé Cléandre, de race Phigalée [1], fut venu vers eux, il leur conseilla de se jeter sur leurs maîtres, et depuis cette heure ils eurent longtemps la guerre les uns contre les autres, et les Argives furent fort empêchés à les dompter.

84. Pour les causes susdites, les Argives disent que Cléomène devint furieux et mourut piteusement : toutefois les Spartiates soutiennent qu'il ne fut jamais ainsi mélancolique. Trop bien que, par avoir hanté les Scythes, il devint grand buveur, et ne trempait point son vin, dont il se trouvait souvent surpris et tout hors de soi. Ces Scythes nomades, depuis que Daire entra en leur pays, eurent toujours envie de se venger, et à ces fins envoyèrent en Sparte pour prendre ligue et confédération avec les Lacédémoniens, donnant à entendre qu'eux, de leur part, essayeraient de se jeter en la Médie par les confins du fleuve Phasis, et que les Spartiates, après s'être rendus en Éphèse, marcheraient outre par le continent de l'Asie, et enfin se rencontreraient les uns les autres. Ils disent que les Scythes étant venus pour ce trafic, Cléomène se trouva souvent en leur compagnie, et plus que ne lui était besoin, tant qu'il apprit d'eux à boire excessivement, qui fut cause de l'estimer furieux. Et de là est que, quand ils veulent boire

[1] Le texte dit né à Phigalia : c'était une ville d'Arcadie.

sans eau et d'autant, ils disent : « *Scythison* », c'est-à-dire : « Bois à la scythique. » Ainsi devisent les Spartiates de leur roi Cléomène. Quant à moi, je ne trouve autre chose en tout son fait, sinon que de soi-même il a vengé Démarate.

85. Les Éginètes, avertis de sa mort, envoyèrent en Sparte faire grande clameur sur Léotychide, à cause des otages, qui étaient détenus en Athènes. Les Lacédémoniens, assemblés en leur conseil, dirent que les Éginètes étaient intéressés, et ordonnèrent que Léotychide leur serait délivré en personne pour le mener à Athènes en lieu de ceux qui tenaient otages. Les Éginètes voulaient fournir à cette ordonnance, quand un personnage fort honorable entre les Spartiates, nommé Théaside, fils de Léoprépès, leur dit : « Que pensez-vous faire, messieurs les Éginètes; voulez-vous emmener le roi des Spartiates, encore qu'ils vous l'aient livré? Si aujourd'hui, par mal talent [1], ils l'ont ainsi condamné, donnez-vous garde, si faites la folie, que ci-après ils n'aillent ruiner du tout et saccager votre île. » Les Éginètes, écoutant ces mots, lâchèrent Léotychide et composèrent avec lui que, tantôt après eux, il se rendrait en Athènes et leur ferait rendre leurs hommes.

86. Léotychide arrivé requit aux Athéniens qu'ils voulussent rendre les otages; mais, pour le peu de vouloir qu'ils avaient de ce faire, ils traînèrent la chose avec excuses et remises, alléguant qu'ils étaient deux rois présents à bailler les otages, et partant n'était raisonnable de les rendre à l'un sans l'autre; bref, ils ne savaient parler de rendre. Léotychide leur dit : « Messieurs d'Athènes, votre plaisir soit fait. Toutefois, si vous rendez les otages, vous ferez chose due par toute voie de droit et équité : autrement, vous ferez le rebours. Et je vous veux conter chose qui est avenue en Sparte touchant un dépôt. Nous disons léans que, environ trois âges avant moi, était en Lacédémone Glaucus, fils d'Épicydide, personne excellente en toutes choses, mais principalement estimée pour son équité sur tous les hommes qui habitaient Lacédémone. Il avint par temps qu'un Milésien arriva en Sparte pour communiquer avec lui, lequel lui usa de ce préambule : « Seigneur, il n'est rien plus vrai que je suis Mi-

[1] Mauvais vouloir.

» lésien, et suis expressément venu par deçà, afin de recevoir » de vous quelque scintille[1] et influence de la grande justice » et équité dont vous êtes renommé, non-seulement en toute » la Grèce, mais aussi en Ionie. Qui m'a été cause de me ar- » raisonner moi-même, voyant qu'Ionie incessamment balance » entre périls et hasards, et que le Péloponèse demeure tel- » lement ferme et stable, que l'on ne voit jamais les Pélopo- » nésiens en affaires. Consultant ces choses avec moi, j'ai » avisé de faire argent de la moitié de tout mon bien et le » venir déposer entre vos mains, m'assurant que je l'aurai » bien mis. Pourtant, je vous prie, recevez ces deniers, et » gardez ensemble cet anneau, afin que vous rendiez le tout » à qui vous dira bonnes enseignes. » Telle fut sa harangue. Glaucus, comme j'ai dit, prit le dépôt, et, peu de temps après, vinrent en Sparte les enfants du dépositeur, qui s'adressèrent à Glaucus, auquel après avoir dit enseignes de l'anneau, ils requirent qu'il leur fît délivrance des deniers que leur père avait déposés en ses mains. Il les rejeta, et leur dit : « Je ne » me recorde de l'affaire dont vous me parlez et ne me soucie » beaucoup d'en rien savoir : toutefois où je me ressouvien- » drai je vous ferai droit. Si je l'ai reçu, c'est raison que je le » vous rende ; mais aussi, si le contraire est, assurez-vous que » je n'oublierai à me servir des lois qui sont en ce pays de » Grèce. Revenez d'ici à quatre mois, et je vous ferai certains » de la chose. » Les Milésiens eurent cette corvée à faire, et furent contraints se retirer sans leur argent. Glaucus alla en Delphi se conseiller à l'oracle, demandant si ne lui serait loisible faire serment de non avoir touché les deniers, et, par ce moyen, les piller et retenir à soi. Pythie lui répondit :

Certes, Glaucus, ton profit, en effet,
Est par Orcus soudain vaincre et piller.
Or, jure donc : puisque la mort défait
Même celui qui sa foi craint souiller.
Vrai qu'aucun nom ne se prétend bailler
Le fils d'Orcus, et n'a ne pieds ne mains ;
Ce nonobstant, se rend en logis maints
Où tout détruit, et perdant extermine
Race et maison, mais la foi entre humains
Tous biens après aux successeurs amène.

[1] Étincelle.

Glaucus, écoutant ces paroles, demanda pardon de ce qu'il avait dit. Mais Pythie lui répondit qu'autant vaut tenter Dieu que faire. Adonc Glaucus envoya querir les enfants du Milésien et leur rendit les deniers. Et je vous dirai, seigneurs Athéniens, à quelle fin ce propos vous a été allégué. C'est qu'aujourd'hui ne reste de Glaucus race, lignée ne maison qui porte nom de lui, mais a été totalement ruiné et aboli en Sparte. De pareil, pour votre profit, vous ne devez autre chose penser de ces hommes à vous baillés, fors les rendre à ceux qui justement les répètent. » Quand Léotychide leur eut fait cette remontrance et connut que jà pourtant ils ne le voulaient écouter, il retourna le chemin qu'il était venu.

87. Mais voici que firent les Éginètes avant que d'être punis des premières offenses qu'ils avaient commises contre les Athéniens pour gratifier aux Thébains. Indignés contre les Athéniens, et voulant penser que par eux ils étaient injuriés, ils entreprirent de se venger sur une barque que tenaient ordinairement les Athéniens au Sunium. Ils se vinrent là embûchés, et volèrent le vaisseau, plein des premiers hommes de la ville d'Athènes, lesquels ils tinrent prisonniers.

88. Les Athéniens, ainsi outragés par les Éginètes, sans plus différer avisèrent de moyens pour se venger. Or, était en Égine un homme de qualité, nommé Nicodrome, fils de Cnèthe, lequel auparavant, pour un courroux qu'il avait contre les Éginètes, s'était absenté de l'île. Entendant lors que les Athéniens s'apprêtaient pour les châtier, il marchanda avec eux de leur rendre Égine et leur assigna jour pour l'exécution, auquel ils ne devaient faire faute de l'aller secourir. Suivant sa convention, il se saisit de ce qu'on appelle l'ancienne ville.

89. Mais les Athéniens ne se trouvèrent à l'heure accordée, parce qu'ils n'étaient suffisamment fournis de vaisseaux pour aller trouver les Éginètes, et pendant qu'ils envoyèrent prier les Corinthiens de les secourir de leur équipage de mer, l'entreprise alla à néant. Les Corinthiens, qui lors étaient grands amis des Athéniens, leur baillèrent vingt nefs, pour chacune desquelles ils reçurent cinq drachmes, à raison qu'ils avaient loi, par laquelle il ne leur était loisible de donner.

Les Athéniens, ayant ce secours, firent en tout soixante et dix voiles, et tirèrent la voie d'Égine; mais ils faillirent d'un jour à l'assignation qui leur avait été donnée.

90. Nicodrome, voyant que les Athéniens ne se trouvaient à temps, entra en un vaisseau, et se retira d'Égine accompagné d'autres Éginètes, que les Athéniens logèrent en Sunium, et en partirent depuis pour aller piller et saccager les Éginètes jusque dedans leur île. Mais ceci fut en fin finale.

91. Les seigneurs des Éginètes eurent affaire contre le peuple, qui s'était mutiné avec Nicodrome, et furent les plus forts : par quoi tenant ceux du peuple les tirèrent hors la ville et les firent mourir. Ce massacre les obligea à une malédiction, laquelle, pour sacrifices qu'ils excogitassent, ils ne purent effacer, mais se trouvèrent frustrés de leur île avant que la déesse fût apaisée : car ils avaient pris et tiré hors la ville et assommé sept cents hommes de ce peuple, desquels un se délia et fuit au portique de Cérès Thesmophore, où il fut repris, et, se harpant[1] aux portes si bien qu'on ne l'en pouvait arracher, ils lui coupèrent les mains, lesquelles demeurèrent attachées à la porte comme si elles fussent naturellement crues en icelle.

92. Et voilà que firent les Éginètes en cet endroit. Les Athéniens arrivés furent par eux combattus avec soixante-dix vaisseaux, mais ils eurent du pire, et par ce ils appelèrent les Argives à leur secours, qui les refusèrent, étant marris que contre eux ils avaient aidé de quelques vaisseaux à Cléomène, qui était à l'extrémité, et avaient navigué contre eux, ainsi que firent lors aucuns Sicyoniens, dont ils furent mulctés[2] par les Argives de cinq cents talents chacun endroit soi. Les Sicyoniens, connaissant leur tort, composèrent à cent talents; mais les Éginètes se tinrent fiers et superbes, et ne voulurent confesser d'avoir failli : qui fut cause que, venant aux requêtes, ne leur fut baillé aucun aide par la république des Argives. Bien allèrent vers eux mille volontaires conduits par le capitaine Eurybate, lesquels avaient vaincu ès cinq jeux de la Grèce. Plusieurs ne retournèrent point, et moururent de la main des Athéniens. Ce capitaine

[1] Accrochant. — [2] Frappés d'une amende.

Eurybate avait fait mourir de rang trois hommes combattant contre lui en champ clos, mais il fut tué du quatrième, nommé Sophanès, fils de Décélès[1].

93. Les Éginètes vinrent assaillir les Athéniens, qui étaient en désordre, et les défirent, gagnant sur eux quatre de leurs vaisseaux pleins de gens de guerre. Ainsi les Athéniens avaient guerre ouverte contre les Éginètes.

94. Mais le Perse, de son côté, entendait à soi, lui disant ordinairement son page qu'il se recordât des Athéniens[2]. Joint qu'il était très-content d'avoir cette occasion pour subjuguer la Grèce, qui lui avait refusé terre et eau. A ce moyen, il destitua Mardonius pour avoir assez mal fait en la charge qu'il avait eue de l'armée, et établit chefs Datis, Mède de race, et son neveu Artapherne, fils de son frère Artapherne, auxquels il commanda de venir asservir Athènes et Érétrie, et lui amener les habitants devant lui liés et enferrés comme esclaves.

95. Ces deux nouveaux lieutenants, partis du roi, arrivèrent en la campagne maritime de la Cilicie avec grosse armée de terre fort brave. Étant là campés, l'équipage de mer ordonné pour l'un et pour l'autre se vint présenter à bord avec vaisseaux pour porter les chevaux, que l'année précédente Daire avait commandé aux sujets lui bâtir et apprêter. Ils y firent entrer leurs chevaux, puis s'embarquèrent avec toutes leurs troupes, et cinglèrent en Ionie accompagnés de six cents voiles. Ils approchèrent le moins qu'ils purent du continent, afin de n'entrer en l'Hellespont n'en Thrace, mais dressèrent leur navigation en pleine mer Icarie, traversant les îles, et, à mon jugement, craignant surtout de l'aller investir entour le chef[3] Athos, où, l'an précédent, en prenant cette route, ils avaient fait si grande perte : joint que Naxe, qui n'avait point été prise auparavant, les tirait en ces erres, y ayant pris leur adresse depuis la mer Icarie, parce que les soldats avaient envie d'y faire leur coup d'essai.

96. Les Naxois, se souvenant du passé, fuirent aux montagnes sans attendre l'ennemi, et les Perses mirent aux fers

[1] Lisez né à Décélie. — [2] Voyez liv. V, 105. — [3] Cap.

tant qu'ils en purent prendre, et brûlèrent les temples avec la ville.

97. Après, ils tirèrent ès autres îles, et ce pendant les Déliois fuirent en Ténos. L'armée y voulut passer, mais Datis, qui était au front de toute l'armée, ne le voulut permettre, et fit cingler en Rhénée. Entendant où étaient les Déliois, leur envoya un héraut, leur mandant ces paroles : « Hommes sacrés, pourquoi fuyez-vous, sentant de moi autrement que ne devez? Mon esprit est bien capable de tant, et aussi le roi m'a commandé ne porter aucun dommage aux lieux, pays et habitants où deux dieux auront été. Par quoi retournez en vos maisons et habitez votre île. » Tel fut son mandement. Tantôt après il y fit sacrifice où il dépendit encens pesant trois cents talents.

98. Le sacrifice achevé, il fit faire voile en Érétrie, chargeant avec soi Ioniens et Éoliens. Lui parti de Délos, l'île trembla, ce disent les habitants, et fut le premier tremblement qui lui était onque avenu, ne depuis jusqu'à moi n'a point tremblé, leur montrant Dieu ce signe des maux qui leur étaient à venir : car des règnes de Daire, fils d'Hystaspe, de Xerxès, fils de Daire, et d'Artaxerxès, fils de Xerxès, en ces trois générations consécutives plus de maux sont avenus à la Grèce qu'en vingt autres générations avant Daire, et ce partie par les Perses, et partie par les seigneurs du pays, querellant la domination. Ainsi n'était sans cause que Délos tremblât, ores qu'auparavant n'eût jamais tremblé. Et davantage, en un oracle était écrit d'elle ce vers :

Je mouverai Délos aussi,
Immobile jusques ici.

Les noms de ces trois rois, selon la langue grecque, sont ainsi interprétés : Daire vaut autant à dire comme qui rembarre et resserre; Xerxès signifie Martial, et Artaxerxès fort Martial[1]. Et droitement les peuvent ainsi nommer les Grecs.

99. Les Barbares, ayant levé les ancres de Délos, allèrent

[1] Le nom persan de Daire ou Darius est Darab, *conservateur des eaux :* Xerxès est Schirschah, *tête d'armée :* Ardschirschah, nom persan d'Artaxerxès, est un redoublement du nom de Xerxès, et a par conséquent la même signification, mais plus étendue.

aborder les autres îles, desquelles ils tirèrent gens de guerre, et prirent pour otages les enfants des insulaires. Environnant ainsi les îles, arrivèrent pareillement à Caryste, qui fut refusante de bailler otages et gens pour aller contre les villes voisines, savoir Athènes et Érétrie. Pour cette cause, les Carystiois furent assiégés et le plat pays gâté et pillé, tant qu'ils se rendirent à la merci des Perses.

100. Les Érétriens, avertis que l'armée tirait droit à eux, requirent les Athéniens de secours, qui ne leur fut refusé, et leur envoyèrent les quatre mille soldats auxquels avait été départi le bien des chevaliers chalcidois. Les Érétriens n'avaient chez eux aucun conseil sain et entier. Bien appelèrent-ils les Athéniens à secours; mais cependant ils étaient discordants en leurs opinions. Les uns conseillaient d'abandonner la ville et se retirer ès montagnes d'Eubée, et les autres cherchaient à trahir la ville, pour les récompenses particulières qu'ils attendaient des Perses. Eschine, fils de Nothon, connaissant les diversités d'opinions, lui qui était des premiers de la ville, déclara tout l'état de leurs affaires aux soldats venus de la part des Athéniens, et leur conseilla, afin de ne périr et être défaits, de retourner en leur pays. Les Athéniens le crurent, et, repassant en Europe, se sauvèrent.

101. L'armée des Perses vint aborder en un lieu qui est sacré, en Tamyre, Chérées et Égilie, marche érétrienne. Arrivés qu'ils furent, ils jetèrent soudain leurs chevaux à terre, et ordonnèrent leurs troupes comme prêtes à charger l'ennemi. Les Érétriens ne furent d'avis de sortir ne de combattre, mais de garder et défendre leur ville, suivant la résolution du conseil. La ville fut rudement assaillie l'espace de six jours durant, et y mourut grand nombre de gens, tant d'une part que d'autre. Au septième jour, Euphorbe, fils d'Alcimaque, et Philagre, fils de Cynée, deux des plus notables citoyens, rendirent la ville aux Perses, qui, étant entrés, pillèrent les temples et y mirent le feu, en vindication[1] de ceux qui avaient été brûlés en Sardis, et asservirent les hommes, selon le commandement qu'ils avaient de Daire.

[1] Représailles.

102. Érétrie prise, ils y séjournèrent peu de temps, puis naviguèrent en l'Attique, où ils firent grand dégât, estimant que les Athéniens se gouverneraient ainsi que les Érétriens. Or, Marathon est le quartier de l'Attique le plus aisé et plus propre pour les chevaux, et fort prochain d'Érétrie. Hippias, fils de Pisistrate, y guida les Perses.

103. De quoi avertis les Athéniens marchèrent celle part pour la secourir, et furent menés par dix capitaines, dont Miltiade faisait le dixième, fils de celui Cimon, qui eut père Stésagoras, et qui avait chassé d'Athènes Pisistrate, fils d'Hippocrate, durant l'absence duquel il avait gagné le prix ès Olympies avec le curre quadrigaire : laquelle semblable victoire rapporta depuis son frère utérin Miltiade, et lui, en l'olympiade suivante, gagna derechef avec les mêmes juments. Toutefois, il fut content que Pisistrate se fît proclamer victorieux, et, lui ayant cédé la victoire, ils appointèrent[1] ensemble, en sorte qu'il eut moyen de se retirer en sa maison. Mais, gagnant encore par après avec icelles mêmes juments, il fut tué par les enfants de Pisistrate, qui plus ne vivait. Il fut tué près le Prytanée par hommes qu'ils attirèrent de nuit, et est enseveli hors la ville, au bout de la chaussée nommée Diacèle[2]. Et vis-à-vis de lui sont les effigies de ses juments, qui avaient gagné en trois olympiades. Autant de fois avait auparavant gagné sur mêmes juments Évagoras, Lacon; mais depuis nulles ont fait le pareil. Le fils aîné de Cimon, nommé Stésagoras, était en ce temps nourri au Chersonèse chez son oncle Miltiade; et le puîné, qui portait le nom d'icelui Miltiade, conditeur[3] du Chersonèse, était chez son père Cimon en Athènes.

104. Lequel revenu du Chersonèse, et ayant failli deux fois à être tué, fut élu pour l'un des capitaines athéniens. En une fois les Phéniciens l'avaient poursuivi jusqu'en Imbre, estimant avoir fait grand butin si l'eussent pu prendre pour l'envoyer au roi. Une autre fois, après s'être sauvé de cette

[1] Firent une convention. — [2] Lisez : « Au delà de la route qui s'appelle le chemin de Cœlé. » Cœlé est un lieu de l'Attique, près des portes Mélitides, où étaient, dit-on, les tombeaux de Cimon, d'Hérodote et de Thucydide. — [3] Fondateur de la colonie.

embûche, étant de retour chez lui, et cuidant bien être en sûreté, ses ennemis le tirèrent en jugement, l'accusant de tyrannie occupée sur le Chersonèse. A cause de quoi il se retira en Athènes, où il fut lors élu par le peuple l'un des capitaines en chef.

105. Lui et les autres étant encore en la ville, avant toutes choses envoyèrent en Sparte un héraut nommé Phidippide, homme athénien, qui au demeurant se mêlait de voyager. Ainsi qu'il raconta, et aux Athéniens en fit rapport, Pan lui apparut près la montagne Parthénienne, qui est au-dessus de Tégée, et, l'appelant par son nom, lui commanda dire aux Athéniens que, nonobstant qu'il leur voulût beaucoup de bien, toutefois ils ne faisaient compte de lui. Les Athéniens, qui lors avaient leurs affaires en bonne disposition, croyant ces paroles être vraies, firent bâtir au château de la ville une chapelle au nom de Pan, et, depuis le rapport de Phidippide, lui font anniversaires et lui tiennent une lampe ardente.

106. Le lendemain que Phidippide fut parti d'Athènes, il se rendit en Sparte, et arrivé parla aux magistrats en cette manière : « Seigneurs lacédémoniens, mes maîtres et seigneurs les Athéniens vous prient de leur vouloir porter secours, et ne permettre que la plus ancienne des villes de la Grèce tombe en la servitude où la veulent réduire les Barbares, comme ils ont fait, ces jours passés, la ville d'Érétrie : en sorte que la Grèce est fort affaiblie par la perte de tant excellente ville. » Il déclara ainsi sa charge. Les Lacédémoniens répondirent qu'ils étaient très-contents de secourir les Athéniens; toutefois, qu'ils ne pouvaient promptement, à cause qu'ils ne voulaient enfreindre certaine loi qu'ils avaient. Et lui dirent qu'il était seulement le neuvième jour du mois, et qu'en ce jour ne leur était licite se mettre aux champs, pour cause que le croissant n'était pas plein : ce qu'il leur convenait attendre.

107. La nuit que Hippias, fils de Pisistrate, guida les Perses en Marathon, avis lui fut en dormant qu'il était couché avec sa mère : sur quoi il prenait conjecture qu'il retournerait en Athènes, et, après la domination par lui

recouvrée, qu'il vieillirait léans et y mourrait. Guidant ainsi les Perses, fit passer les esclaves d'Érétrie en l'île des Styrées, nommée Égilée, ensemble fit approcher de Marathon tous les vaisseaux de mer, et au reste rangea en bataille les Barbares descendus à terre. Mais comme il ordonnait ainsi des affaires, il se prit à tousser et éternuer plus que de coutume, tellement que, à cause qu'il était jà vieil, toutes ses dents en furent ébranlées, et de la violence qu'il toussait en jeta une bas, laquelle tombée parmi le sable, pour diligence que l'on mît à la chercher, on ne la put trouver. A raison de quoi, soupirant, dit aux assistants : « Cette terre n'est point nôtre, et ne la pourrons prendre, ne ma part en sera autre, fors autant que la dent en occupe. »

108. Telle interprétation donna Hippias à cette aventure. Les Athéniens vinrent dresser leurs batailles en la place sacrée à Hercule, où se trouva le secours des Platéens, qui s'étaient venus donner à eux, à raison que les Athéniens avaient beaucoup fait pour eux. Le moyen de se donner fut. Se trouvant les Platéens fort foulés et dommagés par les Thébains, ils s'offrirent à Cléomène et Anaxandride, ensemble aux Lacédémoniens, qui ne les voulurent recevoir, et leur dirent : « Nous demeurons un petit bien loin de vous, au moyen de quoi l'aide que nous vous pourrions porter serait dangereuse de se trouver fort froide, et pourriez être battus et asservis beaucoup de fois avant que nous en fussions avertis. Pourtant, nous vous conseillons de vous donner plutôt aux Athéniens, qui sont vos voisins, et assez puissants pour vous venger. » Tel conseil leur donnèrent les Lacédémoniens, non tant pour bien qu'ils voulussent aux Platéens que pour donner peines aux Athéniens, si prenaient alliance contre les Béotiens. Les Platéens ne furent trop difficiles à croire ce que leur dirent les Lacédémoniens ; mais, comme les Athéniens sacrifiaient aux douze dieux, ils se vinrent présenter comme suppliants devant l'autel, et se donnèrent à eux. Les Thébains, avertis de ceci, allèrent courir sus aux Platéens, qui furent secourus par les Athéniens ; et, comme ils s'apprêtaient pour attaquer le combat, les Corinthiens, qui ne firent peu de cas de l'événement de telle mêlée,

étant là présents, moyennèrent paix et appointement entre les deux armées, et limitèrent leurs frontières par tel si, que les Thébains quitteraient les Béotiens et qu'ils ne voudraient plus être comptés pour Béotiens. Étant ainsi rangés, les Corinthiens retournèrent chez eux. Ce nonobstant, les Béotiens se ruèrent sur les Athéniens, qui pareillement se retiraient; mais ils ne furent pas les plus forts, et par ce les Athéniens passèrent les bornes que les Corinthiens avaient limitées aux Platéens, faisant qu'Asope serait borne aux Thébains contre les Platéens, lesquels se donnèrent aux Athéniens en la manière susdite, et marchèrent lors en Marathon pour leur donner aide.

109. Or, les capitaines athéniens se trouvèrent en deux diverses opinions. Les uns disaient qu'ils ne devaient point combattre, attendu leur petit nombre au prix de celui des Mèdes; les autres, desquels était Miltiade, soutenaient au contraire. Se trouvant ainsi différents en opinions, et gagnant la paire, Miltiade s'adressa à Callimachus, Aphidynée, qui, comme polémarque, avait eu l'onzième fève en tirant au sort pour les jours que commanderait chacun capitaine. Miltiade donc dit à Callimachus : « Monsieur, c'est aujourd'hui que vous avez moyen, ou par la servitude, ou par la liberté de la seigneurie d'Athènes, laisser à jamais mémoire de vous telle que n'ont laissée Harmodius n'Aristogiton : car, depuis que les Athéniens sont, ils n'ont vu devant eux plus grand danger que celui qui s'offre présentement. Et certes il est aisé à penser, s'ils succombent contre les Mèdes, quels bons traitements leur fera Hippias, quand ils lui seront baillés en ses mains. Et aussi, s'ils ont le dessus, il est notoire que leur ville se pourra rendre la première des villes grecques. Pourtant, je vous vais dire comment ces choses pourront avenir, et comment elles sont en la puissance et autorité de vous, qui êtes souverain en cette guerre, suivant votre état de polémarque. Les opinions de nous autres dix capitaines sont doubles, tendant l'une aux fins de combattre, et l'autre non. Si nous ne combattons point, je m'attends bien que nous tomberons en quelque grande division, qui ébranlera tellement les cœurs de la seigneurie athénienne,

que facilement elle se rendra aux Mèdes. Mais si nous combattons avant que nos gens tombent en découragement, je m'assure, étant fortune égale, que nous gagnerons la bataille. C'est donc en vous, monsieur, que gît tout l'affaire, et de vous dépend : car, si vous prenez mon opinion, vous avez la patrie libre et la première ville de la Grèce, ou si vous choisissez celle de ceux qui ne veulent venir au combat, tout le rebours des biens que j'ai allégués vous aviendra. »

110. Avec ces paroles, Miltiade gagna Callimachus, lequel, rangé de cette opinion, ordonna que l'on combattrait. Ce fait, les capitaines qui avaient conclu au combat, venant le jour qu'ils devaient à leur tour mener et conduire l'armée, donnèrent leur rang à Miltiade : ce qu'il accepta. Toutefois, il se garda bien de venir au combat devant qu'il fût en son jour.

111. Mais, quand il fut venu, il ordonna les Athéniens en bataille, comme prêts à choquer l'ennemi. Le polémarque Callimachus menait l'escadron de la pointe droite, car la loi des Athéniens veut que le polémarque soit en la corne droite, et soit suivi des tribus, les unes au dos des autres, selon l'ordre et le rang qui est assigné à chacune. Les Platéens furent les derniers rangés en la corne senestre, et depuis cette bataille, ès assemblées et sacrifices que font les Athéniens de cinq en cinq ans, la trompette, en sa publication, priant que bien soit à la seigneurie d'Athènes, prie aussi pour les Platéens. Les batailles athéniennes ainsi ordonnées pour montrer leurs troupes égales à celles des Mèdes, ils laissèrent les rangs du milieu clairs et mal fournis : de sorte que là était le plus faible; mais l'une et l'autre pointe étaient très-bien garnies de nombre et de forces.

112. Le tout ainsi dressé, après qu'ils eurent sacrifié suivant la coutume des Athéniens, ils marchèrent au grand pas contre les Barbares, encore qu'ils fussent loin les uns des autres guères moins de huit stades. Les Perses, les voyant ainsi venir au grand pas, s'apprêtèrent pour les recevoir, et, connaissant qu'ils étaient en petit nombre, même sans cavalerie et sans gens de trait, et nonobstant couraient ainsi droit

à eux, les jugèrent fols, insensés, qui d'eux-mêmes se venaient perdre. Toutefois, quand les Athéniens furent mêlés parmi eux, ils combattirent si courageusement que l'effort est digne de mémoire. Ils sont les premiers Grecs que je sache, lesquels courant aient envahi leurs ennemis; et sont aussi les premiers qui ne se sont étonnés de voir l'habillement médois, ne les hommes vêtus d'icelui, combien qu'auparavant le seul nom des Mèdes était redoutable aux Grecs.

113. L'estour[1] de cette mêlée dura si longtemps, que le milieu des Athéniens fut rompu par les Perses et Saces, ordonnés en cet endroit, qui les mirent à vau de route et les poursuivirent bien avant en pays. Mais ce pendant les escadrons des deux cornes firent tel devoir qu'ils demeurèrent victorieux, et, tournant dos les Barbares, les laissèrent fuir, afin de se rallier et charger ceux qui avaient rompu leurs gens du milieu, lesquels ils défirent pareillement. Ainsi ayant pris la fuite toute l'armée des Perses, ils les poursuivirent battant jusqu'à la mer, où ils cuidèrent brûler leurs vaisseaux, et en prirent les aucuns.

114. En cette bataille mourut le polémarque Callimachus, qui se montra grand prud'homme. Des capitaines moururent aussi Stésilée, fils de Thrasyle, et Cynégire, fils d'Euphorion, auquel d'un coup de hache fut coupée la main, dont il saisissait un vaisseau par la poupe. Moururent pareillement plusieurs autres Athéniens, et certes gens de nom.

115. Après qu'ils eurent gagné sept vaisseaux sur les Barbares, les autres démarrèrent soudain, et allèrent reprendre les esclaves d'Érétrie en l'île où ils les avaient laissés, puis naviguèrent droit au chef Sunium pour aller devancer les Athéniens et surprendre leur ville. Les Athéniens accusent les Alcméonides d'avoir enseigné ce moyen aux Perses, lesquels, parce qu'ils avaient intelligence avec eux, leur firent signe d'un écu, les appelant des îles où ils étaient jà descendus.

116. A la vérité, les Perses se montrèrent rouant[2] entour le Sunium; mais les Athéniens firent diligence d'aller secourir leur ville, tellement qu'ils prévinrent les Barbares, et,

[1] Choc. — [2] Rôdant, naviguant autour.

partant du temple d'Hercule, allèrent camper en un autre sien temple qui est en Cynosarge. Après que les Barbares eurent demeuré suspendus avec leurs vaisseaux au-dessus du havre des Athéniens nommé Phalère, enfin ils se remorquèrent de là et reprirent les erres de l'Asie.

117. En ce conflit de Marathon[1] moururent des Barbares environ six mille trois cents, et des Athéniens cent quatre-vingt et douze. Une merveille y avint endroit un Athénien nommé Épizèle, fils de Cuphagoras, lequel, combattant de pied ferme et se montrant homme de bien, perdit la vue sans être navré ne blessé en aucun endroit de son corps, et tout le demeurant de sa vie demeura avengle. Je lui ai ouï conter qu'il lui sembla qu'un grand homme armé se présenta devant lui, portant barbe si longue qu'elle ombrageait son écu; toutefois, qu'il le passa et alla tuer son coustiller.

118. Datis, retournant en Asie avec son armée, quand il fut en Mycone, eut une vision en dormant, mais on ne dit point quelle. Toutefois, sitôt que le jour éclaira, il alla faire une recherche par tous ses vaisseaux, et, ayant trouvé en un navire phénicien une statue d'Apollo dorée, il demanda où elle avait été prise, et, entendant le temple, navigua lui-même en Délos, où les habitants étaient jà retournés, et l'alla remettre au temple, commandant aux Déliens de la reporter au Délium des Thébains, qui est sur la mer, à l'opposite de la Chalcide. Ce commandement fait, il renavigua vers les siens. Les Déliens ne renvoyèrent la statue, mais, vingt ans après, les Thébains, par l'avertissement d'un oracle, la rapportèrent à Délos.

119. Incontinent que Datis et Artapherne furent arrivés en Asie, ils envoyèrent les captifs et esclaves des Érétriens en Souse. Le roi Daire, avant leur prise, était fort courroucé contre eux, pour cause que premiers ils avaient commencé à l'offendre : toutefois, quand il les vit devant soi, les tenant en sa puissance, ne leur fit aucun mal, mais les logea en la contrée Cissie, où était un sien séjour et assiette de poste, nommée Ardérice, à deux cent dix stades de Souse et à quarante d'un puits qui rend trois sortes de matières. Car

[1] La bataille de Marathon eut lieu l'an 490 avant J. C.

ils en tirent asphalte, sel et huile avec une cigoine en forme de bascule, à laquelle, en lieu de seau, est attachée une demi-peau de chèvre, laquelle plongée dans le puits, s'emplit, et, après qu'elle est vidée dans une citerne, la matière coulant et passant en un autre réceptacle, prend trois conduits. L'asphalte et le sel sont incontinent figés et congelés, mais l'huile coule dans certains vaisseaux, et est appelée par les Perses rhadinacès. Elle est noire et rend odeur mal plaisante. En ce lieu le roi Daire logea les Érétriens, et jusqu'à ce jour y habitent, retenant leur langue ancienne. Ainsi alla des Érétriens.

120. Quand la lune fut pleine, deux mille Lacédémoniens se rendirent en Athènes avec si bonne dévotion d'accoster les ennemis, qu'au troisième jour ils arrivèrent de Sparte en l'Attique, et, bien qu'ils fussent arrivés lendemain de la bataille, toutefois, pour le désir qu'ils avaient de voir les Mèdes, ils allèrent en Marathon visiter les morts, dont ils haut louèrent la prouesse des Athéniens, puis retournèrent le chemin qu'ils étaient venus.

121. Je trouve étrange, et certes je ne puis recevoir en mon entendement que les Alcméonides eussent intelligence avec les Perses ne qu'ils eussent voulu que les Athéniens fussent tombés en la sujétion des Barbares et d'Hippias, attendu qu'ils ne haïssent pas moins les tyrans, que fit Callias, fils de Phénippe et père d'Hipponice, qui seul entre les Athéniens, afin de priver Pisistrate de la seigneurie des Athéniens, osa acheter ses biens, que l'on vendait au linquant [1], et lui fit toutes les fâcheries dont il se put aviser.

122. Et certes, ce Callias mérite qu'on fasse souvent et en plusieurs passages mémoire de lui, tant à cause du haut cœur qui fut en lui que pour les actes qu'il a faits ès Olympiades, gagnant le prix à bien parfaire la carrière d'un cheval, et davantage emportant le second lieu à gouverner le curre de quatre chevaux, outre qu'il avait auparavant gagné ès jeux Pythiques, où il s'était montré si magnifique en dépense, qu'il en avait été renommé par toute la Grèce. Au reste, il fut si humain et gracieux vers trois filles qu'il avait,

[1] A l'encan.

que, quand elles furent en âge de marier, il permit à chacune choisir tel mari entre tous les Athéniens que bon lui semblerait.

123. Certes, les Alcméonides ne haïssaient pas moins les tyrans que lui : qui me fait trouver l'accusation dont ils sont chargés fort étrange, et ne puis croire que ceux qui en tout temps ont fui les tyrans aient fait signe de l'écu. Car, par leur moyen, les Pisistratides abandonnèrent la tyrannie : en quoi firent, à mon jugement, beaucoup plus pour la liberté de la ville d'Athènes qu'Harmodius n'Aristogiton. Vrai que ces deux, après avoir fait mourir Hipparchus, chassèrent le demeurant des Pisistratides ; mais les Alcméonides délivrèrent les Athéniens de tout point, voire si c'est pour vrai qu'ils persuadèrent à Pythie de commander aux Lacédémoniens de remettre Athènes en liberté, ainsi que j'ai ci-devant dit [1].

124. Mais par aventure quelqu'un dira qu'ils étaient indignés contre le peuple athénien, et par ce ils voulurent trahir la patrie. Ainçois n'y avait hommes plus estimés entre les Athéniens. Et partant il n'est vraisemblable qu'ils aient montré l'écu à telle fin. L'écu a été montré, et puis c'est tout ; qui l'a montré, je n'ai que faire d'en rien dire.

125. Somme que les Alcméonides sont de toute ancienneté illustres parmi les Athéniens, et ont été fort ennoblis tant par Alcméon que par Mégaclès. Icelui Alcméon favorisa et recueillit libéralement les Lydiens de Sardis, que Crésus avait envoyés vers l'oracle de Delphi, et sachant Crésus le plaisir qu'il avait fait aux siens, le manda à Sardis, où arrivé lui donna autant d'or qu'il en pourrait pour une fois porter. Alcméon se vêtit d'un habillement, où il avait fait laisser la poitrine fort large pour prendre tel présent, et chaussa les plus grands housseaux [2] et les plus larges qu'il put trouver, et en cet équipage fut conduit au trésor du roi : se trouvant sur un gros monceau de mine d'or, il en fourra premièrement entour ses cuisses, et emplit les housseaux tant qu'ils en purent tenir. Après, il en garnit son sein et en farcit ses cheveux, puis en prit pleine sa bouche, tellement que, au partir du trésor, à peine pouvait-il soulever ses housseaux,

[1] Liv. V, 63, 66. — [2] Bottes.

et ressemblait mieux à toute autre chose qu'à un homme, ayant ainsi la bouche enflée et tout le corps en bosses et grosses difformités. Crésus s'en prit à rire et lui donna le tout, lui faisant, outre plus, présents qui ne valaient pas moins. Par ce moyen sa maison fut fort enrichie, et nourrit chez lui juments, avec lesquelles il gagna le prix du curre quadrigaire.

126. Ce que depuis, en la génération suivante, Clisthène, potentat sicyonien, gagna aussi, en sorte que le métier en fut beaucoup plus en bruit parmi les Grecs qu'il n'était auparavant. Car ayant icelui Clisthène, fils d'Aristonyme, de qui fut père Myron, fils d'André, une fille, nommée Agariste, délibéra ne la donner, sinon au plus vaillant Grec qu'il trouverait. A ce moyen, comme les Olympies se célébrassent, et eût gagné au curre quadrigaire, il fit proclamer que celui des Grecs qui s'estimerait digne d'être son gendre dans soixante jours ou bien plus tôt, se rendît en Sicyone, et que, un an après les soixante jours accomplis, il entendait marier sa fille. A cette publication, tous les jeunes gentilshommes de la Grèce, qui s'estimaient ou pour leurs mérites ou pour ceux de leurs parents, se retirèrent en Sicyone pour épouser la fille du potentat, lequel fit dresser lices et barrières pour éprouver la valeur des comparants, tant à la course qu'à la lutte.

127. De l'Italie comparut Smindyride, Sybarite, fils d'Hippocrate, homme plongé en extrêmes délices et voluptés, comme étant lors la ville de Sybaris comblée de tous biens et richesses. Se trouva pareillement Damas, Siritan, fils d'Amyris, dit le Sage, et ces deux partirent d'Italie. Du golfe ionien se présenta Amphimneste, fils d'Épistrophe, d'Épidamne, et fut seul de ce quartier. D'Étolie y arriva Malès, frère de celui Titorme, qui se trouva le plus fort des Grecs, et les chassa jusqu'aux extrémités d'Étolie [1]. Du Péloponèse assista Léocide, fils de Phidon, potentat des Argives, lequel établit lices et barres mesurées aux Péloponésiens, et fut si fort insolent vers tous les Grecs, qu'il abolit les jeux depuis

[1] Le texte dit : Et qui, pour fuir la société des hommes, se retira jusqu'aux extrémités de l'Étolie.

qui se faisaient en Élide et les transporta ès Olympies. Plus comparut Amyante, fils de Lycurgue, Arcade de Trapézunte. Plus Laphane, Azénien, fils d'Euphorion, qui reçut chez lui, comme propos est, en Arcadie les deux fils de Jupiter, Castor et Pollux, et depuis fut hospitalier de tous hommes. Comparut aussi un Éléen, Onomaste, fils d'Agée. Et ce sont ceux qui partirent du Péloponèse. De la ville d'Athènes y vint Mégaclès, fils d'Alcméon, qui alla vers Crésus, et Hippoclide, fils de Tisandre, qui en richesses et beauté excellait parmi les Athéniens. D'Érétrie, qui pour lors florissait grandement, se trouva Lysanias, et fut seul de l'île Eubée. De Thessalie vint Diactoride, Cranonien, et des Molosses un nommé Alcon. Autant se trouvèrent de prétendants.

128. Lesquels venus au jour assigné, Clisthène voulut savoir le pays et la race de tous, puis les retint pour un an, afin d'expérimenter leur valeur, leur colère [1], mœurs et institutions, les prenant à part, et tantôt communiquant tous ensemble. Davantage il fit faire jeux et ébats pour les plus jeunes, mais principalement il nota leur contenance à table. Et ainsi les étudia tout le long d'un an qu'il les retint et traita fort magnifiquement. Sur tous lui plurent les deux Athéniens, et spécialement Hippoclide, fils de Tisandre, duquel il prit opinion à cause de sa valeur, et parce qu'il appartenait aux Cypsélides de Corinthe.

129. Venu le jour assigné pour le mariage, qu'il devait nommer celui qu'il voulait pour gendre, il fit un grand sacrifice de cent bœufs, et un festin fort somptueux à ces seigneurs étranges et à tous les Sicyoniens. Quand les nappes furent levées, les amoureux firent musique à qui mieux, ensemble orèrent [2] devant toute l'assistance, essayant de dire le mieux sur le thème proposé. Continuant la fête, et gagnant Hippoclide beaucoup sur les autres, il commanda aux sonneurs de lui bailler une basse danse, ce qu'ils firent, et dansa avec grand contentement de sa personne. Quoi voyant, Clisthène n'en pensait pas moins. Après qu'il eut un peu repris haleine, il commanda qu'on lui apportât une table, sur laquelle il dansa premièrement à la mode lacédémonienne,

[1] Et mieux leur caractère. — [2] Pérorèrent, firent un discours.

après à l'attique, et tiercement mettant la tête sur la table et faisant l'arbre fourché, dansa et branla des jambes comme des bras et des mains. Clisthène se contint pour la première et seconde danse, bien qu'il sentît en son cœur grand regret si lui convenait avoir gendre si peu vergogneux en gestes et maintien : mais, quand il le vit jouer des jambes, il ne se put garder de dire : « Enfant de Tisandre, tu as dansé ton mariage. » Hippoclide répondit : « Hippoclide ne s'en soucie. » Et de là est le proverbe : « Hippoclide ne s'en soucie. »

130. Silence fut fait, et Clisthène dit à la compagnie : « Je vous prie, messieurs, qui ci êtes présents pour épouser ma fille, croire que je vous tiens pour personnes de louange et recommandation singulière, et très-volontiers, si possible m'était, je gratifierais à tous, sans choisir l'un pour faire moins penser des autres; mais, n'ayant à disposer que d'une seule fille, je ne puis satisfaire à tous. Pourtant, à vous qui ne pouvez parvenir à ce mariage, en reconnaissance de l'honneur que vous m'avez fait de vouloir épouser ma fille, et pour le voyage que vous avez entrepris, laissant vos maisons, je donne à tous par tête un talent d'argent; et au regard de Mégaclès, fils d'Alcméon, dès à présent je lui fiance et promets ma fille Agariste pour l'épouser suivant les us et coutumes des Athéniens. » Mégaclès accepta l'office, et Clisthène assigna jour pour célébrer les noces.

131. Ainsi fut fait jugement de ces amoureux, et le bruit des Alcméonides en fut grand par toute la Grèce. De ce mariage sortit un Clisthène, portant nom de son aïeul maternel, lequel établit les tribus et la démocratie des Athéniens. Issit aussi un autre fils nommé Hippocrate, lequel eut un fils nommé Mégaclès; plus, naquit une fille du nom de sa mère Agariste, qui épousa Xanthippe, fils d'Ariphron, avec lequel étant devenue grosse, songea qu'elle enfantait un lion, et peu de jours après elle accoucha d'un fils nommé Périclès.

132. Après que les Perses eurent reçu telle plaie en Marathon, Miltiade, qui auparavant était fort estimé parmi les Athéniens, accrut sa réputation de plus en plus. Si demanda aux Athéniens qu'ils lui voulussent fournir cinquante galères avec gens et deniers, sans déclarer où il voulait aller; trop

bien promettait faire riches tous ceux qui le suivraient, disant qu'il les mènerait en lieu dont ils pourraient rapporter or infini. Ces paroles mirent le sel en la bouche aux Athéniens, et lui baillèrent ce qu'il demandait.

133. Miltiade, ayant armée prête à faire voile, tira à Paros, sous occasion que les galères des Pariens avaient premièrement navigué avec les Perses en Marathon. Il baillait cette couleur à son entreprise, mais il portait haine aux Pariens à cause de Lysagoras, fils de Tisias, qui était Parien, et l'avait blâmé devant Hydarnès, seigneur perse. Arrivé la part où il tendait, assiégea les Pariens, qui s'étaient retirés en leur ville, et les envoya sommer de lui fournir et faire délivrer comptant cent talents; autrement, qu'il ne partirait qu'il ne les eût ruinés et saccagés. Les Pariens ne firent grand compte de fournir à sa demande; bien avisèrent à se fortifier et remparer partout où la muraille était la plus expugnable, et de nuit la haussèrent au double qu'elle n'était auparavant.

134. Tous les Grecs sont de cette opinion; toutefois, les Pariens disent que de là en avant les choses furent telles. Se trouvant Miltiade en perplexité pour l'exécution de son entreprise, une femme prisonnière de nation parienne, nommée Timo, servant aux dieux du pays, s'adressa à lui, disant que, s'il avait envie de prendre Paros, il lui convenait faire ce qu'elle dirait. S'étant déclarée à lui, il s'achemina vers un hurt[1] qui est devant la ville, où, ne pouvant ouvrir la porte de l'enclos de Cérès Thesmophore, sauta la muraille et entra dans le logis, auquel, soit qu'il fît ou remuât chose qui ne se devait mouvoir, soudain lui prit frayeur si grande qu'il retourna le chemin qu'il était allé; mais, en ressautant la muraille, il s'écuissa[2], et les autres disent qu'il se blessa au genou.

135. Comment que soit, il se trouva si mal qu'il délogea sans porter deniers aux Athéniens et sans avoir pris Paros. Bien la tint assiégée six mois et vingt jours, pillant et gâtant toute l'île. Les Pariens, avertis que la dévote Timo avait instruit Miltiade, la voulant punir, délibérèrent, incontinent qu'ils ne seraient plus assiégés, d'envoyer en Delphi : ce

[1] Colline fortifiée. — [2] Se cassa la cuisse.

qu'ils firent après le partement de Miltiade, et demandèrent s'ils la feraient mourir, attendu qu'elle avait enseigné aux ennemis comment ils pourraient prendre la patrie, et avait révélé à Miltiade les sacrifices qui ne se devaient révéler aux hommes. Pythie leur défendit de ce faire, disant que Timo n'était à blâmer pour cela; mais parce que Miltiade devait malheureusement finir ses jours, telle guide s'était à lui présentée. Ainsi répondit Pythie aux Pariens.

136. Miltiade retourné, les Athéniens ne firent autres contes que de lui ; mais principalement Xanthippe, fils d'Ariphron, l'accusa devant le peuple, disant qu'il avait trompé et abusé les Athéniens, et par ce concluait à la mort. Encore que Miltiade fût sur le lieu, toutefois il ne comparut point pour dire ses défenses, car il ne pouvait à raison de la cuisse qu'il allait perdant. Adonc ses amis, voyant qu'il était demeuré tout plat au lit, entreprirent sa défense, en laquelle ils n'oublièrent à bien remémorer la journée de Marathon et la prise de l'île de Lemnos, qu'il avait mise en l'obéissance de la seigneurie athénienne, la vengeant des Pélasgiens. Le peuple fut pour lui, et lui donna la vie, le condamnant néanmoins en cinquante talents d'amende. De là en avant, la cuisse lui empira tellement et se trouva tant atténué qu'il finit sa vie. Son fils Cimon fut mulcté desdits cinquante talents.

137. Mais voici comme son père Miltiade avait pris Lemnos. Quand les Pélasgiens furent chassés de l'Attique, si justement ou non je ne le puis affirmer, sinon de tant qu'il en est dit; Hécatée, fils de Hégisandre, en son histoire tient que ce fut à tort : car, quand les Athéniens virent que le pays qui est au pied de la montagne Hymette, lequel ils avaient donné aux Pélasgiens en récompense de la clôture par eux faite entour le château de la ville d'Athènes; quand, dis-je, ils virent ce pays bien labouré et mis en valeur, qui auparavant était en friche et n'en tenaient compte, ils eurent tel désir de le ravoir, qu'ils chassèrent les Pélasgiens sans autre occasion. Toutefois, les Athéniens disent que ce fut avec bonne et juste cause, parce que, demeurant iceux Pélasgiens sous la montagne Hymette, ils partirent de leurs maisons pour

les outrager en leurs filles et enfants, qui allaient ordinairement querir de l'eau au lieu dit les Neuf-Fontaines; et ne leur suffit de ce faire, mais enfin furent découverts de vouloir entreprendre contre la seigneurie, laquelle, pour se montrer vertueuse, combien qu'il lui fût loisible de les faire mourir, toutefois n'en voulut rien faire, et seulement leur fit commandement de sortir ses terres. Étant ainsi bannis et chassés entre autres lieux, occupèrent l'île de Lemnos. Mais le premier propos est de Hécatée, et ce dernier est des Athéniens.

138. Tenant donc ces Pélasgiens l'île de Lemnos, et se voulant venger des Athéniens, eux qui savaient les jours de leurs fêtes, firent provision d'un équipage de mer, et vinrent guetter leurs femmes célébrant la fête de Diane en Brauron, desquelles ils ravirent la grande part, et les portèrent en Lemnos, où ils les tinrent pour leurs concubines, et leur firent tout plein d'enfants, auxquels elles apprirent la langue et les mœurs athéniennes si bien qu'ils ne voulaient converser avec les enfants des Pélasgiennes, et, si aucun d'eux était frappé, tous le secouraient et vengeaient, pensant qu'ils devaient dominer ceux des Pélasgiens. Aussi étaient-ils beaucoup plus forts. Les Pélasgiens, connaissant ceci, avisèrent d'y pourvoir, et se fourrèrent en une raison fort atroce, disant : « Si ces mignons ont l'esprit de secourir les uns les autres contre les enfants de nos femmes épousées, et si déjà s'essayent de maîtriser, que feront-ils quand ils seront parvenus en âge? » Si conclurent de faire mourir mères et enfants. Depuis cet acte et un autre précédent, où femmes conduites par Thoas tuèrent leurs maris, tous actes cruels et énormes ont accoutumé d'être dits par la Grèce actes lemniens.

139. Cette boucherie de mères et enfants faite par les Pélasgiens, leur terre ne leur produisit plus aucun fruit; mêmement leurs femmes et leur bétail devinrent stériles. Et par ce, affligés de famine et privés de toute génération, envoyèrent en Delphi demander quelque allégement des maux qui leur étaient présents. Pythie leur commanda faire telle amende honorable aux Athéniens qu'ils requerraient.

Ils allèrent en Athènes, et dirent qu'ils étaient prêts d'amender toutes les offenses par eux commises. Les Athéniens firent dresser un festin en leur Prytanée, le plus magnifique dont ils se purent aviser, et, quand les tables furent servies de toutes sortes de vivres, ils demandèrent aux Pélasgiens qu'ils eussent à leur bailler pays ainsi plein et garni. Les Pélasgiens répondirent : « Quand la tramontane jettera en un jour de l'Attique un vaisseau en notre île, lors nous serons contents de bailler ce que vous demandez. » Ils parlerent ainsi, sachant la chose impossible : car l'Attique est beaucoup plus au midi que n'est pas Lemnos.

140. Ainsi passèrent ces choses. Plusieurs ans après que le Chersonèse de l'Hellespont était en la puissance des Athéniens, Miltiade, fils de Cimon, soufflant les étésiens, navigua d'Éléonte, qui est au Chersonèse, en Lemnos; et par ce il signifia aux Pélasgiens qu'ils eussent à se départir de l'île, leur recordant l'oracle que les Pélasgiens pensaient ne pouvoir jamais être accompli. Les Héphestiens obéirent, mais les Myrénées ne voulurent confesser que le Chersonèse fût de l'Attique, et par ce furent assiégés tant qu'ils se rendirent. Ainsi les Athéniens, par le moyen de Miltiade, tinrent l'île de Lemnos.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

LIVRE SEPTIÈME.

POLYMNIA.

SOMMAIRE.

1-4. Irritation de Darius en apprenant la défaite de Marathon et la révolte des Égyptiens. Il met sur pied une armée formidable. Différends à la cour de Perse pour savoir à qui appartiendra le gouvernement durant l'absence de Darius. Démarate, exilé de Sparte, fait pencher la balance en faveur de Xerxès. Mort de Darius pendant les préparatifs de la guerre. — 5-20. Avénement de Xerxès. Il continue les projets de son père, d'après les conseils de Mardonius et malgré ceux d'Artabane. Soumission de l'Égypte. Xerxès se prépare à marcher contre la Grèce. — 21-32. Idée des armements réunis par Xerxès. Percement du mont Athos. Réunion de la flotte en Chersonèse. Marche de l'armée de terre de Suse jusqu'à Sardes. — 33-54. Envoi des députés du roi en Grèce pour demander la terre et l'eau. Refus des Lacédémoniens et des Athéniens. Xerxès à Abydos. Entretien de Xerxès et d'Artabane. Préparatifs de passage. — 55-96. Défilé des troupes de Xerxès. Entrée de Xerxès en Europe. Revue de l'armée perse à Dorisque. Dénombrement et description des peuples qui marchent à la suite de Xerxès. — 97-99. Mention particulière des principaux chefs alliés et notamment d'Artémise, reine de Carie. — 100-104. Entretien de Xerxès et de Démarate. — 105-127. Xerxès passe en Grèce. Détails circonstanciés de la marche du roi et des pays qu'il traverse. Itinéraire de la flotte perse. — 128-137. Arrivée de Xerxès en Thessalie. Digression sur Thaltybius, Sperthias et Bulis. — 138-142. Récit de ce qui se passe à Athènes pendant la marche de Xerxès. Oracles relatifs à Salamine. — 143, 144. Influence de Thémistocle sur ses concitoyens. — 145-147. Envoi d'espions en Asie. Xerxès se les fait amener et ordonne de les renvoyer sains et saufs. — 148-152. Les Argiens refusent d'entrer dans la ligue des Grecs contre Xerxès. — 153-163. Digression sur Gélon, tyran de Syracuse, avec qui les Grecs vont négocier. Conduite cauteleuse de Gélon. — 164-167. Digression sur les luttes des Siciliens et des Carthaginois. Victoire de Gélon et de Théron près du fleuve Himère, le même jour que la bataille de Salamine. Récit différent des Carthaginois. — 168-171. Refus des Corcyréens et des Crétois de s'allier aux Grecs. — 172-178. Marche des Grecs contre Xerxès, campé en Thessalie. La flotte est envoyée au cap Artémisium et l'armée de terre aux Thermopyles. — 179-183. Mouvement de l'armée perse. Un détachement de l'escadre perse capture deux navires grecs. Les deux armées demeurent en observation. — 184-188. Dénombrement de l'armée perse avant le combat d'Artémisium et des Thermopyles. Une tempête fait un grand mal à la flotte de Xerxès. — 189-191. Digression sur la légende de Borée, invoquée par les Athéniens. Détail des désastres causés par la tempête. — 192-203. Arrivée de la flotte perse aux Aphètes, de Xerxès à Malis, et des Grecs aux Thermopyles. Dénombrement des corps de troupes opposés à Xerxès devant et dans le défilé. — 204-233. Commandement remis à Léonidas, roi de Sparte. Description des Thermopyles. Lutte héroïque de Léonidas. Les Grecs, trahis, sont massacrés tous, excepté les Thébains. — 234-239. Xerxès, effrayé du courage des Spartiates, consulte Démarate et Achémène sur la continuation de la guerre. L'auteur répare une omission au sujet du moyen employé par Démarate pour annoncer aux Spartiates les projets hostiles de Xerxès.

1. Quand la nouvelle de la bataille donnée en Marathon fut apportée au roi Daire, fils d'Hystaspe, lui qui auparavant avait fort imprimé[1] les Athéniens à cause de l'invasion de Sardis, lors trop plus fut aigri et stimulé de venir contre la Grèce. Si dépêcha soudain vers les villes, ordonnant à chacune faire levée de gens plus grosse que par le passé, ensemble de lui apprêter équipage de mer, chevaux, vivres et vaisseaux de rame pour les porter. Cet édit fait, toute l'Asie fut fort embesognée et émue par l'espace de trois ans; mais au quatrième, étant jà tous les vaillants hommes assemblés pour marcher en la guerre, les Égyptiens, que Cambyse avait asservis, se départirent de l'obéissance des Perses; et par ce le roi Daire eut plus d'envie de s'acheminer contre ces deux nations, grecque et égyptienne.

2. Mais étant sur les termes de partir, ses enfants entrèrent en dispute pour la succession du royaume, et disaient que, suivant la coutume des Perses, le roi devait, avant que marcher à telle expédition, déclarer celui qui était pour lui succéder à la couronne : car, avant que Daire fût roi, il avait eu trois enfants d'une sienne femme, fille de Gobryas, et, depuis qu'il était parvenu au royaume, en avait eu quatre de madame Atosse. Artobazane était aîné du premier lit, et Xerxès l'était du second. Ainsi, pour cause qu'ils n'étaient de même mère, ils étaient en différend. Artobazane disait le royaume à lui appartenir comme au plus aîné de tous les enfants de son père, et que telle coutume était gardée et observée parmi toutes gens que le premier né emporte la seigneurie. Xerxès alléguait, au contraire, qu'il était fils de madame Atosse, fille de Cyrus, qui avait acquis la liberté aux Perses.

3. Daire ne déclarant son opinion sur cette controverse, Démarate, fils d'Ariston, qui s'était retiré à Souses après être privé du royaume de Sparte, entendant le différend de ces jeunes princes, s'adressa, comme est la renommée, à Xerxès, et lui conseilla dire, outre ses premières raisons, qu'il était engendré de Daire jà roi et dominant les Perses; mais qu'il n'était encore que simple gentilhomme quand

[1] Conservé dans son esprit avec un sentiment de haine.

Artobazane avait été né. Au moyen de quoi il n'était juste ne raisonnable qu'autre que lui parvînt à l'état royal. Et lui dit Démarate qu'ils en usaient ainsi en Sparte, tellement que les enfants nés avant que leur père soit roi, non eux, mais celui qui naît constant[1] le règne, est déclaré roi. Xerxès se servit de l'instruction de Démarate, et connaissant Daire qu'il parlait pour le droit, le déclara son successeur au royaume. De ma part, j'ai bien opinion que, sans cette instruction de Démarate, Xerxès eût été roi, car madame Atosse gouvernait tout.

4. Quand Daire eut déclaré Xerxès son successeur roi, il voulut parfournir son voyage; mais, un an après la révolte de l'Égypte, qu'il était prêt à partir, la mort lui survint, ayant régné des ans trente-six; et ainsi ne put châtier les Égyptiens, qui s'étaient révoltés, ne les Athéniens.

5. Daire trépassé, le royaume passa à son fils Xerxès, qui, du commencement, ne fit grand compte de venir contre la Grèce. Bien leva-t-il armée pour descendre en Égypte; mais Mardonius, fils de Gobryas, qui le gouvernait plus que nul autre Perse, et était son cousin germain, à savoir fils de sa tante, sœur du roi Daire, le voyant en cette volonté, se présenta à lui, disant : « Sire, il n'y a point de propos que les Athéniens, qui tant ont porté de dommages aux Perses, demeurent impunis. Je ne dis point que ne poursuiviez l'entreprise que vous avez entre mains, mais, quand vous aurez dompté l'Égypte pour la félonie par elle commise, je vous conseille de tirer à Athènes, afin que les hommes aient occasion de parler de vous avec bonne bouche, et que dorénavant les autres regardent comment ils se doivent jeter en vos terres. » Ainsi savait-il aigrir son parler, mais au parmi il mêla une parenthèse, alléguant que l'Europe est pays fort beau, portant et produisant tous arbres domestiques, souverain en toute prouesse et vertu, et qui par un seul des rois mortels mérite d'être conquis.

6. Il usa de ce langage, parce qu'il demandait choses nouvelles, et désirait être gouverneur de la Grèce : en quoi il mena si bien sa brigue que, avec le temps, il gagna Xerxès.

[1] Durant, persistant, étant établi.

Et à ce, entre autres moyens, lui furent aidants les ambassades des Aleuades, qui vinrent de Thessalie semondre Xerxès de passer en la Grèce, lui donnant à entendre combien ils désiraient ce voyage. Ces Aleuades étaient rois de Thessalie. D'autre part, poussèrent aussi à la roue les Pisistratides, qui étaient retirés à Souses, et qui non-seulement approcherent de la semonce des Aleuades, mais trop plus incitèrent le roi par le moyen d'un personnage athénien nommé Onomacrite, qui était grand magicien et fort bien entendait l'art des divinations de Musée. Ils étaient lors revenus en amitié avec lui, combien que Hipparchus, fils de Pisistrate, l'avait chassé d'Athènes après avoir été trouvé par Lase, fils de Hermion, besognant selon la magie dudit Musée, et voulait faire abîmer les îles qui sont environ celle de Lemnos : pour cette cause l'avait chassé Hipparchus, bien qu'auparavant il se fût grandement servi de lui. Se trouvant lors en la présence du roi Xerxès, iceux Pisistratides parlèrent fort à son avantage, et là prédit au roi plusieurs choses, non qu'à tel barbare il dit ses aventures sinistres, mais l'emmiella de toutes bonnes fortunes; et entre autres lui dit qu'un Perse devait faire dresser pont sur l'Hellespont et y mener grosse armée. Ce magicien, avec les Aleuades et Pisistratides, qui en dirent leurs opinions, chaussèrent tellement les éperons à Xerxès, qu'il résolut de venir contre la Grèce deux ans après la mort de son père.

7. S'acheminant premièrement contre ceux qui l'avaient abandonné, lesquels par lui subjugués, et l'Égypte beaucoup plus asservie qu'elle n'était sous Daire, il en bailla le gouvernement à Achémène, son frère, qui, quelque temps après, fut tué par Inare, fils de Psammitique, devenu African.

8. Xerxès, l'Égypte réduite, voulant acheminer son armée vers Athènes, assembla les seigneurs et capitaines perses pour ouïr leurs opinions et pour leur déclarer à tous ce qu'il entendait faire. Assemblés, il leur parla ainsi : « Messieurs, je ne suis celui qui veuille introduire nouvelles coutumes parmi vous; mais, en ayant une reçue de mes prédécesseurs, je suis très-content de l'entretenir. Selon que j'ai entendu

des plus anciens, depuis que sur les Mèdes nous conquîmes la monarchie par le moyen de Cyrus, qui défit Astyage, jamais ne sommes demeurés oisifs, mais nous a Dieu tellement poussés, que, suivant son instinct, beaucoup d'entreprises nous sont tombées à très-bonne fin. Et jà n'est besoin devant vous, qui savez le tout, faire récit des hautes aventures que Cyrus, Cambyse et même le feu roi, notre père, ont exécutées, ne des nations qu'ils ont conquises et jointes à cette couronne. Au regard de moi, depuis que je fus installé au trône royal, tout mon souci a été de ne faire faute à moi-même en ce point d'honneur, et de ne moins conquérir pour les Perses que iceux miens prédécesseurs. Si trouve, en me souciant ainsi, que, pour nous rendre glorieux, nous devons aller conquérir un pays qui n'est moindre ne pire que celui que nous avons nouvellement réduit, ains en toutes choses est trop plus abondant. Joint que, en ce faisant, nous prendrons punition et vengeance de nos ennemis. Pourtant, je vous ai assemblés afin de vous faire entendre que je me délibère d'aller dresser pont sur l'Hellespont, et par icelui jeter mon armée en Europe pour tirer en la Grèce, et là prendre vengeance des outrages que les Athéniens ont perpétrés contre les Perses et contre feu notre père, lequel vous aviez prêt à leur courir sus, si la mort ne l'eût prévenu et ôté le moyen de les châtier. Et je vous assure que, pour l'amour de lui et des Perses, je ne serai jamais à mon aise que je n'aie pris et brûlé la ville d'Athènes, qui a commencé d'offendre icelui notre feu père, et par conséquent nous aussi : car premièrement ils ont envahi la ville de Sardis avec Aristagoras, Milésien, qui était notre rival, et léans ont brûlé temples et tous lieux sacrés. En après, vous savez comme ils vous ont traités, étant passés en leurs terres, lorsque Datis et Artapherne étaient chefs de l'armée. Pour ces causes, messieurs, je vous avise que je suis bien prêt et délibéré de leur aller faire la guerre. Au reste, s'il est question de biens et richesses, supputant avec moi, je trouve que tellement ils abondent par delà, que, si nous pouvons subjuguer eux et leurs voisins qui habitent la région de Pélops Phrygien, nous rendrons la Persie confinant au clair

séjour de Jupiter : car le soleil ne regardera région qui fasse borne de notre seigneurie. Mais, moyennant votre aide, je les réduirai toutes en une, sans laisser coin de l'Europe où je ne mette le pied. En quoi faisant, j'entends qu'il ne restera ville ne nation qui soit pour nous faire tête, ainçois et les coupables et les non coupables prendront le joug de servitude. Et vous me ferez bien plaisir de vous tenir prêts et appareillés pour partir quand il vous sera signifié, vous avisant qu'à ceux que je verrai en bon équipage et bien accompagnés je ferai présent des choses les plus singulières qui soient en notre possession. Or, je désire bien que ces choses soient ainsi faites; toutefois, afin qu'il ne vous semble que je me veuille du tout arrêter au conseil de moi seul, je mets l'affaire en délibération, et prie chacun de vous de me dire son avis. »

9. A tant le roi fit fin de dire, et Mardonius prit la parole, disant : « En cet endroit, Sire, comme en tous autres, vous avez parlé si vertueusement et tant à la vérité, que non-seulement je vous estime le plus accompli des Perses d'aujourd'hui, mais de tous ceux qui jamais seront, quand vous ne voulez endurer que les Ioniens de l'Europe aient occasion de se moquer de nous. Et certes la chose serait vergogneuse que nous, tenant les Saces asservis, les Indiens, Éthiopiens, Assyriens et autres plusieurs grandes nations qui en rien n'ont offensé les Perses, mais les avons subjuguées pour étendre notre seigneurie, nous laissassions les Grecs impunis qui ont commencé nous offendre. Mais, je vous prie, quelle crainte, quelle armée ou quelles finances nous en peuvent détourner? Nous savons comment ils se maintiennent en l'affaire d'une bataille, et savons que leurs forces sont faibles. Qu'ainsi soit, nous tenons sous notre pouvoir ceux qui sont nommés Ioniens, Éoliens, et Doriens descendus d'eux. De ma part, je les ai éprouvés, menant armée contre eux par le commandement du feu roi, votre père, de façon que, moi ayant marché jusqu'en Macédone, j'approchai Athènes de bien près sans trouver qui m'osât venir audevant; et à là vérité, comme j'entends, les Grecs ont coutume d'entreprendre la guerre fort inconsidérément, pour

l'ignorance et grosserie qui est en eux : car, quand ils ont signifié la guerre les uns aux autres, ils choisissent lieu le plus beau et plus plain qu'ils peuvent trouver, et là se rendent pour combattre, tellement que les victorieux mêmes n'en peuvent retourner qu'avec leur grande perte, et les vaincus, pour abréger, avec leur totale ruine. Certes, attendu qu'ils parlent même langage, il semble bien qu'ils devraient envoyer ambassades d'une part et d'autre pour entendre leurs différends, et essayer tous autres moyens plutôt que venir au combat, et s'ils étaient contraints ce faire, regarder lieu le plus incommode pour l'ennemi, et là s'essayer contre lui. Usant donc les Grecs de tel art militaire qui ne vaut rien, et moi étant entré en Macédone, je ne les pus jamais amener au point de vouloir combattre. Par quoi, Sire, qui sera celui qui se viendra présenter devant vous, menant si grand nombre d'hommes de l'Asie et tout l'équipage de mer qui y est? Je ne puis penser que les entreprises des Grecs arrivent à telle hardiesse; et si d'aventure je m'abuse en mon opinion, et sont les Grecs tant outrecuidés qu'ils nous viennent joindre, ils connaîtront, à mon avis, si nous sommes gens de guerre. Bref, mon opinion est que nous devons essayer tous moyens. En ce monde, rien de soi-même ne s'offre aux hommes, mais leur vient tout avec hasard et épreuve. » De ces paroles polit et dora Mardonius l'opinion de Xerxès, et fit fin de parler.

10. Se taisant tous les autres seigneurs perses et n'osant contredire, Artabanus, fils d'Hystaspe et oncle de Xerxès, homme sage et prudent, s'avança de répondre ainsi : « Sire, quand en un conseil assemblé ne sont dites opinions contraires, il n'est possible de choisir la meilleure, et se faut servir de celle qui est dite; mais quand il y a diversité, ainsi que nous choisissons le haut or en l'approchant d'un autre, si faisons-nous les opinions. Je conseillai au feu roi, votre père et mon frère, de ne point aller faire la guerre aux Scythes, qui en tout leur pays n'ont une seule ville; toutefois, pour le grand appétit qu'il avait de subjuguer ces Scythes nomades, il ne me voulut point croire, et entreprit le voyage, duquel il retourna avec perte de plusieurs gens

de bien. De présent, je vous avise que vous entreprenez d'aller contre des hommes qui sont trop plus vaillants que les Scythes, soit en mer ou en terre; et raison veut que je vous die ce qui leur sera moult difficile à endurer. Vous dites que vous dresserez un pont sur l'Hellespont, et tirerez votre armée par l'Europe jusqu'en la Grèce. Croyez, attendu la prouesse qui est en eux, que nécessairement aviendra que vous serez le plus faible ou en mer, ou en terre, ou bien en tous les deux : ce qui est aisé à juger, si vous considérez que les seuls Athéniens défirent telle grosse armée que menèrent en l'Attique Datis et Artapherne, sans céder à l'un ne à l'autre. Sur ma foi, Sire, la chose sera fort hasardeuse pour vous, s'ils se jettent une fois sur votre armée de mer et la défont, puis naviguent en l'Hellespont pour rompre le pont que vous aurez dressé. Et je ne prends cette conjecture de moi-même, mais je me ressouviens du péril où peu s'en fallut que ne tombâmes quand feu votre père passa contre les Scythes, ayant fait dresser pont sur le Bosphore et le Danube : car les Scythes vinrent lors prier les Ioniens, auxquels avait été baillée la garde du pont d'icelui Danube, de rompre le passage. A quoi si Histiée, potentat de Milet, eût voulu consentir et suivre l'opinion des autres capitaines, sans y résister, indubitablement les Perses étaient défaits. Et la chose est étrange que tout l'État d'un tel roi fût lors en la main d'un seul homme. Pourtant, je vous prie, Sire, ne délibérez d'encourir tel danger sans que nécessité aucune vous y contraigne; mais croyez-moi, et rompez tout cet amas que vous faites. Une autre fois, quand vous le trouverez bon et que vous aurez bien considéré la chose en vous-même, vous pourrez commander votre bon plaisir. Bien consulter les affaires est très-grand profit, car, encore que fortune veuille contrarier, moyennant que le conseil ait été bien pris, elle seule gagne, et non autre. Mais qui a mal consulté, et néanmoins son conseil est favorisé de fortune, certainement tel trouve ce qu'il a cherché, combien qu'il a mal avisé. Ne voyez-vous que Dieu foudroie les animaux grands outre mesure, sans permettre que leurs grosses lourderies aient lieu, et cependant ne se soucie des petits? Ne

voyez-vous aussi que sur les hauts châteaux et arbres fort élevés le tonnerre tombe? Véritablement Dieu prend plaisir à réprimer toutes choses excessives : dont est que souvent grosse armée est défaite par bien petite troupe, envoyant Dieu ou crainte ou foudre qui la ruine, encore que ce soit sans mérite, car il ne permet qu'autre que lui se magnifie et extolle[1]. Davantage, tout affaire précipité engendre fautes et erreurs, dont aviennent ordinairement grands inconvénients. Mais en se retenant et modérant, si les choses que l'on estime n'aviennent soudain, pour le moins, avec le temps, elles sont perçues. Pourtant, je vous conseille, Sire, de faire comme je vous dis. Quant à vous, seigneur Mardonius, je vous prie, déportez-vous de parler ainsi indiscrètement des Grecs, qui ne méritent d'être ainsi blasonnés. J'entends bien que par ce moyen vous voulez inciter le roi à leur aller faire la guerre, et néanmoins vous me semblez plutôt affaiblir les courages et empêcher que la chose ne sorte son effet. Calomnie est vice fort dangereux, par lequel deux sont blessants et un blessé. Le calomniant blesse en accusant ceux qui ne sont présents, et fait le pareil celui qui se laisse persuader avant que d'avoir appris les choses au vrai. Ainsi l'absent est blessé par le dénigrant et par l'écoutant, qui l'estime méchant. Toutefois, seigneur Mardonius, s'il est du tout besoin d'entreprendre la guerre contre les Grecs, je vous prie, faisons que le roi ne bouge de la Persie, à la charge que vous et moi déposerons nos enfants, et vous ferez le voyage de la Grèce, après avoir choisi tels hommes que vous voudrez, et exercite autant gros et bien fourni que vous aviserez. Si les affaires du roi aviennent comme vous dites, moi et mes enfants serons mis à mort; mais, si elles tombent comme j'ai prédit, vos enfants souffriront comme feraient les miens, et vous pareillement, si tant est que Dieu vous fasse la grâce de retourner. Autrement, si ne voulez entrer en ce convenant[2], et êtes du tout résolu de mener armée contre la Grèce, j'ose affirmer que ceux qui demeureront par deçà orront[3] dire que le seigneur Mardonius aura porté quelque grand dommage aux Perses,

[1] Élève. — [2] Convention. — [3] Entendront.

et que les chiens et oiseaux l'auront mangé en la terre des Athéniens ou Macédoniens : si n'est d'aventure que, sans tirer outre, vous pensez en chemin à quels hommes vous conseillez au roi d'aller faire la guerre. »

11. Ainsi parla Artabanus : dont Xerxès fut marri, et lui répondit : « Ce que vous êtes frère du feu roi vous sauvera de recevoir loyer digne de vos folles paroles. Toutefois, pour le peu de cœur que vous montrez, je vous ferai ce déshonneur de ne venir avec moi en la Grèce, et demeurerez aux tisons avec les femmes, pendant que j'achèverai mon entreprise sans vous, selon que je l'ai devisée : car je me tiens assuré que jamais je ne serais estimé fils de Daire, issu d'Hystaspe, d'Arsame, d'Ariazamne, de Téispe, de Cyrus, de Cambyse ne d'Achémène, si je ne châtiais les Athéniens : car je sais très-bien que si nous demeurons oisifs, que ne feront-ils pas, eux, mais entreprendront sur nous. Voire, si je me dois régler sur ce qu'ils ont attenté ci-devant, quand ils ont brûlé la ville de Sardis et se sont jetés en l'Asie. A raison de quoi il n'est à eux possible ne à nous de quitter le jeu; mais il est le pas ouvert pour battre ou être battus, et faut que tout soit aux Grecs ou aux Perses : car en haine il n'y a point de moyen. Pourtant, il faut que nous, qui sommes offensés, avisions de nous venger, afin que nous apprenions quel péril nous pourrons encourir en allant contre des hommes que Pélops, Phrygien, vassal de nos ancêtres, subjugua tellement qu'eux et leur terre portent aujourd'hui le nom du conquérant. »

12. Telle fut la réponse de Xerxès. La nuit venue, l'opinion d'Artabanus lui travailla l'esprit, et, se conseillant à soi-même, trouva qu'il ne lui était aucun besoin de passer en la Grèce. Si s'endormit là-dessus, et, comme disent les Perses, il songea qu'il voyait devant soi un grand et bel homme qui lui disait : « Roi perse, veux-tu changer la résolution que tu as prise d'aller faire la guerre aux Grecs, après que tu as commandé à tes gouverneurs et capitaines de mettre gens ensemble, et qu'ils te viennent trouver bien accompagnés? Tu ne fais pas bien de te révoquer, et ne trouveras homme qui soit de cet avis. Pourtant, prends le

chemin que tu as résolu ce jour. » Ayant ce dit, il sembla à Xerxès qu'il se disparut.

13. Quand il fut jour, sans faire cas de ce songe, il assembla les seigneurs comme le jour précédent, et leur dit : « Messieurs, vous me pardonnerez, si présentement je vous propose le rebours de l'ouverture que je vous fis hier : car je ne suis encore parvenu à telle prudence qui doit être en moi, et davantage je vois toujours auprès de moi ceux qui me conseillent de ce faire. Quand j'entendis l'opinion de monsieur mon oncle, je confesse que soudain la jeunesse m'échauffa, et usai d'autres paroles que je ne devais endroit tel personnage, qui est d'âge; mais à cette heure, reconnaissant ma faute, je me délibère suivre son avis. Si veux et entends, puisque je prends autre résolution quant au voyage de la Grèce, que ne vous mettiez en peine de vous apprêter, mais, sans bouger, que vous demeuriez en repos. » Les Perses, entendant ce langage, s'éjouirent grandement et adorèrent le roi.

14. La nuit venue, le songe se présenta derechef, disant : « Fils de Daire, tu as contredit aux Perses le voyage de la Grèce en méprisant mes paroles; mais sache que, si bientôt tu ne t'achemines, pour tout sûr, comme en peu de temps tu es devenu grand, aussi seras soudain rendu petit. »

15. Xerxès, effrayé de telle vision, sortit du lit, et commanda qu'on lui fît venir le seigneur Artabanus, auquel venu il dit : « Monsieur mon oncle, je confesse que je ne fus point sage quand, pour le bon conseil que vous me donniez, je vous tins propos assez indiscret, dont tôt après je me repentis, connaissant que je devais faire selon votre conseil. Mais, encore que j'aie bon vouloir d'ainsi me gouverner, toutefois je ne puis, pour cause que, quand j'ai eu changé d'opinion, un songe, qui me défend ce faire, me met en grande fantaisie, et tout maintenant me vient de laisser avec grosses et étroites menaces. Si Dieu l'a envoyé et s'il prend plaisir au voyage de la Grèce, j'ai opinion qu'il s'adressera à vous comme à moi, et vous fera même commandement. Et je pense qu'il aviendra ainsi, si voulez prendre mon habillement, et, vêtu d'icelui, vous séiez en mon siége royal, puis dormiez en mon lit. »

16. Ainsi parla Xerxès. Artabanus ne voulut obéir à ce premier commandement, s'estimant indigne de seoir au trône royal; toutefois, en la fin, comme contraint, après avoir dit les paroles suivantes, fit ce qui lui était commandé : « Sire, je n'estime rien moins obéir à celui qui veut choses bonnes et honnêtes que savoir et connaître icelles; mais l'un et l'autre est souvent altéré en communiquant avec gens vicieux, ainsi que vents et orages empêchent que la mer, laquelle autrement est fort utile aux hommes, n'use de sa nature. Et je vous jure ma foi que je ne fus point si marri de vous voir mal sentir de moi que quand je connus que de deux opinions vous choisissiez la pire pour vous et pour les Perses, dont l'une haussait le cœur, et l'autre le rabattait, en donnant à entendre qu'il est fort dangereux d'enseigner à l'esprit de l'homme de toujours désirer plus que le présent. Toutefois, maintenant que vous êtes rangé à la meilleure, vous dites qu'un songe s'est présenté à vous en forme de Dieu, lequel vous a défendu de ne point rompre le voyage de la Grèce. Je vous prie, mon enfant, ne croyez qu'en ce il y ait rien de Dieu : car tels songes ne se présentent aux hommes que pour les abuser, et, parce que je suis plus âgé que vous, je vous enseignerai comment. Les songes des choses que l'on a pensées de jour ont coutume d'être mensongers, et vous savez que tous ces jours nous avons eu entre mains le voyage de la Grèce. Toutefois, s'il n'est ainsi comme je dis, ainçois en ce que m'avez récité y a quelque chose de Dieu, j'ai opinion qu'il apparaîtra à moi comme à vous, non pour avoir vêtu vos habillements plutôt que les miens, ou pour ce que je reposerai en votre lit et non au mien : car ce qui vous est apparu, quoi que ce soit, ne doit être si peu connaissant qu'il me prenne pour vous, à cause que je serai couvert de vos habillements. Mais c'est à savoir s'il fera compte de moi, s'il daignera m'apparoir et s'il viendra, jaçoit que j'aie mon habit ou le vôtre. Certainement, s'il continue à revenir, il semble que ce soit chose divine. Et puisque vous avez ainsi résolu sans vous rétracter, et faut que j'aille dormir en votre lit, à la bonne heure, votre commandement soit fait, et que l'esprit m'apparaisse s'il veut. J'obéirai plus que tant à votre volonté. »

17. Quand il eut ainsi parlé, et que Xerxès ne lui répondit autre chose, il alla se vêtir des habillements du roi, et, après avoir demeuré sis au trône royal, il se mit dans le lit. Dormant, le songe qui était venu à Xerxès se présenta à lui, et lui dit ainsi : « N'es-tu pas celui qui détourne Xerxès, qui a délibéré d'aller mener la guerre en la Grèce? Assure-toi que tu n'en demeureras impuni, tant au présent qu'à l'avenir. J'ai assez déclaré à Xerxès comment il lui en prendra, s'il n'est obéissant.

18. Il fut avis à Artabanus qu'on le menaçait ainsi, et qu'on lui voulait ciller [1] les yeux avec un bouton de feu. Et parce il s'écria fort haut, et, se levant du lit, alla se seoir auprès de Xerxès, auquel il conta la vision de son songe, puis lui dit : « Sire, ayant vu plusieurs et grandes entreprises renversées par bien petits destourbiers, je ne voulais du tout lâcher bride à votre âge, sachant qu'il est fort dangereux de beaucoup appéter. Et certes il me ressouvenait comment l'armée de Cyrus se porta contre les Massagètes : je me recordais aussi de l'expédition de Cambyse contre les Éthiopiens, et finalement du voyage des Scythes, que je fis avec le feu roi Daire. Connaissant ces choses, j'avais opinion que vous étiez le plus heureux de tous les hommes, s'il vous était possible de demeurer en repos. Mais, puisque vous êtes poussé par quelque mouvement divin, et que, comme il semble, quelque ruine envoyée de Dieu veut saisir les Grecs, moi-même suis converti et laisse ma première opinion. Si, vous conseille que vous fassiez entendre aux Perses l'avertissement que Dieu vous a envoyé, leur commandant de se tenir prêts, suivant la publication dernière. Et de ce je vous prie, afin que vous ne demeuriez en faute de la part des vôtres, puisque Dieu vous est auteur et instigant. » Ce propos achevé, ils se trouvèrent comme ravis et transportés de tel songe, et au plus tôt que le jour commença luire, Xerxès proposa le tout aux Perses, et le seigneur Artabanus, qui seul auparavant avait empêché lors, apertement pourchassa l'affaire.

19. Quand Xerxès eut résolu de marcher à ce voyage, une troisième vision se présenta à lui en dormant, laquelle en-

[1] Fermer.

tendue par les mages, jugèrent qu'elle signifiait que tous les hommes de la terre lui seraient sujets. Et la vision fut telle. Il lui sembla qu'il était couronné de la branche d'un olivier qui couvrait toute la terre; toutefois, que la couronne, mise en sa tête, était depuis revenue à néant. Cette interprétation faite par les mages, incontinent tous les gouverneurs et capitaines perses, qui avaient été mandés, retournèrent en leurs gouvernements et satrapies, faisant diligence d'exécuter ce qui leur était commandé, pour le désir que chacun avait de recevoir les bienfaits et récompenses du roi. Par ce moyen, Xerxès fit si gros amas, qu'il n'y eut lieu ne place de toute terre ferme qui ne fût refouillé.

20. Car, après que l'Égypte fut par lui réduite, il fut quatre ans entiers à dresser son armée et apprêter ce qui est requis pour un train de guerre : puis, au commencement de la cinquième année, il s'achemina avec infinie multitude d'hommes : car de toutes les expéditions, dont nous avons ouï et entendu, cette-ci est beaucoup la plus grande : tellement que celle de Daire contre les Scythes ne doit rien paraître auprès de cette-ci, ne celle desdits Scythes, qui, poursuivant les Cimmériens, entrèrent en la Médie et tinrent presque toute la haute Asie; de quoi Daire les voulut depuis châtier. Ne pareillement celle des Atrides Agamemnon et Ménélaüs, qui passèrent à Troie, est aucunement à conférer. Ne finalement celle des Mysiens et Troyens, qui se fit devant la guerre de Troie, quand ces peuples passèrent en Europe environ le Bosphore, où ils subjuguèrent toute la Thrace, et retournèrent se rendre en la mer Ionienne, après avoir tiré vers midi jusqu'au fleuve Pénée.

21. Certes, toutes ces expéditions et autres jointes avec elles, ne sont dignes d'être conférées avec cette seule. Car quelle nation de l'Asie ne mena Xerxès avec soi en la Grèce? De quel ruisseau but son armée, qu'il ne le mît à sec, fors les bien grands fleuves? Les uns fournirent à l'équipage de mer; aux uns fut ordonné faire gens de pied, et aux autres gens de cheval. Davantage, les uns devaient fournir vaisseaux de rame et de charge, et les autres ponts à bateaux. Au reste, les uns fournissaient vivres et vaisseaux pour les

porter. Tout cet équipage se dressa trois ans devant partir, et principalement à cause de la fortune, qui avait couru aux Perses, naviguant entour le mont Athos. Or, l'armée de mer s'assembla en Éléunte, ville du Chersonèse, et de là les soldats allaient à tour de bandes fouiller et couper sous le fouet cette montagne Athos. A quoi aidaient les habitants d'alentour; et commandaient en cette besogne Bubarès, fils de Mégabaze, et Artachéès, fils d'Artéus, seigneurs perses.

22. Athos est montagne grande, fort renommée, qui s'étend jusqu'à la mer, et qui est habitée d'hommes. De la part où elle se termine selon le continent, elle est chersonèse [1], et fait un isthme de douze stades, qui est une campagne avec petites collines, depuis la mer des Achanties jusqu'à la mer qui est à l'opposite de Torone. En cet isthme, qui confine Athos, est habitée une ville grecque, nommée Sané, laquelle exceptée, les Perses essayèrent faire de continentes insulaires toutes celles qui sont ès environs d'Athos, comme Olophyxe, Acrothoon, Thysus et Cléones.

23. L'ouvrage fut départi aux nations qui étaient en l'armée, prenant leur alignement environ celle ville de Sané : puis, quand la tranchée se trouva de quelque profondeur, fouillant les uns, les autres chargeaient la terre, et la baillaient de main en main et de degré en degré, tant qu'elle était parvenue jusqu'à ceux d'en haut, qui la transportaient et allaient jeter. Mais les talus s'éboulèrent et donnèrent à tous, fors aux Phéniciens, double peine, pour cause qu'ils avaient tenu le bas aussi large que le haut. En quoi les Phéniciens montrèrent, comme en tous autres lieux, leur bon esprit; car la part où était leur tâche ils tinrent la bouche de la tranchée deux fois aussi grande qu'elle devait être, menant toujours l'ouvrage en étrécissant, tellement que, venus au bas, ils se trouvèrent de même mesure que les autres. En cette campagne était une prairie, où fut dressé un trafic avec fondigue [2], accompagné d'un auditoire [3] pour la justice des marchands, où de l'Asie arrivait grande quantité de blé.

[1] Presqu'île. — [2] Marché. — [3] Tribunal, salle d'audience.

24. A mon jugement que Xerxès, mû de gloire, fit faire cette tranchée pour montrer sa puissance et pour laisser mémoire de soi. Car il pouvait aisément faire rouler ses vaisseaux travers l'isthme, et toutefois il aima mieux faire trancher ce canal, où deux galères pouvaient voguer de front. Ceux mêmes qui firent cette tranchée furent aussi députés à bâtir ponts sur le fleuve Strymon, pour la garniture desquels il ordonna provision être faite de joncs et de filasse.

25. Au demeurant, il donna charge aux Phéniciens et Égyptiens de faire conduire vivres en l'armée, afin de ne perdre hommes ne bêtes par faute de vivres. Il s'était informé des pays, et avait ordonné que chacun fournirait ce dont il avait plus grande commodité, de sorte que de tous les quartiers de l'Asie, puis d'un, puis de l'autre, furent apportés vivres. Il fut ordonné à plusieurs de les rendre en la côte blanche[1] de la Thrace, aux uns en la Tyrodise des Périnthiens, aux autres en Dorisque et en Eïon, qui est sur le fleuve Strymon, et à quelques-uns en Macédone.

26. Pendant que chacun travaillait à ces apprêts selon qu'il lui était ordonné, toute l'armée de terre vint trouver Xerxès, lequel tira à Sardis au partir de Critalles, où il avait été dit que toute l'armée de terre se rendrait. Mais je ne saurais dire quels des gouverneurs et capitaines reçurent les dons promis par le roi pour avoir amené la plus belle compagnie. Car je n'ai pu savoir comment la chose fut décidée. Quand l'armée eut passé le fleuve Halys, elle se trouva en Phrygie, laquelle traversée, elle arriva en Célènes, où sont les sources du fleuve Méandre, et d'un autre qui n'est pas moindre, nommé Cataracte, lequel, partant de la foire[2] des Célénéens, se va rendre dans icelui Méandre. En la ville Célènes est pendue la cornemuse faite de la peau du silène Marsyas, qu'Apollo, selon le propos des Phrygiens, écorcha.

27. Léans aussi était habitant un Lydien nommé Pythius, fils d'Atys, lequel fit grands présents à Xerxès et à toute son armée, puis lui dit qu'il lui voulait fournir deniers pour sa guerre. Le roi demanda à ceux d'entour lui qui était ce

[1] Leucé Acté. — [2] Agora, place publique.

Pythius et quels deniers il pouvait avoir pour lui en faire fête. Ils répondirent : « Sire, il est celui qui donna au feu roi votre père le platane et la vigne d'or[1], et aujourd'hui, après vous, il est le plus riche que nous sachions. »

28. Xerxès, étonné de ces dernières paroles, demanda à Pythius quels deniers comptants il fournirait bien ; il répondit : « Sire, je ne vous célerai ne déguiserai que je ne sache le compte de mon avoir, mais vous en dirai la pure vérité. Car incontinent que j'entendis que vous vouliez descendre en la Grèce, ayant envie de vous bailler deniers pour la dépense de votre guerre, je comptai mes argents pour en apprendre la somme, et je trouvai, par compte fait, que j'avais argent deux mille talents, et or quatre millions de statères dariques, sept mille moins. Et certes, Sire, je les vous donne de bon cœur. Car j'ai serfs et laboureurs, du travail desquels je puis vivre. » Ainsi parla Pythius.

29. Xerxès eut son propos agréable, et lui dit : « Mon ami, mon hôte lydien, depuis que je suis parti de la Persie, je n'ai trouvé qui ait voulu faire dons à mes soldats, ne qui se soit à moi présenté pour contribuer aux frais de la guerre que j'entreprends, fors vous, qui avez donné à mes gens et à moi offert grosse somme de deniers. Pourtant, en lieu de ces honnêtetés, je vous fais mon hôte et mon ami, et pour le parfait de vos quatre millions de dariques, je vous donne les sept mille qui défaillent. Au reste, vous garderez vos deniers et demeurerez en la volonté où vous êtes, vous avisant que, si ainsi le faites, ne de présent, ne pour l'avenir, vous en repentirez. »

30. Ayant ce dit et fait délivrer les sept mille dariques, il poursuivit chemin, et passant une ville de Phrygie, nommée Anava, et un lac où le sel s'engendre, il arriva en Colosses, qui est grande ville de Phrygie, où le fleuve Lycus se perd sous terre dans un grand gouffre, et, après s'être perdu environ cinq stades, va tomber en Méandre. L'armée, tirant de Colosses ès frontières des Phrygiens et Lydiens, arriva en la

[1] Sur ce plateau et cette vigne d'or, voyez Xénophon, *Histoire grecque*, liv. VII, chap. 1er, et Lucien, *Sur un appartement*, 5, t. II, p. 310 de notre traduction.

ville de Cydrara, où Crésus fit jadis ériger une colonne, qui par lettres en elle gravées donne à entendre qu'elle fait borne entre ces deux nations.

31. Quand elle est entrée de Phrygie en Lydie, elle trouve un chemin fourché, dont celui de main gauche conduit en Carie et celui de droite à Sardis : par lequel si vous cheminez, il vous convient nécessairement traverser le fleuve Méandre et passer devant la ville Callatèbe, où certains hommes artisans font miel de fleurs de brières et de blé. Xerxès, tenant ce chemin, trouva un platane, lequel, à cause de sa beauté, il fit enrichir d'or, et y établit homme pour le garder journellement[1].

32. Au second jour, il arriva en Sardis, ville des Lydiens, où, étant de séjour, dépêcha ambassade pour venir en la Grèce demander terre et eau, et signifier aux villes, fors à Athènes et à Lacédémone, qu'elles eussent à lui apprêter le banquet, lui étant bien avis que ceux qui auparavant avaient refusé telles choses au feu roi Daire son père, lors, pour crainte qu'ils auraient, les lui accorderaient; et dépêcha l'ambassade pour apprendre qu'il en serait.

33. Ce fait, il commença s'apprêter comme voulant tirer à Abyde, et cependant ponts se dressaient sur l'Hellespont, pour passer d'Asie en Europe. Or, il y a au Chersonèse de l'Hellespont, entre la ville de Seste et Madyte, une veine de pays fort rude, qui s'étend jusqu'à la mer, et est à l'opposite d'Abyde. Peu de temps après cette guerre de Xerxès, étant Xanthippe, fils d'Ariphron, capitaine général de l'armée des Athéniens, Artayctès, homme perse et gouverneur de Seste, fut par eux pris en ce lieu, et empalé tout vif pour cause qu'il avait emmené quelques-unes de leurs femmes en Éléunte, au temple de Protésilaüs, et léans avait commis en elles actes vilains et déshonnêtes.

34. Les ponts donc commençaient à ce pays rude, et faisaient les Phéniciens celui dont le cordage était de filasse et les Égyptiens celui où il était de joncs. Il faut entendre que depuis Abyde jusqu'à l'autre rive de la mer il y a sept stades

[1] Cette anecdote singulière est racontée avec plus de détails par Élien, *Histoires diverses*, liv. II, chap. XIV.

d'eau, lesquels étant couverts de ces ponts, une grande tourmente se leva qui rompit et brisa tout.

35. De quoi averti, Xerxès fut fort déplaisant, et commanda que trois cents coups de fouet fussent donnés à l'Hellespont et qu'on jetât dedans deux paires de fers pour mettre aux pieds. Et j'ai davantage entendu qu'il envoya marques pour le flétrir et stigmatiser. A la vérité, il commanda qu'il fût souffleté avec ces paroles barbares et présomptueuses : « Eau amère et salée, le seigneur te baille cette punition pour l'outrage que tu lui as fait sans t'avoir offensée. Et assure-toi que, veuilles ou non, le roi Xerxès passera pardessus toi. Aussi, tu es si fausse et si salée, que nul ne te fait sacrifice. » Il commanda que l'Hellespont fût châtié avec telles paroles et telles punitions, ensemble que les têtes fussent taillées aux ouvriers et entrepreneurs des ponts ; et ainsi furent bien récompensés.

36. Depuis, autres ponts furent dressés par autres architecteurs, où fut suivie cette ordonnance. A la venue de la Majour, ils rangèrent de travers trois cent soixante, que barques, que galères, qui montraient les flancs à icelle Majour. Du côté de l'Hellespont, ils en mirent trois cent quatorze en pointe, suivant le cours de l'eau, afin que les cordages n'eussent tant à souffrir. Après, ils jetèrent grandes et grosses ancres pour arrêter le tout contre les vagues tant d'un côté que d'autre. Ils laissèrent aussi passage pour aller et venir de la Majour, avec petits vaisseaux ; puis, pour bander le cordage, plantèrent en terre cabestans, garnis d'agrafes, avec lesquels ils tordaient non un cordon seul quant au cordage de filasse, mais deux, et de celui qui était de joncs quatre, qui faisaient un câble beau et gros. Toutefois celui de filasse était tant pourtant plus fort et plus pesant, tellement que la coudée pesait un talent. L'ouvrage ainsi dressé, ils jetèrent solives au travers, et en belle disposition les ajoutèrent sur le cordage, auquel ils les affermèrent, puis les couvrirent de planches, jointes et assemblées fort proprement, lesquelles ils chargèrent de terre, et de chacun côté levèrent barrières, afin que les chevaux et bêtes sommières n'eussent frayeur en voyant la mer sous eux.

37. Après que ces ponts furent ainsi dressés et que dunes furent levées à l'embouchure du canal, fait environ la montagne Athos, pour garder que la mer n'y entrât en trop grande abondance et l'emplît trop, le roi, averti que tout était achevé, après avoir passé son hiver à Sardis, sur l'entrée du printemps, il commanda que son armée fût prête à partir et tirer droit le chemin d'Abyde. Mais, à l'heure de son partement, le soleil, disparant de son lieu, s'absconsa [1]; et, bien que le soleil fût serein et sans aucuns nuages, toutefois, en lieu de jour beau et clair, se présenta noire nuit. Xerxès, voyant tel prodige, fut en souci, et demanda aux mages que voulait ce prédire. Ils répondirent que Dieu signifiait aux Grecs l'éclipse de leurs villes, alléguant que le soleil est patron des Grecs et la lune patronne des Perses. Xerxès fut joyeux d'entendre ces paroles, et fit marcher ses gens.

38. Comme il se voulait acheminer, Pythius Lydien, redoutant ce signe du ciel, et se confiant aux présents qu'il avait faits, s'adressa à Xerxès, et lui dit ainsi : « Sire, si vous plaît, vous m'octroierez chose qui peu vous importe, et à moi beaucoup. » Xerxès, estimant que plutôt il lui demanderait toute autre chose que celle qu'il lui demanda, répondit qu'il lui accordait, et qu'il dît ce qu'il voulait. Pythius, écoutant ces paroles, fut fort hardi, et parla en cette manière : « Sire, j'ai cinq fils, qui tous vous suivent en la Grèce; je vous supplie avoir pitié de moi, qui suis en si grand âge, et vouloir exempter mon fils aîné de ce voyage, afin qu'il demeure par deçà pour garder moi, ma maison et mes biens. Quant aux autres quatre, je les vous donne, pour les mener avec vous et pour en disposer comme vous aviserez à votre retour. »

39. Xerxès se coléra de cette requête, et répondit : « Malheureux homme, maintenant que je suis en chemin pour tirer en la Grèce, où je mène enfants, frères, domestiques et amis miens, as-tu osé faire mention de ton fils, toi qui es mon serf et qui me devrais suivre avec toute ta maison, et ta femme

[1] Se cacha. — On sait que cette éclipse eut lieu l'année précédente, 481 ans avant J. C., lorsque Xerxès quitta Suses. Hérodote aura confondu le premier départ avec le second.

même? Je t'avise que je ne te laisserai glorifier d'avoir surmonté un roi en magnificence et libéralité pour les présents et offres que tu as faits : et pourtant, combien que tu te sois tourné à requête peu honteuse et moins civile, toutefois tu ne recevras punition condigne, mais un peu plus gracieuse. Car tes présents sauveront quatre de tes fils, mais tu amenderas de la mort de celui que tu aimes singulièrement. » Il accoutra ainsi son langage, et soudain commanda aux maîtres de telles œuvres chercher le fils aîné de Pythius, et le tailler par le milieu du corps, puis en mettre une moitié sur chacun bord du chemin, où l'armée devait passer.

40. Cette exécution faite, l'armée s'achemina, marchant le bagage le premier avec les bêtes de somme. Après suivaient pêle-mêle les troupes de toutes les nations, sans aucune distinction les unes d'avec les autres, trop bien se laissaient-elles environ le milieu, et se fendaient pour ne se mêler parmi la maison du roi, devant lequel marchaient premièrement mille hommes de cheval choisis entre les Perses, lesquels tenaient leurs lances renversées. A leur dos suivaient dix coursiers sacrés appelés Niséens, à cause d'une grande campagne de Médie ainsi nommée, qui porte ces grands chevaux[1]. Après marchait le chariot de Jupiter tiré par huit chevaux blancs, qu'un chartier gouvernait à pied, pource qu'il n'est licite de monter dessus. Xerxès le suivait étant aussi dans un chariot tiré par chevaux Niséens, et son chartier était Patiramphès, fils d'Otanès, seigneur perse, lequel marchait devant.

41. En cet ordre partit Xerxès de la ville de Sardis, lequel, quand la raison y était, sortait dudit chariot pour entrer dans un autre. Mille archers des plus vaillants et plus nobles des Perses le suivaient, portant leurs hallebardes à la mode du pays. Après venaient mille autres hommes de cheval, choisis parmi les Perses, et étaient suivis d'autres dix mille Perses, aussi gens d'élite, mais à pied. Les mille, en lieu de couronnes, portaient au bout de leurs piques pommes grenades d'or, et environnaient les autres neuf mille, qui au dedans

[1] Les chevaux Niséens venaient de la Prairie Hippobote, près des Portes Caspiennes. On dit qu'il y avait cinquante mille juments dans les haras de Perse.

de telle ceinture portaient pommes d'argent, fors ceux qui marchaient les plus près de sa personne, lesquels portaient aussi pommes d'or, mais ils tournaient leur bois vers bas. Une cavalerie de dix mille hommes perses suivait ces dix mille de pied, et de là en avant était laissé espace de deux stades, puis marchait le demeurant de l'armée, mêlé et remêlé ensemble.

42. Cet ordre fut tenu jusqu'au fleuve Cayce et jusqu'en la Mysie. De Cayce jusqu'à la ville de Carine, en traversant Atarné et laissant la montagne Cané à gauche. De Carine, l'armée tira par la campagne de Thèbes à la ville Adramytte, passant devant Antandre, ville pélasgienne, et prenant la montagne Ida à gauche, entra en la terre d'Ilion, où, étant logée au pied de celle montagne, la nuit tombèrent tant de foudres et tempêtes, que plusieurs y périrent.

43. Après, elle arriva au fleuve Scamandre, qui fut le premier mis à sec depuis le partement de Sardis, ne pouvant suffire pour abreuver hommes et bêtes. Xerxès, arrivé à ce fleuve, monta au Pergame de Priam, pour désir qu'il avait de le voir; et l'ayant contemplé et entendu toutes les singularités du lieu, sacrifia mille bœufs à Minerve Troyenne. Et les mages firent oblation de vin aux héros de léans; toutefois, après ces sacrifices faits, un effroi se mit la nuit parmi l'ost, qui fut cause qu'il délogea dès la pointe du jour, côtoyant à gauche la ville Rhétée, Ophrynée, et Dardane, qui est limitrophe d'Abyde, et ayant à droite les Gergithes et les Troyens.

44. Quand ils furent au milieu d'Abyde, Xerxès voulut faire revue générale, et jà par son commandement lui avait été bâtie une loge de pierre blanche, telle qu'à lui appartenait, où, étant assis sur le rivage et regardant son équipage de mer, voulut avoir le passe-temps de voir combattre l'armée. Ce qui fut fait, et vainquirent les Phéniciens de Sidon. Il prit fort grand plaisir à voir ce combat naval.

45. Mais quand il regarda que tout l'Hellespont était couvert de vaisseaux, et que tous les rivages, ensemble les champs des Abydénois étaient remplis d'hommes, adonc il se réputa heureux; toutefois il changea soudain et se prit à larmoyer.

46. Ce voyant Artabanus, son oncle, qui du commencement l'avait librement conseillé de n'entreprendre le voyage de la Grèce, lui dit ainsi : « Comment, Sire, en peu de temps vous faites deux choses qui sont fort éloignées l'une de l'autre : car, après que vous êtes estimé heureux, maintenant vous pleurez. » Xerxès lui répondit : « Considérant que la vie des hommes est si courte, j'ai pris pitié de ce grand nombre d'hommes, dont nul sera vivant d'ici à cent ans. » Artabanus lui dit : « Il me semble, Sire, que nous sommes sujets à beaucoup de choses plus pitoyables que la brièveté de vie. Car, en ce peu que nous vivons, nul se trouve tant heureux que non une fois, mais plusieurs, ne désire plus mourir que vivre, à raison que les adversités survenantes et les maladies qui nous perturbent font trouver la vie non courte, mais longue : tellement que la mort, étant la vie malheureuse, est à l'homme très-désiré refuge. En quoi Dieu, qui perpétuellement goûte une vie douce et gracieuse, se montre envieux sur nous. »

47. Xerxès répliqua : « Or, puisque la vie humaine est telle comme vous la devisez, n'en parlons plus : et ne nous souvenons de choses ennuyeuses, ayant en main affaires bonnes et joyeuses. Et, je vous prie, dites-moi une chose : si la vision du songe ne se fût montrée si manifestement à vous, auriez-vous encore votre première opinion quant au voyage de la Grèce, ou bien si vous changeriez? Je vous prie, dites-moi à la vérité que vous en feriez? — Sire, répondit Artabanus, Dieu veuille que la vision du songe tombe ainsi que vous et moi le désirons. Toutefois, je vous avise que, de ma part, la crainte est encore si grande, que j'en suis tout hors de moi, considérant plusieurs choses, et en voyant principalement deux qui vous sont très-contraires. »

48. Xerxès lui dit : « Et dea quelles sont ces deux à moi tant ennemies? Vous semble-t-il que notre armée de terre soit à mépriser pour le nombre, et que celle des Grecs soit mieux fournie, ou que notre équipage de mer manque auprès du leur, ou bien tous les deux ensemble? Car si vous pensez que de ce côté ne soit suffisamment pourvu à nos affaires, tôt nous aurons assemblé nouveau renfort. »

49. Artabanus répondit : « Sire, tout homme de jugement ne méprisera votre armée ne le nombre de vos vaisseaux : mais si vous augmentez, vous rendrez les deux choses que j'entends d'autant plus vos ennemies. Et pour vous les nommer, ce sont terre et mer : car si quelque tourmente se lève, je n'estime qu'en lieu de la terre il se trouve port ne havre suffisant pour loger et sauver vos vaisseaux, et toutefois vous n'avez besoin de trouver port en un lieu seulement, mais par tout l'habitable où vous passerez. Et par ce ne se trouvant ports capables, je vous prie, apprenez que les adversités dominent sur les hommes, et non les hommes sur elles. Et c'est quant à l'une des deux choses qui vous sont contraires. Maintenant je vous vais dire de l'autre. La terre vous est ennemie pour cette cause. Si ainsi est que rien ne vous donne empêchement, certes tant plus elle vous sera ennemie, d'autant que marcherez plus avant en pays, entreprenant sur autrui. Car les hommes ne sont jamais rassasiés de fortune, si elle leur dit bien. Et supposé que nul ne nous vienne à l'encontre, je vous dis néanmoins que beaucoup de pays n'est conquis qu'avec long espace de temps, qui est cause d'engendrer famine en une armée. Au reste, ce qui rend l'homme preux et vaillant, est si, en délibérant des affaires, il redoute et épluche diligemment tout ce qui peut avenir, puis exécute hardiment. »

50. Xerxès répondit : « Mon oncle, vous parlez fort selon le mérite des choses; toutefois, je ne suis d'avis que l'on craigne en tous affaires, ne pareillement qu'on recherche tout si scrupuleusement : car si, en tous cas survenants, vous voulez considérer tous inconvénients, vous n'exécuterez jamais rien. Au moyen de quoi, je dis que mieux vaut s'assurer et encourir moitié des fortunes, que craindre et ne rien souffrir. Davantage, si vous voulez estriver [1] contre toutes choses proposées, et ne savez montrer quel est le plus sûr moyen, vous errez comme celui qui soutient contre vous. Et j'ai opinion qu'il n'est pas en l'esprit de l'homme de prendre résolution assurée ès choses de ce monde. Et pourtant les bonnes fortunes aviennent volontiers à ceux qui entrepren-

[1] Lutter.

nent, et non à ceux qui, épluchant toutes choses, demeurent recrus et paresseux. Voyez-vous point à quelle puissance sont parvenus les affaires des Perses? Certainement, si mes prédécesseurs rois eussent eu telles opinions que vous, ou si sans ces opinions eussent trouvé gens qui les eussent ainsi conseillés, croyez que vous ne verriez les choses arrivées au point où elles sont : mais, en méprisant les hasards, ils les ont poussés aussi avant que nous voyons. Car les grandes entreprises veulent être maniées avec grands hasards. Pour ressembler à ces hauts hommes, nos prédécesseurs, nous nous sommes jetés aux champs en la plus belle saison de l'année. Et j'ai bon espoir que nous subjuguerons toute l'Europe, et retournerons en la Persie sans tomber en faute de vivres n'autre inconvénient. Car, d'un côté, nous portons avec nous grandes amonitions; et d'autre, il est certain que tous les grains des terres et nations où nous arriverons, seront en notre puissance : au surplus, nous allons faire la guerre à gens de labourage, non à des nomades nourriciers de bétail. »

51. Artabanus prit le propos et dit : « Sire, puisque vous êtes si assuré que vous ne faites aucun doute d'entreprendre, je vous prie, ne vous ennuyez de ce que je vous veux conseiller : car, en parlant de beaucoup d'affaires, il convient étendre le propos. Cyrus, fils de Cambyse, rendit toute Ionie tributaire aux Perses, fors les Athéniens : à raison de quoi je vous conseille de ne mener iceux Ioniens contre leurs pères, attendu que, sans eux, nous ne pouvons avoir le dessus de nos ennemis; car si marchent avec nous, ou ils se montreront lâches en aidant à asservir leur ville métropolitaine, ou ils feront en gens de bien, et la maintiendront en sa liberté. S'ils se montrent lâches, ce sera peu d'avantage pour nous, et s'ils font en gens de bien, ils sont pour grandement endommager notre armée. Pourtant, Sire, pensez en vous-même que la parole ancienne est bien dite, que, avec le commencement, ne se découvre l'issue. »

52. Xerxès répondit : « Monsieur, sur toutes les opinions que vous avez mises en avant, vous errez grandement quand vous craignez que les Ioniens changent de volonté, comm

l'expérience que nous avons de leur fidélité; et vous-même, avec les autres, qui étiez au voyage des Scythes, en pouvez témoigner : car il était en eux de perdre toute l'armée des Perses, et néanmoins ils gardèrent foi et loyauté sans jouer aucun faux-bond. Et davantage, ils ont laissé en nos pays et juridictions biens, femmes et enfants : qui donne à présupposer qu'ils se garderont d'attenter aucune nouveauté. Pourtant, ne craignez de cette part; ainçois prenez bon courage, et avisez désormais d'aller prendre garde à ma maison et à tout mon royaume : car sur vous seul je me veux reposer de mon sceptre et de tous mes États. »

53. Ayant ce dit, il renvoya Artabanus à Souses, puis manda les plus apparents seigneurs perses, auxquels venus en sa présence il dit : « Messieurs, je vous ai assemblés à cette guerre avec intention que vous vous montrerez tous prud'hommes, et ne ferez point de déshonneur aux grands actes que les Perses ont faits par ci-devant; ainçois tous et chacun donnerez à connaître la promptitude de courage qui en vous est. A ces fins, j'ai bien voulu vous avertir de vigoureusement soutenir le faix de la guerre : car, comme j'entends, nous allons contre des hommes qui n'ont point le cœur failli, lesquels si nous pouvons vaincre, il ne se trouvera puis après armée qui nous ose faire tête. Le demeurant est que présentement il nous convient passer de l'autre part de la mer, après que nous aurons fait prières aux dieux qui veillent et sont au guet pour la terre persique. »

54. Ils s'apprêtèrent donc pour passer. Le lendemain, en attendant que le soleil fût levé, ils firent toutes sortes d'encensements sur les ponts, et semèrent toute la voie de branches de myrte. Quand il fut soleil levé, Xerxès fit effusion dans la mer avec une fiole d'or, suppliant au soleil le garder que nul infortune lui avînt qui l'empêchât de subjuguer l'Europe avant qu'il eût atteint les fins d'icelle. Sa prière achevée, il jeta la fiole dans la mer avec une coupe d'or et une épée persique qu'ils appellent acinacès. Je ne saurais juger au vrai s'il fit ces choses pour sacrifier au soleil, ou bien s'il se repentit d'avoir fait fustiger l'Hellespont, et pour l'apaiser lui faisait ces offrandes.

55. La cérémonie parfaite, toute l'armée, tant à pied qu'à cheval, passa par-dessus le pont qui était du côté de la Majour, et sur celui qui était du côté de l'Archipel les bêtes de somme avec les varlets et tout le bagage. Les premiers passants furent dix mille Perses qui avaient couronnes en tête; après, suivit une troupe de toutes nations. Et pour ce jour ne passa que cela. Le lendemain, passèrent des premiers les gens de cheval, qui portaient leur bois[1] tourné contre bas, et étaient couronnés comme les autres. Les chevaux sacrés marchaient après avec le curre, que Xerxès suivait, accompagné des archers de ses gardes et de dix mille chevaux, au dos desquels marchait le demeurant de l'armée. Les vaisseaux furent aussi tirés de bord à autre. Et j'ai entendu que le roi passa le dernier.

56. Toutefois, quand Xerxès fut passé en Europe, il se mit à regarder son armée, qu'on faisait passer à coups de bâton, laquelle fut sept jours et sept nuits sans cesser de continuellement passer. En l'instant que Xerxès passait deçà l'Hellespont, on dit qu'un homme du pays se prit à faire cette exclamation : « Seigneur Dieu Jupiter, qui vous meut prendre la forme d'homme perse, et pour votre nom emprunter celui de Xerxès, afin de ruiner la Grèce en y amenant tous les hommes de la terre? Sans eux bien pouvez ce faire. »

57. Quand tout fut passé et que l'armée s'acheminait, un grand signe apparut, duquel ne fut fait cas, encore que la signification fût aisée à conjecturer. Une jument, en lieu d'un poulain, fit un lièvre : qui faisait à penser que Xerxès menait armée fort magnifique en la Grèce, mais qu'il en retournerait fuyant chez lui comme le lièvre d'où il est parti. Un autre prodige était avenu durant qu'il était à Sardis, ayant une mule fait son poulain de l'une et l'autre nature, dont celle du mâle était au-dessus.

58. Xerxès ne se soucia de ces monstres, mais tira son armée de terre, faisant sortir du canal de l'Hellespont celle de mer et naviguer terre à terre, tournant dos à celle de terre : car elle tira au ponant, droit au promontoire de Sarpédon, où lui fut commandé d'attendre. L'armée de terre

[1] Lance.

marcha vers le levant, et traversa le Chersonèse, ayant à droite la tombe de Hellé, fille d'Athamas, et à gauche la ville de Cardie; et, ayant passé par une ville nommée Agora, lieu de commerce, de là se rabattit vers le golfe et le fleuve nommé le Noir[1], qui ne put suffire à l'armée et fut mis à sec. Ce fleuve passé, elle tourna bride au ponant, droit à une ville éolienne nommée Énus, et passa le lac Stentoride, tant qu'elle arriva en Dorisque.

59. Doris, qui est un rivage et grande campagne de la Thrace, où passe le fleuve Hébrus et où est bâtie une royale clôture de murailles, aussi nommée Dorisque, en laquelle Daire avait assis garnison de Perses depuis le voyage des Scythes. Ce rivage sembla propre à Xerxès pour ordonner et nombrer son armée, et par ce commanda que les pilotes fissent tirer à bord tous les vaisseaux qui étaient arrivés celle part. Une ville de la Samothrace, nommée Salé, est là située; une autre aussi nommée Zonée, et au bout dudit rivage est le promontoire Serrhie, qui jadis fut aux Cicones. Quand les pilotes eurent tiré les vaisseaux à bord, ils reprirent haleine et se rafraîchirent, pendant que Xerxès, sur le Dorisque, regarda au nombre des siens.

60. Je ne saurais dire quel nombre fournit particulièrement chacune nation, car je ne sais homme qui en puisse parler au vrai. Trop bien était l'armée, en général, de cent soixante-dix myriades[2]. Et voici le moyen de les compter. Ils tirèrent à part une myriade, et la firent serrer en une troupe le plus près qu'il fut possible, puis projetèrent un rond tout à l'entour, et la laissèrent aller. Sur ce rond ils levèrent une maçonnerie haute jusqu'à la ceinture, et là-dedans firent entrer par myriades toute l'armée, tant qu'elle fut nombrée. Le compte pris, ils furent rangés et mis en ordre nation après autre.

61. Les Perses se trouvèrent donc avec cet équipage. Ils avaient en tête tiares, que nous appelons capelines, lesquelles sont impénétrables, et sur le corps jaquettes d'écailles de diverses couleurs, avec tassettes et cuissots[3]. En lieu

[1] C'est le fleuve Mélas. — [2] Un million sept cent mille. — [3] Partie de l'armure qui couvrait la ceinture et les cuisses.

d'écus, ils portaient targes de clisses[1] et d'osier, au-dessous desquelles pendaient leurs carquois. Leurs dards étaient courts, mais leurs arcs étaient longs et les flèches pareillement, lesquelles étaient faites de cannes. Au reste, le cimeterre leur pendait à la ceinture et battait sur la cuisse droite. Ils marchaient sous la charge d'Otanès, fils d'Amestris et père de la femme de Xerxès. Jadis ils étaient appelés par les Grecs Céphènes, mais leurs voisins les nommaient Artées, et eux-mêmes se nommaient ainsi; toutefois, depuis que Perséus, fils de Jupiter et de Danaé, alla vers Céphéus, fils de Bélus, et épousa sa fille Andromédа, dont il eut un fils nommé Persès, lequel il laissa par delà, à cause que Céphéus n'avait point de lignée masculine, depuis ce temps les Artées prirent le nom de Perses.

62. Les Mèdes portaient même habillement, car celui que je viens de décrire est des Mèdes, et non des Perses. Ils avaient pour chef Tigranès, de la maison des Achéménides, et jadis étaient appelés Ariois. Mais Médée, fille du roi de Colchide, allant d'Athènes vers eux, changea leur nom, et ainsi le maintiennent les Mèdes. Les Cissiois se trouvèrent équipés comme les Perses, fors que, en lieu de tiares, ils portaient des mitres. Leur colonel était Anaphès, fils d'Otanès. Les Hyrcaniens étaient aussi armés comme les Perses et conduits par Mégapanus, qui, depuis le voyage de la Grèce, a été gouverneur de Babylone.

63. Les Assyriens portaient morions[2] de cuivre, faits d'une façon barbaresque, mais forts et impénétrables. Ils portaient aussi dards, traits et cimeterres, tels que les Égyptiens, avec massues de bois garnies de clous de fer. Au reste, ils avaient en dos cuirasses faites d'un certain bois. Les Grecs les appellent Syriens, mais par les Barbares ils sont nommés Assyriens. Ils avaient les Chaldées parmi eux, et était leur chef Otaspès, fils d'Artachée.

64. Les Bactriens approchaient fort des Mèdes quant à l'habillement de tête, et portaient arcs du pays, faits de cannes, avec dards fort courts. Les Saces, qui sont Scythes, portaient turbans pointus en tête, et, chaussés de caleçons,

[1] Boucliers faits de claies. — [2] Casques.

étaient garnis d'arcs du pays et de dagues, avec doloires et bisaigues. Les Perses leur donnent ce nom de Saces, encore qu'ils soient Scythes Amyrgies. Hystaspe, fils de Daire et de madame Atosse, fille de Cyrus, était colonel d'iceux Bactriens et Saces.

65. Les Indiens venus à cette guerre étaient couverts de jaquettes faites de bois, et portaient arcs et flèches de cannes bien ferrées. Ils étaient ordonnés pour marcher sous la conduite de Pharnazathrès, fils d'Artabate.

66. Les Ariois tenaient arcs médois, au demeurant équipés comme les Bactriens, et leur commandait Sisamnès, fils d'Hydarnès. Les Parthes, les Chorasmiens, Sogdois, Gandariens et Dadices étaient aussi armés comme les Bactriens, et était capitaine des Parthes et Chorasmiens Artabazus, fils de Pharnace; mais les Sogdois étaient conduits par Azanès, fils d'Artée; les Gandariens et Dadices par Artyphius, fils d'Artabanus.

67. Les Caspiens, couverts d'un haubergeon épais, fait de poil de chèvre, portaient arcs de canne à la mode du pays, avec cimeterres, et étaient conduits par Artayntès, fils d'Itramitès[1].

68. Les Utiois, Mycois et Paricamiens étaient armés comme les Pactyes, et était capitaine des Utiois et Micois Arsaménès, fils de Daire, et des Paricamiens Siromitrès, fils d'OEobazus, de qui Daire fut père.

69. Les Arabes portaient leurs tuniques ceintes, tenant arcs courbes fort longs, et toutefois bien à la main. Les Éthiopiens étaient couverts de peaux de léopards et de lions, et tenaient arcs fort longs, faits de gaules de palmiers qui n'étaient pas moindres que de quatre coudées, et les flèches de canne fort longues et ferrées d'une corne de chevreuil pointue et acérée comme un fer de lance émoulu, portant

[1] Il y a ici une lacune assez considérable. Voici le texte d'Hérodote : « Les Caspiens..... avaient pour chef Ariomarde, frère d'Artyphie. Les Saranges se faisaient remarquer par la teinture de leurs vêtements : ils portaient des brodequins montant jusqu'au genou; leurs arcs et leurs javelines étaient médiques. Phérendate, fils de Mégabaze, les commandait. Les Pactyes, vêtus de même, portaient des arcs indigènes et des cimeterres; leur chef était Artaynte, fils d'Ithamatre. »

outre plus massues bien ferrées. Pour le combat, ils se blanchissent la moitié du corps de plâtre, et peignent l'autre moitié de vermillon. Des Arabes et de ces Éthiopiens qui habitent au-dessus de l'Égypte était chef Arsamès, fils de Daire et de dame Artystone, fille de Cyrus, que Daire avait aimée sur toutes ses femmes, et avait fait battre au marteau une effigie d'elle toute de fin or.

70. Les autres Éthiopiens orientaux (car ils étaient de deux sortes en l'armée), ordonnés avec le régiment des Indiens, ne différant en rien de forme aux autres, mais bien de parole et de chevelure : car eux Orientaux ont les cheveux plats et unis, mais les méridionaux de l'Afrique les ont plus crépus que nuls autres hommes. Ces Éthiopiens orientaux étaient vêtus comme les Indiens, et portaient en tête la peau du museau d'un cheval avec les oreilles et le crin qui leur servait de crête, et les oreilles étaient si bien adoubées qu'elles demeuraient droites. Au reste, ils portaient pour écus boucliers couverts de peaux de grues.

71. Les Africans étaient couverts de peaux et portaient hampes brûlées par le bout. Leur chef était Massagès, fils d'Oarizus.

72. Les Paphlagoniens portaient en tête armets renforcés, et étaient garnis de petits écus avec haches courtes, dards et la dague, ayant aux pieds solerets[1] jusqu'à mi-grève[2]. Les Ligyes, Matiènes, Mariandyns et Syriens étaient en même équipage, et marchaient quand iceux Paphlagoniens. Les Syriens sont nommés Cappadoces par les Perses. Eux, avec les Mariandyns et Ligyes, étaient conduits par Gobryas, fils de Daire et de dame Artystone; les Paphlagoniens et Matiènes par Dotus, fils de Mégasidrus.

73. Les Phrygiens approchaient aussi de l'habillement des Paphlagoniens, et ne changeaient que de bien peu. Tant qu'ils ont demeuré en Europe, ils ont été appelés Brigiens; mais, passés en Asie, avec le pays ils changèrent de nom, et furent appelés Phrygiens. Les Arméniens portaient armes pareilles, comme extraits d'eux, et Arthocmès, qui avait épousé une fille de Daire, menait l'une et l'autre nation.

[1] Souliers de fer. — [2] Cuisse.

74. Les Lydiens étaient presque armés à la grecque. Anciennement ils étaient appelés Méoniens; mais, régnant Lydus, fils d'Atys, ils prirent nom de lui et laissèrent leur premier. Les Mysiens portaient en tête heaumes à la façon du pays, et tenaient écus fort petits avec hampes brûlées par le bout. Ils sont descendus des Lydiens, et de la montagne Olympus sont appelés Olympiens. Artapherne, fils d'Artapherne, était capitaine général d'iceux Lydiens et Mysiens, et est celui qui entra en Marathon avec Datis.

75. Les Thraces portaient un habillement de tête couvert de peaux de renards, et étaient vêtus de hoquetons avec mantelines bigarrées. Ils avaient aux pieds brodequins de nerfs qui ne passaient la moitié de la grève, et au reste ils portaient dards avec la targe et un petit braquemart. Ils passèrent jadis en Asie, et furent appelés Bithyniens. Auparavant, comme ils disent, ils étaient nommés Strymoniens, parce qu'ils demeuraient sur le fleuve Strymon, et disent qu'ils furent chassés de leur pays par les Troyens et Mysiens. De ces Thraces demeurant en Asie était chef Bassachès, fils d'Artabanus.

76. Les Chalybiens[1] portaient petits écus couverts de cuir de bœuf, avec deux épieux de chasse propres à enferrer loups, et avaient en tête salades de cuivre et des cornes comme bœuf; au demeurant, ils avaient en jambes pour grèves feutres rouges. Ils ont chez eux un oracle de Mars.

77. Les Cabélées Méoniens, nommés Lasoniois, étaient armés comme les Ciliciens, et je déclarerai les armes quand je parlerai d'iceux Ciliciens[2]. Les Mylies portaient bois court et leurs robes troussées avec agrafes. Les aucuns portaient arcs de Lycie, avec casquets en tête couverts de peaux de chiens. Et à ces nations commandait Badrès, fils d'Hystanès.

78. Les Moschois avaient en tête cabassets[3] faits de bois en forme de chiens, et portaient écus avec petites haches, mais leur bois était fort long. Les Tibarénois, les Macrons et Mosynèques étaient en pareil équipage que les Moschois. Artayctis, fils de Chérasme, qui depuis fut gouverneur de

[1] Ce nom manque dans le texte grec, mais les éditeurs y ont suppléé en s'aidant du texte du liv. I, 28. — [2] Voyez plus loin, 91. — [3] Petits casques.

Sestus, ville de l'Hellespont, menait les Macrons et Mosynèques; mais Ariomardus, fils de Daire et de dame Parmys, fille de Smerdis, fils de Cyrus, avait la charge des Moschois et Tibarénois.

79. Les Mares avaient en tête armets du pays renforcés, et portaient petits écus faits de cuir, avec l'azagaye au poing. Les Colchois portaient un habillement de tête fait de bois, avec petits boucliers couverts de cuir velu de vache, garnis de petites hallebardes avec le cimeterre. De ces Mares et Colchois était colonel Pharendatès, fils de Téaspis. Les Allarodois et Saspires étaient armés comme les Colchois, et étaient menés par Masistius, fils de Sirométrès.

80. Les isolans de la mer Rouge qui avaient suivi, et qui étaient des îles où le roi envoie les proscrits et exilés, portaient armes et habillement approchant de celui des Mèdes, et avaient pour chef Mardontès, fils de Bagée, qui mourut au bout de deux ans en la bataille qu'il donna en Mycale, étant lieutenant du roi.

81. Ce sont les nations qui marchèrent par terre ferme et furent ordonnées pour l'armée de terre, de laquelle étaient conducteurs les seigneurs que j'ai nommés, lesquels assignèrent à chacune son rang, après les avoir nombrées, les départant à capitaines par milliers et myriades, et les capitaines à centeniers et caporals.

82. Il y avait outre plus certains généraux qui commandaient en premier lieu par toute l'armée. Le premier était Mardonius, fils de Gobryas; le second Tritantechmès, fils d'Artabanus, qui n'avait été d'opinion d'entreprendre le voyage. Après était Smerdoménès, fils d'Otanès. Ces deux étaient enfants des frères de Daire, et par conséquent des oncles de Xerxès. Le quart était Masistès, fils de Daire et de dame Atosse; et le quint était Gergis, fils d'Arizus; le sixième Mégabyzus, fils de Zopyre.

83. Ces princes commandaient en toute l'armée de terre, fors à une myriade de Perses, gens d'élite, desquels était colonel Hydarnès, fils de Hydarnès, et étaient nommés les immortels, parce que mourant un, fût par maladie ou par fortune de guerre, incontinent un autre était choisi pour

mettre en sa place, et jamais n'étaient plus ou moins que la myriade complète. Certes, les Perses donnaient grand lustre à toute l'armée, et montraient bien à leur contenance qu'ils avaient volonté de bien faire. J'ai ci-devant[1] spécifié leur équipage, mais ç'a été sans toucher aux riches habillements, dorures et orfévreries, qu'ils portaient en quantité infinie. Leurs coches les suivaient, pleines de concubines, avec gros trains richement accoutrés et fort bien en point. Davantage, ils avaient leurs chameaux et sommiers à part pour porter leurs vivres.

84. Toutes les nations de cette armée sont duites[2] à monter à cheval, combien que toutes ne fournissaient pour la cavalerie, mais seulement celles-ci. Les Perses, pour les premiers, étaient à cheval; toutefois ils n'étaient autrement armés que leurs gens de pied, fors que les aucuns portaient en tête armets de cuivre ou de fer.

85. Après, les Sagarties nomades, qui est nation persique, mêmement en son parler, étaient accoutrés d'une façon demi-persique et demi-pactyique, et avaient huit mille chevaux. Ils ne portent armes de cuivre ne de fer, fors le cimeterre; mais ils usent de courroies tissues de lanières de cuir, et avec icelles marchent en la guerre. Quand ce vient au combat, et qu'ils sont mêlés parmi leurs ennemis, ils jettent ces courroies, qui ont lacs au bout, dont ils attirent à eux homme et cheval qu'ils ont empêtrés, et le font mourir. Tel est leur combat, et étaient ordonnés avec les Perses.

86. Les Mèdes de cheval étaient armés comme leurs gens de pied, les Cissies pareillement. Plus, les Indiens portaient armes pareilles à celles de leur infanterie, et menaient chevaux qui n'étaient dressés ne domptés; bien en avaient-ils d'autres avec des ânes pour traîner leurs chariots. Les Bactriens aussi n'avaient point d'autre équipage que leur homme de pied, ne les Caspiens semblablement. Les Arabes portaient aussi pareilles armes que leur piéton, et étaient tous montés sur femelles de chameaux, qui n'étaient moins vites que chevaux.

[1] Voyez plus haut, 61 et 62. — [2] Instruites.

87. Ces nations seules étaient à cheval, et faisaient nombre quatre-vingt mille chevaux, sans comprendre les autres chameaux, les coches et chariots. Toute cette cavalerie était départie par les troupes et régiments; mais les Arabes étaient ordonnés au cul de l'armée, afin que les chevaux, qui ne peuvent endurer les chameaux, ne s'effrayassent.

88. Les colonels de la cavalerie étaient Harmamithrès et Tithée, enfants de Datis. Le troisième, qui se nommait Pharnuchès, était demeuré malade à Sardis, parce que, au partir de la ville, une fortune lui était avenue, laquelle il ne cherchait point. Un chien passa entre les pieds de son cheval, dont il eut telle peur qu'il dressa et jeta bas Pharnuchès, lequel rendit sang par la bouche, et enfin devint son corps tout alangori[1]. Pourtant, il commanda que le cheval fût mené au lieu où il avait jeté son maître, et qu'on lui coupât les jarrets[2].

89. Au regard de l'armée de mer, elle se trouva de mille deux cent sept voiles, qui furent fournies par les nations qui suivent. Les Phéniciens, avec les Syriens de Palestine, en avaient fourni trois cents, et les hommes étaient équipés en cette manière : ils avaient en tête armets faits environ comme ceux des Grecs, vêtus de jergots[3] de toile, portant écus sans dais[4] et le dard en la main. Ces Phéniciens, comme ils disent, habitèrent jadis sur la mer Rouge, et de là, traversant la Syrie, allèrent demeurer en la côte de la mer Méditerrane. Cette contrée de Syrie, et ce qui s'étend jusqu'à l'Égypte, est nommée Palestine. En après, les Égyptiens fournissaient deux cents vaisseaux, portant en tête armets fourchés, avec écus creux garnis de longs dais, et tenant en mains rancons[5] propres pour un combat naval. Ils tenaient aussi grands marteaux taillants, comme ceux des maçons, et la grande part était couverte de corselets et portait épées fort longues.

90. Les Cypriens faisaient cent cinquante navires, et était leur accoutrement tel. Leurs rois avaient mitres en tête, et

[1] Languissant. — [2] Le texte ajoute : Ainsi Pharnuchès fut privé de son commandement. — [3] Cuirasses. — [4] Frange, bordure. — [5] Dards ayant à chaque côté du fer une courbure en forme d'hameçon.

les soldats portaient le hoqueton; au reste, ils étaient armés à la grecque. Selon qu'ils disent, il se retrouve parmi eux gens de ces nations de Salamis, d'Athènes, d'Arcadie, de Cythne, de Phénicie et d'Éthiopie.

91. Plus, les Ciliciens fournissaient cent vaisseaux, et portaient en tête armets du pays, tenant, en lieu d'écus, targes couvertes de cuir de vache tout écru, et étaient vêtus de hoquetons de laine, outre que chacun portait deux dards et une épée approchant de celle des Égyptiens. Ils étaient jadis appelés Hypachées, et depuis prirent leur nom de Cilix, fils d'Agénor Phénicien. Les Pamphyliens livraient trente vaisseaux, et étaient armés à la grecque. Ils sont issus des Troyens qui s'écartèrent par les pays avec Amphilochus et Calchas.

92. Les Lyciens fournissaient aussi de leur part cinquante voiles, et portaient la cuirasse avec grèves aux jambes. Ils avaient pareillement arcs faits de corne et sagettes de cannes non empennées, avec dards en la main. Peaux de chèvres leur pendaient du col, et en la tête avaient chapeaux garnis de grands pennaches. Au surplus, ils portaient la dague et la faux. Ils ont autrefois été appelés Termiles, et sont issus de Crète; mais ils ont depuis pris leur appellation de Lycus, fils de Pandion Athénien.

93. Les Doriens de l'Asie se trouvèrent avec trente vaisseaux, et comme venus du Péloponèse portaient armes grecques. Les Cariens faisaient soixante et dix voiles et portaient la faux et la dague, étant au reste armés à la grecque. J'ai dit au premier des livres précédents [1] comme ils se nommaient avant qu'ils fussent appelés Cariens.

94. Les Ioniens avaient fourni cent voiles et étaient armés comme Grecs. Au temps qu'ils demeuraient au Péloponèse, en la contrée dite Achaïe, qui fut, comme disent les Grecs, avant que Danaüs et Xuthus arrivassent audit Péloponèse, ils étaient appelés Pélasgiens maritimes, et prirent depuis nom de Ion, fils de Xuthus.

95. Leurs isolans fournirent dix-sept vaisseaux, et, comme nation pélasgienne, depuis appelés Ioniens, ils étaient armés

[1] Liv. I, 171.

à la grecque. Combien toutefois que les douze villes ioniennes sont descendues des Athéniens. Les Éoliens faisaient soixante vaisseaux et portaient armes grecques. Selon le propos qu'en tiennent les Grecs, ils étaient jadis appelés Pélasgiens. Les Hellespontins (hors mis les Abydénois, qui avaient charge de garder les ponts) fournissaient, avec les peuples qui demeurent sur la Majour, cent navires, et étaient armés à la grecque, pour être issus des Ioniens et Doriens.

96. Sur chacun de tous ces vaisseaux était ordonné nombre certain de soldats, Perses, Médois et Saces, outre ceux de la nation qui fournissait le vaisseau. Mais les Phéniciens, et principalement ceux de Sidon, entendaient sur tous le métier de la marine. Toutes ces nations ordonnées pour la mer et leurs gens de l'armée de terre avaient capitaines du pays, desquels n'est besoin que je fasse mention pour le dû de l'histoire : car elles n'avaient capitaine qui fût de grande réputation, et davantage autant qu'il y avait de villes en chacune nation, autant y avait de chefs qui suivaient, non comme capitaines proprement, mais comme vassaux des Perses. Il suffit que j'ai nommé les capitaines perses qui avaient puissance de commander, et quel était celui qui conduisait chacune nation.

97. Quant à l'armée de mer, ceux-ci la commandaient : Ariabignès, fils de Daire; Prexaspe, fils d'Aspathinès; Mégabasus, fils de Mégabate, et Achéménès, fils de Daire. Ariabignès, fils de Daire et de la fille de Gobryas, était chef des Ioniens et Cariens. Achéménès, frère de Xerxès, tant du côté du père que de la mère, commandait aux Égyptiens, et les deux autres, Prexaspe et Mégabasus, au demeurant de l'armée. Les petits vaisseaux, comme frégates, brigantins, galions et autres pour porter chevaux, revenaient bien à trois mille.

98. Les seigneurs de nom, après ceux qui commandaient en cette armée de mer, étaient Tétramneste, Sidonien, fils d'Anysus; Mapès de Tyr, fils de Siromius; Merbale d'Aradie, fils d'Arbale; Syennésis de Cilicie, duquel le père était Oromédon; Cybernisce de Lycie, fils de Sica; Gorgus, fils de Chersis, et Timonax, fils de Timagoras, tous trois Cypriens.

De Carie y étaient Histiée, fils de Tymnès; Pigrès, fils de Seldome, et Damasithyme, fils de Candaule.

99. Je ne parle point des autres qui avaient charge au fait de la marine, parce qu'il n'en est aucun besoin, mais principalement je veux faire cas d'une dame, nommée Artémise, qui marcha contre la Grèce, étant veuve et régente pour son fils, qui était en bas âge, non contrainte d'ailleurs, sinon pour se montrer vaillante et chevalereuse. Elle était fille de Lygdamis, native d'Halicarnasse, mais du côté de sa mère elle était issue de Crète. Elle conduisait les Halicarnassiens, les Coois, les Nisyriens et Calydniens, desquels elle avait rempli cinq navires les mieux frétés et équipés de l'armée, après ceux des Sidoniens. Elle tint autant de bons propos au roi et lui proposa aussi saines opinions que nul des alliés. Au reste, tout le peuple qu'elle conduisait était de nation dorienne : car les Halicarnassiens étaient Trézéniens et les autres Épidauriens. Mais à tant sera dit de l'armée de mer.

100. Quand celle de terre fut nombrée et chacune nation mise en son rang, Xerxès en fit la revue lui-même, et, porté dans sa coche, les aborda toutes, demandant leur nom, qu'il faisait écrire par ses fourriers et maréchaux de camp, et le fit tant parmi les gens de cheval que gens de pied, depuis un bout jusqu'à l'autre. Après que la flotte des vaisseaux se fut éloignée du rivage, il descendit de sa coche et entra dans un vaisseau sidonien, où, assis sous un poêle d'or, commanda qu'on lui fît aborder tous les vaisseaux à part, demandant et faisant écrire comme il avait fait en l'armée de terre. Les nochers avaient tiré leurs vaisseaux environ à cent pas du rivage, et avaient tournées les proues vers terre, ensemble avaient fait prendre les armes aux soldats comme si fussent prêts de combattre. Le vaisseau du roi passait entre le rivage et icelles proues.

101. Lesquelles, quand il eut toutes abordées et fut sorti du vaisseau, il commanda qu'on lui fît venir Démarate, fils d'Ariston, lequel il menait avec soi contre la Grèce, et lui dit : « Écoutez, seigneur Démarate, vous êtes Grec, et comme j'ai entendu de vous et des autres qui sont venus vers nous, vous n'êtes pas de la plus petite ville ne de la moins puis-

sante. Je vous prie, dites-moi si les Grecs seront assez hardis de lever la main contre nous : car j'ai opinion que, si tous les Grecs étaient assemblés avec le demeurant de l'Occident, ils ne seraient suffisants pour soutenir l'effort de notre puissance, spécialement attendu qu'ils n'accordent point ensemble. Et je veux bien entendre de vous ce que vous en pensez. » Démarate répondit : « Sire, comment vous plaît-il que je parle, ou pour la vérité ou pour le plaisir de vous? » Xerxès lui commanda dire la vérité, l'assurant que pour ce il ne lui serait moins agréable que par le passé.

102. Démarate, se voyant ainsi assurer, dit : « Sire, puisqu'il vous plaît que j'use de vérité, je vous dirai chose, que nul ci-après pourra reprendre si ne veut être mensonger. Vous devez entendre que pauvreté est fort familière à la Grèce, et toutefois elle loge la vertu, qui la tient pourvue de sagesse et de loi bien établie, desquelles se servant, elle chasse icelle pauvreté et sujétion, qui me fait louer les Grecs Doriens. Toutefois, je ne me veux acheminer à parler d'eux tous; seulement je vous parlerai des Lacédémoniens. Et en premier lieu je vous dirai que jamais ils n'ont voulu entendre à paroles de sujétion ne de servitude. En après, vous devez vous tenir bien assuré qu'ils vous viendront à l'encontre, et vous combattront, encore que tous les autres Grecs fussent tournés de votre parti. Et ne vous enquérez du nombre, ne combien ils sont pour faire telle entreprise : car ne fussent-ils que mille hommes ensemble, si vous combattraient-ils. »

103. Xerxès l'oyant ainsi parler, se prit à rire, et dit : « Et dea, seigneur Démarate, me dites-vous que mille hommes oseront combattre contre cette armée? Vous qui êtes leur roi, voudriez-vous seul combattre présentement contre dix? Si vos hommes sont en général tels comme vous devisez, certes, vous qui êtes leur roi, devez, suivant vos lois mêmes, faire au double : car, si chacun d'eux est suffisant pour dix des miens, j'estime que vous êtes pour soutenir contre vingt. Et ainsi ne sera que bien pratiquée la parole que vous avez dite. Toutefois, n'étant votre nation autre ne plus grande que vous et les autres Grecs qui sont venus vers nous l'ont décrite, donnez-vous garde, si tant l'exaltez, que votre lan-

gage ne soit point des plus sagement accoutré. Et je vous prie, faites-moi connaître par raison vraisemblable comment mille, voire dix mille, voire cinquante mille, étant de même autorité, sans supérieur qui leur commande, pourraient résister à si grand exercite, où nous sommes plus de mille contre sept, ores qu'ils se trouvassent cinq mille ensemble. S'ils étaient sous l'obéissance d'un chef comme sont les nôtres, je croirais que pour crainte ils se montreraient plus vaillants qu'eux-mêmes propres, tellement que petit nombre, contraint à coups de bâton, marcherait contre bien grand, mais, étant libres, j'ai opinion qu'ils ne craindraient et ne se montreraient hommes vaillants. Et supposé qu'ils fussent égaux de nombre, si voudraient-ils bien difficilement combattre les Perses : car je suis certain que ce que vous alléguez de leurs courages et hardiesses se tournerait ès nôtres, combien que non en beaucoup. J'ai en mes gardes des archers perses qui en combattront trois autres, mais vous n'avez expérimenté telle chose, et par ce vous en devisez ainsi avantageusement. »

104. Démarate répondit : « Sire, je me doutais bien, dès le commencement, que, vous disant vérité, je ne vous ferais point de plaisir; toutefois, pource que me pressiez de parler, j'ai dit le devoir tel qu'il est aux Spartiates. Et vous savez quelle occasion j'ai de les aimer, après qu'ils m'ont privé de mes États et de mon héritage paternel, et finalement m'ont chassé du pays, là où votre père, au contraire, m'a reçu et donné maison, terres et possessions pour vivre. Et il n'est vraisemblable que l'homme prudent refuse la faveur apparente, ainçois il la prise et estime sur toute rien [1]. De ma part, je ne suis si glorieux que je cuide pouvoir combattre dix ne deux hommes, non pas un seul; toutefois où la nécessité serait et grande occasion inciterait, je combattrais, d'aussi bon cœur que nul autre, l'un de ceux qui se vantent de battre trois Grecs. Et je vous avise que les Lacédémoniens, n'ayant affaire qu'à un seul, se trouvent aussi peu étonnés que tous hommes, et, si sont pressés, se portent vertueux par-dessus tous : car, étant libres, ne sont pourtant du tout en liberté,

[1] Chose.

mais ont la loi qui leur commande comme roi au capitaine, laquelle ils redoutent plus que ne fait toute cette assemblée vous, qui êtes leur roi. Par ce moyen, ils font ce qu'elle commande, et elle commande de ne fuir jamais de la bataille, pour quelque nombre qui se présente, mais tenir ferme jusqu'au vaincre ou mourir. Et si vous semble qu'en ceci je sois excessif, je suis très-content me taire au demeurant, combien que vous m'avez contraint d'ainsi parler. Et Dieu veuille, Sire, que les choses tombent comme vous les pensez. »

105. Telle fut sa réponse, de laquelle Xerxès ne fit que rire sans se courroucer aucunement, mais gracieusement le laissa. Quand il eut ainsi parlé avec Démarate et établi gouverneur en Dorisque Mascanès, fils de Mégadoste, en cassant celui que Daire y avait établi, il fit marcher son armée par la Thrace droit en Grèce.

106. Il laissa donc icelui Mascanès, auquel seul il envoya depuis, par chacun an, dons et présents, comme à celui qui, de tous les gouverneurs établis par son père Daire, s'était porté le plus vertueusement. Et après lui, fit le pareil son fils Artaxerxès vers les enfants dudit Mascanès. Avant ce voyage, gouverneurs avaient été établis partout en la Thrace et l'Hellespont, qui tantôt après furent saccagés par les Grecs, fors Mascanès, qu'ils ne purent avoir, encore que plusieurs fois y essayassent : et ce fut cause que les rois des Perses lui envoyaient présents.

107. De tous ces gouverneurs ainsi défaits par les Grecs, nul fut estimé homme de bien par Xerxès, excepté Bogès, qui était à Éïone, et le loua toute sa vie, honorant grandement ses enfants qui lui étaient survivants en la Persie : car, à la vérité, il avait mérité grand honneur, quand, étant assiégé par les Athéniens et Cimon, fils de Miltiade, bien qu'il pût sortir par composition et retourner en Asie, n'en voulut rien faire, afin qu'il ne semblât au roi que par faute de cœur il se fût sauvé. Et par ce il tint jusqu'à l'extrémité; mais, voyant que vivres lui faillaient, fit allumer un grand bûcher, et, après avoir fait premièrement mourir femme et enfants, concubines et serviteurs, les mit dans le feu, puis fit jeter tout l'or et l'argent qui étaient en la ville dans la rivière

Strymon, et, ce fait, se jeta lui-même dans le feu. Et ainsi justement et à bon droit jusqu'à ce jour est honoré par les Perses.

108. Xerxès tira de Dorisque en la Grèce, et contraignit marcher avec soi ceux qui lui avaient toujours rebellé : car, comme j'ai dit ci-dessus [1], il asservit tout le pays jusqu'en Thessalie, qui jà lui était tributaire, ayant premièrement été subjuguée par Mégabazus, et depuis par Mardonius. Au partir de Dorisque, il passa devant une ville de Samothrace, qui est dernière du quartier en tirant au ponant, et se nomme Mésambrie, à laquelle est prochaine une ville des Thasiois dite Strymé. Entre les deux coule le fleuve Lissus, qui lors ne put fournir d'eau à l'armée de Xerxès, mais lui fit faute. Cette région était anciennement nommée Galaïque, mais aujourd'hui elle se nomme Briantique, combien que de droit elle appartient aux Cicones.

109. Ce fleuve Lissus passé et mis à sec, il traversa ces villes grecques Maronée, Dicée et Abdère, ensemble ces lacs renommés qui sont ès environs d'icelles, savoir le lac Ismaris, qui est entre Maronée et Strymé, et le lac Bistonis, dans lequel deux fleuves, Travus et Compsatus, jettent leurs eaux. Au regard des environs d'Abdère, il n'y passa aucun lac de renom, mais bien le fleuve Nestus, qui tombe en la mer. Depuis, cheminant par ces quartiers, il tira vers les villes de terre ferme, en l'une desquelles, nommée Pistyrus, est un lac, qui a de circuit trente stades, fort poissonneux et salé, lequel fut séché par les bêtes de somme, qui seules y furent abreuvées. Il traversa ainsi ces villes maritimes de la Grèce, et les côtoya à main gauche.

110. Or, les nations de la Thrace, par lesquelles il chemina, sont celles-ci : Pétois, Cicones, Bistones, Sapées, Dersées, Édonois et Satres. Celles qui sont maritimes suivirent l'armée de mer; mais les méditerranes, fors les Satres, suivirent toutes l'armée de terre.

111. Les Satres n'obéissaient lors à aucuns, au moins que nous sachions, ainçois jusqu'à mon âge seuls entre les Thraces sont demeurés libres. Ils habitent hautes montagnes, qui sont

[1] Liv. V, 12 et 15; liv. VI, 43, 44 et 45.

pleines de toutes sortes d'arbres et de neiges. Leurs hommes sont excellents au fait de la guerre, et ont chez eux un oracle de Bacchus ès plus hautes montagnes, où une gent d'entre eux, nommée Besses, sont les prophètes du temple; et davantage une religieuse rend réponse de l'oracle comme en Delphi, sans qu'il y ait grande différence.

112. Ce pays traversé, Xerxès découvrit les villes des Pières, dont l'une est nommée Phagrès et l'autre Pergame. Il passa ces villes, côtoyant à gauche le mont Pangée, grand et haut, auquel sont minères d'or et d'argent, que possèdent les Pières et les Odomantes, mais principalement les Satres.

113. Après, il dressa son chemin au septentrion, passant par les nations qui habitent au delà du mont Pangée, qui sont Pannoniens, Dobères et Péoples, tant qu'il arriva au fleuve Strymon et à la ville nommée Éïone, de laquelle Bogès, dont j'ai parlé naguère [1], fut en son vivant gouverneur. Ce pays, qui est environ le mont Pangée, est appelé Phyllis, s'étendant du côté du ponant jusqu'au fleuve Angitès, qui se rend en Strymon, et du côté de midi jusqu'à icelui fleuve Strymon, auquel les mages immolèrent chevaux blancs.

114. Et ayant embrouillé le fleuve de leurs sacrifices et charmes, qu'ils firent ès Neuf Voies des Édones, prirent chemin vers les ponts qui sont sur le fleuve : mais entendant que ce quartier se nommait les Neuf Voies, ils y enterrèrent vifs autant de jeunes garçons et pucelles du pays, pour être la mode des Perses d'enterrer les hommes vifs : car j'ai entendu qu'Amestris, femme de Xerxès, devenue fort vieille, fit enterrer vifs quatorze jeunes enfants des plus nobles maisons des Perses, pour gratifier au dieu que l'on dit être sous terre.

115. Quand l'armée eut laissé le fleuve Strymon, un rivage est du côté d'occident, où le roi passa une ville grecque nommée Argile. Le quartier et celui d'au-dessus se nomme Bisaltie. De là, ayant à gauche le golfe qui est près le temple de Neptune, marcha par la plaine dite Sylès, passant Stagire, ville grecque, et arriva à Acanthe, menant avec soi toutes les nations par lesquelles il passait, mêmement

[1] Voyez plus haut, 107.

celles qui demeurent environ le mont Pangée, et les autres que j'ai ci-devant dites [1], faisant monter sur mer les maritimes, et les méditerranes suivre l'armée de terre. Les Thraces ne labourent, fouillent, ne sèment le chemin par lequel Xerxès mena lors son armée, mais jusqu'à ce jour l'ont en grande révérence.

116. Xerxès, arrivé à Acanthe, fit déclarer à ceux de la ville qu'il les comprenait en son hospitalité, et leur donna l'habillement médois, les louant qu'ils se montraient prompts à marcher en la guerre, et aussi qu'il avait entendu que la tranchée d'Athos était parachevée.

117. Mais, comme il était léans, avint qu'Artachéès, qui avait eu charge de ladite tranchée, décéda par accident de maladie, étant de ses plus grands favoris, et issu de race achéménide, étant davantage de la plus haute stature qu'homme qui fût en Persie : car il ne s'en fallait que quatre doigts qu'il n'eût cinq coudées royales de haut. Xerxès fut fort marri de sa mort, et lui donna sépulture fort magnifique, ensemble fit le banquet des obsèques à toute son armée. Les Acanthiens sacrifient audit Artachéès comme à un héros, suivant un oracle qui leur fut rendu. Xerxès donc estima avoir fait grande perte en la mort de ce personnage.

118. Les Grecs, qui recevaient l'armée et étaient contraints lui donner à repaître, se trouvaient tant foulés, qu'ils abandonnaient maisons et burons [2]. Entre autres Antipater, fils d'Orgès, homme magnifique et de grande réputation, baillant les Thasiois le repas à l'armée pour leurs villes du continent, dépendit argent environ quatre cents talents.

119. Et pour approcher de son appareil, fait de longue main et avec grande solennité, incontinent que les gouverneurs et échevins des autres villes en furent avertis, firent distribuer blé et orge à leurs citoyens, pour les faire convertir en farines avec si grande quantité, qu'elles leur eussent pu suffire pour plusieurs mois. Firent aussi provision de bétail le plus cher qu'ils purent trouver, et le tinrent en graisse. Davantage ils firent nourrir en leurs casines et étangs oiseaux terrestres et aquatiques. Au reste, ils firent faire coupes et aiguières d'or

[1] Voyez plus haut, 108, 110, etc. — [2] Cabanes.

et d'argent, avec toute autre vaisselle nécessaire pour un service de table. Et ce était pour le roi et ceux qui mangeaient avec lui : car, pour le résidu de l'armée, il n'y avait autre apprêt que celui de l'étape. A l'arrivée, il se trouvait un pavillon tendu, où le roi descendait; les autres demeuraient à découvert, et, l'heure du repas venue, il ne faut demander si les festivants étaient bien embesognés. La réfection prise et la nuit passée en ce lieu, le lendemain, avant partir, ils arrachaient et tiraient par terre le pavillon, ravissant tout le meuble qu'ils trouvaient et emportant tout sans rien laisser.

120. En cette saison, un personnage de la ville Abdéra, nommé Mégacréon, dit un bon mot, conseillant aux Abdérites, tant hommes que femmes, de s'assembler en leurs temples, et requérir aux dieux qu'ils les délivrassent de la moitié des maux qui leur pouvaient avenir, et, quant à ceux qu'ils avaient soufferts, les merciassent grandement que le roi Xerxès ne trouvait bon de manger deux fois le jour : car, si leur eût convenu autant faire d'apprêt pour le dîner comme pour le souper, ils eussent été contraints n'attendre sa venue, ou bien, en l'attendant, se trouver les plus pauvres et malheureux de tous les hommes.

121. Ce nonobstant, ils firent ce qui leur était ordonné, combien qu'ils se trouvassent fort ruinés. Xerxès, après avoir commandé à ses lieutenants de partir d'Acanthe et aller attendre l'armée de mer à Therme, fit tirer même voie à tous les vaisseaux. Therme est assise au golfe Thermée, qui d'elle a pris nom. Il fit tenir cette route, parce qu'il avait entendu qu'elle était la plus courte, et l'ordre qu'il tint depuis Dorisque jusqu'à Acanthe fut tel. Son armée de terre était divisée en trois. La première troupe était ordonnée pour marcher le long de la marine quand et l'armée de mer, sous la conduite de Mardonius et de Masistès. La seconde marchait par le pays méditerrane, et la conduisaient Tritantechmès et Gergis. La troisième, en laquelle était Xerxès, cheminait au milieu des deux, sous la charge de Smerdonès et de Mégabyzus.

122. Quand l'armée de mer eut laissé Xerxès et traversé la tranchée de la montagne Athos, qui s'étendait jusqu'au

golfe où sont les villes Asse, Pilore, Singos et Sarte; davantage, quand elle eut pris les gens de guerre qui étaient en icelles, poursuivant la route du golfe Thermée, et se rabattant vers Ampélos, chef[1] de Toranie, elle passa ces villes grecques Torone, Galepse, Sermyle, Mécyberne et Olynthe, desquelles furent pris vaisseaux et gens de guerre. La contrée se nomme Sithonie.

123. Quand elle eut exploité, depuis le chef Ampélos jusqu'à un autre nommé Canastrée, tout cet espace de mer qui côtoie la Pallène, auparavant nommée Phlègre, poursuivant chemin, prit les hommes des villes qui sont prochaines de Pallène, en la côte du golfe Thermée[2], lesquelles se nomment Lipaxe, Combrie, Lises, Gigone, Campse, Smile et Énie. La région aussi est appelée Crossée jusqu'à icelle ville Énie, où je ferai fin de plus nommer les villes. De ce lieu, l'armée navigua au golfe Thermée et en la terre Mygdonie, venant surgir en icelle ville de Therme, et semblablement ès villes de Sindon et Chalestre, qui sont sur le fleuve Axie, lequel sépare la terre Mygdonie et la Bottiéis, où en un sien quartier assez étroit et attenant de la mer sont assises les villes Ichnes et Pella.

124. Près ce fleuve Axie et la ville Therme, mêmes ès villes qui sont entre deux, l'armée de mer se mit à l'ancre, attendant le roi, qui était parti avec l'armée de terre et avait cheminé en plain pays, pour arriver à Therme. Il avait pris chemin travers la Pannonie et Crestone, droit au fleuve Échidore, qui, partant des Crestonnois, coule travers la Mygdonie et tombe en un marécage prochain du fleuve Axie.

125. Tenant ce chemin, lions se vinrent jeter sur les chameaux qui portaient les vivres, lesquels, laissant leurs re-

[1] Cap, promontoire. — [2] Il y a ici une lacune considérable dans la traduction de Saliat. Voici le texte intégral d'Hérodote : *La flotte de Xerxès, coupant court du cap Ampélos au cap Canastrée, le plus saillant de toute la Pallène, enlève les vaisseaux et les troupes de Potidée, d'Aphytis, de Néapolis, d'Éga, de Thérambo, de Scioné, de Mendé et de Sana. Car telles sont les villes du pays appelé aujourd'hui Pallène et autrefois Phlégra. Tout en suivant la route de mer que nous venons de dire, les Perses longent le rivage et font main basse sur les soldats des villes voisines de la Pallène, limitrophes aussi du golfe Therméen*, etc.

33

paires, descendaient des montagnes, courant çà et là sans porter dommage à autre créature, à homme ne à cheval, fors aux chameaux tant seulement. De quoi je m'ébahis, attendu que le lion, moyennant qu'il trouve autres proies, ne touche jamais au chameau; et davantage les lions n'avaient jamais vu en ces quartiers arriver chameaux.

126. On les y trouve en grand nombre, et pareillement bœufs sauvages, qui ont les cornes trop plus longues que ceux de la Grèce. Ces lions ne passent outre le fleuve nommé Nestus, qui coule travers la ville Abdère, ne outre le fleuve Achéloüs, qui traverse Acarnanie : car du côté de levant, delà Nestus, en nul endroit de l'Europe sont vus lions, ne au demeurant de l'habitable deçà Achéloüs du côté de ponant.

127. Xerxès, arrivé à Therme, planta là son camp, lequel tenait depuis celle ville de Therme et la Mygdonie jusqu'aux rivières Lydiée et Aliacmon, qui font séparation de la Bottiéis et Macédone, mêlant leurs eaux dans un même canal. Là donc étaient campés ces Barbares. De tous les fleuves dont j'ai fait mention, Échidore, qui part des Crestonnois, fut seul qui ne put suffire pour abreuver l'armée.

128. Xerxès, voyant de la ville de Therme les montagnes de Thessalie Olympe et Ossa, qui sont de hauteur démesurée, et ayant entendu qu'au travers coulait un canal assez étroit, par lequel tire le Pénée, et que là était le passage pour entrer en Thessalie, il eut volonté de naviguer jusque là et voir l'embouchure du Pénée, à cause qu'il avait proposé prendre son chemin par le haut pays des Macédoniens, et tirer aux Perrhèbes en passant près la ville de Gonne, parce qu'il avait entendu que là était le chemin le plus sûr. Il exécuta sa volonté et entra dans le vaisseau sidonien, où il entrait toutes les fois qu'il voulait faire telles entreprises, et donna signal de le suivre, laissant là son armée de terre. Arrivé et regardant la bouche du Pénée, se trouva fort étonné, et, appelant les guides, demanda si ne serait possible de divertir le fleuve et le conduire en la mer par autre chemin.

129. Or, propos est que Thessalie était jadis tout un lac, et qu'elle était toute noyée d'eau, à cause des hautes montagnes qui l'environnent : car de la part du levant elle a les

montagnes Pélion et Ossa, qui mêlent leurs racines et se joignent par le pied. Du côté de septentrion, elle a le mont Olympe; du côté d'occident, le Pinde; et du côté de midi, Othrys. La Thessalie est bas au milieu de toutes ces montagnes, tellement que plusieurs fleuves se jettent en elle, dont les cinq qui suivent sont renommés Pénée, Apidane, Onochone, Énipée et Pamise. Ces cinq fleuves partent des montagnes qui ceignent la Thessalie, et, par un canal étroit où ils s'assemblent tous, vont tomber en la mer : toutefois, sitôt qu'ils sont assemblés, Pénée gagne et leur fait perdre nom. On dit que jadis ce canal n'était point, et même que ces rivières n'étaient point nommées, ne le lac Bébéide, bien qu'elles fussent et coulassent; mais elles inondaient tellement toute la Thessalie, qu'elle semblait une mer. Les Thessaliens disent que Neptune fit ce canal, par lequel coule Pénée, qui est chose vraisemblable : car quiconque estime que Neptune est celui qui fait trembler la terre, et que les ouvertures qui se font par tremblement sont œuvres de ce dieu, en voyant ce canal, dira que Neptune l'a fait ; car, à mon jugement, la fente et séparation des montagnes est ouvrage d'un tremblement de terre.

130. Quand Xerxès eut demandé aux guides si le Pénée avait point d'autre détour pour tirer en la mer, eux sachant pour vrai qu'il n'en avait point, répondirent : « Sire, il n'y a autre chemin qui puisse conduire le fleuve jusqu'en la mer, à cause que la Thessalie est toute environnée de montagnes. » Xerxès leur dit : « Vraiment, les Thessaliens sont sages et prudents d'avoir de longtemps pourvu à ces choses, connaissant leur peu de forces, et principalement qu'ils ont pays fort aisé à prendre : car autre difficulté n'y a fors boucher le canal, et faire regorger le fleuve parmi tout le pays, en le détournant du cours qu'il prend aujourd'hui; alors toute la Thessalie, excepté les montagnes, se trouverait noyée et couverte d'eau. » Ce propos, qui est vrai, tint Xerxès aux enfants d'Aleuas [1] : pour cause que les Thessaliens, qui sont les pre-

[1] Cette phrase n'est pas claire. Hérodote dit : Quand Xerxès tenait ce langage, il pensait aux fils d'Aleuas, parce que c'étaient les premiers des Grecs de Thessalie qui s'étaient donnés à lui. — Voyez plus haut, 6.

miers des Grecs, s'étaient rendus à lui, en ce faisant, cuidait qu'ils lui eussent signifié amitié de la part de toute la nation grecque. Après ce propos tenu et le canal contemplé, il retourna à Therme.

131. Il demeura ensuite plusieurs jours ès environs de Piérie, pendant que la tierce part de l'armée rasait une montagne de Macédone pour ouvrir passage à toute l'armée vers les Perrhèbes. En ces entrefaites, les hérauts envoyés en la Grèce demander terre et eau, retournèrent les uns à vide et les autres apportant terre et eau.

132. Les peuples qui les donnèrent furent Thessaliens, Dolopes, Éniènes, Perrhèbes, Locres, Magnètes, Méliées, Achées, Phthiotes, Thébains et Béotiens, fors les Thespies et Platéens. Toutes ces nations avaient néanmoins juré ligue et confédération avec les Grecs qui soutinrent la guerre contre ce roi barbare, et les paroles de leur convention étaient telles : « Tous les Grecs qui d'eux-mêmes se donneront au roi perse, sans être forcés par armes, quand leurs affaires seront en prospérité, ils payeront le dixième de leurs biens au dieu de Delphi. »

133. Or, le Perse n'envoya point à Athènes ne à Sparte demander terre et eau, parce que Daire y ayant envoyé auparavant à ces fins, ses messagers furent jetés les uns en une caverne, et les autres dans un puits, en leur disant que de ces lieux ils allassent porter terre et eau à leur roi. Pour ces causes, Xerxès ne leur envoya rien demander. Mais je ne saurais dire quel mal avint aux Athéniens pour avoir ainsi traité les messagers de Daire, sinon que leur contrée et leur ville furent fort foulées et gâtées, et toutefois j'ai opinion que ce ne fut pour cette cause.

134. Au regard des Lacédémoniens, l'ire de Talthybie, héraut du roi Agamemnon, tomba sur eux : car à Sparte est un temple consacré à icelui Talthybie, et y a de ses successeurs, nommés Talthybiades, auxquels pour l'honneur de leur ancêtre sont commises toutes les ambassades de la Sparte. Depuis ce délit, les Spartiates ne savaient faire sacrifice qui lui fût agréable, et dura la manière longtemps : à raison de quoi, se trouvant les Lacédémoniens fort grevés et

affligés souvent, s'assemblèrent, et firent demander par cri public s'il y avait point quelque Lacédémonien qui voulût mourir pour la Sparte. Sperthis, fils d'Anériste, et Bulis, fils de Nicolas, hommes spartiates de bonne race, et les premiers en richesse, de leur pure et franche volonté, se présentèrent, et s'obligèrent de porter peine et punition telle que leur ordonnerait Xerxès pour l'homicide commis ès personnes des ambassadeurs de son feu père le roi Daire. Si les envoyèrent vers les Mèdes pour en disposer à leur volonté.

135. Le haut cœur de ces hommes est digne d'admiration, ensemble les paroles dont ils usèrent. Arrivés en la présence d'Hydarnès, qui était seigneur perse et capitaine général des nations maritimes de l'Asie, furent reçus avec grande courtoisie, et leur parla ainsi : « Seigneurs Lacédémoniens, je m'étonne pourquoi tant vous fuyez l'amitié du roi : regardez en moi et en mes affaires comme il sait bien honorer et guerdonner les gens de bien. Si vous vous donniez à lui, il n'y aurait celui de vous tenu par lui au rang des prud'hommes, lequel il ne fît grand seigneur en la Grèce. » Ils lui répondirent : « Seigneur Hydarnès, le conseil que vous nous donnez ne peut ainsi par nous être pratiqué comme il est par vous. Vous conseillez chose à vous accoutumée, n'ayant essayé d'une autre : car vous avez appris d'être serf, et n'avez onque tâté de liberté si elle est douce ou non. Si vous en aviez essayé, vous nous conseilleriez de combattre pour icelle, non-seulement avec la lance, mais avec la hache aussi. » Telle fut leur réponse.

136. Quand ils furent partis d'Hydarnès et parvenus en Souses, en se présentant au roi, les archers leur commandèrent, avant que parler, d'adorer le roi et se prosterner devant lui. Mais, encore qu'ils leur pesassent sur la tête, toutefois ils dirent qu'ils ne le feraient pour rien, et que leur coutume n'était d'adorer un homme. Joint qu'ils n'étaient venus à ces fins. S'étant exemptés de l'adoration, commencèrent dire ces paroles ou environ : « Roi des Mèdes, les Lacédémoniens nous ont envoyés vers vous pour satisfaction des hérauts par eux occis, et pour endurer telle peine qu'il vous plait nous ordonner. » Xerxès, pour se montrer magna-

nime, répondit qu'il ne ressemblerait aux Lacédémoniens, qui avaient enfreint et violé le droit de toutes gens en faisant mourir les hérauts, et que sur eux n'exécuterait le même dont il les accusait, ne les occirait pour absoudre les Lacédémoniens de la faute qu'ils avaient commise.

137. Ainsi fut apaisée l'ire de Talthybie, incontinent que les Spartiates eurent fait devoir, combien que Sperthis et Bulis étaient de retour en Sparte. Longtemps après, comme disent les Lacédémoniens, guerre se leva entre les Péloponésiens et Athéniens, où je trouve une chose fort divine, attendu que l'ire de Talthybie tomba sur les ambassades, et ne se put apaiser avant que la chose fût terminée, ainsi que le droit requérait. La peine tomba sur les enfants de ces deux personnages, qui allèrent en Souses vers le roi, dont l'un était nommé Nicolas, fils de Bulis, et l'autre Anériste, fils de Sperthis, lequel prit et détroussa certains pêcheurs de Tirynthe, les envahissant avec un navire de charge plein de soldats. A raison de quoi, je tiens pour certain que ce qui en avint fut procuré par l'ire de Talthybie. Car comme ces deux personnages fussent envoyés par les Lacédémoniens ambassades en Asie, ils se trouvèrent saisis par Sitalcès, fils de Térée [1], pris lez Bisanthe, qui est en l'Hellespont, et furent ramenés en la région attique, où les Athéniens les firent mourir, et avec eux Aristéas, de Corinthe, fils d'Adimante. Et avinrent ces choses plusieurs ans après l'expédition du roi [2].

138. Mais je reviens à mon propos. Le voyage de Xerxès portait nom d'aller contre les Athéniens, mais à la vérité il voulait descendre en toute la Grèce. De quoi combien que les Grecs fussent avertis longtemps auparavant, néanmoins ne firent tous même chose. Car les aucuns donnèrent terre et eau au roi perse, et par ce moyen demeurèrent en sûreté de ne souffrir aucun outrage de la part du barbare. Les autres qui ne voulurent donner ces choses se trouvèrent intimidés, voyant qu'en la Grèce n'y avait équipage de mer suf-

[1] Encore une lacune. Le texte porte : ..... Trahis par Sitalcès, fils de Térée, roi des Thraces, et par Nymphodore, fils de Pythis, citoyen d'Abdère, ils furent pris près de Bisanthe sur l'Hellespont. — [2] L'an 430 avant J. C.

fisant pour recevoir l'armée qui les venait assaillir, et que la grande part des Grecs ne voulait point manger de la guerre, mais était prête à médiser.

139. Sur quoi faut nécessairement que je die mon opinion, et je ne fais doute que plusieurs m'en voudront mal; mais je ne puis que je ne die ce qui me semble être vrai. Si les Athéniens, avec la crainte qu'ils avaient du danger qui leur venait tomber sur la tête, eussent abandonné leur contrée, ou bien, sans l'abandonner, eux qui sont maritimes, se fussent donnés à Xerxès, et n'eussent essayé de lui faire tête; bref, si nul eût résisté sur mer, indubitablement le même fût avenu en terre : car, encore que les Péloponésiens eussent revêtu la fortification de l'isthme d'une faussebraie[1] de plusieurs bastions et boulevards, ce nonobstant, leurs alliés, sans leur congé, les eussent délaissés quand ils eussent vu leurs villes forcées par l'armée de mer qu'avaient les Barbares, tellement qu'ils fussent demeurés seuls, et lors fussent morts vaillamment en faisant actes de prouesse, ou bien, qui ne leur pouvait fuir, eussent avant composé avec Xerxès, voyant tous les Grecs tenir le parti des Mèdes, dont la Grèce, tant par mer que par terre, eût été sous la puissance des Perses. Et je n'ai jamais ouï dire de quoi eût pu servir la muraille levée travers l'isthme. Toutefois, si quelqu'un veut maintenir que les Athéniens ont sauvé la Grèce, il ne s'éloigne pas fort de la vérité : car il fallait que les affaires prissent issue selon qu'ils étaient gouvernés. Certes, entreprenant les Athéniens de maintenir la liberté de la Grèce, éveillèrent tout le demeurant qui ne médisait point, et par ce, après Dieu, ils sont ceux qui repoussèrent ce roi : car les effrayants oracles qui vinrent de Delphi ne les purent induire d'abandonner la Grèce, mais sans bouger soutinrent l'effort de celui qui les venait envahir.

140. Quand leurs messagers, envoyés en Delphi, furent prêts d'entendre à l'oracle, et eurent fait les cérémonies accoutumées après être entrés dans le sanctuaire du temple, Pythie, nommée Aristonice, leur répondit ainsi :

[1] Terrasse, chemin couvert.

O malheureux, de fuir que cessez?
Que vos maisons et ville ne laissez?
Ne chef, ne corps entiers lui resteront,
Ne pieds, ne mains, mais saccagés seront.
Car Feu et Mars la mettront en ruine,
Ses tours aussi et temples par ravine
De feu ardent seront tous embrasés.
Quoi prévoyant les dieux illec posés,
De sang et eau sont déjà découlants,
L'horreur qu'ils ont par là montrer voulants :
Pourtant, d'ici vous autres départez,
Et à malheur bon courage apprêtez.

141. Les messagers athéniens, écoutant ces paroles, se trouvèrent fort étonnés; et, interrogeant les uns les autres sur la réponse du mal qui leur est prédit, Timon, fils d'Androbule, un des notables personnages de Delphi, leur conseilla prendre branches d'olivier en la main, et derechef aller bien humblement demander l'oracle. Les Athéniens le crurent, et dirent : « Sire dieu Apollo, plaise toi, en l'honneur de ces rameaux que nous portons, nous donner meilleure réponse touchant notre patrie; autrement, nous ne partirons de cette sacristie, mais y demeurerons jusqu'à la mort. Cette prière achevée, la prêtresse répondit pour la seconde fois, disant :

A Pallas il n'est possible
De Jupiter apaiser,
Ne pour prier est loisible
De son courroux abaisser.
Ce nonobstant, te dirai
Ce mot, encor, soit qu'en vain
Au diamant heurterai.
Sache donque pour certain
Que Jupiter tout voyant
Donne à Pallas la clôture
Faite de bois, mais croyant
Sois, qu'au dedans la ceinture
De Cécrops tout pris sera
Et saccagé : n'au sanctuaire
De Cithéron pardonra
L'ennemi, tant qu'en l'affaire
Resteras tant seulement
Avec les tiens, ne pillé,

Ne ruiné nullement.
Pourtant sois appareillé
A fuir, et point attendre
Armée de mer ou terre :
Ains contre toi se veut prendre
Chemin, tourne dos grand erre.
Ah! Salamis la divine,
De tes femmes les enfants
Tu perdras comme inhumaine,
Soit éparse par les champs
Cérès, soit en grange pleine.

142. Ayant fait registre de cette réponse, qui leur sembla plus gracieuse que la première, ils retournèrent à Athènes. Arrivés, firent rapport au peuple de l'oracle qui leur avait été rendu : sur quoi plusieurs et diverses opinions furent dites, mais celles-ci accordaient. Aucuns des anciens dirent que le dieu voulait signifier que le château de la ville demeurerait en son entier, parce que jadis il avait été clos d'un palis de bois, et prenaient conjecture que c'était la muraille de bois dont l'oracle parlait. Autres disaient que par la muraille de bois étaient signifiés les vaisseaux de mer, et que le dieu, toutes autres choses laissées, commandait qu'ils fussent prêts et équipés. Mais ceux-ci s'abusaient quant aux derniers vers de Pythie, où il est dit : « Ah! Salamis la divine, de tes femmes les enfants tu perdras comme inhumaine, soit éparse par les champs Cérès, soit en grange pleine. » Par ces vers se trouvaient leurs opinions confuses, à cause qu'ils prenaient ces paroles en tel sens que, combattant sur mer, ils seraient défaits près Salamis.

143. En ces diverses opinions, il se trouva un des principaux de la seigneurie athénienne, nommé Thémistocle, fils de Néoclès, lequel dit que tous ces interprètes ne prenaient l'oracle en son droit sens, et parla ainsi : « Messieurs, je suis d'avis, si ce que vous avez opiné devait tomber sur les Athéniens, que l'oracle n'eût parlé si doucement qu'il a fait quand il a dit : « Ah! Salamis la divine »; mais plutôt eût dit : « Ah! Salamis la malheureuse », si ses habitants devaient mourir ès environs d'elle. Et pourtant, qui bien prendra l'oracle, il trouvera qu'il est dit contre les ennemis, et non

contre les Athéniens. Indubitablement il conseille de nous apprêter pour combattre sur mer, où pour vrai est la muraille de bois. » Quand Thémistocle eut déclaré son opinion, les Athéniens confessèrent que ce moyen leur était trop plus désirable que les conseils de ceux qui avaient voulu interpréter l'oracle et défendre de faire apprêt pour combattre sur mer, qui était, somme toute, de ne lever la main contre l'ennemi, et abandonner l'Attique pour aller demeurer ailleurs.

144. Auparavant une autre opinion de Thémistocle avait été trouvée fort bonne avec le temps et l'opportunité. Abondant la seigneurie athénienne en grands trésors et deniers qui lui revenaient des minères qui sont en Laurie, et voulant faire largesse de dix drachmes à chacun de leurs citoyens par tête, Thémistocle leur conseilla de n'entreprendre telle distribution, ainçois employer les deniers à faire bâtir deux cents vaisseaux de mer, pour leur servir en la guerre des Éginètes, laquelle guerre a depuis sauvé la Grèce, à cause qu'elle contraignit les Athéniens d'apprendre la marine. Vrai que ces vaisseaux ne servirent point à l'intention pour laquelle ils furent faits; toutefois ils portèrent grand profit à la Grèce, à raison que, convenant aux Athéniens d'en bâtir mêmement d'autres, ceux-ci se trouvèrent tous faits. Étant donc l'oracle consulté par les Athéniens avec ceux de leur parti, en prêtant l'oreille au dieu, ils résolurent de recevoir sur mer l'ennemi qui les venait assaillir. Et voilà quant aux oracles qui furent rendus aux Athéniens.

145. Quand les Grecs de la région appelée Hellas, lesquels mieux jugeaient des affaires, se furent assemblés pour la guerre, et eurent juré foi les uns aux autres, ils avisèrent en leur conseil que, premièrement et avant que passer outre, ils laisseraient toutes envies et inimitiés qu'ils avaient pour les biens et richesses, ensemble toutes autres noises et querelles qui étaient entre eux. Bien avaient-ils guerre contre aucuns autres, dont la plus grande était celle d'entre les Athéniens et Éginètes. Entendant donc que Xerxès était arrivé à Sardis, avisèrent d'envoyer espies en Asie pour découvrir ses entreprises, et ambassade en Argos pour traiter

ligue et compagnie de guerre avec les Argives, pareillement en Sicile vers Gélon, fils de Dinomène, et en Corfou, prier de secours. Ils avisèrent aussi d'envoyer en Crète pour trouver moyen que toute la nation grecque ne fût qu'un corps, et que tous condescendissent à faire une même chose, attendu que le danger se présentait également à tous les Grecs en général. La puissance de Gélon était lors grande, et ses affaires autant avancées que de nul autre prince de la Grèce.

146. Quand cette délibération fut prise et que toutes inimitiés furent délaissées, ils dépêchèrent premièrement trois espies en Asie, lesquels, arrivés à Sardis, furent découverts en reconnaissant l'armée du roi. Interrogés par capitaines de gens de pied, furent condamnés à mourir. Xerxès, averti de telle sentence, fut fort marri, et commanda à ses archers que, s'ils les trouvaient encore vivants, ils les lui amenassent : ce qui fut fait; et, ayant entendu à quelle fin ils étaient venus, dit aux archers qu'ils les menassent environner son armée et leur montrassent toute, tant gens de pied que de cheval, et, quand ils seraient soûls de regarder, qu'ils leur donnassent congé et les laissassent aller où bon leur semblerait, sans leur faire aucun outrage.

147. Il fit ce commandement, pensant en soi que, si les faisait mourir, les Grecs ne pourraient être certifiés que son armée était plus grande que l'on n'eût su estimer. Joint qu'il ne porterait pas grand dommage à son ennemi en lui faisant mourir trois hommes. Davantage, il lui fut avis que, les espies étant de retour, les Grecs, après être avertis de l'état de ses affaires, lui viendraient livrer leur propre liberté avant qu'il s'acheminât vers eux : tellement qu'il ne lui serait besoin de leur faire la guerre. Cette opinion de Xerxès revient à une autre qu'il eut étant en Abyde. Il aperçut quelques vaisseaux avalant de la Majour, lesquels étaient chargés de blé, et voulaient traverser l'Hellespont pour aller surgir en Égine et au Péloponèse. Incontinent que ses gens connurent que c'étaient vaisseaux ennemis, ils furent prêts pour les aller choquer, et regardaient si le roi leur commanderait rien, et il demanda à ceux qui étaient sur les vaisseaux quelle route ils tiraient,

lesquels répondirent : « Sire, nous allons vers vos ennemis et leur portons ce blé. » Xerxès dit aux siens : « N'allons-nous pas le même chemin, et, entre autres munitions nôtres, ne portons-nous pas des vivres? Quel tort nous font-ils de nous porter blé, comme nous en portons nous-mêmes? » Les espies donc, après avoir contemplé l'armée de Xerxès, et leur étant donné congé, retournèrent en Europe.

148. Tantôt après qu'ils furent arrivés, les ligues de la Grèce envoyèrent ambassade en Argos, et les Argives disent que les choses passèrent ainsi en leur endroit : que dès le commencement ils furent avertis de l'entreprise que dressait le barbare contre la Grèce, et, assurés que les Grecs soutiendraient contre le Perse et les semondraient de secours, envoyèrent en Delphi demander au dieu qu'ils devaient faire pour le mieux, attendu que de fraîche mémoire les Lacédémoniens, conduits par Cléomène, fils d'Anaxandride, avaient défait six mille hommes des leurs. Pour cette cause, ils envoyèrent en Delphi, et Pythie leur répondit :

Argos, qui es de tes voisins haï,
Mais des hautains dieux immortels amy,
Puisque chez toi as de quoi te défendre,
Demeure coi, et nullement surprendre
Ne te permets, ains garde bien ta teste
Car de ton corps ell' sauvera le reste.

Pythie fit premièrement cette réponse. Depuis, quand les ambassadeurs furent arrivés en Argos, entrés au conseil, eurent déclaré leur charge, les Argives répondirent qu'ils étaient très-contents de faire ce que demandaient les Grecs, pourvu que les Lacédémoniens leur accordassent une trêve de trente ans et domination sur la moitié de toutes les ligues, laquelle de droit leur appartenait toute.

149. Ils disent que la réponse de leur conseil fut telle, combien que l'oracle leur eût défendu de prendre ligue avec les Grecs, et qu'ils furent prêts de faire trêve pour trente ans, nonobstant la crainte qu'ils avaient de l'oracle, afin qu'en ces trente ans leurs enfants pussent croître jusqu'en âge virile et robuste, et que, si de la part du Perse leur avenait quelque infortune, ils ne fussent assujettis par les

Lacédémoniens, au cas qu'entre eux ne fût intervenu aucun traité de tréves; mais que les ambassadeurs de Sparte répondirent : « Messieurs, au regard de la tréve que vous demandez, c'est chose qui touche à la communauté des Spartiates en général; mais, quant à la domination, nous avons bien charge de vous répondre qu'ils ont deux rois, et vous n'en avez qu'un. Davantage, que faire ne se peut que l'un des Spartiates quitte ses États, mais que rien n'empêche que le vôtre se rende de même autorité et dignité avec l'un des Spartiates. » Là-dessus les Argives disent qu'ils ne purent endurer l'ambition des Spartiates, et que mieux aimèrent être dominés par les Barbares que tomber en la sujétion des Lacédémoniens. Et par ce ils commandèrent aux ambassadeurs de sortir leurs terres avant soleil couchant, autrement qu'ils les feraient poursuivre comme ennemis.

150. Voilà ce que racontent les Argives; mais de ceci se tient un autre propos parmi la Grèce, et est que Xerxès envoya un héraut en Argos devant que s'acheminer, lequel arrivé, comme l'on dit, parla ainsi : « Messieurs les Argives, le roi Xerxès vous mande ces paroles : Nous sommes en opinion que Persès, duquel nous sommes descendus, fut fils de celui Perséus que Danaé engendra, et que sa mère fut Androméda, fille de Céphéus : tellement que nous vous attribuons notre première origine. Au moyen de quoi il ne serait raisonnable que nous entreprissions d'aller faire la guerre à vous, qui êtes nos progéniteurs, et que vous, pour secourir autrui, nous fussiez contraires, mais bien plutôt vous devez tenir en repos, assurés que, si les choses tombent selon notre intention, je vous préférerai à toute ville et nation. » Ces paroles écoutées, on dit qu'ils firent ainsi que leur mandait Xerxès, et ne le requirent de chose aucune. Toutefois, quand ils furent recherchés par les Grecs pour suivre leur parti, se doutant bien que les Lacédémoniens ne les feraient jamais participants de la domination, alors ils baillèrent quelque couleur à Xerxès, et le requirent qu'ils ne bougeassent.

151. Aucuns Grecs maintiennent que ce propos leur fut mandé longtemps après ce voyage de Xerxès, et qu'il avint

au temps même que Callias, fils d'Hipponice, était ambassadeur pour les Grecs en Souses Memnones, faisant autre menée, et envoyé en ladite ville de Souses demander à Artaxerxès, fils de Xerxès, si voulait entretenir l'amitié qu'ils avaient contractée avec son feu père, ou si les tenait pour ennemis. Il répondit qu'il lui plaisait grandement de persévérer en leur alliance, et qu'il n'estimait cité plus amie que celle des Argives.

152. Mais si Xerxès envoya héraut en Argos, ou si les ambassadeurs des Argives allèrent en Souses, et interrogèrent Xerxès de son alliance, je n'en saurais parler assurément, et n'en veux dire autre chose que disent les Argives mêmes. Tant sais-je que, si tous les hommes avaient apporté ensemble en même lieu tous leurs malheurs domestiques pour les changer de voisin à autre et pour encourir iceux, chacun voudrait reporter chez soi ce qu'il aurait apporté. Et partant les Argives ne firent chose qui ne fût honnête; mais il faut que j'allègue ce qui se dit, combien que je ne sois tenu de tout croire. Et je prie que cette protestation me serve en toute mon histoire. Pour vrai on dit que les Argives appelèrent le Perse en la Grèce, à cause de la bataille qu'ils avaient perdue contre les Lacédémoniens, mieux aimant encourir toute autre fortune que celle qui leur était présentée. Ainsi est parlé des Argives.

153. Plusieurs ambassadeurs des ligues arrivèrent de compagnie en Sicile vers Gélon, et principalement de la part des Lacédémoniens y arriva un personnage nommé Syagre. Or, un ancêtre de Gélon, venu d'une île nommée Tèle, qui est lez Triopie, soulait habiter en la ville de Gèle, de laquelle il ne put être jeté, bien qu'elle fût bâtie par les Lindiens de Rhodes et par Antiphème, mais y continuèrent ses successeurs aux sacrifices des dieux infernaux, étant acquis par un de leurs ancêtres, nommé Télène, par moyen tel. Certains hommes géloois, ayant eu du pire en une sédition, fuirent en la ville Mactorie, qui est au-dessus de Gèle, dont Télène, sans aucune compagnie ne autre autorité que de sacrificateur, les ramena. Je ne saurais dire d'où lui venait cet office de sacrificateur, mais tant y a que ces hommes le

crurent, et les remit en leur ville, étant ses successeurs continués en l'état de sacrificateurs. Je me donne merveille comment il put exécuter si haute entreprise, eu égard aux actes dont j'oïs ordinairement parler : car, à vrai dire, je n'ai point connu que tous les hommes achèvent telles aventures, mais faut qu'ils soient accompagnés de grande prud'homie, prouesse et valeur. Le contraire est maintenu de lui par les Siciliens, disant qu'il fut homme efféminé et fort émolli : si est-ce toutefois qu'il acquit l'honneur que j'ai dit.

154. Mais étant allé de vie par mort Cléandre, fils de Pantarès, après avoir tenu la seigneurie de Gèle l'espace de sept ans, lequel fut tué par un Géloois nommé Sabylle, Hippocrate, qui était son frère, lui succéda, et tenant la seigneurie, Gélon, qui était issu du sacrificateur Télène, comme plusieurs autres, et même un archer d'Hippocrate nommé Ænésidème, fils de Pataïque, guères ne tarda que, à cause de sa vaillantise, il ne fût établi connétable : et se fit tant paraître ès guerres et siéges que mit Hippocrate devant la ville des Callipolitains, devant celle des Naxiois, des Zanclées, Léontinois, Syracusiens et plusieurs des Barbares, que de toutes ces villes, nulle, fors Syracuse, échappa qu'elle ne fût asservie par Hippocrate. Les Syracusiens perdirent une bataille près le fleuve Élore; mais ils furent gardés par les Corinthiens et Corfousiens, moyennant qu'ils bailleraient la ville Camarine à Hippocrate, encore que de longtemps leur fût appartenante.

155. Quand Hippocrate eut régné autant d'années que son frère Cléandre, mort le surprit en la ville Hyblé, allant faire la guerre aux Siciliens. Adonc Gélon fit semblant de défendre les deux fils qu'il laissait contre leurs sujets, qui refusaient d'obéir; mais, après qu'il eut défait iceux sujets géloois, lui-même s'empara de la seigneurie, et en priva lesdits enfants d'Hippocrate. Ce fait, il ramena à Syracuse les gamores[1], qui s'étaient retirés en la ville Casmène, après avoir été chassés par le peuple et par leurs serviteurs. Quoi faisant, il se rendit seigneur de Syracuse : car, à son arrivée, le peuple et la ville se donnèrent à lui.

[1] Propriétaires fonciers.

156. Tenant Syracuse, fit peu de compte de Gèle, dont il était seigneur, et en bailla le gouvernement à son frère Hiéron, gardant pour soi la domination de Syracuse, dont il faisait son tout, et en peu de temps l'accrut et augmenta grandement : car, d'un côté, il y amena tous les Camariniens et les en fit bourgeois, après avoir rasé leur ville Camarine; d'autre, il fit le semblable de plus de la moitié des Géloois, en après des Mégaréens qui sont en Sicile, lesquels assiégés et venus à composition, il mena les plus riches d'entre eux à Syracuse et leur donna bourgeoisie, encore qu'ils eussent entrepris la guerre contre lui, dont ils s'attendaient bien de mourir. Et quant au menu peuple, qui n'était coupable de la guerre, au moyen de quoi ne devait souffrir aucun mal, quand il l'eut fait amener à Syracuse, il commanda qu'on le jetât de la Sicile et qu'il fût transporté ailleurs. Il en fit autant aux Eubées, qui sont en la Sicile, faisant néanmoins distinction des seigneurs d'avec le peuple. Il traita ainsi les uns et les autres, estimant que la compagnie d'un menu peuple est volontiers hargneuse et malaisée à gouverner. Ainsi Gélon se fit grand seigneur.

157. Sur ce point arrivèrent les ambassadeurs des Grecs en Syracuse, lesquels, venus en sa présence, parlèrent ce langage : « Seigneur Gélon, les Lacédémoniens, nos souverains seigneurs, et les ligues grecques, nous envoient vous requérir de vouloir entreprendre la guerre avec eux contre le Barbare. A raison que partout le bruit est que le Perse, pour venir envahir la Grèce, doit faire pont sur l'Hellespont, et avec toutes les nations du levant qui sont en Asie passer en la Grèce, sous couleur qu'il veut venir contre la ville d'Athènes, combien qu'à la vérité il propose de mettre toute la Grèce sous sa main. Or est-il, seigneur Gélon, que vous êtes parvenu à grande puissance : car, en dominant la ville de Syracuse, vous tenez la bonne part de la Sicile. Au moyen de quoi il vous plaira secourir ceux qui veulent maintenir la liberté de la Grèce, afin que comme eux vous demeuriez franc et libre. Certes, quand toute la Grèce sera unie, elle pourra assembler si bon nombre que nous nous trouverons suffisants pour repousser l'assaillant. Mais si les

aucuns veulent trahir la patrie, et les autres ne veulent aider, le demeurant, qui pourra être sain, sera petit; et le danger sera que toute la Grèce ne tombe en ruine. Assurément, si le Perse nous subjugue et gagne la bataille contre nous, il ne faut que vous pensiez autrement, sinon qu'il vous viendra donner bien chaude alarme. Et pourtant, devant que telle chose vous avienne, regardez de vous mettre en sûreté : ce que vous pouvez faire si voulez secourir nos seigneurs les Lacédémoniens avec les ligues grecques. Et sachez que d'affaire bien consulté, l'issue en est coutumièrement bonne. »

158. Telle fut la harangue des ambassadeurs, auxquels Gélon répondit bien amplement et dit : « Messieurs, je trouve que vos paroles sont fort arrogantes de m'oser semondre à vous tenir compagnie de guerre contre le Barbare, attendu que par ci-devant, vous étant par moi requis de semblable contre une armée barbaresque, lorsque j'avais affaire aux Carthaginois et m'essayais de prendre vengeance des Égestans pour la mort de Doris, l'un des enfants d'Anaxandride[1], même que je tâchais rendre les libertés et franchises aux lieux de commerce, dont vous souliez percevoir grands profits et émoluments, ne pour moi avez voulu entreprendre de me secourir, ne pour venger la mort de Doris; ainçois, tant qu'à vous touche, les Barbares ont aujourd'hui tout occupé. Au regard de nous, grâces aux dieux, il nous est de bien en mieux. Maintenant que la guerre nous a laissés et a pris chemin vers vous, il vous ressouvient de Gélon. Or, combien que me fîtes lors peu d'honneur, ce nonobstant, je ne vous veux ressembler, et vous avise que je suis tout prêt de vous aider. Qu'ainsi soit, je m'accorde de vous fournir deux cents galères, deux mille soldats bien couverts, deux mille hommes d'armes, deux mille hommes de trait, deux mille tireurs de fronde et deux mille chevau-légers. Au reste, je vous fournirai blé autant qu'il en faudra pour toute l'armée tant que la guerre durera. Et je promets toutes ces choses par convenant que je serai chef et conducteur des Grecs contre le Barbare; autrement, je ne suis point délibéré de me trouver ne d'envoyer contre lui. »

[1] Voyez liv. V, 45 et 46.

159. Syagre, écoutant ces paroles, ne se put contenir, et dit ainsi : « Oh! quelle exclamation ferait ici le Pélopide Agamemnon, entendant demander aux Spartiates la conduite de leur armée, pour être baillée à un Gélon ou bien aux Syracusiens! Je vous prie, seigneur Gélon, ne faites plus mention de tel propos que nous vous baillions la conduite. Si voulez aider la Grèce, il faut que les Lacédémoniens vous commandent; autrement, si ne le trouvez bon, n'en faites rien. »

160. Voyant Gélon que Syagre voulait ailleurs tourner propos, il répondit absolument ainsi : « Notre bien-aimé Spartiate, vous devez entendre que paroles outrageuses émeuvent les cœurs des hommes, et toutefois vous ne voulez que je vous rende la pareille, combien qu'en votre harangue vous ayez usé de grosses injures. Et il ne me semble point inconvénient, puisque tant aimez à dominer, que de ma part je le désire comme vous. Ce nonobstant, je suis content, attendu que nous trouvons ainsi différents, me désister de mon premier propos, si voulez accorder que je mène l'armée de mer, et vous l'armée de terre; ou, si vous prenez plaisir à commander celle de mer, je veux fort bien celle de terre. Et faut que vous arrêtiez à l'une ou l'autre, ou que vous retourniez sans aucune alliance de par deçà. » Telles offres leur proposa Gélon.

161. L'ambassadeur des Athéniens s'avança devant celui des Lacédémoniens, et dit : « Roi des Syracusiens, la Grèce ne nous a envoyés vous requérir d'un capitaine ou conducteur, mais d'une armée, laquelle vous faites semblant de ne vouloir envoyer si ne la commandez, et semble que vous désirez grandement d'être chef de la Grèce. Toutefois, je me tais quant à ce point : le Lacédémonien est suffisant à répondre pour lui et pour moi. Mais quant à l'armée de mer, dont vous demandez la charge, assurez-vous de ce côté, quand le Lacédémonien vous l'accorderait, que de notre part nous n'en ferions rien : car, veuillent ou non les Lacédémoniens, le commandement de la mer nous appartient. S'ils veulent avoir la prééminence de conduire, nous ne les empêchons point; mais de dominer en mer, à nul sera par

nous permis. Pour néant nous entretiendrions plus grand équipage de mer que tous les Grecs, si nous quittions la conduite aux Syracusiens, attendu l'antiquité de notre nation, et que, seuls des Grecs, nous n'avons jamais changé contrée. Joint que de notre terre partit, comme dit le poëte Homère, pour aller à la guerre de Troie, le plus excellent pour bien dresser et ordonner une armée[1]. Au moyen de quoi nous ne devons en rien craindre d'ainsi parler avantageusement. »

162. Gélon répondit : « Mon hôte athénien, je suis aise que vous avez chez vous des hommes qui savent commander, et non point être commandés; et puisque ne voulez rien céder aux autres et voulez avoir le tout, ne différez de reprendre au plus tôt le chemin que vous êtes venu, et faites hardiment rapport à la Grèce que le printemps est pour elle ôté des saisons de l'année », voulant dire, comme il est notoire, que le printemps est la plus estimée saison de l'an : aussi était son armée la meilleure part de toute la puissance des Grecs; et par ce, étant la Grèce privée de son alliance, ressemblait à l'an duquel serait ôté le printemps.

163. Les ambassadeurs grecs, ayant eu de Gélon tels oracles pour réponse, renaviguèrent vers leurs maîtres. Gélon, craignant que les Grecs ne pussent surmonter le Barbare, trouvant néanmoins fort étrange que lui, qui était roi de Sicile, descendît au Péloponèse pour être commandé par les Lacédémoniens, méprisa ce chemin et en tint un autre. Soudain qu'il fut averti que le Perse avait passé l'Hellespont, il dépêcha en Delphi un personnage coois nommé Cadmus, fils de Scythès, avec trois vaisseaux chargés de grands trésors, lui baillant pour instruction toutes paroles gracieuses et amiables, et le chargeant de soigneusement prendre garde de quel côté tomberait la fortune de la guerre, et, avant que le Barbare demeurât vainqueur, qu'il lui présentât de par lui ces trésors, avec les terre et eau qu'il dominait; mais, si les Grecs gagnaient la bataille, qu'il lui rapportât le tout.

164. Ayant ce Cadmus succédé auparavant à son père en la seigneurie des Coois, et étant ses affaires fort à l'avant,

[1] Ce guerrier est Ménesthée. Voyez Homère, *Iliade*, II, 554.

sans aucune contrainte pour la prud'homie qui en lui était, rendit la seigneurie aux Coois, et se retira en Sicile, où, avec certains Samiens, il tint et habita la ville Zancle, le nom de laquelle est changé en Messine. Gélon, sachant comment il était là venu, et la prud'homie qui en lui était, lui donna cette commission, où, entre les actes de probité dont il usait, ne laissa témoignage du moindre : car, ayant en sa puissance les grands trésors que Gélon lui avait baillés, et lui étant tout facile de les retenir, ne voulut ce faire; ainçois, quand les Grecs eurent gagné la bataille sur mer et Xerxès se fut retiré, il retourna aussi en Sicile et y rapporta tous les trésors.

165. Les Siciliens disent que Gélon, quoiqu'il eût dû être commandé par les Lacédémoniens, eût aidé aux Grecs si ne fût que Térille, fils de Crinippe, potentat de Himère, chassé par Ænésidème, seigneur des Acragantins, sollicita, en cette même saison, de venir contre lui trois cent mille hommes, Phéniciens, Africans, Espagnols, Ligyes, Élisyques, Sardes et Corses, conduits par Amilcar, fils de Hanno, roi des Carthaginois. Térille les persuada, à cause de l'hospitalité qu'il avait avec eux, mais principalement pour la promptitude d'Anaxilée, fils de Crétène, potentat de Rhège, lequel bailla ses enfants en otage à Amilcar, et l'induit de passer en la Sicile pour se venger de son beau-père : car il avait épousé la fille de Térille, qui avait nom Cydippe. Par ce moyen, ne pouvant Gélon secourir les Grecs, envoya deniers en Delphi.

166. Ils disent davantage que, le même jour que Gélon et Théron déffirent Amilcar le Carthaginois en Sicile, les Grecs vainquirent Xerxès en Salamis. Et j'entends que c'est Amilcar, qui était Carthaginois par son père et Syracusien de par sa mère, qui pareillement par sa vertu et prouesse était devenu roi des Carthaginois, après ce conflit, où il eut du pire, jamais plus ne comparut, et ne fut vu vif ne mort en aucun lieu de la terre, car Gélon le fit chercher partout.

167. Les Carthaginois adorent son image, et disent que les Barbares combattirent en Sicile contre les Grecs depuis l'aube du jour jusqu'à soleil couchant. Cependant Amilcar,

qui était demeuré au camp, avait allumé grand feu où il sacrifiait toutes sortes d'animaux, et, voyant la fuite des siens, se jeta dedans en même état qu'il était sacrifiant. Ainsi plus ne comparut, parce qu'il fut brûlé. Étant perdu, soit en la manière que disent les Phéniciens, ou en autre, selon le dire des Carthaginois, les uns toutefois lui sacrifient, et les autres lui ont dressé pour mémoire statues en toutes les villes de leurs colonies, et principalement en Carthage lui en ont dressé une grande sur toutes. Mais à tant sera dit de ce qui se fit en la Sicile. Au regard des Corfousiens, ils répondirent d'un et firent d'autre. Les ambassadeurs furent ceux mêmes qui avaient été en Sicile, et parlèrent semblable langage qu'ils avaient fait à Gélon.

168. Les Corfousiens promirent soudain de leur envoyer secours, disant qu'ils ne voulaient contemner la perte de la Grèce, parce que, si elle leur faisait faute, il ne leur resterait autre moyen que d'être asservis au premier jour : au moyen de quoi ils étaient bien prêts de la secourir de toutes leurs forces. Ils baillèrent ainsi de ces belles paroles ; mais, quand il fut question d'envoyer secours, ayant autre volonté en l'esprit, équipèrent soixante vaisseaux, lesquels, à grande difficulté, ils firent flotter en pleine mer, et, encalés le long du Péloponèse, allèrent aborder Pyle et Ténare, terre des Lacédémoniens, où ils s'arrêtèrent, attendant quelle serait l'issue de la guerre, n'ayant point d'espoir que les Grecs pussent vaincre, mais estimant que le Perse, pour cause qu'il était beaucoup plus fort, se ferait seigneur de toute la Grèce. Si trouvèrent le moyen de faire porter ces paroles au Perse : « Sire, ayant été requis par les Grecs de nous trouver avec eux en cette guerre, à raison que notre puissance n'est des moindres, davantage que nous avons plus de vaisseaux que nuls des Grecs, fors les Athéniens, notre avis n'a été de nous déclarer contre vous, ne faire chose qui offensât votre courage. » Ce disant, ils avaient bien opinion qu'ils fourniraient plus que les autres, et à mon jugement qu'ainsi le firent. L'excuse dont ils se servirent à l'endroit des Grecs fut : étant blâmés qu'ils ne les avaient point secourus, dirent assurément qu'ils avaient armé soixante ga-

lères; mais les vents étésies les avaient empêchés de passer outre l'écueil de Malée, et que, à cette cause, ils ne s'étaient trouvés en Salamis, et ne leur était avenu par malice de ne point comparoir au combat naval. Ainsi se dépêchèrent des Grecs.

169. Quant aux Candiens, après que les ambassadeurs grecs se furent présentés à eux, ils firent en cette manière : ils envoyèrent d'un commun accord en Delphi demander au dieu si serait leur meilleur de secourir la Grèce, et Pythie leur répondit : « Pauvres sots, ne sauriez-vous être marris des larmes que Minos vous a souvent envoyées, à cause du secours que donnâtes à Ménélaüs? Les Grecs ne daignèrent venger la mort qu'il reçut à Camique, et néanmoins vous leur aidâtes pour une femme ravie en Sparte par un Barbare. » Ces paroles rapportées aux Candiens et par eux entendues, ils se déportèrent du secours.

170. Or, l'on tient que Minos, allant à la quête de Dédalus, arriva en Sicanie, aujourd'hui nommée Sicile, où il mourut de mort violente. Quelque temps après, les Candiens, incités par l'oracle du dieu, avec grosse armée passèrent tous en Sicanie, fors les Polichnities et Présiois, et tinrent cinq ans le siége devant la ville Camique, qui est aujourd'hui en la possession des Acragantins. Enfin, ne la pouvant emporter, ne plus demeurer au siége, à cause de la famine qui était parmi eux, abandonnèrent la place, et au partir montèrent sur mer. Mais comme ils naviguaient la côte Iapygie, une grande tourmente les surprit qui les jeta néanmoins au bord, combien qu'ils firent tel bris qu'il n'y eut apparence de retourner en Candie. Par quoi demeurèrent là, et y bâtirent la ville Hyrie; et, changeant de nom, en lieu de Candiens, devinrent Iapyges Messapies, mêmement d'isolans furent faits habitants de terre ferme. Après Hyrie, ils bâtirent plusieurs autres villes, que les Tarentinois ont depuis détruites et mises en grande ruine, et ne sais guerre où jamais fut faite si grande occision, tant de la part des Grecs que des Tarentinois et Rhéginois, desquels Rhéginois en demeura trois mille, qui, sous la charge de Micythe, fils de Chérée, étaient venus au secours des Tarentinois, dont

il mourut pareillement si grand nombre qu'il n'est possible de les nombrer. Ce Micythe était serviteur d'Anaxilée, et l'avait laissé gouverneur de Rhège, lequel perdu, il se retira en Tégée, ville des Arcades, et posa plusieurs statues en Olympie.

171. Mais ce que j'ai dit des Tarentinois sera une petite parenthèse parmi mon discours. Se trouvant ainsi Candie déserte et dépeuplée, selon que disent les Présiois, autres hommes, et principalement Grecs, y allèrent habiter. Et la guerre de Troie se fit trois générations après Minos trépassé. En icelle, les Candiens portèrent fort bon secours à Ménélaüs; mais quand ils furent de retour en Candie, famine et peste saisirent eux et tout leur bétail, tant que l'île fut dépeuplée pour la seconde fois, et aujourd'hui est habitée par les troisièmes Candiens avec ceux qui restèrent de telles calamités. Pythie, se recordant de ces choses, les empêcha de secourir les Grecs, ores qu'ils en eussent bonne volonté.

172. Quant aux Thessaliens, ils furent contraints de médiser les premiers, pour cause qu'ils avaient fait semblant de n'avoir pour agréable ce que les Aleuades avaient tramé avec le Perse[1] : car, incontinent qu'ils furent avertis que le Perse devait passer en Europe, ils envoyèrent ambassade en l'isthme, où étaient assemblés certains personnages de conseil, choisis ès villes de la Grèce pour les mieux sentants des affaires, auxquels l'ambassade des Thessaliens parla ainsi : « Messieurs, il est grandement nécessaire de garder le passage du détroit Olympique pour tenir la Thessalie, et généralement toute la Grèce, en sûreté contre la guerre des Perses. De notre part, nous sommes bien prêts d'aider à ce faire; mais il faut aussi, de votre côté, que vous y envoyiez la plus grosse armée que vous pourrez. Et si n'êtes délibérés d'y envoyer, tenez pour tout certain que nous aviserons de capituler avec le Perse : car il n'est pas dit, pourtant, si nous sommes en la frontière de la Grèce, que nous seuls devions mourir pour tous les autres. Et quand ne nous voudriez secourir, si n'est-il en vous de nous imposer nécessité : car nécessité n'est jamais plus forte que l'impuissance. Ce néanmoins, nous essayerons

[1] Voyez plus haut, 6 et 130.

de trouver quelque moyen pour nous sauver. » Ainsi parlèrent les Thessaliens.

173. Les députés pour conseil avisèrent là-dessus d'envoyer en la côte de Thessalie pour garder le passage. Si firent assembler et embarquer gens de pied, lesquels naviguèrent par l'Euripe et cinglèrent vers Alos, qui est en Achaïe. Là descendirent à terre, et, y laissant leurs vaisseaux à l'ancre, marchèrent par la Thessalie jusqu'au lieu dit Tempé, où est le détroit du passage qui mène de la basse Macédonie en la Thessalie, selon le fleuve Pénée, et est entre le mont Olympe et le mont Ossa. En ce lieu se parquèrent environ dix mille soldats grecs, tous bien armés, et auprès d'eux la cavalerie des Thessaliens. Événète, fils de Carène, menait les Lacédémoniens : à quoi il avait été élu par les polémarques, souverains ès affaires de guerre, parce qu'il était de sang royal; et Thémistocle, fils de Néoclès, était capitaine en chef des Athéniens. Ils séjournèrent peu de temps en ce camp, pour cause qu'il leur vint messagers de la part d'Alexandre Macédon, fils d'Amyntas, qui leur suadèrent de partir de ce lieu et ne demeurer au passage du détroit, si ne voulaient que l'armée du Perse, qui les venait trouver, leur passât sur le ventre. Quoi disant, leur déclarèrent le grand nombre de l'armée et des vaisseaux de mer. Ce conseil des messagers leur sembla très-bon, et se laissèrent persuader pour l'opinion qu'ils eurent que le Macédon leur voulait bien. De ma part, je suis d'avis que crainte les persuada, quand ils entendirent qu'il y avait autre passage pour entrer en Thessalie du côté de la haute Macédonie, à passer par les Perrhèbes, près la ville Gonne; et à la vérité l'exercite de Xerxès se jeta par là dans la Thessalie. Or, ils rentrèrent en leurs vaisseaux et retournèrent en l'isthme.

174. Et telle fut l'issue de l'assemblée qui se fit en Thessalie. Voulant le roi passer d'Asie en Europe, et étant jà en Abyde, les Thessaliens, se voyant abandonnés de tous leurs alliés, furent prêts de médiser sans en faire difficulté aucune, et les trouva le roi, quand ce vint aux affaires, fort bons hommes et de grand service.

175. Les Grecs, retournés en l'isthme, tinrent conseil sur

ce que leur avait mandé Alexandre, comment et en quels lieux ils devaient arrêter cette guerre. L'opinion qui gagna fut d'aller garder le passage des Thermopyles, pour ce qu'il était fort étroit et proche d'eux. Toutefois, les Grecs qui s'assemblèrent èsdites Thermopyles ne connaissaient le chemin qu'ils tinrent, ne fût qu'ils l'entendirent des Trachinois. Et ils avisèrent de garder ce passage, afin que le Barbare n'entrât point en la Grèce. Au regard de leur armée de mer, il fut conclu qu'elle se rendrait en la côte de la terre Histiéote, environ l'Artémision[1], à cause que ce n'est pas loin des Thermopyles, et que les deux armées pourraient avoir aisément nouvelles l'une de l'autre. Et voici l'assiette et étendue de ces lieux.

176. Après que l'Artémision a pris assez grande largeur, il est contraint et resserré par la mer de Thrace, de manière qu'entre l'île Sciathe et la Magnésie, ce n'est qu'un boyau étroit commençant au rivage du détroit de l'Eubée. En icelui est un temple de Diane. Le chemin des Trachinois pour entrer en la Grèce n'a pas plus de cinquante pieds de large, combien que ce n'est sa moindre largeur, mais devant et derrière les Thermopyles est beaucoup plus étroit : car, environ les Alpénois, qui sont derrière, il n'y peut passer qu'une charrette de front; et devant, environ le fleuve Phénix, près la ville Anthèle, n'y a passage que pour une seule charrette. Davantage, les Thermopyles ont du côté du ponant une montagne inaccessible, à cause de sa hauteur et roideur, laquelle s'étend jusqu'à la montagne OEta. Au reste, du côté de levant, elles ont la mer et les plages. Sur le chemin sont bains chauds, que ceux du pays appellent chaudières. Un autel d'Hercule y est aussi. Jadis y fut plantée une muraille en laquelle pendaient certaines portes. Les Phocées dressèrent cette muraille, craignant les Thessaliens, quand ils partirent de Thesprote pour aller habiter en Éolie, de laquelle ils sont aujourd'hui possesseurs. Ils firent lors prendre cours à cette eau chaude par le chemin, afin qu'il fût fangeux et plein de torrents, cherchant tous moyens

[1] Bras de mer et promontoire entre l'Eubée et le continent hellénique : il en sera plus d'une fois question dans la suite du récit.

d'empêcher les Thessaliens d'entrer en leur contrée. Cette muraille, à raison qu'elle était fort vieille, était en ruine pour la grande part. Les Grecs furent d'avis de la faire relever, et en cet endroit refuser au Barbare la porte de la Grèce. En ce chemin est un village, nommé Alpène, où ils avisèrent aussi d'asseoir l'étape de leurs vivres.

177. Tout bien considéré, ces lieux semblèrent fort commodes aux Grecs, et délibérèrent d'y attendre l'ennemi, parce que la grande multitude, ne sa cavalerie, ne lui pouvait de rien servir. Étant donc avertis que le Perse était en Piérie, ils partirent de l'isthme, et marchèrent de pied, les uns aux Thermopyles, et les autres allèrent par mer se rendre en Artémision.

178. Or fut cet ordre sitôt mis entre eux qu'ils ne faillirent de secours. En ce temps, les Delphes, de frayeur qu'ils eurent, demandèrent l'oracle sur eux et sur toute la Grèce, et il leur fut répondu qu'ils fissent prières aux vents, à raison qu'ils devaient combattre avec la Grèce comme ses confédérés et alliés. Cet oracle par eux reçu, avant qu'autre chose faire, ils en avertirent les Grecs qui étaient en volonté de soutenir la liberté, et leur firent bien plaisir, à cause de la crainte qu'ils avaient du Barbare. Après, ils dressèrent autel à iceux vents en la contrée Thyie, celle part où Thyie, fille de Céphise, a une chapelle, et d'elle la contrée a pris nom. Là leur firent sacrifices, et jusqu'à ce jour les invoquent.

179. Or, l'armée de mer de Xerxès démara de la ville de Therme, et d'icelle dix vaisseaux les plus vites vinrent de droit fil surgir en Sciathe, où trois des Grecs étaient aux écoutes : l'un était trézénien, l'autre éginète, et le tiers athénien. Incontinent qu'ils découvrirent les voiles des Barbares, ils prirent la fuite.

180. Du trézénien était capitaine Praxime, lequel fut si vitement poursuivi qu'il fut pris, et, étant pris, les Barbares tirèrent tous les plus braves soldats sur la proue et les firent mourir, mettant en ce nombre le premier et plus vaillant de tous, un nommé Léon, lequel par aventure se glorifiait en son nom [1].

[1] Λέων veut dire lion et Léon.

181. Le vaisseau éginète, duquel était capitaine Asonidès, donna quelque peine aux ennemis : car un soldat nommé Pythéas, fils d'Ischénoüs, fit en ce jour fort vaillamment, combattant et résistant depuis que le vaisseau fut pris, tant que tout son corps alla par pièces et par morceaux, dont finalement il fut contraint de tomber : non qu'il en mourut, car, respirant encore, les Perses, qui avaient connu sa prouesse, estimèrent à beaucoup si lui pouvaient sauver la vie, et par ce lui adoubèrent ses plaies avec myrrhe, et les lièrent de bandes faites d'un sandal[1] de soie; puis, retournés au camp, le montrèrent à chacun avec grande admiration et en le louant grandement. Des autres ils ne firent cas non plus que d'esclaves.

182. Ainsi alla de la prise de ces deux vaisseaux. Le troisième, qui appartenait à Phorme, seigneur athénien, alla donner dans l'embouchure du fleuve Pénée, où il fut pris par les Barbares, combien que les hommes se sauvèrent : car, incontinent qu'ils eurent embouché le vaisseau, ils saillirent hors, et, cheminant par la Thessalie, se retirèrent à Athènes. Quand de Sciathe fut rapporté au camp des Grecs, qui était en Artémision, ce que les Perses avaient fait, la crainte y fut telle qu'ils se remuèrent de là en Chalcide pour garder le passage de l'Euripe, et laissèrent ès échauguettes d'Eubée certains hommes pour faire le guet de jour.

183. Des dix vaisseaux barbares, trois allèrent aborder en l'écueil nommé Myrmex, qui est entre Sciathe et Magnésie, où les Barbares posèrent une colonne qu'ils avaient apportée avec eux au partir de Therme, parce que, sans aucun destourbier, ils naviguèrent onze journées, et l'onzième, après le partement du roi, se rendirent en ce lieu, étant guidés par Pammon, Syrien. De là les Barbares naviguèrent tout le jour, de Magnésie à Sépias, jusqu'au rivage qui est entre la ville Casthanée et icelle côte Sépiade.

184. Jusqu'à ce lieu et jusqu'aux Thermopyles, l'armée navigua sans aucune fortune, et était le nombre, comme je trouve en conférant, tel et aussi grand au partir de l'Asie, à savoir mille deux cent sept vaisseaux; et au commence-

[1] Taffetas.

ment toutes les troupes des nations assemblées pour la marine faisaient nombre d'hommes deux cent quarante et un mille quatre cents, qui est deux cents hommes pour chacun vaisseau, non compris trente soldats perses, mèdes ou saces, qui faisaient autre nombre de trente-six mille deux cent dix soldats de marine, auquel nombre faut ajouter ceux qui étaient ès fustes[1], galions et brigantins, qui contenaient chacun quatre-vingts hommes, et ainçois plus que moins. De ces petits vaisseaux assemblés le nombre était, comme j'ai ci-devant dit[2], trois mille. Et par ce les hommes qu'ils portaient revenaient à deux cent quarante mille. Ainsi, toute l'armée de mer levée en Asie était en somme cinq cent dix-sept mille six cent dix hommes. Au regard de l'armée de terre, elle contenait gens de pied million sept cent mille hommes, et gens de cheval quatre-vingt mille : à quoi faut joindre les chameaux des Arabes et les chariots des Africans, le nombre desquels je présuppose qu'il pouvait être de vingt mille hommes. Et, suivant cette supputation, le total, tant de l'armée de terre que de mer, fera ensemble nombre deux millions trois cent dix-sept mille six cent dix hommes. Et j'ai dit que toute cette multitude d'hommes fut tirée de l'Asie, les serviteurs en ce non compris, ne les bateaux qui portaient blés, farines et victuailles, mêmement les hommes qui étaient sur iceux.

185. Il convient aussi faire tomber en compte l'armée qui fut tirée de l'Europe, mais ce ne peut être que par estimation sommaire. J'estime donc que les Grecs de la Thrace et les îles prochaines fournirent six vingts vaisseaux, sur lesquels étaient vingt et quatre mille hommes. En après, je présuppose que l'armée des Thraces naturels, Pannoniens, Eordois, Bottiéois, Chalcides, Brigois, Pières, Macédoniens, Perrhèbes, Éniènes, Dolopes, Magnètes, Achées et les Thraces qui sont en la côte de la mer, pouvait monter à trois cent mille hommes : lesquels, joints à l'armée de l'Asie, feront somme de tous les combattants que menait Xerxès deux millions quarante et un mille six cent dix hommes.

186. Mais combien que ce nombre de combattants fût

[1] Poutres, soliveaux, et par extension bateaux. — [2] Voyez plus haut, 97.

ainsi grand et excessif, toutefois j'estime que, en la suite de l'armée, au bagage et aux bateaux portant vivres, et même en autres vaisseaux qui étaient parmi la flotte de l'armée, le nombre n'était moindre, mais plus grand. Et je prends qu'ils fussent autant, sans plus ou moins, rapportés également au nombre des combattants, feraient cinq millions deux cent vingt âmes, que Xerxès, fils de Daire, mena à Sépiade et jusqu'aux Thermopyles.

187. Quant aux femmes pâtissières, aux concubines et eunuques, impossible est d'en faire vrai calcul, ne pareillement de l'attirail des chevaux de charroi, des bêtes sommières, ne des chiens indiques qui suivaient l'armée. Au moyen de quoi, je ne m'étonne point si aucuns fleuves n'ont pu suffire; et davantage je m'ébahis plus comment vivres se sont trouvés pour nourrir tant de myriades d'hommes : car je trouve, en supputant, que, si chacune personne dépendait par jour demi-picotin de blé et non plus, néanmoins chacun jour revenait à cent dix mille soixante-sept mines un boisseau deux picotins. Et en ce je ne compte rien pour les femmes, pour les eunuques, pour les bêtes sommières, ne pour les chiens indiques, qui étaient au train de l'armée. Or, n'y avait-il en toute cette grande assemblée homme qui, pour la beauté et la taille, se trouvât plus digne d'avoir souveraine puissance sur tant de milliers d'hommes que Xerxès?

188. Quand donc l'armée de mer se fut mise à la voile et fut arrivée en Magnésie, au rivage qui est entre la ville Casthanée et la côte Sépiade, les premiers vaisseaux se mirent à bord, et les autres jetèrent les ancres à leur dos; mais, parce que le rivage n'était assez grand, ils se serrèrent huit, queue à queue, en remontant vers la Majour, et ainsi passèrent la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, qu'il était serein et calme, la mer commença se troubler, et se leva tempête fort grande par la violence de la tramontane, que les habitants de ces lieux appellent vent hellespontin. Les aucuns connurent qu'il renforçait à vue d'œil, et par ce se maintinrent comme s'ils fussent en un havre. Autres s'avisèrent de prévenir la fortune, et se retirèrent si à point qu'eux et leurs vaisseaux furent sauvés. Ceux qui se trouvèrent en pleine

mer furent poussés les uns contre les Ipnes, c'est-à-dire les fours du mont Pélion, les autres au rivage, et les aucuns se retrouvèrent en Sépiade; les uns allèrent heurter contre la ville Mélibée, et les autres contre Casthanée, tant fut la tourmente grande et impétueuse.

189. Le bruit est que les Athéniens avaient invoqué le vent Boréas, suivant la réponse d'un oracle, qui leur avait commandé requérir leur gendre de leur être aidant : car, suivant un propos des Grecs, Boréas épousa une Athénienne nommée Orithye, fille d'Érechthée; au moyen duquel mariage les Athéniens, ainsi que le propos est maintenu, estimèrent que Boréas était leur gendre; et par ce étant embûchés près la ville Chalcis, qui est en Eubée, quand ils aperçurent la grande furie de la tourmente, ou bien auparavant, ils sacrifièrent et firent prières à Boréas et à sa femme Orithye, qu'ils leur fussent secourants en perdant et ruinant l'armée de mer des Barbares, comme celle qui périt contre le chef Athos. Toutefois, si pour ces prières et sacrifices Boréas se jeta ainsi sur les Barbares, je n'en veux rien dire. Comment qu'il en soit, les Athéniens disent qu'autrefois il leur avait été aidant, et qu'à ce jour pareillement il fit beaucoup pour eux : à cause de quoi eux, étant de retour, lui bâtirent un temple près le fleuve Ilysse.

190. Or, ceux qui comptent le moins de vaisseaux perdus en ce naufrage, parlent de quatre cents; mais des hommes, il y en périt une infinité, or aussi et argent innumérable : et fut l'aventure grandement profitable à Aminoclès, fils de Critinès, Magnésien, lequel, peu de temps après, fouillant au quartier de la Sépiade, en reporta grand nombre de vaisselle d'or et d'argent que les vagues avaient là jetée, ensemble trouva les trésors et richesses des Perses, dont il se saisit, et étant autrement mal fortuné et déplaisant pour avoir tué un sien enfant, devint heureux et riche homme.

191. La perte des barques qui portaient blés et victuailles et d'autres vaisseaux de charge fut si grande, que l'on n'en sait le nombre. Les chefs de l'armée, se voyant en ce fortunal, et craignant que les Thessaliens se jetassent sur eux, ils se fermèrent à l'entour d'un rempart qu'ils firent des ais

et des pièces de bois des vaisseaux brisés : car la tourmente dura trois jours, au bout desquels les mages faisant occisions de certaines bêtes, et avec leurs enchantements charmant les vents, leur sacrifiant aussi et à Thétis, ensemble aux Néréides, au quatrième jour ils apaisèrent les vents, ou bien d'eux-mêmes cessèrent. Ils sacrifièrent à Thétis, ayant entendu des Ioniens qu'elle fut ravie en ce quartier par Péléus, et que toute la côte sépiade appartenait à elle et aux Néréides. Le vent donc s'apaisa au quatrième jour.

192. Le guet ordonné par les Grecs en Eubée partit au second jour de la tourmente, et vint signifier la fortune qui avait couru aux Barbares. Si firent incontinent prières avec effusion au dieu Neptune, et prirent la route d'Artémision, où ils s'arrêtèrent, et, depuis ce jour jusqu'à présent, ont estimé que le surnom appartenant à Neptune est celui de Sauveur.

193. La tourmente cessée et les vagues apaisées, les Barbares levèrent les ancres, et naviguèrent terre à terre tant qu'ils eurent évité le promontoire de Magnésie, puis cinglèrent droit au golfe qui se rabat dans les Pagases, où est un lieu de Magnésie, auquel, comme l'on dit, Hercule fut laissé par Jason et par ses compagnons, qui l'envoyèrent du navire Argo chercher eau douce, étant sur le point de leur embarquement pour aller en Colchos conquérir la toison d'or : car ils n'attendaient que provision d'eau douce pour se mettre à la voile. Hercule délaissé fut cause que le lieu a été nommé Aphètes [1].

194. Là donc se tenaient à l'ancre les gens de Xerxès, qui par cas fortuit eurent quinze vaisseaux écartés de la troupe, lesquels découvrirent l'armée des Grecs en Artémision, et, pensant qu'ils fussent des leurs, voguèrent droit à eux, mais ils tombèrent ès mains de leurs ennemis. Le chef desdits quinze vaisseaux était le gouverneur de Cume Éolide, nommé Sandocès, fils de Thamasie, lequel Daire avait auparavant condamné à être empalé, parce que lui étant des juges royaux s'était laissé corrompre par argent; toutefois, avant que le faire exécuter, Daire examina sa vie, et trouva qu'il avait

[1] Abandonné, délaissé, ou, selon d'autres, point de départ.

trop plus fait de services à sa maison que de fautes; et connaissant qu'il avait plus besogné par légèreté que par malice, le fit délivrer à pur et à plain. Ainsi restait vivant, après avoir évité la mort par le jugement de Daire; mais, allant lors joindre les Grecs, ne put se sauver : car incontinent que les Grecs aperçurent qu'ils venaient droit à eux, ils leur allèrent au-devant, connaissant fort bien qu'ils s'abusaient, et facilement les tinrent prisonniers.

195. En un de ces vaisseaux fut pris Aridolis, potentat des Alabandes, qui sont en Carie; en un autre, le capitaine de Paphe, nommé Penthyle, fils de Démonoé, qui de Paphe avait amené douze voiles, dont il avait perdu les onze durant la tourmente qui fut en la côte Sépiade, et, ne lui en restant qu'une seule, fut avec icelle pris en Artémision. Quand les Grecs se furent enquis de ces prisonniers, ils les envoyèrent en l'isthme des Corinthiens.

196. L'armée de mer des Barbares se rendit en ce lieu, dit les Aphètes, fors les quinze vaisseaux que conduisait Sandocès, ainsi que j'ai déclaré. Au regard de Xerxès chevauchant avec son armée de terre par la Thessalie et Achaïe, au troisième jour arriva à Mélias, où il fit faire un tournoi de ses juments, et après voulut essayer celles de Thessalie, parce qu'il avait entendu qu'elles étaient les meilleures de la Grèce, et toutefois les siennes les laissèrent beaucoup derrière. De tous les fleuves qui sont en Thessalie, Onochone fut seul qui, sans tarir, abreuva l'armée; mais en Achaïe, Épidane, qui est le plus grand, ne put suffire, sinon bien petitement.

197. Xerxès arrivé près un autre fleuve de l'Achaïe, les guides, voulant lui déclarer toutes les coutumes du pays, lui contèrent un propos, qui est tenu touchant le temple de Jupiter Laphystie : comment Athamas, fils d'Éole, machina avec Ino de tuer Phrixe, et que, depuis, les Achées imposèrent par le conseil d'un oracle peines à ses successeurs telles, que celui qui serait le plus âgé de la race serait exclu du Prytanée, et, s'il y entrait, ne lui serait loisible d'en sortir qu'il ne fût immolé. A raison de quoi, plusieurs, qui devaient être immolés, abandonnant le pays, se retiraient ailleurs, et si, avec le temps, ils retournaient, appréhendés, étaient envoyés

au Prytanée. Et là-dessus lui contèrent la manière de sacrifier telle personne, et comment elle était menée avec grand pompe, couverte de chapeaux de fleurs et guirlandes. Les successeurs de Cytissore, fils de Phrixe, étaient sujets à ce, pour cause qu'étant les Achées, suivant un oracle, sur le point de bailler Athamas, fils d'Éole, pour expiation, et s'apprêtant pour en faire sacrifice, Cytissore survint, qui le délivra; mais il fut cause qu'ils firent tomber l'ire du dieu sur ses successeurs. Xerxès ayant écouté ce propos, quand il fut près du bois sacré, défendit à soi-même et à son armée d'y toucher, et révéra la maison des successeurs d'Athamas et sa chapelle pareillement.

198. Et voilà qu'il fit tant en Thessalie qu'Achaïe. De là il tira en la Méliade, au golfe de mer, où chacun jour se fait flux et reflux, et près est une plaine large par un endroit et étroite de l'autre; aux environs sont montagnes hautes et inaccessibles qui environnent toute la Méliade, et sont nommés les rochers Trachinées. La première ville qui est sur ce golfe, à venir d'Achaïe, est Anticyre, selon laquelle coule le fleuve Sperchie, qui part des Éniènes et va tomber en la mer. Vingt stades au delà est un autre fleuve nommé Mélas[1].

199. De ce fleuve est distante de cinq stades la ville Trachis : et est la plus grande étendue de cette plaine, à prendre depuis les montagnes, le long desquelles la ville Trachis est assise, jusqu'à la mer : tellement qu'elle contient vingt et deux mille plèthres de large. En la montagne qui ceint le quartier Trachine, du côté de midi, est une ouverture, par laquelle coule le fleuve Asope.

200. Un autre, nommé Phénix, coule des mêmes montagnes, et se rend dans icelui Asope. Il coule par le plus étroit de la plaine, car il n'y peut passer qu'un chariot. Or, depuis ce fleuve Phénix jusqu'aux Thermopyles ne se trouvent que quinze stades; et en chemin est une bourgade, nommée Anthèle, près laquelle passe le fleuve Asope pour aller tomber

[1] Il y a ici une lacune. Voici la phrase intégrale d'Hérodote : Environ vingt stades plus loin est un autre fleuve, le Dyras, qui, dit-on, jaillit pour secourir Hercule sur son bûcher, et puis, vingt stades encore plus loin, coule un autre fleuve, le Mélas.

en la mer. Aux environs est une grande campagne, où est bâti un temple de Cérès Amphictyonide, et en icelui sont siéges pour le conseil des amphictyons, avec une chapelle d'icelui Amphictyon.

201. Le roi Xerxès était campé en la Méliade, au quartier nommé Trachine, et les Grecs au passage, lequel par plusieurs d'eux est nommé Thermopyles, et par ceux du pays et circonvoisins est appelé seulement Pyles [1]. Les deux armées étaient campées en ces lieux, et tenaient les Perses tout le pays qui est du côté de septentrion jusqu'à la Trachine, et les Grecs ce de terre ferme qui tend au midi, où ils attendaient le Perse, accompagnés du nombre qui s'ensuit.

202. Les Spartiates y avaient trois cents hommes bien armés. Les Tégéates et Mantinéens mille, chacun par moitié. Orchomène, ville d'Arcadie, y avait envoyé six vingts, et le reste d'icelle Arcadie, mille. De Corinthe y étaient quatre cents combattants; de Phlius, deux cents; de Mycènes, quatre-vingts. Et ce est quant au Péloponèse. Les Béotiens et Thespiens y en avaient sept cents; les Thébains, quatre cents.

203. Plus y étaient évoqués Locres et Opontiois avec toutes leurs forces. Les Phocéens y avaient aussi envoyé mille des leurs. Les Grecs, qui les avaient fait évoquer, avaient donné charge de leur remontrer qu'ils allaient toujours devant prendre les logis, et qu'ils attendaient de jour en jour le demeurant des alliés; davantage que la mer leur servait de boulevard, étant gardée par les Athéniens et Éginètes, et par ceux qui avaient été ordonnés en l'armée de mer, tellement qu'il ne leur pouvait que bien succéder; au reste, que celui qui venait assaillir la Grèce n'était dieu, mais homme, et que mortel aucun n'est ne sera qui, dès sa naissance, ne soit sujet à fortune, mêmement qu'aux grands aviennent les grands malheurs; et par ce convenait nécessairement que celui qui marchait contre eux, comme mortel, tombât de son opinion conçue. Ces paroles écoutées, les évoqués se rendirent en la Trachine pour secourir les Grecs.

[1] Thermopyles veut dire Portes chaudes, à cause des eaux thermales qui s'y trouvaient : Pyles veut dire simplement Portes.

204. Or chacune seigneurie avait son chef; mais celui qui se faisait paroir par-dessus tous, et qui conduisait toute l'armée, était le Lacédémonien Léonidas, fils d'Anaxandride, duquel les ancêtres, de père en fils, étaient Léon, Eurycratide, Anaxandre, Eurycrate, Polydore, Alcamène, Télècle, Archélaüs, Hégésilaüs, Doriage, Léobote, Échestrate, Hégésie, Érysthène, Aristodème, Aristomaque, Cléodée, Hylle et Hercule. Il se trouva roi de la Sparte outre son espoir.

205. Car, ayant deux frères plus âgés que lui, il avait perdu toute espérance de parvenir à la couronne; mais allant son frère Cléomène de vie à trépas sans lignée masculine, et étant mort Doriée en Sicile, la couronne lui échut comme aîné de Cléombrote, qui était le plus jeune des enfants d'Anaxandride, et parce que jà auparavant il avait épousé la fille de son frère Cléomène. Il marcha donc lors aux Thermopyles accompagné de trois cents hommes, pris à l'élite entre les principaux de la Sparte, lesquels tous avaient enfants. Il prit aussi avec soi les Thébains, desquels j'ai dit le nombre, faisant ma supputation[1]. Léontiade, fils d'Eurymaque, les conduisait, et furent seuls de tous les Grecs que Léonidas se hâta de prendre avec soi, parce qu'il avait doute qu'ils médisaient. A cette cause il les évoqua pour aller en la guerre, voulant voir s'ils y enverraient ou si apertement renonceraient à l'alliance des Grecs. Mais, combien qu'ils eussent autre pensée, toutefois ils y envoyèrent.

206. Les Spartiates firent que les principaux de leur ville tiendraient compagnie à Léonidas, afin que, quand les autres alliés les verraient, ils ne fissent difficulté de marcher, et afin aussi que ces principaux mêmes ne se rendissent aux Mèdes, s'ils connaissaient que les choses ne se portassent pas bien pour les Grecs. Ce conseil pris, et la fête des Carnies[2], qui les retardait, célébrée, étant aussi garnison laissée en Sparte, ils firent leur état d'aller en diligence au secours de la Grèce, et, quand eux et les autres alliés seraient assemblés, ils célébreraient l'Olympiade, qui échéait au temps de ces affaires : toutefois, n'estimant que la guerre des Thermopyles se dût si

[1] Voyez plus haut, 158. — [2] Fête d'Apollon, qui tomba vers le mois de juillet ou d'août de l'an 480 avant J. C.

soudain démêler, ils envoyèrent gens devant pour connaître en quel état étaient les choses de ce lieu. Et telle fut leur conclusion.

207. Venus aux Thermopyles, et voyant avec tous les Grecs que le Perse s'approchait, furent d'avis de se retirer en leurs maisons et garder le pas de l'isthme. Mais connaissant Léonidas que les Phocéens et Locres se mal contentaient de tel avis, opina qu'il ne fallait point bouger, ainçois envoyer vers les villes leur demander secours, à raison qu'ils étaient petit nombre pour repousser l'armée des Mèdes.

208. En ces entrefaites, Xerxès envoya un homme de cheval reconnaître en quel nombre pouvaient être les Grecs et qu'ils faisaient : car, étant encore en Thessalie, il avait entendu que leur assemblée était petite, et que les Lacédémoniens avec leur roi Léonidas, qui était de race herculienne, les conduisait. Le chevaucheur, approché du camp, le reconnut et contempla tout, fors qu'il ne put voir ceux qui étaient au delà des portes nouvellement relevées, mais bien apprit qui étaient ceux de deçà : car, à l'heure même, il vit les Lacédémoniens qui avaient là leur quartier, dont les uns faisaient exercices et les autres peignaient leurs perruques. Voyant ces choses, il s'étonna, et, ayant appris au vrai le nombre d'eux, retourna le chemin qu'il était venu, sans qu'il lui fût donné aucun destourbier : car il ne fut poursuivi et ne fut fait autre compte de lui.

209. Retourné, il déclara à Xerxès tout ce qu'il avait vu, qui, l'écoutant, ne put comprendre que les Grecs s'apprêtassent comme délibérés de mourir, ou bien d'en faire mourir tant qu'ils pourraient; mais il lui fut avis que c'était toute moquerie de ce qu'ils faisaient. Si manda Démarate, fils d'Ariston, qui était au camp, et arrivé l'interrogea de ce qu'il voulait savoir quant aux choses que le chevaucheur avait vu faire aux Lacédémoniens. Démarate répondit : « Sire, vous m'avez ci-devant ouï parler de ces hommes, nous étant sur le point de nous acheminer vers la Grèce; et, après m'avoir ouï, vous vous moquâtes de moi, quand je vous dis ce que j'apercevais futur. Et croyez, Sire, que, parlant à vous, l'endroit où plus je travaille est de vous dire vérité.

Pourtant, je vous prie, écoutez à cette heure que ces hommes se sont rendus en ce lieu pour nous combattre à l'entrée du passage, et à ces fins s'apprêtent comme vous avez entendu : car leur coutume est, toutes fois et quantes qu'ils veulent hasarder leurs vies, de se peigner et testonner[1] la tête. Au reste, je vous avise que, si vous pouvez subjuguer ceux-ci et ceux qui sont demeurés en la Sparte, il ne se trouvera autre nation qui ose lever la main contre vous : car tenez-vous assuré que vous marchez contre royaume et ville la plus magnifique de la Grèce, ensemble contre les meilleurs hommes qui soient en icelle. » Xerxès trouva tout ceci fort incroyable, et demanda derechef comment eux, qui étaient si petite troupe, feraient pour combattre son armée. Démarate lui dit : « Sire, je veux que dorénavant vous me teniez pour homme de nulle foi si les choses n'aviennent ainsi que je vous dis. »

210. Ces paroles ne purent persuader Xerxès, et laissa couler trois jours, espérant qu'ils se retireraient et abandonneraient le passage. Au cinquième, voyant qu'ils ne partaient point, mais comme impudents et téméraires ne bougeaient, de colère il envoya les Mèdes et Cissiois donner l'alarme en leur camp, et commanda qu'ils les lui amenassent prisonniers. Les Mèdes allèrent trouver les Grecs et les escarmouchèrent; mais il tomba grand nombre des leurs, et, combien que les rangs se trouvassent incontinent refournis d'hommes frais, toutefois ce leur servait de peu, encore qu'ils se présentassent à grande foule. En quoi chacun, et principalement le roi, put connaître qu'ils étaient assez gens, mais peu d'hommes : car la charge se fit en beau plein jour.

211. Quand les Mèdes se sentirent ainsi rudement traités, ils commencèrent à coniller[2] et refuser le combat : au moyen de quoi se présentèrent les Perses, que le roi appelait immortels, desquels était colonel Hydarnès, et semblait bien, à les voir, qu'ils dussent aisément défaire leurs ennemis. Toutefois, quand ils furent mêlés avec les Grecs, ils avancèrent aussi peu que les Mèdes, et firent le même, à raison qu'ils combattaient en lieu étroit et qu'ils portaient plus long

[1] Ajuster la tête, coiffer. — [2] Se sauver comme un conil, un lapin.

bois que les Grecs : joint qu'en tel endroit la pluralité ne servait de rien. Au regard des Lacédémoniens, ils firent si vaillamment qu'ils sont pour jamais dignes de mémoire. Entre autres choses, ils donnèrent à connaître que gens aguerris et experts combattaient contre ignorants : car, s'ils faisaient une retraite, ils se tenaient serrés, et s'ils étaient poursuivis par les Barbares, avec leurs grandes huées et tintaroles [1], les sentant prochains, ils retournaient visage et en tuaient infinis, là où ne tombait des Spartiates que bien peu. Quand les Perses connurent qu'ils ne pouvaient forcer le pas, enfin après avoir essayé tous moyens, ils tournèrent dos.

212. On dit que le roi, qui regardait ces escarmouches, sortit par trois fois de son siége, craignant avoir perdu toute son armée. Et telle fut la guerre de ce jour. Au lendemain, les Barbares ne firent pas mieux; toutefois, à cause que les Grecs étaient en petit nombre, et que, à leur avis, plusieurs d'entre eux étaient blessés et n'étaient pour se défendre, avec cette opinion ils les allèrent joindre. Les Grecs, qui étaient en bon ordre et bien rangés selon les nations, les combattirent chacun en leur endroit, fors les Phocéens, qui avaient été ordonnés au haut de la montagne pour défendre le pas. Voyant les Perses qu'ils ne trouvaient rien autre que le jour précédent, ils se retirèrent.

213. Le roi était en pensement comme il se devait gouverner en tel affaire, quand Épialtès, fils d'Eurydème, de la Méliade, se présenta à lui, et, pour l'espoir qu'il avait de reporter quelque bon guerdon, lui enseigna une sente qui conduisait aux Thermopyles, et fut cause de la défaite des Grecs qui étaient ordonnés en ce quartier. Depuis, il eut telle crainte des Lacédémoniens qu'il fuit en Thessalie, et fut condamné par les amphictyons, assemblés en Pylée, en une seule amende pécuniaire. Quelque temps après, il fut tué par Athénadès, de Trachine, en la ville Anticyre, où il s'était retiré; et ne fut pour avoir enseigné la sente à Xerxès, mais pour autre cause que je déclarerai ci-après [2], ne pour-

[1] Tintamarre, fracas. — [2] Cette partie des écrits d'Hérodote ne nous est point parvenue.

tant fut moins honoré des Lacédémoniens. Et ainsi mourut plus tard Épialte.

214. Un autre propos est tenu de cet avertissement, et est qu'Onétès, fils de Phanagoras, de Carystie, et Corydale, d'Anticyre, furent ceux qui guidèrent les Perses par la montagne : ce que je ne crois point, car il faut penser que les amphictyons, qui étaient bien informés du fait, ne condamnèrent,Orétès ne Corydale à l'amende, mais Épialte de Trachine. Et je sais certainement qu'Épialte s'absenta pour cette cause : car, supposé qu'Onétès eût souvent fréquenté ces lieux, volontiers lui, qui n'était point de la Méliade, eût su l'adresse de la sente. A la vérité, ce fut Épialte qui les guida par la montagne, et, de ma part, je le tiens coupable de l'enseignement de la sente.

215. Xerxès trouva bon de faire selon que promettait Épialte, et joyeux dépêcha Hydarnès avec sa troupe, lequel partit du camp environ l'heure d'allumer les chandelles. Or, ceux de la Méliade, qui sont circonvoisins, avaient trouvé cette sente, et y avaient guidé les Thessaliens vers les Phocéens, qui se tenaient assurés après s'être remparés d'une muraille. Depuis, la sente a été connue, car auparavant ceux du pays ne s'en servaient point.

216. Et voici comme elle se comporte. Elle commence au fleuve Asope, qui coule par le baricave de la montagne que l'on nomme Anopée, comme la sente même, laquelle, s'étendant par les racines de la montagne, va finer environ la ville Alpène, qui est première des Locres du côté de la Méliade, et environ la pierre dite Mélampyge, même environ les siéges des Cercopes, où elle est fort étroite.

217. Les Perses, après avoir passé le fleuve Asope, marchèrent toute la nuit par la sente, ayant à droite les montagnes des OEtées, et à gauche celles de la Trachine, tant qu'à l'aube du jour ils se rendirent au cime de la montagne, où, comme j'ai ci-devant dit[1], étaient mille soldats phocéens pour la garde du pas et de leur contrée . car le bas était gardé par ceux que j'ai dit[2]. Mais les Phocéens, de leur bonne volonté, s'étaient chargés vers Léonidas de garder la sente.

[1] Voyez plus haut, 212. — [2] Voyez plus haut, 202.

218. Ils entendirent que les Perses étaient montés jusqu'à eux sans en rien apercevoir, à cause que la montagne est pleine d'arbres. Le temps était à l'heure fort paisible; toutefois, les feuilles qui étaient épandues sous les pieds firent bruit, comme il est bien vraisemblable, et par ce les Phocéens coururent aux armes, lesquels eurent soudain en barbe les Barbares, qui s'étonnèrent de voir hommes armés, parce qu'ils avaient fait leur compte de ne trouver qui leur donnât empêchement. Adonc Hydarnès, redoutant que les Phocéens ne fussent Lacédémoniens, demanda à Épialte quelle était cette troupe de gens, et, ayant entendu vérité, mit les Perses en bataille. Les Phocéens leur tirèrent traits drus et épais, puis se retirèrent au cime de la montagne, et, entendant que l'entreprise des Barbares avait été faite pour venir sur eux, ils se délibérèrent de là vivre et mourir. Les soldats de Hydarnès et Épialte ne firent aucune estime d'eux et descendirent de la montagne.

219. Or, Mégistias, devin, après avoir contemplé les bêtes des sacrifices, avait jà premièrement prédit aux Grecs des Thermopyles qu'ils devaient mourir au premier point du jour. Davantage transfuges vinrent noncer que les Perses avaient environné la montagne, et fut cet avertissement à heure qu'il était encore nuit. Le troisième fut donné par la garde du matin, qui descendit du haut des montagnes, se montrant jà à la clarté du jour. Les Grecs tinrent conseil là-dessus, et furent partis en leurs opinions : les uns étaient d'avis que chacun demeurât au quartier qui lui était assigné sans l'abandonner, et les autres soutenaient au contraire. Depuis, étant ainsi différents, les uns se retirèrent, et s'écarta chacun par les villes; les autres délibérèrent de ne bouger, et demeurèrent là avec Léonidas, lequel, ainsi que l'on dit, renvoya les premiers, afin de ne les perdre.

220. Mais lui et les Spartiates ne pouvaient honnêtement abandonner le lieu où ils étaient entrés pour le garder. Quant à moi, je serais plutôt d'opinion que Léonidas, après avoir connu le peu de cœur des ligues, et qu'ils n'avaient pas grande envie de prendre le hasard avec lui, leur commanda de se retirer, mais qu'à lui ne serait honneur de s'en aller,

ainçois qu'en demeurant grande louange lui reviendrait, même que la Sparte s'en trouverait fort heureuse : car, du commencement de cette guerre, demandant les Spartiates à l'oracle si Lacédémone serait détruite par les Barbares, ou si leur roi y mourrait, Pythie leur avait répondu ces vers hexamètres :

Vous qui Sparte la très-grande habitez,
Sachez que tôt par Perses ruiner
Vous la verrez. Ou si tant évitez,
Lacédémon sentira terminer
Son roi, issu de race Herculienne :
Et de lui deuil portera le pleurant,
Possible n'est que l'effort il soutienne
Des gros taureaux et lions : l'assurant
Que Jupiter grandement irrité
Est contre lui, n'y peut, tels sont mes dits,
Se maintenir, avant qu'aient été
Les uns d'iceux défaits et déconfits.

Léonidas, discourant sur cet oracle, et voulant que l'honneur demeurât seulement aux Spartiates, avisa de plutôt donner congé aux alliés que, pour être ainsi différents en leurs opinions, ils se départissent en désordre; et de ce j'ai témoignage qui n'est de peu d'efficace.

221. Car non-seulement Léonidas donna congé aux alliés, mais apertement renvoya le devin Mégistias, Acarnan, qui avait suivi l'armée, et que l'on dit être descendu de Mélampus, mêmement qui avait prédit par les intestins des bêtes immolées tout ce qui devait avenir aux Grecs, et l'envoyait Léonidas afin qu'il ne mourût avec lui. Mégistias donc eut son congé, et néanmoins il ne renvoya un sien fils unique qui avait marché avec lui en cette guerre.

222. Les ligues partirent et obéirent à Léonidas. Les seuls Thespiens et Thébains demeurèrent, car Léonidas les retint sous prétexte d'otagers, combien que les Thébains le firent assez à regret; mais les Thespiens demeurèrent très-volontiers, et dirent qu'ils n'abandonneraient Léonidas, ainçois vivraient et mourraient avec lui, et Démophile, fils de Diadromée, était leur colonel.

223. Quand il fut soleil levant, Xerxès fit libation de vin,

attendant l'heure qu'il pût être quand le change des trafiquants est plus en train, puis fit marcher son camp suivant l'avertissement qu'il avait eu d'Épialte : car la descente de la montagne est beaucoup plus courte, et la distance beaucoup plus abrégée que n'est le tour qu'il convient prendre au monter. L'armée de Xerxès s'approcha, et les Grecs, avec Léonidas, comme s'ils allassent droit à la mort, se présentèrent en plus large endroit du passage qu'ils n'avaient fait auparavant, à cause qu'ils avaient laissé gardes aux portes qui étaient au cime de la montagne. Les jours précédents, ils n'avaient combattu qu'au plus étroit du pas; mais lors, après s'être mêlés parmi les Perses hors des détroits, ils en firent merveilleuse boucherie. Les capitaines, centeniers et caporals des Perses chargeaient les leurs par derrière à coups de bâton, et les poussaient au front des Grecs avec telle presse, que plusieurs tombèrent en la mer et périrent; beaucoup plus foulèrent et écachèrent[1] les uns les autres, sans prendre égard à qui périssait ou mourait. Enfin, connaissant les Grecs que la mort leur était certaine de la part de ceux qui environnaient la montagne, déployèrent toutes leurs forces pour endommager l'ennemi, et, ayant jà plusieurs rompu leur bois, mirent les épées au poing, au fil desquelles ils firent passer maints Perses.

224. En cet estour tomba Léonidas, après avoir donné preuve très-ample de sa prud'homie; tombèrent aussi autres Spartiates, gens de nom, que j'ai ouï nommer pour gens qui le méritent, et en tout j'en ai ouï nommer trois cents. Du côté des Perses moururent plusieurs princes et grands seigneurs, du nombre desquels furent deux fils de Daire, Abrocomès et Hypéranthès, qu'il avait eus de Phratagune, fille d'Artanès, son frère, fils d'Hystaspe, qui eut père Artanès. Baillant ledit Artanès sa fille à Daire, lui bailla par même moyen toute sa maison, car il n'avait autre enfant qu'elle.

225. Davantage, deux frères de Xerxès tombèrent en combattant sur le corps de Léonidas, jà mort. Bref, l'effort fut si grand d'une part et d'autre, et atteignirent les Grecs tel point de valeur, qu'ils donnèrent quatre fois la chasse à

[1] Écrasèrent.

leurs adversaires; et en demeurèrent ainsi jusqu'à tant que ceux qui étaient allés avec Épialte survinrent. De quoi avertis, les Grecs changèrent visage, et se retirèrent au détroit du passage, puis, ayant passé la muraille des portes, allèrent se parquer tous en un troupeau, fors les Thébains, au-dessus d'une colline qui est à l'entrée du pas, où de présent est dressé un lion de pierre en l'honneur de Léonidas. Assemblés en ce lieu, furent assaillis des Barbares avec les cimeterres qui leur restaient, faisant grand bruit des mains et de la bouche. Les uns sortirent de la mêlée, et allèrent rompre la muraille des portes, et les autres enveloppèrent les Grecs de tous côtés.

226. Or, encore que les Lacédémoniens et Thespiens fissent ainsi bravement, toutefois on maintient que Diénécès, Spartiate, fut le plus vaillant de tous, et dit-on qu'il usa de ce mot, avant que joindre les Mèdes, parce qu'il ouït quelque Trachinois disant que quand les Barbares décocheraient leurs flèches, ils cacheraient le soleil, tant en serait grand le nombre : « Vraiment, dit-il au Trachinois sans s'étonner et faisant peu de cas de la multitude des Mèdes, tu nous contes de fort bonnes nouvelles. Car si les Mèdes cachent le soleil, ils donneront moyen de les combattre à l'ombre et non à la chaleur du soleil. » On dit qu'il a laissé plusieurs telles rencontres de propos, qui sont pour mémoire de lui.

227. Deux frères lacédémoniens, Alphée et Macron, enfants d'Orsiphante, le secondèrent en courage et actes chevalereux. Entre les Thespiens aussi acquit réputation sur tous Dithyrambe, fils d'Harmatidée.

228. Pour ceux qui furent enterrés en la place même où ils tombèrent, et pour ceux qui étaient morts avant que Léonidas donnât congé aux ligues, fut gravée cette épitaphe :

Péloponésiens, n'étant des cent que quatre [1],
Trois [2] millions ici bien ont osé combattre.

Ce fut écrit sur la tombe générale; mais sur celle des Spartiates fut particulièrement mis ceci :

O toi, passant, fais-nous ce bien de dire
A nos amis Lacédémoniens,

[1] Le grec dit trois. — [2] Et ici quatre.

Que ci gisons, gagnés par les moyens
De leur parler, qui tant nous peut induire [1].

Ainsi est écrit pour les Lacédémoniens, et pour le devin Mégistias ce qui suit :

Cy est le monument
De Mégistias l'insigne,
Que Mèdes durement
Sur la côte voisine
De la rivière Sperchie
Firent mourir : il sut
Par science éclaircie
Les destins, ne voulut
Pourtant abandonner
Chefs Spartans, et mourut.

Simonide, fils de Léoprépès, pour l'amitié qu'il portait aux Grecs, fit graver ces épitaphes, fors celui de Mégistias, en colonnes érigées au lieu où se donna la bataille.

229. Or, l'on dit que des trois cents dont j'ai parlé naguère, Euryte et Aristodème, ayant liberté ou de retourner en Sparte par le congé que leur avait donné Léonidas, à cause d'une grande ophthalmie qui les fit demeurer en Alpène, ou bien s'ils ne trouvaient bon de retourner mourir avec les autres, leur étant ce loisible, ne purent accorder, mais demeurèrent différents jusqu'à ce qu'Euryte, ayant entendu que les Perses faisaient le tour de la montagne, demanda ses armes, et, les ayant prises, se fit conduire par son varlet vers les combattants, qui, l'ayant conduit, tantôt prit la fuite, et son maître se trouva au plus fort de la presse, où il fut tué. Au regard d'Aristodème, il tomba en une grande faiblesse, et fut prisonnier. Mais, s'il fût retourné seul en Sparte, avec le grand mal qu'il avait aux yeux, ou si tous deux eussent été de retour, il me semble que les Spartiates ne leur en eussent dû savoir aucun mauvais gré. Au rebours, étant ainsi que l'un mourut, et que l'autre, qui avait même occasion de mourir, n'y voulut entendre, il fallait nécessairement que les Spartiates fussent mal contents d'Aristodème.

[1] La traduction de cette épitaphe est inintelligible. Hérodote transcrit les vers attribués au poëte Simonide et dont voici le sens : « Passant, va dire aux Lacédémoniens que nous gisons ici, ayant obéi à leurs ordres. »

230. Les uns disent qu'il retourna sain et sauf en Sparte sous ombre du mal qu'il avait aux yeux. Les autres maintiennent que du camp on envoya vers lui, et qu'il se pouvait bien trouver en la bataille, mais qu'il n'en voulut point manger, et fit le long par le chemin, afin de ne perdre la vie, mais que celui qui avait été envoyé vers lui retournât et mourût.

231. Étant de retour en Lacédémone, fut blâmé avec grandes reproches, en lui faisant ce déshonneur de défendre publiquement que nul Spartiate lui baillât feu ne chandelle et ne communiquât avec lui. Ensemble fut ordonné que pour note d'infamie il serait appelé Aristodème le fuyard. Toutefois il effaça depuis tout ce blâme en la journée de Platées[1].

232. On dit aussi qu'un autre des trois cents demeura vivant, parce qu'il avait été envoyé en Thessalie : toutefois, connaissant qu'il était blâmé, il s'étrangla lui-même.

233. Au regard des Thébains que conduisait Léontiade, tant qu'ils furent avec les Grecs, force leur fut de combattre les Perses; mais, quand ils connurent qu'ils étaient les plus forts, ils se séparèrent des Grecs, qui avaient été repoussés en la colline avec Léonidas, et, tendant les mains, s'approchèrent des Barbares, leur disant la plus grande vérité qu'ils eussent su dire, savoir qu'ils médisaient, et des premiers avaient donné terre et eau au roi, mais qu'ils avaient été contraints de venir aux Thermopyles, et étaient innocents du dommage qui avait été porté au roi; lequel langage ils surent si bien accoutrer, qu'ils furent sauvés. Car ils avaient les Thessaliens pour témoins de leur dire : ce néanmoins, toutes choses ne leur furent heureuses. Car les Barbares en tuèrent quelques-uns à l'arriver, et plusieurs par le commandement de Xerxès furent flétris des marques royales : dont fut premier Léontiade, leur capitaine en chef, le fils duquel, nommé Eurymaque, quelque temps après fut tué par les Platéens conduisant quatre cents Thébains, et ayant pris la ville desdits Platéens.

234. Et voilà comment les Grecs combattirent ès Thermopyles. Après la bataille, Xerxès appela Démarate, et l'inter-

[1] Voyez plus loin, liv. IX, 70.

rogea parlant ainsi : « Je connais maintenant, seigneur Démarate, que vous êtes homme de bien, et j'en ai l'épreuve toute certaine. Car je vois que toutes choses sont avenues ainsi que vous l'avez dit. De présent, apprenez-moi combien peuvent rester encore de Lacédémoniens, et combien de tels au fait de guerre, comme ceux que nous avons combattus, ou bien si tous sont tels. » Démarate répondit : « Sire, le nombre des Lacédémoniens est, en général, fort grand, et ont beaucoup de villes; toutefois, Sire, je vous ferai certain de ce que vous voulez apprendre. En Lacédémone est la ville de Sparte, où se trouveront huit mille hommes, semblables à ceux qui ont ici combattu. Les autres ne sont pas du tout tels; toutefois ils sont bons et vaillants. » Xerxès lui dit : « Je vous prie, seigneur Démarate, enseignez-nous par quel moyen le plus aisé nous pourrions vaincre ces hommes : car vous connaissez où tendent tous leurs conseils comme qui avez été leur roi. »

235. Démarate répondit : « Sire, puisque vous me faites tant d'honneur que demander ainsi franchement mon conseil, raison veut que je vous die le meilleur expédient que je sache. Je suis d'avis que vous envoyiez trois cents voiles de votre armée de mer en la côte de Lacédémone. L'île de Cythère en est prochaine, et d'icelle Chilon, l'un des plus sages que nous ayons eus au pays, dit que trop mieux serait pour les Spartiates si elle était abîmée, pource qu'il attendait toujours que d'elle viendrait chose telle que je vous déclare maintenant, non qu'il prévît la venue de votre armée, mais il craignait le semblable. Vos gens, partant de cette île, tiendront les Lacédémoniens en échec, et, se trouvant empêchés chez eux, vous ne devez craindre qu'ils viennent secourir le demeurant de la Grèce, dont pourra s'emparer votre armée. Quand vous aurez subjugué le reste de la Grèce, pensez que lors, étant seul le Lacédémonien, il se trouvera bien faible. Si ne voulez y procéder par ce moyen, il faut que vous entendiez que les choses vous seront telles. Au Péloponèse est un isthme fort étroit; là s'assembleront tous les Péloponésiens, et vous combattront plus roidement qu'ils n'ont fait. Au contraire, si vous faites ce que je vous ai dit, l'isthme

et les villes se viendront donner à vous, sans faire aucune résistance. »

236. Quand Démarate eut achevé ce propos, Achéménès, frère de Xerxès et lieutenant général de l'armée de mer, se rencontrant par cas d'aventure à ces devis, eut crainte que Xerxès ne consentit à faire telles choses; parquoi lui dit : « Monsieur, je vois que vous goûtez fort les paroles d'un homme qui est marri que vos affaires se portent bien, voire et qui vous trahit. Car les Grecs savent user de telles façons pour chérir les hommes, et nonobstant ils portent toujours envie à celui qu'ils voient prospérer, et haine à celui qui est meilleur et plus vertueux qu'eux. Et je vous assure, si maintenant, après les fortunes par vous encourues, et après le naufrage de trois cents de vos vaisseaux, vous envoyez trois cents autres pour assiéger le Péloponèse, sans doute nos ennemis seront aussi forts que nous sur mer. Mais si nous nous tenons unis, il leur sera du tout impossible de mettre la main sur nous, et ne seront pour nous faire tête. Car marchant par même compas l'armée de mer et de terre, elles se feront épaule l'une à l'autre, là où, si vous les séparez, vous ne pourrez vous servir d'elles, n'elles de vous. Pourtant, Monsieur, si voulez bien pourvoir à vos affaires, je vous prie, ne prenez fantaisie à discourir celles de vos ennemis, en présupposant qu'ils vous attendront en tel endroit, qu'ils feront ceci ou cela, et finalement qu'ils sont en tel ou tel nombre. Car ils sont suffisants de penser pour eux et non pour nous-mêmes. Bref, si les Lacédémoniens sont si braves que venir combattre les Perses, ils sont assurés qu'ils ne feront faute à la perte qu'ils se voient devant les yeux. »

237. Xerxès dit : « Mon frère, vous me semblez très-bien parler, et je ferai ce que vous dites. Quant à Démarate, j'ai bien opinion qu'il parle selon qu'il estime les choses bonnes pour moi, combien que pour ce coup vous lui faites perdre les étriers. Toutefois, je ne puis concevoir qu'il ne soit affectionné à mes affaires pour l'expérience que j'ai des propos qu'il m'a ci-devant tenus, lesquels j'ai trouvés véritables. Et ce qui plus m'en fait ainsi juger, est que coutumièrement un citoyen porte envie à son concitoyen prospérant, et, bien

qu'il n'en sonne mot, si le hait-il : et si le concitoyen lui demande conseil, jamais il ne lui déclarera ce qu'il est meilleur de faire, voire s'il n'est parvenu à quelque haut degré de vertu : et telles personnes sont fort rares. Au rebours, un hôte est la créature du monde qui plus veut de bien à son hôte, qu'il voit en bonnes fortunes : et si conseil lui est demandé, croyez qu'il conseille pour le mieux. Et par ce je suis d'avis que désormais vous vous déportiez de mal dire de Démarate, qui est mon hôte. »

238. Quand Xerxès eut ainsi parlé, il traversa parmi les morts, et, parce qu'il avait entendu que Léonidas était roi et conducteur des Lacédémoniens, il commanda qu'on lui taillât la tête et qu'il fût mis en croix. Autres plusieurs raisons, et principalement cette-ci me fait croire que, de son vivant, il était fort piqué contre lui; car, autrement, il n'eût usé de telle déraison, attendu que les Perses ont coutume, et je le sais, d'honorer les hommes vaillants en guerre plus que toutes nations. Toutefois ceux qui eurent le commandement l'exécutèrent.

239. Mais je retourne au propos que j'ai laissé ci-devant. Les Lacédémoniens entendirent les premiers que le roi tirait en la Grèce, et par ce ils envoyèrent en Delphi pour avoir l'oracle, où il leur fut répondu ce que naguères j'ai écrit[1]. Mais la manière de leur avertissement fut étrange. Démarate, fils d'Ariston, duquel je viens de parler, étant fugitif vers les Mèdes, ne portait, comme je pense (et la raison fait avec moi), beaucoup de bon vouloir aux Lacédémoniens; toutefois, je laisse à penser si ce qu'il fit fut par bienveillance ou par moquerie : car, quand Xerxès eut résolu de venir en la Grèce, Démarate, étant en Souses et entendant cette entreprise, voulut en avertir les Lacédémoniens, ce qu'il ne pouvait par autre moyen que cestui-ci, pour le danger qu'il y avait d'être découvert. Il prit des tablettes à double fond, dont il ôta la cire, et écrivit sur le bois la délibération du roi. Ce fait, il recouvrit l'écriture de cire qu'il fit fondre dessus, afin que les gardes de portes et passages ne donnassent empêchement au porteur : lequel arrivé en

[1] Voyez plus haut, 220.

Lacédémone, les Lacédémoniens ne purent deviner que voulait ce dire, jusqu'à tant que la fille de Cléomène, femme de Léonidas, nommée Gorgo, s'avisa, comme j'entends, de dire qu'il fallait lever la cire, et que l'on trouverait lettres écrites dans le bois : de quoi elle fut crue par les Lacédémoniens, qui le trouvèrent ainsi et lurent le contenu, puis envoyèrent les tablettes aux autres Grecs.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME.

URANIE.

SOMMAIRE.

1-18. Combat de la flotte des Grecs avec celle des Perses près du cap Artémisium. Après une lutte indécise, les Grecs songent à se retirer dans l'intérieur de leur pays. — 19. Projet de Thémistocle de détacher du parti mède les Ioniens et les Cariens. — 20, 21. Nouvelle du sort de Léonidas et de ses troupes apportée à la flotte grecque. — 22. Proclamation de Thémistocle aux habitants de l'Ionie. — 23. Les Perses, apprenant le départ des Grecs, se concentrent dans Histiéa. 24-39. Xerxès met la Phocide à feu et à sang, entre en Béotie, contrée alliée, et envoie à Delphes une partie de ses troupes, que des prodiges éloignent du temple. — 40-48. La flotte grecque vient mouiller à Salamine. Dénombrement des nations helléniques qui s'y trouvent. — 49-55. Pendant que les chefs grecs délibèrent sur le lieu de la bataille à livrer, on annonce la dévastation de l'Attique, la prise et la ruine d'Athènes. Détails spéciaux sur la prise de l'Acropole. — 56-63. Conseil tenu par Thémistocle, Eurybiade et les autres stratéges sur le dessein de se réfugier vers l'Isthme ou de livrer bataille devant le Péloponèse. Thémistocle fait prévaloir l'avis de demeurer à Salamine. — 64, 65. Préparatifs du combat. — 66-69. Mouvements des Perses et des peuples qu'ils entraînent avec eux. Xerxès convoque leurs chefs à un conseil de guerre. Discours inutile d'Artémise, reine de Carie. La majorité est pour le combat immédiat. — 70-77. Apprêts des deux flottes en vue d'une bataille imminente. Les Grecs hésitent encore à livrer le combat. Thémistocle fait donner secrètement à Xerxès l'avis que les Grecs ont l'intention de fuir et de lui échapper. Évolution des Perses à la suite de cet avis. Digression sur un oracle de Bacis. — 78-96. Nouveaux débats parmi les chefs des Grecs. Intervention patriotique d'Aristide. Les Grecs se déterminent à combattre. Détails de la bataille de Salamine. Fuite des Perses. — 97-104. Xerxès envoie annoncer en Perse la nouvelle de son désastre. Discours de Mardonius, engageant le roi à lui laisser le commandement des troupes et à retourner dans son royaume. Xerxès accepte, après avoir consulté la reine Artémise. — 105, 106. Digression sur l'eunuque Hermotime. — 107-112. Les Grecs poursuivent jusqu'à Andros les débris de la flotte perse. Eurybiade et Thémistocle les empêchent de s'avancer plus loin. — 113-120. Retour de Xerxès à Sardes, après de tristes aventures. — 121-125. Retour de la flotte grecque à Salamine; partage du butin; triomphe de Thémistocle. — 126-130. Retraite des débris de l'armée et de la flotte des Perses. — 131, 132. État de l'armée de terre et de l'armée navale des Grecs au printemps qui suit l'année de la bataille de Salamine. — 133-135. Mardonius envoie consulter divers oracles. — 136-140. Relations de Mardonius avec le roi de Macédoine, Alexandre, qui porte pour lui un message à Athènes. — 141-144. Les Lacédémoniens envoient des députés à Athènes, pour s'opposer à ce qu'on traite avec les Perses. Histoire de ces négociations.

1. Certes pour telles sont récitées ces choses[1]. Les Grecs

[1] Cette phrase, dans les éditions ordinaires d'Hérodote, termine le livre VII.

ordonnés pour le fait de la marine étaient ceux-ci. Premièrement, les Athéniens fournissaient six vingt-sept voiles, moyennant le supplément que leur baillaient les Platéens, lesquels étaient exempts de la marine, à cause de leur vertu et diligence. En après, les Corinthiens faisaient quarante galères, les Mégaréens vingt, et les Chalcidois en armaient aussi vingt, que les Athéniens leur prêtaient. Les Éginètes en équipaient dix-huit, les Sicyoniens douze, les Lacédémoniens dix, les Épidauriens huit, et les Érétriens sept, les Trézéniens cinq, les Styréens deux, les Céois deux et deux fustes, et les Locres Opontiois fournissaient sept fustes.

2. [1] Qui est nombre total, sans compter les autres fustes et brigantins, deux cent soixante et onze vaisseaux. Les Spartiates baillèrent pour conducteur de cette armée Eurybiade, fils d'Euryclide, avec toute puissance de commander : car les ligues dirent qu'ils ne suivraient point les Athéniens si un Lacédémonien ne commandait, mais qu'ils rompraient l'entreprise.

3. A raison que du commencement, avant que d'envoyer en Sicile semondre Gélon de son alliance, il avait été propos de la prééminence de conduire, et les Athéniens l'avaient quittée, considérant de combien importait que la Grèce fût gardée et maintenue, et que, s'ils discordaient, elle se perdrait; et le prenaient fort bien, car division intestine est d'autant plus pernicieuse que guerre ouverte, comme en général guerre est plus dommageable que la paix. Les Athéniens donc, connaissant telle chose, ne voulurent empêcher; mais, suivant leur délibération, ils calèrent la voile, parce qu'en cette saison ils avaient besoin des autres. Depuis, quand ils eurent repoussé le Perse, ils mirent lors la chose en dispute, alléguant contre Pausanias qu'il était superbe et arrogant : tellement qu'ils ôtèrent la conduite de mer aux Lacédémoniens. Mais cela fut après.

4. Quant au fait présent, voyant les Grecs d'Artémision la grande flotte de vaisseaux arrivée aux Aphètes qui rem-

[1] Il y a ici omission dans la traduction de Saliat. Le texte porte : Ils étaient mouillés vers Artémisium. Je viens de dire combien chacun avait fourni de vaisseaux. Or, le total des vaisseaux réunis à Artémisium était, etc.

plissait ports, havres et plages, ils eurent frayeur, connaissant que les affaires des Barbares succédaient autrement qu'ils n'avaient pensé; et pour ce ils tinrent conseil de retourner en Grèce. De quoi avertis, les Eubéens supplièrent Eurybiade de différer pour quelque peu de temps, jusqu'à ce que leurs enfants et domestiques se fussent retirés; mais ils ne le purent persuader. Au moyen de quoi ils s'adressèrent à Thémistocle, capitaine des Athéniens, lequel ils gagnèrent moyennant un présent de trente talents qu'ils lui donnèrent, afin d'attendre le combat au-devant de l'Eubée.

5. Thémistocle retint les Grecs par ce moyen : des trente talents, il donna les cinq à Eurybiade, comme si ce fût argent de ses coffres. Eurybiade gagné, Adimante, fils d'Ocyte, capitaine corinthien, fut seul qui ne put être ébranlé, et dit qu'il ne partirait d'Artémision et ne demeurerait point. Adonc Thémistocle, en jurant la foi, lui dit : « Vraiment, seigneur Adimante, vous ne nous abandonnerez point, et je vous ferai présent plus grand que vous ne recevrez du roi des Mèdes quand vous aurez laissé vos alliés. » Tantôt après, il lui envoya en sa galère trois talents d'argent. Les capitaines furent corrompus et gagnés par ces présents, et firent plaisir aux Eubéens. Thémistocle aussi, de sa part, se trouva bien guerdonné, combien que les autres ne surent qu'il eût rien reçu, mais estimèrent que les deniers venaient des Athéniens.

6. Ainsi, ils demeurèrent en Eubée, et combattirent par occasion qui fut telle. Les Barbares arrivés aux Aphètes à la pointe du jour, et ayant jà entendu que petit nombre de vaisseaux grégeois était embûché en Artémision, soudain qu'ils les aperçurent, d'une allégresse cinglèrent pour les aller investir, et ne furent d'avis de les choquer en front; mais ils se débandèrent, afin que les Grecs ne les aperçussent et fuissent tant qu'ils se trouvassent en la nuit. Mais les Athéniens avaient à sortir de là, et des Perses ne devait, par manière de dire, réchapper le moindre galopin[1].

[1] Saliat n'a pas saisi le sens propre du mot grec πυρφόρον, porte-flambeau, qu'il traduit par galopin. C'était un héraut chargé de faire les signaux avec une lanterne : il avait un caractère sacerdotal, et on l'épargnait dans les abordages.

7. Et voici comment ils gouvernèrent leur entreprise. Ils choisirent deux cents galères qu'ils envoyèrent par derrière Sciathe, et, afin de n'être aperçues des ennemis, leur commandèrent d'aller faire le tour de l'Eubée, de Capharée et Géreste, puis se venir rendre en l'Euripe pour enclore les Grecs : faisant leur dessein que ceux-là fermeraient l'huis de derrière, et que ceux qui ne bougeraient leur iraient donner en tête. Étant ainsi résolus, ils firent partir les vaisseaux ordonnés à ces fins, n'ayant volonté pour ce jour d'aborder les Grecs, ne plus tôt qu'ils connussent leur dessein mis à exécution, et que ceux qui allaient circuir l'Eubée se présentassent au détroit de l'Euripe. Ce fait, ils se mirent à compter quel nombre de vaisseaux leur restait en Aphètes.

8. Mais cependant Scyllias, Scionéen, qui était le plus excellent plongeur qui se trouvât, et lequel, au naufrage du mont Pélion, avait sauvé plusieurs trésors des Perses, et y avait beaucoup profité, ayant lors et auparavant volonté de transfuir aux Grecs, et ne s'étant offert tel moyen qu'à cette heure-là, ne le laissa perdre, combien que je ne saurais dire pour certain comment il transfuit vers les Grecs, et m'étonne si les paroles maintenues de lui sont vraies : car on dit que, quand il se fut plongé en la mer, depuis les Aphètes il ne se montra sur l'eau tant qu'il fut arrivé en Artémision, et fit, en noyant[1] ainsi, quatre-vingts stades de mer. On dit plusieurs choses de lui, dont les unes semblent mensongères, autres vraies. Au regard de moi, je suis d'opinion qu'il se retira en Artémision dans quelque esquif, et, soudain qu'il fut arrivé, déclara aux capitaines grecs le naufrage avenu aux Perses ; et comment ils avaient envoyé environner l'Eubée pour leur venir couper le passage de l'Euripe.

9. Les Grecs, entendant ces nouvelles, parlèrent ensemble, et, après plusieurs opinions dites, ils arrêtèrent que pour ce jour ils ne bougeraient, mais que, sur la minuit, ils partiraient et iraient rencontrer ceux qui étaient envoyés pour les enclore. Cette conclusion prise, et voyant que nul ne les venait assaillir et que la nuit approchait, firent voguer droit

[1] Nageant.

aux Barbares, pour essayer quels gens de guerre ils étaient, et comment ils entendaient le métier de la marine.

10. Les capitaines et soldats perses, voyant si petit nombre, les estimèrent fols insensés, et s'émurent contre eux, espérant les prendre fort aisément. Et certes il était bien vraisemblable, attendu le petit nombre des Grecs au regard de leur multitude, et que leurs vaisseaux étaient beaucoup plus maniables que ceux des Grecs. Pour ces causes, ils en faisaient peu de compte, et avec un mépris les investirent. Les Ioniens qui portaient affection aux Grecs se trouvèrent fort ennui à cette mêlée, et étaient fort marris de les voir ainsi tenus de toutes parts, pensant qu'il n'en réchapperait pas un : tant ils estimaient les Grecs faibles. Les autres Ioniens, qui prenaient plaisir à tel passe-temps, combattaient qui premier prendrait un vaisseau athénien, pour en recevoir guerdon du roi : car parmi les armées il était grand bruit des Athéniens.

11. Quand le signal fut donné aux Grecs, eux qui à l'aborder avaient rencontré les Barbares front à front, soudain montrèrent poupe et firent largue travers les ennemis; puis, quand le second signal leur fut donné, ils entamèrent besogne, encore qu'ils fussent surpris et resserrés en un détroit. Là prirent trente vaisseaux des Barbares avec Philaon, homme fort estimé en l'armée, qui était fils de Chersis et frère de Gorge, roi des Salaminiens. Le premier des Grecs qui prit vaisseau des ennemis fut Lycomède, Athénien, fils d'Eschrée, qui emporta le prix sur tous. Après que fortune eut bien balancé d'une part et d'autre, la nuit survint qui les sépara; et retournèrent les Grecs en Artémision, et les Barbares ès Aphètes, ayant tout autrement fait leurs besognes qu'ils n'avaient espéré. Durant la mêlée, Antidore, Lemnien, fut seul de tous les Grecs qui étaient avec le roi Xerxès qui transfuit vers les Grecs : à cause de quoi les Athéniens lui donnèrent une seigneurie en Salamis.

12. La nuit venue, étant la saison d'été à demi passée, il plut toute la nuit une forte pluie, et du mont Pélion se firent grands tonnerres et orages. Les corps des morts, avec les pièces des vaisseaux brisés et mis à fond, étaient portés en Aphètes, et donnaient si rudement contre les proues qu'ils

renversaient tout l'ordre des rames : qui étonna fort les soldats, et s'attendaient tous de périr, se retrouvant en tel danger; car ils n'étaient encore rassurés de la tempête du mont Pélion, quand ce combat naval, rude et mal avantageux, leur était avenu. Et davantage, après la bataille, vagues et tourmente de mer, avec tonnerre et éclairs, les affligeaient.

13. Cette nuit leur fut peu gracieuse, mais beaucoup moins à ceux qui avaient été ordonnés pour aller faire le tour de l'Eubée, parce qu'ils se trouvèrent en pleine mer. Certainement la fin en fut piteuse, car, naviguant à leur commission, tempêtes et orages les surprirent environ les combes[1] de l'Eubée, et furent emportés au gré des vents : tellement que, ne sachant où ils allaient, se rencontrèrent parmi bancs et rochers. Véritablement Dieu faisait tout ceci pour abaisser les Perses, afin qu'ils ne fussent guère plus de chose que les Grecs. Ces envoyés donc périrent ès combes de l'Eubée.

14. Quand le jour éclaira aux Perses qui étaient en Aphètes, ils rassurèrent leurs vaisseaux; toutefois, à cause de la fortune qui leur avait couru, ils furent contraints de demeurer pour l'heure sans bouger. De l'autre part, vinrent aux Grecs cinquante voiles de renfort : par quoi, sitôt qu'ils entendirent que les vaisseaux envoyés par les Barbares pour circuir l'Eubée étaient péris par l'orage survenu, en l'instant même eux, qui n'attendaient que telle occasion, allèrent aborder les vaisseaux ciliciens, lesquels ils combattirent et dommagèrent jusqu'à la nuit, qu'ils se retirèrent en Artémision.

15. Au troisième jour, les capitaines des Barbares, fort dépits que si petite flotte de vaisseaux leur portait tant d'ennui, et redoutant leur roi Xerxès, délibérèrent de ne plus endurer les algarades des Grecs; et, après s'être donné cœur en commandant que chacun se tînt prêt, environ l'heure de midi, ils levèrent les ancres et cinglèrent droit aux Grecs. Il avint en ces jours mêmes que la bataille se donna pareillement aux Thermopyles, et ainsi que l'armée de mer combattait pour le détroit de l'Euripe, aussi Léonidas et les siens s'efforçaient de garder le passage des Thermopyles. Les

[1] Grottes, vallées environnées de montagnes.

Grecs voulaient empêcher que les Barbares ne passassent en la Grèce, et les Barbares tendaient à gagner l'Euripe.

16. Quand les capitaines des Barbares eurent à cette fin ordonné leurs batailles, ils commandèrent d'assaillir les Grecs qui se tenaient serrés en Artémision, lesquels ils environnèrent de leurs vaisseaux en forme de croissant, pour les investir et tenir au rouet. Les Grecs démarrèrent et se ruèrent pêle-mêle. En ce conflit, les forces furent presque égales d'une part et d'autre, parce que l'armée de Xerxès, à raison de sa grandeur et de sa multitude, qui se défaisait d'elle-même, pour la confusion de ses vaisseaux qui s'entre-heurtaient les uns les autres; toutefois ils tinrent bon sans montrer semblant de reculer, estimant à trop grande couardise si tant petit nombre leur donnait la fuite. Cependant plusieurs hommes et vaisseaux grecs périrent, mais beaucoup plus des Barbares. Après qu'ils eurent ainsi vivement combattu, enfin la retraite sonna d'une part et d'autre.

17. Les Égyptiens furent ceux de l'armée de Xerxès qui firent mieux le devoir, et entre autres actes singuliers prirent prisonniers cinq vaisseaux grecs. Les Athéniens, de leur côté, se portèrent aussi pour ce jour autant vaillamment que nuls autres de la Grèce, mêmement Clinias, Athénien, père d'Alcibiade, qui à ses propres coûts et dépens avait mené un navire fourni de bien deux cents hommes.

18. Quand les deux armées se furent séparées de leur bonne volonté, chacun se retira en sa chacune; mais les Grecs, encore qu'ils eussent en leur possession leurs morts et leurs vaisseaux brisés ou empirés, toutefois, à cause qu'ils avaient été fort rudement menés, et spécialement les Athéniens, qui avaient la moitié de leurs vaisseaux endommagés, délibérèrent de retourner au dedans de la Grèce.

19. Adonc Thémistocle prit opinion que, si de l'armée des Barbares il pouvait soustraire la nation ionienne et carienne, facilement il aurait le dessus du reste. Et comme les Eubéens voulaient charger leur bétail sur mer, il assembla les autres capitaines, et leur déclara qu'il avait un moyen par lequel il espérait soustraire les meilleurs alliés que le roi Xerxès eût. Toutefois il ne leur découvrit pour l'heure plus

avant; mais, quand les affaires le donnèrent, il leur dit que chacun tuât et immolât du bétail des Eubéens tant qu'il en voudrait, trouvant plus raisonnable qu'ils les eussent que non pas les ennemis, et leur dit qu'ils avertissent chacun leurs gens d'allumer beau feu; et, quant à leur partement, qu'il y pourvoirait de sorte qu'il les rendrait tous sains et saufs en la Grèce. Les capitaines trouvèrent bon qu'il y fût ainsi procédé, et soudain après les feux allumés s'adressèrent au bétail.

20. Les Eubéens avaient méprisé un oracle de Bacis comme si elle n'eût rien dit, et n'avaient transporté ni apporté chose aucune, combien que la guerre leur fût présente, estimant que les affaires leur tomberaient tout au rebours. L'oracle était tel :

Quand Barbares sur mer feront
Pont de cordes, jetez d'Eubée
Chèvres qui là bègueteront [1].

Ne s'étant servi de ces vers ne pour les maux qui leur étaient présents, ne pour ceux qui les attendaient, restait qu'ils se trouvassent en grande aversité.

21. Les capitaines, avec leurs gens, exécutaient le conseil de Thémistocle, quand un espie trachinois arriva : car comme l'armée de mer en tenait un en Artémision, nommé Polyas, de nation Anticyrois, qui avait charge de signifier soudain, avec un esquif qu'il avait toujours prêt, à ceux des Thermopyles si l'armée de mer tombait en quelque fortune, pareillement Léonidas avait auprès de lui un Athénien nommé Abronique, fils de Lysiclès, pour entrer dans un vaisseau et porter nouvelle à ceux qui étaient en Artémision si rien de nouveau survenait à l'armée de terre. Cet Abronique, arrivé en l'armée de mer, déclara comment il était allé de Léonidas et de ses gens. Lors soudain qu'il fut ouï, sans faire plus long séjour, chacun partit en l'état qu'il était. Les Corinthiens faisaient la pointe et les Athéniens étaient au dos de toute la flotte.

22. Thémistocle prit les plus légers des vaisseaux, et alla faire provision d'eau douce, ayant premièrement gravé dans

[1] Bêleront.

les pierres du havre une écriture, que les Ioniens lurent au lendemain qu'ils furent arrivés en Artémision. L'écrit était tel : « Seigneurs Ioniens, vous ne faites pas justement de mener la guerre à vos pères pour asservir la Grèce. Plutôt vous devez être des nôtres. Et si ne pouvez, au moins soyez neutres, et priez les Cariens de faire le même. Mais si ne pouvez ne l'un ne l'autre, et êtes si astreints que ne pouvez abandonner le parti des Perses, faites-nous ce bien quand nous serons mêlés d'une part et d'autre, de vous feindre, et vous souvenir que vous êtes issus de nous, et que la guerre que nous avons contre les Barbares procède de vous. » Thémistocle écrivit ces mots. Et me semble que, en ce faisant, il regardait à deux fins, ou que l'écriture ne viendrait point à la connaissance du roi et ferait tourner les Ioniens du côté des Grecs, ou bien que rapport lui en serait fait et le trouverait mauvais, tellement qu'il aurait les Ioniens suspects et les casserait du nombre des alliés. Et c'est pour vrai que Thémistocle écrivit ces paroles.

23. Les Grecs partis, un Histiéen fit diligence d'en aller avertir les Barbares, lesquels, se défiant de tel messager, le tinrent en sûre garde, et envoyèrent certains vaisseaux légers pour voir qu'il en était, lesquels ayant rapporté la vérité des choses, incontinent que le soleil épandit sa clarté, toute l'armée s'assembla et prit la route d'Artémision, où ils demeurèrent jusqu'à midi, et de là naviguèrent en Histiée. Arrivés, ils s'emparèrent de la ville et de la marche Ellopie : ils coururent aussi toutes les bourgades et villages maritimes de la terre Histiéotis.

24. Mais, comme ils étaient là, Xerxès, après avoir disposé des morts à la journée des Thermopyles, leur envoya un héraut. Et voici comme les choses étaient apprêtées. De tous les morts, qui étaient en nombre vingt mille, il n'en laissa que dix mille, et fit enterrer les autres dans grandes fosses qu'il fit fouiller, puis les recouvrit de terre et rameaux, afin que l'armée de mer ne s'en aperçût. Le héraut, arrivé en Histiée, assembla toute l'armée, et dit : « Seigneurs alliés, le roi Xerxès vous mande par moi qu'il donne congé à tous qui le veulent prendre de laisser leur enseigne et venir voir

comme il a su combattre les plus outrecuidés des hommes qui ont bien osé penser de le surmonter. »

25. Cette publication faite, rien ne fut plus rare en ce lieu que vaisseaux de mer, tant fut le nombre grand de ceux qui voulurent aller voir. Passés ès Thermopyles, ils regardèrent en se pourmenant parmi les morts; mais ils ne purent croire que tous les gisants morts fussent Lacédémoniens et Thespiens, eu égard au nombre des coustillers lacédémoniens nommés Hilotes, et se doutèrent que Xerxès y avait besogné; parquoi la chose fut pleine de moquerie : car ils en voyaient mille étendus çà et là, et quatre autres mille étaient en un monceau entassés en même lieu. Ce jour fut employé à regarder. Au lendemain, les aucuns retournèrent en Histiée, et les autres marchèrent avec Xerxès.

26. Vers le roi alors aucuns hommes Arcades, demandant besogne pour gagner leur vie, transfuirent, lesquels, menés en sa présence, furent enquis que faisaient les Grecs par un Perse qui s'avança devant les autres. Ils lui répondirent qu'ils célébraient les jeux Olympiques, et regardaient lutter et escrimer hommes nus, et autres manier et piquer chevaux à qui mieux. Le Perse répliqua, demandant quel prix leur était proposé, et les Arcades répondirent que le prix était un chapeau d'olivier. Adonc Tigrane [1], fils d'Artabanus, dit une parole partant d'une haute noblesse, laquelle néanmoins fut condamnée par le roi sentir sa timidité, à raison que, entendant leur prix n'être autre chose qu'un chapeau d'olivier, et non point or ni argent, ne put se garder de dire : « Vrai Dieu, seigneur Mardonius, contre quels hommes nous avez-vous amenés faire la guerre, lesquels ne combattent pour or ne pour richesses, mais pour la vertu! » Ainsi parla-t-il.

27. En l'instant de la grande plaie qui fut reçue par les Grecs ès Thermopyles, les Thessaliens envoyèrent hâtivement un héraut vers les Phocéens, lesquels ils avaient en haine de tout temps, et depuis cette dernière perte plus que jamais : pour cause que, s'étant jetés eux et leurs alliés avec toutes leurs forces dans les terres desdits Phocéens, peu d'années avant cette expédition de Xerxès, y avaient eu du

[1] Les éditions les plus autorisées portent Tritantechme.

pire, et les avait-on traités fort rigoureusement : car s'étant retirés les Phocéens au mont Parnassus et mené avec eux un devin éléen, nommé Tellias, il les avisa de jeter du plâtre sur les visages de six cents de leurs meilleurs hommes, et de nuit les présenter aux Thessaliens avec leurs armes, les avertissant de tuer tous ceux qu'ils verraient n'être blancs comme eux. La garde des Thessaliens les aperçut première, et fut fort effrayée pensant que ce fussent quelques fantômes. Après la garde, toute l'armée fut tellement épouvantée, que les Phocéens en firent mourir quatre mille, desquels ils offrirent la moitié des targes et écus en Abes, et le reste en Delphi; et de la décime des deniers provenus de cette route firent ériger ces grandes statues qui sont entour le tiers point de table, à l'entrée du temple de Delphi, et posèrent les pareilles ès Abes.

28. Les Phocéens accoutrèrent ainsi les gens de pied des Thessaliens qui les tenaient assiégés, et perdirent irréparablement toute leur cavalerie, car ils fouillèrent au passage qui est lez Hyampolis un grand fossé, où ils cachèrent certains vases de terre vides, lesquels ils recouvrirent, et unirent la terre comme le demeurant du lieu, et là reçurent les Thessaliens, lesquels, venant pour les saccager, se trouvèrent parmi les vases, où leurs chevaux se rompirent les jambes, s'écuissèrent et ohièrent[1] tout le corps.

29. A cause de ces tromperies, les Thessaliens voulaient grand mal aux Phocéens, et par ce leur mandèrent ces paroles par un héraut : « Seigneurs Phocéens, l'heure est qu'il vous faut confesser que vous n'êtes point égaux à nous. Ci-devant nous avons eu beaucoup bon par-dessus vous, tandis que le parti des Grecs nous a agréés, et aujourd'hui nous avons tel crédit vers le Barbare, qu'en nous est vous priver de votre terre et vous asservir. Toutefois, encore que nous ayons tout pouvoir, si ne voulons-nous point nous ressouvenir des torts que vous nous avez faits, mais seulement vous demandons récompense de cinquante talents d'argent, vous promettant de détourner l'ennemi, qu'il n'entre en vos terres, fins et limites. »

[1] Brisèrent.

30. Les Thessaliens envoyèrent porter cette parole, pour cause que les Phocéens étaient seuls, de ces quartiers-là, qui ne médisaient point, et, à mon avis, non pour autre raison, sinon pource qu'ils haïssaient les Thessaliens, lesquels, si eussent tenu le parti des Grecs, je pense que de leur part ils eussent médisé. Ils répondirent aux Thessaliens qu'ils ne leur bailleraient point l'argent qu'ils demandaient, et que, si bon leur semblait, ils pouvaient aussi bien médiser qu'eux, mais que de leur consentement ils ne trahiraient jamais la Grèce, leur patrie.

31. Ces paroles rapportées irritèrent tellement les Thessaliens, qu'ils servirent de guides aux Barbares. Certainement, ils les guidèrent de la Trachine en la Doride par une marche étroite, qui depuis là s'étend jusqu'à la Doride, n'ayant pour le plus que trente stades, située entre la Méliade et la Phocide, qui était anciennement la Dryopide. En ce quartier est la Métropolitaine des Doriens du Péloponèse, que les Barbares y étant entrés ne pillèrent point, pour cause qu'elle médisait, combien que les Thessaliens ne le pensaient point.

32. De là ils tirèrent en la Phocide, mais ils ne purent avoir les Phocéens, parce qu'ils se retirèrent ès cimes du mont Parnasse : car, du côté de la ville Néon, qui est assise au pied de ce mont, plusieurs hommes peuvent loger en la croupe, nommée Tithorée. Les aucuns se retirèrent et montèrent là-haut, mais la grande part se transporta ès Ozoles des Locres, en la ville Amphisse, qui est bâtie au-dessus de la plaine Crisée. Or, les Barbares coururent toute la Phocide sous la guide des Thessaliens, mettant à feu et à sang tout ce qu'ils trouvaient devant eux, brûlant mêmement les villes et les temples.

33. Ils cheminèrent selon la rivière Céphisse, où ils brûlèrent la ville Drymée, Charadre, Éroque, Téthronie, Amphicée, Néon, Pédiées, Tritées, Élatée et Hyampolis, avec tous les habitants en la côte de cette rivière. Ils ruinèrent pareillement la ville des Abes, où était un temple d'Apollo fort riche, garni de joyaux et grandes offrandes. Pour lors y avait, et aujourd'hui est encore, un oracle, lequel ils pillèrent, puis y boutèrent le feu. Ils poursuivirent aucuns des Phocéens jus-

qu'aux montagnes, et les prirent avec leurs femmes, lesquelles ils firent mourir par la pluralité [1] qui se mêla avec elles.

34. La côte de la rivière parcourue, ils arrivèrent aux Panopées, mais de là en avant l'armée se sépara en deux, dont la grande et plus forte part marcha avec Xerxès, lequel, pour tirer en Athènes, entrant ès terres des Béotiens, chemina droit aux Orchoméniens. Tous les Béotiens tenaient le parti des Mèdes, et furent leurs villes sauvées par les Macédoniens qu'Alexandre avait mis dedans, parce qu'ils firent entendre à Xerxès que ceux des villes sentaient avec lui. Une partie donc des Barbares tint ce chemin.

35. Les autres, qui étaient conduits par les capitaines.de l'armée, marchèrent droit au temple de Delphi, en côtoyant le Parnasse à droite. Ceux-ci, comme les autres, gâtèrent tout ce qu'ils rencontrèrent du domaine de la Phocide, et brûlèrent les villes des Panopées, des Dauliens et Éoliens. Ils cheminèrent ainsi séparés de l'armée, afin d'être les premiers à piller le temple de Delphi et faire présent à Xerxès des richesses, lequel, comme j'entends, mieux savait ce qui faisait à estimer léans, pour l'avoir entendu de plusieurs, que ce qu'il avait laissé en ses maisons propres, et spécialement il était bien averti des présents que Crésus, fils d'Alyatte, y avait posés.

36. Les Delphes, entendant cette venue, se trouvèrent fort étonnés, et, réduits en grande crainte, demandèrent à l'oracle qu'ils avaient à faire des trésors sacrés; si les devaient cacher en terre ou les transporter ailleurs. Le dieu défendit qu'on ne les bougeât point, disant qu'il était suffisant pour garder son bien. Cette réponse entendue, les Delphes avisèrent à eux-mêmes, et envoyèrent femmes et enfants plus avant dans l'Achaïe. Plusieurs se retirèrent ès hauts du mont Parnasse, et même en la caverne Corycée. Les autres allèrent en Amphisse, ville des Locres. Ainsi tous les Delphes abandonnèrent leur ville, fors soixante, qui demeurèrent avec le prophète.

37. Les Barbares en étaient jà approchés et regardaient le temple, quand le prophète aperçut que les armes sacrées,

[1] Populace, foule, soldatesque.

lesquelles il n'était licite à homme de toucher, se montrèrent tirées et posées au-devant de la porte. Il allait pour signifier le miracle aux Delphes, mais les Barbares, arrivés à la chapelle de Minerve, qui est à l'entrée du temple, virent merveilles trop plus grandes. Vrai que le miracle est grand que les armes soient apparues posées d'elles-mêmes hors le temple, mais les merveilles qui avinrent depuis sont dignes d'être émerveillées sur tout prodige : car, ainsi que les Barbares étaient pour entrer dans la chapelle de Minerve, foudres et tempêtes tombèrent sur eux, et avec grand éclat les deux croupes du mont Parnasse en chéant accablèrent grand nombre d'eux; même de la chapelle furent ouïs cris, lamentations et hurlements : lesquelles aventures, mêlées ensemble, effrayèrent fort les Barbares.

38. Les Delphes, avertis qu'ils fuyaient, se ruèrent sur eux et en tuèrent grand nombre. Le reste se sauva, fuyant en Béotie, et, comme j'entends, ils firent récit que, outre ces visions, ils avaient vu autres apparitions divines, comme deux hommes armés plus grands que le naturel, qui les poursuivaient et faisaient mourir.

39. Les Delphes tiennent que ce sont deux héros du pays, nommés Phylace et Autonoüs, qui ont leurs chapelles ès environs du temple, desquelles celle de Phylace est selon le chemin qui est au-dessus de la chapelle de Minerve, et celle d'Autonoüs est près la fontaine Castalie, au pied de la croupe Hyampie. Les rocs qui tombèrent du mont Parnasse, de mon temps étaient encore sains et entiers posés en la chapelle de Minerve, où ils tombèrent parmi les Barbares, lesquels, comme j'ai dit, se retirèrent et fuirent du temple.

40. Quand l'armée navale des Grecs fut partie d'Artémision à la requête des Athéniens, elle alla jeter les ancres en la côte de Salamis, et de ce les requirent les Athéniens, afin qu'ils eussent moyen de tirer femmes et enfants de l'Attique et d'aviser à eux : parce qu'ils se voyaient frustrés de leur intention : car ils s'attendaient de trouver tous les Péloponésiens en Béotie pour faire tête au Barbare, et ils n'y en trouvèrent pas un. Ils étaient aussi avertis qu'ils fortifiaient l'isthme et le fermaient de murailles jusqu'au Péloponèse,

estimant qu'ils feraient beaucoup si pouvaient sauver leur pays en se retirant de la ligue des autres.

41. Pour ces causes, les Athéniens prièrent l'armée de mer de s'arrêter en Salamis; ce qu'elle fit, et ce pendant les Athéniens retournèrent chez eux, où arrivés firent publier à son de trompe que chacun avisât de sauver femmes et enfants la part qu'il pourrait. A cette publication, plusieurs les envoyèrent en Trézène, les aucuns en Égine et les autres en Salamis. Ils y besognèrent fort diligemment pour la persuasion qu'ils prirent en un oracle, auquel ils voulaient obéir, et principalement pour cause qui est telle. Ils racontent qu'un grand serpent gardant le château de la ville se nourrissait au temple, chose qu'ils maintiennent; et de vrai ils baillaient de mois en mois sa pitance au serpent, laquelle était composée avec miel. Auparavant elle se trouvait toujours dépendue, mais lors il fut trouvé qu'on n'y avait point touché. La religieuse divulgua ceci, et fut cause que les Athéniens furent plus prompts et plus diligents d'abandonner leur ville : comme si la déesse Minerve eût pareillement abandonné le château, et ayant tout chargé naviguèrent vers l'armée.

42. L'armée partie d'Artémision et ayant pris port en Salamis, tous les autres Grecs, qui étaient sur mer, avertis de son arrivée, partirent de Trézène et se vinrent joindre à elle. Le cri avait été fait que l'on s'assemblât au port de Trézène, dit Pogon, et l'assemblée s'y était faite beaucoup plus grosse que n'était celle qui avait combattu en Artémision, et aussi plus de villes y avaient envoyé. Leur chef était celui même d'Artémision Eurybiade, fils d'Euryclide, seigneur spartiate, combien qu'il n'était point de sang royal. Les Athéniens fournirent plus de vaisseaux qu'auparavant et de meilleur exploit.

43. Et voici les nations qui se trouvèrent en cette armée de mer. Du Péloponèse comparurent les Lacédémoniens, avec onze voiles; les Corinthiens, avec même supplément qu'ils avaient en Artémision; les Sicyoniens, avec quinze voiles; les Épidauriens avec dix, les Tréséniens avec dix autres, les Hermionées avec trois, lesquels menaient, outre leurs hommes naturels, certaine nation dorique et macédo-

nienne partie jadis d'Érinée, de Pinde et de la Dryopide; car les Hermionées sont Dryopiens, tirés par Hercule et les Méliens de la région qui est aujourd'hui appelée Doride. Et ce est quant au Péloponèse [1].

44. Les Athéniens furent seuls de tous qui menèrent cent cinquante voiles; car les Platéens ne se voulurent point trouver en Salamis avec eux au retour d'Artémision; mais se débandèrent près la Chalcide, et entrèrent jusqu'au bout de la Béotie pour transporter leurs domestiques. Et certes, ils les sauvèrent, mais eux-mêmes furent laissés et abandonnés. Au temps que les Pélasgiens tenaient la région aujourd'hui appelée Hellas, les Athéniens étaient leurs sujets, et se nommaient Cranaois. Mais, régnant Cécrops, ils furent nommés Cécropides, et étant Érechthée parvenu à la couronne, ils changèrent pour être appelés Athéniens. Finalement, Ion, fils de Xuthus, fut leur chef, et de lui furent nommés Ioniens.

45. Après les Athéniens, ceux de Mégare contribuèrent tel supplément qu'ils avaient fait en Artémision. Plus les Ampraciotes vinrent secourir avec sept voiles. Les Leucadiois, nation dorique issue de Corinthe, en fournirent trois.

46. Les Éginètes [2] trente; d'autres avaient-ils bien, mais c'était pour garder leur île. Ils combattirent avec les trente en Salamis, lesquelles ils surent conduire fort dextrement et légèrement. Ils sont Doriens, venus d'Épidaure, et leur île du commencement se nommait OEnone. Après les Éginètes se trouvèrent les Chalcidois, avec les mêmes vingt vaisseaux qu'ils avaient en Artémision; les Érétriens, qui sont Ioniens, avec sept. Les Céois, nation ionique descendue des Athéniens, avec pareil nombre qu'ils avaient en Artémision. Les Naxois avec quatre; eux étant envoyés par leurs citoyens vers les Mèdes, comme les autres isolans, méprisèrent leur commandement, et allèrent trouver les Grecs, incités à ce par un des plus notables, nommé Démocrite, qui lors conduisait une galère à ses propres coûts et dépens. Ils sont Ioniens, issus des Athéniens. Les Styréens aussi se trouvè-

[1] Le grec ajoute : Voici ceux du continent, hors de l'Isthme. — [2] Il y a dans le texte : Ceux-ci sont de race dorienne, originaire de Corinthe.

rent avec les mêmes vaisseaux qu'ils avaient en Artémision. Les Cynthiois avec un navire et une barque. Ces deux peuples sont Dryopides. Les Sériphiens, les Siphniens et Méliens naviguèrent pareillement à ce voyage, pource que, seuls des isolans, n'avaient donné eau ne terre au Barbare.

47. Toutes ces nations, qui comparurent en cette armée de mer, sont comprises entre les Thesprotes et le fleuve Achéron. Les Thesprotes sont finitimes des Ampraciotes et Leucadiois, et furent ceux qui vinrent des plus lointaines régions. Des habitants au delà, les Crotoniates furent seuls qui portèrent aide à la Grèce périclitante avec un seul vaisseau, dont le capitaine, nommé Phaylle, avait trois fois gagné le prix aux jeux Olympiques : ils sont Achées de nation.

48. Toute cette armée était fournie de galères, fors quelques barques et fustes, que les Méliens, les Siphniens et Sériphiens avaient menées. Les Méliens, qui sont issus de Lacédémone, fournirent deux barques, et les Sériphiens et Siphniens, qui sont Ioniens, issus des Athéniens, en fournirent chacun une. Ainsi tous les vaisseaux, outre les barques, faisaient nombre trois cent soixante et dix-huit.

49. Quand les capitaines de ces communautés furent assemblés en Salamis, ils tinrent conseil, et proposa Eurybiade que chacun dît, à son avis, quel lieu de ceux qu'ils tenaient il trouvait plus propre pour donner la bataille. Quant à l'Attique, ils l'avaient jà quittée, et par ce n'entendait sinon des autres lieux. La meilleure part de ceux qui opinèrent tombèrent d'accord qu'on se devait retirer en l'Isthme, et là combattre à la vue du Péloponèse. Leur raison était que, s'ils perdaient la bataille en Salamis, qui est île, ils se trouveraient assiégés sans espoir d'aucun secours; mais, étant en l'isthme, qu'ils auraient moyen de se retirer vers leurs amis.

50. Ainsi que les capitaines péloponésiens débattaient ces raisons, voici arriver un Athénien apportant nouvelles que le Barbare était entré en la terre attique et mettait le feu partout : car l'armée que Xerxès menait avec soi s'était rabattue par les Béotiens, après avoir brûlé la ville des Thespiens, qui s'étaient retirés au Péloponèse, et celle des Platéens, tellement qu'elle tirait droit à Athènes, faisant le dégât partout

où elle passait : ils brûlèrent Thespée et Platées, parce qu'ils entendirent qu'elles ne médisaient point.

51. Depuis qu'ils avaient passé l'Hellespont et commencé à cheminer par terre, ils avaient mis un mois avant que d'entrer en Europe, et, y étant entrés, trois autres mois après se rendirent en l'Attique, dominant lors sur les Athéniens Calliade. Ils prirent la ville déserte et délaissée de ses habitants, et n'y trouvèrent que d'aucuns margueliers[1] et quêteurs d'offrandes, avec petit nombre de pauvres qui étaient au temple, lesquels, ayant muré et remparé les portes du château avec un palis de bois, repoussaient ceux qui voulaient entrer. Leur pauvreté était cause qu'ils n'avaient eu le moyen de se retirer en Salamis, et davantage il leur était avis qu'ils avaient trouvé l'intelligence de l'oracle par lequel Pythie avait répondu que la fortification de bois n'était point prenable, et cuidaient que le palis fût leur refuge, suivant l'oracle, et non les vaisseaux de mer.

52. Les Perses, logés sur le hurt que les Athéniens appellent Aréopagus, mirent le siége devant le château, et le battirent en cette manière. Après avoir enveloppé leurs traits d'étoupe, ils y mettaient le feu et les tiraient dans les défenses. Les Athéniens soutinrent vertueusement, et, bien qu'ils fussent menés jusqu'à l'extrémité et que le palis fût rendu, ce néanmoins ils ne voulurent entendre au propos des Pisistratides, qui parlaient de composition; ainçois se défendirent et combattirent de tel courage, que, venant les Barbares escarmoucher jusqu'aux portes, ils les repoussaient et les faisaient trébucher cul par-dessus tête : à l'occasion de quoi Xerxès fut longtemps en grande perplexité, voyant qu'il ne les pouvait prendre.

53. Toutefois enfin il se trouva hors de toute difficulté, et connut que les Athéniens abandonnaient la place. Certes, il fallait, suivant l'oracle, que toute l'Attique, qui est en terre ferme, tombât ès mains des Perses, dont les aucuns prirent un sentier qui était au-devant du château et conduisait derrière les portes, duquel nul ne se donnait garde, et n'eût-on jamais pensé qu'un homme y eût pu monter. Il

[1] Desservants du temple.

gagnèrent par là du côté de la chapelle d'Aglaure, fille de Cécrops, encore que la montagne soit merveilleusement roide en cet endroit. Quand les Athéniens les virent montés, aucuns se jetèrent du palis en bas et se meurtrirent; les autres se retirèrent dans le temple, duquel les Perses, qui avaient premièrement monté, allèrent gagner les portes, et, icelles ouvertes, occirent ceux qui s'y étaient retirés, encore qu'ils leur demandassent pardon. Le carnage fait de tous, ils pillèrent le temple et brûlèrent tout le château.

54. Xerxès, tenant la ville d'Athènes, dépêcha en Souses pour porter nouvelle à Artabanus du bon succès de ses affaires; et deux jours après il fit appeler les transfuges athéniens qui le suivaient, et leur commanda de monter au château et sacrifier selon leur coutume. Soit qu'en dormant il eût eu quelque vision qui lui eût commandé ce faire, ou bien soit que conscience le remordait pour ce qu'il avait fait brûler le temple, comment que soit, les transfuges firent selon qu'il leur était commandé.

55. Et je fais mention de ceci parce qu'en l'enceinte du château est une chapelle d'Érechthée, lequel on dit avoir été engendré de la Terre. En cette chapelle croît un olivier et une mer y apparaît, qui sont choses portant témoignage, comme disent les Athéniens, que Neptune et Minerve eurent débat pour le lieu. Il avint que cet olivier fut brûlé avec le demeurant de la chapelle; toutefois, deux jours après le feu, les Athéniens qui avaient sacrifié par le commandement du roi Xerxès, étant montés en la chapelle, virent un rejeton sorti de la souche, lequel était jà haut d'une coudée. Et ainsi l'ont conté les transfuges.

56. Quand la nouvelle fut venue aux Grecs qui étaient en Salamis comment il était allé du château des Athéniens, ils furent tellement troublés qu'aucuns des capitaines, sans attendre résolution de l'affaire proposé, s'embarquèrent et firent hausser les voiles comme prêts à partir. Les autres ne bougèrent du conseil, et arrêtèrent qu'on irait donner la bataille en l'isthme. Finalement, la nuit venue et le conseil levé, ils entrèrent dans les vaisseaux.

57. Là, étant Thémistocle en sa capitanesse, Mnésiphile,

Athénien, lui demanda qu'il avait été conclu par eux seigneurs capitaines, lequel, entendant qu'ils avaient été d'avis de tirer l'armée vers l'Isthme et de combattre en la côte du Péloponèse, lui dit : « Seigneur Thémistocle, tenez-vous assuré que, si vous retirez vos vaisseaux de Salamis, vous n'aurez jamais moyen de combattre pour la patrie, parce que chacun se retirera chez soi, et ne sera en la puissance d'Eurybiade ne d'autre les retenir qu'ils ne rompent l'armée, et que toute la Grèce ne soit perdue par votre mauvais conseil. Pourtant, je vous prie, retournez et regardez quelque moyen pour empêcher telle délibération, et, si pouvez, détournez Eurybiade qu'il ne bouge d'ici. »

58. La façon plut à Thémistocle, et, sans mot répondre, se fit porter en la galère d'Eurybiade, auquel, l'ayant abordé, dit qu'il lui voulait communiquer de quelque affaire qui touchait le fait de toute l'armée. Eurybiade le fit entrer et lui permit dire ce que bon lui semblait. Adonc Thémistocle, assis auprès de lui, commença lui faire tout le discours de Mnésiphile, et le bailla comme venant de soi, y ajoutant si dextrement qu'il fit changer Eurybiade, descendre à terre et derechef assembler les capitaines au conseil.

59. Mais avant que leur proposer la cause pourquoi il les avait convoqués, Thémistocle persistait en ses allégations, comme qui craignait grandement que la chose ne sortît point d'effet. Toutefois, Adimante, fils d'Ocype, capitaine des Corinthiens, lui coupa propos, disant : « Seigneur Thémistocle, aux jeux de barres, de course ou d'escrime, ceux qui se lèvent premiers contre les adversaires sont souffletés[1]. » Thémistocle répondit : « Il est vrai, mais les autres ne sont point couronnés. »

60. Il répondit ainsi gracieusement au Corinthien, puis se tourna vers Eurybiade; toutefois il ne lui parla plus du propos qu'il lui avait auparavant tenu, que, quand ils partiraient de Salamis, ils s'écarteraient çà et là : car il ne lui eût été beau ne honnête de blâmer aucun en la présence des ligues. Si changea propos et dit : « Seigneur Eurybiade, aujourd'hui

[1] C'est cette réponse de Thémistocle que Plutarque a popularisée en la dénaturant : « Frappe, mais écoute. »

en vous est de sauver la Grèce, si me croyant vous délibérez d'attendre l'ennemi en ce lieu et lui donner la bataille; non point, si vous ajoutez foi à aucuns de ces seigneurs opinants et vous remuez en l'Isthme. Vous avez entendu leurs raisons et les miennes : vous les balancerez, si vous plaît. De ma part, je dis que, si vous attachez l'ennemi au pas de l'Isthme, vous combattrez en mer ouverte, qui sera à notre grand désavantage, attendu que nos vaisseaux sont lourds et pesants, que nous sommes en petit nombre. Et au reste, supposé que nos affaires se portent bien, si êtes-vous assuré que vous jouerez à perdre Salamis, Mégare et Égine : car l'armée de terre secondera tellement celle de mer, que vous tirerez les deux au Péloponèse, et mettrez toute la Grèce en grand hasard. Au contraire, si vous faites ce que je vous dis, vous trouverez toutes ces commodités. Premièrement, combattant en un détroit avec peu de vaisseaux contre grand nombre, si vérisimilitude[1] a lieu au fait de guerre, nous aurons beaucoup du meilleur, et sera grand avantage pour nous de combattre en mer étroite, au contraire pour les Perses de combattre en pleine et largue. Qui plus est, en ce faisant, Salamis, en laquelle sont nos femmes et nos enfants, nous demeurera sauve. Finalement, en ces commodités, une est comprise que vous devez embrasser sur toutes : c'est que, en ne bougeant d'ici, la bataille se donnera au grand profit du Péloponèse et de l'Isthme : cause plus que suffisante, si bien l'entendez, pour ne tirer l'armée celle part. Indubitablement, si les choses sont ainsi conduites, comme bien je l'espère, nous gagnerons la bataille, et les Barbares, sans passer en l'isthme, ne marcheront plus avant que l'Attique, mais enfin seront contraints se retirer avec grand désordre, honte et confusion; et ce pendant nous ferons ce gain de sauver Mégare, Égine et Salamis, en laquelle est tout vraisemblable que nous aurons le dessus de nos ennemis. Et certes, quand les hommes conseillent choses vraisemblables, coutumièrement elles adviennent; mais, quand ils mettent en avant choses qui n'ont nulle apparence de vérité, Dieu même résiste à leurs opinions. »

[1] Vraisemblance.

61. Parlant ainsi Thémistocle, derechef le Corinthien Adimante s'avança, lui imposant silence comme à personne qui était sans partie, et empêcha qu'Eurybiade ne prît conclusion avec homme qui n'avait plus de ville; trop bien, s'il en pouvait fournir une, que lors les opinions seraient conférées et discutées. Il faisait cette objection pour cause que la ville d'Athènes était jà prise et occupée des ennemis. Adonc Thémistocle ne se put contenir de lui dire injures, et aux Corinthiens avec, parce qu'ils savaient que la seigneurie d'Athènes était trop plus puissante que la leur, attendu qu'elle fournissait, armait et équipait deux cents vaisseaux de mer, de manière qu'il n'y avait autre seigneurie grecque qui se pût défendre contre elle, si elle lui voulait courir sus.

62. Ces choses expliquées, il s'adressa derechef à Eurybiade, et lui dit paroles plus urgentes qu'auparavant : « Monsieur mon colonel, si vous demeurez en ce lieu, vous ferez acte de prud'homme; autrement, je vous avertis que vous perdrez et ruinerez la Grèce : car toute l'opportunité de cette guerre gît en notre armée de mer. A cette cause, avisez de me croire, et, si vous n'êtes délibérés de ce faire, tout maintenant nous chargerons nos mesnies[1] et prendrons la route de la ville de Siris, qui est en Italie, et qui d'ancienneté est nôtre, selon le dit des oracles, et mêmement doit par nous être bâtie et édifiée. Au fort, quand vous aurez perdu tels alliés que nous, par aventure que vous souviendrez de mes paroles. »

63. Disant ainsi Thémistocle, Eurybiade se trouva démù[2] de son propos; et me semble qu'il le fit spécialement pour crainte que les Athéniens ne l'abandonnassent si se remuait en l'Isthme : car, si les Athéniens les eussent laissés, tout le demeurant n'était nullement pour faire tête au Barbare. Pourtant, il prit résolution que l'armée demeurerait et combattrait à Salamine.

64. Dès qu'il eut résolu, ceux qui s'étaient atteints de paroles d'un accord s'apprêtèrent comme délibérés de bien combattre. En cet instant il fut jour, mais incontinent, se levant le soleil, il se fit un tremblement par mer et par

[1] Familles. — [2] Écarté, éloigné, changé.

terre : à raison de quoi l'on fut d'avis de faire prières aux dieux et d'invoquer les Éacides à secours, ce qui fut fait, et même de Salamis évoquèrent Ajax et Télamon, puis envoyèrent un vaisseau en Égine vers Éacus et les autres Éacides.

65. Un Athénien nommé Dicée, fils de Théocyde, qui était transfugé, et lors fort estimé parmi les Mèdes, affirma, après que la contrée attique fut saccagée par l'armée de terre de Xerxès, n'y restant aucuns Athéniens, et lui étant en la campagne Thriasie avec Démarate, Lacédémonien, qu'ils virent un poussier venant du côté d'Éleusine, grand comme si fût une troupe de trente mille hommes, dont ils furent étonnés quelles gens ce pouvaient être, et soudain ouïrent une voix qui lui sembla celle d'Iacchus mystique; mais, parce que Démarate ignorait les sacrifices qui se faisaient en Éleusine, il lui demanda qu'était-ce qui parlait, et il lui répondit : « Monseigneur, il ne peut autrement qu'il n'avienne quelque grande défortune à l'armée du roi : car il est tout manifeste, étant l'Attique abandonnée de chacun, que ce qui a parlé est divin, et part d'Éleusine pour aller secourir les Athéniens et les ligues de la Grèce. Certainement, s'il se rabat vers le Péloponèse, le roi et son armée sont en danger d'avoir beaucoup d'affaires en terre ferme, et, s'il tourne vers les galères qui sont en Salamis, le roi ne sera en moindre danger de perdre son armée de mer. Les Athéniens célèbrent cette fête d'Éleusine par chacun an en l'honneur de la mère et la fille, Cérès et Proserpine. Toute personne, tant grecque que autre, est, si elle veut, reçue en la confrérie, et la voix que vous oyez est celle de ceux qui célèbrent la fête. » Démarate lui dit : « C'est assez, n'en parlons plus, et vous gardez d'en dire mot; car, si telles paroles allaient jusqu'aux oreilles du roi, il vous ferait tailler la tête, et ne serait en moi ne en homme de ce monde de vous pouvoir sauver. Pourtant, n'en faites point de bruit, et laissons aux dieux se soucier de l'armée. » Ainsi l'admonesta Démarate. De ce poussier et de la voix s'engendra un nuage qui monta en l'air et fut porté en Salamis sur l'armée des Grecs, dont ils connurent que l'exercite de Xerxès devait tourner à néant.

Ce Dicée, fils de Théocyde, a raconté ces choses, alléguant pour ses témoins Démarate et autres.

66. Quand l'armée de mer de Xerxès, qui était partie de Trachine pour aller voir la défaite des Lacédémoniens, fut passée en Histiée, et eut là séjourné trois jours, elle tira outre travers l'Euripe, et trois autres jours après se rendit en Phalère. Et à mon avis que l'armée qui tira à Athènes par terre ferme, et celle qui alla par mer, n'étaient moindres que quand elles arrivèrent en la Sépiade et aux Thermopyles : car j'estime que les Méliens, Doriens, Locres et Béotiens, qui suivaient tous, fors les Thespiens et Platéens, ensemble les Carystiens Andriens, Temniens et tous les autres isolans, hors mises cinq villes que j'ai ci-devant nommées[1]; j'estime, dis-je, toutes ces nations à pareil nombre que ceux qui périrent de la tourmente et que ceux qui étaient morts aux Thermopyles et aux rencontres qui s'étaient faites en Artémision : car tant plus avant marchait le Perse dans la Grèce, tant plus de gens le suivaient.

67. Ils arrivèrent donc tous à Athènes, excepté les Pariens, qui demeurèrent en Cythne, attendant l'événement de cette guerre. Quand l'armée de mer fut abordée en Phalère, Xerxès entra en un vaisseau pour communiquer avec les gens de la marine et entendre leurs opinions. Après qu'il fut entré et assis, comparurent les potentats qu'on avait appelés et les capitaines des galères, qui tous s'assirent selon les honneurs et États que le roi leur avait baillés. Le premier était le roi sidonien, le second le roi de Tyr, et consécutivement les autres. Quand ils furent tous assis selon leur rang et leur ordre, il commanda à Mardonius de prendre l'opinion d'un chacun, savoir mon si devait combattre sur mer.

68. Mardonius fit le tour en commençant au roi de Sidon, lequel, avec tout le demeurant des assistants, opina que l'on devait combattre sur mer. Mais la reine Artémise, pour son opinion, usa de ce langage : « Seigneur Mardonius, je vous prie dire de par moi ces paroles au roi : « Sire, me tenant » assurée que vous ne m'avez trouvée la plus mal faisant le » devoir aux batailles navales qui se sont données en Eubée,

[1] Voyez plus haut, 46.

» ne celle qui ait montré les moindres exploits, il me semble » raisonnable que je vous déclare quelle est mon opinion, et » quelles choses je pense les meilleures pour vos affaires, vous » osant bien dire que je ne suis d'avis que combattez sur mer : » car les hommes contre lesquels vous voulez entreprendre » sont d'autant meilleurs que les vôtres, comme en général » hommes valent mieux que femmes. Et bien qu'ils soient » autres, qu'est-il besoin que vous preniez le hasard d'une » bataille navale? Ne tenez-vous pas la ville d'Athènes, pour » laquelle vous avez entrepris ce voyage? Nul vous y donne » empêchement : car ceux qui ont voulu tenir contre vous se » sont retirés aussi à propos qu'il leur faisait besoin. Au reste, » je vous dirai, si vous plaît, ce qu'il me semble de la fin que » prendront les affaires des ennemis. Si ne les voulez aller » assaillir et tenez ici vos vaisseaux à la rade, ou bien si vous » voulez passer au Péloponèse, croyez, Sire, que facilement » vous parviendrez à ce pourquoi vous êtes venu par deçà : » car il est impossible que les Grecs puissent longuement » résister contre vous, mais les déferez et écarterez tellement, » qu'ils prendront la fuite vers leurs villes : car selon que » j'entends, il n'y a point de vivres en l'île où ils sont, et » n'est vraisemblable, si vous tirez votre armée de terre au » Péloponèse, que les Péloponésiens, qui sont allés en Salamis, y demeurent, ne qu'ils se soucient de combattre sur » mer pour le plaisir des Athéniens. Au contraire, si de ce » pas sans délai vous les allez choquer, je crains que votre » armée de mer ne fasse si mal ses besognes, qu'elle soit mêmement cause de perdre celle de terre. Et je vous supplie, » Sire, penser que les hommes de bien sont volontiers pourvus de mauvais serviteurs, et les méchants de bien bons, » vous avisant que, comme vous êtes le meilleur prince de » la terre, aussi êtes-vous pourvu de très-mauvais serviteurs, » entre lesquels vous tenez à titre et réputation d'alliés les » Égyptiens, les Cypriens, Ciliciens et Pamphiliens, nations » certes de nulle valeur et de nul service. »

69. Prononçant Artémise ces paroles à Mardonius, les siens amis y prirent peu de plaisir, estimant que le roi lui ferait mauvais parti, parce qu'elle dissuadait de combattre

sur mer. Les autres, qui lui voulaient mal et lui portaient envie, à cause qu'entre les alliés elle était des plus estimées et honorées, étaient joyeux du jugement qu'elle avait fait, espérant bien que c'était sa ruine. Toutefois, les opinions apportées à Xerxès, il prit plaisir en celle d'Artémise, et l'ayant auparavant estimée femme vertueuse, lors en fit trop plus d'estime. Ce nonobstant, il voulut que la pluralité des opinions eût lieu, se persuadant que son armée s'était fainte en Eubée, parce qu'il n'y était point présent, et à ce coup il était délibéré de voir les combattants.

70. Sitôt que le partement fut signifié, les chiourmes exploitèrent droit en Salamis, où les capitaines eurent tout loisir de dresser leurs batailles. Car, à cause qu'il neigea [1] tout le jour, ils ne purent combattre, et ne firent autre chose que s'apprêter pour le lendemain. Les Grecs se trouvèrent fort étonnés, et les Péloponésiens n'eurent la moindre part de la crainte, parce qu'ils redoutaient qu'eux, qui étaient en Salamis afin de combattre pour les Athéniens, ne fussent vaincus et tenus assiégés, après avoir laissé leur pays dépourvu de sa garde et tuition [2].

71. Et à la vérité celle même nuit l'armée de terre des Barbares prit le chemin du Péloponèse, combien que les Péloponésiens cherchèrent tous moyens possibles pour lui empêcher le passage de terre ferme. Car, dès qu'ils entendirent que Léonidas et les siens avaient été défaits aux Thermopyles, toutes les villes s'assemblèrent en l'Isthme et créèrent capitaine général Cléombrote, fils d'Anaxandride, frère de Léonidas. Étant là campés, ils esplanadèrent le chemin, qui était bossu et raboteux; après, ils tinrent conseil, et furent d'avis de planter une muraille au travers de l'Isthme; et pour l'exécution de ce, plusieurs myriades d'hommes se trouvèrent, et n'y avait celui qui pour avancer ne mît la main à la besogne. Ils portaient pierres, briques, bois, fagots, fascines, avec brindes [3] et hottes pleines de sable : bref, sans aucun relâche ils aidaient jour et nuit.

[1] Singulière méprise! Saliat, trompé peut-être par la traduction latine de Valla, a pris le mot νύξ, *nox*, nuit, pour le mot *nix*, neige. Le texte dit : la nuit survint. — [2] Défense. — [3] On dit plutôt blindes, pièces de bois pour soutenir les fascines.

72. Les Lacédémoniens, les Arcades, les Éléens, Corinthiens, Sicyoniens, Épidauriens, Phliasiens, Trézéniens et Hermionées se trouvèrent avec tous leurs peuples pour l'avancement de l'œuvre, et aidaient ainsi pour la crainte qu'ils avaient de la Grèce, qu'ils voyaient en grand danger. Les autres Péloponésiens ne s'en soucièrent point, combien que l'armée du Perse avait jà passé Olympie et Carnie.

73. Sept nations habitent le Péloponèse, dont les deux sont naturelles du pays, demeurant encore aujourd'hui en la contrée qu'elles ont habitée de toute ancienneté. Ce sont les Arcades et Cynirois. Une nation d'Achaïe n'en est aussi jamais bougée, encore qu'elle habite terre étrangère. Les autres quatre, restant de sept, sont assez connues. Ce sont Doriens, Étoliens, Dryopes et Lemnois. Les Doriens ont plusieurs villes célèbres. Les Étoliens n'en ont qu'une, nommée Élis. Les Dryopes ont Hermione et Asiné, située lez Cardamyle, ville lacédémonienne. Aux Lemnois appartiennent tous les Paroréates. Les Cynirois sont seuls estimés Ioniens; mais, dominant sur eux les Argives, ils ont été faits Doriens avec le temps, bien qu'eux et leurs voisins fussent Ornéates. Toutes les villes de ces sept nations, fors celles que j'ai nommées, se retirèrent de la presse, et retirées, s'il m'est permis de dire librement, suivirent le parti des Mèdes.

74. Ceux qui étaient en l'Isthme poursuivaient toujours besogne, travaillant continuellement, et estimant qu'ils avaient fui tant qu'ils pouvaient fuir, étant affuis [1] en ce lieu, n'espérant point que leur armée de mer pût être victorieuse, ainsi que les Grecs de Salamis, encore qu'ils fussent avertis de la besogne des Péloponésiens, n'étaient toutefois sans crainte : non qu'ils redoutassent tant pour eux comme pour le Péloponèse. Chacun s'adressait à son compagnon, et parlant bas s'émerveillait du peu de conseil et de l'imprudence d'Eurybiade, tellement que la chose enfin fut éventée, qui fut cause que les capitaines s'assemblèrent et furent les choses fort débattues. Les Péloponésiens disaient qu'il se fallait retirer au Péloponèse et se hasarder pour telle péninsule, non pas demeurer là, et combattre pour une contrée prise par

[1] Enfuis.

force. Au contraire, les Athéniens, Éginètes et Mégaréens dirent qu'il fallait là demeurer et se venger de l'ennemi.

75. Sur quoi, voyant Thémistocle que son opinion était renversée par les Péloponésiens, secrètement partit du conseil, et, prenant un personnage, le mit dans un esquif, l'envoyant en l'armée des Mèdes avec instructions telles que de besoin. Ce personnage se nommait Sicine, domestique de Thémistocle et précepteur de ses enfants. Depuis, recevant les Thespiens nouveaux bourgeois en leur bourgeoisie, il le fit Thespien et heureux en opulence de biens. Arrivé vers les chefs des Barbares, il leur parla ainsi : « Mes seigneurs, le capitaine des Athéniens m'a envoyé vers vous au désu des autres capitaines grecs, pour cause qu'il tient le parti du roi, et mieux aime que vous veniez au-dessus de vos affaires que non pas les Grecs : lesquels, ainsi qu'il m'a commandé vous dire, sont tellement effrayés, qu'ils sont prêts de fuir à vau de route, et que, si ne voulez contemner telle occasion, vous avez aujourd'hui moyen d'exécuter la plus belle défaite qui fut onque. Car ainsi qu'ils n'accordent point ensemble, aussi est-il notoire qu'ils n'entreprendront jamais de se défendre contre vous, et trouverez que ceux qui tiennent votre parti combattront contre ceux qui ne le tiennent point. »

76. Son avertissement fait, il retourna le chemin qu'il était venu, et ne lui fut donné aucun destourbier. Les Perses, comme si leur eût dit vérité, passèrent quelque nombre en une petite île nommée Psyttalée, qui est entre Salamis et le continent. Aucuns autres, sur la mi-nuit, tirèrent vers Salamis, et du côté du ponant se rangèrent entour un promontoire. Ils étaient des bandes ordonnées en Céos et Cynosure, où ils occupaient de leurs vaisseaux tout le détroit jusqu'à Munychie, et ils en partirent, à celle fin que les Grecs ne sussent par où fuir, et que, les tenant dans Salamis, ils se vengeassent des bravades qu'ils leur avaient faites en Artémision. Ceux qui allèrent en la petite île Psyttalée le firent à intention que, quand la bataille se donnerait à cause que l'île était à l'avenue du lieu où se devait faire le combat, ils sauvassent ou bien défissent les hommes et les vaisseaux brisés, qui seraient portés celle part. Ces entreprises furent

secrètement conduites, afin que les ennemis n'en fussent avertis; à quoi ils pourvurent toute la nuit sans dormir peu ne point.

77. Discourant ces affaires, je ne veux contredire les oracles comme s'ils n'étaient point véritables, n'essayer de les reprendre, attendu qu'ils parlent si ouvertement :

Quand au sacré et reluisant rivage
De Diane, dit Artémision,
En Cynosure aussi tel équipage
Sera de mer, que vaisseaux feront pont
De bord en autre, et par folle espérance
La ville auront d'Athènes saccagée,
Quand droit divin éteindra l'arrogance
Du jouvenceau, d'appétits enragée,
Et tout cuidant à son pouvoir réduire.
Quand fer donra parmi fer fièrement
Et Mars de sang fera mer rouge luire,
Lors Jupiter le jour au firmament
Ramènera, que Grèce liberté
Recouvrera, puis victoire adorée
Lui rendra tout son perdu et gâté.

Bacis ayant ainsi manifestement parlé, je n'ose blâmer les oracles, et aussi je ne le trouve bon en autres.

78. La dispute des capitaines grecs étant en Salamis fut longue; car ils n'étaient encore avertis que les Barbares les tenaient enclos; toutefois, incontinent qu'il fut jour, ils le surent, et lors délibérèrent de ne bouger.

79. Ils étaient encore au conseil, quand Aristide, fils de Lysimaque, passa d'Égine en Salamis. Il était Athénien, mais relégué par la seigneurie, combien qu'il était, selon que j'ai ouï, grand homme de bien, droit et équitable. Étant à l'huis du conseil, il fit appeler Thémistocle, qui, à la vérité, ne lui était ami, mais ennemi. Toutefois, pour le respect des infortunes où ils étaient, il oublia tout. La cause de l'appeler était pour communiquer avec lui et l'avertir qu'il avait entendu que les Péloponésiens délibéraient au plus tôt de se retirer en l'Isthme. Thémistocle sorti, Aristide lui dit : « Seigneur Thémistocle, en toute autre saison et en la présente je trouve très-bon que nous ayons débat ensemble qui plus sera de service à la patrie, et à cette fin je suis venu vous dire qu'au-

tant vaut parler peu que beaucoup aux Péloponésiens du départ qu'ils veulent faire. Vous assurant que moi-même ai vu qu'il est impossible à Eurybiade et aux Corinthiens, encore qu'ils l'essayent, de sortir d'ici, pour cause que l'ennemi nous tient environnés de toutes parts. »

80. Thémistocle répondit : « Seigneur Aristide, vous me donnez une charge que je trouve très-bonne et m'avertissez de chose qui me plaît fort. Car vous me venez messager oculaire d'une aventure que je souhaite grandement. Et je veux bien que vous sachiez que tout ce que font les Mèdes est de moi et de mon invention. Car pource que les Grecs ne voulaient entendre au combat, il fallait les y faire venir bon gré mal gré. Et puisque ainsi est, seigneur Aristide, que vous apportez bonnes nouvelles, si vous plaît vous-même en irez faire le récit. Car, si je m'avance d'en être le porteur, il semblera que je les ai forgées, et ne pourrai faire croire que les Barbares tant entreprennent : pourtant, je vous prie, entrez et déclarez vous-même l'affaire tel qu'il est. Quand vous les aurez avertis, s'ils vous croient, bien de par Dieu ; mais aussi, s'ils ne vous croient, je n'en donne pas un fétu ; car je n'ai peur qu'ils s'en aillent, si nous sommes enclos, comme vous dites. »

81. Aristide entra et déclara comment il venait d'Égine, et qu'à grande difficulté il avait passé et évadé les ennemis, qui tenaient toute la mer circonvoisine, au moyen de quoi il leur conseillait de s'apprêter et les repousser vivement. Ces paroles dites, il sortit, et la dispute des capitaines recommença, pource que plusieurs n'y voulaient point ajouter foi.

82. Mais comme ils faisaient ainsi les incrédules, arriva une galère des Téniens transfuges, de laquelle était maître un personnage nommé Panétie, fils de Sosimène, et laquelle apporta nouvelles certaines. Ce fut cause que les Téniens furent écrits, au tiers point de la table de Delphi, au nombre de ceux qui défirent le Barbare. Car avec leur galère, qui se vint ainsi rendre en Salamis, et avec celle des Lemnois, qui auparavant était venue en Artémision, ils parfournirent l'armée grégeoise de trois cent quatre-vingts voiles : car il ne s'en fallait que deux que ce compte ne fût rond.

83. Les capitaines grecs crurent les paroles des Téniens, et avisèrent de s'apprêter pour le combat. Incontinent, à l'aube du jour, ils assemblèrent les soldats, auxquels Thémistocle remontra que les affaires étaient en très-bonne disposition, et qu'on avait très-bien pourvu à tout. Après, toute la somme de son dire fut à balancer les choses de plus de valeur contre celles de moins, enhortant et incitant les soldats à choisir entre les actions qui se retrouvent en l'homme, celles de plus de valeur. Et là-dessus, ployant le fil de son dire, leur commanda d'entrer dans les vaisseaux, ce qu'ils firent, et en l'instant retourna d'Égine la galère qui était allée vers les Éacides.

84. Sitôt que les Grecs firent semblant de se mouvoir, les Barbares se montrèrent prêts à les recevoir; mais les Grecs, alentissant le cours de leurs vaisseaux, approchèrent peu à peu, fors un Athénien, nommé Aminias, de Pallène, lequel se débanda et alla joindre un vaisseau barbare, qui l'attacha si étroitement, que, ne pouvant se détraper, les Grecs furent contraints d'aller au secours, et lors commença la mêlée d'une part et d'autre. Les Athéniens disent que la bataille fut ainsi commencée; mais les Éginètes affirment, au contraire, que ce fut le vaisseau qui était allé vers les Éacides. On dit aussi qu'un fantôme apparut, en forme féminine, laquelle incitait et animait tellement les Grecs, qu'il fut ouï de toute l'armée, et reprochant leur lentitude, disait : « Hommes heureux [1], jusqu'à quand cinglerez-vous si lentement? »

85. Du côté des Barbares, les Phéniciens étaient ordonnés pour combattre les Athéniens, attitrés environ le cap qui regarde Éleusine du côté de ponant, et l'escadron des Ioniens était mis vers levant à l'endroit du Pirée, pour soutenir contre les Lacédémoniens. Suivant l'écriture que laissa Thémistocle dans les pierres, les aucuns d'eux se feignirent, mais non pas beaucoup : et nommerais plusieurs capitaines de leurs galères qui prirent vaisseaux sur les Grecs; toutefois je ne parlerai que de Thémistor, fils d'Androdamas, et de Phylace, fils d'Histiée, tous deux Samiens, et je fais mention seulement de ces deux, à raison que Thémistor, pour avoir

[1] Le mot grec signifie plutôt : malheureux!

ainsi besogné, fut établi roi de Samos, et Phylace fut mis au nombre de ceux qui avaient fait service au prince; ensemble lui furent données grandes terres et possessions. Ceux qui ont fait service mémorable au prince sont appelés en langage persique Orosanges : ainsi donc fut de ces deux.

86. Pour revenir aux armées qui sont en Salamis, dont celle des Perses fut défaite tout à trac, partie par les Athéniens, qui brisèrent et mirent à fond maints de leurs vaisseaux, et partie par les Éginètes, à raison que, tenant les Grecs bon ordre en leur combat, sans se laisser rompre ni enfoncer, et, au contraire, n'étant encore les Barbares bien rangés en ordre de bataille, et faisant davantage toutes choses sans jugement et sans discrétion, il leur avint comme il leur devait avenir, combien que pour ce jour ils firent trop mieux qu'ils n'avaient fait en Eubée, craignant, comme j'estime, Xerxès, lequel, à leur avis, les regardait et voyait un chacun d'eux.

87. Je ne puis dire assurément comme entre autres se portèrent quelques particuliers, Grecs ou Barbares; bien dirai-je chose qui avint endroit Artémise, dont elle fut plus estimée que jamais. Car étant les affaires réduites en extrême désordre et confusion, la galère d'Artémise se trouva poursuivie d'un vaisseau athénien, et ne sachant plus où fuir; voyant aussi qu'elle avait devant elle un vaisseau ami, et à sa queue un ennemi, s'avisa de faire chose qui lui servit. Elle alla heurter contre le vaisseau ami, qui était celui même du roi des Calyndenses, nommé Damasithyme. Je ne saurais dire si elle le fit exprès, à cause qu'ils avaient eu quelque querelle étant encore sur l'Hellespont, ou si par cas fortuit sa galère rencontra la calyndense; comment que soit, l'ayant abordée, elle la mit à fond, et lui fut fortune si prospère, qu'elle profita en deux moyens. Car, quand le capitaine de la galère athénienne vit qu'elle s'était jetée sur un vaisseau barbare, estimant qu'elle fût grecque ou transfuge qui se voulût venger des Barbares, il la quitta, et retourna.

88. Ainsi, d'une part, elle se sauva, et d'autre, encore qu'elle eût mal fait, toutefois Xerxès l'en prisa et estima. Car on dit que, l'ayant vue choquer le vaisseau calyndense,

un des assistants près de sa personne lui parla ainsi : « Sire, voyez-vous point le devoir que fait la reine Artémise à bien combattre? Pour certain, elle vient de mettre un des vaisseaux des ennemis à fond. » Le roi demanda si à la vérité c'était Artémise qui avait fait telle prouesse, et il lui fut répondu que oui, et qu'il se connaissait manifestement à ses banderoles : au reste, ils estimèrent que le vaisseau mis à fond était des ennemis. Toutes ces choses lui vinrent ainsi à propos : joint que des Calyndenses ne s'en sauva pas un pour se plaindre d'elle. Quand on en parlait à Xerxès, on dit qu'il usa de ce mot : « Les hommes me servent de femmes, et les femmes d'hommes [1]. » Et voilà le mot de Xerxès, ce dit-on.

89. En ce conflit mourut le seigneur Ariabignès, fils de Daire et frère de Xerxès, avec plusieurs autres gens de nom, tant des Perses que des Mèdes et alliés; mais peu de Grecs y demeurèrent. Car ceux qui eurent leurs vaisseaux endommagés, parce qu'ils savaient noyer, regagnèrent l'île de Salamis; mais les Barbares, ne sachant ce faire, périssaient. Leur premier escadron, prenant la fuite, fut cause que la perte se trouva grande de leur côté; car ceux qui le suivaient voulurent gagner le devant et montrer au roi ce qu'ils savaient faire; mais ils rencontraient les vaisseaux des fuyants qui les rompaient.

90. Durant le désordre, aucuns Phéniciens dont les vaisseaux avaient été effondrés, s'adressèrent au roi, blâmant les Ioniens, et disant qu'ils étaient cause de la perte qui se faisait, et qu'ils étaient traitres; toutefois la chose tomba tellement, que les capitaines ioniens ne souffrirent point, et les accusateurs phéniciens reçurent le loyer que je vais dire. Eux parlant encore au roi, un vaisseau de Samothrace accosta un des Athéniens, qu'il mit à fond; mais un Éginète survint, qui lui rendit de même, et lors les gens de trait des Samothraces débusquèrent si bravement les soldats de l'Éginète, qu'ils entrèrent et se firent les maîtres du vaisseau. Ces actes sauvèrent les Ioniens, pource que, quand Xerxès connut les grandes prouesses qu'ils avaient exécutées, il se

[1] Xerxès dit plus nettement dans le grec : « Les hommes se sont montrés ici des femmes et les femmes des hommes. » — [2] Nager.

tourna vers les Phéniciens, et, leur montrant fort mauvais visage, leur dit qu'ils ne valaient rien, puis leur fit trancher les têtes, afin que les lâches et pusillanimes plus ne blâmassent les vaillants hommes. Il était assis en une montagne à l'opposite de Salamis, dite Égalée, pour voir comment les siens se porteraient, et où il apercevait faits notables, il demandait les auteurs et faisait enregistrer leur nom, leur capitaine, leur race et leur ville par ses secrétaires. Ariaramnès, seigneur perse et grand favori du roi, tint compagnie aux Phéniciens décapités [1].

91. Depuis, les Ioniens, se voyant ainsi absous, se mirent du côté des Athéniens contre les autres Phéniciens. Finalement, les Barbares tournèrent dos, mais, fuyant en Phalère, étaient reçus par les Éginètes, qui les attendaient au détroit, où ils montrèrent actes dignes de mémoire. Pour vrai, les Athéniens firent, durant ce désordre, terrible échec de tout ce qui se trouva devant eux ou bien qui fuyait; mais les Éginètes, de leur part, ne se donnèrent pas moins à connaître, et jouèrent fort bien leur jeu en traitant dignement ce qui leur venait; car ce qui échappait aux Athéniens leur allait tomber entre les mains.

92. En cette route des Barbares se rencontrèrent le vaisseau de Thémistocle, poursuivant un autre, et celui de Polycrite, fils de Crius, seigneur éginète, ayant abordé le même vaisseau sidonien qui avait pris l'éginète allant découvrir en Sciathe, dans lequel avait navigué Pythéas, fils d'Ischène, que les Perses, après l'avoir fort navré, émerveillés de sa vertu, l'avaient gardé dans icelui vaisseau sidonien, qui lors fut pris avec autres perses, tellement que Pythéas fut sauvé et rapporté en Égine. Incontinent que Polycrite aperçut la galère athénienne, il connut que c'était la capitanesse, et pour ce appela Thémistocle, et en se moquant lui reprocha qu'il avait estimé les Éginètes tenir le parti des Mèdes. Ainsi donc Polycrite, accostant un vaisseau ennemi, heurta contre celui de Thémistocle.

93. Les Barbares, qui eurent leurs vaisseaux saufs, se

[1] Hérodote dit : De plus, le Perse Ariaramnès, ami des Ioniens, se trouvait là, et il ne manqua pas l'occasion de perdre les Phéniciens.

retirèrent fuyant en Phalère, à la faveur de l'armée de terre. La nation grecque plus estimée en cette bataille furent les Éginètes, après les Athéniens, et de leurs hommes en particulier fut Polycrite; des Athéniens fut Euménès, Anagyrasie, et Aminias de Pallène, qui poursuivit Artémise sans la connaître; autrement il ne se fût arrêté qu'il ne l'eût tenue sa prisonnière, ou bien qu'elle ne l'eût pris; car ainsi avait été commandé aux capitaines, et davantage mille drachmes étaient promises à qui la prendrait vive, étant trop marris qu'une femme se présentât contre eux en la guerre; toutefois, comme j'ai dit ci-dessus [1], elle échappa avec les autres, qui se sauvèrent en Phalère.

94. Les Athéniens racontent qu'incontinent que le capitaine des Corinthiens vit que le combat s'attachait, il eut si belle peur, qu'il fit hausser les voiles et fuit tant qu'il put, et les Corinthiens voyant que leur capitanesse fuyait, firent le semblable. Racontent davantage que, étant retirés lesdits Corinthiens en Salamis environ le temple de Minerve Scirade, un esquif se présenta devant eux, paré et accoutré fort magnifiquement, sans qu'ils vissent qui leur envoyait et que nul de l'armée sût qu'il se fût présenté à eux : au moyen de quoi ils estimèrent que c'était quelque ouvrage divin. Joint que, les ayant approchés, ceux de dedans dirent : « Adimante, tu trahis la Grèce, en détournant ainsi tes vaisseaux et fuyant; toutefois elle sera victorieuse et aura le dessus de ses ennemis, selon qu'elle a désiré. » Adimante ne put croire ces paroles; et par ce ils lui dirent derechef qu'ils étaient contents de se bailler pleiges [2] à la charge de mourir, si les Grecs ne gagnaient la bataille. Adonc Adimante fit siller en arrière, et lui et les siens retournèrent vers l'armée, qui était fort embesoguée. Et tel est le conte des Athéniens; combien que les Corinthiens ne le confessent, ainçois se vantent d'avoir été des premiers à la mêlée; de quoi tout le demeurant de la Grèce leur porte témoignage.

95. Aristide, seigneur athénien, fils de Lysimaque, duquel j'ai naguère fait mention comme de personne notable, étant le désordre tel lez Salamis, prit avec lui bon nombre de sol-

[1] Voyez plus haut, 88. — [2] Cautions, répondants, garants.

dats athéniens, ordonnés en la côte de la mer, et les mena en l'île Psyttalée, où ils firent le carnage des Perses y étant.

96. Pareillement, quand la bataille fut finie, les Grecs retirés en Salamis avec leurs vaisseaux endommagés furent prêts, ainsi équipés qu'ils étaient, de recommencer un autre combat, espérant que le roi y emploierait ce qui lui restait de son armée de mer. Le siroc jeta de l'Attique en la côte, appelée Coliade, grande partie du naufrage; tellement que la prophétie, révélée plusieurs ans auparavant à Lysistrate, Athénien, par Bacis et Musée, fut accomplie quant au combat naval, mais principalement quant aux pièces du naufrage; de cette prophétie sont ignorants les Grecs, et le contenu est tel :

Nombre si grand verront de fûts et rames,
Que trembleront les Coliades femmes.

Chose qui devait être à la venue d'un roi.

97. Connaissant Xerxès son infortune et craignant que quelque Ionien ne fût pratiqué par les Grecs, ou qu'eux-mêmes s'avisassent de naviguer en l'Hellespont pour rompre les ponts, et qu'il se trouvât surpris en l'Europe, avec danger d'y laisser la vie, il délibéra de partir, sans en donner rien à connaître non-seulement aux Grecs, mais davantage aux siens. Il fit semblant de vouloir combler la mer jusqu'en Salamis, et à cette fin fit joindre et lier ensemble les vaisseaux marchands des Phéniciens, pour lui servir de pont et de défense contre le courant de l'eau; ensemble fit dresser et apprêter un équipage de guerre, comme si dût combattre derechef. Chacun, qui le voyait faire cet apprêt, croyait fermement que c'était pour demeurer là et faire la guerre : mais Mardonius, qui sur tous connaissait l'humeur et l'esprit du seigneur, se douta du contraire. Le roi étant en ces termes, il envoya porter nouvelle en Persie de la fortune qui lui était présente.

98. Rien n'est plus vite que les postes qui sont établies par les Perses pour faire telles diligences. Car on dit que pour autant de journées que le chemin est long, autant d'hommes et chevaux sont établis, chacun pour la course

d'un jour, et n'y a neige, pluie, chaud ne nuit qui les garde de faire leur course le plus diligemment qu'ils peuvent. Le premier poste baille le paquet au second, le second au tiers, et les autres ainsi consécutivement, comme le port du fanal que les Grecs célèbrent en l'honneur de Neptune. Ces postes ainsi assises sont appelées par les Perses Angaries.

99. Or, la première nouvelle d'Athènes prise arrivée à Souse avait tellement éjoui les Perses, qu'ils avaient semé et tapissé toutes les rues de myrte, et avaient fait feux de joie, où ils avaient brûlé odeurs et senteurs aromatiques, outre les sacrifices, fêtes et ébattements à quoi ils s'étaient adonnés. Mais cette seconde nouvelle les troubla de sorte que tous commencèrent rompre leurs vêtements avec cris, lamentations et gémissements, en rejetant toute la faute sur Mardonius. Et ne se fâchaient tant pour la perte de l'armée que pour la crainte qu'ils avaient que Xerxès n'eût mal.

100. Et certes, ils ne cessèrent de mener ce deuil tant que Xerxès fût de retour. Voyant donc Mardonius que Xerxès était fort marri de la défaite de son armée de mer, et se doutant qu'il délibérait quitter la ville d'Athènes, il pensa en soi-même qu'il lui ferait quelque mauvais parti, pource qu'il lui avait conseillé le voyage de la Grèce, et, sur ce pensement, ne trouva meilleur moyen que prendre le hasard ou de parachever la subjugation de la Grèce, ou de mourir valeureusement en l'entreprise de grandes aventures, combien que son opinion plus le portait à l'entière débellation de la Grèce. Finalement ayant ainsi projeté son fait, il parla au roi ce langage : « Je vous supplie, Sire, ne vous trister[1] ne faire si grand cas de ce qui vous est avenu. Car l'effet de toute la guerre que nous menons ne gît en vaisseaux de bois, mais en hommes et en chevaux. Assurez-vous que nul de tous ces braves, qui pensent avoir tout gagné, sera si hardi d'essayer à sortir de sa galère, pour vous venir à l'encontre, et ne se trouvera en terre ferme qui le fasse. S'ils se jouent de tant entreprendre, nous savons comment il les faut châtier. Pourtant, Sire, je suis d'avis qu'au plus tôt nous nous ruions sur le Péloponèse, combien que, si vous voulez encore

[1] Attrister.

différer, facilement le pouvez : mais cependant faut que ne vous donniez point de fâcherie. Car les Grecs ne se sauraient sauver, que vous ne leur fassiez rendre compte du passé et du présent, et qu'ils ne soient vos serfs : au moyen de quoi, vous devez ainsi besogner en leur endroit; autrement, si vous avisez de vous retirer et remener votre armée, voici autre expédient. Et je vous requiers, Sire, ne faites que les Grecs se moquent des Perses, qui n'ont en rien empiré vos affaires, et ne sauriez dire où ils aient fait lâchement. Si les Phéniciens, Égyptiens, Cypriens et Ciliciens ont mal combattu, cela ne peut en rien toucher aux Perses. Parquoi, Sire, puisque les Perses ne vous ont point fait de faute qu'on leur puisse reprocher, faites-moi cet honneur de me croire. Si n'êtes délibéré de demeurer, et voulez retourner en vos maisons avec la grande part de votre armée, donnez-moi trois cent mille hommes choisis, et j'entreprends de rendre la Grèce en votre obéissance. »

101. Xerxès, écoutant ces paroles, comme s'il fût sorti de ses aversités, montra chère[1] joyeuse et demanda à Mardonius comment il pourrait exécuter choses telles, et il lui répondit qu'il s'assurait de ce faire avec tels Perses qu'il élirait. Xerxès voulut que la reine Artémise fût appelée pour assister à telle délibération, parce qu'auparavant il l'avait trouvée seule entendant ce qui était de faire. Elle venue, il fit retirer tout le conseil et ses archers, puis lui dit : « Madame, voici Mardonius qui me conseille de ne bouger et faire mes efforts sur le Péloponèse, m'alléguant que les Perses et toute mon armée de terre ne sont aucunement cause de notre perte, et que toutes fois et quantes que je voudrai ils me le feront paraître. A ce moyen, il me conseille de demeurer, ou bien il me demande trois cent mille hommes choisis en mon armée pour me rendre toute la Grèce à ma dévotion, et que cependant je ne laisse à me retirer chez moi avec le reste de mon armée. Je me recorde du conseil que vous me donnâtes, quant au combat de mer, duquel vous n'étiez d'avis; de présent je vous prie, belle dame, me conseiller sur ce que je vous ai proposé, afin que je n'en tombe que debout. »

[1] Visage, figure.

102. Artémise répondit : « Je connais, Sire, combien il est difficile, ores que je vous donne bon conseil, que l'issue en soit pareillement bonne. Toutefois, je vous ose dire, connu l'état où sont vos affaires, que je trouve bien bon que votre personne se retire, et que vous laissiez par deçà le seigneur Mardonius avec les gens qu'il demande, puisque tant vous promet. Car d'une part, s'il subjugue le pays qu'il dit et que les choses succèdent selon son dessein, infailliblement, Sire, vos affaires se feront, les faisant vos serviteurs. D'autre part, si le rebours de son opinion avient, la perte ne saurait être grande, demeurant Votre Majesté en son entier et tous les affaires de votre maison; car vous restant en vos États, les Grecs auront souvent à courir aux armes pour eux défendre. Davantage, si Mardonius tombe en quelque infortune, la conséquence n'en sera grande, ne les Grecs, en vainquant, vaincront pour avoir défait un de vos serviteurs. Bref, Sire, je suis d'avis, puisque vous avez mis fin à l'entreprise de votre voyage, ayant flambé la ville d'Athènes, que désormais vous ne fassiez difficulté de retourner le chemin que vous êtes venu. »

103. Ce conseil plut à Xerxès, parce qu'Artémise parla selon ce qu'il avait proposé en soi. Et mon opinion est que, si tous les hommes et femmes l'eussent conseillé de demeurer, il n'en eût rien fait, tant il était intimidé. Il loua fort Artémise, et l'envoya devant en Éphèse, lui donnant la conduite de ses enfants; car quelques siens bâtards avaient suivi.

104. Il envoya pareillement, pour prendre garde d'eux, Hermotime, Pédaséen, qui entre les eunuques n'était pas le second près le roi. Les Pédaséens habitent au-dessus d'Halicarnasse, et maintient-on que, quand les Amphictyons, qui demeurent ès environs de la ville, doivent tomber en adversité, la dévote de Minerve devient barbue, ce que jà deux fois lui est avenu.

105. Cet Hermotime était Pédaséen, qui, de tous les hommes que j'ai connus, sut mieux prendre punition du tort qu'on lui avait fait. Car, étant pris des ennemis de sa patrie et vendu par eux, fut acheté par un Chiois, nommé Panione, qui gagnait sa vie avec façons fort vilaines et déshonnêtes,

pour cause que, partout où il pouvait recouvrer enfants de beauté fleurissante, il les châtrait et menait à Sardis et Éphèse, et là les vendait grand prix, parce que près les Barbares les eunuques sont estimés plus que tous autres hommes pour l'assurance qui est en eux. Entre plusieurs autres, que ce Panione avait fait châtrer comme gagnant sa vie à ce métier, Hermotime avait passé par ses mains. Toutefois fortune ne lui fut tant adverse, qu'avec présents il ne partît de Sardis et s'acheminât vers le roi, lequel, avec le temps, le favorisa plus que nul autre eunuque.

106. Quand l'exercite des Perses fut prêt à partir de Sardis pour tirer à Athènes, il prit le chemin d'une contrée de Mysie, nommée Atarne, à cause de quelque affaire qu'il y avait, et trouva là Panione, lequel il reconnut, et s'adressa à lui, en lui tenant plusieurs paroles douces et aimables. En premier lieu, il lui déclara les grands biens qu'il avait par son moyen; en après, il lui promit de le reconnaître, si voulait amener ses enfants et venir demeurer chez lui. Panione fut aise de ce propos, et mena femmes et enfants chez Hermotime, qui tantôt lui dit ainsi : « Malheureuse créature, qui as gagné ta vie plus malheureusement que nul des hommes, quelle offense mes prédécesseurs ou moi avions-nous commise contre toi ou les tiens, que d'homme que j'étais tu m'aies fait moins que rien? Tu pensais que les dieux ne connussent tes maléfices, et néanmoins ils t'ont cejourd'hui livré entre mes mains, afin que tu ne les puisses accuser de la punition que je prendrai de toi. » Sur ces reproches, se trouvèrent en place quatre siens garçons, auxquels Hermotime lui fit couper les membres virils, et après eux à lui. Ainsi se vengea Hermotime de Panione.

107. Quand Xerxès eut donné charge à Artémise de conduire ses enfants en Éphèse, il appela Mardonius et lui dit qu'il choisît tels qu'il voudrait de son armée, et qu'il donnât ordre que ses œuvres fussent semblables à ses paroles. Et pour ce jour ne fut faite autre chose. La nuit venue, le roi commanda à ses lieutenants et capitaines de faire partir son armée de Phalère, et le plus diligemment qu'ils pourraient prendre la route de l'Hellespont, afin d'aller garder les ponts

pour son retour. Eux ayant cinglé jusqu'auprès de Zostère, ils cuidèrent que certains petits promontoires qui sont en cette côte fussent vaisseaux de mer, qui fut cause qu'ils fuirent longtemps; toutefois enfin ils connurent leur faute, et se rallièrent tant qu'ils voguèrent de compagnie.

108. Le jour venu et voyant les Grecs que l'armée de terre ne faisait aucun semblant de bouger, ils estimèrent que celle de mer était encore en Phalère, et pensèrent qu'ils les viendraient combattre; pourquoi ils s'apprêtèrent pour les repousser. Mais entendant qu'ils étaient démarrés plus vite que le pas, soudain délibérèrent d'aller après : ce qu'ils firent jusqu'en l'île Andros, sans toutefois en ouïr nouvelle. Étant là arrivés, avisèrent qu'il était de faire, et Thémistocle dit qu'ils devaient côtoyer les îles et naviguer droit en l'Hellespont pour rompre les ponts; mais Eurybiade fut d'opinion contraire, disant que, s'ils rompaient les ponts, ils feraient le plus grand dommage à la Grèce qui lui saurait avenir. Car si le Perse se trouvait surpris et contraint de demeurer en Europe, il était tout notoire qu'il ne demeurerait oisif, et quand bien il n'attenterait rien, si était que leurs affaires ne s'en porteraient jà mieux, ainçois n'y avait apparence qu'ils pussent retourner en leurs biens et maisons, mais que toute leur armée mourrait là de faim. D'autre côté, si le roi poursuivait sa pointe, indubitablement tout lui succéderait plus qu'à souhait, non-seulement de la part des villes, mais aussi des nations tant par lui assujetties que de celles qui volontairement tiennent son parti. Au reste, que vivres lui seraient toujours fournis par le recueil des fruits que font annuellement les Grecs. Si concluait qu'ils ne devaient arrêter le Perse en Europe, après l'avoir vaincu sur mer, plutôt lui devaient faire pont et le renvoyer en ses pays, pour lesquels conquérir il était d'avis que dorénavant ils devaient entreprendre la guerre. Tous les autres capitaines du Péloponèse se rangèrent de cette opinion.

109. Lors connaissant Thémistocle qu'il ne pouvait persuader la traite de l'Hellespont, il s'adressa aux Athéniens, qui étaient fort marris que les Barbares leur échappaient ainsi à la fuite, et qui d'eux-mêmes étaient assez éperonnés

de les poursuivre, encore que les autres n'y voulussent entendre, pourtant il leur tint ce propos : « Messieurs mes compagnons et amis, vous savez que jà souvent je me suis trouvé en plusieurs affaires, ce néanmoins je vous assure que trop plus en est qui prennent issue, selon que j'ai appris par ouïr et par lire. Et de ce nombre est que les hommes réduits à nécessité, bien qu'ils soient jà vaincus, si combattent-ils derechef souvent réparent leur première perte. Nous et la Grèce avons avec vous trouvé moyen de repousser une nuée et foudre d'hommes, lesquels, à mon jugement, nous ne devons poursuivre maintenant qu'ils s'en vont fuyants. Et certes, tel ouvrage ne procède de nous, mais des dieux et héros, qui n'ont voulu permettre qu'un seul dominât sur l'Europe et sur l'Asie, lequel, pour le peu de pitié et pour la brutalité qui est en lui, ne faisant différence des lieux profanes avec les sacrés, a brûlé les uns et les autres, et jeté contre terre les statues des dieux, faisant davantage battre la mer et lui mettre des fers. Et néanmoins, après toutes ces choses, nous ne sommes aujourd'hui que bien, et nous reste seulement, puisque le Barbare est en voie, de ne bouger de la Grèce, et se soucier de nos familles, en redressant chacun sa maison et ensemençant ses terres, puis, sur la primevère, nous naviguerons en l'Hellespont et Ionie. » Telle fut sa remontrance, voulant par là bâtir sous main quelque refuge vers le Perse, afin que, si quelque jour les Athéniens le voulaient fâcher, il eût où se retirer. Ce qui avint.

110. Avec ces paroles Thémistocle persuada les Athéniens, et pource qu'auparavant il avait été estimé sage et que tel s'était trouvé, pareillement véritable et de bon conseil, ils furent prêts de le croire. Sur cette persuasion il dépêcha soudain certains personnages dans une fuste, entre lesquels était Sicinne, gentilhomme de sa maison, leur défendant, pour peine qu'on leur fît, de ne révéler ce qu'il leur avait donné charge de dire au roi. Arrivés en l'Attique, demeurant les autres en la fuste, Sicinne alla vers le roi, et lui dit : « Sire, je suis envoyé vers vous de la part de Thémistocle, capitaine des Athéniens, lequel je vous puis assurer autant prud'homme et sage qu'autre qui soit parmi vos alliés.

Il m'a commandé vous dire que, pour le service qu'il désire vous faire, il a détourné les Athéniens, qui voulaient aller après vos gens et rompre les ponts de l'Hellespont. Si, vous mande par moi qu'aisément vous pouvez retirer, sans qu'il vous soit donné aucun destourbier. » Après avoir ainsi déclaré sa charge, il retourna vers ses compagnons, et rebroussèrent par les erres qu'ils étaient allés.

111. Quand les Athéniens eurent résolu de ne poursuivre plus outre la flotte des Barbares, et ne point naviguer en l'Hellespont pour rompre les ponts, ils assiégèrent Andros, bien délibérés de la ruiner, parce que les Andriens étaient les premiers isolans auxquels Thémistocle avait demandé deniers, et premiers l'avaient refusé, nonobstant qu'il leur alléguât que les Athéniens envoyaient vers eux, et qu'ils avaient deux déesses logées en leur ville, dont l'une était Suasion et l'autre Contrainte, à raison de quoi ils ne devaient être refusants. Les Andriens répondirent que la seigneurie d'Athènes était opulente et de grande étendue au prix d'eux, et qu'il lui prenait fort bien d'avoir ainsi de bons dieux : car eux Andriens possédaient peu de terre et avaient déesses inutiles, Pauvreté et Détresse, qui jamais n'abandonnaient leur île, mais aimaient à y demeurer, et les assaillaient si coutumièrement, qu'il leur était impossible de fournir à leur requête; même que leur impuissance était plus forte que la puissance de la seigneurie athénienne. A cause donc de cette réponse et de n'avoir baillé deniers, ils furent assiégés.

112. Thémistocle, qui ne cessait d'amasser finances, envoya aux autres îles, avec paroles comminatoires, demandant argent par messagers, qui parlèrent même langage qu'aux Andriens : si ne lui fournissaient ce qu'il demandait, il mènerait l'armée des Grecs contre eux et les saccagerait. Avec ces menaces, il tira grands deniers des Carystiens et Pariens, lesquels, entendant qu'Andros était assiégée pource qu'elle avait médisé et que Thémistocle était fort loué parmi les capitaines, pour ces causes, menés de crainte, lui envoyèrent deniers. Je ne saurais dire si autres isolans lui en baillèrent; toutefois je pense bien qu'il y en eut d'autres et que ceux-ci ne furent seuls, combien que les Carystiens ne laissè-

rent pourtant d'être fort maltraités. Au regard des Pariens, ils l'apaisèrent si bien, qu'ils évitèrent la venue de l'armée. Ainsi Thémistocle demandait argent aux isolans au désu des autres capitaines.

113. L'armée de Xerxès, peu de jours après la bataille navale, se retira en Béotie le chemin même qu'elle était venue, où Mardonius fut d'avis que le roi partît, pource que la saison était mal propre pour faire la guerre, et qu'il valait mieux d'hiverner en Thessalie. Et sur ce, pour fournir son armée, il choisit premièrement tous les Perses, appelés immortels, fors ceux qui étaient sous la charge du seigneur Hydarnès, pource qu'il dit qu'il n'abandonnerait point le roi. Après, il choisit ceux qui étaient armés de corselets, avec mille chevaux. Plus, il choisit les Mèdes, Saces, Bactriens et Indiens, tant à pied qu'à cheval. Il prit peu des autres alliés, et choisit ceux de belle taille qu'il connaissait avoir fait acte de valeur. Sur tous, il choisit grand nombre de Perses, portant le collier ou les bracelets, et pareillement les Mèdes de cette parure, qui n'étaient en moindre nombre que les Perses, mais bien en moindres forces. Ainsi furent ses trois cent mille complets, en comptant toutefois les gens de cheval.

114. Pendant que Mardonius faisait cette élite et que Xerxès était lez Thessalie, un oracle vint de Delphi aux Lacédémoniens, disant qu'ils envoyassent vers Xerxès lui demander réparation de la mort de Léonidas et qu'ils reçussent ce qu'il offrirait. Les Spartiates envoyèrent leur héraut, lequel, trouvant encore toute l'armée en Thessalie, alla se présenter à Xerxès, et lui dit : « Sire roi des Mèdes, les Lacédémoniens et les Herculiens de la Sparte m'ont envoyé vous sommer de leur satisfaire pour la mort de leur roi Léonidas, que vous avez fait mourir, combattant pour la délivrance de la Grèce. » Le roi se prit à rire de telle sommation, et, ayant demeuré longtemps en silence, Mardonius se présenta devant lui, et, en le montrant au héraut, dit : « Mon ami, vous direz à vos maîtres que voici le seigneur Mardonius qui leur fera raison comme il appartient. » Avec cette réponse, le héraut reprit ses voies.

115. Xerxès, laissant Mardonius en Thessalie, s'achemina vers l'Hellespont en telle diligence, que, au bout de quarante-cinq jours, il se rendit au lieu du passage avec petite compagnie, parce que ses gens s'étaient amusés à chercher vivres par le pays où ils passaient, se repaissant de l'herbe que la terre produit d'elle-même, des écorces et feuilles des arbres, tant sauvages que domestiques; bref, mangeant toutes choses pour la grande famine qu'ils sentaient : dont s'ensuivit la peste en toute l'armée avec une dyssenterie, qui en fit mourir infinis par les chemins, combien que le roi commanda que les malades fussent laissés par les villes, et ordonna à chacune de panser et traiter ceux qui arriveraient vers elle. Ce commandement fut fait à aucunes villes de la Thessalie, à la Sire de Pannonie et en Macédonie, où il ne put recouvrer le curre de Jupiter qu'il y avait laissé, tirant en la Grèce. Les Pannoniens l'avaient baillé aux Thraces, et firent réponse, quand on leur demanda, que paissant les juments dudit curre, il avait été dérobé par les habitants de la haute Thrace, où sont les chefs des fontaines du fleuve Strymon.

116. Là, le roi des Bisaltes, de nation thrace, pour être issu de Crestone, fit un acte assez étrange. Il avait répondu à Xerxès que, de sa volonté, il ne lui serait jamais sujet, mais bien était content de se retirer en la montagne Rhodope; toutefois, qu'il défendait à ses enfants de ne se trouver en la guerre contre la Grèce; de quoi ils ne firent compte, ou bien autrement eurent envie de voir la guerre, et marchèrent avec le Perse. Étant tous six de retour sains et saufs, pour le mépris de son commandement, père qu'il était, leur fit arracher les yeux. Et tel fut leur loyer.

117. Les Perses, sortis de la Thrace, arrivèrent au bord du passage, après la diligence extrême qu'ils avaient faite, et passèrent dans bateaux en Abyde, de l'autre côté de l'Hellespont : car ils ne trouvèrent plus les ponts tendus ne dressés, pource qu'ils avaient été gâtés et corrompus par les vagues et tourmentes. Ils trouvèrent par delà vivres en plus grande abondance que par chemins, desquels ils se remplirent si désordonnément, que, avec le changement des eaux,

mourut grande part de ce qui restait de l'armée, et le demeurant gagna Sardis avec Xerxès.

118. Un autre propos est maintenu de cette retraite, savoir que Xerxès, après être parti d'Athènes, arriva en la côte du fleuve Strymon, et que de là plus ne chemina par terre; mais, après avoir donné charge à Hydarnès de conduire son armée en l'Hellespont, s'embarqua dans un vaisseau phénicien, et fit voguer la route de l'Asie, mais qu'il fut surpris de la tramontane avec une tourmente, qui plus était dangereuse d'autant que le vaisseau était si plein et si chargé, que plusieurs Perses de la compagnie demeuraient sur la coursie [1]. Le roi se trouva effrayé, et demanda au patron s'il y avait point moyen de se sauver : il lui répondit qu'il n'en voyait aucun, si n'était en jetant la grande part des hommes. Xerxès, oyant ces paroles, dit : « Je vous supplie, mes amis, que quelqu'un se veuille maintenant soucier du roi, puisqu'en vous gît ma mort et ma vie. » A ce mot, lui firent la révérence et se précipitèrent en la mer : et ainsi le vaisseau fut allégé et Xerxès rendu sauf en Asie. Lequel, tantôt qu'il se trouva à terre, fit présent au patron, pour avoir sauvé la vie au roi, d'une couronne d'or; mais, parce qu'il avait perdu plusieurs Perses, il le fit décapiter.

119. Ce second propos du retour de Xerxès ne me semble point croyable, en quelque manière qu'il soit conté, et même quant à la fortune des Perses : car si le patron parla ainsi à Xerxès comme j'ai dit, je voudrais toujours mettre mon opinion contre mille que le roi ne lui fit point tel traitement; et, à la vérité, ceux qui étaient par la coursie fussent plutôt descendus au fond du navire, attendu qu'ils étaient Perses, voire et des premiers. Davantage, les argousins [2], fadrins [3] et autres gens de marine eussent été jetés par les Perses, qui étaient en plus grand nombre qu'eux. Pourtant, selon que j'ai dit, il est trop plus croyable que Xerxès se retira en Asie, cheminant par terre avec son armée.

120. Et j'en ai grand témoignage en ce que Xerxès, à son retour, étant arrivé à Abdère, contracta amitié et alliance

[1] Passage de la proue à la poupe. — [2] Bas officiers de galère. — [3] Compagnons, matelots subalternes.

avec les Abdérites, et leur fit présent d'un cimeterre d'or et d'une galère dorée : toutefois les Abdérites disent une chose que je ne puis croire : c'est que, depuis son partement d'Athènes, il n'avait débouclé sa ceinture jusqu'en leur ville, tant il avait belle peur. Abdère est ville prochaine de l'Hellespont, en la côte du fleuve Strymon, où l'on dit que Xerxès s'embarqua.

121. Connaissant les Grecs qu'ils ne pouvaient prendre Andros, ils naviguèrent en Caryste, laquelle pillée, ils se retirèrent en Salamis, où ils avisèrent premièrement de départir offrandes aux dieux du gain qu'ils avaient fait en la guerre, et entre autres offrirent trois galères phéniciennes, desquelles ils posèrent l'une en l'isthme, qui y était encore de mon temps; l'autre en Sunion, et la tierce en Salamis, en l'honneur d'Ajax. Après, ils départirent entre eux le butin et envoyèrent présents en Delphi, desquels fut stampée une statue tenant en sa main l'éperon d'une galère et portant de hauteur douze coudées, posée au lieu où est l'effigie d'Alexandre Macédon de fin or massif.

122. Envoyant ces prémices au dieu, ils voulurent qu'on lui demandât pour tous en général s'il aurait reçu offrandes pleines et agréables. Il répondit que certes quant aux Grecs, mais que non quant aux Éginètes, auxquels il demandait d'être reconnu et mercié des hauts exploits qu'ils avaient parachevés plus que nuls en la bataille navale de Salamis. Les Éginètes, avertis de la réponse, lui posèrent trois étoiles d'or sur un mât de cuivre en un recoin près la coupe de Crésus[1].

123. Le butin départi, les Grecs naviguèrent en l'isthme pour donner voix de mieux à qui l'avait mérité. Arrivés, ils départirent les ballotes sur l'autel de Neptune, pour voir qui premier et qui second; mais au premier recueil des suffrages chacun se donna le premier lieu, ayant si bonne opinion de soi qu'il s'estimait le plus homme de bien. Au second, plusieurs accordèrent pour Thémistocle, se trouvant les autres sans autre suffrage que le leur : au moyen de quoi Thémistocle surpassa de beaucoup aux secondes ballotes.

[1] Voyez liv. I, 51.

124. Enfin, pour l'envie qui en ressortissait, ils laissèrent tel jugement, et retournèrent tous en leurs maisons, combien toutefois que Thémistocle fût célébré et estimé par toute la Grèce le plus sage des Grecs. Mais, parce qu'il avait été cause du gain de la bataille et n'en recevait louange condigne par ceux qui y étaient présents, après qu'ils furent partis de l'isthme, il s'achemina en Lacédémone, ne voulant être frustré de l'honneur à lui dû. Les Lacédémoniens le reçurent magnifiquement et lui firent grands honneurs; toutefois ils donnèrent le chapeau d'olivier à Eurybiade comme ayant le mieux fait, et à Thémistocle, comme sage capitaine et adroit, firent présent d'un curre fort somptueux qui était gardé en Sparte; puis, après l'avoir grandement festoyé et honoré, le firent convoyer par trois cents chevaliers jusqu'aux fins et limites des Tégéates. Il est seul, au moins dont j'aie connaissance, que les Spartiates firent onque convoyer.

125. Retourné de Lacédémone en Athènes, Timodème, Aphidnée, qui était son ennemi, non pas des plus célébrés, piqué d'envie, blâma son voyage de Lacédémone, disant que, non pour le respect de sa personne, mais à cause de la ville d'Athènes, lui avaient été faits tant d'honneurs. Et, ne faisant fin de détracter, Thémistocle lui dit : « Vraiment, je crois que, si j'étais Belbinite[1], jamais je n'eusse reçu tant d'honneurs des Spartiates, ne toi, pauvre corps, si tu étais Athénien. » Et ainsi passèrent ces choses.

126. Artabazus, fils de Pharnace, seigneur illustre entre les Perses pour les actes du passé et principalement pour ceux de nouveau ès affaires contre les Platéens, étant capitaine général de six myriades que Mardonius avait choisies et retenues, convoya le roi jusqu'au passage, et, l'ayant mis en Asie, retourna sur ses brisées, tant qu'il arriva près Pallène, hivernant cependant Mardonius ès marches de la Thessalie et de Macédone, avec peu de volonté d'aller dresser autre camp, et ne faisant grand cas d'asservir les Potidéates, encore qu'ils eussent abandonné le parti du roi : car, incon-

[1] Belbis ou Belbina était un ilot entre Égine et Sunium. Tout porte à croire que Timodème, originaire de ce petit pays, avait été incorporé au dème d'Aphidnes et était devenu par là citoyen d'Athènes.

tinent que le roi fut passé et que l'armée eut fui de Salamis à la vue de chacun, ils se révoltèrent contre les Barbares, et firent de même ceux de Pallène.

127. Qui fut cause qu'Artabazus assiégea Potidée, et après les Olynthiois, lesquels il soupçonna aussi de révolte. Les Bottiées, chassés du golfe Thermée par les Macédoniens, avaient occupé cette ville d'Olynthe, laquelle prise par Artabazus, il fit mener les habitants en un lieu marécageux, où il les fit massacrer, puis bailla le gouvernement de la ville à Critobule, Toronée, qui de nation était Chalcidois; et par ce moyen les Chalcidois tinrent et habitèrent Olynthe.

128. Après Olynthe saccagée, Artabazus employa toutes ses forces pour prendre Potidée, et désirant grandement parvenir à ce but, Timoxène, capitaine des Scionées, troqua avec lui de prodition[1]. Le moyen, je ne sais pour le commencement (car il ne se dit point), mais la fin fut telle. Timoxène voulant avertir Artabazus, ou bien Artabazus lui, ils empennaient une flèche de leurs lettres et la tiraient en lieu par eux accordé; mais la trahison de Timoxène fut ainsi découverte. Tirant Artabazus, il faillit le lieu accordé, et frappa un soldat potidéate en l'épaule. Les soldats, voyant ce coup, comme il se fait volontiers en la guerre, s'assemblèrent entour le frappé, et, prenant le trait, sitôt qu'ils connurent les empennons[2], le portèrent aux capitaines. Les autres alliés des Pallénois étaient là présents, et pour ce, après les lettres lues, les capitaines ne furent point d'avis que Timoxène en fût chargé ne accusé, ayant égard aux Scionées, et afin qu'à l'avenir ils ne fussent toujours estimés traîtres. Ainsi donc fut découvert Timoxène.

129. Quand Artabazus eut demeuré trois mois au siége de Potidée, il se fit un reflux et rengorgement de mer qui dura longtemps. Les Barbares, voyant que leurs vaisseaux demeuraient à sec et ensablés parmi gouffres et fondrières, tirèrent vers Pallène, tant qu'ils firent les deux parts du navigage; et, leur en restant bien encore trois fois autant pour se rendre dans la ville, survint une tempête de vagues et tourmente aussi grande qui avait point été vue, comme témoignent

[1] S'entendit avec lui pour trahir. — [2] Plumes qui garnissaient la flèche.

les habitants du pays, jaçoit qu'elle avienne souvent. Adonc ceux qui ne surent noyer périrent, et ceux qui le surent se trouvèrent rencontrés par les Potidéates, lesquels soudain se mirent à la voile et les submergèrent. Ces Potidéates disent que telle retraite et inondation de mer se fit pour ce que les Perses qui périrent avaient fait opprobres et dérisions à l'image de Neptune mise en son temple, qui est en l'un de leurs faubourgs, et me semblent fort bien dire. Artabazus ramena ce qui restait de gens en Thessalie vers Mardonius; et ainsi se portèrent ceux qui avaient convoyé le roi.

130. Quand l'armée de mer de Xerxès, qui avait fui de Salamis, se trouva en Asie, et que le roi et sa compagnie eurent passé le détroit, se rendant du Chersonèse en Abyde, ils hivernèrent en Cymé, et sur la primevère s'assemblèrent en Samos, où aucuns vaisseaux avaient demeuré à l'ancre tout l'hiver. Là plusieurs Perses et Mèdes s'enrôlèrent pour la marine, et y vinrent pour chefs Mardontès, fils de Bagée, et Artaynte, fils d'Artachée, avec lesquels commandait aussi Ithamitrès, oncle d'Artaynte. Pour cause qu'ils avaient été si bien frottés en Europe et y avaient reçu tant de pertes, ils ne s'écartaient pas, fors vers le ponant, et n'y avait celui qui s'en mît en effort, mais se tenaient serrés en Samos, gardant seulement que l'Ionie ne se révoltât; et toutefois ils avaient trois cents vaisseaux, compris ceux des Ioniens. Ils s'assuraient bien que les Grecs ne descendraient point en Ionie, et qu'ils auraient assez à faire de garder leur pays, se fondant en ce qu'ils ne les avaient point poursuivis à la fuite de Salamis, et qu'eux-mêmes avaient été tout contents de se retirer. Au reste, ils estimaient que, comme ils avaient été les plus faibles sur mer, pareillement Mardonius serait le plus fort par terre. Avec cette opinion, ils demeureraient en Samos, regardant les moyens de porter dommage à leurs ennemis, et écoutant comment tomberaient les affaires de Mardonius.

131. Le printemps venu éveilla les Grecs qui voyaient Mardonius en Thessalie; toutefois ils ne firent point encore d'armée en terre; trop bien celle de mer se rendit en Égine avec cent dix voiles, desquelles était amiral Léotychide, fils

de Ménarès, qui eut à père Hégésilée; Hégésilée Hippocratide, Hippocratide Léotychide, Léotychide Anaxilée, Anaxilée Archidème, Archidème Anaxandride, Anaxandride Théopompe, Théopompe Nicandre, Nicandre Charile, Charile Eunome, Eunome Polydecte, Polydecte Prytane, Prytane Euryphon, Euryphon Proclès, Proclès Aristodème, Aristodème Aristomaque, Aristomaque Cléodée, Cléodée Hylle et Hylle Hercule; et par ainsi Léotychide était de l'une des maisons royales. Tous ces seigneurs, fors deux qui sont les premiers nommés après lui, ont été rois de Sparte. Au regard des Athéniens, leur chef était Xanthippe, fils d'Ariphron.

132. Quand toute la flotte fut assemblée en Égine, ambassades y arrivèrent de la part des Ioniens, lesquels, peu auparavant, avaient été en Sparte requérir les Lacédémoniens de vouloir remettre Ionie en liberté; et du nombre d'iceux était Hérodote, fils de Basilide. Du commencement ils étaient sept, et avaient conspiré la mort de Stratte, potentat des Chiois; mais il y eut division entre eux, et l'un découvrit leur embûche. Les autres six partirent de Chios et allèrent en Sparte, puis, lors de l'assemblée, se trouvèrent en Égine, requérant les Grecs de vouloir passer en Ionie, combien qu'à peine les purent-ils induire de naviguer jusqu'en Délos, n'étant sûr pour eux de se jeter plus avant, parce qu'ils ne connaissaient point les adresses, et aussi que tout était plein de l'armée des Perses. Joint qu'ils avaient opinion qu'il y avait aussi loin jusqu'en Samos que jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Ainsi les Perses n'osaient passer outre Samos vers ponant, ne les Grecs plus avant que Délos du côté de levant, encore qu'ils en fussent requis par les Chiois; et par ce moyen crainte sauva ce qui est au milieu de ces deux bornes.

133. Quant à Mardonius, il passa l'hiver en Thessalie, et, se voulant mouvoir de là en avant, il envoya vers les oracles un homme de l'Europe nommé Mys, lui donnant charge d'aller vers tous ceux qu'il lui serait possible. Toutefois, je ne sais qu'il voulait apprendre des oracles, et aussi il ne dit point quoi, à mon avis que c'était pour les affaires qu'il avait entre mains, et non pour autre cause.

134. Il est certain que ce Mys vint en Lébadie; et avec loyer persuada un homme du pays de descendre avec lui en la caverne Trophonie. Après, il alla aux Abes des Phocéens, et auparavant avait été en Thèbes et demandé l'oracle à Apollo Isménien, parce qu'il est loisible de se conseiller léans aux oracles, comme il est en Olympie; et davantage, il corrompit par argent un étranger, non un Thébain : en sorte qu'il dormit au temple d'Amphiaraée, où il n'est permis à aucun Thébain d'exercer l'office des oracles, à raison que, leur ayant Amphiaraée déféré l'option de le prendre pour leur prophète ou pour leur allié, ils le choisirent pour allié; et par ce il n'est loisible à aucun Thébain de dormir en son temple.

135. Les Thébains me racontaient que lors il avint grande merveille, et que, se pourmenant ainsi icelui Mys par tous les oracles, il arriva au temple d'Apollo Ptoos, qui est en la terre des Thébains, situé au-dessus du lac Copaïs du côté de la montagne, près la ville Acréphie. Mys arrivé en ce temple, trois des plus notables citoyens du lieu, envoyés par la commune, le suivirent pour rédiger par écrit ce que lui répondrait l'oracle. Soudain le prophète usa d'une langue barbaresque : de quoi se trouvèrent les citoyens étonnés, parce qu'ils oyaient une langue barbaresque au lieu de la grecque, et ne savaient comment ils se devaient gouverner en cet endroit. L'Européen Mys prit les tablettes qu'ils y avaient apportées, et y écrivit ce que le prophète disait, qui fut estimé langage carien, et, cette écriture reçue, il retourna en Carie.

136. Mardonius, entendant les réponses des oracles, envoya vers les Athéniens pour ambassade Alexandre, Macédon, fils d'Amyntas, partie pour ce que les Perses le voulaient pousser en avant, à cause que Bubarès, seigneur perse, avait épousé sa sœur Gygée, fille aussi d'Amyntas, de laquelle il avait eu un fils en Asie, portant le nom de son grand-père maternel, auquel le roi de Phrygie donna pour son séjour la grande ville d'Alabande; partie aussi que Mardonius était averti qu'Alexandre était homme de menées et d'affaires, ensemble libéral et magnifique. Et il lui était bien avis que sur tous il devait pratiquer les Athéniens, pour ce

qu'il avait entendu que le peuple était grand et vaillant, et davantage, il savait que les Athéniens avaient été le principal moyen des fortunes que les Perses avaient eues sur mer : au moyen de quoi il espérait que, les Athéniens tirés de sa part, facilement il aurait la domination de la mer : ce qui était vrai. Au reste, quant à la terre, il y pensait bien être beaucoup le plus fort, et partant faisait son compte qu'il aurait le dessus des Grecs. Il pourrait être aussi que les oracles lui conseillaient de prendre ligue avec les Athéniens, et que, pour obéir, envoyait Alexandre, duquel le septième ancêtre fut nommé Perdicas, qui conquit le royaume de Macédonie par moyen tel.

137. Avec deux siens frères, Gauanès et Aérope, issus des successeurs de Témène, ils fuirent d'Argos en Esclavonie[1], et de là remontèrent en la haute Macédonie, tant qu'ils arrivèrent en la ville de Lébée, où ils se louèrent au roi pour certain loyer, et gardait l'un son haras, l'autre ses vaches. Perdicas, qui était le plus jeune des trois, menait paître le menu bétail : car jadis non-seulement le peuple, mais aussi les rois, étaient peu luxueux. La reine cuisait et apprêtait le vivre de ses varlets, mais toutes les fois qu'elle cuisait le pain de Perdicas, il revenait et foisonnait au double : de quoi elle avertit le roi son mari, qui, l'écoutant, se douta que la chose était miraculeuse et que de beaucoup importait. Au moyen de quoi il appela les trois et leur donna congé, et ils dirent que c'était raison quand il les aurait salariés. Le roi, oyant parler de salaire, se tourmenta comme s'il fût furieux, et, leur montrant le soleil qui descendait en la maison par la cheminée, leur dit que de cestui-là il les payait autant qu'ils avaient mérité. Gauanès et Aérope, qui étaient les plus âgés, s'étonnèrent de ces paroles; mais le petit Perdicas répondit qu'il prenait ce qu'il lui donnait, et, du couteau qu'il portait, fit un cerne sur le pavé, dans lequel il enferma le soleil, puis le mussa[2] trois fois dans le devant de sa robe, et lui et ses frères se retirèrent.

138. L'un des assistants déclara au roi ce qu'avait fait le petit pâtre, et qu'il avait pris ce que le roi lui avait donné

[1] Illyrie. — [2] Enveloppa, cacha.

avec quelque intelligence. Quoi par lui entendu, il fut fort animé, et envoya après gens de cheval pour les faire mourir. En ce quartier-là est un fleuve auquel les successeurs de ces Argives sacrifient pour leur sauve; car, quand eux Téménides l'eurent passé, il s'enfla et coula si grand que les poursuivants, qui étaient à cheval, ne le purent passer. Arrivés en un autre marche de Macédone, habitèrent près les jardins que l'on dit de Midas, fils de Gordius, èsquels croissent d'elles-mêmes roses qui ont soixante feuilles et qui surpassent toutes autres en odeur. Selon que disent les Macédoniens, Silène fut pris en ces jardins, lesquels sont au pied de la montagne Bermie, qui est inaccessible à cause des vents et orages qui perpétuellement y règnent. De là partirent les trois frères et se retirèrent en l'autre Macédonie.

139. Et voici comment Alexandre était descendu de Perdicas : il était fils d'Amyntas, Amyntas d'Alcétès, Alcétès d'Aérope, Aérope de Philippe, Philippe d'Arée, Arée de Perdicas, qui conquit le royaume. Et telle est l'origine d'Alexandre, fils d'Amyntas.

140. Lequel arrivé en Athènes parla ainsi : « Seigneurs athéniens, le prince Mardonius vous mande par moi ces paroles : « Lettres me sont venues de la part du roi, dont la » teneur est : Remettez aux Athéniens toutes les fautes qu'ils » ont commises contre moi, et les traitez aujourd'hui en cette » façon : faites que leur terre et toute leur région leur soit » rendue, ensemble permettez qu'ils prennent possession de » telle autre qu'ils voudront, et finalement laissez-les vivre » en leurs libertés et franchises, sans leur imposer servitude » aucune. Au reste, s'ils veulent suivre mon parti, rétablissez » ce que je leur ai brûlé. » M'étant venu ce commandement, seigneurs athéniens, vous entendez qu'il m'est nécessaire de l'exécuter; et je suis prêt de ce faire, si à vous ne tient. Mais, si tant faut dire, je vous demande de ma part quelle folie vous tient de vouloir soutenir la guerre contre le roi? Assurément qu'il vous est impossible de vaincre, et n'êtes pour toujours pouvoir résister : vous connaissez en quel nombre est une expédition de Xerxès et ce qu'elle sait exécuter. Davantage, vous êtes assez avertis de la puissance que

je mène avec moi, contre laquelle, supposé que vous ayez du meilleur, ce que toutefois ne pouvez nullement espérer, si bien vous discourez vos affaires, tôt après autre plus grande se présentera contre vous. Pourtant, croyez-moi, et ne faites que, en voulant vous égaler au roi, vous soyez privés de votre contrée, et que, pour vous sauver, vous convienne toujours courir de lieu à autre; ainçois changez d'opinion, et vous réduisez, attendu l'honnête moyen que vous avez pour vous délivrer. Maintenant que le roi s'est retiré de ces parties de ponant, soyez libres et contractez avec nous quelque bonne et loyale compagnie de guerre. Ce sont les paroles, seigneurs athéniens, que m'a commandé vous prononcer monsieur le vice-roi Mardonius. Au regard de moi, je ne vous dis rien de la bienveillance que je vous porte : ce n'est d'aujourd'hui que vous la connaissez; seulement, je vous prie et conseille de croire monsieur le vice-roi : car j'aperçois que vous n'êtes pas suffisants pour toujours être en guerre avec Xerxès, vous avisant, si je connaissais tant de pouvoir en vous, que je ne fusse jamais venu par deçà pour vous tenir tel propos. Certes, la puissance du roi est plus qu'humaine, et a la main plus longue qu'on ne saurait dire : au moyen de quoi, si vous n'avisez bientôt de sentir avec lui, vous étant faites si belles offres, je doute fort de vous. Vous êtes logés à l'avenue de l'ennemi, et l'assiette de votre pays est telle que vous seuls portez toujours la perte. Je suis bien d'avis que laissiez vous persuader, parce que l'honneur vous est grand, qu'un si grand roi veuille être votre ami, et qu'à vous seuls de tous les Grecs il pardonne les offenses. » Ainsi parla Alexandre.

141. Les Lacédémoniens, avertis qu'Alexandre était venu à Athènes pour induire les Athéniens à prendre ligue avec le Barbare, se souvenant que, suivant les oracles, ils devaient être privés par les Mèdes et Athéniens du Péloponèse avec les autres Doriens, eurent crainte que les Athéniens n'eussent accordé avec les Perses, et furent d'avis de dépêcher soudain vers eux, pour ce que la chose tomba ainsi que, quand la nouvelle leur vint, ils étaient assemblés, et les Athéniens avaient fait les longs, se doutant bien que les Lacédémoniens

seraient avertis de l'ambassade venue vers eux de la part des Barbares pour traiter de paix, et que, sitôt qu'ils l'entendraient, ils enverraient en diligence vers eux; et par ce ils prolongèrent tout expressément, afin de donner à connaître leur volonté aux Lacédémoniens.

142. Quand Alexandre eut achevé de dire, l'ambassade de Sparte prit la parole, disant ainsi : « Seigneurs athéniens, nous sommes envoyés de la part de nos souverains maîtres et seigneurs les Lacédémoniens vous requérir de n'entreprendre aucune nouveauté au détriment de la Grèce, ensemble de ne prêter l'oreille aux paroles du Barbare, pour ce que la chose ne serait nullement juste, raisonnable, ne convenant à l'honneur des Grecs, et moins au vôtre qu'à nul autre, voire et pour plusieurs raisons : car vous avez excité cette guerre maugré nous; davantage, le débat a été pour votre seigneurie, lequel aujourd'hui tombe sur toute la Grèce. Au reste, il est fort intolérable que les Athéniens soient cause de tous ces maux et qu'ils livrent les Grecs à servitude, attendu qu'en tout temps et de toute ancienneté vous êtes montrés protecteurs de la liberté de plusieurs, les restituant et conservant en icelle. Dont est que nous sommes merveilleusement déplaisants de vous voir ainsi affligés, et que jà par deux années vous êtes privés des fruits de votre terre, ayant vos maisons gâtées et ruinées : pour quel respect les Lacédémoniens vous promettent de nourrir, tant que cette guerre durera, vos femmes et tout ce qui est en vos familles inutile pour le fait de la guerre. Mais la chose dont ils vous prient est que vous donniez garde que le Macédon Alexandre ne vous démeuve de propos et vous emmadoue[1] des paroles que Mardonius vous a mandées. Croyez que telles trames ne lui sont que bien propres, pour ce que le tyran prête toujours la main à son semblable; mais, de votre part, si bien vous y pensez, vous ne devez ainsi faire : car vous savez qu'aux Barbares n'y a foi, vérité ne loyauté aucune. » Ainsi parla l'ambassade des Lacédémoniens.

143. Les Athéniens répondirent à Alexandre ces mots : « Seigneur Alexandre, nous ne sommes pas ignorants que

[1] Amadoue.

les forces du Mède sont trop plus grandes que les nôtres, et de ce côté ne nous faut rien reprocher, vous assurant que, pour recouvrer liberté, nous nous défendrons tant que possible nous sera. Et pour ce vous pouvez bien vous déporter de nous vouloir persuader de sentir avec le Barbare; car nous n'en ferons rien. Et hardiment faites rapport à Mardonius, tant que le soleil cheminera son chemin d'aujourd'hui, que nous n'accorderons avec Xerxès, mais lui marcherons au-devant, nous confiant aux dieux et héros, qui combattront avec nous, les maisons et statues desquels il a brûlées sans en faire discrétion aucune. Et quant à votre personne, la seigneurie athénienne vous défend de vous trouver plus devant elle pour nous tenir tel propos, afin que ne cuidiez nous faire plaisir de nous inciter à faire choses illicites et déraisonnables : combien que, en vous portant ami et médiateur pour la seigneurie, nous ne voudrions point que de la part d'elle vous fût fait déplaisir. »

144. Ainsi dirent-ils à Alexandre; mais à l'ambassade de Sparte ils rendirent cette réponse : « Certainement, monsieur l'ambassadeur, la chose est bien du naturel de l'homme que les Lacédémoniens aient eu crainte que ne prissions ligue avec le Barbare : combien toutefois que vous nous avez fait tort de douter de la volonté des Athéniens, que vous avez souvent connue : car en lieu de la terre il n'y a tant d'or et n'est région tant excellente en beauté et bonté, pour laquelle nous voulussions, en médisant, asservir la Grèce. Et supposé que nous proposassions ce faire, toutefois plusieurs et grandes raisons nous retiendraient. En premier lieu, les statues et temples des dieux, qui ont été brûlés et encombrés de leurs ruines; à cause de quoi nous devons beaucoup plus penser à prendre vengeance que faire paix avec celui qui exécute telles insolences. En après, nous sommes Grecs comme vous, de même sang et même langue. Davantage, nous avons temples et sacrifices des dieux communs, outre que nos mœurs, lois et coutumes sont semblables. Au moyen de quoi, la chose serait trop mal gouvernée que les Athéniens trahissent et prostituassent ainsi toutes les dignités et ornements de la patrie. Et pourtant, apprenez une chose, si jà vous ne l'avez

apprise : tant qu'il restera Athénien vivant, nous n'accorderons avec Xerxès. Au surplus, nous ne refusons point la pourvoyance dont voulez user vers nous, en nourrissant nos femmes et familles, considéré que toutes nos maisons sont gâtées et perdues. En quoi vous montrez l'entière bienveillance que vous nous portez; combien que nous aviserons de nous maintenir le mieux que nous pourrons et ne vous serons en charge. Il reste seulement, étant les choses disposées comme elles sont, que vous nous envoyiez gens de guerre le plus tôt que faire se pourra : car nous pensons bien que le Barbare ne mettra longtemps à nous venir assaillir, mais prendra son chemin vers nous, incontinent qu'il entendra que ne voulons rien faire de ce qu'il nous a mandé. Parquoi, avant qu'il entre en l'Attique, la saison est et le temps de le prévenir en Béotie, et là faire le boulevard de la Grèce. » Avec cette réponse les Lacédémoniens reprirent le chemin de Sparte.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME.

CALLIOPE.

SOMMAIRE.

1-3. Au retour du printemps, Mardonius revient en Attique et prend de nouveau la ville d'Athènes. — 4-15. Il engage vainement les Athéniens à faire la paix avec le roi; et, apprenant que les Spartiates viennent au secours d'Athènes et qu'un corps d'armée spartiate est arrivé à Mégare, il s'y rend d'abord; puis, averti que l'armée des Péloponésiens est rassemblée à l'Isthme, il revient en Béotie et établit son camp sur le territoire thébain, auprès de l'Asopus. — 16-25. Les Grecs campent d'abord en face des Barbares et se rendent ensuite dans la plaine voisine de Platées. — 26-28. Contestation entre les Tégéates et les Athéniens sur la place d'honneur dans la bataille. Les Athéniens, commandés par Aristide, l'obtiennent d'après l'avis des Spartiates. — 29, 30. Ordonnance de l'armée grecque. — 31-42. Préparatifs de Mardonius. — 43-45. Alexandre de Macédoine avertit les Grecs du projet d'attaque des Perses. — 46-70. Bataille de Platées; mort de Mardonius et déroute des Perses : Artabaze se sauve en Phocide avec quarante mille soldats. Massacre du reste de l'armée de Mardonius. — 71-87. — Les Grecs marchent sur Thèbes et punissent les Béotiens qui ont embrassé le parti mède. — 88, 89. Artabaze arrive seul en Asie avec les restes de l'armée perse. — 90-97. La flotte grecque est engagée par les Samiens à venir délivrer l'Ionie. Digression sur les sacrifices établis par Déiphone. — 98-107. Bataille de Mycale et événements qui la suivent. — 108-113. Troubles domestiques de la cour de Xerxès. — 114-121. Les Grecs arrivent trop tard pour couper les ponts qui communiquent d'Europe en Asie Les Atténiens ruinent Sestos et reviennent en Grèce.

1. Au regard de Mardonius, quand Alexandre fut de retour et lui eut déclaré ce qui lui avait été répondu, il partit de Thessalie et en diligence mena son armée droit à Athènes, prenant partout où il passait hommes avec soi. Et tant s'en fallait que les seigneurs et capitaines thessaliens se souciassent de ce qu'ils avaient fait auparavant, que plus que jamais ils incitaient le Perse. Un d'entre eux nommé Thorax, de Larisse, ayant guidé Xerxès en sa fuite, lors à la vue de chacun conduisait Mardonius en la Grèce.

2. Lequel tant exploita chemin, qu'il rendit son armée en la Béotie, où les Thébains le conseillaient de camper, disant que lieu plus commode il ne saurait trouver, et, ne voulant permettre qu'il marchât plus outre, lui faisaient entendre que, s'il arrêtait là son armée, il subjuguerait la Grèce sans

épée dégainer : « Car, disaient-ils, les Grecs sont si forts, comme avez connu par ci-devant, que tous les hommes ensemble à peine les pourraient-ils vaincre. Toutefois, si voulez besogner par notre conseil, aisément vous gagnerez le dessus de toutes leurs entreprises. Indubitablement, si vous envoyez deniers aux gouverneurs des villes, vous mettrez toute la Grèce en divisions, tellement que sans difficulté vous rendrez en votre obéissance et ceux qui tiendront votre parti et leurs contraires. »

3. Ils lui donnèrent ce conseil; mais il ne les voulut écouter, pour le grand désir qu'il avait de prendre Athènes la seconde fois. Etant si sot de penser que, par le feu qu'il mettrait ès îles, il ferait connaître au roi, qui était à Sardis, qu'il tenait Athènes. Arrivé en l'Attique, il n'y trouva pas un homme; bien entendit que la grande part des Athéniens étaient en Salamis avec leurs vaisseaux : si prit la ville vacue [1] et abandonnée dix mois après que le roi l'avait prise.

4. Étant léans, Mardonius envoya en Salamis Murychide, homme hellespontin, porter mêmes paroles qu'Alexandre Macédon. Et y envoya pour la seconde fois, non qu'il ignorât le peu d'amitié que lui portaient les Athéniens, mais il espérait qu'ils laisseraient leur folle confiance, entendant qu'il aurait pris l'Attique à force d'armes.

5. A ces fins il dépêcha Murychide en Salamis, lequel, entré en la salle du conseil, dit sa charge, et, icelle ouïe, l'un des assistants, nommé Lycidas, opina que la chose fût proposée au peuple : soit qu'il eût les mains ointes [2] de la part de Mardonius, ou bien soit qu'il trouvât bon tel expédient. Les Athéniens, tant du conseil qu'autres, furent fort offensés de telle parole, et l'ayant environné, le firent mourir à coups de pierres, renvoyant néanmoins l'Hellespontin Murychide sans lui faire déplaisir aucun. De cette aventure le bruit fut tel parmi Salamis, que les femmes athéniennes, qui en ouïrent le bruit, se sémonèrent [3] de main à main, et de leur propre mouvement allèrent en la maison de Lycidas, où pareillement elles lapidèrent sa femme et ses enfants.

[1] Vide. — [2] Comme on dit vulgairement la patte graissée. — [3] Avertirent.

6. Or, les Athéniens étaient passés en Salamis par façon telle. Ils attendirent le secours du Péloponèse sans bouger de l'Attique, jusqu'à tant qu'ils connurent la longueur et négligence des Péloponésiens, et que jà l'on disait que Mardonius était en la Béotie. Adonc ils transportèrent secrètement tous leurs biens et passèrent en Salamis, et de là envoyèrent ambassade vers les Lacédémoniens leur remontrer combien ils leur savaient de mauvais gré, qu'autrement ne se souciaient, que Mardonius venait envahir l'Attique, et ne se rendaient avec eux pour lui aller au-devant en la Béotie; remontrer aussi les offres que le Perse leur avait faites, si voulaient se révolter; et que, si ne leur envoyaient secours, ils aviseraient de moyen de salut.

7. En ce temps les Lacédémoniens célébraient la fête des Hyacinthies, qu'ils ont en grande révérence : pareillement la muraille de l'Isthme s'avançait toujours, et jà était levée jusqu'aux créneaux. L'ambassade arrivé en Lacédémone se présenta aux éphores, accompagné des ambassadeurs mégaréens et platéens, et proposa ainsi : « La seigneurie athénienne nous envoie vers vous, seigneurs éphores, parce que le roi des Mèdes nous fait offre, partie de nous rendre notre contrée et partie de nous associer en telles prééminences, franchises et autorités que ses autres alliés, sans dol, fraude ne déception aucune; promettant outre plus nous donner telle autre province que voudrons choisir. Ce néanmoins, pour la révérence que nous portons à Jupiter Grec, et aussi que serions par trop marris de trahir la Grèce, nous n'avons accepté telles offres, mais les avons refusées. Et combien que les Grecs nous tiennent de grands torts, mêmement qu'ils aient usé vers nous de beaucoup de lâcheté, combien aussi que sachions être notre plus grand profit d'accorder avec le Perse que guerroyer contre lui, si, ne sera-ce jamais de notre consentement que traitions avec lui de ligue. Et c'est la grâce, non feinte ne simulée, que de nous la Grèce reçoit. Au contraire, vous, Lacédémoniens, étant tombés en crainte extrême que n'accordassions avec le Perse, après que clairement avez connu notre vouloir, qui est de jamais ne faire faute à la Grèce, et que la fortification de l'Isthme

s'est trouvée en défense, vous n'avez fait compte de nous, mais aujourd'hui que nous avez accordé de marcher avec nous à l'encontre du Perse jusqu'en la Béotie, vous nous faussez compagnie et ne vous souciez si le Barbare se vient jeter en l'Attique. Qui sont causes très-suffisantes, dont les Athéniens jusqu'à ce jour peu se contentent de vous et de votre devoir. Si vous prient qu'au plus tôt que faire se pourra vous dépêchiez avec nous gens de guerre pour venir recevoir le Barbare en l'Attique. Car puisque nous l'avons failli en Béotie, la campagne Thriasie est très-propre pour le combattre en nos terres. »

8. Ces paroles écoutées par les éphores, ils remirent l'ambassade au lendemain pour lui rendre réponse; et du lendemain à un autre, le menant ainsi de paroles l'espace de dix jours, et le remettant de jour à autre. Cependant tous les Péloponésiens besognaient à la fortification de l'isthme en diligence si extrême, qu'elle valait autant qu'achevée. Je ne puis ici penser pourquoi les Lacédémoniens envoyèrent si hâtivement vers les Athéniens pour les garder de médiser, quand Alexandre Macédon fut arrivé en Athènes, et à cette heure ils ne s'en soucient, sinon pour autant que la fortification est parachevée, et leur est avis qu'ils n'ont plus que faire des Athéniens, mais quand Alexandre était en l'Attique, la fortification qu'ils faisaient pour la grande crainte qu'ils avaient des Perses n'était parachevée.

9. Enfin, la réponse des Spartiates et l'envoi de leur secours fut tel. Le jour précédant la dernière assemblée pour répondre aux Athéniens, un personnage tégéate, nommé Chilée, qui avait grand pouvoir parmi le Lacédémon, entendit des éphores toute la harangue des Athéniens, et, l'ayant entendue, dit : « Assurez-vous, messieurs les éphores, que ces choses nous reviennent à conséquence; car, posé le cas que les Athéniens ne puissent fournir tant de nombre que nous, toutefois, s'ils prennent alliance avec le Barbare, jaçoit que vous ayez planté forte muraille travers l'Isthme, si seront grandes ouvertures faites pour entrer au Péloponèse. Par quoi, je vous prie, écoutez ce que je vous dis avant que les Athéniens aient résolu de faire faute à la Grèce. »

10. Tel fut son conseil. Les éphores, comprenant la parole, soudain, sans mot sonner aux ambassadeurs, firent partir de nuit de la ville cinq mille Spartiates, leur baillant à chacun sept de leurs vaisseaux pour être entour leurs personnes, et donnant la conduite à Pausanias, fils de Cléombrotè. Vrai que cette charge appartenait à Plistarque, fils de Léonidas; mais il était encore enfant, ayant Pausanias pour son tuteur et curateur, à raison que Cléombrote, père de Pausanias et frère d'Anaxandride, n'était plus vivant et était allé de vie à trépas peu de temps après qu'il avait tiré de l'Isthme son armée besognant à la fortification, pour cause que, lui sacrifiant pour l'entreprise qu'il voulait faire contre le Perse, le soleil éclipsa. Pausanias choisit avec soi Euryanax, fils de Doris, qui était de même race que lui. Cette compagnie donc sortit de Sparte avec Pausanias.

11. Le lendemain, sitôt qu'il fut jour, l'ambassadeur athénien, avec ses compagnons, ne sachant rien de cette allée, s'adressa aux éphores, tout résolu de se retirer, et arrivé parla ce langage : « Seigneurs lacédémoniens, vous faites fort bien de demeurer en vos maisons à célébrer vos fêtes Hyacinthies et vous ébattre en trahissant vos alliés; mais les Athéniens, de leur part, comme par vous offensés, et pour le peu d'alliés et d'amis qu'ils se connaissent avoir, aviseront de capituler le mieux qu'ils pourront avec le Perse; et, cela fait suivant l'alliance que nous aurons avec le roi, nous marcherons où bon lui semblera. Lors vous connaîtrez comment il vous prendra d'avoir affaire à tel roi. » De ces termes usèrent les ambassadeurs, et les éphores leur jurèrent que leurs gens, qu'ils envoyaient contre les étrangers pour le secours des Athéniens, pouvaient jà être au lieu dit Orestie. Étrangers appelaient-ils tous Barbares. Les ambassadeurs, qui rien n'avaient su de ceci, s'enquirent, et enquis apprirent vérité : de quoi tout émerveillés à grand hâte s'acheminèrent après Pausanias. Si firent quand et eux cinq mille soldats bien armés partis des lieux circonvoisins du Lacédémon, lesquels tinrent le chemin de l'Isthme.

12. Les Argives eurent tantôt nouvelles que Pausanias était parti de Sparte, et pour ce ils envoyèrent le plus dili-

gent qu'ils purent trouver parmi leurs hérauts en l'Attique, à cause qu'auparavant ils avaient fait promesse à Mardonius d'empêcher le Spartiate de sortir ses terres. Le héraut, arrivé à Athènes, parla ainsi : « Seigneur Mardonius, les Argives m'ont envoyé vers toi te signifier que la jeunesse de Lacédémone s'est jetée aux champs, et ne l'ont pu garder de sortir. Pourtant regarde que tu as à faire en cet endroit. » Sa charge ainsi dite, il retourna son chemin.

13. Mardonius, écoutant ces nouvelles, ne fut plus si résolu de demeurer en l'Attique, où il s'était arrêté pour voir la contenance des Athéniens, sans fourrager ne piller la contrée, espérant toujours les amener à composition; mais, voyant qu'il n'y avait moyen, après avoir entendu ce que dessus, avant que la compagnie de Pausanias entrât en l'Isthme, il délogea et mit le feu en Athènes, brûlant et rasant si restait quelque muraille debout, ou bien quelque édifice, fût sacré ou profane. La cause pourquoi il partit est que l'Attique se trouve pays mal propre pour mener chevaux, et si d'aventure il venait à joindre les ennemis et était vaincu, il n'y avait moyen de retraite, sinon par un pas étroit que peu d'hommes pouvaient garder. Pour ces causes, il avisa de se retirer à Thèbes, et là, auprès d'une telle ville qui lui était amie, même où le pays est aisé pour la cavalerie, combattre l'ennemi.

14. Un avant-coureur lui vint noncer par chemin qu'une troupe de mille Lacédémoniens descendait en Mégare : par quoi il voulut aviser si les pourrait prévenir, et fit tourner bride à son armée, la menant droit à Mégare, où sa cavalerie courut tout le pays des environs, qui fut le plus loin de l'Europe vers ponant où alla cette armée des Perses.

15. Depuis vinrent autres nouvelles que les Grecs étaient assemblés en l'Isthme, qui fut cause qu'il rebroussa chemin travers d'icelle : car les gouverneurs des villes béotiennes avaient mandé ceux qui demeurent sur la rivière Asope, pour guider Mardonius en Sphendalée, et de là en Tanagre, où il logea une nuit; et le lendemain il se rendit en la terre des Thébains, laquelle, bien qu'elle médisât, ce nonobstant il la mangea et gâta fort pendant qu'il se fortifiait en son camp,

afin que, si lui avenait autre chose qu'à point, il se pût retirer dans le fort. Son camp commençait depuis les Erythrées jusqu'aux Hysées, et s'étendait en la Platéide, le long de la rivière Asope; toutefois il ne donna si grand pourtour à la fortification qu'on pourrait bien dire, ne lui baillant de chacun front que dix stades. Tandis que les Barbares étaient environ cette besogne, Attagine, gentilhomme thébain, qui tenait grosse maison, invita chez lui Mardonius avec cinquante des plus grands seigneurs perses, lesquels étant invités le suivirent, et se fit le festin en la ville de Thèbes.

16. Le propos que j'ai entendu quant à ce est que Thersandre, Orchoménien, réputé entre les premiers d'Orchoménie, me contait que lui-même avait été invité à ce banquet et cinquante autres Thébains, lesquels n'eurent tous lit à part, mais chacun Perse avait un Thébain avec soi. Et quand fut après les viandes, qu'on buvait encore d'autant, le Perse avec lequel il était assis, parlant grec, lui demanda d'où il était, et il répondit qu'il était Orchoménien. Adonc il lui dit : « Puisque de même table et même lit tu as été participant avec moi, je te veux laisser quelque mot qui te fasse souvenir de moi, afin que, étant averti, tu puisses pourvoir à ce qui est de ton profit. Vois-tu ces messieurs les Perses, qui ont ici repu, et l'armée que nous avons laissée campée sur le bord de la rivière? je t'avise que dans brief temps de tous qu'ils sont peu resteront vivants. » Aussitôt que le Perse eut proféré ces paroles, il me contait que plusieurs de la compagnie se prirent fort à pleurer, et que lui, étonné de tel langage, demanda si serait pas bon d'avertir Mardonius et les capitaines perses; et il lui fut répondu ainsi : « Étranger, impossible est à l'homme de détourner ce qui se fait par Providence divine. Davantage, souvent foi n'est ajoutée aux vrai disants. Nous sommes plusieurs Perses qui connaissons ces choses; néanmoins nous suivons comme liés par nécessité. Et certes la plus grand'peine qui puisse avenir à l'homme est de beaucoup connaître et n'avoir nul pouvoir. » Ceci me fut donné à entendre par Thersandre Orchoménien, outre ce qu'il déclara à certains hommes avant la journée qui fut lez Platées.

17. Mardonius étant campé en Béotie, tous les Grecs circonvoisins tenant le parti des Mèdes fournirent gens pour marcher contre la ville d'Athènes. Les seuls Phocéens ne bougèrent, combien qu'ils médisaient; mais c'était par contrainte. Peu de jours après que Mardonius fut arrivé à Thèbes pour la seconde fois, vinrent de leur part mille hommes de guerre bien armés et équipés, que conduisait un de leurs plus réputés citoyens, nommé Harmocyde. Quand ils furent arrivés, Mardonius envoya quelques chevaucheurs leur dire qu'ils se campassent en lieu à part : laquelle chose par eux faite, incontinent se présenta toute la cavalerie des Perses, et courut bruit parmi l'armée des Grecs qui suivaient le parti des Mèdes qu'on les voulait saccager, et le même alla jusqu'à eux Phocéens, auxquels leur capitaine Harmocyde parla en cette manière : « Messieurs mes compagnons et amis, il est tout manifeste que ces hommes sont délibérés de nous défaire, pour cause, comme j'estime, que les Thessaliens ont parlé à notre désavantage. Au moyen de quoi faut maintenant que chacun de nous se montre homme de bien, car plus est honorable finer la vie en faisant acte vertueux et se défendant vaillamment que se laisser tuer lâchement et honteusement. Faisons-leur donc apprendre, nonobstant qu'ils soient Barbares, qu'ils peuvent bien mourir de la main des Grecs. »

18. Ainsi les exhorta-t-il. La cavalerie les environna de toutes parts, et, se ruant sur eux, fit semblant de branler les dards prêts à tirer, et de fait aucuns lâchèrent la main. Les Phocéens se tinrent serrés, et la cavalerie montra dos, retournant par ses brisées. Je ne puis affirmer si elle était venue à la suscitation des Thessaliens pour défaire les Phocéens, ou si elle eut peur de recevoir quelques coups, et tourna bride, les voyant mettre en défense, comme si Mardonius l'eût ainsi commandé faire, ou bien si elle voulait sonder combien ces Phocéens étaient hardis. La cavalerie retournée, Mardonius envoya un héraut leur porter ces paroles : « Messieurs les Phocéens, monseigneur Mardonius vous mande que soyez assurés; car il est averti que vous êtes montrés prud'hommes, et connaît que n'êtes tels qu'on

lui avait fait entendre. Pourtant, il vous prie de soutenir courageusement cette guerre, vous avisant que par mérites et bons services ne sauriez vaincre le roi ne lui. » Ainsi passèrent ces choses endroit les Phocéens.

19. Les Lacédémoniens, arrivés en l'Isthme, se parquèrent : de quoi avertis les autres Péloponésiens, à qui choses vertueuses ne déplaisaient, voyant que les Spartiates s'étaient jetés aux champs, estimèrent à déshonneur s'ils faisaient faute de se trouver en ce voyage. Les sacrifices furent faits avec rapport de tout bon présage; si se mirent tous à marcher, et, arrivés en Éleusine, sacrifièrent derechef, puis tirèrent outre. Les Athéniens repassés de Salamis se rendirent avec eux, et en Éleusine se joignirent ensemble. Arrivés ès Érythres de Béotie, ils entendirent que les Barbares étaient campés sur le bord de la rivière Asope : au moyen de quoi ils allèrent asseoir leur camp au pied de la montagne Cithéron, droitement à l'opposite des Perses.

20. Là, voyant Mardonius qu'ils ne se mouvaient aucunement, il leur envoya toute sa cavalerie, dont était colonel Masistie, seigneur de grande réputation parmi les Perses, nommé par les Grecs Macistie, lequel était monté sus un cheval nisée fort brave et bien enharnaché. Abordant les Grecs avec sa cavalerie, les prit bande après autre, leur portant de grands dommages et leur reprochant qu'ils ne valaient pas des femmes.

21. Par cas fortuit, la bande des Mégaréens avait son quartier en lieu fort propre pour combattre et pour être assaillis de la cavalerie, laquelle ne fit faute à la première charge de les repousser : à raison de quoi ils envoyèrent un trompette vers les capitaines grecs leur dire ainsi : « Messieurs des ligues, les Mégaréens vous mandent que seuls ne sont suffisants pour recevoir la cavalerie des Perses, principalement étant logés au quartier qui leur a été assigné à l'arrivée de ce camp; car, ores qu'ils se soient trouvés les plus forts jusqu'à l'heure présente, ils sont néanmoins fort affaiblis. Par quoi vous font savoir que, si ne leur envoyez gens frais pour défendre leur quartier, ils l'abandonneront. » Cette nouvelle leur nonça le trompette. Pausanias voulut es-

sayer si nuls des Grecs se présenteraient d'eux-mêmes pour aller se mettre au lieu des Mégaréens; mais nuls en firent semblant, fors trois cents Athéniens qui prirent le hasard sous la conduite d'Olympiodore, fils de Lampon.

22. Ils se logèrent au front de tous les Grecs étant en ce camp des Érythres, après être accompagnés de quelques gens de trait. La cavalerie revint se ruer sur les bandes et fut reçue par les trois cents. Enfin, après que la mêlée eut duré quelque temps, le cheval de Masistie, qui paraissait par-dessus tous autres, fut navré d'un coup de trait par un flanc, et fut si vivement atteint, que, se levant droit sur les pieds, jeta son homme par terre, lequel soudain fut abordé des Athéniens, et étant saisis de son cheval, le firent mourir lui-même, combien que du commencement ne purent ce faire, tant il était bien armé d'un jacques [1] d'écailles d'or, lequel il portait sous un hoqueton de cramoisi. L'un d'eux aperçut qu'ils ne profitaient rien, frappant dans le jacques, et par ce lui donna dans l'œil, dont il tomba mort par terre. Ses gens ne connurent rien de ceci, ne surent qu'il fût tombé de son cheval ne mort, même étaient jà séparés, et se retiraient sans se donner garde de ce qui était avenu; trop bien, quand ils furent arrêtés, voyant qu'ils étaient sans chef, le demandèrent, et, entendant comme il avait été fait de lui, après qu'ils se furent animés les uns les autres, donnèrent des éperons pour aller recourir le corps.

23. Les trois cents Athéniens virent qu'ils ne s'adressaient plus particulièrement aux bandes, mais chargeaient tout ce qu'ils trouvaient devant eux; au moyen de quoi ils appelèrent tout le demeurant de l'armée. Adonc furent secourus de toute l'infanterie, et combattirent fort vaillamment environ le corps du trépassé. A la vérité, tandis que les trois cents furent seuls, ils étaient beaucoup trop faibles, et furent contraints d'abandonner le corps; mais quand ils furent secourus, adonc la cavalerie des Perses ne put soutenir l'effort, et n'eut moyen d'emporter le corps, ainçois perdit avec lui plusieurs autres. Qui fut cause qu'elle se retira environ à deux stades de là, pour aviser qu'il était de faire, et fut

[1] Jaquette, cotte.

résolu, attendu qu'ils étaient sans chef, qu'on retournerait vers Mardonius.

24. Venus au camp, toute l'armée mena grand deuil de la mort de Masistie, mais sur tous Mardonius en fut fort déplaisant. Ils se coupèrent tous le poil de la barbe, mêmement tondirent les crinières de leurs chevaux et sommiers, pleurant et se lamentant démesurément, et fut bruit épandu par toute la Béotie qu'un personnage était mort, lequel, après Mardonius, était le plus estimé du roi et de tous les Perses. Ainsi selon la mode du pays furent célébrés par les Barbares les obsèques et honneurs de Masistie.

25. Les Grecs, ayant soutenu et repoussé la cavalerie, s'assurèrent plus que jamais; et fut leur premier ouvrage de charger le corps du mort dans une charrette, et veiller par les quartiers du camp, où il le fit bon voir, tant à cause de sa hauteur que de sa beauté. Aussi les soldats abandonnaient leurs escadres et couraient pour en avoir la vue. Depuis, l'avis fut de descendre en Platées, à cause que le pays semblait trop plus commode pour camper que non pas celui des Érythres, et même à cause de l'eau : parquoi délibérèrent eux transporter près la fontaine Gargaphie, et là planter leur camp. Chargés de leurs armes cheminèrent le long des racines de la montagne vers Hysies, en la terre des Platéens, où ils se parquèrent nation par nation près la fontaine et le temple d'Androcrate, héros, où les avenues ne sont bossues de nul côté, mais est tout le pays plat et uni.

26. En ce camp se murent grosses paroles entre les Tégéates et Athéniens pour le département des quartiers, soutenant les uns et les autres qu'à eux appartenait d'être en l'une des cornes du camp; sur quoi alléguaient plusieurs de leurs faits et gestes, tant vieux que nouveaux. « Les alliés, disaient les Tégéates, nous ont toujours accordé ce lieu ès voyages généraux, que le Péloponèse a entrepris, tant au présent qu'au passé, depuis que les Herculiens essayèrent, après la mort d'Eurysthée, descendre au Péloponèse, où lors nous acquîmes ce privilége pour acte qui fut tel. Nous, portant secours aux Achées et Ioniens du Péloponèse, fûmes campés en l'Isthme vis-à-vis de ceux qui voulaient entrer,

et tient-on qu'un capitaine Hyllus déclara que trop meilleur serait que les deux armées ne prissent le hasard du combat, mais que celui qui par les Péloponésiens était entre eux estimé le plus vaillant aux armes, combattît seul à seul contre lui. Ce que les Péloponésiens accordèrent, et furent les serments prêtés, à condition que, si Hyllus vainquait le chef des Péloponésiens, les Herculiens retourneraient en leur bien paternel; mais s'il était vaincu, que les Herculiens lèveraient leur camp, et de cent ans après ne feraient effort de retourner au Péloponèse. Par voix commune de tous les alliés fut député notre roi Échème, fils d'Érope de Phégée, pour soutenir ce combat singulier, et tua Hyllus. Au moyen de quoi, nous reçûmes lors des Péloponésiens grandes franchises, prérogatives et libertés, desquelles nous avons joui jusqu'à présent, et toutes les fois que tout le Péloponèse a marché en expédition, nous avons eu l'une des cornes. Pourtant entendez, seigneurs Lacédémoniens, que ne voulons entreprendre contre vous, ainçois vous donnons le choix de commander en telle corne que vous aviserez. Au regard de l'autre, nous maintenons qu'elle nous appartient ainsi que par ci-devant en avons joui. Au reste, outre l'acte que nous venons de réciter, nous disons que nous en sommes plus dignes que les Athéniens. Et vous savez, seigneurs spartiates, que souvent nous avons eu affaire contre vous et contre autres, où nous avons fait fort bon devoir. Et par tant trop plus est raisonnable que nous ayons la pointe que les Athéniens, attendu que, de présent ni par le passé, ils n'ont exécuté telles aventures que nous. »

27. A ceci répondirent les Athéniens en cette manière : « Nous savons, seigneurs Lacédémoniens, que cette assemblée n'est faite pour haranguer et déduire paroles, mais pour frapper et combattre. Toutefois, puisque le Tégéate se fonde sur les hauts faits des uns et des autres, tant du passé que du présent, il nous met en nécessité vous déclarer d'où est que, de toute antiquité de race, plus nous est familier d'être preux et vaillants, et que de tout temps sommes premiers que les Arcades. Qu'ainsi soit nous sommes seuls de tous les Grecs qui reçûmes les Herculiens, dont ils se vantent avoir tué le

chef au pas de l'Isthme, lorsqu'ils étaient chassés et déboutés de chacun, et fuyaient la servitude des Mycénéens : tellement que nous effaçâmes avec eux la honte d'Eurysthène et défîmes les Péloponésiens d'alors. Nous disons aussi que, nous ayant pris les armes contre les Cadmiens, en dépit d'eux transportâmes les morts des Argives qui avaient marché avec Polynice contre Thèbes, où ils finèrent leurs jours, et leur donnâmes sépulture en notre terre. Davantage nous pouvons nous vanter de n'avoir rien perdu contre les Amazones, lesquelles, partant du fleuve Thermodon avec leurs carquois, un jour se jetèrent ès terres de la seigneurie athénienne. Au demeurant, nous ne fîmes rien moins que toutes autres nations qui se trouvèrent en la guerre de Troie. Mais que sert de remémorer toutes ces choses? Par aventure que ceux qui lors étaient vaillants aujourd'hui valent bien peu, et ceux qui lors étaient couards aujourd'hui sont hardis et aguerris. Et pour ce c'est assez dit des faits et gestes des anciens. Si autre bon acte n'avait jamais par nous été fait, encore la seule journée de Marathon nous rend dignes de ce los [1], de ce lieu et d'autres prééminences. Et toutefois il se trouvera qu'en autres endroits nous avons autant fait de bonnes choses et aussi vertueuses que nuls autres des Grecs. En cette journée nous combattîmes seuls contre le Perse, et en si haute entreprise nous demeurâmes victorieux pardessus quarante-six nations. Ce seul exploit ne nous rend-il pas assez dignes? Vrai qu'il nous siérait mal, s'offrant tel affaire que le présent, de prendre querelle pour un lieu à tenir. Pourtant, nous vous déclarons, seigneurs Lacédémoniens, que nous sommes prêts et appareillés de vous obéir, et demeurer en tel endroit que vous jugerez le plus convenable. Car quelque place qui nous soit assignée, nous essayerons de nous montrer gens de bien, et pour ce menez-nous où bon vous semble, assurés d'être obéis. »

28. Telle fut la réponse des Athéniens. Tout le camp des Lacédémoniens cria à haute voix que les Athéniens méritaient mieux d'avoir la pointe que les Arcades. Et ainsi gagnèrent les Athéniens contre les Tégéates. De là en avant

[1] Honneur.

ceux qui arrivaient en ce camp et ceux qui voulaient dominer furent ainsi ordonnés et rangés qu'il s'ensuit. Dix mille Lacédémoniens étaient ordonnés à la pointe de main droite, dont les cinq mille étaient Spartiates, soutenus par trente mille soldats armés à la légère, tellement que chacun en avait sept pour sa garde. Ces Spartiates choisirent les Tégéates pour les seconder, eu égard à leur honneur et vertu, et faisaient nombre mille cinq cents, tous bien armés. Après étaient cinq mille Corinthiens, au dos desquels se trouvaient avec Pausanias trois cents Potidéates de Pallène, et attenant d'eux six cents Arcades Orchoméniens, lesquels étaient joints de trois mille Sicyoniens, accompagnés de huit cents Épidauriens. Après étaient ordonnés mille Trézéniens, accostés de deux cents Lépréates, que quatre cents Mycénéens et Tirynthiens adossaient, qui pareillement étaient accostés de mille Phliasiens, aprés lesquels suivaient trois cents Hermiones, couverts de six cents Érétriens et Styréens, joignant lesquels demeuraient quatre cents Chalcidois avec six cents Ampraciotes. Plus en cette assiette se parquaient huit cents Leucadiens et Anactoriens, attenus de deux cents Paléois et Céphaléniens. Après étaient cinq cents Éginètes, qui avaient près eux trois mille Mégaréens et six cents Platéens. Les Athéniens furent les derniers et premiers ordonnés en leur quartier, et étaient huit mille faisant la pointe gauche, dont était capitaine général Aristide, fils de Lysimachus.

29. Toutes ces troupes, fors les sept soldats que chacun Spartiate avait entour soi, étaient armées de bonnes et fortes armes, et faisaient nombre trente-huit mille sept cents, assemblés pour repousser le Barbare. Quant aux armés à la légère, le nombre était cestui-ci. En l'escadron des Spartiates étaient trente-cinq mille, assignés, comme j'ai dit, par sept à chacun homme, lesquels étaient tous fort bien équipés en gens de guerre. Le demeurant desdits armés à la légére, tant des autres Lacédémoniens que des autres nations grecques, en baillant un homme léger à chacun homme d'armes, était de trente-quatre mille cinq cents.

30. Et toute l'armée des Grecs assemblés ès Platées, tant en hommes portant armes pesantes que portant légères, était

de cent dix mille combattants; ne s'en fallait que mille huit cents, lequel nombre fut fourni par les Thespiens, qui se trouvèrent présents en ce camp, combien toutefois qu'ils étaient sans armes. Cette armée des Grecs, ainsi départie en lieux et quartiers, était campée sur la rivière Asope.

31. Au regard des Barbares que conduisait Mardonius, quand ils eurent achevé les honneurs de Masistie, entendant que les Grecs étaient en Platées, se rendirent pareillement sur le bord de la rivière Asope, où Mardonius les logea en cette manière. A l'opposite des Lacédémoniens il assit les Perses, qui les surmontaient beaucoup en nombre, et campés tenaient quant et quant les Tégéates en bride. L'ordre qu'il tint à dresser son camp fut tel. Il choisit la plus grande force des siens et la présenta à la venue des Lacédémoniens, et d'icelle il bailla en barbe[1] les plus faibles aux Tégéates par le conseil des Thébains. Il parqua les Mèdes prochains des Perses pour tenir en respect les Corinthiens et Potidéates, ensemble les Orchoméniens et Sicyoniens. Joignant des Mèdes furent logés les Bactriens pour refreindre[2] les Épidauriens, Trézéniens, Lépréates, Tirynthiens, Mycénéens et Phliasiens. Après les Bactriens il assit les Indiens pour garder les Hermiones, Érétriens, Styréens et Chalcidois de trop s'écarter; et attenant d'iceux il ordonna les Saces, pour tenir aussi en sujétion les Ampraciotes, Anactoriens, Leucadiens, Paléois et Éginètes. Au reste, il bailla en front aux Athéniens, Platéens et Mégaréens les Béotiens, Locres, Méliens, Thessaliens et mille Phocéens : car tous ne médisaient point, mais seulement les aucuns, et les autres avaient beaucoup mélioré[3] les affaires des Grecs lorsqu'ils avaient été surpris environ le mont Parnasse, pource que, au partir de là, ils s'étaient jetés sur l'armée de Mardonius et sur les Grecs médisants, où ils avaient porté grands dommages en pillant et détroussant. Les Macédoniens aussi et ceux des confins de la Thessalie furent campés au-devant des Athéniens.

32. Et ce sont les nations plus fameuses et plus estimées que Mardonius ordonna en ce camp sien. Quelques autres gens de guerre se trouvèrent au parsus, mais mêlés çà et là,

[1] En face. — [2] Repousser. — [3] Amélioré.

comme Phrygiens, Thraces, Mysiens, Pannoniens et autres. Il y avait pareillement quelques Éthiopiens et Égyptiens Hermotybies et Calasires, qui seuls entre les Égyptiens suivent le train des armes. Mardonius, étant encore en Phalère, les avait tirés des galères : car, venant Xerxès contre la ville d'Athènes, les Égyptiens ne furent établis pour la terre, mais pour la marine. Ainsi le nombre des Barbares, selon que j'ai déclaré ci-devant, se trouvait de trente myriades qui valent trois cent mille hommes, outre les Grecs alliés de Mardonius, desquels nul sait le nombre, parce qu'ils n'ont point été comptés; toutefois, si conjecture est permise, je les estime à cinquante mille hommes.

33. Ces deux armées ainsi campées et distribuées par quartiers opposites les uns aux autres, où toutefois n'étaient que gens de pied, pource que les hommes de cheval étaient logés à part, le lendemain furent faits sacrifices en l'un et l'autre camp. Pour les Grecs sacrifia Tisamène, fils d'Antioche, lequel avait suivi cette armée comme sachant prédire les choses futures. Il était Éléen, issu de Clytiade, de la race des Iamides, et avait été reçu en la bourgeoisie des Lacédémoniens parce que, se conseillant à l'oracle de Delphi touchant sa progénie[1], Pythie lui répondit qu'il emporterait le prix en cinq grands jeux. Abusé de cet oracle, se donna à faire tous exercices, afin de gagner aux jeux gymniques. Et, de fait, se trouva aux Olympies, où il emporta le prix après l'avoir débattu contre Hiéronyme d'Andros. Toutefois, connaissant les Lacédémoniens que l'oracle ne s'adressait point aux victoires gymniques, ainçois à vrais combats et conflits ouverts, avec promesse de bonne récompense, tâchèrent de le bailler à leurs rois, quand et les Herculiens, pour conducteur des affaires de leurs guerres. Adonc, voyant que les Spartiates estimaient à beaucoup si le pouvaient rendre leur ami, il fit semblant de refuser tel offre, et leur fit entendre que, s'ils voulaient lui donner bourgeoisie et le faire participant de tous et chacuns leurs priviléges et franchises, il ferait ce dont ils le requéraient, autrement non. Les Spartiates, oyant cette réponse, du commencement furent fort marris d'être

[1] Postérité.

refusés, et du tout ne se soucièrent plus de l'oracle; toutefois enfin, leur pendant devant les yeux la grande crainte qu'ils avaient de l'armée persique, ils furent contents de lui accorder sa demande. Et il leur dit, connaissant qu'ils étaient avertis, que l'octroi qu'ils lui faisaient n'était suffisant, mais fallait davantage que son frère Hégée fût fait citoyen avec telles conditions que lui-même.

34. En quoi il semble avoir imité Mélampus, qui demanda royaume et bourgeoisie lorsque les femmes argives devinrent furieuses, et fut appelé de Pyle, moyennant bon salaire, pour faire cesser la maladie de ces femmes. D'abordée il demanda la moitié du royaume, mais il fut refusé par les messagers argives, lesquels étant de retour, les femmes folièrent plus que jamais : à raison de quoi les Argives furent contraints se soumettre à la demande dudit Mélampus, et renvoyèrent lui présenter ce qu'il demandait. Quand il vit qu'ils étaient condescendus à sa requête, il leur demanda outre plus la quarte partie du royaume pour son frère Bias; autrement, qu'il ne ferait rien de ce dont ils le requéraient : au moyen de quoi les Argives, réduits en extrémité, accordèrent marché.

35. Ainsi donc, quand les Spartiates, qui très-instamment priaient Tisamène, eurent convenu avec lui et fut fait bourgeois spartiate, il leur prédit qu'ils auraient cinq grandes batailles à démêler. Ces deux frères sont seuls qui obtinrent onque ce droit de bourgeoisie. Quant aux batailles, elles ont été celles-ci : la première est celle dont nous parlons présentement, laquelle se donna en Platées; la seconde a été en Tégée contre les Tégéates et Argives; la troisième en Dipée contre tous les Arcades, fors les Mantinéens; la quatrième contre les Messéniens au pas de l'Isthme, et la dernière en Tanagre contre les Athéniens et Argives.

36. Ce Tisamène donc prédit aux Grecs, étant en Platées conduits par les Spartiates, et furent les sacrifices de très-bon présage, pourvu qu'ils entreprissent de se défendre sans passer delà le fleuve Asope et ne point commencer la bataille.

37. Quant aux sacrifices faits de la part de Mardonius, ils lui signifièrent que mal lui succéderait si commençait le

combat; mais, si délibérait seulement de se défendre, qu'il aurait bonne issue. Il sacrifia à la mode des Grecs, et avait pour vaticinateur[1] Hégésistrate, homme éléen le plus estimé des Telliades, lequel, auparavant cette guerre, étant pris par les Spartiates, fut incarcéré avec intention de le faire mourir pour les grands et énormes délits qu'il avait commis contre leur seigneurie. Se trouvant en telle nécessité comme celui qui se souciait de sa vie et connaissait que, avant mourir, on le ferait beaucoup souffrir, il fit acte plus grand qu'on ne saurait dire : car, étant passé pieds et mains dans un cep bien bandé et chevillé de fer, il usa de telle force qu'il domina le fer, et soudain s'avisa d'un fait le plus courageux que j'aie onque connu; car, après avoir projeté comment il pourrait échapper, pour tirer le pied hors, il se coupa le col du pied, et, sans que les gardes s'en aperçussent, il trouva moyen de percer la muraille, et s'achemina vers Tégée, marchant jour et nuit, puis se jetait dans quelque forêt, où il se logeait si secrètement que, nonobstant la diligence extrême de chercher que firent tous les Lacédémoniens, la troisième nuit il se rendit en Tégée. Les Lacédémoniens furent fort étonnés de telle hardiesse, voyant la pièce du pied coupé, et ne pouvant néanmoins trouver leur prisonnier. Et c'est comment Hégésistrate fuit en Tégée, qui lors n'accordait avec les Lacédémoniens. Quand il fut guéri et se fut fait un pied de bois, apertement il se déclara ennemi des Lacédémoniens; mais enfin son inimitié lui tomba mal, car, étant en Zacynthe, faisant son métier de vaticinateur, il fut pris par eux et livré à la mort.

38. Et ce fut après la journée de Platées, où il se trouva, moyennant gros appointement que lui faisait Mardonius, et sacrifia de grand zèle sur le bord de la rivière Asope, pour la haine qu'il portait aux Lacédémoniens, et aussi pour le loyer qu'il attendait. Toutefois, le sacrifice ne lui montra pas grand heur de bataille, ne pour les Perses, ne pour les Grecs qui les suivaient, ayant aussi pour vaticinateur Hippomachus, Leucadien. Au camp des Grecs affluait journellement nouveau renfort, et jà se trouvaient en moult grand nombre,

[1] Devin, prophète.

quand Timagénide, fils d'Herpys, homme thébain, conseilla à Mardonius de garder les passages du mont Cithéron, l'avertissant que chacun jour arrivaient gens frais au camp des Grecs, et qu'il en avait découvert grande multitude.

39. Il y avait huit jours que les deux armées étaient campées au nez l'une de l'autre, quand il donna cet avertissement à Mardonius, lequel, la nuit venue, envoya certaine cavalerie aux descentes de ce mont Cithéron, lesquelles conduisent en Platées, et sont appelées par les Béotiens les Trois Caps, et par les Athéniens les Trois Caps de chêne. La cavalerie ne perdit ses peines, pour ce qu'elle prit cinq cents sommiers descendant en la plaine, lesquels portaient de Péloponèse vivres au camp des Grecs. Tenant cette proie, ne pardonnèrent à hommes ne bêtes, mais firent tout passer au tranchant de l'épée; et, quand ils eurent tué tout leur soûl, ils conduisirent leur butin vers Mardonius, et le départirent parmi leur camp.

40. Cette détrousse faite, ils furent deux jours d'une part et d'autre sans se mouvoir, fors que les Barbares marchèrent jusqu'au bord de la rivière Asope pour voir la contenance des Grecs; mais les uns ne les autres montrèrent semblant de passer. Depuis, la cavalerie de Mardonius vint escarmoucher, et donna tout plein d'ennuis et fatigues aux Grecs : car les Thébains, comme fort affectionnés aux Mèdes, se montraient fort prompts à aller en la guerre, et à chacun coup marchaient si avant qu'ils pouvaient attaquer le combat, étant soutenus de Perses et Mèdes, qui bien faisaient paraître leurs valeurs.

41. Ces escarmouches durèrent l'espace de dix jours, sans entreprendre davantage. Venu l'onzième que les deux exercites étaient parqués en Platées vis-à-vis l'un de l'autre, le nombre des Grecs se trouva fort augmenté, et Mardonius se fâcha de demeurer si longtemps sur cul, et par ce lui et Artabazus, fils de Pharnace, et l'un des grands mignons de Xerxès, parlèrent ensemble et furent de cet avis. Artabazus disait que, toute l'armée assemblée, on se devait retirer en Phocée, parce que de léans leur seraient apportés vivres en abondance pour eux et pour leurs chevaux, et que, quand

ils seraient là parqués en repos, pour ce qu'ils avaient grande quantité d'or, tant monnayé que non monnayé, ensemble grand nombre d'argent et vaisselle, sans s'épargner devaient envoyer aux Grecs, et principalement aux gouverneurs et magistrats des villes, lesquels sans difficulté trahiront leur liberté, tellement qu'ils n'auront besoin de hasarder la bataille. Son opinion fut telle, et les Thébains s'y accordèrent, connaissant qu'il prévoyait et discourait fort bien les affaires. Celle de Mardonius fut plus hardie, mais aussi plus folle et plus obstinée, estimant, à cause que son armée était plus forte que celle des Grecs, que soudain il les devait aller joindre, sans attendre que leur nombre augmentât davantage. Au regard des présages d'Hégésistrate, il dit qu'il les fallait laisser courir et ne s'y point arrêter : plutôt convenait user de la coutume des Perses, qui leur enseignait de combattre.

42. Raisonnant ainsi Mardonius, personne ne lui contredit, et son opinion gagna, comme celle d'un lieutenant de roi qui commandait à toute l'armée, et non pas Artabazus. Il commanda tous les colonels avec les capitaines des Grecs médisants, et les interrogea s'ils avaient entendu quelque oracle suivant lequel les Perses dussent être défaits en la Grèce. Se taisant ces mandés, les uns pour ne savoir les oracles, et les autres pour n'oser dire, encore qu'ils les sussent, Mardonius leur dit : « Puisque vous ne me savez répondre, ou bien que vous n'osez, comme savant je vous dirai qu'il y a un oracle par lequel il est prédit que les Perses, arrivés en la Grèce, doivent piller et assassiner le temple de Delphi, et, après l'avoir assassiné, doivent tous périr. A cette cause, puisque nous sommes avertis de telle aventure, je ne suis point d'avis que nous prenions le chemin du temple, ne que nous mettions en effort de le saccager, et ainsi nous ne périrons point. Somme, je conseille à tous qui bien veulent aux Perses de leur conjouir comme victorieux futurs sur les Grecs. » Cette opinion prononcée, il fit publier parmi son camp, pour la seconde fois, que chacun se tînt prêt et se retirât à son enseigne, pource qu'il délibérait lendemain matin aller joindre l'ennemi.

43. J'ai su que l'oracle que Mardonius disait être contre les Perses avait été rendu contre les Illyriens et l'armée des Enchèles, et non contre les Perses. Mais voici que Bacis avait prédit de cette bataille :

De Thermodon sur le rivage
Et d'Asope l'herbu finage
Grecs et Barbares assemblés,
Se trouveront ci accablés,
Et tués Mèdes seront maints.
Non que Lachésis de ses mains
Le fil leur coupe, ains écherra
Par jour fatal qui surviendra.

J'ai connu que ces paroles et autres semblables, écrites par Musée, s'adressent aux Perses; et je ne veux omettre que le fleuve Thermodon coule entre Tanagre et Glisas.

44. Or, après l'essai fait des oracles et la harangue de Mardonius achevée, la nuit survint qu'il fallut asseoir les gardes, et, quand il fut fort tard, que les deux camps semblaient reposer bien profondément, Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, monté à cheval, vint aborder la sentinelle des Athéniens, et demanda à parlementer avec leurs capitaines. La grande part du corps de garde ne bougea, mais aucuns coururent vers les capitaines dire qu'un homme à cheval, venant du camp des Mèdes, voulait parler à eux, et, sans déclarer autre chose, nommant les capitaines, requérait de leur dire un mot.

45. Les capitaines, oyant ceci, soudain s'acheminèrent vers les gardes; et, eux arrivés, Alexandre parla ainsi : « Seigneurs Athéniens, je suis ici pour contracter avec vous qu'à nuls, fors à Pausanias, vous ne révélerez ce que je vous dirai, afin que ne soyez cause de ma perte. Et je vous promets que je ne m'avancerais de vous apporter paroles, n'était que je me trouve non moins soucié que toute la Grèce, attendu que jadis je suis issu de race grecque, et qu'à grand regret je verrais la Grèce mise en servitude, au lieu d'être libre. Pourtant, je vous avertis que sacrifices ne se peuvent faire qui soient agréables à Mardonius ne à son armée; autrement, long temps a qu'il vous eût donné la bataille. Toutefois, il est de présent résolu de ne se soucier des sacrifices,

et incontinent que le jour éclairera de vous venir combattre, craignant, à mon avis, que ne vous amassiez davantage. Et pour ce, je vous prie de vous tenir prêts et appareillés : et si d'aventure il remet son entreprise à autre jour, donnez-vous garde de bouger ; car il n'a vivres que pour bien peu de jours. Au reste, si cette guerre prend issue telle que vous désirez, je vous prie que pour votre liberté retenue quelqu'un se recorde de moi, qui, pour gratifier aux Grecs, ai entrepris de vous venir déclarer la volonté de Mardonius, afin que les Barbares ne vous prennent à l'impourvu. Me recommandant, qui suis Alexandre Macédon. » Les ayant ainsi avertis, il retourna au camp et rentra en son quartier.

46. Les capitaines athéniens reprirent leur chemin à droite, et récitèrent à Pausanias ce qu'ils avaient ouï d'Alexandre, dont il redouta les Perses, et répondit ainsi : « Puisqu'ils ont délibéré de nous venir assaillir dès l'aube du jour, il faut que nous baillions aux Perses les Athéniens en front, et que nous Lacédémoniens fassions tête aux Béotiens et aux autres Grecs de leur suite : car vous, Athéniens, connaissez les Mèdes et leur façon de combattre, d'autant que vous les avez combattus en Marathon, et, de notre part, nous ne les éprouvâmes onque, mais les ignorons du tout : car je ne sais Spartiate qui ait eu affaire à Mède : trop bien nous sommes-nous autrefois essayés contre les Béotiens et Thessaliens. Pourtant, je suis d'avis que vous alliez prendre vos armes et que passiez au quartier de deçà, et nous irons au vôtre. » Les Athéniens répondirent : « Nous avons dès le commencement pensé de vous en dire tout autant, quand nous vîmes que les Perses vous étaient baillés pour parties adverses, mais nous redoutions que ce propos ne vous fût point agréable ; maintenant, puisque premiers vous en avez fait mention, et aussi que vous le trouvez bon, nous sommes tout prêts de ce faire.

47. Ce changement accordé d'une part et d'autre, le jour parut et furent les quartiers changés. De quoi avertis, les Béotiens le firent savoir à Mardonius, lequel pareillement essaya soudain de remuer les siens, menant les Perses à l'opposite des Lacédémoniens. Quand Pausanias connut la façon

et qu'il était découvert, il remena les Spartiates en la corne droite, ainsi que Mardonius avait mené les siens à la senestre.

48. Chacun remis en son premier lieu, Mardonius dépêcha un héraut vers les Spartiates, et leur manda ainsi : « Seigneurs Lacédémoniens, vous êtes tenus pour fort vaillants devant tous hommes de réputation qui sont en ces assemblées, comme gens qui ne fuyez jamais en guerre et n'abandonnez votre enseigne, mais faut que vous ou vos ennemis meurent en la place; toutefois je trouve aujourd'hui ces choses peu vraies : car, avant que venir à la main, nous avons connu que vous êtes transportés vers le quartier, où sont assignés les plus faibles des nôtres, ainsi que gens fuyants et abandonnant leur rang, qui, pour laisser faire l'essai sur les Athéniens, se présentent devant nos serfs et esclaves. A la vérité, ce ne sont actes d'hommes magnanimes, et connais que nous nous sommes fort mécomptés : car, suivant l'estime où vous êtes tenus, nous attendions que vous nous enverriez défier, et que vous seuls combattriez les Perses; mais nous vous trouvons qui ne faites semblant de rien, et plutôt nous faites penser que vous êtes fort intimidés. Par quoi, puisque vous n'avez commencé à nous mander telles paroles, et que nous-mêmes avons ce fait les premiers, à quoi tiendra-t-il, vous étant estimés les plus vaillants des Grecs que ne combattiez pareil nombre des meilleurs des nôtres? Après, si vous trouvez bon que le reste des armées combatte, nous en sommes très-contents : ou bien si vous n'êtes de cet avis, mais faut que ceux qui entreprendront le combat soient seuls défaits, arrêtons en ce cas que les vainqueurs vaincront pour tout leur camp. »

49. Ce héraut ayant ainsi parlé et attendu quelque temps, à cause que personne ne lui répondait, il reprit le chemin qu'il était venu, et étant arrivé déclara à Mardonius ce qu'il avait trouvé; dont il fut très-joyeux, et lui haussa le cœur pour une bien froide victoire. Il fit marcher sa cavalerie contre les Grecs, laquelle, ayant donné des éperons, les endommagea fort avec dards et flèches, et, pour être leurs archers à cheval merveilleusement prompts à exécuter, gâtèrent et comblèrent la fontaine Gargaphie, qui abreuvait toute l'ar-

mée grecque. Près cette fontaine étaient ordonnés les seuls Lacédémoniens; les autres Grecs en étaient loin selon que le quartier était avenu à chacun d'eux. Vrai que la rivière Asope était prochaine; mais le chemin leur était coupé, et se servaient de cette fontaine, parce que les gens de cheval avec leurs traits les gardaient de prendre eau en la rivière.

50. Les capitaines grecs, voyant que leur armée aurait faute d'eau et que la cavalerie l'avait fort mise en désordre, s'assemblèrent pour aviser à ces choses et à autres, et se retirèrent en la corne droite. Se portant ainsi leurs affaires, une chose les fâcha plus que tout, savoir que vivres leur faillaient, et que la cavalerie fermait les passages aux vivandiers qu'ils avaient envoyés au Péloponèse pour leur faire venir amonition.

51. Et pour ce conclurent que, si le Perse différait encore ce jour à les combattre, ils se retireraient en une île qui est au-devant de la ville des Platéens, à dix stades de la rivière Asope et de la fontaine Gargaphie, où leur camp était. Cette île est en terre ferme par moyen tel. Le mont Cithéron fend le fleuve Asope en deux, lequel étend par la plaine ses deux cours séparés environ trois stades, puis ils se rassemblent et se mêlent faisant cette île qui est nommée Oéroé, et disent ceux du pays qu'elle est fille d'Asope. Ils délibérèrent de se transporter en ce lieu afin d'avoir eau à commandement, et que la cavalerie ne les importunât plus, comme lorsqu'ils l'avaient droitement à leur vue. Si furent d'avis de partir sur l'heure que le second guet serait assis, afin que les Perses ne sentissent leur partement et les fissent suivre par leurs gens de cheval, qui les pourraient fâcher. Avisèrent aussi que, quand ils seraient arrivés au lieu où cette fille d'Asope, Oéroé, est faite par le mont Cithéron, la nuit même ils enverraient la moitié de leur armée en la montagne, pour recevoir leurs vivandiers, et les laisseraient là à cette fin.

52. Cette résolution par eux prise, tout le jour leur fut fort pénible à soutenir l'effort de la cavalerie des Perses, laquelle toutefois cessa avec le jour, et, quand l'heure de la nuit fut venue, qu'il avait été conclu de partir, plusieurs s'acheminèrent vers le lieu ordonné, encore qu'ils n'y eussent

pas grande dévotion. Les autres, sitôt qu'ils furent ébranlés pour déplacer, fuirent vers la ville de Platées, de crainte qu'ils eurent de la cavalerie, et arrivèrent au temple de Juno, qui est devant la ville des Platéens, à vingt stades de la fontaine Gargaphie. Arrivés devant ce temple, déchargèrent les armes et se campèrent ès environs.

53. Ils campèrent donc près du temple de Juno. Pausanias, les voyant partir du camp, commanda aux Lacédémoniens de prendre leurs armes et suivre ceux qui marchaient devant, pensant qu'ils allassent au lieu qui avait été conclu. Aucuns des capitaines furent prêts de lui obéir, mais Amompharète, fils de Poliade, qui conduisait le régiment des Pitanètes, dit que les Barbares ne le sauraient faire fuir, et qu'il n'y avait nul propos de faire telle honte à la Sparte. Il s'émerveillait de voir la façon de déloger, à cause qu'il n'avait été présent au premier conseil pris. D'autre part, Pausanias et Euryanax étaient mal contents qu'il ne leur obéissait, et trop plus déplaisants, que, pour son refus, ils étaient contraints de laisser là les Pitanètes, s'ils ne voulaient rompre tout le dessein qu'ils avaient pris avec les autres Grecs : à raison de quoi Amompharète était en danger de perdre lui et les siens. Ce considérant, firent arrêter tout le camp des Lacédémoniens, pour essayer de lui persuader qu'il n'était heure de faire le rétif, lui remontrant qu'il était seul des Lacédémoniens et Tégéates qui demeurerait. Quant aux Athéniens, ils se gouvernèrent en cette manière.

54. Ils se tinrent paisibles en leur quartier, connaissant l'esprit des Lacédémoniens, qui pensent l'un et disent l'autre : et pour ce, quand le camp commença à se mouvoir, ils envoyèrent un trompette voir si les Lacédémoniens s'apprêtaient point à marcher, et si du tout délibéraient de ne point partir ; au reste, savoir de Pausanias qu'il était de faire.

55. Le trompette arrivé vers les Lacédémoniens, voit qu'ils sont ordonnés en bataille parmi la campagne, et que leurs chefs sont en controverse les uns contre les autres : car, depuis que Pausanias et Euryanax avaient averti Amompharète de n'être cause de mettre les Lacédémoniens en danger, en les faisant demeurer seuls, ils ne le purent gagner,

tant qu'ils prirent querelle contre lui, et que le trompette des Athéniens se présenta. Adonc, en débattant il prit avec les deux mains une pierre et la mit devant les pieds de Pausanias, disant qu'il jetait cette ballote [1] pour faire foi que jamais il ne fuirait devant les Barbares. Pausanias l'appela fol et hors de sens, puis dit au trompette des Athéniens, demandant sa dépêche, qu'il fît rapport aux Athéniens de l'état où étaient ses affaires, et qu'il les priait venir vers lui, ensemble d'entendre à leur partement comme il faisait.

56. Le trompette s'en retourna vers les Athéniens, et l'aube du jour trouva ces capitaines encore estrivant les uns contre les autres. Cependant Pausanias avait commandé aux siens de ne bouger, parce qu'il ne voulait là laisser Amompharète, délogeant les autres : toutefois enfin il donna le signal, et achemina tout le demeurant des Lacédémoniens par les vallées, marchant les Tégéates à sa queue. Les Athéniens, tenant bon ordre de leur côté, prirent la plaine, faisant le contraire des Lacédémoniens, qui cheminaient par le dos du mont Cithéron, pour crainte de la cavalerie des Perses.

57. Amompharète, qui du commencement avait pensé que Pausanias ne l'oserait abandonner, s'adressa aux siens, et les pria de ne bouger tant que Pausanias se mît en chemin, pensant qu'on lui avait ainsi fait la feinte, pour lui faire charger ses hardes : mais alors il se mit au petit pas après la troupe, laquelle, ayant cheminé dix stades, s'arrêta pour l'attendre. Il s'était parqué près le fleuve Moléis, au lieu nommé Argiopie, où est un temple de Cérès Éleusine. Pausanias l'attendit, afin qu'il ne bougeât de ce lieu et demeurât pour secourir l'armée par derrière. Ce qui avint : ne faisant faute la cavalerie des Barbares de le venir charger, après qu'ils eurent fait leur accoutumé, et vu le lieu, où, les jours passés, étaient campés les Grecs. Ils piquèrent et tirèrent outre; puis, l'ayant atteint, lui coururent sus.

58. Quand Mardonius entendit que les Grecs étaient partis de nuit et vit leur camp délaissé, appelant Thorax de Larisse,

[1] Les Grecs votaient avec des cailloux. C'est à cet usage qu'Amompharète fait allusion. La grosseur et la pesanteur de la pierre caractérisent la fermeté immuable de son dessein.

avec ses frères Eurypile et Thrasydée, leur dit : « Eh bien, messieurs les enfants d'Aleuas, que dites-vous de ce camp que voyez désert? Vous qui êtes voisins, dites que les Lacédémoniens ne fuient jamais la bataille, et qu'ils sont les premiers hommes pour le fait de guerre. Vous avez premièrement vu qu'ils ont changé de quartiers, et maintenant ils ont fait un trou en la nuit, si que chacun connaît leur fuite. Croyez qu'ils l'ont fait, parce qu'ils sentaient qu'ils avaient à combattre des hommes qui sont vaillants jusqu'au bout. Et ont bien fait connaître que, entre les Grecs qui ne valent guère, ils sont les moins vaillants; toutefois, pource que vous n'avez fait expérience des Perses, je vous pardonnerais volontiers d'avoir loué ceux qui vous sont connus. Trop plus je m'étonne d'Artabazus, qui a fait semblant de craindre les Lacédémoniens, et, sur cette crainte, a donné conseil fort pusillanime, disant qu'il fallait assembler le camp et se retirer en la ville des Thébains pour là être assiégés : ce que le roi aura de par moi. Mais cela est pour un autre lieu. Pour le présent, il faut aviser que messieurs les Grecs ne nous échappent ainsi à bon marché, et les faut poursuivre tant que nous les ayons atteints, pour leur faire payer les bravades dont ils ont usé vers les Perses. »

59. Ce propos achevé, il fit passer la rivière Asope et courir après les Grecs qui lui semblaient fuir. Il rencontra les Lacédémoniens et Tégéates, qui étaient seuls, et n'aperçut point les Athéniens, qui avaient pris leur chemin par la plaine. Le demeurant des colonels et capitaines barbares voyant que les Perses avaient décoché après les Grecs, soudain firent déployer les enseignes, et se mirent à la poursuite selon qu'ils se rencontraient, sans tenir ordre ne demi; bien marchaient-ils avec grands cris et huées, comme si dussent incontinent défaire les Grecs.

60. Pausanias, voyant que la cavalerie le venait choquer, envoya un trompette vers les Athéniens avec telles paroles : « Seigneurs Athéniens, je vous avertis qu'un très-grand affaire se présente, lequel n'importe rien moins que de la liberté ou servitude de la Grèce, parce que, la nuit dernière, aucuns de nos alliés sont passés vers les ennemis, qui nous

ont décelés. A raison de quoi il nous a semblé qu'il est du devoir que nous défendions et secourions les uns les autres tant qu'il sera possible. Et raison veut que, si la cavalerie des ennemis s'adresse premièrement à vous, nous et les Tégéates, qui n'avons point trahi la Grèce, vous allions secourir. Mais étant ainsi qu'elle se vient jeter toute sur nous, je vous prie, montrez-vous si loyaux et fidèles, que vous veniez secourir celle portion de nous que vous verrez la plus pressée, ou, si d'aventure vous êtes tellement empêchés que ne pouviez nous aider, au moins faites-nous cette grâce de nous envoyer quelque nombre de vos gens de trait, m'assurant pour la grande affection qui vous mène à cette guerre, qu'en ce vous nous écouterez. »

61. Sitôt que les Athéniens entendirent tel message, ils se mirent en devoir pour aller porter secours et bien châtier l'ennemi; mais, comme ils étaient jà acheminés, les Grecs, du côté des Perses, qui leur avaient été baillés au camp en quartier opposite, les vinrent assaillir, et ne leur fut possible de porter secours, pour l'ennemi qui leur apporta jeu présent. Si demeurèrent seuls les Lacédémoniens et Tégéates, dont les uns, avec leurs armés à la légère, faisaient nombre cinquante mille, et les Tégéates trois mille, qui n'abandonnèrent jamais les Lacédémoniens. Quand ils furent sur le point de joindre Mardonius et toute son armée, qui là était présente, ils sacrifièrent, pour cause que les sacrifices ne leur avaient pas bien dit; mais cependant beaucoup des leurs tombèrent, et beaucoup plus furent blessés; car, après que les Perses eurent joint et serré leurs pavois, ils firent pleuvoir sans rémission telle quantité de traits, que les Spartiates se trouvant fort intéressés et les sacrifices ne se pouvant faire, Pausanias jeta sa vue vers le temple de Juno, qui est lez Platées, et pria la belle dame qu'elle ne permît que leur espoir les trompât.

62. Il n'avait encore achevé sa prière, que les premiers rangs des Tégéates se levèrent et allèrent charger sur les Barbares. Les Lacédémoniens qui sacrifiaient, soudain que la prière fut finie et les sacrifices accomplis avec bon présage, marchèrent contre les Perses, lesquels ils trouvèrent

ayant posé les arcs. La première charge se fit entour les pavois, lesquels abattus, se commença un combat fort âpre près le temple de Cérès, et dura si longtemps, qu'ils vinrent à se saisir au corps pour déroquer les uns les autres : car les Barbares, après avoir chargé leurs lances, les avaient fait voler en éclats. Les Perses n'étaient inférieurs quant à la prise et force de corps, mais ils étaient mal couverts et ignoraient les ruses, et, parce qu'ils n'étaient pareils à leurs adversaires en tel art, se jetaient indiscrètement, tantôt un seul, tantôt dix, et, assemblés plus ou moins, tombaient ès mains des Spartiates, qui les faisaient mourir.

63. Les ennemis de Mardonius, qui était monté sur un cheval blanc et avait entour soi mille Perses des plus vaillants, se trouvèrent fort tenus de près la part où il combattait : car, tant qu'il eut le pied en l'étrier, ses gardes firent merveilles de résister, et se défendirent si bravement qu'ils firent tomber grand nombre des Lacédémoniens. Mais, quand il fut jeté mort par terre, et que ses gardes, qui étaient la plus grande force de l'armée, furent défaites, alors tout le demeurant tourna le dos et quittèrent la place aux Lacédémoniens : car l'habillement qu'ils portaient, sans être couverts d'aucunes armes, leur nuisait beaucoup, et nus combattaient contre hommes armés.

64. En ce lieu se fit la vengeance de Léonidas, suivant l'oracle rendu aux Spartiates, laquelle devait avenir en la personne de Mardonius. Ainsi Pausanias, fils de Cléombrote, qui eut pére Anaxandride, les ancêtres duquel j'ai nommés en parlant de Léonidas[1], gagna la plus belle victoire que j'aie jamais sue. Mardonius fut tué par un gentilhomme spartiate nommé Aïmneste, qui, quelque temps après les guerres des Médes, ayant charge de trois cents hommes, combattit en Sténycléré, étant la guerre contre les Messéniens, où il mourut avec toute sa compagnie.

65. La chasse donnée aux Perses à Platées, ils fuirent, sans tenir aucun ordre, vers leur camp, et se retirèrent en une clôture de palis qu'ils avaient faite en la contrée Thébaïde. Et je me donne merveille d'une chose, que, se faisant

[1] Liv. VII, 204.

le conflit près le temple de Cérès, l'on ne vit pas un Perse qui se sauvât léans ne qui mourût auprès; et néanmoins il est notoire qu'il en tomba nombre infini en terre profane. S'il est permis juger des choses divines, je suis d'opinion que la déesse ne les voulut recevoir, pour cause qu'ils avaient brûlé son temple auguste, qui est en Éleusine. Et voilà comment cette bataille fut démêlée[1].

66. Artabazus, qui, dès le commencement, n'avait trouvé bon que le roi laissât Mardonius en la Grèce, et avait dissuadé cette bataille, ne prenant plaisir en ce que faisait Mardonius, se gouverna en cette manière. Quand les deux armées se durent rencontrer, sachant comme il en aviendrait, mena les siens, qui n'étaient petit nombre, mais faisaient quatre myriades bien ordonnées en un bataillon, leur commandant de marcher tous la part où il les conduirait, afin qu'ils connussent quand il se voudrait hâter. Ce fait, il les mena comme s'ils marchassent en bataille, et, quand il eut avancé quelque partie du chemin, il aperçut les Perses qui fuyaient à vau de route : par quoi laissa son train de marcher, et lui-même prit la fuite, non vers les palis ne aux murailles des Thébains, mais vers les Phocéens, voulant au plus tôt qu'il pourrait se rendre au rivage de l'Hellespont. Et c'est ainsi que ces quatre myriades tournèrent dos.

67. Entre les Grecs suivant le parti du roi qui, pour ce jour, firent assez mal, furent les Béotiens, combien qu'ils combattirent longtemps contre les Athéniens; spécialement celle part des Thébains qui médisaient, combattant, montra grande promptitude de courage, tellement que, sans se feindre aucunement, tombèrent en la place, par les mains des Athéniens, jusqu'à trois cents des plus vaillants et des plus grands seigneurs d'entre eux. Ces deux escadrons, mis en route comme les autres, se retirèrent à Thèbes, non pas ainsi que les Perses et plusieurs des alliés, lesquels, sans avoir tiré un seul coup et sans attendre l'ennemi, avaient fui.

68. Je sais que tous les affaires des Barbares se règlent sur les Perses, et que, pour ce jour, avant que joindre l'ennemi,

[1] La bataille de Platées s'est livrée au mois d'hécatombéon, juillet-août de l'an 479 avant J. C., environ un an après celle des Thermopyles.

ils se mirent tous en fuite, pource qu'ils voyaient les Perses fuir. Ainsi chacun fuit, fors une certaine cavalerie avec celle des Béotiens, laquelle beaucoup servit aux fuyants, d'autant qu'elle montra toujours visage aux ennemis, et empêcha les Grecs d'aborder les siens qui fuyaient. Les vainqueurs poursuivirent leur pointe, faisant le carnage des gens du roi Xerxès.

69. Étant les choses ainsi épouvantées, les autres Grecs, qui étaient embûchés près le temple de Juno et ne s'étaient trouvés à l'affaire, eurent avertissement que la bataille avait été donnée et que les gens de Pausanias avaient gagné la victoire. Adonc, sans tenir aucun ordre, les Corinthiens, d'une part, s'acheminèrent par une colline qui tire haut droit au temple de Cérès; d'autre part, les Mégaréens et Phliasiens marchèrent par la plaine, tenant le chemin le plus doux, lesquels, approchant des ennemis, furent remarqués par les gendarmes thébains, qui piquèrent droit à eux, conduits par Asopodore, fils de Timandre, et, les ayant rencontrés, en ruèrent six cents par terre, puis menèrent battant le demeurant jusqu'au mont Cithéron. Ainsi furent défaits Mégaréens et Phliasiens, qui ne sont mis en aucun compte.

70. Quand les Perses et autres Barbares se furent retirés dans le fort du palis, ils eurent loisir de monter aux tours avant que les Lacédémoniens arrivassent, et, étant montés, remparèrent le palis au mieux qu'ils purent, où, arrivant les Lacédémoniens, y fut combattu fort âprement : car, tant que les Athéniens furent arrivés, ce fut à bien assaillir mieux défendre, et avaient les Barbares beaucoup de bon par-dessus les Lacédémoniens, parce qu'ils n'étaient pas usités de combattre à la muraille. Les Athéniens venus, l'assaut recommença mieux que devant et dura longtemps. Enfin, tant par vertu que par long effort, les Athéniens gagnèrent le palis, et y firent telle brèche que les Grecs eurent tout moyen d'entrer. Les premiers furent les Tégéates, lesquels saccagèrent la tente de Mardonius, et, entre autres meubles, pillèrent l'équipage de ses chevaux, qui était tout d'étain et bien méritait le regard. Ils le posèrent au temple de Minerve Alée.

Tout le reste du butin qu'ils firent léans fut rapporté avec celui des autres Grecs. Le palis jeté par terre, les Barbares ne se rallièrent plus, ne se recordant de leur valeur; mais, comme gens étonnés, combien qu'ils fussent encore plusieurs myriades, avec deuil et lamentations se tinrent resserrés en un petit parquet de terre, et par ce les Grecs eurent moyen d'en faire mourir sur le point de deux cent quatre-vingt mille. Ce que menait Artabazus se sauva à la fuite; des autres ne restèrent pas trois myriades. Quant aux Lacédémoniens Spartiates qui se trouvèrent au conflit, il n'en mourut que quatre-vingt et onze, des Tégéates onze, et des Athéniens cinquante-deux.

71. Entre les Barbares, l'infanterie des Perses combattit le mieux, et la cavalerie des Saces fit aussi bien son devoir. On dit pareillement que Mardonius se montra homme vertueux. Les Lacédémoniens emportèrent le prix des armes par-dessus tous les vaillants hommes qui se trouvèrent parmi les Grecs, fussent Tégéates ou Athéniens. De quoi je ne puis faire autre foi, car tous ces peuples se rendirent les maîtres des ennemis qui se présentèrent devant eux : vrai que les Lacédémoniens soutinrent le plus grand effort, et néanmoins eurent du meilleur. Et à mon jugement qu'Aristodème fit fort vaillamment, encore qu'il eût été blâmé que, de trois cents qui étaient en un endroit des Thermopyles, il fut seul qui se sauva[1]. Après lui firent armes insignes Posidonie, Philocyon et Amompharète, Spartiate. Se tenant propos qui d'entre eux était le plus vaillant, les Spartiates dirent qu'Aristodème avait laissé son rang et exécuté grandes prouesses; mais il voulait ainsi mourir en la présence des gens de bien, à cause d'une note qu'il avait encourue. Et quant à Posidonie, qu'il n'avait nul tel désir de mort; néanmoins il s'était montré prud'homme. Mais par aventure qu'ils parlèrent ainsi par envie : certainement tous les morts de cette bataille ont acquis grand honneur, n'est qu'Aristodème, qui voulut mourir pour la note susdite, n'en fut pas trop prisé.

72. Et voilà ceux qui acquirent plus de réputation à la journée de Platées, car Callicrate, qui était l'un des braves

[1] Voyez liv. VII, 229, 230 et 231.

hommes qui fussent au camp des Grecs, et non-seulement en celui des Lacédémoniens, mais des autres, mourut hors la bataille, ayant été blessé par le flanc d'un coup de flèche, demeurant en son rang, tandis que Pausanias sacrifiait. Ainsi les autres eurent moyen de combattre, mais il fut reporté en sa tente à son très-grand regret, et pour ce il dit à Aïmneste Platéen qu'il n'était point marri de mourir pour la Grèce; mais il lui déplaisait qu'il n'avait eu moyen de frapper un seul coup, ne faire acte qui témoignât de son bon vouloir.

73. Au reste, on dit que, entre les Athéniens, Sophane, fils d'Eutychide, du canton des Décéléens, acquit fort bon nom. Ces Décéléens, selon que disent les Athéniens, firent quelquefois acte qui a été à jamais profitable : c'est que les Tyndarides, allant jadis à la quête d'Hélène, entrèrent ès terres de la seigneurie athénienne avec gros exercite, et en chassèrent les cantons, parce qu'ils ne pouvaient avoir nouvelle de ce qu'ils cherchaient, et de ces cantons fut celui des Décéléens. Décèle même, marri du tort qu'on faisait à Thésée, et étant en crainte pour toute la contrée des Athéniens, raconta à Thésée le fait comme il était passé, et les mena en Aphidnes, que Titacus, lequel en était né et natif, livra par trahison aux Tyndarides. En regard de quoi, jusqu'à ce jour, les Décéléens sont francs en Sparte de tout tribut, et ont prééminence d'être les premiers assis aux lieux d'assemblée : ce qui a été tellement entretenu que, plusieurs ans après, les Lacédémoniens et Athéniens se faisant la guerre, et pillant les Lacédémoniens toute l'Attique, ils ne touchèrent point à Décélée.

74. Sophane donc, étant de ce canton, et lors excellent au fait des armes entre les Athéniens, est célébré en deux manières : en l'une, qu'il portait une ancre de fer pendue à sa ceinture avec une chaîne de cuivre, laquelle, approchant des ennemis, jetait par terre, afin que les ennemis, qui avaient perdu leur rang, ne le pussent déplacer; et, si les ennemis fuyaient, il la relevait et rependait à sa ceinture; poursuivant ainsi son ennemi; l'autre est qu'en son écu, tournant sans fin, il portait une autre ancre qui n'était point pendue à sa ceinture.

75. Il fit aussi un autre acte excellent en tuant un Argive, nommé Eurybate[1], qui avait été cinq fois victorieux ès jeux Olympiques, lequel il appela au combat lorsque les Athéniens tenaient Égine assiégée. Davantage, il se montra preux et vaillant, quand il mena les Athéniens en la guerre avec le seigneur Léagre, fils de Glaucon, où il fut tué par les Hédones en Date, combattant pour les minères d'or.

76. Étant les Barbares défaits par les Grecs près Platées, y arriva une femme fugitive, laquelle, entendant la route des Perses, et que la victoire demeurait aux Grecs, elle qui servait de concubine à Pharandate, fils de Téaspis, seigneur perse, parée de plusieurs bagues et joyaux d'or, ses damoiselles mêmes portant habit le plus somptueux d'alors, après être descendue de sa coche, marcha vers les Lacédémoniens, qui étaient encore empêchés au carnage, et voyant que tout se gouvernait par le commandement de Pausanias, duquel elle avait appris le nom et la patrie pour en avoir souvent ouï parler, connut Pausanias, et, embrassant ses genoux, lui dit : « Ah! monseigneur roi de Sparte, veuillez délivrer votre suppliante de la servitude que je puis encourir comme fugitive : car en une chose vous m'avez rendue vôtre, quand vous avez fait mourir ces hommes qui ne portent révérence à Dieu ne aux démons. Je suis de naissance Cooise, fille de Hégétoride, fils d'Antagoras, et me ravit un seigneur perse, qui m'a retenue avec lui quelque temps. » Pausanias lui répondit : « Ma damoiselle, n'ayez crainte de rien, tant pource que vous venez comme suppliante que pource aussi que vous proférez vérité, et que vous êtes fille de Hégétoride Coois, qui est l'un des meilleurs amis que j'aie par delà. » Sur ce, il la recommanda aux éphores qui furent présents. Depuis, il la laissa aller en Égine, où elle voulut se retirer.

77. Soudain qu'elle fut partie, les Mantinéens arrivèrent; mais toute l'exécution était jà faite, dont ils furent fort marris, parce qu'ils venaient après les coups rués, et dirent qu'ils méritaient bien une bonne punition. Mais étant avertis qu'Artabazus et les siens fuyaient, ils allèrent après jusqu'en Thessalie, combien que les Lacédémoniens n'avaient voulu per-

[1] Voyez liv. VI, 92.

mettre qu'on les poursuivît. Quand ils furent de retour en leur ville, ils bannirent leurs capitaines, les jetant de leur terre et seigneurie. Après les Mantinéens vinrent les Éléens, qui ne furent pas moins marris, parce qu'ils furent contraints de retourner par leurs erres. Arrivés chez eux, chassèrent leurs capitaines, comme avaient fait les Mantinéens.

78. Au camp des Éginètes, qui se trouvèrent lez Platées, fut le seigneur Lampon, fils de Pythée, le plus haut d'entre les Éginètes, lequel, ayant à dire un propos d'assez mauvaise grâce, s'achemina vers Pausanias, et, arrivé avec diligence, lui dit : « Enfant de Cléombrote, tu as parachevé un ouvrage supernaturel, tant pour sa grandeur que pour son excellence : car Dieu t'a fait la grâce, en délivrant la Grèce, d'acquérir plus grand honneur que nul autre Grec dont nous ayons connaissance. Ce nonobstant, il te convient faire que mention soit encore de toi plus grande, et que ci-après les Barbares se gardent de traiter inhumainement les Grecs. Xerxès et Mardonius, après avoir taillé la tête à Léonidas aux Thermopyles, mirent son corps en croix. Si tu leur rends la pareille, tu en seras loué premièrement de tous les Spartiates, et en après de tout le demeurant des Grecs. Et je t'avise que, si tu fais empaler Mardonius, tu auras justement vengé ton oncle Léonidas. » Ainsi parla-t-il, cuidant gratifier à Pausanias.

79. Lui répondit : « Mon ami, mon hôte éginète, je loue grandement le bon vouloir et la providence qui est en vous : toutefois, à mon avis que vous vous égarez de sain jugement : car, après que vous avez hautement loué moi, la patrie et l'exploit par nous achevé, vous me réduisez à moins que rien, suadant de faire injure et opprobre à un corps mort, et me disant que, si ainsi je le fais, j'en serai trop mieux estimé. Cela plus convient aux Barbares qu'aux Grecs, et aussi nous leur en voulons grand mal. A cette cause, je n'accorde point avec les Éginètes, ne avec ceux auxquels plaisent telles façons. Il me suffit, en disant et faisant choses honnêtes, de plaire aux Spartiates. Et quant à feu Léonidas, duquel vous me conseillez faire la vengeance, je réponds qu'elle a été grandement faite, et que, à lui et à tous ceux qui ont finé

leurs jours aux Thermopyles, ont été faits honneurs d'obsèques avec mort d'âmes infinies. Pourtant, je vous défends de vous adresser plus à moi pour me tenir tel propos, et sachez-moi gré que ne receviez autre punition. »

80. Lampon se retira sur ces paroles. Pausanias fit crier à son de trompe que nul ne touchât au butin, et commanda aux vassaux[1] lacédémoniens de lui apporter toutes les richesses et finances qu'ils trouveraient : pour quoi faire ils s'épandirent parmi le camp, où ils trouvèrent les tentes garnies de meubles d'or et d'argent, de lits dorés et argentés, de coupes, d'aiguières et autre vaisselle d'or : même trouvèrent les charrettes chargées de sacs, travers lesquels paraissaient chaudières et ménage de cuisine d'or et d'argent. Davantage, ils ôtèrent aux morts gisants bracelets, chaînes et cimeterres tous d'or, ne faisant compte de la diversité des habillements. Ils celèrent beaucoup de ce meuble, qu'ils vendirent aux Éginètes, et beaucoup en montrèrent, ne le sachant où cacher. De là est venu aux Éginètes commencement de grandes richesses, parce qu'ils achetèrent de ces vassaux l'or comme si c'eût été cuivre.

81. Ces grands trésors par eux amassés, ils en levèrent décime pour le dieu de Delphi, et d'icelle lui offrirent un tiers point de table d'or massif, lequel ils posèrent près l'autel sur un serpent à trois têtes qui est d'airain. Ils décimèrent pareillement pour le dieu d'Olympie, auquel ils posèrent un Jupiter de cuivre haut de dix coudées. Cette décime prise, ils départirent le demeurant, et en prirent chacun leur quote-part, selon les mérites des personnes; ils en firent autant des concubines, de leurs bagues, de leur train et cariage[2]. Mais en tout ce partage de butin il ne se trouve homme qui parle de ce qui fut particulièrement baillé à ceux qui avaient le mieux fait en cette journée de Platées; toutefois, j'ai opinion qu'il leur fut donné surcroît. Au regard de Pausanias, il emporta partout son dixième, et lui furent délivrées femmes, chevaux, certains talents et chameaux, avec autres richesses.

82. Et on dit que Xerxès, fuyant de la Grèce, avait laissé tout son attirail à Mardonius. Pausanias donc, voyant tel

[1] Les hilotes. — [2] Équipages, chariots.

équipage tout garni d'or et d'argent, avec tapisseries de diverses sortes, commanda aux pâtissiers et cuisiniers de lui apprêter un banquet tel qu'ils soulaient à Mardonius : ce qu'ils firent. Adonc Pausanias, voyant les lits d'or et d'argent avec un apprêt de viandes excessivement magnifique, s'étonna de voir tant de biens jetés par écuelles, et, se riant, dit à ses gens qu'ils lui apprêtassent son dîner à la mode lacédémonienne; et quand il fut prêt, ne se pouvant encore garder de rire, manda les capitaines grecs, et arrivés, en leur montrant l'un et l'autre appareil, dit : « Messieurs, je vous ai mandés pour vous montrer la grande folie du roi des Mèdes, lequel, tenant telle diète que vous voyez, est venu pour nous subjuguer, qui vivions si somptueusement. » Ainsi dit-on que Pausanias parla aux capitaines grecs.

83. Quelque temps après cette journée de Platées, plusieurs Platéens trouvèrent bouges[1] et coffres pleins d'or et d'argent, et d'autres richesses. Une chose aussi se trouva parmi les corps morts, après que les os furent dénués de chair. Les Platéens portant et assemblant tous les corps en un lieu trouvèrent une tête sans aucune missure[2] qui était toute d'un os. Trouvèrent pareillement une mâchoire d'en haut, où les dents étaient toutes d'un os continu et les ligatures mêmes[3]. Plus furent trouvés les os d'un homme haut de cinq coudées.

84. Le corps de Mardonius ne se trouva point le lendemain de la bataille, mais je ne saurais dire au vrai qui le transporta. J'ai bien ouï dire que plusieurs lui avaient donné sépulture, et ai vu plusieurs qui en ont été guerdonnés par son fils Artontès; toutefois, je n'ai pu entendre pour certain qui fut celui qui le transporta et lui donna sépulture.

85. Quand les Grecs eurent départi le butin, ils ensevelirent les leurs chacun à part. Les Lacédémoniens firent trois caves. En l'une ils mirent leurs pontifes[4], entre lesquels étaient Posidonie, Amompharète, Philocyon et Callicrate; en la seconde ils logèrent les autres Spartiates, et en la troi-

[1] Sacs, bourses. — [2] Suture. — [3] La même conformation, suivant Plutarque, se trouvait chez le roi Pyrrhus. — [4] Le texte dit les Irènes. C'étaient des jeunes gens de vingt ans que l'on plaçait à la tête de leurs compagnons d'âge.

sième les vassaux. Les Tégéates eurent aussi sépulture particulière, mais ce fut en une seule tombe. Les Athéniens mirent pareillement tous les leurs en une sépulture à part : comme firent les Mégaréens et les Phliasiens, qui usèrent de même endroit leurs tués par la cavalerie des Perses. Les tombes de ces nations, à la vérité, furent remplies; mais celles des autres que l'on voit lez Platées, selon que j'entends, ont été érigées par chacune d'icelles, honteuse de ne s'être trouvée en cette bataille, à cause des hommes qui pouvaient arriver en ce lieu. Et, comme je puis ouïr, là est une tombe nommée la tombe des Éginètes, qui a été faite par Cléadès, fils d'Autodice, à la requête d'iceux Éginètes, dix ans après la bataille, lequel Cléadès leur moyenna ce congé vers ses concitoyens de Platées.

86. Les Grecs, après avoir donné sépulture à leurs morts, tinrent conseil où il fut conclu d'aller faire la guerre à la ville de Thèbes et demander ceux qui avaient suivi le parti des Mèdes, spécialement Timogénide et Attagine, qui étaient des premiers de la ville; et, si ne leur étaient livrés, qu'ils ne partiraient qu'ils n'eussent la ville à leur commandement. Cette résolution prise, onze jours après ils s'acheminèrent et allèrent assiéger les Thébains, lesquels ils sommèrent de leur mettre entre mains ces personnages, ce qu'ils refusèrent faire; et par ce, après les tranchées faites, ils approchèrent de la muraille, pillant et fourrageant tout le pays des environs.

87. Au vingtième jour du siége, Timagénide s'adressa à ceux de la ville, et leur dit ainsi : « Messieurs, puisque ainsi est que les Grecs sont délibérés de ne lever le siége qu'ils n'aient pris la ville, ou bien que nous soyons rendus entre leurs mains, jà Dieu ne veuille que la terre béotienne souffre davantage pour nous. Combien toutefois que si, sous prétexte de demander deniers, ils demandent nos personnes propres, et à ces fins nous tiennent assiégés, il me semble que nous-mêmes nous devons nous représenter pour répondre à leur dire. » Cette ouverture fut trouvée fort bonne et faite de saison : au moyen de quoi les Thébains dépêchèrent sur l'heure un trompette vers Pausanias, lui mandant qu'ils étaient prêts de lui livrer les hommes qu'il demandait.

88. La chose accordée d'une part et d'autre, Attagine sortit de la ville; mais Pausanias déclara ses enfants, qu'il menait avec soi, hors de coulpe, disant qu'ils ne pouvaient être complices du fait de ceux qui avaient médisé. Les autres pensèrent qu'il leur serait permis de se purger des crimes qu'on leur imposerait, et se persuadèrent qu'au pis aller ils échapperaient pour de l'argent. Toutefois, quand Pausanias les tint, se doutant qu'ils s'appuyaient de ce côté, fit partir du siége toute l'armée des alliés, et envoya ces prisonniers thébains en Corinthe, où ils furent mis à mort. Ces choses donc furent faites lez Platées et à Thèbes.

89. Artabazus, fils de Pharnace, fuyant toujours, se trouva fort loin, et arriva vers les Thessaliens, qui le logèrent chez eux, puis lui demandèrent nouvelle du demeurant de l'armée des Perses, ne sachant rien de ce qui s'était fait en Platées. Artabazus connaissant que, s'il disait vérité, lui et son armée seraient en danger de périr, et que chacun se jetterait sur lui quand on entendrait l'état des choses, ce considérant, il ne répondit mot aux Phocéens, mais dit ainsi aux Thessaliens : « Messieurs, vous voyez quelle diligence je fais de me rendre en la Thrace pour aller pourvoir à quelque grand affaire; mais attendez-vous d'avoir aussitôt Mardonius, à cause qu'il me suit de près; et je vous prie de le recueillir humainement et lui donner à connaître la bonne volonté qui est en vous. En ce faisant, je vous assure que, avec le temps, vous ne vous en repentirez point. » Leur ayant tenu ce propos, il passa à grand hâte son armée parmi la Thessalie et Macédone, tirant droit en la Thrace, comme celui qui, sans feindre, se hâtait tant qu'il pouvait, et pour ce coupa chemin travers pays : de sorte qu'il arriva à Byzance, laissant plusieurs des siens, que les Thraces saccagèrent par les chemins, ou qui furent contraints de demeurer, à cause de la faim et du travail qu'ils enduraient. De là il s'embarqua, et par ce moyen fut de retour en Asie.

90. Le propre jour que la bataille se donna lez Platées, avint en Mycale, île d'Ionie, que, séjournant en Délos certaine troupe des Grecs qui étaient arrivés par mer avec Léotychide, Lacédémonien, Lampon, fils de Thrasyclès; Athénagoras,

fils d'Archestratide, et Hégésistrate, fils d'Aristagoras, arrivèrent vers eux pour ambassadeurs, envoyés de la part des Samiens, au désu des Perses et du seigneur Théomestor, que les Perses avaient établi audit lieu de Samos. Arrivés vers les capitaines, tant grecs qu'ioniens, Hégésistrate leur fit proposition de choses diverses, leur remontrant que, si voulaient se mirer seulement sur eux, ils se retireraient de l'obéissance des Perses, parce que les Barbares n'étaient pour attendre leur effort, ou bien, si l'attendaient, que plus belle proie ne sauraient-ils rencontrer; et, invoquant les dieux communs aux uns et aux autres, les incitait à délivrer les hommes grecs de servitude et se venger du Barbare. « Ce qui leur était, disait-il, facile à faire, attendu que les Barbares avaient leurs vaisseaux lourds et pesants; et davantage, ils n'étaient pour être conférés à eux quant au fait de la guerre. Et, si doutaient que par dol il les incitât à ce faire, ils étaient prêts d'entrer en leurs vaisseaux pour otages. »

91. Proposant ainsi le Samien avec grande instance, Léotychide lui dit, soit que par vaticination ou par quelque volonté divine il voulût ouïr son nom : « Ami Samien, vous plaît-il me dire quel est votre nom? » Il répondit : « Je suis nommé Hégésistrate. » Léotychide, lui coupant propos s'il eût voulu parler davantage, lui dit : « Vraiment, je reçois ce présage[1]; pourtant, regardez si vous et vos compagnons nous voulez donner la foi, et après ne différez de remonter en vos vaisseaux. »

92. La parole dite, l'effet ensuivit. Soudain ils promirent sur leur foi et serment de tenir bonne et loyale compagnie de guerre aux Grecs, et ce fait reprirent la route qu'ils étaient venus. Toutefois, Léotychide pria Hégésistrate, sur le nom duquel il avait pris présage, d'aller avec eux. Les Grecs ne bougèrent encore pour ce jour, et le lendemain ils sacrifièrent, ayant pour vaticinateur Déiphone, fils d'Événie, homme apolloniate, de celle Ionie qui est au golfe ionien. A cet Événie avint chose telle.

93. En Apollonie sont certains moutons sacrés au Soleil, lesquels paissent de jour environ une rivière qui coule de la

[1] Hégésistrate signifie chef d'armée.

montagne Lacmon travers la région apolloniate, et tombe en la mer selon le lac Orice[1]; mais de nuit hommes choisis entre les citoyens, et les plus estimés tant pour leur bien que leur race, gardent chacun par un an ces moutons, à raison que les Apolloniates en font grand cas, suivant la réponse d'un oracle. Ils couchent en une caverne prochaine de la ville, où Événie, étant lors élu pour ce faire, les gardait. Mais, s'étant une nuit endormi sur sa garde, les loups entrèrent en la caverne, et tuèrent quelque soixante des moutons. Ce connaissant, il tint la fortune secrète et n'en parla à personne, délibérant avec soi d'en acheter d'autres et les mettre au lieu des perdus. Les Apolloniates, sachant ceci, le firent constituer prisonnier, et, pource qu'il s'était endormi sur sa garde, le condamnèrent à avoir les yeux crevés. Cette sentence mise à exécution, tout leur bétail devint stérile, et la terre ne leur rapporta aucun fruit. Ils envoyèrent oracles en Dodone et en Delphi. Les prophètes, interrogés de la cause de ce mal, répondirent qu'à tort ils avaient fait crever les yeux à Événie, gardien des moutons sacrés, et qu'eux-mêmes avaient chassé les loups dans la caverne : à cause de quoi ils étaient assurés que la punition ne leur cesserait que premièrement ils ne lui eussent fait telle réparation qu'il requerrait, et au parsus présent tel qu'il fût suffisant pour faire plusieurs hommes heureux.

94. Ainsi répondirent les oracles, que turent les Apolloniates, et enjoignirent à certains de leurs bourgeois regarder à tel affaire, lesquels se gouvernèrent par ce moyen. Événie étant en son logis, ils allèrent se seoir auprès de lui, tenant propos d'un et d'autre, jusqu'à ce qu'ils tombèrent à lui dire combien ils étaient déplaisants de la fortune qui lui était avenue; et, étant entrés par là, lui demandèrent quelle réparation il voudrait lui être faite par les Apolloniates, si se voulaient soumettre à lui faire quelque raison de la sentence donnée contre lui. N'ayant rien entendu de l'oracle, il leur répondit qu'il se contenterait si on lui voulait donner deux seigneuries appartenant à bourgeois qu'il nommerait, et lesquelles il savait être les meilleures qui fussent en la terre

[1] Lisez : près du port d'Oricum.

des Apolloniates. En après, si on lui voulait donner une maison en la ville, qui était fort belle. « Et de ce, dit-il, si on me veut rendre possesseur, je ne demande au demeurant autre satisfaction, et me suffit telle amende. » Ainsi parla-t-il. Messieurs les bourgeois prirent la parole, et lui dirent : « Seigneur Événie, les Apolloniates vous accordent cette mulcte pour la perte que vous avez faite de la vue, suivant les réponses qui leur ont été faites par les oracles. » Oyant ces paroles et comment il avait été déçu, il fut fort marri. Les terres par lui requises furent achetées, et lui en fut baillée pleine délivrance. Depuis, l'esprit de divination se mit en lui, dont il fut fort renommé.

95. Déiphone, qui était son fils et fut mené par les Corinthiens en la guerre contre les Perses, prédit à l'armée ce qu'il lui devait avenir; toutefois j'ai entendu que ce Déiphone, qui voulut mettre pied en la renommée d'Événie, eut des affaires en la Grèce, parce qu'il n'était point fils d'Événie.

96. Les Grecs, ayant sacrifié, partirent de Délos, et cinglèrent en Samos, où, étant arrivés à bord, au lieu dit Calames, tirèrent vers le temple de Juno, qui est en cette côte, et s'apprêtèrent pour combattre. Les Perses, avertis de cette venue, approchèrent pareillement leurs vaisseaux du continent, fors ceux des Phéniciens, qu'ils firent retirer. Car, après qu'ils eurent été au conseil, leur résolution était de ne point combattre sur mer, pour cause qu'ils ne se sentaient égaux, et voulaient approcher du continent, afin d'être couverts de leur armée de terre, qui était en Mycale, et laquelle, par le commandement de Xerxès, avait été laissée pour la garde d'Ionie, faisant en nombre soixante-dix mille hommes, commandés par le seigneur Tigrane, lequel surpassait tous les Perses en beauté et grandeur. Les capitaines de la marine furent d'avis de refuir en ce lieu de Mycale, et que les vaisseaux y fussent conduits, ensemble que là fût fait havre qui leur servît de sûre retraite.

97. Si se mirent à la voile, et, arrivés près le temple des Potniées [1], qui est en Mycale au port de Gésone et de

[1] C'est-à-dire des Vénérables : on donnait ce nom à Cérès et à Proserpine.

Scolopis [1], où est un temple de Cérès Éleusine, que fit bâtir Philiste, fils de Pasiclès, suivant les pas de Nélée, fils de Codre, pour aller conquérir Milet, tirèrent leurs vaisseaux à bord, et là firent une défense de pierre et d'arbres, coupant même les arbres fruitiers, et fichant en terre gros pieux pour se remparer et fortifier, comme s'ils attendissent quelque siége, et si dussent vaincre. Car, après avoir bien débattu et disputé les affaires, ils se préparaient à l'un et à l'autre.

98. Quand les Grecs furent avertis que les Barbares s'étaient retirés en terre ferme, ils furent grandement marris qu'ils leur étaient échappés, et furent en perplexité de ce qu'ils avaient à faire, ou de rebrousser chemin ou de passer l'Hellespont : enfin ils conclurent de ne faire l'un ne l'autre, mais de naviguer en terre ferme. Et quand ils eurent fait leur apprêt pour une bataille navale, qu'ils furent fournis d'escales [2] et autres munitions qui leur faisaient besoin, ils prirent la route de Mycale, où ils se trouvèrent près de l'armée des Perses, et voyant que rien ne se découvrait pour les venir choquer, mais que les vaisseaux étaient serrés dans le havre et que grande armée de terre était ordonnée le long du rivage, Léotychide, qui naviguait au-devant de la flotte, approchant du rivage tant qu'il pouvait, manda aux Ioniens par un trompette ces paroles : « Seigneurs Ioniens, qui m'écoutez, apprenez ce que je vous dis; car les Perses ne sont point avertis de ce que je vous mande. Quand les armées seront mêlées, il faut sur toutes choses que vous recordiez des biens que liberté apporte, en après du signal de la jeunesse [3]. Vous priant que, qui n'aura écouté ces paroles, les apprenne de l'écoutant. » Ceci est semblable à ce que fit Thémistocle [4] en Artémision, espérant par paroles couvertes gagner les Ioniens, ou par icelles faire que les Barbares se défiassent des Grecs, si elles leur étaient rapportées.

99. Cette invention trouvée par Léotychide, les Grecs firent comme lui, et approchèrent du rivage, où ils dressèrent leurs batailles. Les Perses, voyant qu'ils étaient prêts à

[1] Lisez : à l'embouchure du Géson et du Scolopéis. — [2] Échelles. — [3] Ceci n'est pas clair. Le texte dit : Et souvenez-vous ensuite du mot d'ordre : Hébé ! — [4] Voyez liv. VIII, 22.

combattre et qu'ils avaient averti les Ioniens, se doutant aussi que les Samiens sentaient avec eux, aux uns ils ôtèrent les armes, car les Samiens avaient renvoyé tous les prisonniers athéniens qu'ils avaient trouvés dans les vaisseaux des Barbares, et n'avaient donné peu à soupçonner d'eux, en ayant baillé liberté à cinq cents têtes des ennemis de Xerxès; d'autre part, ils ordonnèrent les Milésiens pour garder les chemins conduisant aux terres de Mycale, comme ceux qui connaissaient fort bien les êtres du pays, et le firent, afin qu'ils fussent hors de l'armée; car, par ce moyen, ils se donnèrent garde des Ioniens, qui semblaient vouloir entreprendre quelque nouveauté s'ils eussent eu le pouvoir. Ce fait, ils arrangèrent leurs pavois, qui leur servaient de parapets.

100. Quand les Grecs furent mis en ordre et en rang, ils marchèrent droit contre les Barbares; mais, comme ils marchaient, une rumeur vola par tout le camp, et apparut un caducée flottant au-dessus des vagues. Cette rumeur fut que les Grecs avaient combattu l'armée de Mardonius et l'avaient défaite en Béotie. Certainement les œuvres divines se déclarent par plusieurs signes, comme il avint ce jour même que les Perses devaient recevoir grande plaie en Mycale, les Grecs eurent nouvelle de la route faite lez Platées, dont l'armée des Grecs fut beaucoup plus assurée et plus prompte à se vouloir hasarder.

101. Une autre signe avint pareillement : c'est que les deux batailles se firent près temples de Cérès [1]. Car celle de Platées se donna près le temple de Cérès, comme j'ai ci-devant dit, et celle de Mycale se devait aussi donner près un temple de la déesse même. Et c'est fort bien parlé que la nouvelle de la victoire, gagnée par Pausanias et les siens, vint au camp des Grecs étant en Mycale : car la bataille de Platées fut au matin et celle de Mycale environ soleil couchant. Que la chose soit échue en même jour et même mois, ceux qui peu de temps après l'ont apprise ainsi l'ont déclaré par écrit. Pour dire vrai, les Grecs n'étaient pas fort assurés, devant que la nouvelle leur vint, et redoutaient, non tant pour eux que pour les autres Grecs, que Mardonius ne fît

[1] Voyez plus haut, 62 et 65.

tomber la Grèce à sa volonté. Toutefois, leur étant venu ce message divin, ils marchèrent trop plus allégrement vers les ennemis, et non-seulement eux, mais aussi les Barbares vinrent au combat avec telle ardeur, comme si îles et Hellespont leur fussent proposés pour prix et loyer de leur vertu.

102. Les Athéniens et ceux qui étaient ordonnés près eux, qui faisaient la moitié de l'armée, prirent leur chemin par la plaine au-dessus du rivage; mais les Lacédémoniens et ceux qui les suivaient marchèrent par les rochers et montagnes, qu'ils tournèrent pendant que les Athéniens combattaient en l'une des cornes. Les Perses se défendirent fort bien et n'étaient en rien inférieurs à leur ennemi, tant que leurs pavois demeurèrent debout. Mais les Athéniens et leurs voisins, désirant que l'honneur de ce conflit leur demeurât et non aux Lacédémoniens, après s'être encouragés, approchèrent de la besogne avec telle promptitude et vivacité, que l'on aperçut aussitôt le changement des choses. Car, après qu'ils eurent enfoncé les pavois, ils se ruèrent à grand foule sur les Perses, qui les reçurent magnanimement et se défendirent longtemps : toutefois enfin ils prirent la fuite et se retirèrent dans la ville. Les Athéniens, Corinthiens, Sicyoniens et Trézéniens, qui étaient ordonnés à la queue les uns des autres, les poursuivirent si rudement, qu'ils entrèrent pêle-mêle. La ville prise, les Barbares n'eurent aucun refuge à leurs forces, mais se mirent tous à fuir, fors les Perses, qui, n'ayant affaire qu'à petit nombre, combattirent toujours contre les Grecs, qui entraient à la file, tant que deux de leurs chefs prirent la fuite et deux autres perdirent la vie : Artaynte et Ithamitrès, qui commandaient à l'armée de mer, fuirent; Mardontès et Tigrane, conducteurs de l'armée de terre, moururent en combattant.

103. Les Perses se maintenaient encore, quand les Lacédémoniens arrivèrent avec leur suite et parachevèrent ce qui restait. En ce conflit tombèrent plusieurs Grecs, et des Sicyoniens les aucuns, mêmement leur capitaine Périlée. Les Samiens, qui s'étaient rendus au camp des Mèdes, et auxquels les armes avaient été ôtées, quand dès le commencement de la bataille virent que la fortune balançait fort, ils firent ce

qu'ils purent pour aider aux Grecs. Les Ioniens, voyant que les Samiens commençaient, tournèrent aussi dos aux Perses, et se ruèrent sur les Barbares.

104. Les Milésiens avaient été ordonnés par les Perses pour garder les passages, afin que, s'il avenait aux Perses comme il avint, ils eussent guides pour les conduire à sauveté aux montagnes de Mycale. Pour cette cause, ils les avaient ainsi ordonnés, et afin aussi que, se trouvant au camp, ils n'entreprissent quelque nouveauté : et toutefois ils firent tout le rebours de ce qui leur avait été commandé : car, fuyant les Perses, ils les guidèrent par chemins tendant droit à l'ennemi, tellement qu'en fin ils n'eurent chose plus hostile, et nuls firent plus mourir des leurs. Et c'est pour la seconde fois qu'Ionie se révolta contre les Perses.

105. En cette journée, de la part des Grecs, les Athéniens firent plus d'armes que nuls : et entre les Athéniens, Hermolyce, fils d'Euthyne, qui avait autrefois gagné le prix ès cinq jeux de la Grèce. Depuis cette bataille il fut ennemi des Athéniens et Carystiens, puis mourut en une bataille qui se donna en Cyrne de Carystie, et fut enseveli en Géreste. Après les Athéniens, se portèrent fort vaillamment les Corinthiens, Trézéniens et Sicyoniens.

106. Or, quand les Grecs eurent défait grand nombre des Barbares, les uns en combattant et les autres en fuyant, ils mirent le feu en leurs vaisseaux ; ensemble brûlèrent le havre qu'ils avaient fait, et apportèrent tout le butin sur le bord du rivage, où furent trouvés grands trésors et finances. Les vaisseaux brûlés avec la fortification, les Grecs remontèrent sur mer et naviguèrent en Samos, où ils tinrent conseil touchant la révolte d'Ionie, et en quel endroit de la Grèce, qui fût de leur obéissance, ils pourraient loger les Ioniens. Car ils trouvaient fort difficile de les soustraire de la main des Perses, ne de les pouvoir garder longuement : et si n'établissaient léans gouverneurs et officiers qui fussent de leurs corps mêmes, il n'y avait aucun espoir qu'ils se trouvassent bien de s'être révoltés contre les Perses. Sur cette doute, les seigneurs du Péloponèse furent d'avis que l'on baillât auxdits Ioniens pour habiter les lieux de commerce, appartenant

aux nations grecques, qui avaient suivi le parti des Mèdes. Au contraire, les Athéniens ne voulurent que la domination des Ioniens fût transportée, disant que les Péloponésiens n'avaient que faire de disputer où ils iraient loger. Se trouvant contraires ces deux parties, les Péloponésiens furent contents d'accorder, en faisant promettre aux Samiens, Chiois et Lesbiens, ensemble aux autres isolans, qui avaient marché en la guerre avec eux, que sur leur foi et serment ils demeuraient en leur ligue et alliance, sans jamais s'en départir. Cette confédération prise, ils firent voile pour aller rompre les ponts, qu'ils pensaient encore trouver tendus, et prirent la route de l'Hellespont.

107. Les Barbares, qui s'étaient retirés aux montagnes de Mycale, s'acheminèrent avec petit nombre vers la ville de Sardis; et comme ils marchaient, Masiste, fils de Daire, qui s'était trouvé en la bataille, s'adressa au capitaine Artaynte, et lui dit tout plein de paroles injurieuses, mêmement qu'il ne valait pas une putain, d'avoir ainsi conduit les choses, et qu'il méritait qu'on lui fît tout le mauvais traitement du monde, pour le dommage qu'il avait porté à la maison du roi. Près les Perses est estimé à grande injure être dit moins valoir qu'une putain. Artaynte, écoutant beaucoup de telles paroles, fut épris d'une grande colère, et tira son cimeterre pour faire mourir Masiste; mais, comme il approchait pour frapper, Xénagoras, fils de Praxile d'Halicarnasse, qui lui était à dos, le saisit par le faux du corps, et, le soulevant, le fit tomber par terre; et ce pendant Masiste fut secouru de ses archers. Xénagoras lui ayant fait ce plaisir, pareillement au roi Xerxès d'avoir sauvé son frère, fut établi gouverneur de toute la Cilicie, lui faisant le roi ce beau petit présent. Autre chose n'avint à ces Barbares par les chemins; mais se rendirent en Sardis, où le roi avait séjourné le temps qu'il avait si bien fait ses besognes avec les Athéniens, et avait gagné à la fuite.

108. Étant là à Sardis, il devint amoureux de la femme de Masiste, et ne la pouvant gagner par présents qu'il lui envoyât, ne l'osant aussi forcer pour le respect de son frère Masiste, qui était ce qui rendait la femme plus ferme, sachant très-bien que le roi n'oserait entreprendre de la forcer, il

avisa de besogner autrement, et fit le mariage de son fils Daire avec la fille d'elle, pensant qu'il aurait plus de moyen après ce mariage fait. Les apprêts furent dressés, et, après toutes cérémonies et solennités faites, il prit le chemin de Souses, où étant arrivé, fit venir en la cour la femme de son fils Daire, et par ce moyen se déporta de la femme de Masiste, changeant l'amour d'elle en celle de sa belle-fille, qui se nommait Artaynte, de laquelle il eut son plaisir, mais avec le temps elle fut décelée par moyen tel.

109. Amestris, femme de Xerxès, ayant tissu de diverses couleurs une manteline fort plantureuse et qui bien méritait le regard, la donna à Xerxès, dont il fut fort joyeux; et, l'ayant jetée sur ses épaules, s'en alla vers Artaynte, en laquelle il prit si grand plaisir, qu'il voulut qu'elle lui demandât tout ce qu'elle voudrait avoir de lui, pour les services agréables qu'elle lui avait faits, l'assurant qu'elle obtiendrait tout ce qu'elle demanderait. Adonc, pource qu'il était besoin que mal vînt à toute la maison, elle dit au roi : « Promettez-vous, Sire, me donner ce que je demanderai? » Xerxès, pensant qu'elle demanderait plutôt toute autre chose que la manteline, répondit que oui, foi de roi. Là-dessus, elle demanda hardiment la manteline, qui fut cause que Xerxès se trouva tout perplexe, et eût été content de la refuser, non toutefois pour autre raison, fors qu'il craignait Amestris, laquelle jà de longtemps se doutait du fait. Bien était le roi prêt de lui donner trésors en abondance, et davantage une armée, à laquelle elle seule commanderait, qui est don entre les Perses fort excellent. Ce nonobstant, il ne la put faire désister de sa demande, et fut contraint lui bailler la manteline. Elle, fort joyeuse d'avoir obtenu, commença à porter la manteline, s'en plaire et festoyer.

110. Amestris en fut avertie, et, sachant le mérite du fait, n'en sut mauvais gré à sa belle-fille, mais eut opinion que sa mère en était cause et qu'elle avait fait toute cette menée. Au moyen de quoi elle pensa comment elle la pourrait faire mourir; et ayant épié que le roi devait faire un festin, qui se fait chacun an le jour de la nativité du roi, et se nomme en langue persique Tycta, qui est à dire Parfait, auquel jour le

roi n'est paré, sinon de la tête, et fait dons et largesses aux Perses. Amestris, ayant remarqué ce jour, demanda à Xerxès qu'il lui plût lui donner la femme de Masiste. Ce qu'il trouva fort étrange, partie parce qu'elle était femme de son frère, partie pour cause qu'elle était innocente du fait, et il se doutait bien pourquoi elle le demandait.

111. Enfin elle persistant en sa requête, et le roi se sentant contraint par la loi, qui veut que, durant le festin royal, nul puisse éconduire un demandeur, avec grand regret lui accorda sa demande, et lui dit qu'elle fît ce qu'elle voulait. Après, il manda son frère Masiste, et lui dit : « Monsieur, je sais que vous êtes fils du feu roi, et aussi mon frère; outre plus, homme de bien, vaillant et de haut courage; si faut-il que je vous fasse requête de ne plus converser avec votre femme, pource que je vous veux donner ma fille pour vous faire compagnie, et ne suis point d'avis que vous teniez la vôtre. » Masiste, étonné de ses paroles, lui dit : « Monsieur, quel dur propos me faites-vous entendre, me commandant de laisser la femme de laquelle j'ai fils et filles, dont vous avez baillé l'une en mariage à votre fils? Sachez que je la trouve bien à ma fantaisie, et néanmoins vous me commandez de l'abandonner pour épouser votre fille. Monsieur, je m'estimerai toujours fort honoré d'épouser votre fille, mais je ne suis point délibéré de faire l'un ne l'autre; et je vous supplie ne me contraindre pour chose qui ne vous importe de rien. Vous pouvez trouver mari à votre fille qui ne sera en chose nulle moindre que moi. Pourtant, je vous prie derechef, laissez-moi vivre avec ma femme. » Xerxès, tout coléré, lui dit : « Voici comment il vous en prendra. Je ne vous donnerai point ma fille en mariage et n'habiterez plus avec votre femme, afin que vous appreniez à accepter ce que l'on vous offre. » Masiste, oyant ces paroles, sortit de la salle, disant : « Monsieur, vous ne m'avez pas encore tué. »

112. Pendant que Xerxès parlait à son frère, Amestris manda les archers du roi pour faire dur traitement à sa femme, à laquelle elle fit couper les mamelles et les jeter aux chiens; après, le nez, les oreilles, les lèvres et la langue, puis la renvoya ainsi accoutrée en son logis.

113. Masiste, qui n'avait rien entendu de tout ceci, toutefois s'attendait bien qu'on lui jouerait quelque bon tour, arriva chez lui tout courant, où il trouva sa femme ainsi mutilée et défigurée : par quoi soudain avisa avec ses enfants qu'il se devait retirer en Bactrie pour faire révolter la province, et procurer au roi tous les déplaisirs qu'il pourrait. Ce que, à mon avis, il eût exécuté, si fût arrivé jusqu'auxdits Bactriens et Saces; car ils lui portaient grande affection et était leur gouverneur. Xerxès, averti de telle entreprise, envoya après lui, et fut tué par les chemins, avec ses enfants et l'armée qu'il menait. Et voilà comment il alla des amours de Xerxès et de la mort de Masiste.

114. Les Grecs, partant de Mycale et tirant la route de l'Hellespont, vinrent premièrement rencontrer l'écueil de Lectos, poussés et agités de la tourmente : de là ils arrivèrent en Abyde, et trouvèrent les ponts ôtés, lesquels ils pensaient encore trouver tendus, et presque pour autre cause n'étaient entrés en l'Hellespont. Car l'armée de Léotychide était bien d'avis de renaviguer en la Grèce, mais les Athéniens et leur capitaine général Xanthippe voulaient là séjourner, pour essayer sur le Chersonèse. Ainsi partirent les Lacédémoniens et retournèrent; mais les Athéniens passèrent d'Abyde au Chersonèse, et là mirent le siége devant la ville de Seste.

115. Les voisins s'y retirèrent, à cause qu'elle était la plus forte de la péninsule, sitôt qu'ils entendirent que les Grecs étaient en l'Hellespont, et y vint de la ville de Cardie un seigneur perse nommé OEbazus, qui apporta léans tout l'équipage des ponts. Les Éoliens du pays tenaient la ville, et s'y était assemblé grand nombre des alliés.

116. Artaycte, seigneur perse, homme rigoureux, cruel et intolérable, y était lieutenant pour le roi Xerxès, lequel au voyage d'Athènes fut si bien avisé, qu'il emporta d'Éléonte les richesses de Protésilaüs, fils d'Iphicle. Car en Éléonte, ville du Chersonèse, est la sépulture de Protésilaüs, en une chapelle où étaient grands trésors, vases d'or et d'argent, cuivre, tapisserie et autres ornements sacrés, lesquels ce lieutenant de roi Artaycte pilla tous, parce qu'ils lui avaient

été donnés par le roi, lequel fut circonvenu avec telles paroles : « Sire, lui dit-il, vous avez en ces quartiers la maison d'un Grec, lequel, après qu'il a couru avec main armée votre terre, recevant payement tel qu'il méritait, est allé par mort, si vous plaît, vous me donnerez sa maison, afin qu'un autre apprenne à ne point envahir vos terres. » Avec ce langage, il persuada aisément à Xerxès de lui donner la maison : car il ne se doutait point de ce à quoi tendait Artaycte, et cuidait que, en disant armée avoir été menée par Protésilaüs ès terres du roi, il voulût entendre que les Perses estiment toute l'Asie appartenir à eux et à celui qui les domine. Ce don accordé, Artaycte fit transporter toutes ces richesses d'Éléonte en Seste, faisant labourer et semer le pourpris de la chapelle, et, toutes les fois qu'il revenait en Éléonte, il se mêlait avec femmes dans le sanctuaire. Il se trouva lors assiégé par les Athéniens, n'ayant fait aucun apprêt pour soutenir le siége, à cause qu'il n'attendait point les Grecs, mais lui tombaient sur la tête sans y avoir pensé.

117. Durant ce siége, la saison d'automne survint, et se fâchèrent les Athéniens d'être absents de leur ville, et qu'ils ne pouvaient emporter celle qu'ils assiégeaient, et pour ce prièrent leurs capitaines de les remener, qui firent réponse de ne bouger qu'ils n'eussent pris la ville de Seste, ou bien que la seigneurie d'Athènes les rappelât. Tant ils étaient affectionnés à la besogne qui leur était présente.

118. Or, ceux de la ville et Artaycte étaient arrivés à si extrême nécessité de tous maux et pauvretés, qu'ils faisaient bouillir les sangles des lits et les mangeaient, lesquelles faillies, les Perses sortirent de nuit, même Artaycte et OEbazus se firent dévaler par l'endroit de la muraille qui était le moins garni d'ennemis. Quand il fut jour, tous les habitants du Chersonèse, montés aux échauguettes, firent signe aux Athéniens de ce qui était avenu et ouvrirent les portes des villes. Plusieurs des Athéniens se mirent à poursuivre les ennemis, et les autres entrèrent dans la ville et la tinrent.

119. OEbazus, qui était fui en la Thrace, fut pris par ceux du pays en la ville Apsinthie, et fut sacrifié à Plistore, dieu du pays, selon leur façon de faire; puis firent mourir

ses gens d'une autre sorte. La compagnie d'Artaycte se mit la dernière à fuir, et furent atteints un peu au-dessus de la rivière Aïx [1], où, après qu'ils se furent défendus longtemps, les uns y moururent et les autres furent pris en vie, liés par les Grecs et menés à Seste, leur faisant compagnie Artaycte avec un sien fils.

120. Ceux du Chersonèse disent que lors avint une merveille de quelques salures que l'on faisait cuire, parce que, mises au feu, se prirent à sauteler et remuer comme poissons nouveaux pris : de quoi furent étonnés ceux qui se trouvèrent à l'entour. Artaycte, voyant le miracle, appela celui qui faisait cuire les salures, et lui dit : « Mon ami Athénien, n'aie peur de ce prodige; car il n'est avenu pour toi, mais bien me signifie que Protésilaüs d'Éléonte, mort et salé qu'il est, a puissance vers les dieux pour se venger de celui qui l'a offensé. Pourtant, je lui veux consacrer une rançon de cent talents pour les richesses que j'ai prises en sa chapelle, et pour moi et mon fils je lui en veux bailler deux cents, puisque les Athéniens me font tant de grâce que me donner la vie. » Pour ces promesses, il ne put persuader le capitaine Xanthippe : car les Éléontinois le demandaient pour faire mourir, et aussi la volonté de Xanthippe tendait là. Ils le tirèrent en la côte, où Xerxès avait fait pont pour passer. Les autres disent qu'ils le menèrent en une colline qui est au-dessus de la ville Madyte, où ils le pendirent à une potence, et devant ses yeux lapidèrent son fils.

121. Ces choses exécutées, ils reprirent la route de la Grèce, portant avec eux grands trésors et richesses, ensemble l'équipage des ponts, pour les consacrer parmi les temples. Et cette année [2] autre chose ne se fit.

122. L'aïeul de cet Artaycte, qui fut pendu, était Artembarès, lequel fit une harangue aux Perses, qu'ils recueillirent et portèrent à Cyrus. Elle parlait ainsi : « Puisque Jupiter a donné la monarchie aux Perses, et à toi, Cyrus, moyen de destituer Astyage, pousse plus outre; car la terre que nous tenons est petite, rude et âpre, et convient que nous en

[1] Nous disons Ægos-Potamos; c'est le fleuve de la Chèvre. — [2] L'an 479 avant J. C.

partions pour en gagner une meilleure. Nous en avons plusieurs voisines, et plusieurs sont éloignées de nous, desquelles si possédions une seule, nous serions admirables à beaucoup d'autres. Et certes, hommes qui dominent doivent étudier à telles choses : car quand nous sera donnée plus belle occasion que quand nous sommes seigneurs sur plusieurs hommes et sur toute l'Asie? » Cyrus écoutant ces paroles, sans faire autre semblant, commanda qu'elles fussent exécutées; mais, en commandant, avertit les Perses de s'apprêter non à dominer, mais à être dominés : car est-il ainsi que de régions molles viennent hommes mols, pource que ce n'est le propre d'une même terre de porter fruit admirable et hommes vaillants pour la guerre. Les Perses se repentirent et désistèrent, comme vaincus, de l'opinion de Cyrus, et mieux aimèrent dominer, demeurant en pays peu fertile, que servir à autrui en semant et labourant de belles campagnes.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

Cette table contient, en outre, quelques rectifications de noms ou de sens.

B

C

D

E

H

J

L

M

N

R

S

T

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

GLOSSAIRE EXPLICATIF

DE

QUELQUES MOTS OU FORMULES DIFFICILES.

La plupart de ces mots viennent directement du latin; une douzaine à peine viennent du grec : le reste est de la langue française sans provenance certaine.

Dans les notes placées au bas de chaque page, nous avons donné la traduction immédiate du mot même : dans le Glossaire, nous donnons la forme lexicologique.

A.

Abondant (d'), de plus, en outre.
Absconser (s'), se cacher, s'obscurcir.
Accomparager, comparer.
Accoster (s'), s'entretenir avec.
Achef, enfin.
Adonc, alors, ainsi.
Adouber, enduire, apprêter, habiller.
Adresse, chemin de traverse.
Adresser (s'), obtenir par le sort, être dirigé vers.
Affin, allié.
Affiner, tromper.
Affiquets, parure.
Affuir (s'), s'enfuir.
Aggrédir, se rattacher, se relier à.
Ainçois, mais.
Ains, mais.
Ainsi que, au moment où.
Alangori, malade, languissant, phthisique.
Ambassade, ambassadeur.
Amonition, provisions, munitions, vivres.
Anomal, indépendant.
Aorné, arrangé.
Apertise, habileté, adresse.
Apertement, ouvertement.
Apoint, réussite, succès.
Apparoir, apparaître, se montrer, se déclarer, être évident.
Appéter, désirer.
Appointer, faire un traité, une convention.
Ardir, brûler.
Argousin, bas officier de galère.
Armet, casque.
Arres, desseins, façons d'agir.
Arrière, bientôt, désormais, avant peu.
Arriver, amener à la rive.
Attrempé, sensé, judicieux.
Auditoire, tribunal, salle d'audience.
Avaler et Avaler (s'), descendre, s'allonger, tomber.
Aversité, adversité.
Azagaie, épée.

B.

Bagues, bagage.
Bail, marque blanche.
Bailler, donner.
Baller, danser.
Ballote, vote, suffrage.
Bandon, abandon, licence.
Barbacane, soupirail, lucarne.
Barbe (en), en face.
Baricave, gorge, ravin.
Baster, être en bon état, réussir.
Bataille, bataillon.
Baye, tromperie.
Bègueter, bêler.
Bellue, bête, monstre marin.
Bertondre, raser tout autour.
Besogner, agir.
Besson, jumeau.
Bise, nord.
Blasonner, critiquer, blâmer.
Blindes, pièces de bois pour soutenir les fascines.
Bolide, sonde.
Borde, case, hutte, cabane.
Bordeau, maison de prostitution.

Bouge, sac, bourse.
Bourde, tromperie, erreur.
Bourre (être en), être embourré, être embarrassé.
Bourse (quitter la), donner son argent.
Braguette, membre viril.
Brancher (se), se percher.
Brière, broussailles.
Brindes, voyez Blindes.
Buffeter, donner de la tête contre un autre oiseau.
Buron, cabane, petite maison.

C.

Cabasset, petit casque.
Cadène, chaîne.
Cambre, sinueux, tortu.
Camisade, attaque de jour ou de nuit.
Canie, tunique de lin.
Capitanesse, galère capitane, vaisseau amiral.
Carcan, collier.
Cariage, équipages, chariots.
Carnage, viande, morceaux de chair.
Carte, papier, écrit.
Casser, licencier.
Caucher, couvrir, saillir.
Caut, avisé, prudent.
Celle, cette.
Celle part, de ce côté, du côté où.
Censive, redevance annuelle.
Cérémonieux, superstitieux.
Cestui-ci, Cestui-là, celui-ci, celui-là.
Chaire, chaise.
Chef, source, tête, cap.
Chère, figure, visage.
Chersonèse, presqu'île.
Chet, 3e pers. sing. prés. indic. de Choir.
Chevaler, avoisiner.
Chevauchon (à), à cheval.
Chevir, jouir.
Chèvre, peau de chèvre, outre.
Choir, tomber.
Ciller, fermer, se dit spécialement des yeux.
Circuir, parcourir en cercle.
Clisse, claie.
Cocasse, pot, vase d'argile.
Coche, litière.
Coi, coie, tranquille.
Combe, grotte, vallée environnée de montagnes.
Communauté, république, démocratie.
Comparoir, comparaître.
Compas (par tel), de telle ou de cette manière.
Conditeur, fondateur, colonisateur.
Coniller, se sauver comme un lapin.
Conjouir à, se réjouir de.
Connil, lapin.
Constant, durant, pendant.
Consulter, mettre en délibération, deviser, s'entretenir de.
Contaminé, souillé.
Contemnement, mépris.
Contraire, adversaire, ennemi.
Convenant, convention.
Convenant (par), en convenant, en calculant.
Copiosité, abondance.
Côtier, placé de l'un ou de l'autre côté.
Coulpe, faute.
Coupe-queue (à), sans revanche.
Coursie, passage de la proue à la poupe.
Coustiller, soldat armé d'un poignard.
Coutault, côteau, colline.
Couverture, prétexte.
Cramoisi, housse de pourpre.
Crêpe, crêpu.
Croulière, fondrière, berge mouvante.
Cuider, croire.
Cuissot, armure de la cuisse.
Cure, soin, souci.
Curre, char.

D.

Dais, frange, bordure.
Décime, dîme.
Défaillir, manquer.
Défaire (se), se tuer.
Délayer, différer, remettre.
Démener, faire, faire entendre.
Démontrance, démonstration.
Démouvoir, écarter, éloigner, changer.
Départ (de), *voyez* Or.
Dépêcher matière, se hâter.
Dépendre, dépenser, consommer, employer.
Déplaisant, chagriné, courroucé.
Desbaud, misère.
Destourbier, embarras, obstacle.

Deuillait (se), 3e pers. sing. imparf. indic. de Douloir (se).
Dévaler, descendre, faire descendre.
Discrétion, distinction.
Dissentir, être d'un autre avis.
Distraire (se), se distinguer.
Doint, 3e pers. sing. présent subj. de Donner.
Dol, ruse, tromperie.
Dont, d'où.
Dose, part, contribution, apport, don.
Douloir (se), avoir de la douleur.
Dour, le quart d'un pied.
Douve, bordure.
Duisant, convenable, propre à.

E.

Écacher, écraser.
Échauguette, guérite, poste de sentinelle.
Écrier, crier à.
Écuisser (s'), se casser la cuisse.
Élabourer, travailler.
Émerveiller, admirer, louer, vanter.
Emmadouer, amadouer.
Émotion, émeute.
Empêcher (s'), se mêler, s'occuper.
Empennon, plume qui garnit une flèche.
Empirer, rendre pire, affaiblir.
Emprès, pour, chez, auprès de.
Encensier, encensoir.
Encolure, goulet, entrée d'une rade.
Enquérir, interroger.
Ens, à l'intérieur.
Ensemble, en même temps, avec.
Entendre, s'appliquer à.
Entendu, intelligent.
Entretènement, entretien.
Environner, faire le tour de.
Épave, égaré, perdu.
Épicaïzant, vraisemblable.
Épreindre, exprimer, faire sortir.
Équalité, égalité.
Équipolent, équivalent, égal.
Équipoler, équivaloir, égaler.
Erres, chemin, route.
Ès, aux, dans les, en.
Escale, échelle.
Escarpe, escarpin, brodequin.
Esme, estime, appréciation, plan.
Espace, temps, durée, période.
Espécial (par), spécialement.
Espie, espion.
Esplanader, déblayer, rendre uni, aplanir.
Essoreillé, qui a les oreilles coupées.
Essorer, dépasser.
Estiomène, gangrène.
Estorse, coup violent.
Estour, choc, mêlée.
Estraquer, suivre à la piste.
Estrif, lutte.
Estriver, lutter.
Estrophe, ouverture pour les rames d'en bas.
Étordre, tordre, tourner.
Étoupement, étanchement.
Etrange, étranger.
Étranger, bannir, exiler, interdire.
Excogiter, inventer, imaginer.
Exercite, armée.
Exploiter, se hâter, aller vite.
Extoller, élever.

F.

Faciendes, apprêts, préparatifs.
Faillir, manquer, ne pas rejoindre, se tromper.
Falloir, même signification.
Fantaisie, imagination, pensée, espoir.
Faus, 1re pers. sing. prés. indic. de Faillir ou Falloir.
Faussebraie, terrasse, chemin couvert.
Fausser, briser.
Férir, frapper.
Fermer (se), se confirmer, s'affermir.
Feurre, paille.
Fiert, 3e pers. sing. prés. indic. de Férir.
Flammiche, gâteau.
Fleurer, sentir, exhaler une odeur.
Foire, agora, place publique.
Follier, être fou.
Fondigue, marché, douane.
Fortunal, ouragan.
Fouteau, hêtre.
Fradin, frère, compagnon, marin subalterne.
Frier, frôler.
Froissure, fressure.
Fumier, terrain.
Fuste, poutre, soliveau, bateau.

G.

Gagnages, pâtis.
Garrigues, broussailles.

Gauchir, aller à gauche.
Gaudir (se), se réjouir, se rire.
Gausseur, railleur.
Giron, lit d'un fleuve.
Gosseur, *voyez* Gausseur.
Gratifier, être agréable.
Grever, être à charge.
Grève, cuisse, ornement ou armure pour les jambes.
Grief, griève; grief, pénible.
Grosserie, grossièreté.
Guerdon, récompense, profit.
Guerdonner, récompenser.

H.

Habitable, terre habitée.
Habituer, vêtir.
Halecret, corselet de fer battu.
Hanap, grand vase à boire.
Harper (se), s'accrocher.
Hart, corde.
Hauhergeon, cotte de mailles.
Herbière, herbier, premier estomac des ruminants.
Hostie, victime.
Housseau, botte.
Huis, porte.
Hurt, hauteur, coteau, tertre, colline fortifiée.

I.

Icelui, icelle, iceux, icelles, etc., celui-ci, etc.
Idoine, capable.
Illec, ici, là.
Impétrer, obtenir.
Inciter, engager, déterminer.
Intéressé, malade.
Isolan, insulaire.
Issir, sortir, naitre.

J.

Jà, déjà.
Jaçoit que, quoique.
Jacques ou Jaque, blouse courte et serrée, jaquette, cotte.
Jarbe, gerbe.
Jergot, cuirasse.
Jeton, petit caillou.
Jeun, à jeun.

L.

Léans, là, ici, en cet endroit.
Levron, lévrier.
Lige, lié par une obligation féodale.
Lignager, prolifique.
Ligue, allié, auxiliaire.
Linquant (au), à l'encan.
Los, honneur, gloire.
Lucrative, prostitution.

M.

Madré, marbré.
Manigant, manœuvre, ouvrier.
Marche, trace du pied.
Marguelier, desservant d'un temple.
Margousser, frapper.
Marrir, chagriner.
Marisson, douleur, chagrin, dépit.
Masque, femme de rien.
Matiere, *voyez* Dépêcher.
Maugré, malgré.
Mécanique, qui exerce un métier manuel, qui est avare, mesquin.
Méchef, malheur.
Méchoir, arriver malheur.
Médiser, être du parti mède.
Mélancolie, frénésie.
Méliorer, améliorer.
Mêmement, et même, il y a plus.
Mercadant, marchand.
Merrein, bois débité en planches.
Mesnie, maisonnée, maison, famille.
Métier, nécessité, besoin.
Métives, moissons.
Missure, suture.
Môle, tas, masse, amas.
Monocule, qui n'a qu'un œil.
Mont (à), en remontant.
Morrion, casque.
Mors, mordu.
Moult, beaucoup.
Mulete, amende.
Muleter ou Multer, frapper d'une amende.
Musser, cacher, envelopper, renfermer.
Mysaraine, musaraigne.

N.

Nature, parties génitales.
Navrer, blesser.
Noncer, annoncer.
Noyer, nager.

O.

Occision, massacre.
Offendre, offenser, attaquer.

Offensible, attaquable.
Ohier, briser.
Oïr, entendre.
Onque, jamais.
Or (de départ), or blanc.
Ord, orde; sale, malpropre.
Ore et Ores que, quoique, bien que.
Orer, faire un discours.
Orront, 3e pers. plur. fut. de Oïr.
Ost, armée.
Ouïr, *voyez* Oïr.
Ourse, nord.
Oy, 1re pers. sing. prés. indic. de Oïr.
Oyant, partic. prés. de Oïr.

P.

Pal, pieu.
Palys, marais.
Paragonner, comparer.
Par ce, par suite, conséquemment.
Parir, produire, enfanter.
Parmi (au), en même temps.
Paroir, paraitre, être évident.
Part, *voyez* Celle part.
Partement, départ.
Partialité, faction, parti.
Partialiste, factieux, partisan.
Partir, partager, diviser.
Passion, représentation mimique.
Pédane, de condition inférieure.
Peine (à), avec peine, à grand'peine.
Perruque, chevelure, cheveux.
Pertinacité, résistance opiniâtre.
Pertuis, trou, passage, défilé.
Piéçà, jadis.
Plançon, branche, baguette.
Pleige, caution, répondant, garant.
Pluralité, populace, foule, soldatesque.
Poçon, pot, tasse, coupe.
Poinçonner, percer d'aiguillons.
Porin, commun.
Porcelin, de porc.
Potion, poison.
Pouge (à), avec vent arrière.
Pour autant que, parce que.
Pourpris, enceinte, périmètre.
Pourtant, par conséquent, donc, ainsi.
Pourtant que, parce que.
Pourtraire, faire le portrait, imiter.
Prétente, attente, recherche.
Preu, bien.
Prévenir, aller devant.
Primevère, printemps.
Procurer, soigner, prendre soin.
Prodition, trahison.
Produire, désigner.
Progénie, postérité.
Projet, conjecture.
Prolation, prononciation.
Providence, prévision.

Q.

Quant et, avec.
Quant et quant, en même temps que.
Quérimonie, plainte.
Quérir, chercher, trouver.
Queue, voyez Coupe-queue.
Quis, partic. pass. de Quérir, cherché, trouvé.
Quitter la bourse, donner son argent.

R.

Raire, raser, tondre.
Rais, rayon.
Rancon, dard en forme d'hameçon.
Recorder (se), se ressouvenir, se remémorer.
Refreindre, repousser.
Relent, humidité.
Rengréger, augmenter, croître.
Répons, répondu.
Rescinder, abroger, annuler.
Retirer, ressembler.
Rien, chose.
Rière, en arrière, en s'en retournant.
Rondelier, soldat armé d'un bouclier.
Route, déroute.
Ruer, lancer, jouer, en parlant d'une balle, d'un dé.

S.

Saccager, tuer, massacrer.
Sacquer, porter vivement, tirer, arracher.
Sacre, épervier.
Sacrifice, offrande sacrée.
Sagette, flèche.
Saillir, s'élancer, sauter, bondir.
Saint-Pierre, jeu des osselets.
Sandal, taffetas.
Saquer, tirer avec force, heurter.
Sauve, salut.
Scintille, étincelle.
Scion, branche, baguette.
Secous, secoué, maltraité.
Seigneurier, dominer, régner.

Sein pour Sain, graisse.
Seine, filet pour la pêche.
Selon, en longeant, le long de.
Semond, averti, requis.
Semondre, avertir.
Sémoner, prévenir.
Senestre, gauche.
Seoir, être assis, poser, reposer.
Sequain, brisant, récif.
Si, ainsi, de la sorte. Si est quelquefois explétif, mais il donne plus de force à la pensée.
Sigillaire, qui sert à sceller.
Sion, voyez Scion.
Sis, assis.
Soleret, soulier de fer.
Sonnettes, castagnettes.
Sortir, avoir, obtenir.
Souffrette, souffrance, détresse.
Souloir, avoir coutume.
Sourd, 3e pers. sing. prés. indic. de Sourdre.
Sourdre, jaillir de terre.
Stamper, forger, frapper, ériger, dresser.
Suader, conseiller.
Surgeon, jet d'eau naturel.

T.

Tant (à), pour l'instant, pour le moment.
Tant y va, il en est ainsi, toujours est-il.
Targe, bouclier.
Tassette, partie de l'armure qui couvrait la ceinture jusqu'aux genoux.
Terme, borne.
Test, crâne.
Testonner, ajuster la tête.
Til ou Tille, corde faite de bois de tilleul.
Tiller, tordre comme une corde.
Tinne, bassin.
Tintarole, tintamarre, fracas.
Tirace et mieux Tirasse, grand filet d'oiseleur.
Tirer, déchirer.
Tistre, tisser.
Tollir, enlever, détruire.
Tollu, enlevé, détruit.
Touche, petit bois de haute futaie.
Toujoursmais (à), pour toujours.
Tout (à), avec.
Tout à trac, tout à fait, complétement.
Trac, voyez Tout.
Tracasser, courir çà et là, galoper.
Tramontane, nord, vent du nord.
Trister (se), s'attrister.
Troquer, s'entendre, être d'intelligence.
Trousse, tromperie, ruse.
Truffer (se), se moquer.
Tuition, défense.

V.

Vacue, vide.
Vallage, vallée, vallon.
Vaticinateur, devin, prophète.
Vau (à), en suivant, au cours ou au courant de, au fil de.
Vautroi, équipage de chasse.
Vergogner (se), rougir, avoir honte.
Vérisimilitude, vraisemblance.
Verveux, filet de pêche en pointe.
Vezarde, peur.
Viande, nourriture, aliment, repas.
Victuailles, vivres, aliments.
Vindication, moyen de défense, représailles, vengeance.
Vis, escalier.
Vitupère, honte, blâme, reproche, outrage.
Voire, même, et même, vraiment.
Voire si, en supposant que.

FIN DU GLOSSAIRE.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.